

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY



BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES

LXXIII.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES

REVUE D'ÉRUDITION

CONSACRÉE SPÉCIALEMENT A L'ÉTUDE DU MOYEN AGE

LXXIII.

ANNÉE 1912.

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

RUE BONAPARTE, 82

1912

128488
517113.



L. Delisle

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

LÉOPOLD-VICTOR DELISLE

PAR

M. GEORGES PERROT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES¹.

I.

Messieurs,

L'an dernier, le 22 juillet 1910, l'Académie perdait, en Léopold Delisle, son doyen d'âge et d'ancienneté, celui de tous ses membres à qui le nombre et le mérite de ses travaux avaient valu, en France et hors de France, le plus de réputation et l'autorité la mieux établie. Ce qu'il y eut de douleur franche, de respect affectueux dans les hommages qui furent alors rendus au confrère qui venait de nous quitter, vous vous en souvenez. Toutes les voix eurent un même accent de sincérité, la voix de notre président, interprète éloquent des regrets de la Compagnie, les voix des orateurs qui représentaient soit les écoles et les établissements auxquels Delisle avait appartenu, soit les Sociétés savantes qui tenaient à honneur de l'avoir vu leur accorder son concours. Ce même accent, aussi ému, nous l'avons retrouvé dans les messages que plusieurs Académies étrangères

1. C'est à la parfaite obligeance de M. Georges Perrot que nous devons de pouvoir reproduire cette notice, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 17 novembre 1911.

nous ont adressés pour nous dire quelle part elles prenaient à notre deuil. C'est surtout dans la lettre qui nous a été écrite à ce propos par l'illustre Académie de Berlin que cette sympathie s'est exprimée avec une touchante effusion.

Si, dans cette séance, j'ai cru devoir vous remettre en présence de Léopold Delisle, ce n'est pas que, pour mesurer la profondeur du vide qui s'est fait dans nos rangs quand s'est ouverte cette tombe, j'espère trouver des paroles plus vives et plus fortes que celles qui ont été alors prononcées. C'est que Léopold Delisle a tenu parmi nous une trop grande place et que, par ses ouvrages, comme par son action personnelle, il a trop efficacement concouru à soutenir, ou plutôt à rajeunir et à accroître encore l'antique renom de notre Compagnie pour que ne s'imposât point à ma pensée l'urgence d'une dette à payer.

Cette tâche, je ne l'ai point entreprise, il me faut l'avouer, sans quelque appréhension. Mes propres recherches ne m'avaient jamais conduit sur ce terrain de l'histoire nationale où s'est établi, avec tant d'autorité, notre regretté confrère, sur ce terrain que, pendant tout le cours d'une longue vie, il n'a pas cessé d'explorer en tout sens pour y faire, à chaque pas, d'importantes découvertes. Cet embarras, je n'en aurais pas triomphé sans le concours empressé que voulurent bien m'apporter, pour m'aider à m'orienter sur un terrain où tout était nouveau pour moi, plusieurs de mes confrères, qui sont fiers de se dire les élèves de Léopold Delisle ! Ils revendiquent ce titre d'élèves du maître, bien que celui-ci n'ait jamais occupé aucune chaire, qu'il n'ait enseigné que par l'exemple, par les modèles que ses écrits offraient à qui savait en méditer la leçon, par la part qu'il prenait, dans sa chère École des chartes, aux examens de fin d'année et à la soutenance des thèses, enfin par les avis qu'il était toujours prêt à donner, avec une obligeance que ne lassait aucune question, à quiconque venait solliciter le secours de sa science et de sa critique.

Sans ce secours opportun, je n'aurais peut-être pas osé tenter l'aventure de l'étude et de l'éloge qui, je l'avais compris dès le lendemain de la perte que nous avions faite, incombait à votre secrétaire perpétuel. Quand je commençai de songer à remplir le devoir qu'il ne m'était pas permis de décliner, ma première idée fut de recourir à la *Bibliographie des travaux de M. Léo-*

pold Delisle qu'a publiée M. Paul Lacombe¹. J'admirai ce monument d'une vénération qui tient de la piété. Je fus émerveillé de l'étendue des recherches qu'il suppose et du religieux souci de l'exactitude dont la marque y est partout empreinte ; mais, quand j'arrivai aux dernières pages du supplément, le sentiment que j'éprouvai fut plus vif encore, ce fut une vraie consternation. M. Lacombe avait tout enregistré, livres publiés à part, mémoires insérés dans les recueils de l'Académie et d'autres Sociétés savantes, comptes-rendus d'ouvrages, notes sur des points de détail, etc. Il y avait, en tout, 2,102 articles inscrits à ce catalogue. Comment choisir entre tous ces titres, comment deviner quels étaient ceux de ses écrits que l'on pouvait considérer comme les chefs-d'œuvre de l'auteur ? Ce qui me tira de peine et me rendit courage, ce furent les indications que voulurent bien me donner, de vive voix et par écrit, plusieurs de mes confrères, qui connaissaient par le menu l'œuvre de Léopold Delisle, pour s'être formés à son école. Ce sont eux qui m'ont servi de guide quand je me sentais perdu parmi cette végétation touffue. Ils ont écarté devant moi les branches qui gênaient ma vue. Ils m'ont conduit comme par la main vers ces hautes clairières d'où, en forêt, on domine les taillis voisins et m'ont signalé les parties fortes et saillantes de l'œuvre, celles où le maître a fait de sa doctrine et de sa méthode les applications les plus brillantes, où il a donné les preuves les plus frappantes de sa rare pénétration.

Cette œuvre si considérable et si variée, aucun critique, disposât-il de plus d'espace que n'en comporte cette notice, ne peut prétendre à l'étudier pièce à pièce, à en présenter une exacte et complète analyse. Tout ce que l'on peut se proposer, c'est d'appeler l'attention sur quelques-uns des résultats de ce prodigieux labeur, c'est de définir l'originalité de cet esprit inventif et vigoureux, c'est de montrer par quelques grands exemples quels chemins il s'est tracés pour arriver à la découverte de la vérité historique. Je ne saurais avoir d'autre ambition. Si je réussis, dans une certaine mesure, à la satisfaire, je devrai surtout ce succès aux collaborateurs bénévoles que j'ai

1. Paul Lacombe, *Bibliographie des travaux de M. Léopold Delisle*, 1 vol. in-8°, 511 p. Impr. nationale, 1902. *Bibliographie des travaux de M. Léopold Delisle, Supplément*, 1900-1910, in-8°, 87 p. Librairie Henri Leclerc, 1911.

trouvés parmi vous, à MM. de Lasteyrie, Omont, Élie Berger et Durrieu. Ils me permettront de leur dire ici combien je leur suis reconnaissant de m'avoir aidé à payer une dette qui était celle de notre Académie et de la science française.

II.

Pour s'expliquer cette production si considérable, dont l'ampleur et la diversité surprennent et effrayent presque le lecteur qui voudrait en prendre connaissance, il est nécessaire de rappeler tout au moins les principaux incidents de cette longue vie qui, dans son développement régulier, a été si uniforme et si bien remplie. Il faut surtout montrer comment tout y a été calculé, dès la première jeunesse, pour que ne fût pas perdue une seule heure de ces années que, par une juste récompense, la destinée allait accorder si calmes et si nombreuses à qui savait en faire un si bon emploi. Dans cette biographie, ou plutôt dans cette esquisse d'une biographie, tout en marquant les points de repère indispensables, ce que nous nous attacherons de préférence à mettre en lumière, ce sera la belle ordonnance de cette vie, le système des règles que s'imposa le travailleur passionné, règles qui d'ailleurs se tournèrent bientôt en habitudes.

Léopold Delisle naquit en 1826, dans le département de la Manche, à Valognes, où son père exerçait la médecine. Il apprit à lire, à écrire et à compter chez les Frères de la Doctrine chrétienne; puis il entra au collège, bien modeste aussi, de sa ville natale. Par quelques-uns de ses condisciples, dont les derniers sont morts il y a quelques années à peine, on a su que, dès cette époque, l'adolescent montrait les plus heureuses dispositions pour le latin et pour l'histoire¹; mais, comme la plupart de ses camarades, il n'aurait, selon toute apparence, pas poussé plus loin ses études, sans le hasard d'une rencontre qui vint, bien à propos, le révéler à lui-même et donner un but à sa vie. N'eût été cette circonstance imprévue, ses parents n'auraient pas eu

1. Nous tirons ce renseignement de la très intéressante notice que, peu de temps après la mort de Delisle, M. Seymour de Ricci consacrait à Léopold Delisle dans la *Revue archéologique* (1910², p. 105-148). Nous aurons l'occasion de faire encore d'autres emprunts à cette étude dont l'auteur est très bien informé.

pour lui d'autre ambition que de le pousser vers une de ces carrières administratives qui avaient alors, qui ont aujourd'hui encore tant de prestige aux yeux des familles bourgeoises de province. Peut-être serait-il entré dans les *Droits réunis* ou bien, comme le fera quelques années plus tard son frère cadet, dans l'Enregistrement.

Un ancien aurait dit que c'était Clio, la muse de l'histoire, qui, à l'heure opportune, avait mis sur le chemin de l'adolescent l'homme de mérite qui l'engagea dans la voie où l'attendaient de si vifs plaisirs d'esprit et une renommée de si bon aloi. C'est à l'intervention de ce personnage que nous devons Léopold Delisle, comme celui-ci l'a déclaré lui-même, en rappelant avec une reconnaissante émotion les services que lui avait rendus M. de Gerville. Si notre confrère pouvait m'entendre, il me saurait certainement gré d'associer à l'hommage que nous lui rendons la mémoire de celui qui fut, à vrai dire, son initiateur et son premier maître¹.

Charles Duhérissier de Gerville, gentilhomme normand, avait émigré en Angleterre au début de la Révolution. Il y avait vécu en donnant des leçons de français; mais il avait su profiter de son séjour à l'étranger pour compléter son instruction. Quand il était rentré en France, sous l'Empire, il rapportait de l'exil des connaissances assez étendues en histoire naturelle et en archéologie. C'était ce que l'on appelait jadis un *antiquaire*, d'un nom qui a un peu perdu de son sens depuis que les différentes disciplines se sont spécialisées en se développant. Il étudiait, il aimait tout ce qui se rapportait au passé de sa province, les vieux livres, les vieux papiers, les vieilles images, les châteaux et les églises d'autrefois. Ce fut un précurseur. Prêludant au rôle que devait jouer bientôt après son compatriote Arcisse de Caumont, il fut un des premiers à essayer de déterminer l'âge des édifices et il tenta, sans grand succès, de disputer au pic des démolisseurs quelques églises désaffectées.

Intéressé par ce qu'il entendait raconter des goûts studieux du jeune homme, M. de Gerville l'attira chez lui. Il l'interrogea

1. Ces détails sur les débuts de sa vie de savant et sur ce qu'il dut à M. de Gerville, Delisle les donne dans les *Souvenirs de jeunesse* qui figurent en tête des *Recherches sur la librairie de Charles V*, dont il fit présent à l'Académie lors de la célébration du cinquantenaire de son entrée dans la Compagnie, 1907 (Paris, Champion, 2 vol. in-8°).

sur ses études et se trouva bientôt amené à lui en proposer d'autres auxquelles le collège ne l'aurait pas convié. Il lui enseignait l'anglais et lui faisait lire des livres anglais. Il lui parlait surtout du moyen âge normand; il feuilletait avec lui les vieilles chroniques qui en racontaient l'histoire. Le père et la mère de l'écolier ne laissaient pas d'être un peu inquiets de voir leur fils passer ainsi des journées entières chez leur voisin le savant. Ils craignaient que ce ne fût là pour lui du temps perdu; mais c'était à tort que s'alarmait leur sagesse timide ou, pour mieux dire, timorée, comme l'a toujours été celle des parents les meilleurs et les plus sensés.

C'était pourtant là, dans cette bibliothèque, parmi tous ces grimoires, qu'allait jaillir l'étincelle qui viendrait allumer, dans ce jeune esprit, une flamme que la mort seule pourrait éteindre. Dans un de ces entretiens qui se renouvelaient sans cesse, M. de Gerville avait parlé à son disciple d'une certaine *Ecole des chartes*, où ce serait un grand honneur d'entrer. A quoi l'on s'occupait dans cette École et ce que l'on y apprenait, c'est ce dont le collégien ne s'était pas fait, au premier moment, une idée très nette; mais son incertitude ne dura pas longtemps. Nous laissons ici la parole à notre cher confrère :

« M. de Gerville, le jour même où il avait prononcé devant moi le nom de cette École, m'offrit de m'initier à la lecture des anciennes écritures et il tira d'un coin de sa bibliothèque un vieux registre qu'il me dit être le cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Après m'avoir expliqué ce qu'on trouvait dans un cartulaire, il me fit lire, au commencement de son manuscrit, quelques lignes écrites en beaux caractères gothiques. C'était une charte de Henri II, roi d'Angleterre. L'exercice ne me parut pas au-dessus de mes forces et je fus ravi d'emporter le cartulaire chez mes parents, dans ma chambre d'écolier, de sorte que la plus plaisante de mes récréations consista, pendant tout un été, à copier une bonne partie du cartulaire, que mon premier maître en paléographie déposa, peu de temps après, aux archives du département de la Manche¹. »

Il y a ainsi, dans la vie de presque tous les hommes supérieurs, une heure décisive où, parfois dès l'enfance, plus souvent au cours des années de la première jeunesse, sous un léger choc, grâce au hasard d'une conversation, d'un conseil, d'un

1. *Souvenirs de jeunesse*, p. XII-XIII.

spectacle inattendu, un secret ressort a joué, une puissance s'est éveillée dans une intelligence dont l'originalité ne s'était jusqu'alors trahie par aucun signe qui permit d'en prévoir l'avenir. Cette heure mémorable, c'est celle où s'annonce et se détermine la vocation. Jamais pour personne cette heure ne sonna d'un timbre plus clair et plus vif que pour Léopold Delisle. Jamais appel ne fut plus impérieux ; mais encore celui qui l'avait si vite entendu devait-il, pour y répondre, vaincre la résistance de ses parents. Ceux-ci se résignaient mal à cette École des chartes, qui ne ménageait l'accès d'aucune des carrières vers lesquelles, autour d'eux, se tournaient à l'envi les jeunes gens de bonne famille. Pour triompher de ces méfiances, M. de Gerville dut revenir souvent à la charge. S'il finit par en avoir raison, c'est que l'on n'aurait pas voulu paraître manquer de déférence envers un personnage qui, grâce à son titre, à sa fortune et à sa réputation de savant, faisait figure dans la ville et dans toute la province.

Vers la fin de l'année 1845, les parents de Léopold Delisle se décidèrent donc à le conduire à Paris pour qu'il y fit les études que préconisait M. de Gerville ; mais, tout en déférant aux désirs du jeune homme et de son patron, ils n'avaient pas, alors même, pris tout à fait leur parti de cette aventure ; ils espéraient encore un revirement. C'est ainsi que, lorsqu'ils dirent adieu à leur fils, ils l'invitèrent à suivre, en même temps que les cours de l'Ecole des chartes, ceux de l'Ecole de droit. Il alla, par obéissance, prendre une ou deux inscriptions place du Panthéon. Peut-être même assista-t-il à quelques cours de droit ; mais il obtint bientôt de ses parents la permission de ne pas partager son temps entre les deux écoles. Il n'y eut plus, dès lors, pour lui, qu'une seule école qui comptât, celle dont l'enseignement allait lui ouvrir les avenues qui le conduiraient au cœur de ce moyen âge français dont les profondeurs obscures sollicitaient l'impatiente curiosité de son regard. Son premier soin fut donc de s'assurer des concours qui l'aideraient à régler son travail, à user avec méthode et sans retards inutiles de toutes les ressources que pourraient lui fournir soit les savants qui professaient les sciences auxquelles il voulait s'initier, soit les grands dépôts publics, la Bibliothèque nationale et les Archives du royaume, où se conservaient depuis des siècles tous les documents qui étaient comme la trame de l'histoire du pays.

Tout frais débarqué de sa province, le jeune homme n'avait dans la grande ville ni maîtres, ni camarades et amis. Par bonheur, M. de Gerville avait pensé à tout ; il s'était arrangé pour épargner à son cher élève les premiers ennuis du dépaysement, pour le pourvoir de guides et de patrons qui lui évitassent des pertes de pas et de temps. « J'apportais dans mes bagages », raconte Delisle, « trois pièces infiniment précieuses, des lettres adressées par M. de Gerville à ses amis Charles Lenormant, conservateur à la Bibliothèque royale et membre de l'Académie des inscriptions, Auguste Le Prevost, député de l'Eure et membre libre de la même Académie, et Jules Desnoyers, qui fut plus tard, lui aussi, membre libre de notre Académie. Merveilleux fut l'effet de ces lettres. A l'accueil qui leur fut fait, je crus voir mon avenir assuré, surtout quand M. Desnoyers m'eut mis sous la protection particulière de ses meilleurs amis, Benjamin Guérard et Natalis de Wailly, qui partageaient avec lui la direction de la Société de l'Histoire de France¹. »

Alors que le débutant se vit enfin admis à cette École de ses rêves vers laquelle l'avait acheminé la sagesse prévoyante de son vieil ami, il y était donc déjà attendu et signalé comme un étudiant hors ligne, qui ferait honneur à ses maîtres. Cette École, il l'a toujours tendrement aimée et, jusqu'aux derniers jours de sa vie, il lui prodigua les témoignages de l'affection et de la reconnaissance qu'il lui avait gardées. Elle était loin cependant de lui avoir offert l'enseignement riche et varié qu'y trouvent aujourd'hui ceux qui viennent frapper à sa porte. La haute et patriotique pensée qui lui avait donné naissance en 1821 n'avait pas encore produit tous ses effets. L'École n'était pas dans ses meubles. Elle était mal outillée. Ses cadres n'étaient pas au complet. En 1846, Delisle n'eut à suivre qu'un seul cours, que Guérard faisait dans les combles de la Bibliothèque royale et qu'il dut interrompre à plusieurs reprises pour raison de santé. En 1847, on prit le parti de mieux doter l'École et de la réorganiser ; on la transféra dans une dépendance de l'hôtel des Archives ; mais les travaux d'installation, commencés trop tard, réduisirent à trois mois la durée des cours. En 1848, la révolution et les émeutes qui la suivirent amenèrent une assez longue fermeture des cours. L'effervescence des journées de

1. *Souvenirs de jeunesse*, p. XIII.

Février n'avait pas laissé indemnes les élèves de l'École. D'Arbois de Jubainville a raconté l'assemblée générale qui, à la fin de février 1848, réunit tous les élèves sous la présidence d'Adolphe Tardif¹. On y vota d'enthousiasme une adresse au gouvernement provisoire, qui débutait ainsi : « Les élèves de l'École des chartes, après avoir, par leurs études, suivi dans le cours des siècles le développement de la liberté française, viennent avec bonheur en saluer le couronnement définitif. » Ce fut là, j'imagine, la seule fois de sa vie que Delisle prit part à une manifestation politique.

Cette insuffisance et cette intermittence de l'enseignement auraient pu déconcerter un étudiant ordinaire; mais Delisle n'avait eu besoin, pour s'orienter, que de ces quelques leçons reçues comme à la dérobée. Il savait déjà où trouver les documents qui pourraient l'intéresser et comment les utiliser. Dès sa seconde année d'école, à vingt ans, il écrivait déjà dans cette *Bibliothèque de l'École des chartes* qui devait, pendant plus d'un demi-siècle, le compter parmi ses collaborateurs les plus actifs et les plus autorisés. Dans le huitième volume de ce recueil, qui avait été fondé en 1839, Delisle publiait une magistrale étude sur les *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts*, suivie d'une bibliographie des *Rouleaux mortuaires*. Ce travail, présenté par l'auteur, en 1849, au concours dit des *Antiquités nationales*, lui valait la deuxième médaille et le rapporteur, Charles Lenormant, jugeait ainsi l'essai auquel l'Académie avait accordé une si haute récompense : « Ce mémoire, limité à un sujet de peu d'étendue, est un morceau achevé. Pour un début dans la science, il était difficile de rien produire qui montrât mieux tous les caractères de la maturité. »

Dans ce même volume du recueil paraissait aussi un travail sur le *Clergé normand au XIII^e siècle*, d'après le *Journal des visites pastorales de l'archevêque Eudes Rigaud*, que venait de publier Théodose Bonnin. La même année encore, il faisait imprimer, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, trois articles intéressants, dont chacun avait pour thème la découverte et la publication d'un docu-

1. *Deux manières d'écrire l'histoire* (Paris, E. Bouillon, 1896, in-18), p. 111-112.

ment inédit. En 1848, c'était encore dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* qu'il analysait un texte inédit du XII^e siècle, les *Miracula ecclesie Constantiensis*. C'était un extrait d'une copie que M. de Gerville avait faite, vers 1820, avant que ce manuscrit disparût, du *Livre noir* de l'église de Coutances.

Vers le même temps, il prenait plaisir à insérer dans le *Journal de Valognes* quelques articles plus courts, consacrés à des personnages qui avaient marqué dans l'histoire politique ou religieuse de la Normandie. C'était là de simples esquisses que souvent il a reprises plus tard, sous une forme plus développée. On pourrait citer ainsi plus d'un sujet auquel il est revenu jusqu'à trois ou quatre fois, se complétant et se corrigeant lui-même à chaque remaniement, ajoutant des détails nouveaux, fournissant des preuves là où il n'avait émis d'abord que des hypothèses. Pour le moment, le jeune savant aimait à prendre comme confidents de ses premières trouvailles les parents et les camarades qu'il avait laissés au pays.

Jamais, d'ailleurs, il n'y eut d'homme plus soucieux que ne l'a été Léopold Delisle de ne point laisser se relâcher les liens qui le rattachaient à sa terre natale et à ses compatriotes normands. Il ne s'est pas cantonné, comme l'ont fait, non parfois sans grand profit pour la science, certains savants provinciaux, dans l'histoire d'une seule province; mais il a toujours, de sa jeunesse à sa vieillesse, témoigné d'une prédilection marquée pour toutes les recherches qui le ramenaient à l'histoire de la Normandie. C'est ce que l'on constate dès que l'on jette les yeux sur la liste de ses travaux. On l'y devine prompt à saisir toutes les occasions, j'allais dire tous les prétextes qui s'offrent à lui pour revenir à sa chère Normandie. Ce ne fut pas seulement par le choix des sujets que se manifesta, chez Delisle, cet amour persistant de la petite patrie. Si notre confrère se complut toujours à parler de la Normandie, il prit surtout plaisir à en parler entre Normands. Ceux-ci le trouvèrent toujours prêt à s'associer aux efforts qu'ils faisaient pour mieux éclairer le passé de leur race. On ne fonda point en Normandie de société savante qui ne l'ait vu, un jour ou l'autre, assister à quelque-une de ses séances et dont il n'ait enrichi de quelque précieux mémoire le recueil qui paraissait plus ou moins régulièrement. Dans son désir de répandre le goût des études qu'il aimait, il alla même souvent jusqu'à donner de courtes notes à de modestes gazettes,

qui n'avaient pas d'autres lecteurs que les habitants de la sous-préfecture où elles paraissaient. Tel ou tel de ces articles, ébauche sommaire d'un travail important, n'est plus connu que par la mention qui s'en est retrouvée dans les papiers de l'auteur. Ces feuilles régionales ont disparu, sans qu'il s'en soit conservé de collection dans les villes mêmes où elles s'imprimaient.

Tout en faisant ainsi acte d'érudit et d'écrivain alors qu'il était censé être encore sur les bancs, Delisle était arrivé au terme de ses études réglementaires. Le 15 janvier 1849, il présentait et soutenait sa thèse pour l'obtention de son brevet de sortie. C'était dans l'histoire économique de la province qui lui était chère qu'il en avait trouvé le sujet. Elle avait pour titre : *Des revenus publics en Normandie au XII^e siècle*. L'examen fut brillant et le mémoire parut digne d'être inséré presque en entier dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

Le diplôme d'archiviste paléographe que Delisle venait ainsi de conquérir lui conférait certains droits éventuels. Sa famille pouvait être ainsi rassurée sur son avenir. A ceux qui seraient munis de ce diplôme, l'ordonnance royale du 11 novembre 1829 assurait, par préférence à tous autres candidats, la moitié des emplois vacants dans les bibliothèques publiques, la Bibliothèque royale exceptée, dans les Archives du royaume et dans les archives départementales. On aurait pu croire que le jeune homme allait se hâter de réclamer en sa faveur l'exécution d'une de ses promesses; mais il n'en fit rien. Occupé comme il l'était d'un grand travail qu'il avait entrepris pendant sa dernière année d'école, il n'était pas pressé d'assumer des devoirs auxquels il devrait sacrifier une partie du temps qu'il avait jusqu'alors consacré tout entier à ses recherches personnelles.

Ce travail était intitulé : *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*. L'auteur l'avait présenté à la *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, qui, par un programme de concours, avait appelé l'attention sur cet ordre de problèmes historiques. Sur la vue du manuscrit, la Société en avait voté l'impression à ses frais. C'était avec un étonnement qui allait jusqu'à l'admiration que les membres les plus compétents de cette Compagnie, MM. Théodose Bonnin et Alphonse Chassant, avaient reconnu, dans ce mémoire d'un jeune homme de vingt-quatre ans, une œuvre qui en classait d'emblée l'auteur

parmi les maîtres de l'érudition française. Ce fut aussi le sentiment de l'Académie des inscriptions. En 1851, elle décernait à Delisle la plus haute des récompenses dont elle dispose, le premier prix Gobert. Ce succès assurait au lauréat, pour quelque temps, une indépendance qui lui permettait de voir venir et de ne se décider qu'à bon escient pour le choix d'une carrière.

Cette même année, la proposition lui fut faite, par l'intermédiaire de M. Auguste Le Prevost, de prendre le poste d'archiviste du département de la Seine-Inférieure. Ce projet le séduisait fort. Cette nomination l'aurait fait vivre dans la province qui lui était chère et, pour avoir déjà exploré les archives normandes, il savait quelle mine à exploiter il trouverait dans le dépôt qui lui serait confié, combien de documents inédits il pourrait en extraire. « J'étais enchanté », raconte Delisle, « de la perspective qui s'ouvrait devant moi. Je ne voulus cependant pas accepter le poste qui m'était offert avant d'avoir consulté mon maître Guérard. Au premier mot de l'entretien, il me *défendit* de quitter Paris, où, disait-il, ma place était marquée. Il ajoutait que je n'aurais pas à regretter d'avoir suivi son conseil... C'est ainsi qu'en 1851 je me trouvai rivé à Paris¹. »

Guérard fut vraiment bien inspiré quand il donna cet avis ou plutôt quand il intima cet ordre à son élève. Fixé en province par sa fonction, Delisle n'en aurait pas moins été un érudit de haute volée; mais ses travaux n'auraient certainement pas eu la variété, l'étendue et la portée qui en ont mis l'auteur hors rang. A Rouen ou à Caen, il n'aurait pas eu les mêmes ressources qu'à Paris, ni en livres, ni en documents originaux. Ce qui lui aurait aussi manqué, c'eût été ce stimulant du milieu parisien dont bénéficient, à leur insu, ceux mêmes qui, en raison de leur énergie native, paraissent avoir le moins besoin de cet aiguillon. Paris, avec ses divertissements et ses tentations, est dangereux pour les médiocres et les faibles. Il trempe les forts et rend leur génie plus fécond.

Guérard tenait à honneur de dégager la promesse qu'il avait faite à Delisle en le retenant presque malgré lui à Paris. En 1852, il devenait, à la Bibliothèque royale, conservateur du département des manuscrits. Aussitôt, il voulut s'assurer là le concours de son élève, qui fut détaché, avec une situation des

1. *Souvenirs de jeunesse*, p. xv.

plus modestes, à cette Bibliothèque où il allait passer cinquante-cinq ans de sa vie. Dès le lendemain du jour où il avait pris possession de ses nouvelles fonctions, Guérard faisait venir son collaborateur et il lui exposait le plan des réformes dont il avait depuis longtemps conçu la pensée.

Dans le récit qu'il nous a laissé, Delisle rappelle ce qu'était alors l'état de cette partie des collections nationales. Il y avait là un désordre dont on a quelque peine à se faire une idée. Pendant et après la Révolution, il avait été versé au Cabinet des milliers de volumes, de parchemins et de papiers. Certains fonds, qui provenaient des abbayes ou des chartriers seigneuriaux, continuaient de former des ensembles qui se prêtaient aux recherches; mais celles-ci étaient impossibles dans des amas de pièces diverses qui s'étaient entassées dans le dépôt sans que la provenance exacte en fût toujours connue. On n'avait même pas essayé de les classer. On ne pouvait rien tirer des pièces perdues dans ce fouillis; mais ce n'était là que le moindre mal. Par le fait même qu'ils étaient imparfaitement enregistrés ou timbrés, ces documents couraient de grands risques. Rien ne les défendait contre les entreprises de ceux qui voudraient se les approprier soit pour en tirer argent, soit pour grossir leur collection privée. Ce fut là ce qui induisit en tentation quelques-uns mêmes de ceux que leur fonction appelait à veiller sur ces richesses et ce qui leur assura une longue impunité, jusqu'au jour où trois vaillants hommes, Bordier, Ludovic Lalanne et Bourquelot, prirent l'initiative de dénoncer des fuites qui ne s'expliquaient que par des vols.

Ces détournements, Guérard voulait les prévenir désormais par la rédaction d'un inventaire qui permettrait les récolements; mais il ne se dissimulait pas combien la tâche serait difficile, au point où les choses en étaient venues. Ce qu'il recommanda tout d'abord à son coadjuteur, ce fut d'étudier l'histoire de la collection, d'arriver à savoir comment elle s'était formée, quel était l'âge et quelle était l'origine de chacun des fonds et de chacun des groupes qui la composaient. Cette étude, Delisle s'y mit avec passion. De ces recherches qu'il avait entreprises d'abord par devoir professionnel, il tirera plus tard l'un des plus considérables et des plus estimés de ses ouvrages, son histoire du *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*.

En 1853, M. de Gerville mourait à quatre-vingt-quatre ans.

Il avait eu la joie de voir démontrée par l'événement la sagesse du conseil qu'il avait autrefois donné à l'écolier incertain de sa voie. Delisle se hâta de lui payer sa dette. Il lui consacra, dans le *Journal de Valognes*, une notice où il disait tout ce qu'il devait à l'affection éclairée de ce bon et savant homme. Au mois de mars 1854, il faisait une perte qu'il dut ressentir plus vivement encore. Son chef et ami Guérard mourait dans la force de l'âge, alors que l'on pouvait encore beaucoup attendre de sa vive et pénétrante critique, pour les progrès de la science à laquelle il s'était voué. Tout au moins l'œuvre qu'il avait entreprise à la Bibliothèque ne souffrit-elle pas de sa disparition. Il y eut pour successeur Natalis de Wailly. Celui-ci était l'ami intime de Guérard, le confident de tous ses projets, et, pendant les quinze années que dura son règne, il ne cessa pas de s'appliquer à réaligner, avec le concours empressé de Delisle, les réformes dont la pensée avait été conçue par son prédécesseur. On se fit un devoir de cataloguer, au moins sommairement, toutes les pièces du dépôt. Toutes durent porter des cotes régulières, aussi simples que possible et absolument immuables. On s'astreignit à respecter strictement les classements consacrés par l'usage. Ceux que l'excès et l'irrégularité des intercalations avaient rendus défectueux ne furent pas remplacés sans que fussent établies des concordances, permettant de passer sans hésitation de l'ancien numéro au nouveau. Il y eut, enfin, de véritables fouilles à faire dans les monceaux de parchemins et de papiers qui remplissaient les combles de la Bibliothèque et dont, faute de ressources, le classement et la reliure étaient restés en souffrance. Tout cela fut examiné, trié, mis en place.

Depuis 1744, le catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque était arrêté au n° 8822. Natalis de Wailly et Léopold Delisle ajoutèrent à ce vieux fonds près de 10,000 numéros, en faisant entrer successivement dans le fonds latin, avec une numérotation consécutive, les 3,000 volumes du *Supplément latin* (n°s 8823-11503), les *Manuscrits de Saint-Germain-des-Prés* (n°s 11504-14231), ceux de *Saint-Victor*, de la *Sorbonne*, de *Notre-Dame* et des *Petits fonds* (n°s 14232-18613). Avec une célérité incroyable et une louable concision, Delisle rédigea de ces manuscrits un excellent catalogue, qui fut publié par tranches dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1863-1870) et qui forme aujourd'hui un instrument de travail dont

nul érudit ne peut se passer. En même temps qu'il poursuivait ce travail, il dressait encore plusieurs catalogues partiels qui ne furent jamais imprimés, mais dont il est fait journellement usage au Cabinet des manuscrits.

Ces indications sommaires ne donnent qu'une faible idée des services que Delisle commença ainsi de rendre à la Bibliothèque, dès le lendemain du jour où, en acceptant d'y entrer comme employé, il eut mis à ses ordres sa prodigieuse activité. Si le profit fut grand pour la Bibliothèque, le savant qu'était Delisle se trouva bien, lui aussi, d'avoir pris cette situation. Celle-ci eut pour effet de développer son esprit et d'élargir son horizon. Presque tous ses travaux, jusqu'alors, avaient porté sur l'histoire de la Normandie. Son attachement à sa petite patrie aurait risqué, à la longue, de lui donner les allures d'un savant de province. Dans le riche dépôt central où, jour après jour, il faisait le compte des pièces confiées à sa garde, c'était toute l'histoire de France qui passait devant ses yeux, représentée par des documents des provenances les plus diverses. Tout lui rappelait là l'œuvre de nos rois qui, presque tous, avaient travaillé, avec plus ou moins de talent et de succès, à créer l'unité de la France et dont plusieurs, amateurs passionnés des beaux livres et protecteurs des écrivains contemporains, avaient ainsi concouru aux progrès de la langue et des lettres françaises.

C'est ainsi qu'il fut amené à publier, dès 1856, le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* et qu'il commença de réunir les notes d'où il devait tirer cette histoire du *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque* qui resta toujours pour lui une étude de prédilection. Ce dernier ouvrage, c'est l'histoire du livre en France, pour toute la période antérieure à l'invention de l'imprimerie. Delisle remonte jusqu'à ces bibles de Charlemagne et de Charles le Chauve que nous possédons encore. Il décrit le psautier de saint Louis et de la reine Ingeburge. Au cours du haut moyen âge, c'étaient surtout des copies des textes sacrés que les rois demandaient au scribe et à l'enlumineur ; mais, au xiv^e siècle, quand Charles V eut aménagé l'une des tours du Louvre pour y installer la « Librairie du Roi », il n'en est déjà plus de même. Dans le millier de volumes dont la garde était confiée à Gilles Malet, un lointain prédécesseur de Delisle, comme aussi parmi ceux que renfermaient les châteaux du duc Jean de Berry, le plus passionné bibliophile du temps, il y a

bien encore, en nombre, des Bibles et des livres d'Heures, richement illustrés; mais, à côté de ceux-ci, dans l'inventaire que Malet nous a laissé, on voit paraître les titres de maints ouvrages d'un tout autre caractère. Ce sont des traductions françaises d'auteurs grecs et latins, des romans, des chroniques, des histoires, des livres de droit, des traités techniques, des compilations qui veulent être des encyclopédies. A parcourir ces listes, on sent là le vif mouvement d'un esprit qui se préoccupe de l'antiquité classique à découvrir et de la science à ébaucher. On croit voir se lever, dans la France du Nord, l'aube d'une première Renaissance, timide encore et incertaine de sa voie, mais où la curiosité est déjà assez éveillée et tournée vers des objets assez variés pour qu'il n'y ait plus à craindre qu'elle s'engourdisse et se rendorme jamais.

Delisle, pendant les quelques années qui suivirent son entrée à la Bibliothèque, sans jamais cesser d'employer toutes ses journées à classer les manuscrits du Cabinet, avait trouvé moyen d'achever l'un des grands ouvrages qui devaient lui faire le plus d'honneur et d'en préparer un autre qui n'aurait pas moins d'importance. En même temps, il donnait, dans divers recueils, force notes instructives sur des questions de détail et même des mémoires dont plusieurs étaient d'un haut intérêt. On avait déjà pu voir à l'œuvre et apprécier à ses fruits une puissance de travail qui, tout laborieux que fussent d'autres érudits contemporains, défiait toute comparaison. Pour payer à son prix un si bel effort, ce n'était vraiment pas assez que l'estime des savants et les récompenses dont disposent les Académies. Il était juste que le bonheur entrât dans cette vie jusqu'alors consacrée tout entière à l'étude, le bonheur d'une de ces affections conjugales où les années qui passent, loin de détendre les liens qui se sont formés dans la jeunesse, les resserrent chaque jour plus étroitement, à mesure que l'on s'est attaché l'un à l'autre par plus de services rendus et de mutuels sacrifices.

Comment fut ménagée la rencontre qui devait assurer à l'in-fatigable savant les joies et les tendresses du foyer tout en facilitant son labeur, Delisle l'a dit lui-même, dans un récit d'une simplicité charmante, que l'on ne peut reproduire sans partager l'émotion que l'on sent vibrer dans chacun des mots de l'hommage que le vieillard, en 1907, rendait à celle que la mort lui avait enlevée depuis deux ans :

« Natalis de Wailly s'entendit avec son collègue, confrère et

ami Charles Lenormant pour me présenter à M^{me} Eugène Burnouf, ils voulurent bien garantir que je pourrais être aussi bon mari que bon bibliothécaire. Cette femme, aussi vaillante que distinguée, qui porta si noblement le nom de notre grand indianiste, daigna se laisser convaincre et ne tarda pas à me faire agréer par sa fille aînée, Laure Burnouf. Alors commença pour moi une vie de bonheur, qui devait se prolonger pendant quarante-sept ans.

« La compagne qui s'était donnée à moi de si bonne grâce avait été élevée dans les cabinets de son grand-père et de son père. Le grand-père se vantait d'avoir formé une élève qui, au bout de peu d'années, faisait convenablement les mêmes versions latines que les rhétoriciens de Charlemagne et qui, n'admirant pas seulement de confiance le génie de son père, entrevoyait les difficultés de la tâche qu'il s'était donnée et l'importance des résultats auxquels il devait parvenir, au cours d'une carrière si prématurément interrompue. Son rêve de jeune fille aurait été de s'unir à un orientaliste ; mais elle voulut bien me trouver un double mérite : j'étais né à côté du berceau de la famille des Burnouf et je sortais de l'École des chartes, dont Eugène Burnouf fut un des premiers et des plus brillants élèves.

« Ma femme eut donc un double motif d'aimer l'École des chartes et de s'intéresser aux travaux dont on s'y occupait. Elle ne s'en cachait point, non plus qu'elle ne dissimula jamais le plaisir qu'elle prenait à admirer les peintures des manuscrits du moyen âge. Elle en appréciait d'autant plus le mérite qu'elle-même avait pratiqué, avec un certain succès, l'art de la miniature. On ne doit pas s'étonner qu'elle se soit laissé séduire par la paléographie. En peu de temps, elle acquit, dans un genre d'études nouveau pour elle, assez d'expérience pour déchiffrer couramment les écritures du moyen âge et même pour en apprécier les dates. Elle éprouvait un vrai plaisir à copier les chartes, s'effarouchant parfois d'une latinité quelque peu différente de celle que son grand-père lui avait apprise. Que de pièces m'a-t-elle très exactement transcrites en jolis caractères !... Que de collations avons-nous faites ensemble ! Elle partageait tous mes goûts, s'associait à tous mes travaux, à toutes mes occupations ; elle voulut n'être étrangère à aucune des questions que j'étais amené à examiner. Sa modestie était telle qu'elle n'a jamais voulu que l'on pût soupçonner la part qui lui revenait dans mes publications. Que de mémoires elle a lus et analysés,

la plume à la main, que de livres elle a parcourus, que de traductions elle m'a faites, que de lettres elle a écrites pour moi, que de fautes, et pas seulement des fautes typographiques, elle m'a épargnées, en revoyant mes épreuves qu'elle n'a jamais voulu laisser partir pour l'imprimerie sans les avoir relues ! Comme je jouissais du malin plaisir qu'elle éprouvait en me montrant des coquilles que j'avais laissées passer et qui auraient dû me crever les yeux¹ ! »

Lorsque, pendant les veillées, M^{me} Delisle n'était pas occupée à ces copies de textes et à ces corrections d'épreuves, elle tenait compagnie à son mari en maniant l'aiguille et piquant le canevass. C'était une ouvrière d'une adresse et d'un goût merveilleux. Dans le salon de la veuve d'un de nos confrères, j'ai vu des meubles dont l'enveloppe était son ouvrage. Dessin et couleurs, tout donnait là l'impression de vieilles tapisseries, qui auraient fait honneur aux plus illustres fabriques ; mais ce n'était là qu'une manière de passer le temps, pendant ces soirées que, jeune fille, elle occupait plus gaïement. « Ma femme », me dit une fois Delisle, « aurait aimé le monde et le théâtre. Quand notre mariage fut décidé, elle me demanda comment, dans l'intérêt de mes travaux, je comptais arranger ma vie. Je le lui expliquai. Elle accepta mon programme et, dès le lendemain de nos noces, elle renonça, sans en avoir jamais témoigné aucun regret, à des plaisirs qu'elle aurait vivement goûtés. »

Ce qui n'est guère moins touchant que cette abnégation, c'est la discrétion obstinée avec laquelle cette femme admirable s'appliqua toujours à laisser ignorer quelle aide efficace elle prêtait au savant dont elle portait le nom. Un de nos confrères me racontait que, travaillant depuis des années auprès de Delisle et vivant dans l'intimité du couple, il ne soupçonnait pas que M^{me} Delisle sût le latin. Ce fut par hasard qu'il l'apprit. Un jour, il montrait à Delisle une inscription latine qu'il avait transcrite à Clermont, dans l'église Notre-Dame-du-Port. M^{me} Delisle était présente. Elle se souvint d'avoir, peu de temps auparavant, visité cette église avec son mari et il lui échappa d'ouvrir un carnet qu'elle avait sous la main et montrer à M. Delisle la copie qu'elle avait prise de l'épithaphe. A la manière dont elle avait comblé la lacune du texte en suppléant les lettres man-

1. *Souvenirs de jeunesse*, p. xxii-xxiii.

quantes, M. de Lasteyrie devina qu'elle n'était guère moins forte que lui en latin.

C'est le 10 juin 1857 que Léopold Delisle épousa Laure Bur-nouf. Six mois après, le 11 décembre 1857, le jeune marié de trente et un ans était élu membre de cette Académie des inscriptions qui avait distingué un de ses premiers essais et qui lui avait ensuite attribué, à deux reprises, le prix Gobert. Personne, parmi les juges compétents, ne s'étonna qu'il eût obtenu si tôt un honneur auquel, aujourd'hui, beaucoup de savants éminents n'aspirent que lorsqu'ils ont de beaucoup dépassé cet âge. Dans la voie où il s'était engagé, Delisle avait doublé les étapes. C'est que, comme il le fait observer lui-même dans ses *Souvenirs de jeunesse*, la concurrence était moins active autour de nous qu'elle ne l'est maintenant. L'École des chartes était, vers le milieu du dernier siècle, la seule école qui fût une pépinière d'érudits. L'École normale formait plutôt des professeurs, des critiques et des lettrés que des savants. Par l'étude de l'antiquité comme par celle des classiques français, elle donnait à ses élèves une culture générale dont elle avait comme le monopole. Elle leur enseignait à composer avec art et à écrire une bonne langue; mais, pour orienter vers les recherches scientifiques ceux des jeunes gens dont la curiosité serait le plus éveillée, elle n'avait pas encore ses succursales lointaines de Grèce et d'Italie. Les écoles françaises d'Athènes et de Rome n'existaient pas, ces écoles d'où sont sortis tant de philologues, d'archéologues et d'épigraphistes, tant de géographes, d'historiens des institutions et des mœurs. Dès cette époque, il n'y avait guère d'étude intéressante qui ne fût représentée dans le milieu où se recrutait l'Académie; mais, parmi ces travailleurs, candidats éventuels à un fauteuil académique, on rencontrait nombre de ces autodidactes auxquels a manqué l'éducation première, celle qui plie l'intelligence à la sévérité de la méthode et qui l'astreint à s'abstenir des hypothèses fantaisistes, à choisir et à élaguer, à bien poser les questions et à savoir conclure. Il y avait du décousu, des forces perdues. Les œuvres vraiment mises au point étaient rares. Elles classaient très vite leur auteur et le plaçaient hors rang.

A l'Académie, qui lui avait accordé ainsi un tour de faveur, Delisle témoigna sa gratitude en s'associant, avec un zèle qui ne se relâchait jamais, à tous ses travaux. On s'était habitué bien

vite à le nommer de toutes les commissions où devait trouver son emploi la connaissance profonde qu'il avait de l'histoire du moyen âge français. Si le règlement ne lui permettait pas d'être toujours l'un des juges qui décernaient le *prix Gobert*, c'était tous les deux ans qu'un suffrage unanime l'appelait à exercer cette fonction. Dans la Commission du concours des *Antiquités nationales*, sa place était marquée à perpétuité; c'étaient, le plus souvent, ses rapports qui décidaient de l'attribution des médailles; mais où son concours fut encore plus précieux, ce fut dans la part très active qu'il prit à l'effort par lequel notre Compagnie s'attache à continuer l'œuvre de l'ancienne Académie et celle de la Congrégation de Saint-Maur. Dès qu'une place avait été vacante dans la commission, il avait été appelé à être l'un des rédacteurs de cette *Histoire littéraire de la France* qui est un des legs des Bénédictins du XVIII^e siècle. Aux cinq derniers volumes de ce recueil, il a fourni des notices qui font autorité. Les autres recueils que publie l'Académie n'ont pas moins largement profité de sa collaboration. Trois volumes du *Recueil des historiens des Gaules et de la France* sont en partie ou en entier de sa main. Son dernier ouvrage, qu'il a laissé inachevé, devait entrer dans cette collection des *Diplômes*, dont il n'a jamais cessé de pousser et de surveiller la continuation. Sa signature, on la retrouvera aussi partout dans les *Mémoires de l'Académie* comme dans les *Notices et extraits des manuscrits*.

Nous sommes tous très tendrement attachés à la Compagnie qui nous a admis à bénéficier de son prestige séculaire et à goûter la douceur de cette confraternité académique, dont le charme devient de plus en plus vif à mesure que l'on en jouit depuis de longues années; mais je ne crois pas que nous ayons jamais eu un confrère qui se soit dévoué aussi entièrement à l'Académie que l'a fait Delisle, qui lui ait autant donné de ses pensées et de son temps, qui ait autant tenu à lui faire honneur des plus importants et des plus mémorables de ses travaux.

III.

Ce que devait être Delisle comme académicien, on l'avait compris et deviné, dès la première heure, à l'Académie. Il y conquit très vite une influence et une autorité qui défierent

toute concurrence; mais, dans la carrière administrative, et particulièrement dans le service des bibliothèques, on n'avance guère qu'à l'ancienneté, pendant toute la période des débuts. Là, on n'est pas porté d'emblée à son rang par la seule force ascensionnelle de son mérite; qui que l'on soit, on doit commencer par gravir un à un tous les degrés de l'échelle. Quand Delisle devint membre de l'Institut, à la Bibliothèque il n'était encore qu'employé de première classe. Le titre de *bibliothécaire*, il ne l'obtint qu'en 1866.

En 1870, quelques mois avant la guerre, Natalis de Wailly, fatigué par l'âge, demandait sa mise à la retraite. Quand il eut quitté la Bibliothèque, on ne se pressa point, je ne sais pourquoi, de lui donner le successeur qui semblait tout désigné pour cette fonction par les peines qu'il avait prises pour mettre de l'ordre dans le dépôt.

Lorsque commença le siège de Paris, Delisle était donc en fait, sinon en droit, chargé de la garde du trésor auquel il avait donné tant de soins. Or, il ne pouvait se défendre d'éprouver de vives inquiétudes en songeant aux dangers qui menaçaient le Cabinet. Il se demandait si, le jour où l'ennemi entrerait dans Paris, il ne prétendrait pas toucher à nos musées et à nos collections nationales. Il craignait aussi les effets de ces agitations révolutionnaires que de fâcheux symptômes avaient annoncées, dès les premiers jours du blocus. Ce fut sans doute le sentiment de la responsabilité qui pesait sur lui qui décida Delisle à écrire en novembre au ministre de l'Instruction publique une lettre dont j'ai le brouillon sous les yeux¹. Il y faisait valoir avec discrétion, mais sans fausse modestie, les titres qu'il croyait avoir à remplacer Natalis de Wailly, comme conservateur du département des manuscrits. Jules Simon ne tarda pas à répondre à son confrère, dont il connaissait, disait-il, et appréciait les titres; mais il déclarait avoir pris le parti d'ajourner jusqu'à la fin du siège toute nomination de ce genre.

Delisle resta donc, sans investiture officielle, à la tête du

1. C'est à l'obligeance de mon savant confrère, M. Omont, que je dois d'avoir pu retracer avec quelque détail cet épisode peu connu de la vie de Léopold Delisle, de ce que l'on peut appeler sa vie militante. Il a bien voulu me communiquer à ce sujet des notes et des pièces qui sont conservées au Cabinet des manuscrits.

département. Au mois de janvier, quand commença le bombardement, alors que l'on ne savait pas encore jusqu'où porteraient les obus prussiens, il fit descendre les collections dans les caves; après l'armistice, il s'occupait à faire remettre les manuscrits en place, lorsque les vraies difficultés commencèrent, du jour où la Commune insurrectionnelle fut maîtresse de Paris. Le nouveau gouvernement se préoccupa de la Bibliothèque, voulut, comme il le disait dans un arrêté qui parut au *Journal officiel* du 6 avril 1871, « veiller sur cette propriété nationale ». A cet effet, il remplaçait l'administrateur général, M. Taschereau, qui était parti pour Versailles, par le citoyen Jules Vincent. Entre le commissaire de la Commune et les chefs et employés des quatre départements, il fut conclu une sorte de convention, où les signatures de ces fonctionnaires figurent en regard de la griffe du citoyen Vincent. Delisle signa seul pour le département des manuscrits. Cette convention autorisait les fonctionnaires et employés de la Bibliothèque nationale « à prendre, avec le concours de M. Jules Vincent, délégué à cet effet, toutes les mesures propres à sauvegarder l'intégrité des collections qui leur sont confiées, sans qu'il soit porté d'ailleurs aucune atteinte aux règlements actuels de l'établissement ». Un second article invitait ces fonctionnaires « à se renfermer dans les strictes limites de leur rôle de gardiens des collections qui appartiennent à la nation ». Le citoyen Vincent paraît d'ailleurs avoir été assez bon prince et n'avoir pas abusé des pleins pouvoirs qui lui étaient confiés. Le mois d'avril se passa sans incidents. La Bibliothèque était ouverte aux heures réglementaires. Il y avait foule aux imprimés, dans la salle de lecture. On était tranquille aux manuscrits et l'on y achevait les rangements.

Les choses se gâtèrent au commencement de mai, quand, dans l'émoi de la défaite prochaine, les esprits s'exaspérèrent et que le régime inauguré par les révoltés n'eut même plus l'apparence d'un gouvernement. Ce qu'était devenu le citoyen Vincent, je ne sais; mais, le 11 mai, Élie Reclus, accompagné d'un certain Guigard, un employé au département des imprimés, monta au Cabinet des manuscrits et signifia de vive voix à Delisle qu'il nommait Anyss el Bittar employé au département des manuscrits. En conséquence, le conservateur devrait mettre à la disposition du nouveau venu les dépôts et réserves qui renfermaient les manuscrits arabes sur lesquels celui-ci rédigerait

un rapport. D'où venait cet inconnu dont le nom se trouve si étrangement mêlé à l'histoire de notre grande Bibliothèque? Nous l'ignorons. Ce devait être un de ces aventuriers que l'espérance de pêcher en eau trouble avait attirés de toutes parts dans le Paris de la Commune.

Sans perdre son temps à s'enquérir des titres scientifiques du personnage, Delisle se déclara prêt à communiquer à Anyss el Bittar tous les volumes que celui-ci lui désignerait sur les catalogues; mais il ne pouvait, ajouta-t-il, laisser pénétrer dans les dépôts un employé nommé contrairement à tous les règlements. Sur cette réponse, Reclus, toujours de vive voix, prononça la révocation de Delisle. Dès qu'il fut parti, Delisle convoqua tous ses collègues des autres départements et protesta devant eux « contre des actes qui étaient la violation de tous les règlements auxquels la Bibliothèque nationale avait été soumise depuis soixante-quinze ans et qui mettaient en péril les collections confiées à la garde des conservateurs ». Dès le soir, il adressait au ministre, sur cet incident, un rapport qu'il faisait parvenir à Versailles. « Je reste à mon poste », disait-il à la fin de ce rapport, « résolu à ne céder qu'à la violence. » C'est ce qu'il fit, après avoir lu dans le *Journal officiel* du 12 mai cet arrêté : « Le sieur Delisle (Léopold) est révoqué de ses fonctions à la Bibliothèque nationale. »

Pendant les jours qui suivirent, les chefs de la Commune eurent d'autres soucis que d'assurer l'exécution de l'arrêté qui livrait nos manuscrits orientaux à cet arabisant de contrebande. L'armée de Versailles avait forcé l'enceinte le dimanche 21 mai. Elle avançait, heure par heure, dans Paris. La Bibliothèque fut fermée le 22 mai et le drapeau rouge amené le mardi 23, à cinq heures du soir. Le lendemain, dès six heures du matin, le drapeau tricolore flottait à nouveau sur les bâtiments. Ce jour-là, quelques obus lancés du Père-Lachaise par les derniers défenseurs de la Commune tombèrent sur la Bibliothèque. Un d'eux traversa de part en part la salle du Cabinet des manuscrits où étaient les premiers numéros du fonds français; il n'y causa aucun dommage.

Delisle s'était conduit, à la Bibliothèque, comme le faisait aux Archives, dans la même crise, son confrère Alfred Maury. Il avait montré le même courage calme, la même intrépidité à défendre le trésor dont il avait la charge. A sa révocation par la

Commune répondit, dès le lendemain, un décret signé par M. Thiers, qui fut inséré au *Journal officiel de la République française*. Léopold Delisle, bibliothécaire au département des manuscrits, était nommé *conservateur sous-directeur au même département*.

Devenu ainsi le maître de la maison, il y poursuivait, avec une ardeur qui paraissait toujours s'accroître, l'exécution du programme qu'il s'était tracé jadis, sous l'inspiration de Guérard et de Natalis de Wailly. Il s'occupait à dresser des répertoires dont il n'a pu achever la publication. C'est en 1876 et en 1878 qu'il imprima les deux premiers volumes de son *Inventaire général et méthodique des manuscrits français* (théologie, jurisprudence, sciences et arts). On regrette qu'il n'ait pas continué cet ouvrage qui, tel qu'il est, rend déjà tant de services. Au même ordre de travaux se rattachent les *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, les *Catalogues des manuscrits de Cluni*, des *Collections Libri et Barrois*. On peut encore citer, au même titre, la *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui*, qui contient tant de documents précieux pour l'histoire de l'Inquisition.

Delisle venait encore de publier, en 1874, le second volume de son *Cabinet des manuscrits*; il avait donné des preuves trop éclatantes de son dévouement à la Bibliothèque et de sa maîtrise reconnue par toute l'Europe savante pour que sa nomination ne s'imposât pas, lorsque l'administrateur général, Taschereau, prit sa retraite. Cette haute fonction lui fut confiée par un décret du Président de la République en date du 14 septembre 1874. Le Cabinet des manuscrits restait sous la surveillance du chef qui y avait tout classé, tout estampillé, tout catalogué. Ses successeurs n'auraient pas de peine à se conformer aux règles qu'il y avait établies. Quant à lui, s'il s'en occupait encore, ce serait pour enrichir le dépôt par de nouvelles acquisitions et surtout pour s'appliquer à y faire entrer les pièces qui en avaient été indûment détournées; mais la situation qu'il avait acceptée lui imposait de nouveaux et plus lourds devoirs. La grande tâche qu'il avait entreprise et accomplie pour près de cent mille manuscrits, il fallait la recommencer pour un million et demi de volumes et de brochures, au département des imprimés. Il y avait à mettre de l'ordre dans un chaos.

En 1874, les livres imprimés que possédait la Bibliothèque se partageaient en deux catégories. L'une de ces divisions, la moins considérable, comprenait ce qui avait été classé et catalogué au XVIII^e siècle. Dans l'autre, on confondait, sous la rubrique de *non porté*, tout ce qui était entré depuis lors dans les magasins. Pour découvrir, sur la requête d'un lecteur, un livre qui appartenait au *non porté*, on ne pouvait compter que sur quelques inventaires partiels et inexacts, ainsi que sur la patience et la mémoire de quelques vieux employés dont l'œil s'était familiarisé, à la longue, avec le contenu des rayons. Souvent ce n'était qu'au bout d'une heure et plus que l'on obtenait le livre demandé, quand, pour s'épargner de plus longues recherches, on ne venait pas vous répondre, pour en finir, que l'ouvrage en question n'existait pas à la Bibliothèque. Cet état de choses provoquait des plaintes d'autant plus vives que souvent ceux qui se voyaient ainsi éconduits avaient fréquenté la salle de lecture du Musée britannique, où le service avait été si merveilleusement organisé par l'intelligent despote que fut Panizzi.

Delisle se jura de faire cesser cette confusion. Il obtint du Parlement un crédit annuel de cent mille francs, pour la confection du catalogue, à laquelle il employa une nombreuse équipe d'auxiliaires payés à la journée. Il leur distribua le travail. Il fit inventorier et numéroté par eux, article par article, tous les volumes qui formaient cette masse inorganique du non porté. Une fiche par nom d'auteur fut établie pour chaque ouvrage. En même temps que l'on liquidait ainsi tout l'arriéré, on adoptait, pour les acquisitions nouvelles, le procédé qui était en usage à Londres. Tous les livres qui entrent au dépôt sont rangés, à la file, par section, dans l'ordre de leur arrivée, après qu'a été dressée la fiche sur laquelle est portée, avec la transcription du titre, l'indication du rayon où est placé le volume. Maintenant, à une demande, on peut répondre sans hésitation : « Nous avons ou nous n'avons pas tel livre. » Si la Bibliothèque possède l'ouvrage désiré, celui-ci peut, dans ces conditions, être remis très vite à qui souhaite le consulter.

Ces réformes excellentes, Delisle en exposait le plan dans le rapport que, bientôt après son entrée en fonctions, il adressait au ministre sous ce titre : *la Bibliothèque nationale en 1875*. Vingt ans après, toutes ces promesses de la première heure

étaient tenues de la première à la dernière. Si l'on pouvait entrer ici dans le détail, il y aurait encore lieu de signaler la numérotation nouvelle des *Vélins*, le classement méthodique de la *Réserve*. Là, Delisle avait pris pour lui une part du travail. Il publiait un répertoire des *Vélins* et les fiches de six sections du catalogue de la *Réserve* sont écrites de sa main.

Quand il se sentit ainsi l'arbitre des destinées de la Bibliothèque, Delisle aurait cru ne pas remplir tout son devoir, s'il s'était contenté de conserver avec soin et de ranger dans un meilleur ordre les pièces du trésor dont il était le gardien, ou même d'y faire, à prix d'argent, quelques additions judicieuses. Une autre pensée était depuis longtemps entrée dans son esprit. Une autre passion le possédait. Au cours des recherches qu'il avait entreprises sur la composition et l'histoire du Cabinet des manuscrits, il avait bien vite reconnu que, pendant le cours du siècle qui avait précédé son entrée en fonctions, les collections nationales avaient subi des pertes importantes. Les plus graves, les plus regrettables s'expliquaient par toute une suite de vols qui avaient été commis surtout vers le milieu du dernier siècle. Les voleurs avaient été soit des employés de la Bibliothèque, soit des personnes à qui, en raison de leur haute situation sociale, on avait imprudemment ouvert les dépôts publics de Paris et de la province, les réserves les plus secrètes.

Delisle se jura de ramener au bercail le plus grand nombre de ces brebis égarés et, du moment où il entra dans la voie des revendications, il prit en main non seulement les intérêts de la bibliothèque parisienne, mais aussi ceux des autres bibliothèques françaises qui avaient également souffert de ce pillage. Nous ne saurions le suivre dans tous les incidents des campagnes qu'il entreprit pour reconquérir tout ce butin. Il y fut vraiment étonnant d'obstination et de souplesse, d'habileté manœuvrière. On ne sait ce que l'on doit admirer le plus dans les qualités qu'il déploya au cours de ces enquêtes et de ces négociations. Est-ce la sûreté de mémoire et la sagacité dont il fit preuve, lorsque, travaillant, en 1877, dans la bibliothèque de Lyon, il reconnut, dans un manuscrit dépourvu de reliure et tout délabré, un fragment du Pentateuque à trois colonnes, en onciale, dont le vieux comte d'Ashburnham, un collectionneur célèbre, avait publié une partie en 1868, avec un fac-similé? Est-ce l'adroite insistance avec laquelle il sut démontrer au jeune

lord Ashburnham, héritier de la collection paternelle, que les feuillets de ce Pentateuque, qui étaient conservés en Angleterre, avaient été volés à Lyon, volés par Libri, démonstration qui fut si péremptoire que le propriétaire de cette portion du manuscrit se crut obligé d'honneur à en opérer la restitution (1880)? Est-ce enfin la savante stratégie par laquelle, un peu plus tard, il réussit, malgré bien des difficultés, à assurer le retour en France des cent soixante-six manuscrits des fonds Libri et Barrois que renfermait la bibliothèque Ashburnham, qui venait d'être mise en vente? Il s'arrangea pour faire en quelque sorte le vide autour de lord Ashburnham. Par les preuves qu'il fournissait de l'origine frauduleuse des manuscrits en question et par le respect qu'il inspirait, il exerça une telle pression morale sur les bibliothécaires et les bibliophiles du monde entier que personne ne voulait plus toucher au bien volé.

Les choses en étaient là quand une ingénieuse combinaison, suggérée par Delisle, vint enfin permettre d'obtenir le résultat si ardemment désiré. Un libraire allemand, Truebner, acquérait de lord Ashburnham les manuscrits objets du litige et il les rétrocédait à la Bibliothèque contre la cession que celle-ci lui faisait d'un manuscrit qui avait beaucoup plus d'intérêt pour l'Allemagne que pour la France. La Bibliothèque avait de plus à donner une soulte de cent cinquante mille francs. Cette somme, Delisle se la procurait en aliénant le capital d'une rente qui appartenait à la Bibliothèque. Les manuscrits détournés rentrèrent donc à Paris. En avril 1888, Delisle avait la joie de pouvoir exposer, dans la salle du Parnasse français, à la Bibliothèque, les plus remarquables des volumes ainsi reconquis sur l'étranger¹.

A ce brillant succès, Delisle gagna de voir s'accroître encore le prestige et l'autorité que lui reconnaissait la déférence de l'opinion publique. Cette influence, il n'en usa que pour mieux servir les intérêts de la Bibliothèque. C'est ainsi qu'il fit porter de 150,000 à 230,000 francs le crédit destiné à supporter les frais des acquisitions et des reliures, puis qu'il obtint le vote de la loi qui consacrait une somme de trois millions sept cent mille

1. Nous n'avons pu qu'indiquer ici les grandes lignes et les résultats. Pour se rendre compte des opérations de cette campagne diplomatique, il faut lire la belle introduction que Delisle a placée en tête de son *Catalogue des fonds Libri et Barrois à la Bibliothèque nationale* (1888).

francs à l'isolement et à l'agrandissement de la Bibliothèque nationale. Il releva les traitements du personnel. Il prolongea la durée des séances dans les salles de travail et de lecture du département des imprimés et il organisa la surveillance de nuit dans tous les quartiers de l'établissement.

En même temps, la confiance et l'estime qu'il inspirait provoquèrent des legs et des dons qui contribuèrent fort à enrichir nos collections nationales. Pour suggérer quelque idée de ce que la Bibliothèque dut à ces libéralités, il suffit de rappeler les legs du baron Davillier, de l'américaniste Angrand, de Ristelhueber, le collectionneur d'*Alsatica*, le don des manuscrits du duc de la Trémoille, celui des papiers d'Eugène Burnouf et des manuscrits d'Auguste Prost, les actes qui firent entrer dans le dépôt de la rue Richelieu les correspondances et manuscrits de Lamartine, Victor Hugo, Thiers et Ernest Renan.

Après de si longs services, après des services si éclatants, Delisle était de ceux qui pouvaient paraître n'avoir rien à redouter des caprices de ministres éphémères et des jeux de la politique. Sa tête était toujours aussi lucide, aussi capable d'une attention soutenue, douée d'une aussi prodigieuse mémoire. Il allait avoir quatre-vingts ans ; mais jamais l'activité du savant n'avait été plus féconde et jamais le bibliothécaire n'avait paru être mieux à la hauteur de sa tâche qui s'était encore compliquée dans ces derniers temps.

Il n'était donc personne, en France et en Europe, dans tous les milieux où Delisle était vénéré comme l'incarnation du parfait bibliothécaire, qui ne crût Delisle assuré de demeurer à la Bibliothèque tant que ses forces le lui permettraient ; il avait trop le sentiment du devoir pour que l'on pût craindre de le voir garder, par intérêt, une fonction où il ne serait plus égal à lui-même. On se le figurait parfois mourant à son poste, comme un amiral à son bord un jour de bataille, et arrêtant ses derniers regards, comme sur des visages amis, sur les aspects familiers de la noble maison où son âme avait élu domicile. Les anciens auraient dit que Delisle était le *genius loci*, une sorte de dieu lare qui, partout présent dans les salles de l'édifice dont il habitait les profondeurs, veillait, sans jamais laisser ses yeux se fermer, sur ces manuscrits et ces livres auxquels son âme s'était attachée aussi fortement que le cœur d'un père s'attache aux enfants de sa chair.

La surprise fut donc très vive, une surprise qui, chez les plus fidèles disciples du maître, allait jusqu'à l'indignation, lorsque l'on apprit qu'un décret, en date du 17 février 1905, imposait à Delisle une retraite qu'il n'avait pas demandée. Aucune raison n'était alléguée pour justifier cette mesure, qui s'expliqua bientôt d'elle-même. Dans une combinaison ministérielle qui se préparait, on avait décidé de créer, pour un député, un sous-secrétariat d'État ; mais, afin de l'en investir, il fallait trouver une place pour l'homme de mérite qui, depuis deux ans, avait, rue de Valois, comme directeur des Beaux-Arts, fait preuve de beaucoup de compétence et de goût. Cette place, on se la procurait en retirant à Delisle l'administration de cette Bibliothèque à laquelle, comme il le dit lui-même, « il avait conscience de s'être dévoué sans réserve pour remplir à la fois ses devoirs de bibliothécaire et ceux d'académicien ».

Au chagrin de quitter ces lieux aimés vint alors s'ajouter, pour Delisle, la plus cruelle douleur qui pût l'atteindre. La santé de M^{me} Delisle s'était gravement altérée depuis plusieurs mois. Ce fut peut-être cette sorte de destitution qui porta le dernier coup à la malade. Elle mourut le 11 mars 1905, le jour même où les deux époux avaient résolu de quitter leur appartement de la rue Neuve-des-Petits-Champs pour celui qu'ils avaient loué rue de Lille. Notre confrère dut donc partir seul. En s'éloignant, il laissait comme cadeau à la Bibliothèque trente mille volumes et brochures qui composaient sa bibliothèque privée.

La douleur profonde que Delisle avait éprouvée lorsqu'il avait perdu sa fidèle compagne l'avait rendu comme indifférent à l'ennui d'avoir à changer de demeure et à modifier ses habitudes. Aidé par de vieux serviteurs qui lui étaient très attachés, il s'installa dans son nouveau cabinet avec les quelques livres qu'il avait cru nécessaire de garder en vue des travaux qu'il avait en train. Il ne songea plus qu'à terminer ces travaux pendant le répit que lui laissait encore la vie.

En 1907, il offrait à ses confrères, à l'occasion du cinquantième de son élection à l'Institut, deux beaux volumes de *Recherches sur la librairie de Charles V*. C'était un retour aux études de sa jeunesse, à cette histoire du *Cabinet des manuscrits* qui avait été un de ses ouvrages les plus admirés. Puis, tout en surveillant l'impression du troisième volume du

catalogue des manuscrits de Chantilly, il entreprenait de traiter un sujet qui le préoccupait depuis longtemps et pour lequel il avait réuni de nombreux matériaux. Ce fut pour lui une joie de voir distribuer, en 1909, le volume de la collection des *Diplômes* qui formait la première partie de l'ouvrage intitulé : *Recueil des actes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, concernant les provinces françaises et les affaires de France*.

Au cours de cette année 1909 et pendant les premiers mois de l'année suivante, l'infatigable vieillard continua encore de produire. Il ne cessait pas d'entreprendre de nouvelles recherches, tout en ne se dissimulant pas que, d'un jour à l'autre, la plume pouvait lui tomber des mains. « On ne doit pas abuser de la longévité », me dit-il, en souriant, un matin où j'étais allé le voir, après que, par un malaise passager, il avait donné quelque inquiétude à ses amis.

Au commencement de l'été, il avait pris part, comme d'ordinaire, aux examens de fin d'année de l'École des chartes. Dans une de ces séances, notre confrère M. de Lasteyrie avait été frappé de voir, pour la première fois, ce maître paléographe éprouver quelque peine à déchiffrer l'écriture d'une vieille charte sur laquelle on interrogeait les élèves. Bientôt après, il allait s'installer à Chantilly où, depuis 1897, il avait, comme l'un des conservateurs du Musée Condé, un appartement dans la Maison d'Enghien. Là, il se plaignait de sentir sa mémoire baisser et de ne plus pouvoir travailler ; mais il ne paraissait pas malade quand, le 22 juillet au matin, comme il causait avec le chanoine Müller, l'aumônier du château, il expira subitement. A son interlocuteur qui, pour le consoler de l'interruption de ses travaux, lui parlait de la gloire qu'il avait conquise, il venait de répondre : « Je n'ai jamais cherché que la vérité et le bon résultat des entreprises qui m'étaient confiées¹. » Ce furent là, nous assure-t-on, les derniers mots qu'il prononça. Dans leur simplicité, ils résument bien l'œuvre et la vie de notre confrère.

1. *Les dernières paroles de M. Léopold Delisle*, recueillies par le chanoine E. Müller, aumônier de l'hospice Condé, chapelain de l'oratoire Saint-Louis du Musée Condé. Le 22 juillet 1910. In-4°, 7 p.

IV.

Cette vie de Delisle, nous n'avons pu la raconter sans faire mention de ses principaux ouvrages, de ceux qui ont le plus contribué à lui valoir la situation hors pair qu'il a occupée à l'Académie et dans l'administration ; mais les livres, les mémoires et les articles qu'il a publiés au cours de sa longue vie sont en trop grand nombre pour que l'on puisse songer à tenter l'analyse d'une œuvre aussi touffue. Tout ce que peut donc se proposer le biographe, c'est de montrer par quelques exemples quelles qualités d'esprit Delisle a portées dans l'étude des questions auxquelles s'est attachée sa curiosité, c'est de mettre en lumière ce qui restera de ce puissant effort, ce que celui-ci a eu la vertu d'ajouter à ce que nous savions de l'action des hommes et du jeu des institutions pour la période de notre histoire qui a fait le sujet des travaux de notre confrère.

C'est en exerçant le jeune homme à lire une charte normande de Henri II que M. de Gerville avait éveillé la vocation de son élève et c'était sur la paléographie que roulait ce cours de Guérard où Delisle avait commencé de s'initier aux recherches qui devaient remplir sa vie. Il s'adonna donc avec passion, dès le début, à l'étude des anciennes écritures et il y excella bientôt tant il lut et compara les documents. Les juges compétents n'hésitent pas à déclarer que, sans contredit, il fut chez nous, dans la seconde moitié du dernier siècle, le maître des études paléographiques. Qu'il eût affaire à des textes latins ou à des textes français, sa maîtrise était la même. Elle ne s'affirmait pas seulement par la facilité avec laquelle il déchiffrait et lisait l'écriture des manuscrits. Où elle éclatait plus encore, c'était quand il s'attachait à découvrir l'origine et à fixer l'âge d'un manuscrit. En ces matières délicates, il était merveilleusement servi par des souvenirs que personne de ses émules n'avait aussi riches et aussi précis. Tous les ouvrages qui ont paru de son vivant et qui avaient trait à la paléographie du moyen âge, il les avait étudiés, il les avait analysés dans les innombrables comptes-rendus qu'il en a donnés dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, dans le *Journal des Savants* et ailleurs encore. On peut dire qu'il a connu et pratiqué tous les manuscrits latins et

français de la Bibliothèque nationale, une grande partie de ceux qui sont conservés dans les autres bibliothèques de Paris, aux Archives nationales, en province et à l'étranger. Cette incomparable expérience, mise au service d'une rare sagacité, lui assurait une autorité incontestée dans tous les débats qui s'ouvraient sur des questions de paléographie¹.

Parmi les ouvrages que Delisle a consacrés à cette science, il en est un sur lequel nous avons déjà eu l'occasion d'appeler l'attention, c'est celui qui a pour titre : *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*. Dans le premier volume, on trouve tous les éléments d'une histoire de l'écriture, de la calligraphie, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie. Dans les *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (1880), Delisle a réuni une série de dissertations sur divers documents du moyen âge, depuis le *Pentateuque* de Lyon, qui est du ^{vi}e siècle, jusqu'aux traductions d'Aristote, qui ont été copiées sous Charles V, et aux *Livres d'heures* qui ont été exécutés pour le duc de Berri.

On ne saurait citer tous les articles que notre confrère a consacrés à des documents qui ont été écrits au temps des Mérovingiens, des Carolingiens et des Capétiens directs. Quelques-uns de ces mémoires doivent pourtant être mentionnés. Celui qui est intitulé : *les Bibles de Théodulphe* fait connaître de magnifiques manuscrits qui ont été exécutés dans la première moitié du ^{ix}e siècle et qui donnent, entre tous, la mesure des progrès que les scribes avaient accomplis, dans l'art d'écrire, depuis la réforme carolingienne. Sous l'influence de Charlemagne et des savants qui l'entouraient, il s'était formé, en divers endroits, des écoles de scribes. Parmi ces écoles, il en est une, celle de Tours, qui se distingue des autres. A considérer, dans les manuscrits qui en proviennent, la beauté de l'écriture et la correction du texte, on sent combien a été sérieux et vraiment fécond l'effort que tentèrent, pour se dégager de la barbarie mérovingienne, les savants hommes que le grand empereur avait pris pour conseillers.

Il y aurait encore à citer, dans le même ordre de travaux,

1. Dans cette étude sur Delisle, paléographe et diplomate, nous avons eu pour guide notre savant confrère M. Élie Berger, dont la compétence en cette matière est si bien établie, et nous n'avons pu faire mieux que de transcrire souvent les notes qu'il avait bien voulu nous communiquer.

le *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, description de 127 livres liturgiques appartenant à cette classe de manuscrits (1886), et la *Notice sur les manuscrits originaux d'Adhémar de Chabannes*, ainsi que le mémoire sur *Étienne de Gallardon, clerc de la chancellerie de Philippe-Auguste, chanoine de Bourges* (1899). Dans un article sur les *Litteræ tonsæ*, Delisle retrouva pour les bulles pontificales le sens d'un terme qui était resté longtemps inexpliqué.

Dans tous ses travaux, Delisle avait joint à ses descriptions de manuscrits des fac-similés partiels ; mais, avec quelque soin que ceux-ci fussent exécutés, ce n'étaient jamais que des calques qui laissaient toujours place à quelque erreur du copiste. Aussi notre confrère, avec le souci passionné de l'exactitude qui le caractérisait, s'empressa-t-il de faire profiter les études paléographiques des progrès qui avaient été réalisés, au cours des trente dernières années, dans l'emploi des procédés de reproduction issus de la photographie. Dès 1887, c'était sous le patronage de Delisle que la librairie Quantin publiait *l'Album paléographique ou recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales, reproduits en héliogravure* (grand in-folio). Sept des textes donnés dans ce recueil ont été transcrits et annotés par Delisle, qui le faisait précéder d'une magistrale introduction. A partir de ce moment, celui-ci n'a pas cessé d'engager les paléographes, par son exemple et par ses conseils, à faire de ces procédés un très large usage. Il désirait surtout les voir servir à la reproduction intégrale ou partielle des manuscrits précieux. Il voulait que, par l'héliogravure ou l'héliotypie, on mit d'irréprochables images de ces manuscrits entre les mains de ceux qui ne pouvaient pas étudier les originaux sur place. Du même coup, on épargnait à ceux-ci le danger d'être fatigués et détériorés par des doigts qui les feuilletaient trop souvent. Comme le montre l'incendie de la bibliothèque de Turin, il y a encore, à prendre ce parti, un autre avantage. On s'assure ainsi de pouvoir conserver, sous la forme tout au moins de fac-similés, des documents qui, dans les édifices où ils se gardent, sont toujours exposés, malgré les précautions prises, à être détruits par l'eau ou par le feu.

Delisle avait tenté d'obtenir pour la Bibliothèque nationale par voie d'échange le plus ancien registre des actes de Philippe-Auguste qui, depuis longtemps, se trouve à la bibliothèque du

Vatican. N'ayant pas réussi dans cette tentative, il le fit reproduire, à ses frais, en héliotypie. Ce fac-similé est le document le plus important que nous possédions pour l'étude des écritures françaises au début du XIII^e siècle¹.

C'est encore à Léopold Delisle qu'est due la reproduction intégrale d'un manuscrit célèbre de l'Apocalypse : *l'Apocalypse en français au XIII^e siècle* (Bibl. nat., ms. fr. 403), *publiée par MM. Léopold Delisle et Paul Meyer. Reproduction photographique*. A ce fac-similé, Delisle a joint un important travail sur les figures qui illustrent le texte de l'Apocalypse telles qu'il les a relevées dans un certain nombre de manuscrits similaires. Il a fait aussi reproduire en entier, dans le format in-folio, le *Rouleau du bienheureux Vital*, un de ces rouleaux mortuaires dont il s'était occupé dès sa jeunesse, documents curieux qui, par la variété des écritures que l'on y rencontre, offrent un très vif intérêt pour ceux qui veulent procéder à des comparaisons paléographiques.

Dans ce genre de reproductions, on peut encore citer la *Notice de douze livres royaux du XIII^e au XIV^e siècle* (1902), ainsi que le *Fac-similé de livres copiés et enluminés pour le roi Charles V. Souvenir de la journée du 8 mars 1903, offert à ses amis par Léopold Delisle* (in-4^o, xiv planches reproduisant des pages d'écritures et des miniatures empruntées aux manuscrits de Charles V).

Ce qui ressort de ces indications, tout incomplètes qu'elles soient, c'est que, parmi les savants contemporains qui se sont occupés du moyen âge, il n'en est pas un qui, comme paléographe, ait pu rivaliser avec Léopold Delisle, pas un qui, dans cette branche d'études, se soit plus utilement employé à perfectionner les méthodes et à fournir aux adeptes de cette science des instruments de travail qui leur présentent toute garantie ; mais, s'il s'est complu dans l'étude des différents types de l'écriture médiévale, jamais il n'a oublié que cette étude ne se suffit pas à elle-même, que ce qui en fait surtout l'intérêt c'est l'importance et la valeur des données qu'elle fournit à la diplomatique.

1. *Fac-similé du premier registre de Philippe-Auguste*, reproduction par A. Martelli, publiée par Léopold Delisle. 1883, in-4^o.

La diplomatique a pour objet d'étudier non plus seulement la forme extérieure des actes, mais leur rédaction, le style de ces actes, les formules qui s'y rencontrent, les titres que portent ceux qui les ont signés et ceux qu'ils concernent, les dates enfin de ces pièces. Elle classe les documents par catégories, elle en détermine le vrai caractère, elle en établit l'authenticité ou démontre qu'ils sont l'œuvre de faussaires.

Elle enseigne à reconnaître s'ils ont été bien ou négligemment transcrits, à corriger ou à compléter les transcriptions fautives ou incomplètes. Cette critique des textes utilise, entre autres indices, ceux que lui offrent les particularités de l'écriture. Pour faire œuvre de diplomate, il est donc nécessaire d'être un paléographe expérimenté; mais s'agit-il de contrôler et d'apprécier les documents pour mettre l'histoire en mesure d'en tirer parti? Il faut là d'autres qualités d'esprit que celles qui suffiraient à un expert en écritures. Ces qualités supérieures, Delisle en a fait preuve dans ceux de ses ouvrages qui donnent la plus haute idée de son mérite.

Attaché comme il l'était à sa province, Delisle a commencé (avant 1850) par étudier les actes normands, particulièrement ceux des rois d'Angleterre, ducs de Normandie. De là, il a passé aux actes de Philippe-Auguste, qui a chassé de Normandie le Plantagenet Jean sans Terre. Philippe-Auguste l'a conduit à son contemporain Innocent III, alors le pape de Rome. C'est dans la première moitié de sa vie qu'il s'est occupé de Philippe-Auguste et d'Innocent III. Ses recherches sur Henri Plantagenet, amorcées de très bonne heure, ensuite interrompues, puis poursuivies lentement, ont rempli les dernières années de sa vie. Bien que sa curiosité, sans cesse sollicitée par les documents qu'il rencontrait sur sa route, l'ait entraîné dans nombre d'études de détail, Delisle gardait assez présentes à sa pensée les grandes lignes de l'histoire pour que le principal effort de ses recherches se soit porté sur les hommes qui, dans cette histoire, ont joué les premiers rôles. Philippe-Auguste, saint Louis et Charles V sont les plus illustres des rois de France du moyen âge. Innocent III est au premier rang parmi les papes de la même époque. Henri II Plantagenet est le plus grand roi qui ait régné sur l'Angleterre avant les temps modernes.

Delisle n'avait que trente ans lorsqu'il publia l'ouvrage qui le

plaçait au premier rang des diplomatistes contemporains. C'était son *Catalogue des actes de Philippe-Auguste, avec une introduction sur les sources, les caractères et l'importance historique des documents* (1856). Il avait relevé, classé et daté tous les actes de Philippe-Auguste qui sont réunis dans les registres de ce prince conservés à la Bibliothèque et aux Archives nationales ainsi qu'à la bibliothèque du Vatican. Il avait recherché toutes les chartes originales, toutes les copies d'actes qui étaient disséminées dans les dépôts d'archives, les bibliothèques, les collections privées, les cartulaires et les chroniques. Les moyens d'information dont nous disposons aujourd'hui ont permis de retrouver, depuis 1856, beaucoup d'actes de Philippe-Auguste que Delisle n'a pas pu connaître à l'époque où il rédigeait son catalogue; mais, étant données les ressources dont disposait alors notre confrère, le résultat qu'il avait obtenu n'en est pas moins surprenant. Delisle avait retrouvé toutes les règles qui étaient en usage à la chancellerie de France de 1180 à 1223. Il avait classé et défini toutes les catégories d'actes. Quelques trouvailles nouvelles que l'on puisse faire ici ou là, ce catalogue et l'introduction qui le précède demeurent le fonds où iront toujours puiser les historiens pour ce règne et pour les règnes suivants. C'est de cet ouvrage que dérive, telle qu'on l'enseigne, toute la théorie de la diplomatie des rois de France de la troisième race.

C'est encore à cette diplomatie de la royauté française que se rapportent deux autres ouvrages dont nous ne pouvons ici que mentionner les titres : *les Actes normands de la Chambre des comptes de Philippe de Valois* (1871) et *les Mandements de Charles V*, recueillis dans les collections de la Bibliothèque nationale (1874). Delisle s'est attaché avec une sorte de vénération à la mémoire de ce grand prince qui a, pour la première fois, avec Duguesclin, chassé les Anglais de France et dont le rôle, comme protecteur des lettres, a été mis en lumière par lui dans plusieurs de ses monographies.

Notre confrère n'a pas moins fait pour la connaissance de la diplomatie pontificale quand il a publié son *Mémoire sur les actes d'Innocent III, suivi d'un itinéraire de ce pontife* (1857). Il a le premier décrit l'organisation de la chancellerie pontificale au moyen âge ainsi que le fonctionnement de ses

divers actes. Ce mémoire est assez court ; mais n'en a pas moins été le point de départ de tous les travaux que l'on a faits depuis lors, en France et ailleurs, sur la diplomatie des papes à partir du ^{xii}^e siècle. C'est lui, notamment, qui a donné naissance à toute la série des publications que l'École française de Rome a entreprises sur les registres des papes du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle, série qui comprend aujourd'hui un grand nombre de volumes.

Delisle a rendu un service signalé aux savants anglais par la persévérance avec laquelle, pendant tout le cours de sa vie, il s'est occupé de l'un de leurs rois, Henri II Plantagenet. Tout en régnant sur l'Angleterre, ce prince a gouverné la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, tout le Poitou, toute l'Aquitaine, sans compter l'Auvergne, dont il était le seigneur suzerain, et la Bretagne, où il établit un de ses fils. Henri a possédé jusqu'à sa mort une moitié du royaume de France, toutes les provinces riveraines de la Manche et de l'océan depuis les limites de la Picardie jusqu'aux Pyrénées. C'est comme duc de Normandie qu'il a commencé à intéresser Delisle. Celui-ci, auquel rien n'était indifférent de ce qui concernait sa chère province, a voulu savoir à quel régime elle était soumise quand elle relevait d'un souverain étranger. Il s'est donc mis, de bonne heure, à tâcher de réunir ceux des actes de Henri II qui avaient trait à l'administration de son domaine continental. Il les a recherchés à la Bibliothèque et aux Archives nationales, dans les bibliothèques et les dépôts d'archives de la Normandie et de nos provinces de l'Ouest, enfin aussi dans les archives anglaises. Par-tout il a recueilli des fac-similés photographiques qui se comptent par centaines. Il a déposé à cet effet tous les recueils imprimés, tous les historiens du ^{xii}^e siècle. Ce travail, au cours duquel il avait été souvent aidé par M^{me} Delisle, n'avait abouti à aucune publication d'ensemble quand, après la mort de celle-ci et pour faire honneur à sa mémoire, il décida de le reprendre. La préparation de ce grand ouvrage a été l'occupation favorite des cinq dernières années de sa vie et, en 1909, il en donnait la première partie sous ce titre : *Recueil des actes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, concernant les provinces françaises et les affaires de France ; Introduction* (1 vol. in-4^o et un album in-fol. de 30 planches). Les textes eux-

mêmes, réunis par Delisle, seront publiés, avec transcription et commentaires, au nom de l'Académie par notre confrère M. Elie Berger, que Delisle honorait de son amitié et qu'il avait souvent entretenu de la suite qu'il comptait donner à ce travail.

Les actes de Henri II ne portent jamais de date. Il en résultait que, la plupart du temps, on ne pouvait en tirer tout le parti qu'il aurait fallu. Delisle est arrivé à les dater dans une certaine mesure au moyen de la formule *Henricus, Dei gratia, rex Anglorum* qui se trouve en tête de beaucoup de pièces. Il a établi qu'à de très rares exceptions près les mots *Dei gratia* ne figurent pas, après le nom du roi, à la première ligne, dans la période comprise entre 1154 et 1172 ou 1173. Au contraire, on les trouve toujours entre 1172 ou 1173 et 1189, date à laquelle Henri II est mort. Pour arriver à dater ces textes avec plus de précision, il a eu recours à toute sorte de recherches et surtout il a étudié en détail les souscriptions placées au bas des actes. Suivant l'époque à laquelle les chanceliers, les archevêques et évêques, les abbés, les grands seigneurs nommés au bas des actes ont vécu, sont morts ou ont occupé leurs fonctions, on peut établir avec une certaine approximation la date à laquelle ils ont souscrit les documents.

Passant ensuite au style des actes, à leur rédaction, à l'étude détaillée des termes employés par le roi, il tire de cette étude les conclusions les plus inattendues sur les méthodes dont usa Henri II pour gouverner ses vastes États et même sur le caractère du roi. L'ample mémoire qui forme cette introduction est neuf et original dans toutes ses parties. C'est l'histoire politique et administrative d'un grand règne faite au moyen des formules. Il ne semble pas que jamais on ait tiré de la diplomatie des résultats aussi importants. Avec l'étude de Delisle sur les actes de Henri II, cette science, souvent aride, devient vivante et prend un intérêt que l'on ne s'attendait pas à y trouver.

On appelle *Rouleaux des morts* de longs rôles de parchemin composés de bandes cousues bout à bout que les églises et les abbayes faisaient circuler à la mort des personnes appartenant à une congrégation dans les établissements religieux avec lesquels elles étaient en relations de confraternité. A l'arrivée du rouleau, chaque établissement faisait dire des prières pour le mort, puis faisait tracer sur le rouleau une mention attestant qu'il avait associé ses prières à celles de la communauté qui

avait envoyé le rouleau. Ces curieux documents portent ainsi une quantité de mentions contemporaines, tracées en écritures diverses et sous des formes variées. On y joignait souvent de petits développements littéraires, en particulier des pièces de vers.

Delisle n'a pas été le premier qui se soit occupé des rouleaux mortuaires ; mais personne jusqu'à lui n'avait traité la question dans son ensemble ; personne n'avait montré, comme il l'a fait, tout ce que peut nous apprendre ce genre de documents, et en 1866 il a publié un recueil général de ces *Rouleaux des morts*, objet de l'un de ses premiers mémoires. A la fin de sa vie, alors qu'il avait un si vif souci de voir reproduire en fac-similé les documents originaux, il a fait photographier en entier le *Rouleau mortuaire du bienheureux Vital, abbé de Savigni, contenant 207 titres écrits en 1122-1125, dans différentes églises de France et d'Angleterre* (in-fol., 1909). Les titres ou tituli sont les mentions écrites dans les différentes églises où le rouleau était présenté. Dans cette copie figurée, on trouve tous les éléments d'une étude sur la paléographie du xii^e siècle, tant est grande la variété des écritures que l'on y rencontre.

On relève encore dans ces titres bien des particularités qui sont curieuses à d'autres points de vue. C'est ainsi que, dans l'abbaye d'Argenteuil, plusieurs religieuses ayant inscrit leur nom sur le rouleau du bienheureux Vital, parmi celles-ci figure la célèbre Héloïse, l'amante d'Abélard qui, depuis 1119 environ, s'était retirée dans ce monastère. Une pièce de vers en distiques très élégants se trouve inscrite, en cet endroit, sur le rouleau. Elle paraît être l'œuvre d'Héloïse et sans doute a-t-elle été écrite de sa main.

Pour achever de donner une idée du parti que Delisle a su tirer des documents qu'il découvrait ou dont il était le premier à saisir l'importance, il importe de citer encore la lettre d'un bourgeois de La Rochelle à Blanche de Castille et les mémoires consacrés aux enquêtes de saint Louis et aux opérations financières des Templiers.

C'est une étude assez courte que le *Mémoire sur une lettre inédite adressée à la reine Blanche de Castille par un habitant de La Rochelle* (1856) ; mais, mieux peut-être que tout autre, il permet d'apprécier la méthode que suivait Delisle pour annoter un document important, pour en faire ressortir la valeur et pour traiter, à ce propos, une question de diplomatique.

On sait comment Louis VIII, après avoir achevé la conquête du Poitou, commencée par son père Philippe-Auguste, avait décidé, par son testament, que le Poitou serait détaché du domaine royal et donné en fief à son troisième fils Alphonse. En 1241, Alphonse était armé chevalier à Saumur et mis en possession de son fief; mais, aussitôt, un des seigneurs qui relevaient du nouveau comte de Poitiers, Hugues X de Lusignan, comte de la Marche, était poussé à la révolte par sa femme Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean sans Terre et ennemie mortelle de Blanche de Castille. Il ralliait à ses projets toute une partie de la noblesse poitevine. C'est au moment où se prépare cette rébellion qu'un Rochelois, dévoué de cœur à la maison de France, écrit à la reine Blanche pour l'avertir du danger. Le récit est vivant; il relate des faits qui ne sont pas connus par d'autres textes. Il est curieux aussi que cette lettre soit adressée non au roi, mais à la reine-mère. On est en 1242, et depuis 1236 Blanche n'a plus le titre de régente; mais, à cette suscription, on devine que c'est encore elle qui a la haute main sur les affaires publiques.

En France, les *lettres closes* du ^{xiii}^e siècle sont très rares; il ne nous en reste qu'un fort petit nombre et aucune n'est aussi intéressante que celle-ci. Dans une dissertation jointe à son mémoire, Delisle examine toutes les lettres closes de cette époque qu'il a pu recueillir. Il en étudie les formules et le style; il montre comment et à quelle place on écrivait l'adresse. C'est de cet essai que devrait s'inspirer quiconque entreprendrait un travail d'ensemble sur les *lettres closes* du moyen âge français.

Cinq ans après qu'avait été écrite la lettre à Blanche de Castille, saint Louis, obéissant à cet instinct de justice et à ces sentiments de compassion qui attestent la délicatesse de sa conscience, envoya des commissaires enquêteurs dans toutes les provinces qui avaient été réunies au domaine royal, par la guerre ou autrement, au temps de son aïeul Philippe-Auguste, de son père Louis VIII et pendant sa propre minorité. En beaucoup d'endroits, les souffrances avaient été grandes après ces annexions. Les baillis et autres officiers royaux avaient traité ces provinces en pays conquis. Ils y avaient commis beaucoup d'exactions et d'actes de violence. Le roi ne voulait pas laisser subsister les traces de ces violences. Les enquêteurs royaux

eurent pour mission non de rechercher et de faire valoir les droits du roi, mais de corriger les effets des abus commis par les agents de la royauté.

Les enquêteurs voyageaient deux à deux. C'étaient des hommes d'église, des religieux ou des Templiers. Ils recevaient les plaintes et les réclamations d'indemnités. Quand ces plaintes paraissaient fondées, le roi les accueillait. Les réclamations des plaignants sont des plus variées. Ce sont des seigneurs qui affirment avoir été dépouillés de droits qu'ils possédaient; ce sont des paysans qui ont été brutalisés par les officiers royaux qui ont vu détruire leurs maisons, enlever leurs meubles et leurs bestiaux. On peut dégager de ces enquêtes bien des traits qui serviraient à tracer le tableau de la vie que menaient en France les populations rurales dans la première moitié du ^{xiii}^e siècle; mais l'impression que l'on garde surtout de cette lecture c'est l'admiration que l'on éprouve pour la bonté d'un souverain dont l'âme compatit ainsi aux misères des petites gens, d'un prince qui tient à payer non seulement ses propres dettes, mais celles mêmes de ses prédécesseurs. C'est vraiment là un phénomène unique dans notre histoire,

Le texte des rapports de ces enquêteurs nous a été conservé en partie soit sur des fragments de rouleau, soit sur des cédules isolées, soit surtout sur des registres. Deux de ces registres, qui nous ont conservé les enquêtes du Languedoc, sont en papier. Ce sont, selon toute apparence, les plus anciens documents écrits sur papier que nous possédions en France. Delisle a retrouvé tous ces textes aux Archives nationales et ailleurs. L'un des registres en papier était dans un état déplorable. Les vers l'avaient déchiqueté. Delisle l'a reconstitué en rapprochant tous les petits morceaux détachés. Il a pu nous rendre ainsi, presque complet, ce document unique en son genre. L'écriture, qui présentait de fortes abréviations, était d'une lecture difficile. Notre confrère a tout déchiffré, tout copié. Les textes ainsi restitués par lui forment le tome XXIV du *Recueil des historiens de France* (2 vol. in-fol.). En tête du texte des enquêtes, Delisle a publié un long mémoire où il énumère, pour chaque bailliage (provinces du Nord) et pour chaque sénéchaussée (provinces du Midi) tous les baillis, les sénéchaux, les prévôts et autres agents royaux donnant sur chacun d'eux les indications les plus précises.

Depuis lors, d'autres savants ont entrepris, pour des époques plus rapprochées de nous, l'étude d'autres enquêtes du même genre; mais le livre des enquêteurs de saint Louis leur a servi de modèle. C'est ce livre que rappellent et de qui procèdent toutes les publications de cette sorte que l'on doit à l'érudition française.

L'histoire de la France des Capétiens n'a pas tiré un moindre bénéfice des recherches auxquelles Delisle s'est livré sur le rôle que les chevaliers du Temple ont joué, à cette époque, dans la société européenne, comme dépositaires et distributeurs de la richesse. Les résultats de ces recherches, il les a exposés dans son *Mémoire sur les opérations financières des Templiers* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIII, 1889). Il explique là par l'effet de quelles circonstances les Templiers sont devenus, au XII^e et au XIII^e siècle, les banquiers du monde chrétien. Dans tous les États où se recrutait leur milice et où s'exerçait leur action, ils jouissaient d'une situation privilégiée. Le service auquel leurs vœux les astreignaient était considéré comme une prolongation de la croisade, comme une croisade permanente. Or, l'Église prenait sous sa protection tous les croisés. Nul ne pouvait, sous un prétexte quelconque, porter la main sur les biens d'un croisé sans tomber sous le coup de l'excommunication et de l'interdit. De plus, les maisons des Templiers étaient, en général, des forteresses redoutables, gardées par la chevalerie du Temple, par des guerriers qui avaient fait leurs preuves d'expérience et de bravoure sur les champs de bataille de la Syrie. Les commanderies du Temple se trouvaient ainsi être les banques de dépôt les plus sûres auxquelles, dans ces sociétés sans cesse troublées par la guerre, on pût confier son argent. Le roi de France, au XIII^e siècle, avait au Temple de Paris la plus grande partie de sa fortune pécuniaire et, sous saint Louis, le trésorier du Temple, à Paris, était, dans une certaine mesure, le trésorier royal.

Ce qui faisait affluer l'argent dans les caisses de l'Ordre, ce n'était pas seulement la sécurité que garantissaient ces dépôts, c'étaient encore les facilités qu'ils donnaient pour opérer des paiements à distance. Les dangers de la mer et la piraterie rendant très hasardeux le transport des espèces à travers la Méditerranée, la plupart des croisés ou des marchands qui partaient pour le Levant n'emportaient pas leur argent avec eux sur le navire

où ils s'embarquaient. Souvent ils le remettaient à une maison du Temple, située en France ou ailleurs. Le trésorier de cette maison leur donnait une lettre, sur la présentation de laquelle ils toucheraient en Orient, par exemple dans le Temple de Saint-Jean-d'Acre, la somme versée en Occident. A user ainsi du crédit des Templiers, on trouvait assez d'avantages pour que bientôt, en Occident, on se soit avisé d'appliquer le même procédé au règlement des créances, d'une place à une autre. Delisle montre le roi d'Angleterre et d'autres princes s'acquittant par ce moyen de dettes qu'ils avaient contractées envers le roi de France. Dans leur pays, ils versaient à une maison du Temple les sommes dues. Celle-ci expédiait un ordre de paiement au Temple de Paris qui, à son tour, payait au roi la somme convenue. Les grands seigneurs et les princes n'étaient d'ailleurs pas seuls à demander ce service aux Templiers. Ceux-ci compaient aussi parmi leurs clients de simples particuliers, voyageurs ou négociants.

Ne fût-ce que par ce simple résumé d'un mémoire si riche de faits nouveaux et de découvertes suggestives, on devine quelle place on devra faire désormais aux Templiers dans l'histoire du développement de la richesse et de la création des instruments qui en ont servi les progrès. Si l'on ne peut dire qu'ils aient inventé la lettre de change, cessible au tiers qui l'endosse, ils ont mis sur la voie qui y conduira, alors qu'ils mobilisaient le capital par l'emploi de ces bons de caisse, qui dispensaient du transport des espèces monnayées. On trouve même là certaines pratiques qui rappellent d'une façon inattendue les habitudes de la finance moderne. A Saint-Jean-d'Acre, un croisé a son coffre-fort dans la maison du Temple, comme aujourd'hui plus d'un rentier a le sien au Crédit lyonnais ou à la Société générale.

Il ne semble pas d'ailleurs que les Templiers aient abusé de la situation, du besoin que l'on avait de leur concours, comme le feront ces Lombards qui, après eux, auront le monopole des affaires de banque. Si les Templiers prélevaient sur ces dépôts et sur ces mouvements de fonds certains droits de garde, certaines commissions, ces prélèvements paraissent avoir été très modérés. Nulle part, dans les documents contemporains, ils ne sont accusés du crime d'usure et l'on sait pourtant combien, à tort ou à raison, l'opinion a toujours été sévère aux capitalistes auxquels elle reprochait de s'enrichir par ce moyen. Il n'en est

pas moins vrai que l'Ordre a dû tirer parti des sommes énormes qui lui étaient ainsi confiées pour agrandir les vastes domaines qu'il possédait dans tous les pays de la Chrétienté, pour augmenter encore cette fortune immobilière et mobilière qui, par les convoitises qu'elle éveillait chez des princes toujours à court d'argent, allait bientôt causer la perte de ses détenteurs.

Ce qu'il y a de plus mémorable dans l'œuvre de notre confrère, c'est, sans aucun doute, les ouvrages dont nous venons de citer les titres et de donner une brève analyse. Par les recherches dont il y expose les résultats, par l'ensemble des faits, jusqu'alors inconnus ou mal compris, qu'il y signale, il a comme renouvelé l'histoire du XIII^e siècle, de ce siècle où, par l'action de plusieurs grands rois, se crée l'unité politique et morale de la France, où le génie français s'éveille, où il travaille à ébaucher le vocabulaire et la syntaxe de cette langue qui lui permettra plus tard d'exprimer de si hautes pensées, où, avec les chansons de geste, il s'essaye à la poésie épique, où enfin il crée la merveille de l'architecture et de la sculpture gothique. C'est bien là ce qu'il y a de capital dans son œuvre. Ce serait pourtant faire tort à la mémoire de notre confrère que de passer ici sous silence les enquêtes et les travaux par lesquels il a concouru à mettre en honneur et à orienter vers des résultats certains l'étude de l'art des miniaturistes du moyen âge et, d'une manière plus générale, l'étude des œuvres de tous ces peintres que l'on appelle aujourd'hui les *primitifs français*¹.

Par tempérament, Delisle n'était pas tourné vers les arts du dessin, ni très sensible aux joies qu'ils donnent à ceux mêmes qui ne les cultivent qu'en amateurs et en connaisseurs. Dans ses souvenirs de jeunesse, il nous dit que son premier maître, M. de Gerville, n'avait pas réussi à lui donner le goût des monuments figurés. Il n'a jamais, que je sache, cherché à se reposer de ses études toutes livresques, en passant, de loin en loin, une

1. C'est à l'amitié de notre confrère M. Paul Durrieu que nous devons d'avoir pu mettre en lumière les services que Delisle a rendus à l'histoire de l'art français. M. Durrieu, tout dévoué à ces études où il s'est fait une si belle place, a suivi de très près toutes les recherches par lesquelles Delisle s'est engagé sur ce terrain. Il a été associé par le maître à plusieurs des entreprises de reproduction et de commentaire des manuscrits à miniatures que celui-ci a patronnées. On trouvera ici plusieurs pages empruntées aux notes que M. Durrieu a bien voulu me fournir.

heure ou deux au Louvre, devant les toiles de Raphaël ou de Titien, de Rubens ou de Rembrandt. Je me demande même s'il est quelquefois entré dans les salles du rez-de-chaussée où Courajod, qu'il honorait de sa bienveillance, avait commencé à réunir les monuments de la sculpture française du moyen âge. Dans ces conditions, comment a-t-il été amené à se faire une belle place parmi les érudits qui, dans ces dernières années, ont jeté le plus de jour sur les difficiles problèmes qui se posent au sujet de l'art français du xv^e siècle, de ses origines et de son évolution?

Rien n'est, à vrai dire, plus facile à comprendre. C'est par un chemin détourné que Delisle a été conduit à cette étude; mais sa curiosité ne pouvait manquer d'être, un jour ou l'autre, appelée sur ces questions. Il n'est pas allé aux peintures pour elles-mêmes, pour les mérites que peut y trouver l'œil d'un artiste. Ces peintures, il les a regardées et il s'y est intéressé parce qu'elles décoraient ces manuscrits sur lesquels il veillait avec un soin si jaloux. De ceux-ci, il voulait tout savoir, où, quand, par qui et pour qui ils avaient été exécutés. Il arrivait à découvrir dans quel atelier de province ou de Paris d'habiles copistes en avaient écrit les pages. Comment ne se serait-il pas aussi demandé quels étaient les peintres auxquels ces manuscrits devaient la parure qui les avait rendus si chers à leurs possesseurs royaux ou princiers? Il se mit donc à chercher quel était le nom et quelle était la patrie de ces peintres, à quelles écoles ils appartenaient, à quels rois ou à quels seigneurs ils avaient été attachés. Il n'eut pas de repos qu'il n'eût résolu ces problèmes, qu'il n'ignorât plus rien des conditions dans lesquelles était né tel ou tel illustre manuscrit.

C'est par cette voie indirecte que Delisle est venu à l'histoire de l'art. Cette histoire, il l'a, pour ainsi parler, abordée par le dehors. Ce dont il s'est préoccupé, c'est d'arriver à établir, par des pièces d'archives, l'état civil des auteurs de ces ouvrages. L'historien de la peinture recueille, dans ces notices biographiques, des données précises qui lui sont d'un grand secours pour lui permettre de s'expliquer certaines différences et certaines ressemblances qu'il remarque soit entre les divers tableaux d'un même manuscrit, soit entre ceux dont se parent deux manuscrits à peu près contemporains. Les conjectures que lui suggérerait la seule étude du style de ces tableaux se trouvent

ainsi confirmées ou démenties par des témoignages authentiques. Il devine la raison secrète des parentés qu'il croit saisir. Il rencontre là des jalons qui lui indiquent la direction générale et les détours des routes par lesquelles s'est exercée à distance l'influence de tel ou tel maître. Il se sent en mesure de former des groupes et de parler d'écoles.

Quand Delisle s'engagea dans la voie de ces recherches, les peintures des manuscrits français du moyen âge avaient à peine attiré l'attention et n'avaient, en tout cas, été l'objet d'aucune étude méthodique. C'était à peine si quelques curieux s'en étaient amusés et y avaient parfois signalé certains mérites d'invention et d'exécution; mais ceux-là mêmes ne pensaient pas à se demander quels pouvaient être les auteurs de ces tableaux. C'est un fait presque unique et qui passa inaperçu que, dans un *Mémoire historique sur la Bibliothèque du Roy*, rédigé, en 1739, d'après les notes de Jean Boivin par l'abbé Jourdain, on trouve cette mention : « Il y eut sous Louis XI un enlumineur en titre nommé Jehan Foucquet de Tours, dont l'habileté paraît surtout dans les tableaux historiques du manuscrit des *Antiquités judaïques de Josèphe*¹. »

Dans la première moitié du dernier siècle, on se mit à regarder ces manuscrits avec une curiosité plus éveillée. Paulin Paris, pour ne citer ici qu'un seul nom, s'attachait à analyser le texte en même temps qu'à décrire les peintures d'une série de *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*. Pour appeler sur cet art l'attention du public, certains éditeurs essayaient aussi de reproduire, par les procédés très imparfaits dont ils disposaient alors, le décor pictural de quelques-uns de ces volumes; mais les progrès de ces études restaient bien lents. On voyait se produire, à propos de ces ouvrages, les assertions les plus fantaisistes, les hypothèses les plus hasardées.

De très bonne heure, Delisle avait commencé de s'occuper des manuscrits à images. En 1861, il soumettait à l'Académie une notice, qu'il devait imprimer en 1864, sur un *Recueil historique présenté au roi Philippe le Long*, manuscrit dont l'intérêt était surtout dans la parure que lui avait donnée l'enlumineur. A ce travail succéda une longue suite d'essais du même genre. C'est à Delisle que revient l'honneur d'avoir indiqué, par les

1. P. Durrieu, *les Antiquités judaïques de Josèphe*, p. 84.

exemples qu'il donna, les méthodes qu'il fallait suivre pour arriver enfin, par voie scientifique, à projeter quelque jour dans les ténèbres qui nous cachaient la personne des vieux maîtres miniatuistes et qui enveloppaient leurs œuvres.

Deux principes féconds furent développés ou plutôt appliqués par Delisle. Le premier devoir qu'il s'imposa, ce fut de ne plus étudier les manuscrits un à un et isolément, comme on l'avait fait jusqu'alors, mais de les considérer dans les rapports qu'ils présentent avec d'autres volumes, qu'il faut aller chercher, parfois très loin, dans d'autres bibliothèques. Par le moyen de ces rapprochements, on en vient à constituer des groupes d'œuvres pour lesquelles l'identité du style révèle une communauté d'origine. On réussit, de cette façon, à distinguer, à replacer dans leur temps et dans leur milieu maintes grandes écoles locales de calligraphie ornée et de miniature. On définit le champ dans lequel s'est exercée l'activité de chacune d'elles. A plusieurs reprises, Delisle a montré, par la pratique, quel intérêt la critique avait à user de cette méthode. C'est celle qu'il emploie dans son important mémoire de 1888 sur l'*Évangélaire de Saint-Vaast d'Arras et la calligraphie franco-saxonne du IX^e siècle*. On en peut dire autant des nombreux travaux qu'il a consacrés aux calligraphes et artistes de l'École de Tours à l'époque carolingienne.

L'autre principe que Delisle a posé, c'est que, pour élucider l'histoire des manuscrits enluminés et de leurs peintures, il importe avant tout d'interroger les documents d'archives, de leur demander tout ce qu'ils ont à nous dire au sujet des personnages qui, à un titre quelconque, scribes, artistes ou propriétaires, ont pris part à l'exécution du volume. Ce que l'on pouvait gagner à cette recherche, Delisle l'a montré par plus d'une étude qui peut servir de modèle. Rencontrait-il, par exemple, une pièce de compte, un article d'inventaire qui citait un nom d'artiste, à propos d'un volume auquel celui-ci avait travaillé? Aussitôt il s'efforçait de retrouver, parmi les manuscrits dont il avait connaissance, celui auquel pouvait se rapporter le texte en question. Arrivait-il à l'identifier, sur des indices qui ne laissaient point place au doute, c'était comme un compte qu'il se sentait le droit d'ouvrir à quelque maître enlumineur jusqu'alors ignoré. D'après cet exemplaire, qui cessait d'être anonyme, la critique pouvait juger du mérite de ce maître et définir

son style. Elle trouvait là un point de repère, un critérium qui lui permettait des comparaisons instructives et souvent décisives.

Telle découverte de ce genre lui fournissait comme une tête de chapitre, l'amorce d'un chapitre tout neuf de l'histoire d'un art qui, jusqu'alors, n'avait pas pu avoir d'historien.

Ce serait une longue liste que celle des travaux dans lesquels Delisle a appliqué ces deux méthodes d'investigation, en les combinant l'une avec l'autre. Nous ne citerons ici que les principaux, ceux qui ont le plus efficacement contribué à faire succéder les certitudes de l'érudition la plus fine et la plus sûre aux hasards des hypothèses en l'air.

En 1867, c'est la notice sur le *Psautier de la reine Ingeburge, femme de Philippe-Auguste*, précieux volume à peintures que, sur le conseil de Delisle, le duc d'Aumale devait acquérir plus tard pour Chantilly.

En 1868, c'est l'apparition du tome premier d'un ouvrage, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, qui allait devenir comme le bréviaire de quiconque songe à étudier scientifiquement les manuscrits où se trouvent les plus beaux spécimens de la miniature du moyen âge.

La même année, Delisle communique à l'Académie des *Notes sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Tours*, qui faisaient connaître une œuvre indiscutable d'un artiste parisien, fameux en son temps, l'enlumineur Honoré, contemporain de Philippe le Bel.

En 1877, c'est une *Notice sur un livre à peintures exécuté en 1250 pour l'abbaye de Saint-Denis*. Bientôt après, intéressé par ce que Delisle avait dit de ce volume, notre ancien confrère, le duc de la Trémoille, l'offrait à la Bibliothèque nationale. En 1879, Delisle étudie les *Bibles de Théodulfe*, chef-d'œuvre de l'art calligraphique carolingien, puis le *Livre d'Heures d'Ailly*, merveilleux volume dont l'illustration a été exécutée pour le duc Jean de Berry et qui appartient aujourd'hui à notre confrère de l'Académie des beaux-arts, M. le baron Edmond de Rothschild; enfin il décrit *Trois manuscrits de la bibliothèque de Leyde*, dont l'un est un psautier à peintures qui appartient à saint Louis.

En 1880 paraissait le volume intitulé : *Mélanges de paléographie et de bibliographie*. L'histoire de l'art français peut

y trouver beaucoup à prendre. Delisle y met en lumière, avec plus d'insistance qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, l'inscription, portée sur une *Bible en français* que l'on conserve à La Haye, qui donne, comme dans une sorte de signature, le nom d'un peintre cher au roi Charles V, Jean de Bruges, dont le vrai nom paraît avoir été Jean de Bandolf ou Bondolf.

En 1881, une *Notice sur deux livres d'Heures ayant appartenu au roi Charles V*, dont l'un, qui a été acquis pour Chantilly en 1894, était le Bréviaire de Jeanne d'Évreux.

En 1882, le *Missel de Thomas James*, manuscrit de la cathédrale de Lyon, dont les peintures sont dues, ainsi que Delisle l'a établi, au fameux miniaturiste florentin Attavante.

En 1884, Delisle publiait, dans la *Gazette des beaux-arts*, trois articles sous ce titre : *les Livres d'Heures du duc de Berry*. Ces articles ont fait époque; ils ont frayé la voie aux critiques qui tentent d'écrire l'histoire de l'art français du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle. Delisle y a mis en pleine évidence la découverte qu'il avait faite de la signature de trois enlumineurs contemporains des derniers Capétiens directs, Jean Pucelle, artiste très prisé en son temps, Ancieau de Cens et Jacques Maci. Il y a donné d'utiles indications sur André Beauneveu, sur Jacquemart d'Hesdin et sur les trois enlumineurs que le duc de Berry employait le plus volontiers, Pol de Limbourg et ses deux frères, auxquels il a proposé pour la première fois, d'après un passage d'un inventaire contemporain, de restituer la paternité des incomparables *Très riches Heures de Chantilly*.

Nous ne saurions enregistrer ici même les titres de toutes les notes et de tous les mémoires, souvent accompagnés de reproductions en phototypie, que Delisle a consacrés à divers manuscrits illustrés. Nous croyons pourtant devoir signaler un important mémoire de 1890 sur les *Livres d'images destinés à l'instruction religieuse et aux exercices de piété des laïques*. On y trouve la description de superbes *Bibles en images*, qui sont dispersées aujourd'hui à Paris, Londres, Oxford et Vienne; mais ce qui fait surtout l'intérêt de cet essai, c'est que Delisle y montre comment l'image s'est chargée de suggérer au lecteur telle ou telle explication du texte sacré ou même, jusqu'à un certain point, de suppléer ce texte, de transmettre aux illettrés les dogmes et les leçons que contiennent les pages des livres saints. C'est en considération du rôle didactique qui est

là celui de l'image que l'auteur a fait entrer ce mémoire dans le cadre de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXXI, p. 213-285).

En 1900, Delisle étudiait deux très beaux manuscrits à miniatures, l'un du xv^e siècle, les *Heures de l'amiral Prégent de Coëtivy*, et l'autre du xvi^e siècle, les *Heures du connétable de Montmorency*.

A mesure qu'il avançait en âge, c'était avec une prédilection de plus en plus marquée qu'il s'adonnait à l'étude des manuscrits ornés de peintures. Ses dernières années virent paraître, dans cet ordre d'idées, nombre de travaux où l'historien de l'art trouve bien des matériaux utiles.

Tels sont : la *Notice de douze livres royaux des XIII^e et XIV^e siècles*, luxueuse publication de format grand in-quarto, avec 17 planches (1902).

En 1903, *Fac-similés de livres copiés et enluminés pour le roi Charles V*, autre in-quarto, qui contient 14 planches.

Une étude sur les *Heures de Jacqueline de Bavière* et une autre sur les *Heures de Jacques Cœur*, qui appartiennent à la Bibliothèque royale de Munich. Puis vient la publication, faite sous les auspices de la Commission de Chantilly, du *Triomphe du connétable de Montmorency*. Ce sont ensuite, en 1905, les *Heures de Blanche de France, duchesse d'Orléans*, et, en 1906, un mémoire sur le *Liber floridus*, livre illustré du moyen âge, dont l'original est conservé dans la bibliothèque de la ville de Gand et dont le Musée Condé possède une très belle copie.

En 1907, l'Académie fêtait le cinquantenaire de l'élection de Delisle. A cette occasion, celui-ci publia, pour les offrir en hommage à la Compagnie, deux volumes de *Recherches sur la librairie de Charles V*. Il y a beaucoup à prendre dans ces volumes pour l'histoire de l'art. Il y est question des peintres de Charles V, Jean de Bruges et André Beauneveu, des enlumineurs Jean le Noir et de Bourgot sa fille, Haincelin, Jean de Montmartre, Jean Suzanne, Jean de Nozière, etc., etc. A cette publication est joint un album qui reproduit quelques chefs-d'œuvre de la miniature française des xiv^e et xv^e siècles. Notre confrère n'a pas craint d'y faire figurer de charmants dessins du temps de Charles V qui représentent, d'une façon tout à fait naïve, l'histoire, quelque peu scabreuse, de Loth et de ses filles.

En 1910, dans les derniers mois de sa vie, Delisle publiait

encore, dans un petit volume charmant, les *Heures dites de Jean Pucelle*, qui appartiennent à M. Maurice de Rothschild, et il en donnait un commentaire des plus savants, puis il remettait à l'impression des articles qui intéressent l'histoire de la miniature parisienne, l'un sur l'*Enlumineur Honoré* et l'autre sur la *Bible de Robert de Billing et de Jean Pucelle*.

Les dernières communications faites par Delisle à l'Académie roulent, pour la plupart, sur des sujets qui touchent à l'histoire de l'art. En 1907, il nous présentait, dans la séance du 7 avril, un très précieux fragment, qui appartenait à M. J. Pierpont Morgan, d'une grande *Bible en images*. Dans un portrait de souverain qui s'y trouvait, il reconnaissait celui de saint Louis.

En 1910 encore, c'était pour des miniatures qui se rattachaient par leur facture à celles des fameuses *Heures de la reine Anne de Bretagne*, qu'il sollicitait notre attention. Le 14 janvier, il nous montrait un très beau fragment de manuscrit, dont il avait obtenu le prêt d'un collectionneur anglais, le colonel George Holford. Le 6 mai, il nous donnait de très intéressants détails sur d'autres volumes du même genre, dont l'un appartenait au baron Edmond de Rothschild. A toute cette catégorie de matériaux, il s'apprêtait à consacrer un travail d'ensemble dont il avait déjà réuni les matériaux. La mort l'empêcha d'achever l'œuvre qui était déjà sur le chantier.

Ces monuments de l'art français qui ont eu les dernières pensées de Delisle, il les aimait avec une passion qui trempait d'émotion sa voix quand il avait à nous en entretenir. Vous vous rappelez avec quelle joie il nous apprenait, en 1903, qu'un grand collectionneur anglais, M. H. Yates Thompson, venait de retrouver le tome II d'un fameux exemplaire d'une traduction française des *Antiquités judaïques* de Josèphe, dont le tome premier, qui contenait des miniatures de Jean Foucquet, appartenait depuis François I^{er} à la Bibliothèque royale. Avec quel empressement il nous racontait, en 1905, que dix feuillets de miniatures, qui manquaient à ce tome II, avaient été découverts dans les collections royales de Windsor! Nous n'avons pas oublié avec quel accent de triomphe, dans la séance du 23 février 1906, notre confrère nous faisait part d'un événement plus heureux encore. Il nous annonçait que le roi Édouard VII d'Angleterre faisait don à la nation française, pour la Bibliothèque nationale, de ce tome II des *Antiquités judaïques* qui, gracieusement

offert à Sa Majesté par M. Yates Thompson, avait été ensuite complété par l'insertion dans le volume des feuillets retrouvés à Windsor.

Une fois que la France eut repris possession de ce trésor, Delisle exprima le vœu que l'Académie pût, comme il disait, « présenter au public, dans son unité, une œuvre merveilleuse qui a subi tant de vicissitudes ». A cet effet, il s'adressa d'abord à la commission qui connaît de l'emploi du fond Debrousse; puis, sur son avis favorable, il obtint de l'Institut le concours financier que nécessitait cette publication. Grâce à ce subside, deux ans après, toutes les miniatures du manuscrit se trouvaient reproduites en une série d'excellentes photogravures dans le volume intitulé *les Antiquités judaïques et le peintre Jean Fouquet*, dont le texte est de notre confrère M. Durrieu.

Déjà, en 1904, Delisle n'avait pas joué un rôle moins actif et moins décisif dans la mise en train d'une autre publication, celle des admirables miniatures que contiennent *les Très riches Heures du duc Jean de Berry*, joyau incomparable du Musée Condé. Ce fut grâce à son intervention personnelle et à son insistance que les éditeurs Plon et Nourrit voulurent bien faciliter la tâche dévolue à M. Durrieu et acceptèrent d'éditer ce coûteux ouvrage.

En cette même année 1904, Delisle prenait une part active à l'entreprise de cette *Exposition des primitifs français* dont les résultats ont été si considérables. C'est elle qui a conquis de haute lutte, pour la peinture française antérieure au xv^e siècle, une belle place dans l'histoire générale de l'art, place qui lui avait longtemps été refusée. Delisle fut un des plus actifs ouvriers de l'œuvre. L'exposition comprenait deux sections, dont l'une, pour les tableaux, tapisseries et sculptures, était installée au pavillon de Marsan, tandis que l'autre, pour les miniatures de manuscrits, l'était à la Bibliothèque nationale. Delisle s'occupa avec la plus vive ardeur de cette seconde section. Ce fut lui qui établit le choix des manuscrits à exposer dans les vitrines, avec la préoccupation de montrer les types qui pourraient permettre de suivre l'évolution du style français depuis la fin du xiii^e siècle jusqu'au xvi^e. Ce fut lui qui rédigea, dans les catalogues officiels de l'exposition, les notices, munies d'un appareil bibliographique, qui étaient consacrées à chacun

de ces manuscrits. Aujourd'hui que les volumes ont repris leur place sur les rayons, la partie du catalogue de l'exposition de 1904 reste comme un excellent répertoire qui peut rendre de précieux services à qui veut s'occuper de la peinture française sous les règnes des premiers Valois.

D'ailleurs, Delisle ne s'intéressait pas seulement aux peintures des manuscrits français. Il relevait encore avec une attentive curiosité les documents qui concernaient d'autres branches de l'art français. C'est ainsi qu'on le voit recueillir des renseignements utiles sur plusieurs architectes et sur la construction d'églises célèbres, s'occuper d'un médailleur, Jean de Candida, et des orfèvres du xv^e siècle. Il suffit de citer, dans cet ordre d'idées, son mémoire sur *la Coupe d'or du roi Charles V*, pièce admirable qui, apportée d'Espagne en France, fut recueillie par le baron Pichon et est aujourd'hui au Musée Britannique. Il y a là, sur l'histoire de l'orfèvrerie française, des aperçus très neufs et très curieux.

On voit, par ces indications, comment Delisle, sans avoir jamais composé de traité didactique où il ait exposé ses doctrines, a donné une vive impulsion à tout un mouvement d'études et de recherches qui sont aujourd'hui très en faveur. Ce mouvement, il a beaucoup contribué à le diriger et à le régler. C'est dans les voies ouvertes par lui que se sont engagés, à sa suite, nombre d'érudits et de critiques qui appartiennent à d'autres générations. Sans avoir jamais professé, au sens étroit du mot, Delisle a été vraiment ainsi le maître et le chef de toute une école de travailleurs.

C'était en archiviste que Delisle avait commencé à s'occuper des manuscrits à miniatures ; mais, à force de regarder les images qui lui passaient sous les yeux, il avait fini par y trouver un charme singulier. Rien, dans son éducation antérieure, toute livresque, ne l'avait préparé à juger de la correction d'un dessin et de la beauté d'une forme, non plus que de la qualité d'une couleur. Pourtant, à considérer ces peintures avec la vigueur d'attention qui le caractérisait, il apprit à voir et à distinguer le bon du médiocre ou du mauvais. En avançant en âge, il devint de plus en plus sensible à ce qu'il y avait dans la composition d'un tableau ici de pittoresque ingénieux et de réalisme amusant, là de noblesse grave et tendre, partout de richesse d'invention

et de puissance expressive. De comparaison en comparaison, il finit par apprécier en connaisseur les mérites techniques de l'exécution, la hardiesse et la sûreté du trait, la franchise du ton. A mesure que son goût s'affinait, il prenait un plaisir de plus en plus vif à considérer les légères arabesques des marges et surtout ces peintures de pleine page qui sont souvent des tableaux de maître. C'est surtout dans plusieurs écrits qui datent de ses dernières années que Delisle parle des peintures de certains manuscrits hors ligne avec une chaleur d'admiration, avec un enthousiasme où il n'y a pas la moindre trace d'exagération déclamatoire. Dans toute son œuvre, on ne trouverait pas, je crois, une phrase à prétention et à effet. La parfaite simplicité avec laquelle il s'exprime nous est une sûre garante de la sincérité des sentiments qu'il éprouve devant une miniature d'André Beauneveu ou de Jean Foucquet. Cet érudit qui avait d'abord mis tout son cœur, comme il le dit lui-même, « dans le parchemin et le vieux papier », a dû certainement à l'art quelques-unes des plus intimes jouissances qui aient consolé les tristesses de sa vie finissante.

V.

Parmi les joies de cette vie, il faut aussi compter les hommages que rendirent à Delisle, plusieurs fois, en de solennelles assises, ceux qui avaient été les témoins de son obstiné labeur, qui avaient profité de ses exemples et de ses leçons. Le 13 juin 1889, c'était la Société de l'École des chartes qui, le jour où elle célébrait le cinquantenaire de sa fondation, fêtait « celui de ses membres qui a porté le plus haut l'honneur de son nom ». Elle lui offrait, à cette occasion, sa médaille exécutée par Roty. En mai 1902, c'était la Société de l'Histoire de France qui convoquait tous ses membres en assemblée générale pour donner au maître l'assurance de l'admiration que lui avaient vouée tous ceux qui collaboraient à l'œuvre de science et de patriotisme que la Société avait entreprise. Au mois de novembre de cette même année, c'étaient tous les fonctionnaires de la Bibliothèque, conservateurs de département, bibliothécaires, gens de service qui venaient apporter à Delisle le témoignage de leur respectueuse affection et lui rappeler que, cinquante ans auparavant, il était

entré, comme simple attaché, dans le grand établissement dont il était maintenant le chef illustre et vénéré. M^{me} Léopold Delisle, à qui l'on avait envoyé des gerbes de fleurs, assistait à la réunion.

Si les paroles échangées dans cette fête de famille allèrent droit au cœur de Delisle, il ne put pas être moins sensible à l'hommage qui lui fut rendu le 8 mars 1903, quand, dans la grande salle de la bibliothèque Mazarine, plus de trois cents personnes, savants français et étrangers de marque, lui présentèrent la *Bibliographie* de ses travaux, compilée et rédigée par M. Paul Lacombe. Les frais du volume avaient été couverts par une souscription internationale. Plus de neuf cents souscripteurs, venus de tous les points du monde civilisé, avaient envoyé leur obole. Au discours du président du comité, notre confrère M. Émile Picot, aux lettres et adresses qui avaient été lues, Delisle répondit en parlant à son auditoire des devoirs du bibliothécaire, tels qu'il les comprenait et qu'il les avait toujours pratiqués avec tant d'intelligence et de conscience.

De toutes ces cérémonies, la plus mémorable et la plus touchante, ce fut celle du 6 décembre 1907, où nous célébrâmes le cinquantième anniversaire de l'entrée de Delisle dans notre Compagnie. Vous possédez tous la belle médaille où le grand graveur Chaplain a reproduit les traits de notre confrère. Vous vous rappelez la simple et fine allocution par laquelle notre président d'alors, M. Salomon Reinach, sut présenter au vieillard les félicitations et les vœux de l'Académie et les paroles émues par lesquelles Delisle nous fit agréer ses remerciements. Ce fut pour nous une grande joie de le voir siéger encore parmi nous près de trois ans après cette inoubliable journée.

Delisle aurait pris moins de plaisir à ces jubilés si tout s'y était borné à un échange de congratulations et de compliments. On le savait. Aussi profitait-on de l'occasion pour entreprendre et pour dédier au maître la première édition de quelque texte inédit ou la reproduction en héliogravure de quelques belles miniatures. Lui-même n'était pas en reste. Au cadeau qu'on lui faisait, il répondait en tirant de ses papiers quelque mémoire depuis longtemps préparé et en le donnant à l'impression. C'était sa manière de remercier. C'est ainsi qu'en 1907, après la remise de la médaille, il offrit à l'Académie ces deux beaux volumes rela-

tifs à la librairie de Charles V où il disait son dernier mot sur une question qui l'avait occupé dès sa jeunesse. Avec lui, il n'était affaire qui ne tournât au profit de la science.

VI.

Pour donner une juste idée de l'importance et du caractère de l'œuvre que laisse notre confrère, nous avons dû nous résoudre à ne mentionner et à ne faire connaître par une brève analyse qu'un petit nombre des ouvrages qui portent son nom; mais, dans ces conditions mêmes, on a encore peine à comprendre comment, fût-ce à la faveur d'une très longue vie, Delisle a pu tant produire, sans que, dans aucune des pages qu'il a signées, se trahisse jamais la hâte, ni que l'on y sente une préparation insuffisante. Pour expliquer cette fécondité prodigieuse, qui ne dégénère jamais en facilité banale, il faut avoir vu vivre Delisle, avoir assisté à cette continuité d'un travail qui ne s'interrompait jamais, hors pendant les courts instants où la nature elle-même impose à l'effort les répit nécessaires, ceux qu'exigent l'alimentation et le sommeil. Le temps, dit-on, est l'étoffe dont la vie est faite. Or, je ne sais vraiment pas d'homme qui ait été aussi préoccupé que le fut notre confrère de consacrer à l'étude le moindre lambeau et jusqu'au moindre fil de cette étoffe. Je n'en sais pas dans la vie de qui il y ait eu, si l'on peut ainsi parler, moins de matière perdue, moins de déchets.

« Il y a comme cela des années où l'on a envie de ne rien faire », dit un des personnages de la vie de Bohême, le philosophe Schaunard. Nul de vous, chers confrères, n'a connu de ces années; mais quel est celui d'entre nous qui, au cours des travaux auxquels il a dû d'être des nôtres, n'ait senti parfois le besoin de se détendre et de se distraire, soit l'été, par une excursion de quelques heures ou de quelques jours en forêt ou en montagne, soit l'hiver, par une soirée passée dans le monde ou au théâtre? Quel est celui qui se refuse un mois de loisir, pendant lequel il ferme ses livres, laissés au logis, et met son esprit en plein repos?

Cette fainéantise passagère, ce repos complet, Delisle ne les a jamais connus. Jamais il ne se donnait de vacances au sens où nous entendons ce mot. Tous les ans, sans doute, il quittait

Paris, l'été, pour quelques semaines. Tant que vécut sa sœur, à laquelle il était tendrement attaché, il allait volontiers à Valognes. Plus tard, il faisait d'assez longs séjours à Chantilly; mais, qu'il partît pour la Normandie ou pour Chantilly, jamais il ne manquait d'emporter avec lui une malle bourrée de livres, de papiers et d'épreuves d'imprimerie. Dans la maison paternelle comme dans la maison d'Enghien, il travaillait presque tout le jour, et le soir, plus tard que ne l'auraient voulu ses proches et ses amis, qui craignaient toujours de le voir dépasser la mesure. A Valognes, me racontait-on, quand il paraissait en humeur de trop prolonger la veillée, sa sœur venait emporter la lampe. Il cédait à ses affectueuses instances et semblait résigné à se coucher; mais, pendant la journée, dans ses courses en ville, il avait, sans s'en vanter, fait provision de bougies et souvent, lorsque la besogne pressait, il se relevait dès que la maison lui paraissait endormie et se remettait à l'ouvrage pour une heure ou deux.

A Chantilly, parmi ces eaux claires et ces beaux ombrages qui invitent à la promenade, il serait volontiers resté toute la journée assis à sa table de travail. Pour le décider à faire un tour dans le parc, après son déjeuner, M. Macon, qui lui avait voué une respectueuse affection, usait de ruse. Il venait le chercher et, sous prétexte d'avoir un avis à lui demander, un manuscrit à lui montrer en vue du catalogue auquel tous deux travaillaient de concert, il l'entraînait dans les jardins; il le provoquait à causer; il réussissait à lui faire prendre le plus long pour aller jusqu'au château et à obtenir de lui, à son insu, une heure de marche¹.

Pendant le reste de l'année, à Paris, Delisle n'aurait pas bougé de son cabinet s'il n'avait écouté que son goût; mais il était, par excellence, l'homme du devoir, l'homme de tous les

1. Ce serait peut-être ici l'occasion de parler du factum imprimé et distribué dans de si étranges conditions, où Delisle, à propos du catalogue auquel il donnait tous ses soins, eut à subir une si injuste attaque. Nous préférons ne pas insister sur cet incident. Il existe à Chantilly le brouillon d'une lettre par laquelle Delisle s'était proposé de répondre à l'accusation portée contre lui. Ses amis, et ils eurent raison, lui représentèrent qu'il n'avait à répondre que par le silence à des imputations qui ne pouvaient l'atteindre. L'auteur même de cet écrit doit regretter aujourd'hui le vif chagrin qu'il a causé au vieillard par cette agression imprévue et imméritée.

devoirs, et ceux-ci l'appelaient hors du logis. Acceptait-il une désignation qui était un hommage rendu à sa haute compétence, c'était toujours avec le très ferme propos de supporter les charges afférentes à l'honneur qui lui était conféré. Pour répondre aux témoignages d'estime qui lui étaient prodigués, il s'astreignit souvent à aller présider les séances solennelles de sociétés provinciales qui étaient fières de voir son nom figurer en tête de leurs listes d'associés. C'était surtout pour les sociétés de sa province natale qu'il s'imposait volontiers ces dérangements, surtout pour cette *Société des Antiquaires de Normandie*, à laquelle il donna, pour ses *Mémoires* et son *Bulletin*, plus d'un travail important, plus d'une note précieuse.

Delisle ne pouvait se permettre que de loin en loin ces déplacements qui exigeaient au moins le sacrifice d'une journée ; mais, à Paris, il avait à sortir presque chaque jour. Ce qui le chassait de chez lui, c'était les séances de notre Académie, auxquelles il ne manquait jamais, et celles de cette commission centrale de l'Institut dont il fut pendant tant d'années le dévoué secrétaire. C'était celles de la *Société des Antiquaires de France*, auxquelles il fut très assidu tant que ses jambes purent supporter la fatigue de l'ascension des escaliers du Louvre. C'était l'École des chartes, ses examens et la Société de ses anciens élèves. C'était la Société de l'histoire de France, celle de l'histoire de Paris et maintes autres sociétés auxquelles, à l'occasion, il ne refusait pas l'encouragement de sa présence et d'une part prise à la discussion. C'était enfin le ministère, où il présidait une des sections du Comité des travaux historiques.

Avant que la vieillesse lui eût rendu la marche pénible, c'était d'ordinaire à pied, à tout petits pas, qu'il allait à ces rendez-vous, qu'il y arrivait, souvent un peu en retard. Jamais, dans sa jeunesse même, il n'avait eu ce que l'on appelle aujourd'hui le tempérament sportif. Il n'avait pas, comme ses contemporains Barthélemy Saint-Hilaire et Littré, pratiqué le canotage et la natation. Dès sa première jeunesse, il avait été un homme de cabinet. Aussi, lorsque, par le naturel effet de ses occupations qui devenaient plus lourdes d'année en année, sa vie se fut faite plus sédentaire encore, lui suffit-il, pour entretenir sa santé, de l'exercice très modéré auquel le contraignaient ce que l'on peut appeler ses courses professionnelles. Cette santé ne le trahit

jamais au point de le condamner à une inaction absolue qui aurait été pour lui le plus cruel des supplices. Il avait bien eu, vers le commencement de sa vieillesse, des hémorragies nasales qui avaient inquiété ses amis ; mais il avait consenti à se ménager pendant quelque temps et ces fâcheux symptômes de fatigue cérébrale avaient disparu pour ne reparaître que quelques mois avant sa mort. Cependant, à la longue, l'habitude qu'il avait prise d'être sans cesse penché sur un livre avait fini par déformer son corps. Son dos s'était voûté. Il avait beaucoup perdu de sa taille. Il ne s'en chagrinait pas, toujours satisfait, pourvu que ses yeux ne lui refusassent pas leur service. Or, ceux-ci, quoiqu'il ne leur eût guère donné de trêve, tinrent bon et, jusqu'à la dernière heure, lui permirent la lecture, même à la lumière de la lampe.

Si sa vigueur native et l'acuité de sa vue persistèrent ainsi jusqu'au bout, c'est qu'il ne se laissa jamais entraîner à ces excès, je dirai presque à ces débauches de travail dont ne surent pas se priver d'autres grands érudits. Pendant sa jeunesse et la plus grande partie de son âge mûr, Renan veillait jusqu'à deux ou trois heures du matin. Il ne prit le parti d'abrégér ses veilles que lorsqu'il lui fut impossible de se dissimuler qu'elles avaient compromis gravement sa santé. Littré, comme il le raconte lui-même dans une page exquise de la préface du *Dictionnaire*, veillait jusqu'au jour. C'étaient les premières clartés de l'aube et le chant matinal des oiseaux qui l'arrachaient à sa tâche. Or, ceux d'entre vous qui l'ont connu se rappellent sans doute à quel état de cachexie l'avait conduit un régime aussi malsain.

La vie de Delisle était mieux réglée. Lui-même, un jour, m'en a exposé le plan et l'économie. Il usait de la veille studieuse ; mais il n'en abusait pas. D'ailleurs, me disait-il, il n'avait pas besoin de beaucoup dormir. Cinq heures à cinq heures et demie de sommeil lui suffisaient. L'hiver, il se levait entre sept et huit heures. Il se ménageait ainsi, avant que vînt pour lui le moment de descendre à son bureau d'administrateur, deux ou trois heures réservées à son travail personnel. L'été, il était debout à cinq heures, et souvent alors, après qu'étaient terminées les rondes de nuit, il allait se promener dans la Bibliothèque encore déserte, y consulter sur place les livres où il cherchait une référence. Le soir, après un sobre dîner, il causait pendant un quart d'heure

ou une demi-heure ; puis il se remettait à l'ouvrage jusque vers onze heures ou un peu plus tard. Quand minuit allait sonner, M^{me} Delisle posait dans sa corbeille la tapisserie commencée ou laissait là les copies qu'elle faisait pour son mari ; elle venait souffler la lampe.

Ces trois ou quatre heures d'étude nocturne, dans le silence du cabinet, étaient celles sur lesquelles Delisle comptait le plus pour avancer ses travaux ; aussi n'y renonçait-il pas volontiers. Une ou deux fois par hiver, du temps où les ministres de l'Instruction publique recevaient, il endossait son habit, courait en voiture au ministère, entrait par une porte, sortait par l'autre et retournait à la Bibliothèque achever la page commencée. Parfois il consentait à dîner, en petit comité, et la soirée se passait à parler d'Orderic Vital et de Guillaume de Jumièges, ou d'autres historiens de la Normandie. Parfois aussi c'était un dîner de famille chez M^{me} Eugène Burnouf ; mais ces fugues étaient si rares qu'elles ne changeaient rien à la teneur de cette vie si bien ordonnée. On peut dire que Delisle ne sortait jamais le soir.

Pendant quatre ou cinq ans, Delisle, au cours de l'hiver, reçut, le jeudi soir, à la Bibliothèque. Ces réceptions étaient très courues. Tout ce qui tenait à l'Académie et à l'École des chartes se pressait dans les hautes et vastes pièces où, du plancher jusqu'au plafond, rangés par ordre de format, les livres s'étagaient, reliés avec soin, mais sans luxe. Le veau et le chagrin revêtaient la muraille d'une tenture dont les tons harmonieux et fondus avaient leur richesse. De loin en loin, il recevait à dîner quelques vieux amis normands, tels que MM. Arthur de Laborderie, Charles et Eugène de Beaurepaire, Émile Travers, ou quelques savants étrangers de passage à Paris. On causait livres et manuscrits, découvertes récentes faites dans les archives, et ces intermèdes n'étaient pas du temps perdu.

En dehors de ces heures du matin et du soir où il pouvait se renfermer dans son cabinet, Delisle travaillait partout. Il avait l'art de ne jamais perdre cinq minutes. Il travaillait, entre deux visites, dans son bureau d'administrateur. Il travaillait dans les commissions et pendant nos séances. Nul de nous ne peut se vanter de s'être jamais fait écouter par lui en séance, à moins que le sujet traité ne touchât à ses études. Ces habitudes étaient

si connues qu'elles prêtaient à la légende. Dans les premiers temps de son mariage, Delisle, racontait-on, s'était laissé parfois emmener à l'Opéra; mais il y emportait ses épreuves d'imprimerie et, au premier entr'acte, il se retirait avec elles au fond de la loge et se mettait à les corriger. Il ne reprenait sa place sur le devant et ne recommençait à paraître écouter la musique que sa tâche finie. Ce que je puis attester, pour l'avoir vu, c'est que si, par quelque beau dimanche d'été, il venait déjeuner à Viroflay, chez son beau-frère Gaston Boissier, il y arrivait avec sa serviette bondée d'épreuves, qu'il avait commencé de relire dans le train et qu'il comptait achever de revoir dans le voyage de retour. D'ailleurs, malgré d'affectueuses instances, il refusait de rester à dîner. C'eût été renoncer au travail de cette soirée du dimanche.

Alors qu'il était dans la force de l'âge, il ne regardait point à quitter Paris pour aller en province visiter des archives ou une bibliothèque. On aurait pu croire que ces déplacements lui fourniraient l'occasion de se reposer; mais, sans compter qu'il lisait ou qu'il écrivait, en chemin de fer, pendant tout le trajet, une fois arrivé à destination, il s'emprisonnait si obstinément dans les salles où il poursuivait son butin que sa journée y était plus chargée de travail qu'une de ses journées de Paris. On en jugera par le récit que me fait un de nos confrères, M. Durrieu, d'un voyage à Strasbourg où il accompagna Delisle, en 1889.

« On venait, m'écrit-il, d'apprendre à Paris qu'il se préparait une très importante vente de manuscrits à miniatures qui devait avoir lieu à Londres au mois de mai. Il s'agissait de manuscrits qui provenaient de la collection des ducs de Hamilton, collection achetée en bloc par le musée de Berlin, mais dont ce musée n'avait pu garder qu'une partie¹. Avant d'être envoyés en Angleterre pour la vente, ces manuscrits furent, pendant quelque temps, déposés à Strasbourg, chez le libraire Truebner. Delisle ne voulut pas laisser échapper une pareille occasion. Il partit en hâte pour Strasbourg, m'emmenant avec lui. Nous partîmes de Paris le soir. Le matin, aussitôt arrivés, nous nous rendions en toute hâte chez Truebner et nous commençons à y examiner les manuscrits. Delisle, prenant des notes, travaillait avec achar-

1. Cf. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1889, p. 135.

nement. Arrive l'heure du déjeuner. Pour éviter à Delisle une perte de temps, la gracieuse M^{me} Truebner propose à Delisle de déjeuner sur place.

« Delisle accepte avec empressement et, le déjeuner vite expédié, il se remet à la besogne. A l'heure du dîner, M^{me} Truebner, voyant le grand érudit toujours enfoncé dans l'étude, renouvelle son invitation du matin. On dîne, comme on avait déjeuné, au milieu des manuscrits partout étalés dans l'appartement. A peine s'était-on levé de table que Delisle retournait aux manuscrits. A dix heures du soir, il achevait l'examen commencé à huit heures du matin. Il remerciait ses hôtes et, dès le lendemain matin, il remontait dans le train de Paris.

« Cette héroïque séance de quatorze heures consécutives passées dans la librairie de Strasbourg ne fut pas sans résultats heureux. Delisle en rapporta des notes, dont il se servit plus tard dans ses travaux. Il fit choix aussi de deux manuscrits intéressants qu'il put acheter à la vente pour la Bibliothèque. Deux autres, qu'il eût vivement désiré acquérir, devaient atteindre aux enchères un prix qu'il ne pouvait en donner. Il les signala au duc d'Aumale, qui s'en rendit acquéreur. Nous les possédons aujourd'hui au Musée Condé. »

Dans cette vie où tout était calculé pour tirer parti même de la moindre minute libre, il n'y avait guère place pour les agréments de cette conversation légère et mondaine qui aide les oisifs à tuer le temps, comme on dit. Delisle, jusqu'à ces dernières années, avait été un homme de peu de paroles. Il ne causait volontiers que des sujets qui, de près ou de loin, se rattachaient à ses travaux. Un avis lui était-il demandé, en commission ou en séance, il le donnait en quelques mots très nets qui, grâce à l'autorité de son expérience et à la sûreté de son jugement, tranchaient presque toujours le débat. Vers la fin de sa vie, nous l'avions tous remarqué, ses allures avaient changé. Il semblait se complaire à causer, même longuement. Il réveillait les souvenirs de sa jeunesse; il contait des anecdotes sur les savants qu'il avait connus. Cette tendance, toute nouvelle, à s'espacer et à s'étendre, c'était un des indices qui nous avaient averti que la vieillesse, qui jusqu'alors n'avait eu prise sur notre confrère, commençait à lui faire sentir ses atteintes.

Ce qui, chez Delisle, ne souffrit jamais aucune diminution, ce

fut son inépuisable obligeance, l'empressement avec lequel, aussitôt qu'il en était prié, il se mettait à la disposition de quiconque, jeune ou vieux, conscrit ou vétéran de la science, allait lui demander aide ou conseil. Quand il siégeait au Cabinet des manuscrits, les débutants qui venaient y faire leur apprentissage de paléographes, sûrs de trouver dans sa merveilleuse mémoire le renseignement demandé, abusaient un peu de sa complaisance. On le dérangeait pour un rien ; mais jamais il n'en paraissait contrarié ; il se hâtait de fournir la cote ou l'explication demandée. Encore pourrait-on dire qu'il ne faisait là que s'acquitter de sa fonction ; mais, chez lui, pendant ces soirées dont il était le maître, il n'était pas plus avare de sa science et de ses conseils. C'est ce dont témoigne notre confrère M. de Lasteyrie. Celui-ci, lorsqu'il était employé aux Archives, ne pouvait pas, pendant la journée, fréquenter le Cabinet des manuscrits. C'était donc le soir que, trois ou quatre fois par semaine, il prenait le chemin de la rue d'Hauteville, où demeurait alors Delisle. Il s'installait pour deux ou trois heures dans le cabinet du maître, à un bout de sa table, usant de ses livres et le consultant dès qu'il était arrêté par quelque difficulté. Il le trouvait toujours prêt à lui répondre et à lui fournir tous les éclaircissements désirés.

Le cas était le même pour notre ancien confrère M. Lair, dont toutes les journées étaient prises par les affaires¹. Très souvent, vers la fin de l'après-midi ou après le dîner, il allait frapper à la porte de Delisle, se documenter auprès de lui, le consulter sur tout ce qui l'embarrassait.

Beaucoup d'autres que les deux savants ici nommés ont profité de cette libéralité du maître. Jamais il n'y eut homme à qui fût plus étranger un sentiment qu'il n'est pas rare de rencontrer même chez des savants de mérite, une sorte de jalousie inavouée à l'endroit du successeur possible et prévu, une crainte secrète de se voir dépassé, sur la route où l'on s'est engagé, par des émules plus jeunes, qui profiteront des découvertes de leurs devanciers pour pousser plus loin leur pointe. Tout concourait à préserver Delisle des blessures de ce mal qui a mis une souffrance cachée dans la vie de plus d'un érudit de marque. Peut-

1. Voir ma notice sur Jules Lair, lue dans la séance du 15 novembre 1907.

être pourra-t-on dire qu'il avait trop conscience de sa supériorité pour redouter aucune comparaison ; mais, ce qui explique surtout cette absence d'envie et de toute préoccupation personnelle, c'est la passion que Delisle avait vouée à cette science dont les progrès lui tenaient tant au cœur. Sa sympathie était acquise, de prime saut, à tous ceux qui, peu ou prou, feraient avancer cette science. Il leur était reconnaissant. Il les considérait comme des collaborateurs et des amis.

Enfin, il y avait aussi sa bonté d'âme, cette bonté dont le souvenir est resté présent à tous ceux qui l'ont approché, qui ont été sous ses ordres ou qui ont vécu dans son intimité. Il aimait à rendre service, à donner satisfaction aux désirs légitimes et à faire autour de lui des heureux. Cette bonté native se marquait même à de certaines habitudes de langage. Exprimaient-on devant lui une opinion qui lui paraissait mal fondée, il ne disait jamais, — il aurait craint de désobliger son interlocuteur : — « Vous vous trompez », mais il répétait : « Voyons cela, voyons cela ! » et il réfutait doucement l'erreur commise.

L'extrême réserve que Delisle apportait d'ordinaire à s'engager n'a pas laissé parfois de causer quelque humeur à ceux qui venaient lui demander une faveur, par exemple aux candidats qui sollicitaient son suffrage pour entrer à l'Académie. Vous aviez des raisons de croire qu'il ne vous était point défavorable ; mais sauf dans des cas très rares, à moins que le candidat ne fût de ceux qui étaient en droit de se dire ses élèves, vous ne pouviez obtenir de lui un encouragement, une promesse. Il réfléchirait, disait-il, il écouterait la discussion des titres. Dans ce soin qu'il prenait ainsi de se dérober, il y avait peut-être encore un scrupule de sa bonté. Il ne pouvait donner à tous ceux qui se présentaient la réponse qu'ils désiraient, et il lui aurait été désagréable de voir d'honnêtes gens sortir de chez lui n'emportant qu'un refus formel.

Cette réserve d'où il était si difficile de le faire sortir, les partisans de la théorie des races l'expliquaient volontiers par son origine normande. C'était, disait-on, la prudence traditionnelle du Normand qui, en affaires, n'aime à dire ni oui ni non. Quelque part qu'il faille là faire à l'hérédité, ce qui est certain, c'est que, par nature et par habitude, Delisle répugnait à prononcer dès l'abord des paroles qui l'auraient engagé. Ce parti

pris de circonspection risquait parfois de décevoir ceux qui venaient lui soumettre une proposition qu'ils auraient voulu voir acceptée sans retard ; mais il n'a pas peu contribué à établir son autorité scientifique. On le savait résolu à n'affirmer que lorsqu'il avait en main la preuve de ses assertions. Aussi était-on disposé à croire qu'il ne se trompait jamais. On avait presque la superstition de son infaillibilité.

Cette prudence d'esprit n'allait pas sans une énergie de caractère dont il donna plus d'une preuve. Nous avons dit avec quelle fermeté il avait, en 1871, résisté aux agents de la Commune. Quand il était sûr d'être dans le juste et dans le vrai, il n'hésitait pas ; il s'engageait à fond. C'est ainsi qu'il lui fallut beaucoup de décision et de courage pour achever de démasquer Libri. Libri avait de puissants protecteurs dans les régions du pouvoir, dans la presse et dans le monde ; il était soutenu avec passion par un confrère de Delisle, écrivain célèbre et mordant polémiste. Attaquer Libri et le pousser jusque dans ses derniers retranchements, c'était s'exposer à des inimitiés redoutables, à des insinuations perfides et à de cruelles railleries. Rien ne put arrêter Delisle, tant était forte l'indignation, nous pourrions presque dire la haine, qu'il éprouvait contre le larron qui avait dépouillé de leurs trésors sa chère Bibliothèque nationale et plusieurs autres bibliothèques françaises. En même temps qu'un grand érudit, le confrère dont nous honorons aujourd'hui la mémoire fut un cœur vaillant et un grand honnête homme.

VII.

Pour savoir et pour dire combien notre confrère était bon et quelle force d'âme il mettait au service des justes causes, nous n'avons qu'à nous souvenir ; mais il nous faut faire quelque effort de réflexion pour définir avec précision le caractère et la valeur de son œuvre, ainsi que la place qu'il mérite d'occuper au premier rang de ses émules, parmi les plus laborieux et les plus sagaces des savants hommes qui, depuis trois siècles, se sont employés, avec une patiente ardeur, à nous faire connaître, dans le plus exact détail, le passé de notre cher pays, à nous mettre en mesure de payer notre dette de gratitude à tous ceux, chefs d'État et capitaines, artistes et écrivains, qui

ont concouru à faire la France, à lui conquérir la situation qu'elle a occupée dans l'Europe du moyen âge et des temps modernes, à traduire avec force et clarté ses sentiments et ses pensées.

Au lendemain du décès de notre confrère, un de ses plus fervents admirateurs exprimait le regret que Delisle, après avoir réuni en un magistral recueil les actes de Philippe-Auguste, n'ait pas entrepris d'écrire l'histoire du prince et du règne¹. Il se laissait tromper par les sentiments de vénération qu'il portait au maître perdu. Jamais, croyons-nous, Delisle n'aurait eu cette ambition. Je ne sais pas d'homme qui ait été moins tenté de faire autre chose que ce qu'il était, par nature, apte à faire le mieux. Un jour, devant moi, d'Arbois de Jubainville lui demanda pourquoi il n'avait pas donné à son ouvrage sur la condition des classes agricoles en Normandie un épilogue où il aurait rassemblé les traits épars dans le livre, de manière à offrir au lecteur un tableau d'ensemble, le tableau de la vie sociale et morale du paysan normand. « Je n'y ai jamais songé », répondit Delisle, « je n'ai voulu que réunir des faits. Je les ai vérifiés et présentés de mon mieux. D'autres en tireront le parti qu'ils voudront. »

Ce qui, d'ailleurs, eût peut-être suffi à défendre Delisle contre la tentation de se hasarder sur ce terrain, c'eût été l'enseignement de ses premiers maîtres, les Guérard et les Natalis de Wailly. Ces esprits froids et sévères se défiaient, — ils ne s'en cachaient pas, — des larges résumés où se complaisait, dans des livres tels que la *Civilisation de la France*, l'esprit généralisateur d'un Guizot. Ils exprimaient parfois la crainte que ces belles constructions ne reposassent pas toujours sur des fondements très solides, sur une connaissance assez exacte du détail des faits. L'histoire, telle que l'écrivaient Augustin Thierry et Michelet avec la part de divination qu'elle suppose, ne leur était pas moins suspecte. Cette défiance, ils n'avaient point eu de peine à la faire partager au jeune élève de l'École des chartes. Appliquée, dès la première heure, à la transcription des textes et au relevé minutieux des plus petits faits, son intelligence répugna toujours à ce que l'on appelle, d'un nom

1. M. Georges de Manteyer, dans le *Journal des Débats*.

assez impropre, la philosophie de l'histoire et aussi à cette magnifique évocation des choses mortes et des hommes d'autrefois qui nous donne par instants la claire vision et comme l'hallucination du passé.

Soucieux de garder quelque souvenir des années écoulées, les peuples antiques de l'Orient, Égyptiens, Chaldéens, Assyriens, n'avaient su rédiger que des annales plus ou moins sèches. Ce fut le génie de la Grèce qui créa l'histoire et celle-ci, depuis lors, à Rome et chez les peuples modernes, s'est toujours assigné une double tâche. D'une part, et c'est ce dont ailleurs on ne s'était pas avisé, elle s'est appliquée à dégager de la multitude indéfinie des faits ceux qui étaient les plus importants et les plus significatifs, ceux qui pouvaient le mieux servir à caractériser un siècle ou un peuple, à faire apparaître les causes et les effets des événements qu'elle racontait. Les considérations que suggéraient à l'historien ces faits choisis entre tous, un Hérodote et un Thucydide, un Tite-Live et un Tacite les mettent dans la bouche des orateurs qu'ils font parler. Un historien moderne les prend à son compte et les développe en son propre nom; mais, comme son prédécesseur antique, il éprouve le besoin d'expliquer les incidents dont il expose la suite, de s'élever du particulier au général, de découvrir les lois qui président à l'évolution des sociétés humaines. En même temps, dans la part qu'il fait au récit, l'historien cherche, avec plus ou moins de succès, à mettre du mouvement et de la couleur, à dresser devant nous, en pied, les principaux acteurs du drame de l'histoire, à leur rendre assez de vie pour que nous croyions les avoir connus, pour qu'il nous semble entendre le son de leur voix, les regarder agir et marcher sous nos yeux, saisir l'expression de leur physionomie. « Histoire, c'est résurrection », disait Michelet.

L'historien parfait,

Hic qualem nequeo monstrare, at sentio tantum,

devrait posséder au même degré ces deux aptitudes, celle de l'analyse qui aboutit à la synthèse et celle d'une puissance d'imagination qui recrée un monde disparu. Cette perfection, aucun historien ne l'a atteinte, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes. Chez les plus grands et les plus illustres histo-

riens, l'une des deux facultés a toujours été en excès, aux dépens de l'autre. Peut-être, tant écrire l'histoire est une entreprise difficile, la plus difficile où puisse s'essayer l'intelligence de l'homme, cet idéal ne sera-t-il jamais pleinement réalisé.

En tout cas, pour avoir droit au titre d'historien, il faut posséder, dans une mesure plus ou moins large, ou l'esprit philosophique, ou le talent du narrateur. C'est à quoi Delisle n'a jamais visé. Tout ce qu'il se proposait, comme il le dit à d'Arbois, c'était de recueillir des faits; mais, dans ce domaine de l'histoire nationale, il n'est pas de savant qui ait mieux vérifié et mieux classé ceux qu'il portait à la connaissance des travailleurs groupés dans le même champ d'études. Si jamais, ce que nous ne saurions trop désirer, il nous naît un historien qui réussisse à nous offrir, dans un tableau d'ensemble, une image vivante et colorée de ce monde si complexe et si divers que fut la France du moyen âge, c'est au livre de Delisle qu'il aura dû emprunter ceux des traits de ses peintures où l'accent du dessin et la chaleur du ton donneront le mieux l'impression de la vérité retrouvée et de la ressemblance garantie. Delisle n'a pas été un historien, au sens propre du mot; mais on ne saurait nommer un érudit qui ait rendu plus de services à la science historique, qui ait été un meilleur auxiliaire et un plus actif pourvoyeur de l'histoire.

LE TEXTE PRIMITIF
DES
ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS
A SON FILS.

Saint Louis étant demeuré pour tous le roi qui s'est le plus approché du type idéal du souverain chrétien, on a toujours considéré avec une particulière vénération les célèbres *Enseignements* qu'il a laissés à son fils et dans lesquels on pensait trouver les règles de sa conduite morale et politique. Cette vénération, qui s'imposait même à des gens qui n'avaient sans doute jamais vu le texte des *Enseignements*, s'est prolongée à travers les siècles; en 1590, un chansonnier ligueur accusait Henri IV de rester volontairement sourd aux instructions de son grand ancêtre :

Du bon roy saint Louys
Ton droit tu veux prétendre,
Et jamais tu n'ouys
Ny n'as voulu entendre
L'instruction qu'il donna à son fils,
Congnoissant son âge préfix¹.

Deux siècles plus tard, au lendemain de l'exécution de Louis XVI, de courageux royalistes les faisaient imprimer en même temps que le testament du roi martyr².

Et pourtant le texte original, l'autographe du saint qui pouvait passer pour une relique plus précieuse encore que les osse-

1. *Journal de Pierre de l'Estoile*, éd. Halphen, t. IV, p. 233.

2. *Testament de saint Louis, neuvième roi de France, du nom de Louis, suivi du testament de Louis XVI et des 24 heures d'angoisses qui ont précédé son martyre*. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1793, in-8°.

ments si pieusement conservés à Saint-Denis, puisqu'il avait gardé quelque chose de son âme, l'expression même de sa pensée, ce texte disparut de bonne heure; et c'est là un des plus frappants exemples de l'incurable négligence qui, malgré des réactions plus intelligentes que durables, régna jusqu'aux temps modernes dans la conservation des monuments historiques en France. Mais l'oubli dans lequel il tomba n'empêcha pas les copies, les traductions, même les versions plus ou moins modifiées ou augmentées de se multiplier. Lorsque parut la bulle de canonisation de saint Louis, les exemplaires des *Enseignements* répandus dans le public présentaient, dans la forme comme dans le fond, des différences notables.

Chose étrange! malgré la popularité relative des *Enseignements de saint Louis*, ces différences, si elles n'ont pas été ignorées, sont demeurées plusieurs siècles sans amener aucune discussion sur l'établissement du texte; et ce n'est qu'en 1869 que M. Paul Viollet éleva des doutes sur l'authenticité de certains passages admis dans les versions les plus acceptées¹, authenticité que Natalis de Wailly prétendit maintenir sans parvenir à opposer aux solides arguments de M. Viollet des arguments d'égale valeur². Mais, malgré les divergences qui les séparaient, les deux éminents contradicteurs étaient d'accord sur un point : à savoir que toutes les versions des *Enseignements* se divisaient en deux groupes principaux, l'un comprenant des versions plus étendues dont les versions du second groupe n'auraient donné qu'un abrégé. Une nouvelle étude des deux textes, l'examen de plusieurs copies importantes, dont il n'avait pas été fait usage dans cette controverse, m'ont amené à reprendre une partie de la discussion. On me pardonnera d'y apporter quelque minutie, l'exemple des maîtres qui m'ont tracé le chemin m'en fait une obligation. La reconnaissance que je dois à la mémoire de M. de Wailly, dont la bienveillance a

1. *Note sur le véritable texte des Instructions de saint Louis à sa fille Isabelle et à son fils Philippe le Hardi* (Bibliothèque de l'École des chartes, année 1869, p. 129).

2. *Joinville et les Enseignements de saint Louis à son fils* (Bibliothèque de l'École des chartes, année 1872, p. 386). — Le même mémoire a été reproduit dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVIII, 1^{re} partie, p. 263. — M. Viollet y répondit par un nouvel article : *Les Enseignements de saint Louis à son fils*, paru dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1874, p. 5.

encouragé mes débuts dans la carrière historique, le respectueux et confraternel attachement qui me lie à M. Viollet m'imposent le devoir de ne présenter à l'unique survivant de cette mémorable controverse que des observations dont la méthode, tout au moins, soit digne des modèles qu'il ne cesse de donner dans ses propres travaux.

I.

CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES LES « ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS » FURENT REMIS A SON FILS.

Avant tout, il importe de préciser les circonstances dans lesquelles les *Enseignements de saint Louis* furent composés et remis à Philippe le Hardi. Les traditions, encore aujourd'hui répétées en ce qui les concerne, sont en effet complètement erronées et les savants eux-mêmes en ont presque tous subi plus ou moins l'influence.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas de représentation figurée des derniers moments de Louis IX où l'on ne montre le roi expirant, remettant à celui qui allait être son successeur le texte des célèbres *Enseignements* que, déjà près de sa fin, il avait tenu à écrire de sa propre main¹. Cette scène si belle, dont l'ordonnance est conforme aux récits les plus répandus, à celui de Joinville qui, pour les modernes, est l'historien par excellence de saint Louis, à celui des *Chroniques de France*, acceptées comme histoire officielle de nos rois par les générations plus rapprochées de l'époque de saint Louis, cette scène n'est nullement conforme à la vérité.

Joinville, il est vrai, a eu, sur les derniers moments de son royal ami, des renseignements précis communiqués par un témoin oculaire, le propre fils du défunt, Pierre d'Alençon; mais ces renseignements ne portent que sur les pieuses paroles et les dernières prières de l'agonisant² et, quant à ce qui touche la remise des *Enseignements* et la suprême entrevue du roi avec Philippe le Hardi, le sénéchal de Champagne a purement

1. Il convient cependant de citer comme exception la peinture qui, dans le ms. français 1136 (fol. 82), accompagne le texte des *Enseignements* : saint Louis y est représenté assis à côté de son fils.

2. Joinville, §§ 756 et 757 de l'édition de M. de Wailly.

et simplement reproduit, — M. Viollet l'a jadis surabondamment démontré¹, — un extrait d'une ancienne version des *Chroniques de France*. Or, pour cette partie, celles-ci ne sont que la traduction de la *Vie latine de saint Louis* par Guillaume de Nan-gis, lequel a eu lui-même pour sources Geoffroy de Beaulieu et Primat. Ces deux sources primitives permettent de négliger les récits qui en dérivent, mais doivent être comparées avec un troisième texte, l'œuvre de Guillaume de Saint-Pathus, texte de grande importance, puisqu'il n'est guère que la synthèse des témoignages recueillis lors de l'enquête pour la canonisation de saint Louis.

Or, pas un des trois auteurs que je viens d'énumérer ne rapporte la scène dramatique que nous aimions à nous figurer. Le premier en date et le principal, Geoffroy de Beaulieu, confesseur du roi, que ses fonctions attachaient à la personne du mourant, qui lui a lui-même administré les derniers sacrements, ne dit pas un mot de la présence de Philippe le Hardi au lit de mort de son père dans le chapitre XLIV, où il raconte la maladie et la fin de saint Louis. Lorsqu'il parle de ses *Enseignements*, c'est au chapitre XIV, consacré à la sollicitude du roi pour la formation morale de ses enfants. On me pardonnera de reproduire ici ce texte sans doute très connu, mais aux termes précis duquel on s'est trop peu tenu :

Ceterum in finem presentis capituli supponere dignum duxi qualiter pater catholicus, quasi Domino revelante, proprie mortis prescius, ante suam infirmitatem extremam scripsit in gallico manu sua salutaria documenta et catholica instituta, que filio suo primogenito, et in ipso ceteris liberis quasi pro testamento reliquit. Horum documentorum manu sua scriptorum post mortem ipsius ego copiam habui, et sicut melius et brevius potui transtuli de gallico in latinum ; quæ documenta sunt hec : ...².

De ce passage, il résulte qu'à une époque antérieure à sa maladie, saint Louis écrivit de sa main, en français, de salutaires *Enseignements* qu'il laissa, en manière de testament, à son fils aîné et, par lui, à ses autres enfants. On n'y dit nullement qu'il les ait écrits lorsqu'il se sentait mortellement atteint ; mais on y

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1874, p. 18 et suiv.

2. *Historiens de France*, t. XX, p. 8^{sc}.

déclare au contraire que ce fut *ante suam infirmitatem extremam*; on n'y dit pas plus qu'il remit ces *Enseignements* à son fils lorsqu'il fut à l'article de la mort, et il n'y a pas non plus la moindre mention de cette remise au chapitre XLIV, consacré aux derniers moments du roi.

De même, Guillaume de Saint-Pathus, qui se borne à nous dire en son neuvième chapitre que « li benoiez rois a son fiuz mon seigneur Phelipe, qui regna après lui, escrist de sa propre main et lessa escrit un saint enseignement... »¹, ne fait pas la moindre allusion aux *Enseignements* dans le récit particulièrement détaillé de la pieuse fin du roi, qu'il fait au vingtième chapitre².

Quant à Primat, assez bien renseigné pour nous donner, presque jour par jour, le récit des dernières semaines de la vie de saint Louis, il ne parle des *Enseignements* qu'après avoir raconté la fin de la Croisade et même les funérailles du roi à Saint-Denis; et il les mentionne en de tels termes qu'on pourrait croire que le texte qu'il en publie, texte d'ailleurs analogue à celui de Geoffroy de Beaulieu, n'est qu'un résumé des préceptes donnés de vive voix par le défunt à son fils au cours de sa vie : « Et aprez ce, les enseignemens de li ne sont pas à oublier en ce lieu-ci, c'est assavoir comment il introduisoit, *quant il vivoit*, Phelipe, son ainsné filz, par très sainz enseignemens, *et li disoit* : ...³. »

Ainsi, ni Geoffroy de Beaulieu, ni Primat, ni les témoins oculaires, dont Guillaume de Saint-Pathus a résumé les dépositions, ne disent rien qui puisse faire croire que Philippe le Hardi a reçu le texte des *Enseignements* des mains de son père mourant. J'ai déjà dit que la tradition contraire, vulgarisée par les *Chroniques de France* et par Joinville, remontait à Guillaume de Nangis. Celui-ci, dans sa *Vie latine de saint Louis*, après avoir emprunté à Primat ce qu'il dit de la mort du comte de Nevers et de celle du légat, parle de la maladie du roi et poursuit en ces termes :

Qui sentiens sibi mortem imminere, convocato Philippo filio suo primogenito, eidem quasi pro testamento documenta salutaria

1. *Guillaume de Saint-Pathus*, éd. Delaborde, p. 64.

2. *Ibid.*, p. 153 à 155.

3. *Historiens de France*, t. XXIII, p. 59^{re}.

*et catholica instituta que ante infirmitatem suam extremam, tanquam Domino revelante, mortis proprie conscius, manu sua in gallico scripserat, edidit in modum qui sequitur...*¹.

Il est facile de voir que presque tout ce passage est tiré de Geoffroy de Beaulieu. Quant à ce que Guillaume y a ajouté et qui se réduit en somme aux mots *sentiens sibi mortem imminere, convocato Philippo filio suo primogenito*, c'est une addition pour ainsi dire inconsciente et qui a été amenée par la phrase : « Prévoyant sa propre mort, *proprie mortis prescius* », de Geoffroy de Beaulieu, dont Nangis a complété le sens comme s'il y avait eu « prévoyant sa mort prochaine ». Or, non seulement rien dans Geoffroy de Beaulieu, dans Primat ou dans Guillaume de Saint-Pathus n'autorise à croire que les *Enseignements* aient été rédigés lorsque saint Louis se sentit touché à mort ; mais même il résulte d'un passage commun à toutes les versions, que le roi n'envisageait alors que comme une éventualité incertaine le cas où son fils lui survivrait². Bien plus, il considérerait cette éventualité comme si peu imminente que, dans le texte bref, il recommande à Philippe d'être fidèle à ses devoirs envers « son père et sa mère »³. Enfin, il y a même certains passages qui, bien que propres à la seule version développée, ne pouvaient avoir de sens que tant que Philippe le Hardi n'aurait pas encore recueilli le pouvoir suprême. Telle est la restriction apportée à l'ordre de châtier quiconque aura dit « vilenie de Dieu et de ses sains..., mais s'il estoit clers, *ou si grans persone que tu ne le deusses justicier*, tu le feroies dire a qui justicier le porroit »⁴.

C'est encore au même besoin instinctif de compléter le tableau et aussi d'arrondir sa période que Guillaume de Nangis a cédé en ajoutant le membre de phrase : *convocato Philippo filio suo primogenito*, lequel ne provient pas de renseignements d'autre origine. Il est en effet certain que Philippe n'assista pas à la mort de son père, la maladie dont il était lui-même atteint le

1. *Historiens de France*, t. XX, p. 456e. Ce qui est imprimé en italiques provient de Geoffroy de Beaulieu. Cf. *Ibid.*, p. 8bc.

2. § 35 de l'édition de M. de Wailly. « ... se il plaît a Nostre Signor que je muir avant que toi » (version développée) ; « se je muire avant toy... » (version brève). — Voy. aussi le § 17.

3. « A ton pere et a ta mere dois tu amour et reverence » (§ 24, note 5).

4. § 16 de l'édition de M. de Wailly.

rendant incapable de quitter son lit. Dès le 3 août, il était tellement « malade de fièvre » qu'il fallut lui cacher, comme à son père, la mort de son frère le comte de Nevers¹. Le 7, sa « bataille » dut marcher sans lui à l'ennemi, « car adonques nécessité de maladie l'en contraingnoit a demourer »². Enfin, le 25, il était encore en tel état qu'il ignorait la mort de son père au moment où son oncle Charles d'Anjou vint le voir³.

Donc, si nous demeurons dans le doute sur le moment auquel saint Louis remit ses *Enseignements* à Philippe le Hardi, nous sommes en tout cas certains que ce ne fut pas à son lit de mort, et plusieurs passages impliquent que le roi comptait voir, de son vivant, son fils profiter des salutaires préceptes qu'il y avait consignés. Il importait de faire cette constatation, car, sous l'influence de l'opinion reçue, M. Viollet lui-même considérait la recommandation d'honorer son père comme inadmissible dans « des instructions qui ont tout particulièrement en vue l'époque où le jeune homme sera orphelin »⁴.

Quant à l'époque à laquelle saint Louis avait écrit ces instructions, les termes de Geoffroy de Beaulieu, *ante suam infirmitatem extremam*, semblent bien donner à penser que ce fut peu de temps avant cette dernière maladie, sans doute en Afrique, ou peut-être durant la traversée, pendant laquelle nous savons qu'il fit des additions à son testament; mais ils ne l'expriment pas formellement, et ce que nous savons des soins que Louis IX donna toute sa vie à la formation morale et à la direction morale de ses enfants ne rendrait pas étonnant qu'il eût pensé beaucoup plus tôt à en mettre les principes par écrit⁵. En effet, non seulement il avait coutume d'adresser chaque soir à ses enfants réunis autour de lui quelques paroles d'édification⁶, mais même lorsqu'il était éloigné d'eux, il continuait à s'occuper

1. Prinat, dans les *Historiens de France*, t. XXIII, p. 51^{PH}.

2. *Ibid.*, p. 53^E.

3. *Ibid.*, p. 58^A.

4. *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1869, p. 141.

5. Il n'y a aucun compte à tenir de la phrase du texte français de Guillaume de Nangis : « Les ensengniemens ... que il avoit escrits de sa propre main pièce en France. » C'est évidemment le résultat d'une erreur du traducteur qui a cru voir dans le texte latin : « manu sua in Gallia scripserat, » là où il y avait « manu sua in gallico scripserat ». Cf. *Historiens de France*, t. XX, p. 456^E et 457^D.

6. Geoffroy de Beaulieu, dans les *Historiens de France*, t. XX, p. 7^D.

de leur direction. C'est ainsi que, durant sa première croisade, il avait fait parvenir à sa fille Isabelle une lettre où il l'engageait fortement à entrer en religion¹. Cette lettre, qui ne nous a pas été conservée, ne peut d'ailleurs pas être confondue avec les *Enseignements* bien connus que reçut de lui la même Isabelle, devenue reine de Navarre, et dont le texte, qui présente plus d'une analogie avec celui des *Enseignements* adressés à Philippe le Hardi, fournit à l'étude de ceux-ci d'utiles éléments de comparaison².

II.

LE GRAND TEXTE DES « ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS A PHILIPPE LE HARDI » ET SES « ENSEIGNEMENTS A SA FILLE ISABELLE, REINE DE NAVARRE ».

J'ai déjà rappelé, au commencement de ce mémoire, que, les différences secondaires mises à part, tous les textes des *Enseignements de saint Louis à son fils* pouvaient, ainsi que l'a nettement établi M. Viollet, se classer en deux familles bien distinctes : une famille de grands textes à laquelle appartenait celui qui fut produit dans l'enquête de canonisation de saint Louis et qui était transcrit dans les *Mémoriaux de la Chambre des comptes* ; puis une famille de textes rédigés en termes beaucoup plus brefs et dont Geoffroy de Beaulieu a donné, sous forme de traduction latine, le type le plus ancien.

Je ne parle pas ici d'un troisième groupe auquel appartenait le type reproduit dans les *Grandes Chroniques de France*. M. Viollet en a fait justice, et il me paraît difficile de ne pas reconnaître avec lui que les textes dont Natalis de Wailly le composait ne sont que des textes de la seconde famille augmentés d'interpolations. Je ne parle pas non plus d'un quatrième groupe dont l'existence n'a pas encore été signalée, bien que M. de Wailly ait fait usage d'un manuscrit qui s'y rattache :

1. *Historiens de France*, t. XX, p. 8a.

2. Kervyn de Lettenhove avait cru retrouver dans un manuscrit du xv^e siècle des *Conseils de saint Louis* adressés à une autre de ses filles ; mais ces *Conseils*, reproduits depuis lors au t. XXIII des *Historiens de France* (p. 131-134), ne sont qu'une lointaine et assez grossière imitation des *Enseignements à Isabelle*.

ce sont des textes de la première famille, mais modifiés et amplifiés au moyen de gloses et parfois d'emprunts faits aux textes brefs.

Les grands textes nous sont parvenus sous trois formes que je vais énumérer :

1° De ces textes, celui qui fut produit dans l'enquête de canonisation sous la foi du serment devait être assurément celui qui présentait le plus de garanties d'authenticité. Guillaume de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite, qui, comme on le sait, a eu sous les yeux les documents de cette enquête, en a conservé la teneur ; mais le texte qui nous est arrivé par cette voie, bien que rédigé en français, doit être loin de reproduire les termes dans lesquels le saint roi avait formulé ses instructions. Il est en effet prouvé que le Confesseur avait composé son ouvrage en latin ; il y avait donc donné en cette langue les *Enseignements de saint Louis* que Beaulieu déclare positivement avoir été écrits *in gallico*¹. Or, comme nous n'avons qu'une traduction française de l'œuvre de Guillaume de Saint-Pathus, le texte qu'elle contient ne peut être que le résultat d'une double version, d'abord de français en latin, puis de latin en français².

2° La comparaison du texte français de Guillaume de Saint-Pathus avec le texte latin des *Enseignements*, inséré dans la compilation du moine Yves qui fut présentée à Philippe le Long par l'abbé de Saint-Denis, Gilles de Pontoise³, donne à croire que celui-ci doit être à peu près identique au texte latin perdu de Guillaume de Saint-Pathus ou au texte latin de l'enquête que celui-ci devait avoir sous les yeux. Il est donc d'un degré plus rapproché du texte original.

3° Enfin voici un texte qui présente également de grandes garanties d'authenticité et qui, rédigé en français, doit être le plus voisin de l'original. Outre sa production dans l'enquête de canonisation, le texte développé des *Enseignements* avait reçu

1. Je n'ai pas à rechercher ici si cette traduction latine des *Enseignements* est du fait de Guillaume de Saint-Pathus ou du fait du rédacteur de l'enquête de canonisation rédigée tout entière en latin.

2. On trouvera la plus récente édition de ce texte à la p. 64 de la *Vie de saint Louis*, par Guillaume de Saint-Pathus, que j'ai publiée en 1899 dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*.

3. *Historiens de France*, t. XX, p. 47^b.

une autre consécration officielle par l'insertion dans les registres de la Chambre des comptes¹. Ces registres ont péri, mais les copies qu'ils contenaient ont été publiées par Théveneau et par Moreau². MM. de Wailly et Viollet n'avaient connu ce texte que par ces éditions. La découverte faite depuis lors par M. Charles-Victor Langlois d'une première rédaction du registre *Noster* remontant au second quart du xiv^e siècle, échappée à l'incendie de 1737 et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le n° 12814 du fonds latin³, m'a permis d'utiliser, pour la première fois, la plus ancienne copie du texte original français.

A ce même texte de la Chambre des comptes se rattachent deux copies du xv^e siècle insérées dans les mss. latins 4641^b et 5869.

Les textes modifiés et amplifiés, qui forment le quatrième groupe, dont je parlais tout à l'heure et auquel appartiennent les manuscrits français 1136 (ancien 7375³)⁴ et nouv. acq. fr. 4338⁵ copiés l'un sur l'autre, ainsi que le manuscrit 10406 de Bruxelles, dérivent aussi du texte de la Chambre des comptes. Ils ne pré-

1. Mémoires *Noster*, fol. 10; *Qui es*, avant le fol. 21; *Croix*, fol. 1. Voy. Joseph Petit, Gavrilovitch, Maury et Theodoru, *Essai de restitution des plus anciens mémoires de la Chambre des comptes de Paris*, dans la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*, fasc. VII, p. 69, n° 365.

2. Théveneau, *Les préceptes du roy saint Louys à Philippe III son fils...* Paris, 1627, in-8°, p. 534; Moreau, *Discours sur l'histoire de France*. Paris, 1788, in-8°, t. XX, appendice p. iij. — Les éditeurs des *Historiens de France* ont commis une erreur reproduite dans une note de l'*Essai de restitution* lorsqu'ils ont dit que Claude Ménard avait publié à la suite de son édition de Joinville « la copie que lui avoit communiquée Loisel de l'*Enseignement de saint Loys à son fils*, tel qu'il se lisoit en des registres de la Chambre des comptes » (*Historiens de France*, t. XX, p. 302, note 2). Ménard n'indique en aucune façon la provenance du « manuscrit communiqué par Monsieur Loisel, avocat en Parlement », d'où il a tiré sa copie, laquelle d'ailleurs appartient à la rédaction brève (*Histoire de S. Loys...*, par Messire Jean, sire de Joinville. Paris, 1617, in-4°, p. 351); mais je crois pouvoir l'identifier avec le ms. fr. 25462 de la Bibliothèque nationale, lequel contient, au fol. 200, un texte tout semblable.

3. *Essai de restitution des plus anciens mémoires de la Chambre des comptes de Paris* (préface, p. xii).

4. C'est le ms. 3 de M. de Wailly.

5. Le ms. nouv. acq. fr. 4338 a été décrit par Léopold Delisle, *Notice sur un recueil de traités de dévotion ayant appartenu à Charles V* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 1869, p. 532-542).

sentent que très peu d'intérêt au point de vue de l'établissement du texte.

Enfin, il est utile de rappeler qu'un certain nombre d'articles du grand texte se retrouvent conçus en termes souvent identiques, mais disposés dans un ordre différent, dans les *Enseignements à Isabelle* auxquels j'ai lieu de croire qu'ils ont été empruntés. Ainsi que le constatait jadis M. Viollot, le texte des *Enseignements à Isabelle* n'offre pas de difficultés sérieuses et les rapprochements que j'aurai à faire, chemin faisant, avec les *Enseignements* adressés à son frère, joints à l'édition que j'en donnerai plus loin, me dispensent d'en faire une étude spéciale¹.

III.

DES DIFFÉRENTS TEXTES DE LA RÉDACTION BRÈVE DES « ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS A SON FILS ».

La rédaction brève des *Enseignements de saint Louis à son fils* a dû être plus répandue que la rédaction développée. Elle nous est parvenue sous diverses formes que je vais énumérer :

1^o *Traduction latine de Geoffroy de Beaulieu et textes dérivés*. — Des textes de cette rédaction, le plus ancien est la traduction latine que Geoffroy de Beaulieu en a donnée, dans son panégyrique de saint Louis, d'après l'original autographe, traduction que l'on a considérée jusqu'ici comme un abrégé. Il est aujourd'hui reconnu que ce panégyrique fut composé entre 1272, date où Grégoire X fit demander à Geoffroy d'en entreprendre la rédaction, et 1275, date de la mort de l'auteur². La dernière édition est celle qui a paru dans le tome XX des *Historiens de France* (p. 8).

Avec ce texte s'accorde en substance, sinon littéralement, un texte latin du xv^e siècle, qui se lit au fol. 81 d'un recueil autrefois conservé dans la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps à Cheltenham et portant aujourd'hui le n^o 34763 des manuscrits additionnels au British Museum.

1. Je ne dis rien des *Conseils de saint Louis à une de ses filles* retrouvés par Kervyn de Lettenhove dans un ms. du xv^e siècle et qui ont été reproduits dans le t. XXIII (p. 132) des *Historiens de France*; j'ai dit plus haut, p. 80, n. 2, que c'était une œuvre de fantaisie.

2. A. Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, t. III, n^o 2542.

J'ignore si c'est également le cas d'un autre texte latin transcrit au fol. 151 du manuscrit 28871 du même fonds additionnel.

Geoffroy de Beaulieu ayant servi de source à Primat et à Guillaume de Nangis, dans sa biographie de saint Louis, ceux-ci ont reproduit plus ou moins fidèlement sa traduction. Par suite, c'est de là que dérivent les versions en langue vulgaire contenues dans la traduction française de la biographie de saint Louis et dans les diverses rédactions des *Chroniques de France*, lesquelles ont, on le sait, pour source cette biographie française. Les compilateurs des *Chroniques de France* y ont, comme l'a jadis démontré M. Viollet, introduit de curieuses interpolations que Joinville a répétées d'après ces *Chroniques*, interpolations dont M. Viollet a trop bien démontré le caractère apocryphe pour qu'il soit nécessaire de répéter ici ses arguments. Je me bornerai seulement à en ajouter un nouveau : c'est que les conseils contenus dans ces interpolations touchant les tailles, les coutumes, l'appui que le roi pouvait trouver contre la noblesse dans la bourgeoisie des bonnes villes, ne pouvaient avoir de sens que pour l'héritier du trône. Or, aucun des exemplaires du texte développé, destiné, comme je le montrerai plus loin, à Philippe le Hardi seul, n'en contient la moindre trace, et c'est justement dans celui des deux textes qui n'était pas spécial au futur roi que les compilateurs ont eu la maladresse de les insérer.

2° *Textes français complets*. — Beaulieu affirmant en termes formels que sa traduction a été faite sur l'original, nous devons croire que deux manuscrits du xiv^e siècle qui donnent un texte français de contenu identique à sa traduction, mais dont les termes parallèles ne peuvent passer pour être traduits du latin de Beaulieu, ont sans doute reproduit une version très voisine du texte original. Ce sont les manuscrits 1273 de la bibliothèque Sainte-Geneviève et français 22921 de la Bibliothèque nationale.

Je ne mentionne que pour mémoire le manuscrit français 916 (ancien 1474) de la Bibliothèque nationale; c'est une copie du manuscrit français 22921.

3° *Texte du manuscrit français 25462*. — Beaulieu, les manuscrits 1273 de Sainte-Geneviève et français 22921 donnent le contenu intégral de la rédaction brève. Voici un texte qui nous est parvenu par un manuscrit plus ancien et qui, malgré l'omission d'un article et la langue fortement teintée de picard,

mérite que l'on en tienne grand compte. Il se trouve dans le manuscrit français 25462 de la Bibliothèque nationale que le caractère de l'écriture pourrait faire remonter aux toutes dernières années du XIII^e siècle, et c'est lui qui a été communiqué par Loisel à Claude Ménard¹. L'article qui y est supprimé est celui où le roi enjoint à son fils d'être soumis au pape « comme à pere esperituel »².

La suppression de cet article est un fait intéressant et qui vaut la peine qu'on s'y arrête. On ne peut douter que cet article figurât dans l'autographe de saint Louis; il se trouve dans la traduction latine de Geoffroy de Beaulieu et il est répété dans le texte développé. Il a été reproduit dans tous les textes immédiatement dérivés de Beaulieu, tels que Primat et la biographie latine de saint Louis par Guillaume de Nangis; par contre, on ne le trouve plus dans la traduction française de cette biographie et dans les reproductions qu'en ont données les diverses rédactions des *Chroniques de France*. C'est dans la politique qu'il faut chercher la raison de ce fait : la biographie latine avait paru du vivant de Philippe le Hardi, alors que les rapports entre la couronne de France et le Saint-Siège étaient normaux. On sait aussi que la traduction française ne vit le jour que sous le règne de Philippe le Bel; la significative omission que nous signalons ici ne montre-t-elle pas que ce fut à une époque où avait déjà éclaté le différend du roi avec Boniface VIII et où les historiographes officiels n'avaient garde de laisser subsister, dans un texte appelé à une grande publicité, une recommandation aussi contraire à la ligne de conduite adoptée par le souverain?

4^e *Le texte retrouvé au Trésor des chartes par Gérard de Montaigu*. — La même omission se remarque dans un texte sur lequel son origine ne peut pas ne pas attirer particulièrement l'attention. Bien qu'il ne soit pas inédit, il se trouve avoir cependant échappé à la plupart des érudits. L'histoire en est assez curieuse pour mériter d'être rapportée avec quelques détails.

Aucun des souverains qui ont succédé à saint Louis sur le trône de France n'a porté à sa mémoire plus de vénération que Charles V. Nous savons, par une prière insérée dans un de ses

1. Voy. plus haut, p. 82, note 2.

2. Art. 25.

livres d'heures, que c'était à l'intervention de son bienheureux aïeul qu'il avait recours pour obtenir d'en haut les lumières nécessaires au gouvernement de son peuple¹. Mais nulle part cette vénération ne se manifeste d'une façon plus éclatante que dans le préambule de l'ordonnance où fut fixée à quatorze ans la majorité des rois. « Considérant, — ce qui est gravé dans notre cœur en caractères indélébiles, — que notre très saint aïeul et prédécesseur, notre patron, défenseur et particulier seigneur saint Louis, fleur, honneur, lumière et miroir non seulement de la race royale, mais de tous les Français; dont le souvenir demeure en bénédiction et ne périra pas dans la suite des siècles, et de qui l'on rapporte qu'avec la grâce divine il a complètement échappé à la contagion du péché mortel; qu'il a si bien gouverné le royaume et la chose publique, que sa glorieuse vie, objet de l'admiration du monde aussi longtemps que le soleil parcourra l'écliptique, doit à bon droit nous entraîner à les imiter, nous et nos successeurs, de sorte que sa vie nous serve de modèle...². » La célèbre ordonnance qui s'ouvre par cette hyperbolique glorification de Louis IX fut, on le sait, donnée à Vincennes au mois d'août 1374. Or, cette même année 1374 et dans ce même lieu de Vincennes, un texte des *Enseignements de saint Louis*, retrouvé au Trésor des chartes, fut présenté au roi dans des circonstances qui parurent assez importantes pour que l'on tînt à en conserver le souvenir dans une note spéciale insérée dans un recueil composé sur l'ordre de Charles V. C'est là un rapprochement qui peut n'être pas sans intérêt. Non pas que l'on voie dans ce nouveau texte rien qui se rapporte à la majorité des rois, car on y chercherait vainement autre chose que des directions morales; mais de même que Charles V, — Siméon Luce l'a jadis montré³, — se plaisait à suivre, dans la pratique de son gouvernement, des inspirations tirées de la *Politique* d'Aristote, il aurait sans doute aimé à trouver dans les paroles du roi, qu'il considérait comme son modèle, le principe tout au moins de la décision qu'il allait prendre et que le souvenir de

1. Voy. Léopold Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*, 1^{re} partie, p. 211.

2. *Ordonnances*, t. VI, p. 28.

3. *Le principe électif, les traductions d'Aristote et les parvenus au XIV^e siècle*, dans Siméon Luce, *La France pendant la guerre de Cent ans*, 1^{re} série, p. 180-202.

l'âge auquel on croyait alors que saint Louis fut couronné¹, les décisions analogues, prises par Philippe le Hardi au lendemain même de la mort de son père et renouvelées par lui en décembre 1271², pouvaient l'autoriser à croire conforme aux manières de voir du saint roi. Nous ne serions donc pas étonné que le texte retrouvé au Trésor des chartes l'eût été à la suite de recherches entreprises par son ordre.

Sans doute, il est bien évident que depuis le temps qu'il exerçait le pouvoir suprême et soucieux, comme il l'était, d'imiter les exemples de son vénérable ancêtre, Charles V n'avait pas attendu jusque-là pour se pénétrer des maximes contenues dans les célèbres *Enseignements* dont les registres de sa Chambre des comptes et les livres de sa Librairie lui fournissaient de multiples exemplaires. D'où vient donc que la découverte d'un nouvel exemplaire, dont le contenu ne différait d'ailleurs pas notablement de certains textes déjà connus, de celui de Geoffroy de Beaulieu par exemple, ait paru assez importante pour que l'inventeur ait tenu à la mentionner avec une certaine solennité? La chose est d'autant plus digne d'attention que cet inventeur était un archiviste dont le sens critique ne serait pas indigne des plus subtils parmi nos diplomates actuels : c'était Gérard de Montaigu, l'incomparable garde du Trésor des chartes.

Il y avait quatre ans qu'il revisait, ordonnait, inventoriait les archives confiées à ses soins, lorsqu'il mit la main sur le texte dont il s'agit. Ce texte n'appartenait pas à la rédaction développée conservée dans les registres de la Chambre des comptes; mais il ne présentait aucune nouveauté dans son contenu, car il était, à part des variantes peu considérables, identique à celui

1. Louis IX, né le 23 avril 1214, n'était que dans sa treizième année lorsqu'il fut couronné le 29 novembre 1226; mais, dès le XIII^e siècle, une tradition, dont Philippe Mousket (v. 27463) et le *Ménestrel de Reims* (éd. de Wailly, § 337) se sont déjà fait l'écho, lui donnait alors quatorze ans. Bien que cette tradition n'eût pas été acceptée dans les officielles *Chroniques de France* qui, reproduisant la Biographie de saint Louis par Guillaume de Nangis, n'accordent même pas douze ans accomplis au jeune roi lors de sa consécration (éd. Paulin Paris, t. IV, p. 230), Charles V, dans le préambule de l'ordonnance sur la majorité des rois, se fiant sans doute à l'indication différente contenue dans la *Chronique* du même Guillaume de Nangis (éd. Géraud, t. I, p. 176), le dit dans sa quatorzième année lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, « in etatis sue quarto decimo anno regni regimen assumpsit » (*Ordonnances*, t. VI, p. 28).

2. Dupuy, *Traité de la majorité de nos rois*, p. 142 et 143.

que l'on connaissait par Geoffroy de Beaulieu et que Guillaume de Nangis avait vulgarisé. Qu'avait-il donc de particulier pour que l'archiviste expert le transportât au château de Vincennes afin de le mettre sous les yeux du roi et pour que celui-ci en fît, comme on le verra tout à l'heure, insérer la copie dans un recueil officiel? Gérard de Montaigu nous le dit dans la note jointe à cette copie :

L'original de ces enseignements, lequel estoit escript d'une grosse lettre qui n'estoit pas trop bonne, fut trouvé par moy, Gerart de Montagu, secretaire du roy, ou Tresor de ses privileges, chartres et registres, dont j'estoie garde, et le baillay au roy en sa tour du bois de Vincennes, l'an mil III^e LXXIIII, lequel le bailla lors a monseigneur le duc de Bourbon, frere la royne, lesquelz estoient descendus du roy saint Loys dessus dit. Et me commanda le roy que j'en retenisse autant pour garder en son dit Tresor, et aussi pareillement bailla lors le roy au dit duc de Bourbon l'original des Enseignements qui s'ensuivent ¹.

Je crois qu'il faut chercher dans les mots que j'ai soulignés la raison de l'importance attribuée par Gérard à l'exemplaire qu'il avait retrouvé : c'est qu'il n'était pas écrit d'une correcte écriture de scribe professionnel, mais d'une grosse écriture telle que celle du testament raturé et corrigé de Philippe-Auguste² ou telle que celle des apostilles autographes que Joinville ajoutait volontiers au revers ou au bas des chartes rédigées par ses clercs³; bref, d'une écriture que l'archiviste de Charles V pourrait bien avoir prise pour l'écriture personnelle de saint Louis. La provenance du document n'aurait d'ailleurs pas été pour contredire pareille attribution; dans quel lieu plus approprié que le Trésor des chartes Philippe le Hardi aurait-il pu faire déposer le texte original des *Enseignements* qu'il avait reçus de son père?

1. Les « Enseignements qui s'ensuivent » sont ceux que saint Louis adressa à sa fille Isabelle. La présente note a été déjà publiée par Du Cange et par M. Dusevel; elle provient du registre AA⁴ des archives municipales d'Amiens. Voy. plus loin, p. 89-90.

2. Voy. le fragment de ce testament reproduit dans le *Musée des Archives nationales*, p. 123, n° 214.

3. *Ibid.*, p. 163, n° 300.

Mais quelque séduisante que fût cette hypothèse, elle est, pour nous, inadmissible. Il manquait, dans l'exemplaire du texte bref ainsi retrouvé et dont la copie nous a été conservée, certains articles que nous savons, par Geoffroy de Beaulieu, avoir existé dans l'original autographe qu'il a traduit; c'est ainsi que la recommandation d'être soumis au pape y était omise. Le sage roi en fit-il la remarque? Gérard de Montaigu eut-il assez de sens critique pour renoncer de lui-même à l'espoir d'avoir retrouvé un écrit de la main de saint Louis? Toujours est-il que, tout en ordonnant à son archiviste d'en garder copie, Charles V était si loin de considérer le document récemment découvert comme un autographe qu'il en fit abandon à son beau-frère¹.

Le fait de la découverte que je viens de rapporter a été connu de Robert Gaguin qui, par suite d'une faute d'impression, semble le faire remonter à 1364². Du Cange l'a également connu et il a même publié le texte de la note de Gérard de Montaigu; mais on croirait, à le lire, qu'il l'aurait rencontré dans quelque registre de la Chambre des comptes³. Je pense qu'il y a là une confusion de la part de l'illustre savant. Il n'y avait à la Chambre des comptes qu'un texte développé⁴. Or, le texte trouvé au Trésor des chartes appartenait, je le répète, à la rédaction brève. Du Cange avait dû le voir dans un registre d'Amiens, sa ville natale, registre portant aujourd'hui, aux archives municipales, la cote AA 4, d'après lequel M. Dusevel a publié, en 1839, une copie du texte bref suivie de la note de Gérard de Montaigu⁵. Cette publication demeura presque inaperçue, et ni M. de Wailly

1. Il me sera peut-être permis de faire remarquer en outre que le texte ainsi abandonné à une branche cadette de la maison royale était justement celui qui, d'après les conclusions que j'exposerai plus loin, n'était pas spécial à l'héritier du trône.

2. Robert Gaguin, *Compendium de Francorum gestis*. Paris, 1528, in-8°, fol. cxvij.

3. A propos du texte des *Enseignements* donné par Joinville, il dit : « Claude Menard les a insérés plus au long dans ses observations et se voient en plusieurs mss. de la Chambre des comptes de Paris, dans l'un desquels on lit ce qui suit : ... » (*Histoire de saint Louys ... écrite par Jean, sire de Joinville...*, tirée des manuscrits par Charles du Fresne, sieur du Cange... Observations, p. 116).

4. Voy. plus haut, p. 82, note 1.

5. *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, année 1839, n° 11, p. 4.

ni M. Viollet n'en ont fait aucun usage¹. Le registre d'Amiens a, depuis lors, été analysé par M. Georges Durand², et l'un de mes jeunes confrères, M. Artonne, qui en fait en ce moment un examen approfondi, a bien voulu me le communiquer. Ne voulant déflorer en aucune façon l'étude qu'il prépare, je me bornerai à dire que ce registre, qui n'a d'Amiénois que l'addition très postérieure de quelques pièces copiées sur les derniers feuillets, est un recueil de documents du Trésor des chartes fait sur l'ordre de Charles V par deux notaires, dont l'un était le propre fils de Gérard de Montaigu et portait le même nom³. Le même registre donne encore la transcription d'un texte des *Enseignements de saint Louis à sa fille Isabelle*, que Charles V céda également au duc de Bourbon et qui est désigné par la phrase : « L'original des Enseignements qui s'ensuivent », dans la note reproduite plus haut. Publiée elle aussi par M. Dusevel⁴, cette transcription se rapproche beaucoup de celle du manuscrit français 25462 de la Bibliothèque nationale.

Que devinrent les deux textes donnés par Charles V à son beau-frère?

Il est bien certain que Louis de Bourbon, qui avait un culte particulier pour le grand ancêtre dont il portait le nom, dont il imitait les austérités⁵ et dont il invoquait le secours à ses derniers moments⁶, dut les conserver pieusement. Il n'est pas moins certain que ses descendants durent y attacher le même prix. Les Enseignements que la femme de son arrière-petit-fils, la célèbre fille de Louis XI, Anne, adressait à sa fille Suzanne, sont mani-

1. A. Molinier l'a indiquée, mais sans en signaler l'importance (*Les Sources de l'histoire de France*, n° 2657).

2. *Ville d'Amiens. Inventaire sommaire des archives communales*, p. 27-31.

3. Une copie de ce recueil exécutée au xvii^e siècle, et dans laquelle certains documents indiqués à la table n'ont pas été transcrits (le texte des *Enseignements* est de ce nombre), se trouve aux Archives nationales sous la cote KK 1412. — Les deux mêmes notaires, Gérard de Montaigu le jeune et Simon d'Anneville, sont également les auteurs d'un recueil de bulles tirées du Trésor des chartes qui est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (ms. latin 9814). Voy. mon *Étude sur la constitution du Trésor des chartes*, p. clxv.

4. *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1839, n° 11.

5. « Et au très preudhomme prince on trouva deux cordes ceintes à sa chair nue, l'une de fouet nouée de neuds et l'autre de corde de cheron, et nul de ses serviteurs sa vie durant ne s'en estoit aperceu » (*la Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. Chazaud, p. 316).

6. *Ibid.*

festement inspirés de ceux de saint Louis¹. Le fait que le texte découvert par Gérard de Montaigu est cité dans un recueil composé, vers 1517, par le confesseur d'Anne² pourrait donner à croire que ce texte existait encore dans les archives de la maison de Bourbon si l'examen, même le plus rapide, ne montrait que ce confesseur ne l'a connu que par le *Compendium* de Robert Gaguin.

5° *Autres textes incomplets*. — A la suite du Panégyrique de saint Louis par Geoffroy de Beaulieu, contenant la traduction latine des *Enseignements* sous leur forme brève, on trouve dans un des manuscrits, le manuscrit latin 13778 de la Bibliothèque nationale, un texte français de cette même rédaction. M. Viollet ne paraissait pas éloigné de l'attribuer au chapelain du roi qui, disait-il, « a pu faire deux abrégés, l'un en latin, l'autre en français »³. Ce texte se distingue cependant du texte latin par deux omissions considérables : outre l'article relatif à l'obéissance au pape qui ne s'y retrouve pas, on y chercherait vainement l'article où Louis IX recommande à ses fils d'aimer et de protéger les gens d'église tant séculiers que réguliers.

Les deux mêmes omissions se remarquent dans un manuscrit du xv^e siècle, le manuscrit français 5547 de la Bibliothèque nationale qui, sauf d'insignifiantes variantes, donne, au fol. 57 v^o, un texte semblable à celui du manuscrit précédent.

6° *Abrégés et interprétations*. — Enfin, je laisse de côté tout un groupe d'abrégés informes ou d'interprétations fantaisistes qui ne peuvent être d'aucune utilité. A ce groupe appartiennent les textes qui se trouvent dans le manuscrit 344 de la bibliothèque Sainte-Geneviève⁴, dans le manuscrit 2221 de la même bibliothèque⁵, dans les manuscrits français 1216⁶ et 5709 de la Bibliothèque nationale.

1. *Les Enseignements d'Anne de France... à sa fille Susanne de Bourbon*, publiés par A.-M. Chazaud. Moulins, 1878, in-4°.

2. Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 2221, fol. 74.

3. *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1869, p. 143.

4. Le copiste le disant tiré du registre *Croix* de la Chambre des comptes, cet abrégé serait un dérivé du texte développé.

5. Celui-ci est dit reproduit d'après le texte de Gérard de Montaigu ; je le croirais plutôt imité de l'abrégé de Robert Gaguin.

6. Ce texte est rédigé sous la forme d'une suite de commandements imités des Commandements de Dieu et de l'Église.

IV.

CE QUE C'EST QUE LE TEXTE BREF DES « ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS A SON FILS ».

Sous ses diverses formes, le texte bref des *Enseignements de saint Louis à son fils* se trouve donc avoir été plus répandu que le grand texte. Au premier abord, il semble ne pas présenter, quant au fond, de grandes différences avec celui-ci : les préceptes qu'il renferme sont d'esprit identique et se succèdent dans le même ordre. Toutefois, j'aurai lieu d'y signaler une différence capitale et qui me paraît de nature à faire la lumière sur le caractère de chacun de ces textes.

En présence de l'admission du grand texte parmi les documents de l'enquête de canonisation et dans les registres de la Chambre des comptes, il était fort naturel de lui reconnaître une sorte de caractère officiel et de lui donner la préférence sur les textes de la seconde famille, et c'est ce que l'on a fait jusqu'ici en appuyant l'argument légitime tiré de ce caractère officiel d'un autre argument qui, lui, n'avait de légitime que l'apparence : c'était que, les textes de la seconde famille paraissant dériver tous plus ou moins de celui qui a été traduit en latin par Geoffroy de Beaulieu, cet auteur aurait lui-même avoué n'avoir donné qu'un abrégé du texte primitif dont il avait eu communication¹. Pour que l'on ait pris au pied de la lettre l'expression *sicut brevius potui*, il a fallu que la conviction où l'on était que le texte développé était le texte officiel fît passer inaperçue une autre expression qui est de nature à préciser le sens qu'a ici le mot *brevius*. Si l'on veut bien se reporter au passage cité plus haut², on y verra que Geoffroy de Beaulieu déclare avoir eu communication de l'original autographe des *Enseignements de saint Louis*, « *horum documentorum manu sua scriptorum... ego copiam habui* », et les avoir traduits du français en latin, *sicut melius et brevius potui* ; ce qui ne veut pas dire « en les abrégant », mais « le mieux qu'il a pu et

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1869, p. 143.

2. P. 76.

dans les termes les plus concis ». C'est là un sens du mot *brevis* reconnu par tous les lexicographes et sur lequel on ne peut guère avoir de doutes lorsque l'on voit Geoffroy de Beaulieu l'accen-tuer encore en ajoutant que ce qu'il transcrit ensuite, ce sont les *Enseignements* eux-mêmes, *que documenta sunt hec*. Eût-il employé de semblables expressions s'il se fût agi d'un abrégé?

D'ailleurs, il ne semble pas que le texte bref fût anciennement considéré comme un abrégé. Les *Enseignements à Isabelle* ne nous sont certes pas parvenus sous une forme réduite; ils se rapprochent au contraire beaucoup plus du grand texte des *Enseignements à Philippe le Hardi*, avec lesquels ils présentent même des analogies qui vont plus d'une fois jusqu'à l'identité. Or, sauf lors de l'enquête de canonisation où les *Enseignements à Isabelle* ont été produits en même temps que le grand texte, ces *Enseignements* sont toujours joints au texte bref dans les quatre manuscrits qui nous les ont conservés autrement qu'encadrés dans l'œuvre de Guillaume de Saint-Pathus¹.

Enfin, si le texte que Geoffroy de Beaulieu avait eu sous les yeux eût été le grand texte, il faudrait admettre qu'il aurait singulièrement tenu la promesse formulée dans la phrase citée plus haut, *que documenta sunt hec*; car, loin de reproduire au moins le sens de ce texte, il l'aurait non seulement abrégé, mais profondément modifié. On ne paraît pas avoir fait état jusqu'ici d'une différence entre le grand texte et le texte bref, plus importante encore et surtout plus significative que la différence de forme : tandis que le grand texte contient plus d'une recommandation qui ne peut s'adresser qu'à l'héritier du trône, les mêmes recommandations sont rédigées, dans Beaulieu et dans tous les textes brefs, de manière à s'appliquer à n'importe quel grand seigneur. En voici quelques exemples significatifs :

BEAULIEU

(*Historiens de France*, t. XX, p. 9A).

Item : de omnibus beneficiis
tibi a Deo collatis sic gratias

GRAND TEXTE

(art. 15 et 16).

Chiers filz, pren te garde que
tu soies si bons en toutes choses

1. Registre d'Amiens et Bibl. nat., mss. fr. 22921, 25461 et 916; ce dernier est d'ailleurs copié sur le ms. fr. 22921.

agas illi ut sis dignus majora accipere.

Item : erga subditos tuos ita juste te habeas quod lineam justitie teneas, non declinans ad dexteram neque ad sinistram; et semper plus te teneas ex parte cause pauperis quam divitis, donec sis certus de veritate.

par quoy il appere que tu reco-
gnoisses les bontez et les hon-
neurs que Nostre Seigneur t'a
faittes en tele maniere que, se il
plaisoit a Nostre Seigneur que
tu venisses au fez et a l'onneur
de gouverner le royaume, que tu
fusses dignes de recevoir la
saincte unction dont li rois de
France sont sacrés.

Chiers filz, se il avient que tu
viengnes au royaume, gardes
que tu aies les taches qui afierent
a roy, c'est-à-dire que tu soies
si droituriers que tu ne declines
de nulle droiture pour nulle
chose qui puit avenir. Se il
avient que il ait aucune querelle
d'aucun povre contre aucun
riche, soustien plus le povre
que le riche jusques a tant que
tu en saches la verité, et quant
tu entendras la verité, fai le
droiet.

En ce qui concerne les dépenses, les recommandations générales du grand texte peuvent s'appliquer aux finances d'un royaume; dans le texte bref, il ne s'agit plus que des dépenses de l'hôtel d'un seigneur :

BEAULIEU

(*Historiens de France*, t. XX, p. 9c).

Item : attende quod expense domus tue¹ cum moderamine fiant.

GRAND TEXTE

(art. 30).

Chier filz, je t'enseigne que tu metes grant entente a ce que li denier que tu despendas soient en bon usage despendu et que il soient pris droiturierement. Et c'est un sens que je voudroie

1. « Les despens de ton ostel. » Texte bref, art. 34.

moult que tu eusses, et est a dire que tu te gardasses de foles mises et de mauveses prises et que tes deniers feussent bien pris et bien mis. Et cestui sens t'enseigne Nostres Sires avec les autres sens qui te sont profitable et couvenable.

Enfin, tandis que toutes les maximes du grand texte ont leur équivalent dans le texte bref sous une forme plus concise ou moins spéciale à l'héritier du trône, il en est une, une seule, à laquelle rien ne correspond; c'est une recommandation qui ne pouvait être adressée à un autre qu'à l'aîné : celle de servir de père à ses cadets :

GRAND TEXTE

(art. 22).

Tes freres aimes et weilles touz jours leur bien et leurs bons avancements et leur soies en leu de pere a euz enseigner a touz biens. Mès garde que, par amour que tu aies a nullui, ne declines de droit faire, ne faces chose que tu ne doies.

Geoffroy de Beaulieu n'avait certes aucune raison pour modifier le texte qu'il traduisait. Il eût au contraire été conforme au principe du panégyrique qu'il avait entrepris de nous montrer comment le modèle des princes comprenait les devoirs d'un roi. S'il ne l'a pas fait, c'est que le texte original et autographe qu'il traduisait ne contenait rien de semblable, hypothèse que change en certitude l'affirmation que ce texte, bien qu'adressé à l'héritier du trône, était également destiné à tous ses frères, *salutaria documenta et catholica instituta que filio suo primogenito ET IN IPSO CETERIS LIBERIS quasi pro testamento reliquit*. On remarquera en effet qu'aucune copie du texte bref ne comporte d'adresse spéciale, tandis que le grand texte et les *Enseignements à Isabelle* débutent, les uns par un envoi à la reine de Navarre, l'autre par un envoi à Philippe le Hardi.

Mais, du moment que nous admettons que le texte bref est conforme à un écrit autographe de saint Louis, s'ensuit-il que

nous devons prendre la contre-partie des idées acceptées jusqu'ici et rejeter comme inauthentiques le grand texte et les maximes de gouvernement qu'il contient?

Assurément non. On ne saurait oublier en effet que ce grand texte fut du nombre des documents produits au procès de canonisation, et il serait inadmissible que Philippe le Hardi, qui figure en tête des témoins appelés à déposer devant les enquêteurs pontificaux, eût laissé produire un texte contenant d'autres enseignements que ceux qu'il avait reçus de son père. De plus, il y a tel passage spécial au grand texte qui ne peut pas ne pas remonter à saint Louis lui-même. Par exemple, lorsque le roi rapporte un mot de Philippe-Auguste, il en certifie l'authenticité par cette phrase dont l'originalité saute aux yeux : « ... et je te weil ci recorder une parole que dist li roys Phelippes, mes ayeus, si comme un de son conseil me recorda qui disoit que il l'avoit oye...¹. » Que faut-il conclure, sinon que le grand texte et le texte bref sont également authentiques? Non content d'adresser à son fils aîné et, par lui, à tous ses autres enfants, des enseignements communs, saint Louis comprit l'utilité qu'il y aurait à en composer de particuliers pour ses filles et il rédigea les *Enseignements à Isabelle*, lesquels contiennent plusieurs articles qui ne conviennent qu'à une femme; surtout pour l'aîné de ses fils, lequel devait avoir un jour des devoirs que ne partageraient ni ses frères ni ses sœurs, et il rédigea le texte développé dans lequel il fit entrer, non seulement des recommandations au futur roi, mais aussi au chef de famille. Ce texte étant uniquement destiné à l'héritier du trône, il était tout naturel que les préoccupations de saint Louis se portassent souvent, lorsqu'il l'écrivait, vers le temps où son fils lui aurait succédé, et c'est ainsi que, tandis que, dans le texte bref, il rappelle à tous ses enfants leurs devoirs envers leur père et leur mère, il ne parle à Philippe le Hardi, dans le grand texte, que de ses devoirs envers sa mère. Ainsi se trouve expliquée l'anomalie qui avait jadis excité le juste étonnement de M. Viollet.

Je sais bien que parmi les différences de rédaction entre le texte bref et le texte développé, sur lesquelles se fondait M. Viollet pour regarder le premier comme un abrégé du second,

1. Art. 22.

il en est deux que la diversité de destination des deux textes ne suffit pas à expliquer : c'est d'abord, dans la recommandation de fuir tout ce qui déplaît à Dieu, une phrase du texte bref d'où l'on risquerait de conclure que saint Louis s'imaginait que le péché véniel ne déplaisait pas à Dieu¹. Il est bien évident que telle n'était pas sa pensée ; mais ne pourrait-on pas voir dans la phrase : « Garde toi de faire toute chose qui desplaire li puet : c'est mortel péchié » une interprétation particulièrement stricte de la loi chrétienne qui n'aurait rien d'inconséquent avec la rigueur des principes de saint Louis². L'Église enseigne en effet qu'un péché est véniel « quand on désobéit à la loi de Dieu en chose légère ou en chose grave sans un plein consentement »³. Qui nous dit que le roi n'ait pas, au moins à un certain moment, voulu considérer comme une offense capable d'entraîner la perte de la grâce, le plein consentement donné à une désobéissance, même légère, à la loi divine ? N'est-ce pas en somme l'expression trop absolue et un peu brutale de la pensée qui portait un Bossuet ou un Massillon à réprover les distinctions dangereuses à force d'être subtiles que l'on cherche à établir entre péchés mortels et péchés véniels⁴. L'expression « quod ei *noveris* displicere », substituée dans la traduction latine de Geoffroy de Beaulieu à « qui desplaire li *puet* », me paraît être une accentuation de ce sens que le confesseur du saint, initié à ses sentiments intimes, aurait pu apporter au texte français précisément pour éviter la fausse interprétation qui nous choque. Ce serait dans le même dessein que saint Louis aurait modifié la rédaction de cet article dans les textes plus détaillés, spécialement destinés à sa fille et à son fils aîné.

Un autre article, l'article 14, semble, du moins dans sa seconde phrase, « inacceptable » à M. Viollet. « Rent graces à Dieu souvent de tous les biens qu'il t'a fais *si que tu soies*

1. Voy. l'art. 2 et le mémoire de M. Viollet, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1869, p. 136.

2. Voy. dans Guillaume de Saint-Pathus le xv^e chapitre, *De biauté de conscience*.

3. On m'excusera de citer cette définition du Catéchisme ; si elle n'a rien de scientifique, elle a l'avantage d'être précise ; ceux qui ne l'ont pas dans la mémoire la retrouveront dans tous les catéchismes diocésains.

4. Voy. Bossuet dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse* et Massillon dans son Carême, *De la tiédeur*, t. I.

dignes encore de plus avoir. » Il voit là un mobile trop grossier pour être proposé par saint Louis¹. Mais, outre que cela peut s'entendre des biens spirituels qu'il n'y a certes rien de grossier à chercher à mériter, l'Église elle-même n'a-t-elle pas, dans la forme populaire donnée au quatrième commandement de Dieu, fait espérer une récompense, même temporelle, à ceux qui honorent leurs parents?

Les arguments tirés de ces deux articles ne me semblent donc pas tels que l'on doive y voir une abréviation maladroite du texte développé.

Si maintenant nous cherchons à déterminer, d'une façon positive, l'ordre dans lequel se sont succédé les trois textes des *Enseignements* adressés par saint Louis à l'ensemble de ses enfants, à sa fille Isabelle et à son fils aîné Philippe, il faut bien reconnaître que les éléments nous font défaut. Pour deux d'entre eux, nous ne connaissons que le *terminus a quo* : Isabelle étant qualifiée reine de Navarre dans l'envoi, les conseils écrits qu'elle reçut de son père ne peuvent être antérieurs à 1255, date de son mariage avec Thibaut de Champagne; de même, le grand texte adressé par le roi à « son chier filz aîné Philippe » ne peut l'avoir été avant 1260, date de la mort de son premier-né Louis. J'ajouterai que les prévisions de sa fin qui se manifestent dans les *Enseignements à Philippe le Hardi*, et dont je signalais tout à l'heure un exemple, paraissent les rapprocher du temps où, sous l'empire de pareilles préoccupations, le roi rédigeait les codicilles à son testament qui se voient encore au Trésor des chartes, c'est-à-dire vers l'époque de la croisade de Tunis. Or, sauf une vague allusion à la possibilité de précéder sa fille dans la tombe, qui se manifeste dans l'article 20, on ne trouve rien de semblable dans les *Enseignements à Isabelle*; et saint Louis comptait bien voir de son vivant sa fille profiter de ses conseils, puisqu'il lui enjoignait, par l'article 16, d'avoir à se montrer obéissante envers son père comme envers sa mère et son mari, et puisque même il lui interdisait, par l'article 21, de communiquer ces *Enseignements* sans son congé; ce qui me ferait croire à l'antériorité des *Enseignements à Isabelle* sur les *Enseignements à Philippe le Hardi*.

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1869, p. 140.

La même raison, — la mention, dans l'article 20, des devoirs à rendre au père comme à la mère, — me fait également considérer le texte bref comme antérieur au grand texte; mais j'inclinerais fort à le croire encore antérieur aux *Enseignements à Isabelle*. Il serait en effet bien peu vraisemblable que saint Louis, qui a tenu, par exemple, à répéter, dans les instructions à l'héritier du trône, des détails aussi minutieux que ceux qui, dans les *Enseignements à Isabelle*, concernaient l'attitude à tenir durant la messe, se fût ensuite borné à de sommaires recommandations lorsqu'il s'adressait à ceux de ses enfants qui, loin d'être absorbés par les écrasants soucis du gouvernement du royaume, pouvaient faire plus de place dans leur vie à leurs menus devoirs.

En résumé, les conclusions que je propose sont celles-ci : saint Louis qui, toute sa vie, s'est occupé de la direction morale de ses enfants, qui tenait à les réunir quotidiennement autour de lui pour leur adresser des exhortations, leur a laissé des *Enseignements* écrits de sa main sous trois formes :

1° Des instructions brèves, — et non pas abrégées comme on l'a cru jusqu'ici, — remises à l'aîné, mais destinées à être communiquées par lui à tous ses frères, dans lesquelles le roi leur donnait des préceptes généraux de vie chrétienne et de gouvernement des fiefs.

2° Des instructions plus détaillées et disposées un peu différemment, adressées à sa fille Isabelle, reine de Navarre, dans lesquelles il avait inséré plusieurs articles spéciaux concernant la conduite que devait tenir une grande dame.

3° D'autres instructions détaillées, spécialement adressées à Philippe le Hardi, dans lesquelles, reprenant, selon le même ordre, les instructions brèves adressées à l'ensemble de ses enfants, le roi donnait à celles de ces instructions, qui concernaient la vie chrétienne et la direction purement morale, la forme développée de celles qui avaient trouvé place dans les *Enseignements à Isabelle*, y modifiait certains articles au point de vue particulier de l'héritier du trône, et y ajoutait même une recommandation sur ses devoirs de chef de famille qui ne pouvait s'adresser qu'à lui seul¹.

1. Art. 22 du texte développé.

Ce troisième texte ne semble pas avoir été connu avant la déposition de Philippe le Hardi dans l'enquête publique sur la sainteté de son père qui ne fut terminée qu'en 1282. Le texte bref fut connu beaucoup plus tôt par Geoffroy de Beaulieu ; reproduit par les historiens auxquels l'œuvre de Geoffroy servit de source, vulgarisé par les religieux de Saint-Denis, tels que Primat, Guillaume de Nangis et les compilateurs des *Chroniques de France*, il ne tarda pas à se répandre, mais subit de la part de ces compilateurs des interpolations de caractère politique. Au contraire, le texte développé, reproduit seulement par Guillaume de Saint-Pathus et par le moine Yves, échappa beaucoup plus aux altérations ; cependant, certains manuscrits présentent des modifications de style, et il y en a même un dans lequel on a essayé de le combiner avec la version brève.

De ces conclusions m'a paru résulter la nécessité de rendre au texte bref son caractère particulier et d'en donner une édition isolée.

H.-François DELABORDE.

(A suivre.)



BIBLIOGRAPHIE

Isidori, Hispalensis episcopi, Etymologiarum sive Originum libri XX, recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. M. LINDSAY. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, 1911. 2 vol. petit in-8°, cartonnés. (*Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis.*)

On sait avec quel zèle Isidore, évêque de Séville pendant la première moitié du VII^e siècle, s'est appliqué à conserver dans ses écrits des extraits épars de l'ancienne littérature latine. A côté de ses travaux variés sur l'histoire, la grammaire, la théologie, les *Etymologiarum sive Originum libri XX* forment une œuvre très considérable. Elle est toujours précieuse à consulter, vu l'époque à laquelle elle a été composée, à cause de la grande variété des sujets que l'auteur a traités et des sources¹ aujourd'hui perdues où il a puisé avec abondance, encore que la sûreté de jugement et l'esprit critique lui fassent bien souvent défaut.

Les éditions des *Etymologiae* que l'on consulte d'ordinaire sont celle de F. Arevalo², éditée à Rome, considérée comme la meilleure, qui a été reproduite dans le tome LXXXII de la *Patrologie latine* de Migne (Paris, 1850), et celle de F. W. Otto, qui est insérée dans le *Corpus grammaticorum latinorum* de Lindemann, t. III (Leipzig, 1833). On peut s'étonner à bon droit que, depuis une soixantaine d'années, il n'ait point paru d'autre édition de l'œuvre la plus importante d'Isidore de Séville, alors que des méthodes de plus en plus rigoureuses étaient appliquées dans

1. Voy. l'édition d'Arevalo; voy. aussi en particulier H. Dressel, *De Isidori Originum fontibus*, dans la *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, an. III (Turin, 1875); M. Klussmann, *Excerpta Tertulliana in Isid. Hisp. Etymologiis* (Hamburg, 1892); cf. B. Kuebler, *Isidorusstudien*, III, *Isidorus und Tertullian*, dans *Hermes*, 1890, p. 519 et suiv. Pour les sources de droit romain, dont s'est servi Isidore de Séville, voy. H. E. Dirksen, *Hinterlassene Schriften* (1871), t. I, p. 185-199; cf. B. Kuebler, *op. cit.*, II, *Die juristischen Partien der Etymologien*. Enfin, Halm a reproduit dans ses *Rhetores latini minores* (1863), p. 505-522, ce qui se rapporte dans les *Etymologiae* à l'art de la rhétorique (liv. II).

2. *S. Isidori, Hispalensis episcopi, opera omnia*, recens. Faustino Arevalo, t. III-IV, Romae, 1798-1801, 2 vol. in-4°.

le domaine de la philologie et de la paléographie. Mais il faut savoir que les manuscrits des *Etymologiae* sont extrêmement nombreux et qu'ils sont dispersés dans un grand nombre de dépôts littéraires de l'Europe. On s'explique ainsi que l'on ait reculé presque partout devant une entreprise des plus ardues. A vrai dire, en Allemagne, un savant très distingué, M. B. Kuebler¹, avait commencé, il y a déjà un certain nombre d'années, à préparer une révision critique du texte d'Isidore de Séville: mais il a renoncé depuis quelque temps à cette entreprise, non sans faire profiter d'une façon désintéressée un autre savant des collations de manuscrits qu'il avait déjà faites². Ce nouvel éditeur est M. W. M. Lindsay, l'éminent professeur de l'Université de Saint-Andrews, en Écosse, bien connu comme philologue et paléographe; il a fallu toute sa ténacité pour mener à bonne fin l'édition des *Etymologiae*, si désirée par les érudits qui s'occupent de travaux d'histoire littéraire, surtout pendant la période du haut moyen âge.

Dans une très courte, mais très substantielle préface, l'auteur expose l'économie de son classement de manuscrits. L'examen attentif des nombreux manuscrits des *Etymologiae* l'a amené à les classer eu égard surtout à l'étendue comparée du texte de cet ouvrage, tel que chacun d'eux le renferme. Il est arrivé ainsi à constituer trois groupes ou familles de manuscrits principaux (y compris quelques autres d'ordre secondaire). La première de ces familles comprend les manuscrits qui contiennent soit la totalité, soit un plus ou moins grand nombre de livres complets des *Etymologiae*. En tête de cette catégorie figure le très précieux *Cod. Ambrosianus*, L 99 sup., du VIII^e siècle, qui provient de l'abbaye de Bobbio. On y remarque aussi le *Cod. Parisiensis* lat. 13028, de la fin du même siècle, qui a été exécuté à Corbie. Ni l'un ni l'autre ne nous donne l'ensemble du texte des *Etymologiae*, à la différence du *Cod. Bernensis* 101 (IX^e-X^e siècle), par exemple, qui provient peut-être de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Au sujet de la provenance des manuscrits qui appartiennent à cette première famille, M. Lindsay fait observer qu'une bonne part d'entre eux viendrait d'anciens monastères de la France.

Dans la seconde famille, le nouvel éditeur fait entrer les manuscrits des *Etymologiae* qui présentent un texte abrégé de cet ouvrage. Ces manuscrits ont été écrits surtout en Italie; ils proviennent, par exemple, de Bobbio, de Vérone, du Mont Cassin. Nous voyons en tête de cette série le *Cod. Karolinus*, originaire de Bobbio, actuellement

1. Voy. notamment son mémoire paru dans *Hermes*, 1890, p. 519 et suiv.

2 1, *Die aelteste Wolfenbüttler Handschrift der « Origines »*.

2. Voy. la Préface de la nouvelle édition de Lindsay, p. vi.

à la bibliothèque de Wolfenbüttel (474 = Weissenburg. 64), lequel semble avoir été écrit au commencement du VIII^e siècle. Il se présente avec l'écriture minuscule qui était alors en usage dans l'Italie septentrionale. Cet important manuscrit intéresse les vingt livres des *Etymologiae*.

Enfin, la troisième famille de manuscrits contient ceux qui sont interpolés, et parmi eux, en première ligne, le *Cod. Toletanus (nunc Matritensis)* 15, 8, d'une écriture wisigothique, appartenant au VIII^e ou au IX^e siècle. Ce précieux manuscrit a été récemment l'objet d'une magnifique reproduction phototypique dans la collection des manuscrits grecs et latins de Leyde¹. C'est dans les bibliothèques de l'Espagne, et notamment à l'Escorial, que sont conservés aussi les autres manuscrits qui relèvent de cette catégorie.

Après avoir disserté brièvement, à la fin de la Préface, sur ce que pourrait être l'archétype des *Origines*, d'où les manuscrits principaux de chacune de ces trois familles tireraient leur véritable origine, le savant éditeur engage les lecteurs à ne pas négliger l'édition d'Arevalo pour en consulter les annotations, dont beaucoup conservent leur valeur : car dans sa propre édition, vu la place considérable qu'y occupent les variantes, M. Lindsay n'a pu entrer dans le détail des observations grammaticales, philologiques et littéraires auxquelles donne souvent lieu le texte des *Origines*. C'est avant tout l'établissement critique de ce texte qui a été l'objet de son long et minutieux travail d'éditeur.

Enfin, la présente édition est suivie d'une double table alphabétique, à savoir : celle des noms de matières et de personnes réunis ensemble, et celle des auteurs anciens qui sont cités dans l'ouvrage d'Isidore de Séville, avec l'indication exacte des passages tirés de ces auteurs. Ces deux instruments de travail faciliteront les recherches dans l'édition de M. Lindsay, qui se présente aux lecteurs dans un format très commode et avec tout le soin typographique que la Clarendon Press sait mettre dans ses publications.

Victor MORTET.

Ch. H. HASKINS. *Adelard of Bath*, reprinted from *The English historical review*, July 1911. In-8°, p. 491-498.

On sait qu'Adélar, moine bénédictin de Bath-sur-Avon, fut l'un des hommes les plus savants qu'ait eus l'Angleterre au moyen âge avant

1. *Isidori Etymologiae*. — *Codex Toletanus (nunc Matritensis)* 15, 8. Praefatus est Rudolphus Beer, Lugd. Batavorum, Sijthoff, 1909 (*Codices graeci et latini photographice depicti*, duce Sc. de Vries, XIII). Voy. le *Catalogue des reproductions de manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque de l'Université de Paris (Sorbonne)*, dans la *Revue des bibliothèques*, t. XIX (1909), p. 397.

Roger Bacon; son activité scientifique se manifesta pendant la première moitié du XII^e siècle. Les écrits d'Adélard de Bath ont eu surtout pour objet de faire connaître les travaux philosophiques et mathématiques des Arabes. Ils ont depuis longtemps attiré l'attention des savants qui se sont occupés d'histoire littéraire à l'époque que nous venons d'indiquer; mais la bibliographie de ses œuvres n'avait pas encore été dressée d'une façon sûre et précise, et, en outre, le peu qu'on sait de la biographie de ce personnage avait besoin d'être soumis à une révision scrupuleuse. Il restait donc à faire un double travail au sujet d'Adélard de Bath: c'est cette tâche qui a été entreprise avec succès par M. Ch. H. Haskins, l'un des doyens de l'Université Harvard, dans une notice très substantielle. Les recherches qu'il a faites dans un grand nombre de manuscrits d'Europe, comme aussi dans beaucoup d'imprimés, lui ont permis d'établir d'une façon critique la liste des ouvrages authentiques d'Adélard de Bath. Ceux-ci se divisent en deux classes: 1^o des travaux originaux: 2^o des traductions. M. Haskins traite dans une dernière catégorie des œuvres qui lui ont été inexactement attribuées. Il arrive, par exemple, à plusieurs reprises que le même ouvrage d'Adélard soit désigné dans les manuscrits par deux titres différents, ce qui peut faire croire à l'existence de deux œuvres différant l'une de l'autre; en outre, des confusions regrettables se sont glissées à ce sujet dans des bibliographies insuffisamment renseignées.

M. Haskins passe successivement en revue les écrits authentiques d'Adélard dans l'ordre qui suit, à savoir: 1^o *Le De eodem et diverso*, l'une de ses premières œuvres philosophiques (1105-1116) qui a été rédigée en forme de lettres et qu'a publiée, d'après un manuscrit unique, M. Willner dans les *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, t. IV; — 2^o les *Regule abaci*, publiées par Boncompagni, dans le *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche*, t. XIV, ouvrage qui appartient à la première époque de la vie littéraire d'Adélard, car si l'on y remarque l'influence évidente de Boèce et de Gerbert, on n'y voit pas de trace de la science arabe; — 3^o les *Questiones naturales*, écrit en forme de dialogue, qui n'est pas antérieur à l'année 1111 et dont il existe de nombreux manuscrits et trois anciennes éditions; — 4^o *Ezich Elkauresmi, per Atelardum Bathoniensem ex arabico sumptus*, traduction des Tables astronomiques, dites Tables kharismiennes, de Mohammed ben Mûsa al-Khuwarizmi, revisées selon toute apparence par Malasma à Cordoue, traduction dont il existe des manuscrits en Angleterre, en France et en Espagne, et dont l'introduction, rédigée par Adélard, est datée de l'année 1126; — 5^o le *Liber ysagogarum alchorismi in artem astronomicam, a magistro A. compositus*, conservé dans différents manuscrits de Paris, de Milan, de Munich et de Vienne, véritable

introduction au *quadrivium*, c'est-à-dire à l'arithmétique, à la géométrie, à la musique et à l'astronomie, le tout en cinq livres, dont les trois premiers ont été édités par Max. Curtze, dans les *Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik*, t. VIII; — 6° la traduction des *Éléments* d'Euclide, faite sur un texte arabe, traduction que plusieurs manuscrits ont transmise et qui a retenu l'attention des savants qui ont approfondi l'étude de l'œuvre d'Euclide (notamment Heiberg, de Copenhague); — 7° l'*Astrolabe*, d'après un manuscrit du British Museum; — 8° l'*Ysagoga minor Iapharis mathematici in astronomiam*, per Adhelardum Bathoniensem ex arabico sumpta, traduction d'un traité d'astrologie d'Abou-Djafar; — 9° le *Liber prestigiorum Thebidis (Elbidis) secundum Ptolomeum et Hermetem*, per Adhelardum Bathoniensem translatus, traduction d'un traité sur les horoscopes, venant probablement de Thabit ben Korra.

Indépendamment de ces ouvrages, qui sont sûrement d'Adélard, l'évêque Tanner a attribué à tort au savant moine de Bath quelques autres écrits, par suite de confusions regrettables, qui sont l'objet des réfutations de M. Haskins. C'est ainsi que, pour ne parler ici que d'une importante compilation, la *Mappae clavicula*, ou Clef de la peinture, ne peut lui être attribuée. Il est incontestable que ce fort curieux écrit date d'une époque bien antérieure; la *Mappae clavicula* remonte plus haut que le x^e siècle (ms. de Schlestadt 1153 bis); elle est déjà contenue dans un manuscrit (cod. 490 du Chapitre de Lucques), connu de Mabillon et de Muratori, étudié il y a quelques années par A. Giry, lequel remonte en partie au VIII^e siècle et en partie au IX^e. Ce dernier savant attribue ce traité au VIII^e siècle¹.

Constatons en terminant que cette notice de M. Haskins, dont nous venons de rendre compte, forme une très utile contribution à l'histoire des sciences et de la philosophie au moyen âge, et qu'elle s'ajoute d'une façon heureuse à celles dont on est déjà redevable à ce savant médiéviste².

VICTOR MORTET.

1. Sur la *Mappae clavicula*, voy. Berthelot, *La Chimie au moyen âge*, t. I, p. 26-30; le même, *Journal des Savants*, 1906, p. 61-66, dans un article intitulé *Adalard de Bath et la Mappae clavicula*. Voy. aussi les considérations que nous avons développées sur l'époque où ce texte a été rédigé dans notre étude sur *Un formulaire du VIII^e siècle pour les fondations d'édifices et de ponts, d'après des sources d'origine antique* (tirage à part, avec additions, du *Bulletin monumental* de 1908, p. 4-6).

2. Voy. la récente étude de MM. Haskins et Lockwood, *The Sicilian translators of the twelfth century and the first latin version of Ptolemy's almagest*, dans *Harvard studies in classical philology*, t. XXI, p. 75-102.

Paul FOURNIER. *Le Décret de Burchard de Worms, ses caractères, son influence*. Louvain, bureaux de la *Revue*, 1911. In-8°, 57 pages. (Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*. t. XII, n°s 3-4.)

Ce nouveau travail est le complément des *Études critiques* que nous avons signalées récemment à nos lecteurs (t. LXXII, p. 641). Après avoir déterminé quelles avaient été les sources du Décret de Burchard et montré comment il les avait utilisées, il était naturel que M. Fournier recherchât quels principes et quelles idées avaient guidé dans l'élaboration de cet ouvrage l'évêque de Worms et ses collaborateurs et quelle influence le Décret a exercée tant sur ses contemporains que sur la postérité.

Tandis que le soin avec lequel Burchard dissimule les emprunts qu'il fait à la législation civile semblerait impliquer de sa part une réelle hostilité contre le pouvoir du prince, M. Fournier établit que l'évêque de Worms, qui jouissait auprès de l'empereur d'une faveur toute particulière, n'a point été l'adversaire systématique du pouvoir impérial; plus d'un texte du *Décret* reconnaît la suprématie du pouvoir séculier dans son domaine naturel; plus d'un aussi lui fait jouer un rôle dans le domaine religieux (convocation des conciles, assistance à leurs assemblées, promulgation de leurs décisions, répression des désordres du clergé, etc.). Mais Burchard, esprit modéré, ami des solutions moyennes, formé par l'influence de l'école liégeoise à maintenir nettement la distinction entre les deux pouvoirs, a voulu réagir, d'une manière discrète, un peu négative, par ce qu'il ne disait pas plus que par ce qu'il disait, contre l'exagération du pouvoir que l'empereur tendait alors à s'attribuer sur l'Église. D'autre part, tout en proclamant l'institution divine de la papauté et tout en donnant les textes essentiels qui établissent la primauté romaine, Burchard garde vis-à-vis de la papauté et de ses privilèges une réserve significative; il ignore les exemptions monastiques et il est peu favorable aux recours directs au Saint-Siège, tandis qu'il s'efforce de consolider l'autorité épiscopale. Peu favorable au développement des institutions monastiques, Burchard se préoccupe d'assurer la dignité et les mœurs du clergé séculier, sans montrer contre les clercs mariés la même sévérité que ne tarderont pas à manifester les partisans de la réforme.

M. P. Fournier dégage également avec netteté les idées de Burchard sur les fidèles laïques, simples gouvernés que l'Église dirige par sa doctrine, sur le mariage et sur les liens de parenté sur lesquels la doctrine du Décret est d'une extrême sévérité, sur les guerres privées que Burchard tend à réprimer énergiquement, sur les vices de l'époque qu'il combat avec ténacité.

Les tendances moyennes de l'auteur du Décret, qui répondent assez bien aux aspirations de son temps et de son pays, expliquent le succès dont il a joui de bonne heure. M. Fournier a dressé une liste instructive, — qu'il tient d'ailleurs pour incomplète, — des collections canoniques qui procèdent du Décret de Burchard. Naturellement, le mouvement réformateur grégorien a porté une atteinte à cette influence d'un recueil peu en accord sur divers points avec les tendances réformatrices. Cependant, soit directement, soit par l'intermédiaire du Décret d'Yves de Chartres qui lui a emprunté beaucoup, Burchard continue d'exercer une action sur les canonistes, même après l'apparition du Décret de Gratien.

E.-G. L.

Ernest PERROT, chargé de conférences à la Faculté de droit de Paris. *Les cas royaux. Origine et développement de la théorie aux XIII^e et XIV^e siècles.* Paris, Rousseau, 1910. In-8°, 370 pages.

Dans son avant-propos, M. Perrot expose les raisons pour lesquelles il a choisi comme sujet d'étude les cas royaux. Nous pensons avec lui qu'il était utile d'examiner de près cette question demeurée jusqu'à présent si obscure. L'auteur nous indique, dans une introduction assez développée, les sources qu'il a explorées : il nous prévient tout de suite qu'il n'a pu tout voir, que même en se bornant aux XIII^e et XIV^e siècles l'abondance des documents excluait toute idée de recherche absolument complète. Le choix fait par l'auteur nous paraît judicieux. Mais l'abondance des sources n'était pas la seule difficulté de ce travail ; il y avait encore un obstacle : c'était la terminologie qui est très imprécise et très instable aux XIII^e et XIV^e siècles.

Dans la première partie de son ouvrage, M. Perrot fait l'étude analytique des cas royaux. En première ligne viennent les cas incontestablement royaux, tels que le crime de lèse-majesté. Ce crime, dit avec raison M. Perrot, a pour origine l'*infidelitas* germanique. En effet, malgré le nom de lèse-majesté, de *crimen lese majestatis* que l'on trouve dans certains textes, nous voyons intervenir l'idée d'une violation du devoir de fidélité, d'un manquement au serment de fidélité exprès ou supposé. Pour le délit de fausse monnaie, si la fabrication illicite de monnaies royales est un cas royal, il n'en est pas de même de l'émission de monnaie royale qui resta un délit de la compétence seigneuriale. M. Viollet¹ avait déjà montré que la connaissance des difficultés de fond nées des lettres passées sous sceau royal avait cessé, dès avant l'avènement de la dynastie des Valois, d'être un cas royal.

1. *Histoire des Institutions politiques et administratives de la France*, t. II (Paris, 1898, in-8°), p. 253.

Toutefois, la connaissance des contrats authentiqués par l'apposition du sceau du Châtelet de Paris, de Montpellier ou des foires de Champagne était cas royal. La contrefaçon du sceau royal et le faux en lettres royales sont, au ^{xiv}^e siècle, des cas royaux. Un autre cas royal est constitué par la vérification des lettres ou du sceau royal. Parmi les cas royaux, il y a encore lieu de citer les bris d'asseurements royaux, les délits des officiers royaux dans l'exercice de leurs fonctions, l'infraction de sauvegarde royale, les infractions aux ordonnances royales.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Perrot étudie la nature et la procédure des cas royaux. Les uns, comme il le remarque avec raison, sont toujours considérés, dans les sources, comme étant de la compétence exclusive du roi. Les autres, par exemple le port d'armes, ont été de la compétence des justices seigneuriales avant d'être réservés à la justice royale. Cette répartition des cas royaux en deux groupes se rencontre très exactement avec celle que l'on obtient en classant ces mêmes cas à un second point de vue : « Certains cas royaux se rattachent à l'idée d'un droit personnel, tandis que d'autres, sans doute plus récents, dérivent des devoirs du roi considéré comme le gardien de la paix publique. » Les premiers cas ne sont donc pas une renaissance ou une continuation de l'idée romaine de *crimen majestatis*, ils ont un caractère purement féodal. Ils dérivent du principe que le roi ne plaide pas en cour sujette *pro re sibi pertinente*, comme dit G. du Breuil. Pour le cas royal de port d'armes, au contraire, il n'y eut pas évolution d'une idée juridique, mais plutôt franche offensive de la justice royale. Par sa force propre, le roi se trouva rapidement amené à reconnaître qu'il était seul capable d'imposer sa volonté aux seigneurs.

Dans la troisième partie, M. Perrot étudie les cas ducaux en Normandie. Dès 1150, la théorie des cas réservés à l'épée du duc, des *placita ensis ad ducem pertinentia* est constituée. Il y a là un progrès singulièrement rapide. Le duc, en prêtant serment entre les mains de l'archevêque de Rouen, s'engage notamment à maintenir la paix pour tous ses sujets. Le duc est atteint par toute violence brisant la paix de Dieu; par suite, il a le droit d'intervenir (dans les cas d'*assaltus ad carrucam* et d'*assaltus in quemino ducis*, par exemple). Pour cela, il se substitue peu à peu à l'église dans la répression des infractions commises à l'encontre de cette paix. Dans d'autres cas (l'homicide, le vol, l'incendie d'immeubles ou de moissons), il y a une atteinte à la propre paix du duc et non plus à la paix de Dieu. Mais si grande est l'habitude d'accoupler les notions de paix de Dieu et de paix du duc que l'on dit de ces délits qu'ils sont commis *in pace Dei et ducis*.

En résumé, la royauté est restée jusqu'à la fin du ^{xiv}^e siècle respectueuse des droits des barons « dans les limites où ceux du roi

n'étaient pas en jeu et où il était possible de compter sur le concours bienveillant des justices seigneuriales ». En Normandie, au contraire, les dynasties normande et angevine n'ont laissé jouer aux justices seigneuriales qu'un rôle très effacé.

M. Perrot fait suivre son étude de pièces justificatives. Les unes sont des listes de cas royaux, les autres sont des extraits des archives du Parlement de Paris et de l'Échiquier de Rouen. La plupart de ces extraits (dix-sept sur vingt-deux) concernent la période de 1314 à 1342. Ces textes sont intéressants et complètent d'une façon très utile cet ouvrage qui, par sa documentation abondante, rendra, nous en avons la certitude, de réels services aux érudits.

Georges LARDÉ.

Marcel MARION, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux. *Les impôts directs sous l'ancien régime, principalement au XVIII^e siècle*. Paris, Cornély, 1910. In-8°, 434 pages.

L'ouvrage de M. Marion fait partie de la collection de textes sur l'histoire des institutions et des services publics de la France moderne et contemporaine publiée sous la direction de notre confrère M. Camille Bloch.

M. Marion, que de nombreux travaux antérieurs prédisposaient à accomplir cette nouvelle tâche, retrace d'abord l'histoire des impôts directs au XVIII^e siècle. Il parle assez longuement du dixième et des vingtièmes. Par contre, il ne consacre que quelques pages à la capitation. Mais, dans ces quelques pages, il a soin de distinguer la capitation des taillables dans les pays de taille personnelle et dans les pays de taille réelle. M. Marion a eu raison de faire cette distinction que plusieurs auteurs ont méconnue. Quoi qu'on ait dit, la nature même de la capitation était différente dans les pays de taille personnelle et dans les pays de taille réelle et la distinction entre pays d'états et pays d'élections n'a pas ici d'importance¹, la capitation étant identique en Bourgogne, pays d'états, et dans la plupart des pays d'élections. M. Marion a eu également raison de dire que l'établissement de la capitation fut le premier pas qui ait été fait sous l'ancien régime vers l'égalité devant l'impôt. Jusqu'en 1710, le clergé de France lui-même paie sans aucun doute la capitation, puisqu'il accorde des dons gratuits spéciaux en outre de ceux qu'il consent ordinairement. En 1710, il se rachète moyennant 24 millions et en 1715 le rachat n'est

1. Dans les pays d'élections, le gouvernement fixe d'autorité le montant de la capitation; dans les pays d'états, au contraire, il y a des pourparlers entre le gouvernement et les états. Mais c'est là une division qui ne concerne en aucune façon la nature de l'impôt.

pas révoqué comme les autres. S'il en est ainsi, c'est, comme dit le duc de Noailles, « en considération de ce qu'il a volontairement renoncé à jouir de la rente qui lui était acquise pour les 24 millions qu'il avait payés pour son affranchissement »¹.

Cet historique des impôts directs au XVIII^e siècle est suivi de la publication des textes qui concernent ces impositions. M. Marion publie, pour la taille, d'abord les actes royaux qui y sont relatifs, puis les arrêts et remontrances des cours souveraines, la correspondance administrative, des extraits de délibérations des assemblées provinciales et de cahiers de doléances, enfin des extraits d'auteurs anciens. Ce cadre est ensuite appliqué par lui aux autres impôts, sauf à supprimer telle ou telle division si elle a moins de raison d'être. M. Marion a emprunté beaucoup aux Archives nationales, si riches en documents généraux et locaux, et aux archives de ce département qu'il connaît si bien : la Gironde. Ses recherches ont été très étendues : il a en effet publié près de 300 pages de textes². Parmi les textes qui nous ont paru présenter le plus d'intérêt, nous citerons les suivants : c'est d'abord un passage d'une lettre de Jubert de Bouville, intendant à Orléans, dont notre confrère, M. de Beaucorps, a étudié l'administration. C'est ensuite un intéressant mémoire sur la taille, adressé aux intendants par le contrôleur général Orry, un passage d'une circulaire envoyée de Bordeaux aux collecteurs par le receveur des tailles Papillon de Fontpertuis, un mémoire pour servir d'observations aux tableaux de l'élection de Condom pour la taille, le vingtième et les impositions accessoires. Dans ce dernier mémoire, l'on voit que les cadastres sont en mauvais état; parfois même, ils n'existent pas.

Le mémoire intitulé : *Objets de la lettre de Mgr le contrôleur général à M. l'intendant d'Auvergne (28 mars 1767)*, nous donne de précieux renseignements sur les actions en surtaux et en réformation de cotes et aussi sur les difficultés du recouvrement. Dans un arrêt du Conseil du 2 novembre 1777, nous lisons le curieux passage suivant, qui pourrait être médité avec fruit par ceux de nos contemporains qui rêvent de nous infliger l'impôt sur le revenu : « Elle [Sa Majesté] a fait une sérieuse attention aux plaintes qui lui ont été portées sur l'inquiétude que des recherches trop fréquentes répandaient parmi les propriétaires, et c'est pour y remédier que Sa Majesté a déterminé que toutes les vérifications générales qui ont été faites depuis 1771, et toutes celles qui auront lieu dans la suite, ne pourront être renouvelées que vingt ans après l'époque desdites vérifications. »

1. Rapport du duc de Noailles (Bibl. nat., ms. fr. 11152, fol. 7).

2. Il est question (p. 164) de la paroisse de Steuil, élection de Mantes. C'est sans doute Septeuil, qui se trouve dans l'arrondissement de Mantes et dans le canton de Houstan (Seine-et-Oise).

Citons encore les lettres d'Esmangart, intendant de Caen, et de Flesselles, intendant de Lyon, concernant la capitation.

La publication de M. Marion contient des modèles de rôles des diverses impositions. Viennent ensuite une table sommaire des matières et une bibliographie. A la liste des dépôts d'archives, M. Marion aurait pu ajouter le dépôt d'archives historiques du ministère de la Guerre, qui renferme notamment des documents très intéressants sur l'établissement de la capitation¹. L'auteur indique aussi les documents publiés, les ouvrages du XVIII^e siècle et les ouvrages modernes. Pour les deux dernières catégories de travaux, il donne en quelques mots son appréciation.

En résumé, l'ouvrage de M. Marion sera très utile à ceux qui voudront étudier les impôts directs au XVIII^e siècle. Ils trouveront, dans ce volume, les textes importants groupés suivant un plan très net. Leur tâche sera ainsi grandement facilitée. C'est, de plus, un livre d'actualité puisque la réforme de l'impôt est à l'ordre du jour.

Georges LARDÉ.

Jean CORDEY. *Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans, 1329-1391*. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, xvi-358 pages. (189^e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*.)

Les relations fréquentes et amicales entre les rois de France et les comtes de Savoie ne datent que des premières années du XIV^e siècle, où l'influence anglaise, longtemps toute-puissante à la cour de Chambéry, cessa d'y prévaloir. C'est sous le règne de Philippe le Bel que se produisit, dans la politique savoyarde, un changement, explicable sans doute par l'éloignement des rois d'Angleterre et le peu de profit qu'il y avait à tirer de leur alliance, mais aussi par la nécessité de trouver un appui efficace contre un ennemi commun, l'empereur Albert d'Autriche. Fidèle aux traditions de sa maison, Amédée V, *le Grand*, avait commencé par faire cause commune avec les adversaires du monarque français. Très vite, il comprit que son intérêt lui commandait une autre attitude. Les Anglais ne pouvant rien pour lui et l'Empereur contrariant ses projets ambitieux, il avait tout avantage à se rapprocher de la France; il devint donc l'allié de Philippe le Bel et prit une part active aux guerres de Flandre. Un peu plus tard, son fils aîné, le futur comte Édouard, épousait une princesse alliée à la famille

1. Archives historiques du ministère de la Guerre, volume 2469, nos 48 à 56. Il y a aussi dans ce dépôt beaucoup d'autres pièces relatives aux impôts directs.

royale de France, Blanche de Bourgogne, qui, par sa mère, était une petite-fille de saint Louis.

Les liens qu'Amédée V avait noués ne furent pas rompus à sa mort. Ils se resserrèrent, sous ses descendants, par des rapports plus suivis, par de nouveaux mariages, et malgré le dessein, de plus en plus avoué, des rois de France, d'atteindre quelque jour aux frontières naturelles de l'ancienne Gaule, en acquérant une à une les provinces qui constituaient le royaume d'Arles. Capétiens et Valois surent montrer, d'ailleurs, assez de mesure et d'habileté pour ne pas s'aliéner des sympathies récentes; ils évitèrent notamment de prendre parti dans les querelles continuelles qui divisaient les comtes de Savoie et de Viennois, et où ils n'intervinrent que comme médiateurs. La réunion du Dauphiné à la couronne troubla cette bonne entente, en inquiétant les Savoyards, pour qui le voisinage immédiat des rois de France était une menace et un danger. Il n'en fallut pas davantage pour rallumer une de ces guerres de frontières, alors si fréquentes. La cour de France, désireuse de regagner l'alliance savoyarde, sut faire les concessions nécessaires pour régler le différend et prévenir de nouveaux conflits (1355). Mais lorsque le traité de Paris fut conclu, la guerre de Cent ans était commencée depuis longtemps déjà, et c'est la participation des comtes de Savoie à cette guerre, au cours du *xiv^e* siècle, et d'une manière plus générale leurs rapports avec les rois de France pendant la même période, que M. Cordey s'est proposé d'étudier.

Son livre, clairement et agréablement écrit, d'une documentation abondante et précise, va de l'avènement du comte Aimon (1329) à la mort d'Amédée VII, dit comte Rouge (1391), c'est-à-dire qu'il nous montre à l'œuvre trois princes, qui, les deux premiers par leur initiative personnelle, le dernier en laissant agir ses conseillers, contribuèrent également à accroître le patrimoine ou le prestige de leur maison.

C'est sous le comte Aimon et pendant la minorité d'Amédée VI, le comte Vert, que les contingents savoyards furent le plus souvent associés sur les champs de bataille aux troupes du roi de France : en Gascogne comme dans le Tournaisis, en Picardie et dans le Ponthieu, où, sans un retard de quelques heures, Louis de Vaud et ses hommes d'armes eussent été enveloppés dans le désastre de Crécy.

Amédée VI, le beau-frère de Charles V et l'une des figures les plus chevaleresques du *xiv^e* siècle, fut peu mêlé aux événements de la guerre de Cent ans. Assez d'autres entreprises le sollicitèrent et fournirent un aliment à son activité : la lutte contre les Compagnies, leur utilisation en vue de la croisade, non sans gloire, qu'il sut mener à bien avec ses seules ressources, surtout ses campagnes heureuses contre les marquis de Montferrat et de Saluces, dans le nord de la péninsule italienne, où il voyait l'avenir de sa dynastie. Le mariage de son fils aîné avec Bonne, fille du duc Jean de Berry, fut un nou-

veau lien entre les Valois et le comte Vert. Aventureux et positif tout à la fois, Amédée se laisse entraîner par le duc d'Anjou dans son expédition contre le royaume de Naples, mais après s'être fait garantir la possession du Piémont, convoité depuis des siècles par la maison de Savoie et déjà en partie conquis. Il meurt au cours de cette expédition, mal conçue et mal dirigée, où le frère de Charles V devait finir lui-même tristement (1382).

Son fils Amédée VII, le comte Rouge, lui succède et, par un arrangement singulier, qui dénote une valeur personnelle médiocre ou une étrange défiance de lui-même, il abandonne à sa mère et aux anciens conseillers de son père le gouvernement de ses états. Quoiqu'il faille penser d'une abdication aussi complète et peut-être sans exemple, elle mit en lumière les hautes qualités de la « Grande Comtesse », cette Bonne de Bourbon qui, pour la fermeté de son caractère et l'habileté de sa politique, a été si souvent comparée à Blanche de Castille. Amédée VII répondit plusieurs fois, en personne, aux « sermons » du roi de France, encore qu'il n'ait pas été, comme on l'a cru, — c'aurait été avant son avènement et du vivant du comte Vert, — un des combattants de Roosebeke. Le comte resta donc fidèle aux amitiés et aux alliances de son père et de son aïeul. Quoiqu'il ait pris peu de part aux affaires du comté, son nom demeure attaché à l'un des événements les plus importants qu'enregistrent les annales de la Savoie : l'acquisition de Nice par où se réalisait le rêve de ses prédécesseurs, toujours en quête d'un débouché sur la mer, et qui s'étaient vu fermer par les Angevins et par les rois de France la voie naturelle de la vallée du Rhône.

Ces indications sommaires ne sauraient prétendre à donner une idée suffisante du livre de M. Cordey. Il faut le lire pour se rendre compte de la somme de faits, d'importance inégale, qu'une enquête patiente et curieuse a permis à l'auteur de réunir et de mettre en œuvre. Les histoires générales, les chroniques mêmes, lui étaient d'un mince secours. C'est aux archives de Turin, si riches et si accessibles, que M. Cordey a trouvé les éléments d'un travail original et personnel : dans les liasses de l'*Archivio di Stato* ou dans la belle collection de comptes conservée à l'*Archivio camerale*. Son livre n'est pas seulement un chapitre très neuf de l'histoire de la Savoie, et ce ne serait pas un mince mérite, car cette histoire est à toutes les époques un sujet d'étude singulièrement attrayant. Il apporte une très utile contribution à l'histoire diplomatique du XIV^e siècle, qui est mieux connue à mesure que se poursuit et se complète l'exploration méthodique des archives étrangères.

R. DELACHENAL.

Un chancelier de France sous Charles VI. Henri de Marle, par Raimond VAN MARLE, docteur de l'Université de Paris. Paris, Honoré Champion, 1910. In-8°, 49 pages.

Dans une préface fort courte, l'auteur a marqué que son étude a eu pour but exclusif de réunir ce qu'on peut connaître de Henri de Marle sans aborder, à propos du personnage, ni l'histoire de son temps, ni l'examen des institutions où il a évolué. En fait, il s'est contenté de recueillir les mentions qu'il a trouvées dans les livres qu'il a consultés, — il y en avait d'autres, — puis d'y ajouter des renseignements tirés naturellement des registres du Parlement et de la série des Pièces originales à la Bibliothèque nationale. Il faut reconnaître que la moisson a été pauvre; divers renseignements empruntés à la dangereuse série des Dossiers bleus du Cabinet des Titres à la Bibliothèque nationale ne l'ont pas enrichie, comme bien l'on pense.

H. MORANVILLÉ.

Histoire des communes annexées à Paris en 1859, publiée sous les auspices du Conseil général. Bercy, par M. Lucien LAMBEAU. Paris, E. Leroux, 1910. In-8°, 500 pages, planches.

Le Conseil général de la Seine a fait jadis publier une série de monographies sur les diverses communes du département; ces notices ne contenaient qu'une partie historique très restreinte, qui était l'œuvre de notre regretté confrère Fernand Bournon, tandis que le côté administratif actuel était très largement représenté. Malgré la hâte apportée à la confection de quelques-unes de ces notices, l'ensemble n'en constituait pas moins un précieux instrument de travail; l'auteur avait notamment groupé les lieux dits communaux, sans toutefois les délimiter, et avait joint à ses monographies des plans des XVIII^e et XIX^e siècles.

Le volume de M. Lucien Lambeau sort du cadre modeste des précédentes notices; il est le premier d'une publication entreprise également sous les auspices du Conseil général et qui doit comprendre l'histoire des communes annexées en 1859. Il est permis de se demander, tout d'abord, si certaines portions de communes annexées, comme le lieu dit Bel-Air, appartenant jadis à la commune de Saint-Mandé et qui a formé depuis le quartier de Bel-Air, seront représentées dans cette nouvelle publication; de même pour le Petit-Montrouge. L'importance de ces territoires ne permet pas leur omission.

Il serait également à désirer que M. Lucien Lambeau donnât en annexe, à la fin de chaque volume, une table, aussi complète que possible, des lieux dits avec leurs limites. Dans le cas présent, il est un peu malaisé de les trouver parmi les 500 pages du volume.

Pour la partie ancienne, M. Lambeau a utilisé, à juste titre, le mémoire composé en 1735 par Henri de Malon, seigneur de Bercy, à l'aide du riche chartrier qu'il possédait; cette source de premier ordre a été publiée, grâce au marquis de Nicolaï, par M. de Boislisle dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*. M. Lambeau n'a pu y ajouter grand'chose.

Au contraire, toute la partie moderne est traitée avec un grand luxe de détails. Il y avait, au flanc du joli coteau de Bercy et descendant en pente douce jusqu'aux berges de la Seine, de nombreuses propriétés, des « maisons des champs » ayant appartenu à de grands seigneurs, comme les Rohan, ou à des financiers célèbres, comme les frères Pâris. Pour alléger un peu son travail, M. Lambeau aurait peut-être pu passer rapidement sur l'histoire de ces propriétaires et épargner au lecteur des anecdotes connues.

Ce sont là critiques légères; l'ouvrage de M. Lambeau est très consciencieux, très complet et sera consulté avec fruit. De nombreuses pièces justificatives s'ajoutent au texte; elles se rapportent surtout à la période révolutionnaire. La partie iconographique nous fait regretter la disparition de ce site merveilleux, que formaient aux portes de Paris les splendides propriétés de Bercy et de Conflans; elle comprend aussi la vue des anciennes barrières et quelques plans locaux, dont un, levé par Belhomme, le 16 thermidor an VII (3 août 1799), est particulièrement intéressant.

Gabriel HENRIOT.

Les divers sièges de la juridiction consulaire de Paris, par Henri SERVANT. Paris, typ. Ph. Renouard, 1910. In-8°, 52 pages, planches.

L'auteur de cette notice, après avoir rappelé que l'histoire des juges-consuls a été faite, déclare s'en tenir à celle des emplacements successifs de leur juridiction. Des quatre locaux cités par l'auteur, nous n'en retiendrons qu'un, celui du cloître Saint-Merri. Les juges-consuls, créés en 1563 et supprimés en 1792, ont résidé là de 1570 à leur suppression.

Il était donc inutile, à propos de leur court passage dans l'abbaye Saint-Magloire (1563-1570), de refaire l'histoire de l'abbaye, et surtout en donnant comme référence Piganiol de La Force (p. 6). Il aurait peut-être mieux valu déterminer dans quel local de l'abbaye leur juridiction avait été provisoirement installée; M. Servant aurait trouvé qu'en cette même année 1563, à la suite de la réunion de Saint-Magloire à l'évêché, la juridiction de l'abbaye avait été réunie à celle du For-l'Évêque, si bien qu'on put installer les juges-consuls dans l'ancien auditoire de l'abbaye.

Il convient aussi d'indiquer que l'étymologie de la rue Salle-au-Comte, indiquée p. 9, est fantaisiste. Cette rue portait jadis un nom trop pittoresque pour être rappelé ici.

Si l'histoire de Saint-Magloire tient une grande place dans la notice, la maison du cloître Saint-Merri est, en revanche, un peu trop sommairement rappelée par des notes généalogiques sur les Baillet, anciens possesseurs de l'immeuble, et par quelques lignes extraites du Wattin de 1787 (p. 22). Il n'est pas très exact de dire qu'une voie nouvelle a été ouverte sur l'emplacement de l'hôtel des juges-consuls, car cette ouverture a été justement causée par le transfert, à la Bourse, du Tribunal de Commerce, qui, comme l'auteur le rappelle, a occupé jusqu'en 1825 l'ancien immeuble des consuls. Cette voie prolongea la rue du Cloître-Saint-Merri jusqu'à la rue du Renard. Une autre rue, la rue des Juges-Consuls, qui va de la rue de la Verrerie à la rue du Cloître-Saint-Merri, rappelle encore les anciens magistrats; ce quartier doit d'ailleurs être à nouveau bouleversé et des démolitions sont entreprises dans les rues du Cloître-Saint-Merri, Brise-Miche et Taille-Pain.

Les quelques lignes consacrées à l'immeuble du cloître Saint-Merri contiennent les seuls renseignements intéressants fournis par M. Servant; le reste de la brochure comprend un historique succinct du couvent des Filles Saint-Thomas (à cause de la Bourse, où siégea le Tribunal de Commerce de 1825 à 1865) et des développements sur l'église Saint-Barthélemy en la Cité (à cause de l'emplacement actuel du Tribunal de Commerce).

Gabriel HENRIOT.

Félix HERBET. *L'ancien Fontainebleau. Histoire de la ville; rues, maisons, habitants au XVII^e siècle.* Préface de M. Gaston SÉNÉCHAL. Fontainebleau, 1912. Gr. in-8°. xxii-537 pages, 12 gravures et 2 plans.

S'il avait plu à Louis VII d'élever un château sur un sol fertile ou sur le bord d'un cours d'eau navigable, Fontainebleau serait devenu de bonne heure une ville, mais ce fut sans doute, comme plus tard à Chambord, l'attrait de la chasse, ce fut peut-être aussi le charme d'une solitude grandiose qui déterminèrent les rois à y résider. En 1259, saint Louis y attire les Trinitaires, mais Fontainebleau reste un simple hameau jusqu'à François I^{er}, qui y amène, avec une cour brillante, une foule d'artistes, d'artisans et de serviteurs à demeure et de nombreux visiteurs, souvent illustres; Fontainebleau devient alors un village, que Marie de Médicis dotera d'une chapelle et Anne d'Autriche d'un hôpital; en 1661, c'est une paroisse; en 1774 seulement, un syndic et deux adjoints remplacent les deux marguil-

liers qui administraient le bourg, devenu finalement une petite ville. Ainsi se résume l'histoire de Fontainebleau, où l'on peut saisir sur le vif la façon dont germe et se développe une agglomération urbaine. Deux caractères distinguent toutefois celle-ci : la lenteur de la formation et l'extrême flottement de la population. C'est qu'en effet, le pays est pauvre et que la raison d'être de l'agglomération est artificielle. De nos jours, une station de chemin de fer, ou la vogue d'une station balnéaire créent de ces agglomérations, comme en créait au moyen âge la vogue d'un pèlerinage ou l'établissement d'une foire ; l'existence de telles localités est nécessairement précaire et leur population nécessairement flottante. Les progrès du désœuvrement font la prospérité de beaucoup d'entre elles, alors qu'au contraire l'activité développe les villes dotées d'un capital de ressources matérielles. Ici, le capital est la beauté d'un site, qui n'a cessé d'être apprécié de ceux qui s'accordent le loisir des contemplations. Le roi et les moines furent longtemps seuls, mais les rois sont depuis la Renaissance les arbitres des modes, et c'est peut-être resté le moins contesté de leurs privilèges, bien qu'il soit très partagé.

Telles sont les réflexions que peut suggérer la lente croissance, puis le développement rapide mais forcément limité de la ville de Fontainebleau.

Notre confrère M. Herbert a justement pensé que cette ville, que les nombreux admirateurs du château et de la forêt traversent sans la regarder, méritait, elle aussi, une étude, et il a su nous la rendre aussi intéressante qu'instructive.

Le livre se divise en deux parties inégales : l'histoire de la ville dans son ensemble, puis l'histoire de ses rues, groupées par quartiers et divisées par maisons. Cette dernière partie est un extraordinaire jeu de patience, qui représente des années d'études dans les archives notariales et autres documents plus ou moins dispersés, dont l'auteur avait commencé par réunir un grand nombre dans sa propre collection. Grâce à de longs et méthodiques dépouillements, il a pu établir l'histoire d'un grand nombre de maisons, leurs dates de construction, leurs remaniements ; les personnalités de leurs propriétaires successifs ; parfois même, d'après des inventaires, les objets d'art qu'elles ont abrités.

Ce vaste travail est fait avec toute la méthode et toute la critique que l'on est en droit d'attendre d'un élève de l'École des chartes chez qui les soins de l'administration et les soucis de la politique n'ont pu diminuer la passion des recherches historiques. Avec ses précédentes études sur *les Enseignes de Fontainebleau* et sur ses *Émailleurs sur terre*, il constitue l'histoire la plus complète et la plus sûre qu'une ville puisse souhaiter. Notons que l'auteur a mis une certaine coquetterie à éviter toute digression, toute redite, tout double emploi avec

d'autres bons livres, toute excursion hors de ses limites, qui excluent le château et la forêt.

Ce livre, incontestablement précieux pour l'histoire locale, l'est aussi plus qu'on ne pourrait le croire au premier abord pour l'histoire générale. D'une part, en effet, il expose avec certitude et netteté l'évolution, si difficile à saisir en des temps plus anciens, de la formation graduelle d'une ville; en second lieu, cette ville ayant été comme Versailles et avant Versailles une capitale temporaire, tous ceux qui suivaient la cour, gentilshommes, hommes de guerre ou d'État, diplomates, artistes et artisans y ont plus ou moins fait résidence, et nombreux sont les détails qui concernent des personnages célèbres.

Ces renseignements sont justifiés par d'excellentes notes et peuvent être trouvés instantanément, grâce à une non moins excellente table analytique, dont les soixante-dix-sept pages à trois colonnes serrées rendront le plus appréciable service aux chercheurs.

C. ENLART.

Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours, du XII^e au XV^e siècle, par E. RICHEMOND. Fontainebleau, impr. M. Bourges. 1907-1908. 2 vol. gr. in-8°, 347-cxxviii et 275-cxxiv pages, planches.

La maison féodale dont M. Richemond a écrit l'histoire, est issue d'un parvenu du XII^e siècle. Son premier auteur connu, Gautier de Villebéon, était de naissance modeste : « Fuit nobilior gestis quam genere, » dit de lui le chroniqueur Aubry de Trois-Fontaines. Il s'attacha au service de Louis VII et parvint à l'office de grand chambellan du roi, qu'il transmit à ses descendants. Il mourut en 1205, laissant, de son mariage avec la fille et héritière du sire de Nemours, six fils, dont trois évêques. L'ainé de ses enfants, Philippe, était mort en 1191, au siège de Saint-Jean-d'Acre. C'est de lui que sont issus les seigneurs de Nemours qui ont occupé une place importante à la cour des rois et se sont distingués dans les croisades du XIII^e siècle. Ruinés par les frais de ces expéditions, ils furent réduits à aliéner leur terre patrimoniale. Ils en vendirent à Philippe le Hardi la majeure partie en 1274, le reste en 1276. Leur postérité s'est éteinte, dans une condition médiocre, au XV^e siècle.

Trois des fils puînés du premier chambellan Gautier ont donné naissance à des branches : Ours a été l'auteur des sires de Méréville et de Brécy; Gautier le Jeune, des seigneurs de Villebéon; Jean, des sires de Nanteau-sur-Lunain. M. Richemond a suivi la destinée de ces trois lignes qui ont tenu un rang féodal considérable. Il a joint à l'histoire des Nemours des notices, parfois très étendues, sur leurs alliés : les Milly, les Clément, les Vierzou, les Melun, les Bommiers, les

Crespin, les Hangest, les Montmirail, les Bouteillers de Chantilly et de Senlis, les Sully-Beaujeu, les Nanteuil-Châtillon, les Beaumont du Gâtinais, les Lévis, etc.

A établir la généalogie de toutes ces familles et la biographie de leurs membres, M. Richemond a mis un soin et une ingéniosité remarquables. Il ne s'est pas contenté de réunir bout à bout des analyses de chartes, il a suppléé fréquemment à l'insuffisance des documents par d'adroites hypothèses. Peut-être aurait-il pu, dans ses notes, indiquer plus clairement au lecteur le point où il s'écartait du témoignage des textes pour suivre ses propres conjectures.

L'auteur a publié un bon nombre de pièces justificatives intéressantes. Elles n'ont pas toujours été transcrites avec une correction parfaite; çà et là on peut relever, outre des fautes de lecture, des fautes de ponctuation qui semblent révéler de véritables contresens. L'illustration de l'ouvrage, bien choisie et bien exécutée, consiste en reproductions de sceaux et de pierres tombales.

Les deux volumes sont munis de tables onomastiques abondantes, mais incomplètes: elles ne renferment pas les noms contenus dans les pièces justificatives. M. Richemond y a classé les mentions des personnages, suivant l'ordre des noms de baptême. Il aurait accru l'utilité de ces index s'il y avait inséré, à leur rang alphabétique, les noms de famille (ou surnoms héréditaires).

MAX PRINET.

Arresta communia Scacarii, publiés par Ernest PERROT, chargé de conférences à la Faculté de droit de Paris. Caen, Jouan, 1910.

In-8°, 153 pages, un tableau. (Bibliothèque d'histoire du droit normand, publiée sous la direction de MM. Astoul et Génestal, 1^{re} série. tome I.)

Sous ce titre : *Arresta communia Scacarii*, M. Perrot publie deux collections d'arrêts notables de l'Échiquier de Normandie de la fin du XIII^e siècle. La première, qui comprend des arrêts rendus de 1276 à 1290, est de beaucoup la plus célèbre. Brussel s'en servit pour composer son *Usage des Fiefs*. Dans la seconde se trouvent des arrêts rendus de 1291 à 1294. La première collection a déjà été publiée deux fois : par Léchaudé d'Anisy et par Warnkœnig. La seconde a été publiée par Warnkœnig. M. Perrot a voulu faire ce que ses devanciers avaient négligé de faire : il a étudié minutieusement les manuscrits qui contiennent le premier recueil; du second recueil, pour lequel il n'avait qu'un seul manuscrit, il s'est efforcé de donner une édition moins fautive que celle de Warnkœnig. Son introduction nous prouve qu'il a procédé scientifiquement : après avoir donné une liste des manuscrits qui nous ont transmis la première collection, il classe ces

manuscripts, en s'inspirant d'ailleurs d'un travail antérieur de M. Viollet, paru dans l'*Histoire littéraire*¹. L'auteur résume en un tableau très clair le classement des manuscrits de la première collection d'*Arresta communia*.

Nous avons vu que les deux collections n'embrassaient pas les mêmes périodes. D'autres différences les séparent. Tandis que la première ne comporte que des arrêts touchant le droit public, ou plutôt les matières féodales et la procédure, la seconde contient en grande majorité des contestations de pur droit privé. Dans la seconde collection, presque tous les noms propres ont été laissés de côté; l'on a condensé la matière juridique. Il n'en est pas de même dans la première collection. Dans la seconde collection, le français est d'abord usité, puis le latin. Il y a un manque de méthode évident. Les premiers arrêts sont assez longs et circonstanciés; au milieu de l'ouvrage, il n'y a plus qu'une courte phrase pour chaque arrêt. Enfin, vers la fin de la collection, pour les arrêts de 1294, les détails reparaissent.

Beaucoup d'arrêts faisant partie de la première collection ont été transcrits en marge des manuscrits de la *Summa de legibus*. M. Perrot a cru, et avec raison, devoir réunir en appendice un certain nombre de textes (dont quelques-uns sont inédits), qui ne font pas partie des deux collections d'*Arresta communia* et qui cependant sont également conservés dans les marges des manuscrits de coutumiers. Parmi ces textes, deux (les nos 151 et 153) sont particulièrement intéressants : ils sont relatifs à la preuve de la coutume en Normandie².

Un index alphabétique assez détaillé complète cette publication, faite avec soin et qui ouvre la série des textes publiés sous la direction de MM. Astoul et Génestal dans la Bibliothèque d'histoire du droit normand.

Georges LARDÉ.

Henri LEGRAS. *Le bourgage de Caen. Tenure à cens et tenure à rente, XI^e-XV^e siècle* (thèse de droit). Paris. Arthur Rousseau; Caen, L. Jouan, 1911. In-8°, 525 pages, 1 plan.

Le livre de M. Legras est le premier, semble-t-il, qui ait jamais été publié sur l'histoire de la propriété foncière dans une ville de France. Il ouvre excellemment chez nous un ordre d'études que les monographies d'Arnold sur Bâle, de MM. Des Marez et Beyerle sur Gand et sur Constance ont depuis longtemps illustré. Aussi bien, l'importance

1. Viollet, *les Coutumiers de Normandie*, dans l'*Histoire littéraire*, t. XXXIII, p. 182 et suiv.

2. La question de la preuve de la coutume a été récemment traitée par M. Pisard, dans sa thèse remarquable intitulée : *Essai sur la connaissance et la preuve des coutumes* (Paris, Rousseau, 1910, in-8°).

politique de Caen à l'époque ducale et son activité économique persistante jusqu'au xvi^e siècle légitiment le choix que M. Legras en a fait pour y examiner les conditions de la tenure à rente.

Les origines de Caen sont incertaines. Lieu de passage fréquenté dès les temps néolithiques et habité dès l'âge gaulois, l'agglomération gallo-franque de Caen¹ ne semble redevable de son caractère urbain qu'aux premiers ducs de Normandie. Ils y créèrent un *burgus* dont Guillaume le Bâtard détacha deux parties plus ou moins étendues en faveur de ses abbayes de Saint-Étienne et de la Trinité². Le Bourg-le-Roi, le Bourg-l'Abbé, le Bourg-l'Abbesse, du xi^e siècle à la Révolution, ont constitué la triple personnalité juridique de la ville.

Dans la première moitié de son livre, M. Legras a étudié le *Bourg-gage caennais*. Égales aux xi^e et xii^e siècles dans les trois bourgs, les obligations et les franchises des *burgenses* en vinrent, à travers le moyen âge, à se différencier. Les *hôtes* des trois seigneuries, moyennant la jouissance garantie et héréditaire d'une portion du sol (*masura, area*), à charge d'y bâtir une maison, devaient au seigneur (duc, abbé, abbesse), un faible cens appelé *gablage*, l'acquit du relief et du treizième, la comparence aux plés et gage-plège, les services de guet, d'entretien des fossés et de cheminage. Ils payaient en outre des taxes commerciales ou industrielles : les *coutumes*, charges réelles, fondées sur la terre et qui assuraient le principal revenu de la directe. Mais, au xv^e siècle, en suite de rachats provoqués, sans doute, par le caractère royal du seigneur comme aussi par le développement économique plus intense du véritable centre urbain, les bourgeois du Bourg-le-Roi, libérés en grande partie des coutumes et du gablage, remplaçaient par une contribution l'assujettissement aux services primitifs. Les bourgeois du Bourg-l'Abbé, eux, n'avaient rien gagné, ceux du Bourg-l'Abbesse avaient quelque peu perdu sur leur condition originelle. La persistance de l'exploitation rurale, d'une part, de l'autre la contamination, si l'on peut ainsi dire, de l'état juridique de ces bourgeois par l'état juridique inférieur des autres tenanciers de la Trinité entraînèrent ces divergences. Pour le Bourg-le-Roi d'abord,

1. Ou, plus exactement, l'ensemble des *villae* dispersées aux alentours des marais de l'Odon et de la Basse-Orne : *villa Cadomi, villa Calucii, villa que dicitur Valcellis, Villesium, Darnestallum*, etc.

2. M. Legras, qui proclame : *Fief et justice c'est tout un*, voit dans l'Abbé et l'Abbesse de Caen les ayants cause, pleins et entiers, du duc qui créa leurs bourgages. « Ils possédaient, dit-il (p. 84), sur leur domaine un droit *sui generis*, combinaison des deux éléments [propriété et justice], leur donnant sur les hommes, qui se fixaient sur leur terre et en devenaient comme la dépendance, un pouvoir auquel leur volonté seule dans un intérêt bien entendu avait posé une limite. » Nous ferons observer à M. Legras que ni l'Abbé ni l'Abbesse de Caen ne possédaient le droit de haute justice.

puis pour le Bourg-l'Abbé, le terme de l'évolution que suivit la tenure libre fut le franc-bourgage, que des nécessités fiscales amenèrent à se confondre à peu près avec le franc-alieu. M. Legras ne sait si ce terme final fut atteint au Bourg-l'Abbesse. Et il est permis d'en douter.

Mais, c'est la facilité d'aliéner qui caractérise vraiment l'affranchissement des tenures. M. Legras en a marqué avec soin les divers stades : le dernier fut, sans doute, le rachat des droits de mutation¹. A dater du xv^e siècle, les directes du roi et de l'Abbé se réduisirent presque à un droit honorifique. Seule, la directe de l'Abbesse garda son utilité.

La deuxième partie du livre : *Rentes et baux héréditaires ou à temps dans le bourgage caennais*, décrit les multiples opérations juridiques dont la terre fut l'objet entre bourgeois. La première dans l'ordre du temps paraît avoir été le *bail à cens* qui comportait, avec le paiement d'une redevance annuelle, l'hommage, l'acquit de certains services, des reliefs et treizièmes, et que M. Legras déclare imité du contrat même de censive qui liait le bourgeois lieffataire au seigneur². Dans le courant du xiii^e siècle apparut le *bail à rente*, libéré de toute obligation autre que la redevance annuelle et consécutif, sans doute, à la constitution de rente sur un fonds en échange d'un capital. On connaît, en effet, à Caen, deux exemples de *rente constituée* dès le xii^e siècle. Quant au bail à temps, la *ferme muable*, son usage constant ne remonte qu'aux deux derniers siècles du moyen âge et M. Legras ne découvre son existence à Caen que vers 1266. A dire vrai, nombre de contrats de ferme muable ont pu ne point parvenir jusqu'à nous. Le bail à temps des immeubles urbains semble, de nature, fort ancien, et nous n'hésitons pas, pour notre part, à reconnaître dans les *in domibus per mercedem manentes* de la sentence donnée, le 18 juillet 1083, par Guillaume le Conquérant sur le diffé-

1. M. Legras attribue, pour le Bourg-le-Roi, la suppression du treizième à une mesure politique de Henry V ou de Henry VI. L'hypothèse est tentante et, d'ailleurs, vraisemblable. Mais, comment ne serait-il pas demeuré trace (dans le *Matrologe* de la ville, par exemple) de cette mesure?

2. P. 135, n. 2, M. Legras signale « une quarantaine de pièces mentionnant une rente accompagnée d'hommage pour les xiv^e et xv^e siècles. » « Ce n'est plus alors, ajoute-t-il, qu'une survivance sans portée pratique. » Nous n'en sommes pas aussi sûrs. Il semble qu'au temps des guerres anglaises il y ait eu en Normandie comme un retour à certaines formes périmées de contrats, retour qu'expliqueraient et le dépeuplement des villes et la désertion du plat pays. Mais, à prendre les choses de plus loin, il faut bien avouer que nous ignorons la nature du service et de l'hommage dus entre bourgeois aux xii^e et xiii^e siècles. L'imitation du contrat de censive dans le bail à cens fut, peut-être, en partie, extérieure, sans valeur absolue.

rend entre Saint-Étienne et la Trinité, non pas, avec M. Legras, des marchands, des étrangers de passage, mais bien des locataires à temps, distincts des bourgeois, du moins à l'origine, et installés dans les Bourgs. Ce que l'on sait des conditions du régime domanial ne s'oppose en rien à cette interprétation qui a le mérite, en l'espèce, de la simplicité.

Tout un chapitre de cette deuxième partie, et, certes, l'un des plus intéressants, traite de la passation des contrats et de la rédaction des actes entre les tenants du Bourgage caennais. On y distingue trois étapes : aux XI^e et XII^e siècles, « les contrats, rares entre bourgeois, sont dressés par leurs seigneurs » ; au XIII^e siècle, « chaque bourgeois rédige et scelle lui-même ses chartes de son sceau authentique » ; « à partir de la fin du XIII^e siècle, les contrats sont reçus par des officiers royaux qui délivrent aux parties des *lettres de roi* ou *lettres de juridiction* revêtues du sceau de leur office ; au cours du XIV^e siècle, l'établissement du *tabellionage* achève de donner à la juridiction gracieuse » sa forme définitive. A la première époque, l'*abjuration* des droits du vendeur sur le fonds aliéné était faite directement par le vendeur au profit de l'acheteur aux plés de la seigneurie. Le seigneur la confirmait, la proclamait et, par un acte scellé de son sceau (chirographe ou charte à rédaction personnelle¹) en assurait la mémoire. Plus tard, à l'époque de l'acte sous seing privé, c'est devant la paroisse, *coram parrochia*, à l'issue de la messe, que s'accomplissait, par la lecture de la charte, l'ensaisinement indispensable au transfert du droit ou de la propriété². Au XIV^e siècle, la clause de *dessaisine-saisine* dans les *lettres de roi* modifia, jusqu'à presque l'annuler, la valeur de la lecture *a oye de paroisse*. Puis, aux lettres émanées des bailli, vicomte, garde du scel succédèrent les grosses des tabellions et leurs registres de minutes³. Les origines et l'organisation du tabellionage caennais ont été examinées par M. Legras avec une particulière sagacité.

1. La rareté des documents originaux n'a pas permis à M. Legras d'apporter ici toute la précision diplomatique souhaitable. L'évolution distincte de l'*actio* et de la *recognitio* dans les contrats passés *coram domino* et *coram parrochia* n'est peut-être pas assez nettement déterminée.

2. M. Legras montre fort bien que l'on n'a pas d'actes enregistrés devant la commune de Caen. Cette singulière commune, d'ailleurs, eut-elle jamais le droit de sceau ?

3. Les premières *lettres de baillie* apparaissent à Caen dans le dernier quart du XIII^e siècle. C'est, sans doute, à la disparition des pièces qu'il faut attribuer l'absence actuelle dans les chartriers caennais d'actes sous seing privé authentiqués par une attache au nom du fonctionnaire royal : bailli, vicomte, garde du scel. Ce genre d'actes, fréquent aux environs immédiats de Caen et,

Dans les derniers chapitres, d'une portée plus strictement juridique mais pleins d'aperçus originaux et de constatations nouvelles, M. Legras analyse les droits respectifs que la tenure héréditaire à rente foncière ou constituée faisait naître pour les parties; — les voies d'exécution ouvertes aux crédientiers et aux bailleurs à fieffe pour obtenir paiement des arrérages échus de leurs rentes. Il est important de noter l'évolution concomitante de ces droits et de ces procédures et de la forme juridique et diplomatique des contrats.

Vers le milieu du xv^e siècle, à la fin de la guerre de Cent ans, la tenure à rente était à Caen en pleine décadence : la fieffe cédait le pas à la vente, au bail à temps, à la rente personnelle.

Nous ne pouvions qu'indiquer ici quelques-unes des conclusions de détail obtenues par M. Legras¹; toutes, provisoires ou définitives, réclament l'attention des historiens de la vie urbaine comme des juristes. Son livre n'est pas seulement, dans les limites où il se tient, l'étude la plus fine et la plus savante que l'on puisse lire sur le développement de Caen du xi^e au xv^e siècle, mais bien encore, ce nous semble, un essai d'une importance singulière pour l'histoire des relations sociales au moyen âge. Il est dans les intentions de l'auteur d'examiner pour la même époque et du point de vue économique le développement de la propriété caennaise. Nous souhaitons vivement que ce deuxième volume de M. Legras ne se fasse pas attendre longtemps.

R. N. SAUVAGE.

Charles-E. SÉGER. *Essai sur les Grands Bailliages établis en 1788 en Normandie* (thèse de droit). Caen, Jouan, 1911. In-8°. VII-322 pages.

M. Séger a voulu considérer l'un des points essentiels de la dernière réforme judiciaire que tenta l'Ancien Régime. Les ordonnances imposées par Lamoignon, en mai 1788, à l'enregistrement des Cours souveraines pour préparer une revision générale des lois civiles et criminelles, comportaient, entre autres, transformation intérieure et extension de la compétence des tribunaux de second ordre, des Bailliages. Afin de « procurer aux justiciables une justice plus prompte et moins dispendieuse », de réduire les abus et les dommages qu'entraî-

sans doute, ailleurs, constitue la véritable transition entre la charte sous seing privé et la *lettre de roi*.

1. On pourrait relever dans l'établissement des nombreuses pièces publiées ou analysées par M. Legras diverses incertitudes, comme aussi, dans son propre texte, des archaïsmes inutiles (*fiou*, *viconte*, *prester*, etc.) et de singulières traductions de noms propres (*Fulco Paganellus*, par exemple, est appelé *Fulcon Paganet* ! p. 140), etc.

nait pour les plaideurs le ressort trop vaste des parlements, Lamoignon élevait tous les Bailliages au rang de Présidial, avec compétence civile étendue au jugement des contestations « dont le fond n'excéderait pas 4,000 livres », et, « par-dessus ce premier ordre de Bailliages », il désignait certains tribunaux auxquels il appartiendrait de juger les affaires tenant « le milieu entre les procès qui peuvent être terminés au premier degré de la juridiction royale et les causes dont la décision doit être réservée aux Cours ». Ces tribunaux furent les Grands Bailliages. Pour la première fois, après l'essai utile, mais partiel et rapide, de P. A. Floquet, l'institution et l'activité de ces tribunaux intermédiaires, de ces « parlements au petit pied », sont étudiées en Normandie. Le livre de M. Séeger comprend deux parties. La première, théorique et juridique, décrit l'organisation et la compétence des Grands Bailliages créés par l'*Ordonnance sur l'administration de la justice* de mai 1788. Cette description, qu'appuient des exemples normands, vaut naturellement pour toute la France. Consciencieuse et détaillée, on n'y peut guère reprendre que le soin parfois indiscret qu'a eu l'auteur de nous donner son sentiment personnel sur les réformes de Lamoignon. Dans la deuxième partie, la plus longue, est racontée l'histoire des Grands Bailliages de Rouen, de Caen et d'Alençon. Les sources de cette deuxième partie, plus rares et plus dispersées qu'on ne s'y attendrait, peut-être, se trouvent surtout aux Archives départementales. M. Séeger les a mises en œuvre avec intelligence et méthode. Le classement de la série B à Rouen, Caen et Alençon pourra sur divers points (en ce qui concerne le personnel judiciaire, par exemple) procurer des compléments à son travail¹; il ne paraît pas qu'il puisse en infirmer les conclusions. Successivement, M. Séeger a étudié l'accueil fait aux lois de mai 1788, leur enregistrement, le recrutement des magistrats des trois Grands Bailliages, l'exercice de leur nouvelle juridiction, les difficultés qui l'entravèrent, enfin leur disparition en septembre 1788 et les représailles qui la suivirent. Un dernier chapitre explique pourquoi ont échoué les réformes de Lamoignon malgré, comme il ressort des Cahiers normands de 1789, que « l'appréciation des contemporains leur fût plutôt favorable ». M. Marion a déjà fait voir, dans le dessein qu'eut la royauté, en mai 1788, d'unir à la réorganisation judiciaire une transformation politique, la cause la plus apparente de cet échec. Il y en eut d'autres. M. Séeger ne s'est proposé que d'examiner l'établissement et le fonctionnement des Grands Bailliages en Normandie. Son livre mérite de servir de guide aux érudits qui choisiront, dans une autre partie de la France, le même sujet d'étude.

R. N. SAUVAGE.

1. D'autre part, il est à penser qu'on peut attendre encore beaucoup des Archives nationales.

R. N. SAUVAGE. *Histoire et développement économique d'un monastère normand au moyen âge : l'abbaye de Saint-Martin de Troarn, au diocèse de Bayeux, des origines au XVI^e siècle*. Caen, Henri Delesques, 1911. In-4°, LII-524 pages.

M. Sauvage s'est proposé d'étudier l'action économique d'un monastère dans la vallée d'Auge et a choisi à cet effet l'abbaye bénédictine de Troarn, qui se recommandait par un riche fonds d'archives. Il a été entraîné à écrire l'histoire complète de l'abbaye et il ne faut pas le regretter; il est très heureux qu'il nous ait donné sur l'origine du monastère et ses annales des dissertations, qui, pour être d'un objet moins neuf que ses études économiques, n'en sont pas moins précieuses. Les guerres de religion ont amené dans le développement de Troarn une crise qui constituait un terme très justifié aux investigations de M. Sauvage, qui ne s'est d'ailleurs pas interdit de signaler discrètement, au delà de cette limite, la suite des affaires qu'il envisageait.

Dans l'Introduction sont étudiées les sources du sujet et notamment les cartulaires pour lesquels nous possédons désormais des notices parfaites, qui rendront singulièrement aisée la tâche de leur éditeur et qui dès maintenant seront indispensables à consulter pour quiconque aura à les utiliser. L'un d'eux, le Chartrier rouge (Bibl. nat., ms. lat. 10086), œuvre de frère Thomas (xiv^e siècle), est une heureuse exception parmi nos anciens cartulaires souvent si infidèles. Son compilateur l'a annoté d'observations critiques sur l'état de la pièce, sa date, les fautes du texte, la résolution des abréviations qui ont fait dire à L. Delisle, avec un peu d'exagération nous semble-t-il, que c'était un « véritable monument de notre histoire littéraire ». Les origines du monastère sont assez obscures; on peut admettre cependant qu'une collégiale de chanoines fut établie à Troarn par Roger I^{er} de Montgomeri à une date inconnue et remplacée vers 1050 par les bénédictins amenés par Roger II de Montgomeri. M. Sauvage étudie successivement le développement extérieur de l'abbaye, ses rapports avec les puissances laïques et les autorités spirituelles, son administration et sa vie intérieure. La seconde partie de son livre est consacrée au développement économique du monastère. L'auteur reconnaît comme moyens d'accroissement du temporel les donations pures et simples, ou pour des bénéfices spirituels, ou enfin pour des avantages temporels, celles-ci n'étant en réalité que des ventes déguisées. Un tableau nous donne ensuite le pouillé des biens de Troarn qui sont répartis dans les diocèses de Bayeux, Avranches, Coutances, Lisieux, Sées, Le Mans et Évreux. L'abbaye avait aussi des possessions en Angleterre, qu'elle échangea en 1260 contre les biens normands du prieuré augustin de Notre-Dame de Brewton, au diocèse de Bath. Huit prieu-

rés dépendaient d'elle, tous situés en Normandie. M. Sauvage nous montre dans les chapitres suivants de quelle façon les moines de Troarn exploitaient leur temporel et géraient leurs capitaux. Entrant dans la voie indiquée par L. Delisle et ouverte par M. Genestal, il nous indique le rôle du monastère comme établissement de crédit grâce à la pratique du *mort-gage*. Après avoir exposé les résultats économiques obtenus par les moines dans leurs domaines, M. Sauvage conclut très justement qu'on ne saurait assimiler complètement un monastère à un établissement laïc de crédit, que les préoccupations religieuses pesèrent sur toutes les transactions et troublèrent le jeu mécanique des lois économiques. Dans les appendices sont étudiés notamment les plus anciens actes originaux de l'abbaye, la liturgie troarnienne, grâce à un ancien bréviaire du monastère, et les bâtiments de l'abbaye réduits aujourd'hui à fort peu de chose. Sont jointes à l'ouvrage quarante preuves, des années 1059 à 1563, publiées avec tout le soin exigé maintenant dans l'édition des textes diplomatiques et parmi lesquelles nous signalerons un acte inédit de Guillaume le Conquérant, un autre de Henri I^{er} Beauclerc, plusieurs bulles, chartes des archevêques de Rouen, etc. Une table alphabétique des sources et des auteurs cités et une table alphabétique des noms de personnes et de lieux terminent cet excellent livre, auquel on ne saurait faire de reproche qui vaille et qui a mérité à son auteur le titre de docteur avec la mention très honorable.

On a vu par cette courte analyse à quelle diversité de sujets M. Sauvage a touché dans sa monographie; il a montré partout qu'il connaissait parfaitement toutes les disciplines qu'il employait. Toujours au courant des travaux parus, très averti des problèmes actuels, très rompu à l'histoire locale qui lui doit déjà plusieurs contributions, M. Sauvage a su faire une monographie qui est non seulement à consulter, mais à lire. Son étude est d'autant plus méritoire que le cadre vieilli d'une monographie d'abbaye et l'obscurité même de celle qu'il avait choisie ne le soutenaient pas. Le genre en a gagné un lustre nouveau. La tenue impeccable de l'ensemble, la finesse de la critique, l'art nuancé avec lequel il est écrit, tout concourt à faire du travail de notre confrère une œuvre de goût et de haute intelligence.

CL. BRUNEL.

R. N. SAUVAGE. *Le fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen aux archives du Calvados* (thèse complémentaire pour le doctorat, présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Caen). Caen, Henri Delesques, 1911. In-4°, xxiv-57 pages.

Depuis la circulaire du 25 mars 1909 qui a prescrit la rédaction des répertoires numériques, nombre de ces répertoires ont paru avec une

diversité de forme et de fond qui ne laisse pas d'être assez regrettable dans les productions d'un même service centralisé. On ne saurait du moins reprocher à celui-ci, qui paraît en dehors des publications officielles, de s'écarter des prescriptions ministérielles, d'autant plus qu'il ne s'en éloigne que pour notre meilleure information en indiquant le nombre des pièces de chaque article et en étant précédé d'une préface où est exposé avec beaucoup de soin l'historique du fonds et la justification du classement employé. M. Sauvage s'est écarté du mode traditionnel de répartition des archives de nos abbayes sous des rubriques topographiques ou plus généralement de matières. Du moins, il ne lui a pas semblé que cette façon de faire, bien que consacrée par les anciens feudistes, convînt à l'ensemble du fonds. Il a donc considéré à part, « sous la rubrique *chartes*, la série de tous les actes royaux, pontificaux, etc..., que le fonds nous a transmis », jugeant commode de « grouper tous les actes anciens d'un fonds » de même époque et de même caractère. Léchaudé d'Anisy avait tenté vaguement une entreprise analogue, mais il avait classé ces « actes anciens » dans l'ordre purement chronologique, M. Sauvage a préféré les classer suivant les auteurs et nous donner des collections des actes des rois de France, des archevêques de Rouen, des évêques de Lisieux, etc.

Cette méthode n'est peut-être pas sans inconvénients, mais si on peut différer d'avis sur la méthode de classement employée par M. Sauvage, on ne peut se refuser à rendre hommage à la somme de labeur que son travail suppose. Ceux-là seuls qui savent par expérience au prix de quels efforts on arrive à grouper en dossiers des documents épars et à en dégager les dates comprendront pleinement le mérite de cette *petite* thèse. Tous ceux qui utiliseront cet excellent instrument de travail ne pourront s'empêcher de regretter que, faute de s'être aperçu plus tôt qu'il fallait classer avant d'inventorier, nous n'en ayons point de semblables pour toutes nos archives départementales.

CL. BRUNEL.

Abbé Victor SANSON. *Le Livre enchaîné ou Livre des Fontaines de Rouen, manuscrit de la bibliothèque de Rouen, 1524-1525, par Jacques Le Lieur...* Rouen, L. Wolf, 1911. Texte in-fol., 81 pages et 14 planches, 86 plans in-fol., 1 vue in-plano.

Par une bonne fortune sans doute unique en Normandie, la Bibliothèque municipale de Rouen garde un plan détaillé et une vue générale de la ville au début du *xvi^e* siècle. Pour expliquer « l'estat et ordre, cours et source des fontaines de ceste ville de Rouen, lequel avoit esté chairché, veu, tézé, pourtraict et rédigé par escript de sa

main », Jacques Le Lieur, « notaire et secrétaire du Roy, seigneur de Bresmetot et naguères conseiller de ladite ville », le 30 janvier 1526 (n. st.), remit « à la communauté de ladite ville... pour estre et demourer à toujours en la maison commune », « un livre en parchemin, couvert de veloux noir, à garnitures fort enrichies de laton doré de fin or, lequel livre est enclos dedens ung estuy en forme de livre fermant à clef ». Ce livre, tel qu'il nous est parvenu sans grandes vicissitudes, se compose d'un texte et de plans. Le texte, sur vélin, enluminé avec goût, compte trois cahiers respectivement consacrés à la description du cours des fontaines *Gaalor*, de *Dernestal* et de *Yonville*. Les plans, longs d'environ 17^m50, larges de 0^m65 et de 0^m34, tracés sur quatre bandes inégales de parchemin, nous donnent une vue panoramique de Rouen prise de Saint-Sever et le relevé géométrique des canalisations souterraines avec l'aspect cavalier des rues et des principaux édifices religieux ou civils. Le *Livre des fontaines*, d'une exécution naïve, gauche souvent, mais qui semble scrupuleuse et appliquée, se présente donc comme une source incomparable de l'histoire topographique et monumentale de Rouen. Demeuré dans l'oubli jusqu'au début du dernier siècle, les travaux et les publications d'E. de La Quèrière, de Ch. Richard, de A. Barabé, de Th. de Jolimont procurèrent sa restauration matérielle et firent connaître son importance. Depuis lors, il n'est pour ainsi dire aucune étude sérieuse d'archéologie rouennaise qui n'ait utilisé en quelque manière le *Livre des fontaines*. Cependant, les deux reproductions, plus ou moins partielles, que Th. de Jolimont d'abord (1845), puis Jules Adeline (1892) en tentèrent par la lithographie et par l'eau-forte, ne pouvaient suffire. L'édition nouvelle, que M. Sanson vient d'établir avec autant de soin que de luxe, dispensera désormais d'avoir recours au manuscrit original. Outre le texte complet du *Livre des fontaines*, dont quatorze planches nous révèlent par spécimen la riche décoration de style à la fois médiéval et renaissant, les quatre-vingt-cinq phototypies de cette publication reconstituent, dans leurs couleurs mêmes et dans leurs dimensions, la vue de Rouen et les plans géométriques ou cavaliers dressés par Jacques Le Lieur. Le goût de l'éditeur et la perfection des procédés héliographiques donnent à l'ensemble une valeur particulière d'art et d'exactitude.

Les circonstances n'ont pas permis à M. Sanson de joindre à son livre un essai sur Jacques Le Lieur. Pourtant, la figure de l'échevin rouennais aurait bien sa place à côté des nombreux portraits de ces *antiquaires* provinciaux, qui firent tant au xvi^e siècle pour la prospérité présente et la gloire passée de leur ville. Les œuvres poétiques et les manuscrits illustrés de Le Lieur, que l'on conserve à Rouen, à Paris, à Chantilly, posent, du reste, plus d'un problème de l'histoire littéraire et artistique de Rouen dans les premières années de la Renais-

sance. Nous espérons que leur étude séduira M. Sanson et qu'il ne laissera pas sans commentaire sa magnifique édition du *Livre des fontaines*.

R. N. SAUVAGE.

Jacques SOYER. *La légende de la fondation d'Orléans par l'empereur Aurélien*. Orléans, impr. Gout, 1911. In-8°, 15 pages. (Extrait des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*.)

Bien que Benjamin Guérard dès 1844, M. A. Bailly en 1871, et, plus récemment, M. H. d'Arbois de Jubainville en aient fait justice, la légende d'après laquelle la ville d'Orléans aurait été fondée ou restaurée par l'empereur Aurélien et lui devrait son nom, est encore très vivace; vieille de neuf ou dix siècles au moins, puisque Raoul le Glabre en fait mention, tout en la déclarant fausse, elle est, de nos jours, non seulement propagée par des manuels scolaires et des guides à l'usage des touristes, mais accréditée par des érudits de valeur, généralement mieux informés, et par des écrivains de talent. Il n'était donc pas inutile de revenir une fois de plus sur cette question de l'origine du mot *Orléans*. C'est ce que vient de faire M. Soyer. De son mémoire court, mais substantiel, et que l'on peut considérer comme définitif, il ressort, notamment, que le terme *Aurelianis*, — datif-ablatif pluriel dans lequel la philologie n'autorise aucunement à reconnaître un vocable servant à désigner une ville fondée par un empereur, — n'apparaît qu'au VI^e siècle. Avec M. d'Arbois de Jubainville et M. Longnon, l'auteur conclut que la ville d'Orléans doit tirer son nom de domaines qu'un membre de la *gens Aurelia* aurait possédés dans un des quartiers ou faubourgs de l'antique *Cenabum*.

L. A.

Cartulaire du prieuré de Saint-Flour, par Marcellin BOUDET.

Préface de A. BRUEL... Impr. de Monaco, 1910. In-4°, cccxxvi-577 pages.

L'existence d'un cartulaire du prieuré de Saint-Flour était attestée par nombre d'érudits des XVII^e et XVIII^e siècles. Dom Estiennot, Gaignières en avaient donné d'amples extraits (Bibl. nat., mss. lat. 12750 et 17048). Le volume 73 de la collection Baluze contient un *Index veteris chartularii Sancti Flori mss*. Cet érudit avait même connu deux exemplaires de ce recueil, appartenant l'un à M. d'Herouval, auditeur à la Cour des comptes; l'autre à Claude Hardy, conseiller au Châtelet. Le fonds de la maison de Bourbon aux Archives nationales conserve la copie de plusieurs pièces du même recueil. Enfin, dans son *Journal de voyage*, Jacques Boyer écrivait à la date du 18 septembre 1711 :

« Je travaille aux archives de l'évêché de Saint-Flour, il y a un ancien cartulaire. » L'original, composé très probablement au moment de l'érection du prieuré en évêché, en 1317, a disparu et aucune des copies en circulation au XVII^e siècle n'avait été retrouvée jusqu'ici. M. Boudet a eu la bonne fortune d'en découvrir une au fond d'un placard du Palais de justice de Saint-Flour, pendant qu'il occupait la présidence de ce siège, et l'a prise pour base de sa publication. Ce manuscrit, de 227 folios in-4^o, porte comme titre sur le plat de la couverture : *Chartulaire de l'évêché de Saint-Flour*. Cet intitulé, donné à un recueil de chartes toutes relatives au prieuré, confirme l'opinion qui fait remonter sa composition au moment de la création de ce siège épiscopal. L'écriture est de la fin du XVII^e siècle. Il a dû servir de pièce de production dans un procès qui s'éleva entre l'évêque et le chapitre cathédral en 1696 pour se terminer en 1704. Il renferme 131 chartes et l'éditeur a pu s'assurer, par comparaison avec les extraits faits au XVII^e siècle et les quelques originaux conservés aux archives du Cantal et de Saint-Flour, de la parfaite exactitude de la copie.

La première charte du recueil est de 1180 environ. A cette date, le prieuré comptait déjà plus de cent cinquante ans d'existence. Deux textes, l'*Epitome* et l'*Inventoria capituli Sancti Flori*, qui faisaient sans doute partie du cartulaire primitif et dont plusieurs copies nous sont parvenues, comblent cette lacune.

L'*Epitome* est une charte-notice de la fondation du prieuré qui relate la première phase des événements jusqu'en 1031. L'*Inventoria* contient l'analyse, parfois très détaillée, d'une cinquantaine de chartes échelonnées depuis la fondation inclusivement jusqu'à l'année 1131.

Ces deux textes avaient été déjà publiés dans les *Tablettes historiques de l'Auvergne* (t. V) et le *Dictionnaire statistique du Cantal*, mais d'une manière défectueuse et sans appareil critique. M. Boudet, grâce à sa connaissance approfondie des textes authentiques contemporains concernant la région sanfloraine, établit très solidement leur véracité. Peut-être même trouvera-t-on que les preuves qui se pressent si naturellement sous sa plume sont inutilement accumulées et que son argumentation gagnerait à être allégée. La trame chronologique des événements, les lieux qui leur servent de théâtre, les nombreux personnages qui se meuvent dans l'*Epitome* et l'*Inventoria* sont corroborés, quant à leur existence synchrone, par des documents de l'ordre le plus positif, tirés des cartulaires de Sauxillanges, de Pébrac, de Brioude, d'Aubazine, de Conques, de Cluney, de Lérins, de la Chaise-Dieu. Le style même, où sont parfois passées les formules des originaux qui ont servi à leur rédaction, milite en faveur de l'authenticité de ces deux textes. Une série d'actes, empruntés aux archives épiscopales et municipales de Saint-

Flour, aux dépôts publics des départements, à la Bibliothèque nationale ou à des sources diverses, sont intercalés à leur rang chronologique et complètent le recueil.

A ses notes critiques sur les documents qui font l'objet de sa publication, M. Boudet a joint d'intéressantes dissertations sur les prétendus comtours d'Alleuze et de Valeilles, et incidemment sur le titre de comtour si spécial à l'Auvergne, sur la légende et le culte de saint Flour, le pays de Planèze depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fondation du prieuré, la famille des fondateurs du monastère et la révolution féodale qui substitua en Auvergne, au début du XI^e siècle, les magnats du pays (*principes, optimates, magnates*) aux comtes et viguiers carolingiens. Les conscriptions territoriales de l'âge précédent disparaissent pour faire place à des seigneuries divisées en fiefs et sous-fiefs, dont les chefs, — vrais notables du temps, — se disputent le domaine éminent jusqu'à ce que l'un des leurs surgisse parmi eux plus habile et plus fort. Ces dissertations sont malheureusement à peu près perdues au point de vue bibliographique.

Il aurait peut-être été également utile de signaler, dans un sous-titre, l'*Histoire du prieuré de Saint-Flour avant l'érection de son église en chef de diocèse*, qui forme la seconde partie de l'introduction de M. Boudet et ne compte pas moins de 166 pages in-4^e.

Cette histoire est sans doute pareille à celle de nombreux prieurés bénédictins de cette époque. Mais M. Boudet est ici servi par sa prodigieuse connaissance du milieu local dans lequel elle se déroule. A force de compulser les chartes et autres textes intéressants la région sanfloraine, il a réuni sur chacun de ses personnages quantité de mentions, de notes, de renseignements qui lui ont permis de leur donner une physionomie vivante. Non seulement il nous dit leurs faits et gestes, mais il nous fait comprendre pourquoi et comment ils agissent. Des figures telles que celles d'Astorg de Brezons, le taureau rouge, prototype de la légende de la chasse volante, et du sage et habile administrateur Bernard du Vernet, digne émule de saint Louis, y sont peintes en traits vivants. Il est permis toutefois de faire quelques réserves sur cette façon d'éclairer l'histoire en demandant à des faits contingents l'explication du fait principal, en tirant des déductions certaines des plus grandes probabilités, en cherchant derrière la lettre du document officiel la pensée de ceux qui le rédigèrent.

Dans cette étude si documentée et si riche de faits, on verra, par un exemple bien choisi et clairement exposé, comment se formaient la puissance et la richesse d'un établissement ecclésiastique, comment les puissantes abbayes de Conques, de Moissac, de Brioude, de Pébrac et de Lérins, possessionnées dans le voisinage, empêchèrent un plus grand développement du monastère de Saint-Flour en attirant à elles les libéralités des seigneurs de la Planèze.

Elle est également remplie de curieux renseignements sur la politique de l'abbaye de Cluny peuplant de Bourguignons les charges utiles du prieuré, sur celle des papes et des rois de France en Gévaudan, sur la formation toute spontanée de la commune de Saint-Flour et surtout sur l'état politique et social des riches et puissants bourgeois de cette fière cité, qui ne prenaient leurs armes que pour la défense de leur ville. Ces roturiers, propriétaires d'alleux, feront souche de noblesse aux XIV^e et XV^e siècles, s'ils n'y parviennent eux-mêmes.

E. DELMAS.

La Haute-Auvergne à la fin de l'ancien régime (notes de géographie économique), par Gabriel ESQUER. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, XII-507 pages. (Extrait de la *Revue de la Haute-Auvergne*.)

Ce volume n'est, à proprement parler, ni un travail de synthèse, ni une publication de textes, mais une large analyse des observations jointes à leurs rôles par les contrôleurs du dixième et du vingtième en Haute-Auvergne au XVIII^e siècle. Quelques extraits des procès-verbaux des assemblées d'élections terminent le volume. Ils résument à la fois et confirment le reste de l'ouvrage. M. Esquer a allégé les textes dont il s'est servi de toute amplification de style et combiné parfois dans un même article des renseignements empruntés à des « observations » de date différente. La nature des documents utilisés et la période relativement courte, d'un demi-siècle, dans laquelle ils s'échelonnent justifient ce procédé. Il a pu réunir ainsi en quelques trois cents pages une foule de renseignements, intéressant l'état économique et social de cette province à la veille de la Révolution. 152 paroisses seulement sont l'objet d'une notice. Mais comme elles se répartissent à peu près également sur tout son territoire et que l'on y voit figurer, à côté des principales villes, de petites bourgades, avec des exemples pris dans les hautes régions de pâturage et d'élevage, les plateaux plus propices à la culture, les vallées et les contours forestiers, ce livre est vraiment une vue d'ensemble de tout le pays, où situation naturelle, climat, genre de productions et culture, commerce, mesures en usages, caractère des habitants, impôts, émigration, biens ecclésiastiques et seigneurs laïques sont successivement passés en revue.

Les conclusions qui se dégagent de cette enquête ne révèlent pas un état bien prospère. Les voies de communication font défaut à peu près partout. La médiocre qualité des terres réduit leur rendement au strict nécessaire pour l'existence des habitants. Les forêts sont mal exploitées. L'élevage des bestiaux et la fabrication du fromage sont les meilleures ressources de la province. En dehors de ces deux

objets, le commerce est nul. Les poids et mesures varient à l'infini, de paroisse à paroisse. Les contrôleurs s'accordent à reconnaître la lourdeur des impôts royaux et leur inégale répartition. Cette surcharge fiscale sera, en Auvergne, bien plus que les redevances féodales et ecclésiastiques, l'objet des doléances consignées dans les cahiers de 1789.

Aussi le fait social le plus saillant, le plus caractéristique de la Haute-Auvergne à la fin de l'ancien régime, qui ressort des documents publiés par M. Esquer est-il l'émigration. Elle est la résultante des conditions économiques du pays.

E. DELMAS.

Au pays poitevin. Notes d'histoire locale: Bapteresse et ses environs. par A. BOUTILLIER DU RETAIL. Paris, Larose et Tenin, 1911. In-12, 50 pages et 10 planches photographées.

M. Boutillier du Retail a écrit un guide pratique pour une jolie excursion dans une vallée assez sauvage du Poitou, bordée de hautes falaises où des cavernes recélaient des outils en silex et des ossements. Ces objets préhistoriques, habilement recueillis par le propriétaire des cavernes, qui n'est autre que l'auteur de la notice, et offerts au musée de Saint-Germain, ont été classés, par M. Salomon Reinach, parmi les produits des industries moustérienne et magdaléenne.

En contribuant à enrichir les collections nationales des matériaux frustes de la préhistoire, M. Boutillier du Retail a mieux servi la cause de l'érudition qu'en voulant, par des conjectures étymologiques, trouver sur le sol de sa petite localité des documents sur les grands événements de l'histoire. Le regretté maître Aug. Longnon a pu expliquer le nom de Bapteresse par les moulins à foulon (Batarez) que faisaient mouvoir en ce lieu les eaux de la Clouère. M. d'Arbois de Jubainville a proposé pour le même nom un radical celtique. Cela suffit, il ne faut pas évoquer à propos de Bapteresse le souvenir d'une bataille, surtout de la bataille de Vouillé, que depuis l'étude de M. A. Richard on ne saurait placer ailleurs qu'à l'ouest de Poitiers. On est d'accord pour reconnaître que les Celtes sont venus d'Orient en Occident, ce n'est pas une raison pour chercher dans la langue phénicienne ou dans l'idiome de la Macédoine l'origine des noms de lieux *Beyrout*, *Goré*, *Escrouzilles*. A quoi bon donner aux habitants de Bapteresse, qui par le type ne diffèrent pas des autres Poitevins, une origine scandinave? Le plateau de Thorus, naguère couvert de dolmens, aurait-il été consacré au dieu Thor? Taur est un nom mérovingien deux fois inscrit sur des cercueils exhumés du cimetière franc d'Antigny (Vienne) et conservés au baptistère Saint-Jean à Poitiers.

H. G.

Alfred LEROUX. *Origines historiques des paroisses Saint-Louis, Saint-Martial et Saint-Remi de Bordeaux*. Bordeaux, impr. G. Gounouilhoul, 1911. In-8°. 36 pages. (Extrait de la *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, numéro de juillet-août 1911, pages 217-252.)

M. A. Leroux, archiviste honoraire de la Haute-Vienne, a été l'un des meilleurs ouvriers de l'important mouvement de renaissance historique qui se produisit à Limoges et à Tulle durant ces trente dernières années. Ses efforts et ceux de l'abbé Lecler, des Louis Guibert, René Fage, Bourdery, E. Rupin, Clément-Simon, etc., ont fait du Limousin une des mieux étudiées de nos anciennes provinces. A Bordeaux, M. Leroux a fait différentes recherches se rattachant à ses travaux antérieurs. Sa connaissance de l'Allemagne médiévale nous a valu un intéressant article sur *Bordeaux et la Hanse teutonique au XV^e siècle* (*Revue historique de Bordeaux*, numéro de novembre-décembre 1910, p. 387-397). Ayant été attiré par le nom d'un saint essentiellement limousin, saint Martial, il nous donne aujourd'hui un chapitre très neuf d'histoire bordelaise.

C'est un tableau d'ensemble du faubourg de la Palu que retrace M. Leroux. Cette vaste agglomération, conquise peu à peu sur le marais, comprend de nos jours l'emplacement du Château-Trompette, le quartier des Chartrons, le haut et le bas Bacalan et la Palu inférieure. Elle constituait la banlieue d'une paroisse du centre de Bordeaux, Saint-Remi. L'éloignement de cette église, le peu d'empressement de son clergé, la difficulté des communications amenèrent la création de divers édifices cultuels, parmi lesquels la chapelle des Carmes déchaux, bâtie à l'entrée des Chartrons en 1626, et la chapelle de Bacalan, fondée en 1690 par le curé de Saint-Remi. Lorsque l'église Saint-Remi fut désaffectée, en 1791, sa circonscription fut partagée en trois nouvelles paroisses : Saint-Dominique, — aujourd'hui Notre-Dame, — dans le quartier du Château-Trompette ; Saint-Louis des Chartrons, ancienne chapelle des Carmes, et Saint-Martial, qui remplaça la chapelle de Bacalan. La nouvelle église Saint-Remi qui dessert le bas Bacalan, date de 1866. Sa paroisse fut prélevée sur celle de Saint-Martial du haut Bacalan, devenue insuffisante par suite de l'accroissement de la population.

M. Leroux attribue aux chanoines de Saint-Seurin, de qui dépendaient Saint-Remi et la Palu, l'adoption de saint Martial comme patron de Bacalan, en vertu de la tradition qui en faisait le premier évêque de Bordeaux.

Cette étude est très claire, bien charpentée et nourrie de faits. Les pièces justificatives, au nombre de vingt-six, ont paru dans les

Archives historiques du département de la Gironde, t. XLVI, année 1911, p. 359-400.

Jean DE MAUPASSANT.

Fleury VINDRY. *Les parlementaires français au XVI^e siècle*. T. II, fasc. 2 : *Parlement de Toulouse*. Paris, H. Champion, 1912. In-8°, 135 à 284 pages.

M. Fleury Vindry continue à faire paraître la série des fascicules des parlementaires français au XVI^e siècle et il faut l'en remercier, car ce travail, austère d'aspect et qui demande des recherches longues et minutieuses, rendra de très réels services. Il a dépouillé les archives de l'ancien parlement de Toulouse installées de nos jours au Palais de justice de cette vénérable cité; il a aussi consulté les ouvrages imprimés relatifs à cette cour souveraine, la biographie toulousaine, — qu'il faudrait bien rééditer d'une façon critique, — les registres de l'état civil ancien conservés aux archives du donjon du Capitole, les archives municipales de Castres et un manuscrit du musée Saint-Raymond qui renferme des portraits de parlementaires toulousains, accompagnés de notices souvent fantaisistes.

Grâce à son labeur assidu, il a pu rassembler 448 notices plus ou moins détaillées, selon l'importance du personnage ou l'abondance des documents. Aux listes et aux notices des présidents des diverses Chambres, — Grand'Chambre, Chambres des enquêtes, des requêtes et de l'édit, — succèdent celles des conseillers, distingués en clercs et en laïques; on y trouve aussi celles qui concernent les magistrats des parlements temporaires de Carcassonne et de Béziers, des procureurs et avocats généraux, des greffiers. — civils, criminels, des présentations, des requêtes et de la chambre de l'édit, — des conseillers d'honneur et de quelques personnages admis aux honneurs des séances. Des notes, suivies d'addenda et de corrigenda visant même les fascicules déjà parus, terminent l'ouvrage.

On ne s'étonnera pas que les notices des présidents ou des conseillers qui siégèrent aussi au Parlement de Paris m'aient particulièrement intéressé et, sans entrer dans le détail de ce qu'ils y ont accompli, je me permets de signaler à M. Fleury Vindry quelques petites remarques qu'il pourra mettre à profit dans une nouvelle édition.

Le président *Jean Bertrand* (p. 144, n° 5; au Parlement de Paris on ne l'appelait presque jamais *Bertrandi*, du moins dans les registres officiels des greffes) devint évêque de Comminges le 16 décembre 1555; il fut ensuite administrateur de l'archevêché de Sens le 5 juillet 1557, cardinal des titres des saints Nérée et Achillée le 9 août 1557 et du titre de saint Chrysogone en mars 1650 (cf. Eubel, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 39, 69, 193, 317).

Pierre du Faur, sieur de Pibrac (p. 152, n° 29), fut maître des requêtes de l'Hôtel (cf. Arch. nat., X^{1a} 1534, fol. 268 v°) à la place de Gramont, promu évêque de Tarbes.

Guérin d'Alzon (p. 168, n° 75) fut reçu conseiller au Parlement de Paris au lieu de feu Élie de Calvimont (X^{1a} 1543, fol. 484 v°). Quand il quitta Paris, il eut pour successeur Jean Belot, qui fut reçu le 19 mars 1541 (X^{1a} 1546, fol. 230).

Arnaud du Ferrier (p. 188, n° 153) fut aussi conseiller au parlement de Bretagne. Cf. F. Saulnier, *le Parlement de Bretagne*, t. I, p. 358.

Jacques du Faur (p. 199, n° 193), abbé de la *Caze-Dieu* (diocèse d'Auch), fut reçu au Conseil privé le 8 janvier 1564 (voir N. Valois, *le Conseil du roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, p. 188-189) et président aux enquêtes du Parlement de Paris le 7 avril 1546 (X^{1a} 1557, fol. 288). S'il naquit en 1511, fut-il vraiment prieur de Touget le 26 mars 1521?

La notice d'*Étienne Auffrère*, — appelé communément, et sans raison valable, *Aufreri*, — a attiré aussi mon attention; ce docte magistrat n'est pas venu à Paris, mais il a commenté le *Stilus* de Du Breuil. Voici quelques additions que je propose à M. Vindry. C'est dès juillet 1483 qu'il recueillit les *Decisiones capellæ Tholosanæ* de Corsier et, d'après M. Cabié, la première édition serait de 1503. La seconde (in-4°, 6 juillet 1508) et la troisième éditions (in-4°, 7 janvier 1512) sont à la Bibliothèque nationale, Rés. E. 2448 et 2449. La première édition de la *Repetitio Clementinæ* est de 1514 (Ibid., Rés. F. 831). On doit aussi à Auffrère une glose et des additions au *Stilus Curiae Parlamenti* de Guillaume du Breuil, insérées au ms. lat. 4644, fol. 18 à 145, de la Bibl. nat. (ms. qui semble avoir été rédigé sous la direction d'Auffrère) et reproduites dans les éditions de Descousu et de Dumoulin. On peut encore lui attribuer la *De forma arrestorum* (même ms., fol. 146 à 194), simple remaniement du huitième chapitre du style de la Chambre des enquêtes (cf. Guilhiermoz, *Enquêtes et procès*, p. 214-234), puis avec la Roche Flavain et Dumoulin, le recueil d'arrêts du parlement de Toulouse que ce dernier a inséré à la suite du *Stilus* (pars VI^a).

F. AUBERT.

Jean AUDOUARD. *Le siège de Barcelone en 1714, d'après une correspondance inédite*. Paris, A. Picard, 1910. In-8°, 30 pages.

— *Un krach financier au XVIII^e siècle. La faillite de Pierre Creissel, trésorier général des États de Provence (1702)*, d'après des documents inédits. Paris, A. Picard, 1910. In-8°, 20 pages.

Jean AUDOUARD. *Trois lettres inédites de l'ami des hommes*. Paris, A. Picard, 1912. In-8°, 17 pages.

— *Les anciennes familles de Provence. Généalogie de la maison de Bruny, barons de la Tour d'Aigues, marquis d'Entrecasteaux*. Marseille, Imprimerie nouvelle, 1912. In-8°, 51 pages.

Dans la première de ces brochures, M. Audouard publie et annoté les dix lettres que le chevalier de Viguier, officier de la marine royale, d'ancienne famille arlésienne, écrivit à son oncle Honoré de Quiqueran-Beaujeu, évêque de Castres. Ces lettres sont le journal des faits survenus au siège de Barcelone en 1714. Les historiens futurs de ce siège célèbre y trouveront d'intéressants détails.

Les trois autres renferment, avec de bons commentaires, des documents inédits relatifs à l'histoire de Provence. La faillite de Pierre Creissel eut des conséquences ruineuses; survenant après celle de Jacques le Blanc (1690), elle détermina un véritable krach, qui s'explique, en partie, par les vices de l'organisation financière de cette époque. La liquidation dura de 1702 à 1736, et cela n'a rien d'étonnant, de nos jours, des liquidations durent aussi fort longtemps et intentionnellement.

Les lettres écrites par le marquis de Mirabeau, « l'Ami des hommes », aux procureurs du pays de Provence font mieux connaître le tempérament de ce remarquable économiste. Dans son zèle pour la science nouvelle, il va jusqu'à demander (lettre I) des cours d'économie politique dans la province. Dans la seconde, il s'élève contre la « ridicule fureur des alignements ». Son style sarcastique, souvent incorrect ou trivial, est vif, rapide, original et parfois plein de feu. La troisième lettre, relative à un procès contre la communauté de Mirabeau, achève de le dépeindre avec sa fougue, ses convictions féodales et aussi avec son désir du bien public.

La généalogie de la maison de Bruny est soignée, bien faite; elle est aussi plaisante avec son beau papier de Hollande à la forme (de Van Gelder), le portrait du président Bruno Bruny d'Entrecasteaux, celui qui assassina sa femme pour épouser sa maîtresse, comme M. Audouard l'a établi dans un précédent ouvrage, et un fac-similé de l'écriture de ce misérable. Originaires d'Italie, les Bruny se fixent au xvi^e siècle dans le comté de Nice; au xvii^e, on les trouve négociants à Marseille, où ils forment deux branches : l'ainée, dite de la Tour d'Aigues, s'éteint en 1800; la cadette, celle des marquis d'Entrecasteaux, éteinte dans les mâles en 1794 avait donné des magistrats et un amiral célèbre. Un utile tableau synoptique et un répertoire des principales sources complètent cet intéressant travail.

F. AUBERT.

LUCIEN FEBVRE. *Philippe II et la Franche-Comté*. Étude d'histoire politique, religieuse et sociale. Paris, Champion, 1912. In-8°, LVI-807 pages.

Le travail de M. Lucien Febvre est l'un des plus considérables et aussi l'un des meilleurs ouvrages publiés depuis longtemps sur l'histoire de la Franche-Comté et il mériterait assurément un examen plus détaillé que le bref compte-rendu que nous pouvons lui consacrer ici. Après une description des plus attachantes et des plus exactes de « ce bon pays qui se suffit en tout », M. Febvre étudie l'état de la Comté à la veille du règne de Philippe II, son gouvernement, son Parlement et ses États, et conclut à l'équilibre des institutions comtoises sous Charles-Quint, équilibre d'où résulte la prospérité matérielle du pays et qui donne naissance à un sentiment national comtois qui se développe peu à peu. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux débuts du règne de Philippe II, aux conséquences pour la province de l'avènement du fils de Charles-Quint, au rôle du cardinal de Granvelle, de la noblesse et de la bourgeoisie comtoises. Une troisième partie, intitulée « la Comté et la révolution des Pays-Bas », nous fait connaître les résultats de la nomination de Guillaume d'Orange comme gouverneur de la Franche-Comté de Bourgogne, la pénétration et le développement de la réforme protestante dans ce pays, les divisions qui suivirent la seconde disgrâce du cardinal de Granvelle et les conséquences matérielles et politiques des passages successifs en Franche-Comté des troupes du duc d'Albe et du duc de Deux-Ponts. Enfin, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux progrès de l'absolutisme, aux réformes ecclésiastiques, universitaires et judiciaires, au gouvernement de don Juan d'Autriche et à la rentrée de Granvelle au pouvoir. Une conclusion, peut-être un peu absolue, nous montre la Comté exploitée et sacrifiée, réduite au rôle de « route militaire ».

Le tout est écrit dans un style en général agréable que déparent cependant des inversions vraiment trop fréquentes et parfois déconcertantes. Une *Table des noms de personnes, de lieux et des principales matières*, que nous aurions souhaitée plus développée, suit un *Errata*, auquel il serait malheureusement facile de donner plus d'ampleur, ne fût-ce que pour l'orthographe des noms propres de personnes, que M. Febvre traite un peu cavalièrement. Nous relèverons, au risque d'être accusé de ce « mauvais esprit de chicane comtoise » que M. Febvre déplore, les noms cependant connus d'Arscot pour Arschoot, de Chiflet pour Chifflet, Châteauroillaud écrit tantôt Châtel-Roillaud, tantôt Châteauroillaud, Chavirey pour Chauvirey, Wateville pour Watteville, etc., et à plusieurs reprises.

M. Febvre a adopté un système de références par numéros, peut-

être avantageux au point de vue de l'économie de place, mais bien désagréable pour le lecteur qui, à tout instant, lorsqu'il veut savoir le titre de l'ouvrage visé dans le texte, doit se reporter à la Bibliographie qui ouvre le volume. Peut-être s'étonnera-t-on que les Archives nationales ne figurent pas dans cette énumération de sources. Il semble cependant que M. Febvre y eût pu trouver, dans la série K, des renseignements utiles, qui eussent avantageusement complété ceux des collections Granvelle et Chifflet de la bibliothèque de Besançon.

L. G.

LUCIEN FEBVRE. *Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté, extraits des Archives du parlement de Dole*. Paris, Champion, 1912. In-8°.

Malgré son titre, ce recueil est principalement consacré à la Réforme, car il ne comprend pas moins de cent-trente textes sur ce sujet contre dix seulement relatifs à l'Inquisition. Tel qu'il est néanmoins, il sera utile aux historiens qu'intéresse « le passé protestant de la Franche-Comté ». Cette publication est précédée d'une introduction, où M. Febvre étudie rapidement la justice ecclésiastique et la façon dont s'instruisaient les procès d'hérésie, et de deux chapitres traitant de la pénétration et du rayonnement de la Réforme dans la province. Une série de six tables alphabétiques complète heureusement ce volume.

L. G.

Analecta Vaticano-Belgica. Documents relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, publiés par l'Institut histor. belge de Rome. Vol. V : *Suppliques d'Innocent VI (1352-1362)*. Textes et analyses, publiés par D. Ursmer BERLIÈRE, O. S. B. Rome, M. Bretschneider; Bruxelles, A. Dewit; Paris, H. Champion, 1911. In-8°, xxx-995 pages.

D. Berlière, que nos lecteurs connaissent de longue date, vient de publier le texte et l'analyse des *Suppliques* d'Innocent VI, après celles de Clément VI¹. C'est le cinquième volume d'une collection créée par l'Institut historique belge de Rome. Évidemment, si l'on admet l'existence de la Belgique indépendamment de notre pays, on peut comprendre que les éditeurs de cette collection n'aient retenu que ce qui concernait les anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et

1. Dans ses *Suppliques de Clément VI*, D. Berlière a naturellement rappelé le formulaire des suppliques que notre confrère L. Auvray a fait connaître dans les *Mélanges de l'École de Rome*.

Tournai¹. A la vérité, la simple inspection de la table des noms propres et géographiques des *Suppliques* d'Innocent VI révèle une telle abondance de noms français, que cette publication, volontairement, — suivant son plan, — limitée à la Belgique, est inondée de renseignements intéressant la France et les Français. Et on se prend alors à regretter la spécialisation des publications, quand, comme celle-ci, elles touchent malgré elles tous les pays de langue française.

Ceci dit, D. Berlière, en ce nouveau volume, donne une masse de renseignements dont plus d'un lecteur français fera grand profit². Il s'excuse dans sa préface d'avoir développé son annotation, qu'un long séjour à Rome lui a permis d'établir avec une rare conscience : je ne peux, tout au contraire, que l'en remercier et sûrement je ne serai pas seul à le faire. Les identifications géographiques sont exactes. Je suis assuré cependant que « Busancuria » au diocèse de Reims n'est pas Bouzancourt dans la Haute-Marne ; c'est évidemment Bazancourt, dans la Marne, canton de Bourgogne. Plus loin³, p. 874, colonne 2, une simple faute d'impression a fait écrire « Lathiniaco » pour « Lathiniaco ».

Bref, préparé avec soin et diligence pour des Belges, c'est un livre tout aussi utile pour des Français.

H. MORANVILLÉ.

J. PUIG Y CADALFACH et J. MIRET Y SANS. *El palau de la diputació general de Catalunya*. Barcelone, 1911. Gr. in-8°, 100 pages, 105 figures et 1 planche en couleurs. (Extrait de l'*Anuari de l'Institut d'estudis catalans*, 1909-1910.)

Le palais de la place Saint-Jacques où se réunissent aujourd'hui les conseillers généraux de la province de Catalogne (*diputació provincial*) fut autrefois le siège de la commission permanente qui, dans l'intervalle des sessions des *corts* ou parlements provinciaux, était chargée de l'administration du pays et de la défense des franchises catalanes. A la veille de leur dissolution, les *corts* de Catalogne nommaient trois de leurs membres, — le nombre en était primitivement fixé à huit, — pour constituer la *diputació del general*, la délégation de l'assemblée générale. Les commissaires nommés se réunissaient à Barcelone, où se trouvaient leurs bureaux et leurs

1. Il ne faut pas oublier que Cambrai, Théroutanne et Tournai dépendaient de la province de Reims.

2. Par exemple, on voit que le duc de Normandie, le 4 avril 1359, recommande Jean Dongier, prêtre, neveu de Jean Maillard, bourgeois de Paris (n° 1271).

3. Je n'aime pas à voir le nom de Barthélemy du Drac ou du Drach, classé à la table, p. 823, colonne 2, à Dudrach.

archives. Entre autres fonctions, la *Diputació* était chargée de recueillir les revenus des douanes et les droits du sceau de garantie que l'on apposait sur les produits des manufactures catalanes. L'institution des *corts* de Catalogne, en tant que représentation des trois états militaire, ecclésiastique et civil, remonte au dernier tiers du XIII^e siècle. Quant à la *Diputació*, elle fut constituée vers la fin de ce même siècle.

Le siège de la *Diputació* fut d'abord une humble maison de l'antique juiverie; le palais actuel ne fut commencé que dans les premières années du XV^e siècle. En creusant dans le terre-plein de la cour des *taronjers*, les ouvriers ont mis à nu la muraille du *call jueu* ou quartier juif. La rue actuelle del Obispo qui longe la partie nord du palais, anciennement carrer de la Seu, ce qui, dans les deux cas, signifie rue épiscopale, constituait l'artère principale de la juiverie, la rue des Juifs. Le siège initial de la *Diputació* se trouvait donc en plein ghetto. Les fenêtres de la résidence primitive de la *Diputació*, qui s'ouvrent aujourd'hui sur la rue San-Honorato, présentent tous les caractères du style catalan du XIV^e siècle; baies jumelles ou triples, ces fenêtres sont amorties par deux ou trois linteaux taillés en trèfle, lesquels reposent sur de fines colonnettes surmontées de chapiteaux à grand tailloir.

Pour ce qui est de la construction du palais proprement dit, on conserve, à partir du XV^e siècle, aux archives de la couronne d'Aragon, à Barcelone, les registres de comptes et de commandes, sortes de livres de prix-faits où se trouvent relatés tous les travaux de sculpture et de peinture effectués à l'extérieur et à l'intérieur de l'édifice. Ces documents et quelques autres, livres d'albarans, registres de délibérations, nous renseignent parfaitement sur les dates auxquelles ces divers travaux furent exécutés. C'est là incontestablement que réside le principal intérêt de la publication de MM. Puig et Miret. Si l'on songe à toutes les discussions que soulèvent entre archéologues les monuments qu'on est réduit à dater, par suite de l'absence des textes, uniquement d'après les particularités de style, on comprendra tout le prix d'une étude archéologique faite avec des documents d'archives. Ces documents n'ont pas seulement permis aux auteurs de donner des dates précises pour l'évolution des formes; les registres de taxations leur ont fourni, de plus, les noms des sculpteurs qui ont collaboré à l'embellissement de l'œuvre architecturale.

Le couronnement et la claire-voie qui surmontent le portail de la rue del Obispo ont été exécutés en 1416. Le portail est l'œuvre de Çafont. Quant à l'image de Saint-Georges à cheval tuant le dragon, c'est le Père Johan qui en est l'auteur. Le style de la balustrade marque la transition entre le gothique rayonnant et le gothique flamboyant. Des quatrefeuilles géométriquement réguliers insérés dans des

cercles non moins réguliers voisinient avec des soufflets et des mouchettes, avec des pinacles à colonnettes prismatiques et avec des crochets relevés vers le ciel comme sous l'influence d'un vent venu du sol. A chaque pinnacle correspond une gargouille; figures grimaçantes de chimères, de lions et même de personnages empruntés aux différentes classes de la société, ces gargouilles présentent une variété de types vraiment exceptionnelle.

En 1432, les Corts catalanes décident la construction de la chapelle Saint-Georges. Le frontispice de la chapelle se fait remarquer par une extraordinaire exubérance d'ornementation. Au-dessus des gables, un réseau compliqué de soufflets, de mouchettes et de quatrefeuilles aux lobes effilés n'est que la traduction en style gothique des entrelacs du style mauresque. Cette exubérance ornementale se révèle également dans le profil prismatique, si extraordinairement compliqué, des nervures, dans les voûtes sillonnées de lierres et tiercerons multiples, dans la variété et le nombre des clés, sept par travée. Une des clés centrales représente le combat de saint Georges. On conserve au musée de Barcelone de riches chasubles, des chapes et dalmatiques de velours broché d'or; ces ornements, qui sont aussi décorés de peintures, proviennent de la chapelle Saint-Georges; ils appartiennent apparemment au premier quart du xvi^e siècle. Ce même musée renferme de nombreuses statuettes de saint Georges. L'anniversaire de ce saint donnait lieu à de grandes réjouissances populaires. Les vieilles tapisseries cramoisies brochées d'or qu'on suspend encore aujourd'hui les jours de fête aux balcons et aux fenêtres des édifices publics ne rappellent que de très loin la splendide magnificence des cérémonies médiévales.

L'agrandissement du palais de la *Diputació* s'est poursuivi au cours du xvi^e siècle par l'achat et l'aménagement de maisons voisines. De cette époque datent les portes surmontées de l'arc en anse de panier, les guirlandes de feuillages où des angelets voisinient avec des grappes de fruits, les plafonds caissonnés, les écussons soutenus par des anges agenouillés, les chapiteaux corinthiens qui ornent les galeries du jardin des *taronjers*. Au milieu du xvi^e siècle, M^e Gil de Medina, probablement Andalou, participa à quelques travaux. L'architecture de cette époque offre un curieux mélange d'arcades en arc brisé et de moulures gothiques retombant sur des colonnes de style franchement classique. Le palais de la *Diputació* offre un exemple intéressant d'un procédé architectonique cher aux constructeurs du xvi^e siècle, une retombée d'arc sur chapiteau suspendu.

A la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle, les travaux se poursuivent par le pavement de la salle neuve du Conseil en carreaux de Talavera. C'est probablement à cette époque qu'il faut rattacher la confection des superbes tapisseries qui représentent le *Triomphe*

de Pétrarque et les *Amours de Mercure*. Ces tapisseries furent exécutées à Bruxelles; la *Diputació* s'adressa également à la ville d'Arras et à d'autres localités de Flandre. Quant à la façade du palais, elle fut élevée dans les dernières années du xvi^e siècle et les premières du suivant; avec ses lignes correctes et froides, ses fenêtres uniformément rectangulaires et dépourvues de tout ornement, cette façade, d'une architecture si pauvre et si sévère, procède de la même inspiration que le sombre palais de l'Escorial.

Un index alphabétique termine la publication de MM. Puig et Miret. C'est là un mérite si rare chez les érudits d'outre-mont qu'il vaut la peine d'être signalé. Il n'est pas besoin de faire remarquer la forme luxueuse et artistique sous laquelle se présentent toutes les publications de l'Institut d'Estudis catalans. Imprimée sur papier couché, l'étude de MM. Puig et Miret contient 105 gravures, qui, mieux que toutes les descriptions, permettent au lecteur de se rendre un compte exact des détails de sculptures.

Reconnaissons, en terminant, qu'il était juste que des membres éminents de l'Institut d'Estudis catalans consacrasent une étude approfondie au palais qui a donné asile à leur bibliothèque et qui est le lieu des séances d'une grande bienfaitrice de l'Institut, la députation provinciale de Catalogne.

Jean RÉGNÉ.

F. C. HODGSON. *Venice in the thirteenth and fourteenth centuries. A sketch of venitian history from the conquest of Constantinople to the accession of Michele Steno (1204-1400)*. London, George Allen and Sons, 1910. In-16, xiv-648 pages.

Dans ce volume, qui forme la seconde partie d'un ouvrage dont la première, parue il y a une dizaine d'années, n'est pas parvenue en son temps à notre connaissance, on trouvera, mieux qu'une « esquisse », un exposé clair, animé et suffisamment détaillé, de l'histoire politique et économique de Venise pendant deux siècles de son passé le plus glorieux. M. Hodgson a tiré un excellent parti des sources imprimées, qu'il connaît bien, et des travaux de ses devanciers. Sa tendance a été plutôt d'élargir un sujet déjà très vaste. Ne nous plaignons pas, toutefois, s'il s'étend assez volontiers sur les menées d'Ecelino da Romano dans l'Italie du Nord, sur l'expédition des routiers catalans en Orient, expédition si savamment mise en lumière par M. Schlumberger, sur le rôle de Gautier de Brienne dans les affaires de Grèce et de Toscane, sur les lointains voyages de Marco Polo. L'intérêt du récit, toujours soutenu, se déplace sans cesse.

L'histoire intérieure de Venise est traitée avec conscience et sans

parti pris. M. Hodgson ne dissimule pas, d'ailleurs, ses sympathies et son admiration pour la puissante aristocratie, à la fois si prudente et si hardie, issue, au début du ^{xiv}^e siècle, des réformes de Piero Gradenigo. Son point de vue est bien différent de celui de notre vieux Daru, qui, en écrivant son *Histoire de Venise*, aurait eu pour objectif principal, d'après l'auteur anglais, de justifier la destruction de l'antique république par Napoléon. On souhaiterait, à la fin du livre, un chapitre annexe, où serait résumée l'histoire architecturale de Venise pendant les ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles.

L'illustration, toute documentaire, se compose d'une vingtaine de gravures bien choisies; quelques-unes, cependant, ont l'inconvénient de présenter de Venise des aspects très postérieurs à la période traitée dans cette partie de l'ouvrage. Une bonne table analytique, qui occupe plus de soixante pages, termine le volume.

L. A.

Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tomes III et IV. Genève, Kündig, 1911. 2 vol. in-4°.

Le troisième volume des *Registres du Conseil de Genève* embrasse une période de dix ans (du 11 février 1477 au 4 février 1487) ou plus précisément contient les procès-verbaux des séances du Conseil de la ville de Genève pendant les années 1477, 1478 (incomplète), 1480 à 1486. Il est dû à la collaboration de M. Victor Van Berchem avec nos confrères MM. Frédéric Barbey et Léopold Micheli. A ce dernier, dont la perte est si regrettée parmi nous, revient, selon la préface, la plus large part dans la publication de ce bel ouvrage.

Ici, comme dans les volumes précédents, les renseignements précieux abondent non seulement pour l'histoire locale, mais aussi sur les événements qui, au ^{xv}^e siècle, troublèrent la région du sud-est. Voisine du duc de Savoie, des Cantons suisses et du roi de France qui venait de mettre la main sur les états du duc de Bourgogne, Genève se trouvait en 1477 dans une situation difficile. Elle avait à payer aux Suisses la rançon qu'ils lui avaient imposée en 1475 et l'état de ses finances ne laissait pas d'être critique. Elle était menacée par la « joyeuse bande de folle vie », dont l'approche l'inquiétait à juste titre et amena son évêque, Jean-Louis de Savoie, à se rapprocher des Suisses. Il conclut avec Fribourg et Berne un traité de combourgeoisie (14 novembre 1477), qui forme la première des alliances successives de Genève avec les confédérés.

Une autre période difficile fut celle qui suivit la mort de l'évêque Jean-Louis et précéda la nomination de son successeur. Les compétitions étaient grandes et, après deux années de luttes, le duc de Savoie

parvint à imposer son candidat, François de Savoie. Fort peu indépendant à l'égard de la cour ducale, le nouvel évêque laissa au cours de son épiscopat l'autorité de la Savoie s'accroître dans la ville. Quant aux Genevois, ils s'efforçaient à cette époque de donner à leurs célèbres foires une nouvelle prospérité, à laquelle les mesures prises par Louis XI en 1452 mettaient un fâcheux obstacle. Ce souci apparaît constant dans les procès-verbaux des dernières années et diverses négociations furent entamées dans ce but.

Les éditeurs ont fait accompagner le texte soigneusement établi de notes peu abondantes, mais claires, précises et fort utiles. Ils ont dressé à la fin la liste des syndics, secrétaires et trésoriers de Genève de 1477 à 1686 et composé un index, en partie méthodique, qui renvoie non seulement aux noms propres, mais aux choses et aux institutions (*domus, ambassiatæ, festa, mercatores, nundinæ, scolæ, pondera*). Ils ont ainsi rendu les recherches dans cet excellent ouvrage rapides et sûres.

Le quatrième volume, publié par M. E. Rivoire, nous mène du 6 février 1487 au 5 février 1492. Au cours de cette période, la situation de Genève fut aussi pénible et aussi embarrassée que précédemment. Les citoyens eurent à lutter contre le duc de Savoie, qui persistait à leur réclamer des subsides comme s'ils étaient ses sujets. Après de longs pourparlers, les Genevois obtinrent gain de cause, mais à d'onéreuses conditions. Ils préférèrent la liberté à la richesse que pouvait leur procurer les foires. Ils le déclarèrent dans le procès-verbal de la séance du Conseil du 22 juin 1487 : « Fuit conclusum quod petatur libertas potius quam nundene. »

Le siège épiscopal étant de nouveau devenu vacant, les difficultés recommencèrent pour le choix d'un évêque. La duchesse de Savoie, le roi de France, Fribourg et la noblesse des environs prirent parti dans la lutte et les Genevois durent accepter le candidat de Blanche de Montferrat imposé par Innocent VIII.

Tels sont les principaux événements qui survinrent au cours de cette période. On trouvera à la fin de ce tome une table aussi détaillée que les précédentes, mais les notes au bas des pages font presque complètement défaut.

Jean CORDEY.

Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart, publié sous la direction du Prof. Ulrich THIEME. T. V. Leipzig. E.-A. Seemann. 1911. In-4°.

J'ai rendu compte en son temps du premier volume de ce *Dictionnaire universel des artistes* paru en 1907, sous la direction des professeurs U. Thieme et F. Becker; en cinq ans ont déjà paru cinq

gros volumes de plus de 600 pages de texte serré et substantiel, et le sixième sera mis en vente dans peu de jours. La publication continue de justifier pleinement l'impression qu'elle a donnée dès ses débuts : plus de 300 collaborateurs choisis parmi les érudits et les critiques de toute nation les mieux renseignés sur chaque spécialité y présentent avec une remarquable unité de méthode les biographies des artistes du monde entier, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Chaque article contient une biographie succincte et critique ; la liste des œuvres, d'où l'on s'est attaché à bannir les attributions apocryphes, et l'appréciation du caractère de ces œuvres ; enfin, une bibliographie généralement très complète, car tous les renseignements publiés dans les ouvrages antérieurs similaires, dans les monographies, dans les revues ont été soigneusement recueillis et contrôlés, ce qui fait du livre le répertoire le plus complet et le plus sûr de l'histoire des artistes.

Parmi les notices les plus importantes consacrées dans le tome V aux artistes anciens, citons celles des Bridan, des Briot, des Bronzino, de Salomon de Brosse, Adrien Brouwer, des Brueghel, Brunelleschi, Buffalmaco, des Bullant, des Burgkmair, des Caffieri, Paolo Caliari, des Callot, Ant. Canal, Giov. Candida, Alonso Cano, Canova, Caradossio, Caravaggio. A côté de ces noms célèbres sont recueillis avec soin ceux des artistes provinciaux exhumés en si grand nombre de nos archives depuis quelques années, et épars dans une infinité de revues et brochures, dont quelques-unes ne sont guère plus faciles à trouver que les documents originaux.

Il n'est pas superflu, puisqu'il s'agit d'un livre pratique, de louer la netteté de la typographie et la solidité du papier. Ce dictionnaire universel sera un précieux instrument de travail, et l'on peut féliciter sincèrement ses directeurs et son éditeur d'élever si rapidement et pourtant avec tant de soin ce monument aussi imposant que solide.

C. ENLART.

Alphonse Roux. *Le château d'Anet*, 124 pages. 41 figures, 1 planche en couleur. — Lucien BÉGULE. *La cathédrale de Lyon*, 108 pages, 56 figures, 1 planche en couleur. — Ch.-H. BESNARD. *Le Mont-Saint-Michel*, 144 pages, 54 figures, 4 planches en couleur. Paris, H. Laurens, 1911. In-8°. (Petites monographies des grands édifices de la France.)

La collection des monographies publiées sous la direction de M. Eug. Lefèvre-Pontalis et consacrées aux petites villes et aux grands édifices de la France vient de s'enrichir de trois volumes très intéressants, consacrés à trois genres de construction et de décoration fort différentes : un château de la Renaissance, une grande cathédrale, la plus belle des abbayes du moyen âge.

M. A. Roux, professeur au collège de Dreux, était tout désigné pour écrire la monographie du château d'Anet, sur lequel il a déjà publié des études de détail fort intéressantes. Anet était un des plus beaux châteaux de cette époque, où les artistes de la France, au lieu de subir l'influence des Italiens, vont directement se former à l'étude de l'antiquité. Philibert de l'Orme en fut l'architecte ; il ne subsiste plus que quelques parties de son œuvre, le reste ayant été détruit au commencement du *xix^e* siècle. La fameuse porte monumentale donnait accès dans une vaste cour carrée bordée de constructions, dont une des ailes et la chapelle sont encore debout ; derrière, des portiques, dont quelques travées subsistent encore, entouraient le jardin. Les plus célèbres artistes, Jean Goujon, Benvenuto Cellini, les maîtres tapissiers de Fontainebleau furent appelés par Diane de Poitiers pour orner son château ; nous citerons, en outre, la fontaine de Diane par Jean Goujon, aujourd'hui au musée du Louvre, et le tombeau de Diane de Poitiers, que M. Roux a réussi à reconstituer d'après les dessins de Gaignières et les débris conservés au musée de Versailles.

M. Lucien Bégule a publié, il y a trente ans, une très importante monographie de la cathédrale de Lyon : mais, depuis, les progrès de la science archéologique et les travaux personnels de l'auteur ont permis à M. Bégule de renouveler l'histoire de la cathédrale, particulièrement en ce qui concerne les origines de sa construction. Si elle ne présente pas l'ampleur et l'unité des grandes cathédrales du nord, cette basilique n'en est pas moins intéressante par son aspect massif et ramassé, caractéristique de l'architecture du midi, par la perfection de ses détails, la beauté de ses vitraux et la richesse iconographique de ses sculptures. Le chœur, flanqué de deux travées droites et terminé par une abside en hémicycle, fut commencé au milieu du *xii^e* siècle. Les travaux avancèrent fort lentement : le transept fut élevé à la fin du *xii^e* siècle ; la nef date du *xiii^e* et la façade, commencée au *xiv^e*, ne fut achevée qu'au *xv^e*, époque à laquelle on construisit les chapelles latérales qui flanquent les bas-côtés de la nef. Après une notice historique très précise, M. Bégule décrit le chœur, puis la nef, intérieur et extérieur, enfin la façade : il insiste à juste titre sur les bas-reliefs de la façade, qui se développent comme une « véritable tapisserie sculptée sur les soubassements des portails et sont inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Bestiaires, des travaux des saisons, enfin des scènes de la vie contemporaine « sous ses aspects gracieux ou ridicules ». La cathédrale de Lyon possède une fort belle série de vitraux, du *xii^e* au *xv^e* siècle, et M. Bégule les étudie avec la maîtrise que l'on sait. Le volume se termine par une description du mobilier de l'église et du bâtiment qui prolonge la façade au sud-ouest et que l'on appelle la Manécanterie.

Le Mont-Saint-Michel, baigné de tous côtés par les flots, est peut-

être un des sites les plus fameux de France; malheureusement, les ingénieurs au service des capitalistes ont construit dans la baie des digues, qui précipitent le colmatage, et, si l'on n'intervient promptement, les sables auront bientôt envahi la baie et le Mont ne sera plus qu'une colline au milieu des terres. L'abbaye qui le couronne, abandonnée depuis trois siècles aux mains des Bénédictins de Saint-Maur, puis de l'administration des prisons, tombait en ruines, lorsqu'après l'arrêté de classement du 20 avril 1874 les architectes des monuments historiques en entreprirent la restauration. M. Paul Gout, l'architecte actuel, a publié deux très beaux volumes sur l'abbaye et sur le bourg, et son collaborateur M. Besnard entreprend dans la courte mais très substantielle monographie qui vient de paraître de nous donner les principaux traits de l'histoire de l'abbaye et de nous guider à travers ces magnifiques constructions sur lesquelles je ne puis malheureusement insister. Je noterai seulement parmi les points les plus intéressants mis en lumière par M. Besnard la découverte de l'église du x^e siècle, salle rectangulaire de huit mètres sur neuf, divisée en deux nefs par une double arcade reposant sur une pile centrale; l'abside est formée d'une double niche, surmontée d'une sorte de tribune; chacune des deux nefs est aujourd'hui voûtée en berceau; elle était primitivement couverte par une charpente, qu'après un incendie, en 992, les moines remplacèrent par une voûte en pierre. L'église carolingienne parut bientôt trop petite et l'on éleva au-dessus, dans le deuxième quart du xi^e siècle, la basilique qui existe encore aujourd'hui; sous le poids du bas-côté nord, la voûte carolingienne s'effondra (1103) et l'on dut couvrir la vieille église de nouveaux berceaux renforcés, sur lesquels on put reconstruire en toute sécurité le bas-côté de la basilique.

Ces trois volumes, abondamment illustrés et accompagnés de plans clairs et précis, viennent heureusement s'ajouter aux autres « Petites monographies » déjà parues.

Marcel AUBERT.

Paul GOUT, architecte en chef des Monuments historiques. *Le Mont-Saint-Michel : histoire de l'abbaye et de la ville*; étude archéologique et architecturale des monuments. [Paris,] A. Colin, 1910. 2 vol. in-4°, 771 pages, avec 470 figures dans le texte et 36 planches hors texte.

On doit à M. Paul Gout un livre à peu près définitif sur le Mont-Saint-Michel; il est l'œuvre d'un architecte doublé d'un archéologue et laisse loin derrière lui tous les ouvrages précédents, y compris ceux d'Édouard Corroyer et de Mgr Germain.

Le premier de ces deux volumes est tout entier consacré à la topo-

graphie et à l'histoire du Mont-Saint-Michel. Après une introduction, où sont passées en revue les sources de son histoire, M. P. Gout décrit, dans une première partie topographique, l'aspect physique du Mont et de Tombelaine, la nature et les modifications du sol au cours des siècles, enfin l'envahissement de la mer, puis son retrait, qui menace de faire perdre son « insularité » au Mont-Saint-Michel. Dans une seconde partie, l'auteur suit pas à pas l'histoire de l'abbaye, ses développements et ses vicissitudes depuis saint Aubert jusqu'à notre époque. Ce premier volume est terminé par quatre appendices sur la vie monastique au Mont-Saint-Michel, les pèlerinages depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Michel (1469-1830), enfin les prisons de l'abbaye, depuis le xii^e siècle jusqu'en 1863.

Le second volume est réservé, en entier, à l'étude architecturale du Mont-Saint-Michel. M. P. Gout y étudie successivement, et dans le plus grand détail, l'oratoire de Saint-Aubert et l'église carolingienne primitive, l'abbaye romane aux xi^e et xii^e siècles, puis l'abbaye, la ville et ses remparts du xiii^e au xviii^e siècle, la transformation de l'abbaye en prison au xix^e siècle, enfin sa restauration commencée après sa désaffectation et régulièrement poursuivie depuis sa remise, en 1874, au service des Monuments historiques. Un vocabulaire des diverses parties de l'abbaye, de la ville et des remparts, une bibliographie des sources manuscrites et imprimées de l'histoire du Mont-Saint-Michel, enfin un copieux index alphabétique terminent le second volume.

L'illustration de ces deux beaux volumes, dont l'Académie des inscriptions a reconnu l'an dernier le mérite, ne laisse rien à désirer. D'excellentes et nombreuses reproductions architecturales dans le texte et hors texte, des plans et cartes du Mont et de ses environs forment le commentaire perpétuel du texte, où perce à chaque page la science de l'architecte et son amour pour l'incomparable monument dont la conservation et la restauration lui ont été confiées. On ne peut enfin qu'applaudir aux pages éloquentes et si justes de la conclusion, où l'auteur expose et développe la nécessité et l'importance des études historiques pour la restauration des anciens monuments.

H. O.

D^r OSW. RUBBRECHT. *Trois portraits de la maison de Bourgogne par Memlinc*. Bruges, L. de Plancke. 1910. In-8°, 52 pages. (Extrait des *Annales de la Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre*, 1^{er} fascicule, 1910.)

— *L'Origine du type familial de la maison de Habsbourg*. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. 1910. In-8°, v-152 pages.

La première des notices du D^r O. Rubbrecht ayant été reproduite dans son second mémoire, j'examinerai simplement celui-ci. L'auteur

a recherché partout les portraits des princes et des princesses de la maison de Bourgogne depuis Philippe le Hardi, en sorte que, pour la France, son livre constitue un complément fort intéressant au bel album de notre confrère M. Couderc¹. Je n'oserai pas suivre le Dr Rubbrecht sur le terrain des ressemblances ou des dissemblances : c'est matière délicate et dangereuse ; et il faut bien reconnaître qu'on n'y peut procéder que par affirmations, qu'un autre peut rejeter. J'aime mieux louer la copieuse illustration, très heureusement disposée pour faciliter les comparaisons, et le relevé minutieux des portraits des descendants de Philippe le Hardi et des alliés espagnol et autrichien de sa postérité. Un des points les plus curieux pour nous, résolu par le Dr Rubbrecht, est l'identification d'un des rois mages dans l'admirable *Adoration* de Hans Memlinc au musée de l'hôpital Saint-Jean à Bruges. Comme lui, je crois, — bien que je n'aie sous les yeux que ses reproductions, car j'avoue ne plus me rappeler l'original vu il y a quelque trente ans, — je crois, dis-je, que ce roi mage est un portrait de Charles le Téméraire. Sans doute, le roi porte une fine moustache qu'on retrouve sur la figure d'un autre roi mage au musée du Prado et qui ne peut être aussi qu'un portrait de Charles le Téméraire : sans doute aussi on ne voit pas ailleurs de portrait du célèbre duc, où il porte la moustache. Mais vraiment l'identification paraît très vraisemblable. Je signale à M. Rubbrecht deux points. Le premier est que le roi mage du tableau de Bruges porte à la main une toque cerclée d'une couronne ouverte garnie de fleurs de lis. Secondement, Chastellain, faisant le portrait du duc, écrit, dans un passage cité par M. Rubbrecht : « Avoit ... brune barbe. » Il faut donc qu'il ait, à quelque moment, laissé pousser une partie au moins de sa barbe. Ce sont là deux arguments à ne pas négliger pour l'identification proposée.

Voici les conclusions de M. Rubbrecht :

1^o Le prognathisme inférieur provient des maisons d'Espagne et d'Autriche.

2^o La grosse lèvre inférieure existait dans les maisons de Bourgogne et d'Espagne avant leur union avec celle d'Autriche.

3^o L'aplatissement latéral du crâne, le long nez, les yeux à fleur de tête se retrouvent chez des ascendants des Habsbourg appartenant aux maisons de Bourgogne, d'Espagne et d'Autriche.

Il va sans dire que je laisse au Dr Rubbrecht la responsabilité de ces conclusions-là. Je suis plus à mon aise pour le féliciter d'avoir réuni une collection de portraits d'un intérêt capital, accompagnée de notices très soigneusement dressées.

H. MORANVILLE.

1. *Album de portraits d'après les collections du département des manuscrits.*

Tabulae codicum manu scriptorum praeter graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum. Volumen XI. Series nova. Cod. 1-1600. Indices. Vindobonae, venumdat Alfredus Hoelder, 1912. In-8°, [III]-78 pages. M. 3, 80.

L'Académie impériale des sciences de Vienne a commencé, en 1864, et poursuivi depuis la publication d'un inventaire des manuscrits de la Bibliothèque impériale, autres que les manuscrits grecs et orientaux. Tous les érudits qui ont eu à recourir à cet inventaire, dont le tome X, qui s'arrête au numéro 19500, a paru en 1899, savent combien les recherches y sont faciles grâce à un double index qui accompagne chaque volume, index alphabétique pour les noms d'auteurs et méthodique pour les ouvrages anonymes.

À la description de ces 19,500 manuscrits, il faudra joindre encore celle de plus de huit mille autres volumes pour avoir un état complet des richesses de la Bibliothèque impériale de Vienne. L'inventaire de ces volumes, qui ont été classés en une nouvelle série (*Series nova*), analogue aux *Nouvelles acquisitions* de la Bibliothèque nationale, est en cours de rédaction. Mais afin de faire, dès maintenant, connaître ces manuscrits et de permettre de les utiliser, les *Indices* d'un nouveau volume, le tome XI des *Tabulae*, qui contiendra les notices des numéros 1 à 1600 de cette *Series nova*, viennent d'être publiés avant le volume lui-même. Ces *Indices*, qui sont l'œuvre de plusieurs collaborateurs, ont été coordonnés par les soins d'un savant bien connu, M. le Dr Rudolf Beer, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, que l'on ne saurait trop remercier de les avoir mis ainsi dès maintenant à la disposition des érudits.

H. O.

LIVRES NOUVEAUX

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 4, 60, 129, 169, 215.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Chronologie, 227, 280. — Épigraphie, 256. — Diplomatique, 54, 161, 181. — Paléographie, 55, 87, 410. — Bibliothèques, 11, 44, 45, 61, 77, 99, 112, 135, 155, 186, 197, 219, 226, 298, 311, 332, 359, 387. — Manuscrits, 11, 31, 34, 61, 117, 135, 155, 197, 219, 227, 298, 332, 343, 351, 387, 407. — Papyrus, 186, 257, 420. — Filigranes, 433. — Bibliographie, 31, 308, 309. — Imprimés, 44, 45, 77, 89, 99, 101, 124, 240, 311, 339, 427.

SOURCES. 190, 413. — Légendes, 374, 380. — Chroniques, 82, 88,

110, 253, 369, 395, 440. — Biographies, 27, 287. — Correspondances, 352. — Archives, 111, 120, 154, 189, 324, 358, 392. — Cartulaires, 76, 104, 142, 178, 202, 228, 417, 446. — Chartes, 383, 444. — Regestes, 125, 316, 367, 423, 432. — Pouillés, 80, 137, 242. — Comptes, 151, 218, 242-3.

BIOGRAPHIE. GÉNÉALOGIE, 16, 436. — Artistes, 28, 408; Saints, 174, 404. — Vicence, 345. — Albéric, 221; Alexandre, 145; s. Alexis, 422; Arborée, 318; J. des Armoises, 321; Arthur, 193; F. Bandinelli, 262; Baudouin VII et VIII de Flandre, 00; s. Benoît, 252; s. Bernard, 303; Charles, duc de Berry, 320; Berthold von Völkershausen, 63; Besozzo, 113; Bourbons, 66; G. v. Brecht, 136; Brézé, 32, 33; Briey, 211; G. de Brion, 248; Burchard, 27; Charles IV, empereur, 201; Charles I^{er}, roi de Sicile, 392; Colonna, 348; Dante, 166, 175, 353; La Fare, 2; s. François d'Assise, 199; Frédéric I^{er} Barberousse, 383, 395; Frédéric II, 374; s. Germain d'Auxerre, 107; s. Gilduin, 209; Giotto, 335; Guilbaut, 185; Guillaume de Tyr, 244; Henri II, empereur, 291; s. Honoré, 287; Honorius III, 268; Jaime II d'Aragon, 151; Jean l'Aveugle, 181; s. Jean Capistran, 128; Jean XXII, 299; Jeanne d'Arc, 302, 321; Kergorlay, 283; Kreussler, 342; s. Lezin, 402; Louis de Bavière, 368; Louis VII, 161; Louis XI, 32, 320; R. Lull, 344; Mahomet, 397; Maimonide, 289; Malatesti, 386; Mellebaude, 231; Nicolas de Tournai, 415; s^{te} Odile, 100; Philippe le Bel, 67; Pie II, 251, 386; J. Rasse, 248; Robert d'Arbrissel, 173; Rostock, 337; Roux, 342; Salutati, 352; Sammelins, 160; Savonarole, 179; Sichard, 226; Starnina, 364; Stethaimer, 162; Toustain, 389; Traversari, 108; Visconti, 39; s^{te} Zite, 225.

DROIT, 19, 35, 37, 40, 56, 72, 123, 126, 130, 138, 146, 159, 201, 204, 206, 208, 281, 285, 297, 336, 377, 393, 401.

INSTITUTIONS, 18, 200, 241, 249, 277, 354, 430.

ÉDUCATION, ENSEIGNEMENT, 20, 78, 320, 362.

SCIENCES, 22, 153, 203, 330, 341, 384, 394.

GÉOGRAPHIE, 391.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 14, 47, 57, 58, 65, 72, 105, 106, 152, 167, 168, 191, 201 bis, 232, 266, 276, 286, 319, 333, 366, 400, 421, 425.

MÉDECINE, 105, 396.

RELIGIONS, 74. — Judaïsme, 362, 419. — Christianisme, 86, 170, 368, 369, 370, 378, 404; papauté, 49; ordres religieux, 102, 157, 173, 183, 196, 239, 244, 248, 253, 291, 310, 315, 340, 357, 358; théologie et liturgie, 96, 99, 114, 153, 187, 224, 250, 292, 379, 381, 388, 419; hétérodoxie, 139, 267, 349. — Islamisme, 380.

ART ET ARCHÉOLOGIE, 12, 15, 25, 59, 98, 109, 113, 119, 140, 163, 184,

488, 499, 210, 215, 224, 246, 261, 271, 279, 290, 292, 300, 301, 323, 326, 353, 355, 361, 390, 411-412, 435, 438, 447, 452. — Architecture, 9, 13, 21, 30, 31, 43, 69, 103, 113, 162, 165, 198, 207, 214, 231, 251, 259, 269, 288, 317, 331, 350, 356, 418, 428, 442. — Sculpture, 31, 46, 70, 90, 247, 263, 334. — Peinture, 31, 144, 175, 274, 335, 398. — Gravure, 29, 112, 311, 339, 427. — Verrerie, 38. — Arts industriels, 93, 265. — Costume, 180. — Mobilier, 318. — Sépultures, 229, 313. — Numismatique, 65, 217. — Sigillographie, 248, 347. — Héraldique, 351. — Musique, 7, 48, 325, 429.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 94, 194, 362, 403. — Latin, 8, 37, 100, 190, 220, 226, 237, 307, 373. — Langues romanes, 273; catalan, 417; espagnol, 132, 150; français, 26, 91, 92, 95, 97, 171, 328, 375, 414, 422, 434; italien, 1, 24, 42, 71, 73, 83, 95, 127, 134, 254, 295, 406, 426; provençal, 5, 6, 213. — Langues germaniques : allemand, 53, 71, 110, 114, 148, 149, 182, 201 *bis*, 205, 260, 275, 305, 379, 431, 444; anglais, 71, 121, 284, 304, 385; anglo-saxon, 156. — Langues scandinaves, 293, 372. — Langues ougro-finnoises, 52. — Malais, 155.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Abruzzes, 376; Ain, 312; Allemagne, 54, 60, 72, 138, 195, 204, 206, 212, 232, 259, 266, 276, 328, 333, 365, 368, 377; Allensteig, 59; Amiens, 76; Anhalt, 440; Argences, 228; Aubin, 105; Aurillac, 120; Autriche-Hongrie, 16, 227; Autun, 44; Avenières, 349; Bade, 189, 438; Bangor, 183; Bavière, 162; Beaucaire, 152; Beauvais, 280; Belgique, 16; Bellac, 249; Bergame, 165; Bethléem, 442; Blenio, 272; Bohême, 139, 202, 296; Bois-Thibault, 25; Bologne, 88, 165; Bordeaux, 69; Bordes, 258; Bouin, 306; Bourgogne, 3; Brandebourg, 177, 416; Bregenz, 168; Brescia, 165; Brunoy, 282; Bruxelles, 106; Bulat Pestivien, 283; Caen, 320, 358; Cagliari, 417; Calvados, 93; Camerino, 141; Carlstein, 242, 243; Caspe, 147; Cazères, 119; Chalon-sur-Saône, 329; Chodsko, 441; Cologne, 9, 110, 315, 323, 326; Constance, 65, 255; Constantinople, 131, 378; Copenhague, 197; Corée, 158; Cornouaille, 216; Crémone, 165; Curchy, 80; Danemark, 16, 197, 239; Danzig, 143; Domažlicko, 441; Domodossola, 61, 62; Dortmund, 264; Dülmen, 446; Eichstätt, 167; Erfurt, 301; Erlangen, 45; Escaut, 137; Eschilleuse, 79; Espagne, 70, 267; Farfa, 281; Ferrare, 144, 165; Flandre, 35, 146, 188, 300; Florence, 64, 424; Forez, 341; Forli, 382; France, 21, 40, 43, 103 *bis*, 113, 214, 222, 241, 350; Francfort, 50, 180; Franche-Comté, 309; Franconie, 133; Frankenberg, 338; Frauenstein, 207; Fribourgen-B., 430; Friedland, 265; Galles, 234; Ganagobie, 13; Gand, 31; Geisa, 435; Gérone, 46; Glogau, 41; Grande-Bretagne, 12, 16, 109, 116, 176, 192, 223, 268, 290, 319, 359; Grenade, 327; Gröbzig, 115; Gross-Gerung, 59; Gussenstadt, 409; Hainaut, 421; Ham, 80; Harle,

371; Hartmanicko, 405; Heilbronn, 363; Helmarshausen, 310; Hersfeld, 291; Hildesheim, 178; Hirschburg, 285; Imola, 142, 218; Irlande, 16; Italie, 10, 54, 57, 58, 85, 113, 154, 260, 354, 383, 386, 396; Jérusalem, 261; Kaltennordheim, 435; Kasperské Hory, 405; Kiel, 200; Languedoc, 413; Latium, 288; Leventina, 272; Liège, 7, 316; Limbourg, 390; Lisieux, 118; Lübeck, 82, 356; Lucques, 101, 433; Luxembourg, 16; Lyonnais, 15, 66; Maine, 36; Mamertino, 314; Manche, 93; Manneville, 229; Mans, 389; Marche, 67; Marseille, 187; Marteroy, 340; Mayence, 423, 432; Mecklembourg, 448; Milan, 38, 126, 165; Modène, 165; Montcuq, 401; Montdidier, 270; Moravie, 181; Mühlhausen-en-Thuringe, 198; Nachod, 447; Naples, 89, 124; Nesle, 80; Nidwalden, 191; Nonnberg, 412; Normandie, 19; Norvège, 16, 271; Nová Kdýně, 441; Noyon, 80, 280; Nyrsko, 450; Orlagau, 439; Orne, 93; Orta, 23; Ostheim, 435; Oxford, 245; Padoue, 78; Parme, 361; Paris, 17, 77, 278; Pavie, 165; Pays-Bas, 16, 279; Pforzheim, 428; Pise, 30; Plaisance, 165; Plougonver, 283; Polkwitz, 81; Pologne, 208, 297, 451; Posen, 196; Prusse, 18, 437; Quesnel (Le), 230; Ravenne, 125; Reate, 84; Regnéville, 355; Romagne, 277; Rome, 74, 139, 274, 398, 399; Rotterdam, 102; Rottweil, 411; Rouen, 103; Russie, 16, 103 *bis*; Saarbrücken, 346; Saint-Florent-sur-Cher, 75; Saint-Genis-d'Aoste, 349; Saint-Genis-Laval, 68; S.-Mard-en-Chaussée, 230; Saint-Savin, 51; Saint-Wandrille, 238; Saluces, 360; Sandomir, 236; Saône, 347; Sardaigne, 235; Saxe, 263, 286; Scandinavie, 103 *bis*; Schleswig-Holstein, 356; Schwarzheindorf, 292; Seine, 347; Senlis, 280; Sienne, 251, 262, 294, 367; Stadtlengsfeld, 435; Stammheim, 122; Suède, 16; Suisse, 272; Sušicko, 450; Thiene, 449; Thuringe, 233, 286; Tolède, 247; Trédion, 111; Troarn, 357; Turin, 165; Usseglio, 406; Vacha, 435; Valence-en-Brie, 258; Venise, 135, 418; Vienne, 313; Villeloin, 104; Vimperk, 405; Waidhofen, 411 *bis*; Weinheim, 443; Westphalie, 164; Wetzlar, 446; Würzbourg, 246; Yémen, 86; Yonne, 302; Zélande, 35; Zwettl, 59.

1. ADELMANN (Car.). Studi danteschi. Firenze, tip. S. Landi, 1911. In-8°, 12 p. (Extrait de *Rivista di letteratura tedesca*.)

2. ALEXIS (Le P.). Généalogie de la maison de La Fare en Languedoc. Paris, impr. Plon-Nourrit, 1912. In-8°, 50 p.

3. ALLEN (Percy). Burgundy, the splendid duchy, studies and sketches in south Burgundy. London, F. Griffiths, 1912. In-4°, 322 p. 12 s. 6 d.

4. ALTEN (Geo.). Handbuch f. Heer u. Flotte. 9. Bd. Kriege vom Altertum bis zur Gegenwart. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, 1912. Gr. in-8°, XXIV-805 p., 69 cartes. 24 m.

5. AMOROS (Bernart). Il canzoniere provenzale. (Complemento

Câmpori.) Ed. diplomatica preceduta da un' introduzione a cura di Giulio Bertoni. Freiburg (Schweiz), Universitäts-Buchh., 1911. Gr. in-8°, xxxi-489 p., 2 pl. de facs. (Collectanea Friburgensia. Veröffentlichungen der Universität Freiburg, fasc. XI.) 10 m.

6. AMOROS (Bernart). Il canzoniere provenzale. (Sezione Riccardiana) a cura di Giulio Bertoni. Freiburg (Schweiz), Universitäts-Buchh., 1911. Gr. in-8°, 181 p., 2 pl. de facs. (Collectanea Friburgensia. Veröffentlichungen der Universität Freiburg, fasc. XII.) 4 m.

7. ANDA (Ant.). L'École liégeoise au XII^e siècle. L'Office de Saint-Trudon. Paris, « la Schola », 269, rue Saint-Jacques, 1911. In-8°, 36 p., avec musique.

8. ANGUIEN (S. D'). Les ouvrages authentiques de saint Thomas d'Aquin. Bruxelles, Société belge de librairie, 1911. In-8°, 24 p. (Extrait de la *Revue apologetique*, n° 41, du 16 mars 1911.) 0 fr. 50.

9. ANHEISSER (Roland). Altkölnische Baukunst. Düsseldorf, L. Schwann, 1911. In-fol., 22 p., 56 pl. 35 m.

10. Annuario bibliografico della storia d'Italia dal sec. IV dell' era volgare ai giorni nostri, diretto da A. Crivellucci, F. Pintor, G. Coggiola. Anno VIII (1909). Pavia, Mattei, Speroni e C., 1911. In-8°, cvii-367 p. 18 l.

11. ANTOLIN (P. Guillermo). Catalogo de los códices latinos de la Real Biblioteca del Escorial. Vol. II. Madrid, impr. Helénica, 1911. In-8°, 596 p. 25 pes.

12. ARMITAGE (Ella S.). The Early Norman castles of the British Isles. London, Murray, 1912. In-8°, 424 p. et ill. 15 s.

13. ARNAUD D'AGNEL. Notice archéologique sur le prieuré de Gana-gobie (Basses-Alpes) : église et cloître du XII^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, 16 p. et 8 planches. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1910.)

14. ARNOLD (J. Paul). Origin and history of beer and brewing; from prehistoric times to the beginning of brewing science and technology; a critical essay. Chicago, Alumni Association of the Wahl-Ilenius Inst. of Fermentology, 1911. In-4°, xvi-441 p. 5 d.

15. AUDIN (Marius). Bibliographie iconographique du Lyonnais. T. III, 3^e partie : Vues particulières. Fascicule I^{er} : Cathédrale Saint-Jean. Lyon, impr. A. Rey, 1911. In-8°, 55 p., avec fig. et grav. (Bibliothèque de la ville de Lyon. Collection de travaux de bibliographie.)

16. BAHNSON (Wilh.). Stamm- u. Regententafeln zur politischen Geschichte. 3. Bd. Europa III. Niederlande m. Belgien u. Luxemburg,

Grossbritannien u. Irland, Dänemark, Norwegen, Schweden, Russland, Oesterreich-Ungarn. Berlin, Vossische Buch., 1912. In-fol., III-156 p. 24 m.

17. BALOCHE (Abbé). Église Saint-Merry de Paris, histoire de la paroisse et de la collégiale, 700-1910. Paris, H. Oudin, 1911. In-8°, II-621 et 843 p., 16 pl. et 2 cartes.

18. BÄR (Max). Die Behördenverfassung in Westpreussen seit der Ordenszeit. Danzig, A.-W. Kafemann, 1912. Gr. in-8°, XI-399 p. 10 m.

19. BARIL (Gaston). Le Droit de l'évêque aux meubles des intestats étudié en Normandie au moyen âge. Caen, impr. Domin, 1911. In-8°, 156 p.

20. BARTH (Paul). Die Geschichte der Erziehung in soziologischer u. geistesgeschichtlicher Beleuchtung. Leipzig, O.-R. Reisland, 1911. Gr. in-8°, VIII-620 p. 9 m.

21. BAUM (Julius). Romanesque architecture in France. Edit. with an introduction. London, Heinemann, 1912. In-4°, 252 p. 25 s.

22. BAEUMKER (Franz). Die Lehre Anselms von Canterbury über den Willen und seine Wahlfreiheit. Nach den Quellen dargestellt. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, VIII-79 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. X. Bd. 6. Heft.) 2 m. 75.

23. BAZZETTA (Nino). Storia del lago d'Orta : memorie storiche, documenti, statuti, torri e castelli, famiglie storiche della riviera, notizie sacre, ecc. Gozzano-Omegna-Domodossola, la Cartografica, 1911. In-8°, 443 p., 4 pl. 3 l.

24. BAZZI (C.-E.). Il sentimento cristiano nella lirica trovadorica d'amore. Roma, tip. Unione ed., 1911. In-8°, 28 p. (Extrait de la *Rivista d'Italia*.)

25. BEAUCHESNE (M^{is} DE). Le Bois-Thibault, étude historique et archéologique. Laval, veuve A. Goupil, 1911. In-8°, 147 p., ill. (Extrait du *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, t. XXVI et XXVII.)

26. BECKER (Hans). Der altfranzösische Prosaroman v. Lancelot del Lac. 2. Branche : Les enfances Lancelot (I. TL.). Versuch e. krit. Ausgabe nach allen bekannten Handschriften. Marburg, A. Ebel, 1912. Gr. in-8°, XII-141 p., 1 pl. (Marburger Beiträge zur romanischen Philologie. Hrsg. v. Eduard Wechssler. 6. Heft.) 5 m.

27. BENDEL (Frz. J.). Vita sancti Burkardi. Die jüngere Lebensbeschreibung des hl. Burkard, ersten Bischofs zu Würzburg. Mit e.

Untersuchung über den Verfasser. Paderborn, F. Schöningh, 1912. Gr. in-8°, XXII-58 p. 4 m.

28. BÉNÉZIT (E.). Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays. T. I : A.-C. Paris, R. Roger et F. Chernoviz, 1911. In-8°, à 2 col., XI-1056 p. et pl.

29. BENZIGER (C.). Holzschnitte des 15. Jahrh. in der Stadtbibliothek zu Bern. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1911. In-fol., 11 p., 10 pl. coloriées à la main. (Einblattdrucke des 15. Jahrh.) 40 m.

30. BERGER (A. VON). L'architettura sacra del medio evo in Pisa : studio critico sull' arte medioevale pisana. 1. Siena, tip. S. Bernardino, 1912. In-8°, 43 p., fig. et 9 pl. 3 l.

31. BERGMANS (Paul). Mélanges iconographiques, bibliographiques et historiques. Manuscrits à miniatures : Bible flamande, Heures de Petau, Vie de sainte Colette, Le campanile du beffroi de Gand, La calligraphe Perret, La représentation du rétable des frères Van Eyck à Gand en 1458. Notices bibliographiques : J. Van Praet, le baron de Reylof, Jacques de Richebourgq, etc. Gand, C. Vyt, 1912. In-8°, 273 p., 25 pl., 40 facsim. 10 fr.

32. BERNUS (Pierre). Louis XI et Pierre de Brézé (1440-1465). Angers, G. Grassin, 1912. In-8°, 67 p. (Extrait de la *Revue de l'Anjou*.)

33. BERNUS (Pierre). Notes sur la famille de Brézé (XII^e-XV^e siècle). Angers, G. Grassin, 1912. In-8°, 17 p. (Extrait de la *Revue de l'Anjou*.)

34. BERRIEDALE (Arthur). Catalogue of the Prākṛit manuscripts in the Bodleian Library. London, Frowde, 1911. In-4°. 6 s.

35. BERTEN (D.). Histoire du lien féodal entre la Flandre et la Zélande. Deuxième partie : de 1245 à 1323. Gand, A. Siffer, 1911. In-8°, p. 93-141 (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1911, n° 5.)

36. BESZARD (Lucien). Étude sur l'origine des noms de lieux habités du Maine. Paris, H. Champion, 1910. In-8°, XXXIX-580 p., carte.

37. BESZARD (Lucien). La langue des formules de Sens. Paris, H. Champion, 1910. In-8°, XIV-101 p.

38. BISCARO (Gerolamo). Intorno all' arte del vetro a Milano e nella regione del lago Maggiore durante il medio evo. Milano, tip. ed. L. F. Cogliati, 1911. In-8°, 4 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

39. BISCARO (Gerolamo). I maggiori dei Visconti, signori di Milano.

Milano, tip. ed. L. F. Cogliati, 1911. In-8°, 76 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

40. BLANVILLAIN. Histoire de l'influence du christianisme sur le divorce en Occident et en France en particulier. Paris, M. Giard et E. Brière, 1911. In-8°, 75 p.

41. BLASCHKE (Jul.). Geschichte der Stadt Glogau u. des Glogauer Landes. 1. Lfg. Glogau, Hellmann, 1912. Gr. in-8°, 48 p. et fig. 0 m. 60.

42. BLASI (Giulio). Saggio di motivi danteschi. Rieti, tip. F. Faraoni, 1911. In-8°, 13 p.

43. BLOMFIELD (Reginald). A history of French architecture from the reign of Charles VIII. till the death of Mazarin. New-York, Macmillan, 1911. In-4°, xxxii-169 et xii-176 p. 20 d.

44. BOËLL (Ch.), GILLOT (A.). Catalogue des incunables de la bibliothèque publique d'Autun. Autun, impr. Dejussieu et Demasy, 1911. In-8°, 191 p. (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*, nouvelle série, t. XXXIX.)

45. Bolognese (El), overo Masetto da Lampolecchio ortolano. Fksm. eines um 1500 in Florenz hergestellten Druckes im Besitze der kgl. Universitätsbibliothek in Erlangen. Erlangen, M. Mencke, 1911. Gr. in-8°, 12 p., 1 reproduction. 1 m. 60.

46. BONNET (Émile). Les sarcophages chrétiens de l'église Saint-Félix de Gérone et l'École arlésienne de sculpture funéraire. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, 19 p. et 3 pl. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1911.)

47. BONOLIS (Guido). Sul commercio delle città adriatiche nel medio evo. Roma, tip. Unione ed., 1911. In-8°, 42 p. (Extrait de la *Rivista internazionale di scienze sociali*.)

48. BORREN (Charles VAN DEN). L'esthétique expressive de Guillaume Dufay dans ses rapports avec la technique musicale du xve siècle. Malines, L.-A. Godenne, 1911. In-8°, 15 p. (Mémoire présenté au XXII^e Congrès archéologique et historique de Malines, 1911.) 1 fr.

49. BORROMEO (C.). Politica dogmatica ed altre cose dei papi franco-avignonesi, breve saggio della prima parte. Napoli, 1911. In-8°, 66 p. 1 l. 50.

50. BOTHE (Frdr.). Aus Frankfurts Sage u. Geschichte. I. Tl., 1. Heft. Frankfurter Sagen. — 2. Heft. Aus Frankfurts Geschichte. — II. Tl. Die Geschichte der Stadt Frankfurt-a.-M. 1. Heft. Bis zum Ausgange des Mittelalters. — 2. Heft. Von der Reformation bis zur

Verfassungsreform (1732). — 3. Heft. Von der Verfassungsreform (1732) bis zur Gegenwart. — Frankfurt-a.-M., M. Diesterweg, 1911. Gr. in-8°, XIX-47 et IV p., 19 fig., 48-XII p., 43 fig., 2 cartes, 1 plan, 55-XXIII-1 p., 42 fig., 2 pl. dont 1 de facs., 36-XIII-5 p., 16 fig., 1 plan, 87-XXXIV-1 p., 49 fig., 4 pl.

51. BOURDETTE (Jean). Notice des moines et du monastère de Sen-Sabi de Labeda. Argelès, l'auteur, 1911. In-8°, III-523 p., plan. (La noblesse des sept vallées du Labeda, 25^e notice nobiliaire.)

52. BOURGEOIS (H.). Notice sur l'idiome sud-esthonien. S. l. n. d. [1910]. In-8°, p. 89-104. (Extrait de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, 1910.) 1 fr.

53. BRAUNE (Wilh.). Althochdeutsches Lesebuch. Zusammengestellt und mit Glossar versehen. 7. Aufl. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, VIII-272 p. 5 m.

54. BRESSLAU (Harry). Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien. I. Bd. Leipzig, Veit, 1912. Gr. in-8°, XVIII-746 p. 48 m.

55. BRETHOLZ (Bert.). Lateinische Paläographie. Leipzig, B.-G. Teubner, 1912. Gr. in-8°, VI-112 p. (Grundriss der Geschichtswissenschaft. I. Bd. 1. Abtlg.) 2 m. 40.

56. BRETHOLZ (Bertold). Libri citationum et sententiarum. T. VII : 1490-1503. (Mit Einleitg. in čech. u. deutscher Sprache.) Brünn, C. Winiker, 1911. Gr. in-8°, XLIX-315 p., 6 pl. de facsimile. 4 m.

57. BROGLIO D'AJANO (Romolo). Lotte sociali in Italia nel secolo XIV. Roma, E. Loescher e C., 1911. In-8°, 79 p.

58. BROGLIO D'AJANO (Romolo). Sulle corporazioni medioevali delle arti in Italia e loro statuti. Roma, tip. Unione ed., 1911. In-8°, 46 p. (Extrait de la *Rivista internazionale di scienze sociali*.)

59. BUBERL (Paul). Die Denkmale des politischen Bezirkes Zwettl in Niederösterreich (ohne Stift Zwettl). 1. : Gerichtsbezirk Allensteig. — 2. : Die Gerichtsbezirke Gross-Gerung u. Zwettl. Wien, A. Schroll, 1911. In-fol., XLV et 496 p., pl. et fig. dans le texte. 32 m.

60. BURY (J. Bagnell). The Christian Roman Empire and the foundation of the Teutonic kingdoms. New York, Macmillan, 1911. In-8°, XXII-754 p. (The Cambridge mediæval history. V, 1.) 5 d.

61. BUSTICO (Guido). Catalogo descrittivo dei manoscritti della biblioteca Galletti di Domodossola. Domodossola, tip. Ossolana, 1910. In-8°, 20 p.

62. BUSTICO (Guido). Saggio di una bibliografia Ossolana. Domodossola, tip. Ossolana, 1910. In-8°, 83 p.

63. BUTTE (Heinr.). Berthold v. Völkershausen, Fürstabt v. Hersfeld. Ein Lebensbild aus dem 14. Jahrh. Vortrag. Hersfeld, C. Vietor, 1911. In-8°, 40 p. (Bilder aus Hersfelds Vergangenheit. Hrsg. v. W. Neuhaus.) 0 m. 75.

64. CAGGESE (Romolo). Firenze dalla decadenza di Roma al risorgimento d'Italia I : dalle origini all'età di Dante, con prefazione di Guido Mazzoni. Firenze, succ. B. Seeber e F. Lumachi, 1912. In-16, XXII-533 p. 6 l.

65. CAHN (Jul.). Münz- u. Geldgeschichte der im Grossherzogt. Baden vereinigten Gebiete. Hrsg. v. der bad. histor. Kommission. I. Tl. : Münz- u. Geldgeschichte v. Konstanz u. des Bodenseegebietes im Mittelalter bis zum Reichsmünzgesetz v. 1559. Heidelberg, C. Winter, 1911. Gr. in-8°, x-460 p., 10 pl., 1 carte. 17 m. 50.

66. CAILLET (Louis). Les ducs du Bourbonnais et la ville de Lyon ; étude sur les rapports de cette ville avec les Bourbons au cours du xv^e siècle. Moulins, L. Grégoire, 1912. In-8°, 74 p. (Curiosités bourbonnaises.)

67. CAILLET (Louis). Mandement de Philippe le Bel relatif au comté de la Marche, Paris, 3 février 1310. Digne, impr. Chaspoul, 1911. Petit in-8°, 4 p.

68. CAILLET (Louis). Projet de construction d'une enceinte fortifiée à Saint-Genis-Laval (1447). Lyon, impr. A. Rey (s. d.). In-8°, 8 p. (Extrait de la *Revue de l'histoire de Lyon*, juillet-août 1911.)

69. CALLEN (J.). Saint-Seurin de Bordeaux, d'après Fortunat et Grégoire de Tours. Paris, A. Picard et fils, 1912. In-8°, 257 p., avec fig. 5 fr.

70. CALVERT (Alb. F.). Sculpture in Spain. New York, J. Lane, 1911. In-12, XIII-174 p., 162 ill. 1 d. 50.

71. CAPONE (Gino). Marginalia a la Novella del cavaliere di Goffredo Chaucer; La concezione de la storia nel Petrarca e nel Chaucer; I Nibelunghi. Modica, tip. G. Maltese, 1912. In-8°, 116 p.

72. CARO (Geo.). Neue Beiträge zur deutschen Wirtschafts- u. Verfassungsgeschichte. Gesammelte Aufsätze. Leipzig, Veit, 1911. Gr. in-8°, VII-156 p. 4 m.

73. CARROLL (J. S.). Expositions on Dante. New York, Doran, 1911. 3 vol. in-8°, 1,500 p. 3 d.

74. CARTER (J. B.). The Religious life of ancient Rome : a study in the development of religious consciousness from the foundation of the city until the death of Gregory the Great. London, Constable, 1911. In-8°, 8 s. 6 d.

75. CARTIER DE SAINT-RENÉ. La seigneurie et l'ancien canton de Saint-Florent-sur-Cher. I : Saint-Florent-Civray. Bourges, Auxenfans, 1912. In-8°, 76 p., plan. (Extrait des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher*, t. XXVI.)

76. Cartulaire du chapitre de la cathédrale d'Amiens, t. II. Paris, A. Picard, 1912. In-4°, 275 p. (Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie, documents inédits concernant la province, t. XVIII.)

77. Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T. XLVI : Du Toict-Elhs. T. XLVII : Elcan-Eschinardi. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, à 2 col., 1254 et 1210 col. (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.)

78. CESSI (Rob.). L'invasione degli Ungari e lo studio di Padova, 1411-1413. Padova, tip. G. B. Randi, 1911. In-8°, 19 p. (Extrait des *Atti e memorie d. r. Accad. di scienze, lettere ed arti*.)

79. CHARRON (Alfred). Essai historique sur Eschilleuse (Loiret). Fontainebleau, impr. M. Bourges, 1912. In-8°, 72 p.

80. CHRÉTIEN (Abbé). Pouillé de l'ancien diocèse de Noyon, publié d'après le manuscrit. 4^e fascicule. VII : Doyenné de Curchy; VIII : Doyenné de Nesle; IX : Doyenné de Ham. Montdidier, impr. J. Belin, 1911. In-4°, p. 343 à 454. (Comité archéologique, historique et scientifique de Noyon.)

81. Chronik der Stadt Polkwitz. Nach amtl. Quellen bearb. u. zusammengestellt. (Schilderung der wichtigsten Begebenheiten vom J. 1200 bis zum J. 1911.) Polkwitz (Glogau, Hellmann), 1911. In-8°, 320 p., 1 reproduction et 1 pl. de portraits. 2 m. 50.

82. Die Chroniken der niedersächsischen Städte. Lübeck. 5. Bd. 1. Tl. Leipzig, S. Hirzel, 1911. Gr. in-8°, xv-318 p. (Die Chroniken der deutschen Städte vom 11. bis ins 16. Jahrh. 31. Bd. 1. Tl.) 13 m.

83. CIAFARDINI (Emanuele). Noterella dantesca. Roma, tip. Unione editrice, 1911. In-8°, 11 p. (Extrait de la *Rivista d'Italia*.)

84. COLASANTI (G.). Reate, ricerche di topografia medioevale ed antica, con cenno bibliografico. Perugia, Unione tipografica cooperativa, 1910. In-8°, 294 p., 6 pl.

85. COLLINS (W. W.). Cathedral cities of Italy. London, Heinemann, 1911. In-8°, 322 p. 16 s.

86. CONTI ROSSINI (Car.). Un documento sul cristianesimo nello Iemen ai tempi del re Sârahbil Yakkuf, nota. Roma, tip. r. Accademia dei Lincei, 1911. In-8°, 48 p. (Extrait des *Rendiconti d. r. Accademia dei Lincei : scienze morali*.)

87. COPPIETERS STOCHOVE (H.). Quelques types d'écritures de la

chancellerie comtale sous les règnes de Baudouin VIII et IX. Gand, A. Siffer, 1911. In-8°, 8 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1911, n° 3.) 0 fr. 25.

88. *Corpus chronicorum Bononiensium*, a cura di Albano Sorbelli. Testo delle croniche. Vol. II, fasc. I. Città di Castello, S. Lapi, 1910. In-4°, p. 1-112. (Rerum italicarum scriptores, da L. A. Muratori. Nuova edizione, fasc. 89, tomo XVIII, parte I, fasc. 6.) 10 l.

89. CORRERA (Lu.). Saggi della tipografia napoletana nel secolo xv. Catalogo [con note illustrative] di XL fotografie, riprodotte a cura del municipio di Napoli, ed esposte alla mostra internazionale di Torino del 1911. Napoli, F. Perrella, 1911. In-4°, 48 p. et 40 facs.

90. COSTANTINI (C.). Il crocifisso nell' arte. Prefazione del P. Vigo. Firenze, tip. Salesiana ed., 1911. In-8°, xvi-191 p. et pl. 6 l. 50.

91. Courtois d'Arras, fin du XIII^e siècle, édité par Edmond Faral. Paris, H. Champion, 1911. In-16, vi-34 p. (Les classiques français du moyen âge.) 0 fr. 80.

92. COUSOT (Frédéric). Les poètes de la nature, du XIV^e siècle à nos jours. Choix, étude et notes. Paris, Louis Michaud, s. d. In-16, 140 p., 9 pl. 1 fr.

93. COUTIL (Léon). Étude sommaire des plaques franques du Calvados, de l'Orne et de la Manche. Caen, impr. H. Delesques, 1911. In-8°, 25 p. (Extrait de l'*Annuaire de l'Association normande*, année 1911.)

94. CREIZENACH (Wilh.). Geschichte des neueren Dramas. I. Bd. Mittelalter u. Frührenaissance. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, xv-628 p. 16 m.

95. CRISTINI (Guido). Alcuni cenni sulle personificazioni dell' amore nelle letterature di Francia e d'Italia nel medio evo. Bergamo, tip. fratelli Bolis, 1910. In-8°, 73 p.

96. CURTIS (Villiam A.). A History of creeds and confessions of faith in Christendom and beyond. With historical tables. London, T. and T. Clark, 1911. In-8°, 522 p. 10 s. 6 d.

97. CURTIUS (Ernst Rob.). Li quatre Livre des reis. Die Bücher Samuelis u. der Könige in einer französ. Bearbeitung des 12. Jahrh. Nach der ältesten Handschrift unter Benutzung der neu aufgefundenen Handschriften kritisch hrsg. Dresden; Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, xcv-244 p. (Gesellschaft f. romanische Literatur. IX. Jahrg., 1910. 2. Bd.) 16 m.

98. DALTON (O. M.). Byzantine art and archæology. London, Frowde, 1911. In-8°, 748 p. et ill. 38 s.

99. DARLOW (T. H.), MOULE (H. F.). Historical catalogue of the printed editions of Holy Scripture in the Library of the British and Foreign Bible Society. London, Bible House, 1912. In-4°, 1872 p. 63 s.

100. DARTEIN (Dom G. DE). Le nom latin de sainte Odile. Colmar, H. Hüffel, 1912. Gr. in-8°, 26 p. (Bibliothèque de la Revue d'Alsace. T. XXVI.) 1 m.

101. DEGLI ALBERTI (Gastone). Cenni storici sull' arte della stampa in Lucca. Lucca, E. Guidotti e figlio, 1911. In-8°, 53 p. 1 l. 50.

102. DE KOK (Dav.). Das angebliche Franziskanerkloster zu Rotterdam im 15. und 16. Jahrhundert. Ad Claras Aquas, typ. Collegii S. Bonaventurae, 1911. In-8°, 7 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

103. DELABARRE (Édouard). Les restes du château de Philippe-Auguste et des arènes romaines de Rouen. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Petit in-8°, 32 p. et fig.

103 bis. DELAUDAUD (Louis). Les Français dans le Nord. Notes sur les premières relations de la France avec les royaumes scandinaves et la Russie septentrionale depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Rouen, impr. L. Gy, 1911. In-4°, 110 p.

104. DENIS (Abbé L.-J.). Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Villeloin. Paris, H. Champion, 1911. In-8°. xv-233 p. (Archives du Cognier. J. Chappée, Le Mans. Série H. Art. 97.)

105. DESCROZAILLE (Henri). Étude historique sur les hôpitaux, aumônes, charités, œuvres de bienfaisance de la ville d'Aubin. Rodez, impr. Carrère, 1911. In-8°, 167 p., avec grav. et portr.

106. DES MAREZ (G.). Mutualités et compagnonnages à Bruxelles au XV^e siècle. Malines, L. et A. Godenne, 1911. In-8°, 15 p. (XXII^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique.) 1 fr.

107. DES NOYERS (R. P. Germain-Marie). Le Grand Évêque gallo-romain de la première moitié du V^e siècle, saint Germain l'Auxerrois, sixième évêque d'Auxerre, légat du Saint-Siège en Grande-Bretagne. Paris-Bruges, Desclée, de Brouwer. In-8°, xxx-191 p. et grav.

108. DINI-TRAVERSARI (Aless.). Ambrogio Traversari e i suoi tempi; albero genealogico Traversari ricostruito. Firenze, B. Seeber, 1911. In-8°, lxiv-512 p., fig. et pl. (Contient l'Hodoeporicon d'Ambrogio Traversari.) 8 l.

109. DITCHFIELD (P. H.). The Counties of England, their story and antiquities. London, G. Allen, 1912. 2 vol. in-8°, 408 et 432 p. et ill. 21 s.

110. DORNFELD (Ernst). Untersuchungen zu Gottfried Hagen's Reimchronik der Stadt Köln, nebst Beiträgen zur mittelfripuarischen Grammatik. Breslau, M. u. H. Marcus, 1912. Gr. in-8°, XII-320 p. (Germanistische Abhandlungen. 40. Heft.) 8 m.

111. DU HALGOUET (V^{te} Hervé). Archives des châteaux bretons. T. II : Inventaire des archives du château de Trédion, accompagné de généalogies et de nombreuses notices sur les familles et les seigneuries, 1400-1830. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, VI-373 p.

112. DUPLESSIS (Georges), LARAN (Jean). Catalogue de la collection des portraits français et étrangers conservée au département des estampes de la Bibliothèque nationale. T. VII : Louise-Mauron. Paris, G. Rapilly, 1911. In-8°, à 2 col., 201 p.

113. DURRIEU (C^{te} Paul). Michelino da Besozzo et les relations entre l'art italien et l'art français à l'époque du règne de Charles VI. Paris, C. Klincksieck, 1911. In-4°, 33 p., 5 pl. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVIII, 2^e partie.) 3 fr.

114. ECKEHART'S (Meister) Schriften u. Predigten. Aus dem Mittelhochdeutschen übers. u. hrsg. v. Herm. Büttner. I. Bd. Jena, E. Diederichs, 1912. In-8°, LIX-241 p. 5 m.

115. ECKSTEIN (O.). Geschichte des Amtes Gröbzig u. seiner Ortschaften als Beitrag zur Heimatkunde. Cöthen, Th. Schettler, 1911. In-8°, VIII-54 p., 3 reproductions, 1 pl. (Beiträge zur anhaltischen Geschichte. 16. Heftchen.) 1 m. 50.

116. EDWARDS (U.). Notes on British history. Part I, Prehistoric times to Richard III, 1485. 2nd library edit. London, Rivington, 1912. Gr. in-8°. 40 s. 6 d.

117. EHRLE (Francisc.), LIEBAERT (Paul). Specimina codicum latinorum vaticanorum. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. Gr. in-8°, 50 pl., XXXVI p. de texte. (Tabulae in usum scholarum ed. sub cura Joa. Lietzmann. 3.) 6.

118. ENGELHARD (C^{oe}). Une forteresse épiscopale pendant la guerre de Cent ans, le fort de Lisieux. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 17 p., plan. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

119. ESPAGNAT (Émile). Notes historiques et archéologiques sur Cazères (Haute-Garonne). Toulouse, E. Privat, 1911. In-8°, 128 p., ill. 4 fr.

120. ESQUER (Gabriel). Inventaire des archives communales de la ville d'Aurillac antérieures à 1790. T. II. Aurillac, impr. moderne, 1911. In-4°, v-345 p.

121. EWALD (Wilh.). Der Humor in Chaucers Canterbury tales. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, viii-135 p. (Studien zur englischen Philologie. 45. Heft.) 4 m.

122. FARNER (Alfr.). Geschichte der Kirchgemeinde Stammheim u. Umgebung. Hrsg. durch die Stiftg. von Schnyder v. Wartensee. Zürich, A. Müller, 1911. Gr. in-8°, x-465 p., 100 fig., 1 carte. 10 m.

123. FAURE (Abbé J.). L'archiprêtre, des origines au droit décréétalien. Étude d'histoire et de droit ecclésiastiques. Grenoble, impr. Brotel et Guiremand, 1911. In-8°, 198 p.

124. FAVA (Mariano), BRESCIANO (Giovanni). La stampa a Napoli nel xv secolo. I° vol. Notizie e documenti. Leipzig, R. Haupt, 1911. Gr. in-8°, xxxii-199 p. (Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten. 32. Heft.) 14 m.

125. FEDERICI (V.), BUZZI (Q.). Regesto della chiesa di Ravenna : le carte dell' archivio Estense. Vol. I. Roma, E. Loescher, W. Regenberg, 1911. In-8°, 387 p. (Regesta chartarum Italiae, n° 7.) 14 l.

126. FERORELLI (Nic.). Gli statuti milanesi del secolo xiv. Milano, tip. ed. L. F. Cogliati, 1911. In-8°, 24 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

127. FINZI (G.). Histoire de la littérature italienne, traduite par M^{me} Thiérard-Baudrillart. Paris, Perrin, 1912. In-16, xi-361 p. 3 fr. 50.

128. FITZGERALD (Fs. Vincent). Saint John Capistran. New York, Macmillan, 1911. In-16, xii-115 p., 4 ill. (Friar saints ser.) 50 c.

129. FLETCHER (C. R. L.). The Making of western Europe, being an attempt to trace the fortunes of the children of the Roman Empire. Vol. I. The Dark ages. London, Murray, 1912. In-8°, 422 p. 7 s. 6 d.

130. FOCHERINI (Attilio). Il contrabbando di guerra durante l'epopea delle Crociate. Pavia, tip. succ. fratelli Fusi, 1911. In-8°, 30 p. (Extrait de *Studium*.)

131. FOORD (E.). The Byzantine Empire; the rearward of European civilization. New York, Macmillan, 1911. In-8°, xii-431 p., 32 pl. 2 d.

132. FOULCHÉ-DELBOSC (R.). Cancionero castellano del siglo xv. Tomo primero. Madrid, Bailly-Baillièrre, 1912. In-8°, 771 p. (Nueva Biblioteca de autores españoles.) 12 p.

133. FRANK (Fritz). Materialien zur Geschichte der Slavenzeit Oberfrankens, m. besond. Berücksicht. der Gegend um Hof. Nebst slav. Ortsnamenverzeichnis f. Oberfranken. Ein kurzes Nachschlagebüchlein f. den Heimatsfreund. Hof; Wunsiedel, G. Kahler, 1911. Petit in-8°, vi-90 p. 2 m.

134. FRATI (Car.). Dicerie volgari del sec. XIV aggiunte in fine del Fior di virtù. Firenze, tip. E. Aiani, 1911. In-8°, 25 p. (Extrait des *Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna.*)

135. FRATI (Car.), SEGARIZZI (Arnaldo). Catalogo dei codici marciani italiani, a cura della r. Biblioteca Nazionale di S. Marco in Venezia. Vol. II (Classi IV-V). Modena, tip. G. Ferraguti, 1911. In-8°, XXI-423 p. 48 l.

136. FRIO (Victor). Le meurtre de Gilles Van Brecht, pensionnaire de Gand en juillet 1414. Gand, A. Siffer, 1911. In-8°, 29 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1911, n° 5.) 0 fr. 75.

137. FRUIN (R.). De leenregisters van bewesten Schelde, 1470-1595. Rijks archief-depôt in de provincie Zeeland. 's-Gravenhage, Mart. Nijhoff, 1911. In-8°, 373 p. 5 f.

138. FUCHS (Willh.). Die Besetzung der deutschen Bistümer unter Papst Gregor IX. (1227-1241) u. bis zum Regierungsantritt Papst Innocenz IV. (1243). Berlin, E. Ebering, 1911. Gr. in-8°, 162 p. 3 m. 50.

139. FUMI (Lu.). Eretici in Boemia e fraticelli in Roma nel 1466 : lettere da Roma nell' archivio di stato di Milano. Roma, r. Società romana di storia patria, 1911. In-8°, 16 p. (Extrait de l'*Archivio della r. Società romana di storia patria.*)

140. FURTWÄNGLER (Adf.). Kleine Schriften. Hrsg. v. Johs. Sieveking u. Ludw. Curtius. 1. Bd. München, C. H. Beck, 1912. Gr. in-8°, VIII-516 p., 46 fig. et 20 pl. 20 m.

141. GABRIELLI (Lamberto). Le relazioni fra Camerino e i suoi castelli in un documento del secolo XIV : saggio storico. Grosseto, tip. dell' Ombrone, 1911. In-8°, 15 p.

142. GADDONI (S.), ZACCHERINI (G.). Chartularium Imolense. Vol. I. Archivum S. Cassiani (964-1200). Imolae; Romae, M. Bretschneider, 1912. Gr. in-8°, XV-617 p., 4 pl. 20 m.

143. GAHN (Ernst). Die Kirche St. Katharinen zu Danzig u. ihre Entwicklung vom polygonalen zum geradlinigen Chorschlusse. Heidelberg, C. Winter, 1911. In-fol., 48 p., 5 reproductions, 2 pl. (Zeitschrift f. Geschichte der Architektur, hrsg. v. Fritz Hirsch. 7. Beiheft.) 5 m.

144. GARDNER (Edm. Garratt). The painters of the school of Ferrara. New York, Scribner, 1911. In-12, xv-267 p. 2 d.

145. GEIGER (Ludw.). Alexander VI. u. sein Hof. Nach dem Tagebuch seines Zeremonienmeisters Joh. Burcardus. Stuttgart, R. Lutz, 1912. In-8°, XX-356 p. (Memoiren-Bibliothek. IV. Serie, 3. Bd.) 6 m.

146. GHELDOLF. Ancien projet de coutume générale du pays et comté de Flandre flamingante, d'après trois vieux manuscrits. Publié par D. Berten. Bruxelles, J. Goemaere, 1911. 2 vol. in-8°, p. 161-227 et 179-268. (Extrait du vol. IX du *Bulletin de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances de Belgique*.) 2 fr.

147. GIMÉNEZ FAYOS (Luis). El Compromiso de Caspe (1412-1912), Monografía histórica y estudio crítico. Valencia, tipogr. Moderna, 1912. In-8°, 72 p. 0 p. 60.

148. GOEDEKE (Karl.). Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung. Aus den Quellen. 2. ganz neu bearb. Aufl. Nach dem Tode des Verf. in Verbindg. m. Fachgelehrten fortgeführt v. Edm. Goetze. 28. Heft. Bearb. v. Alfr. Rosenbaum. 10. Bd. Dresden, L. Ehlermann, 1911. Gr. in-8°, 1-160 p. 4 m. 20.

149. GOEDEKE (Karl.). Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung. Aus den Quellen. 3. neu bearb. Aufl. Nach dem Tode des Verf. in Verbindg. m. Fachgelehrten fortgeführt v. Edm. Goetze. IV. Bd. 3. Heft. Dresden, L. Ehlermann, 1911. Gr. in-8°, p. 433-640. 5 m. 60.

150. GOMEZ-BRAVO (P.). Tesoro poético castellano de los siglos XII á XV. Madrid, Sáenz de Jubera hermanos, 1911. In-8°, 279 p., 10 facs. 3 p.

151. GONZÁLES HURTEBISE (Eduardo). Libros de tesorería de la Casa Real de Aragón. Tomo I. Reinado de Jaime II. Libros de cuentas de Pedro Boyl, tesorero del Monarca, desde marzo de 1302 á marzo 1304. Barcelona, tipogr. Luis Benaiges, 1911-1912. In-8°, 451 p. 15 p.

152. GOURCY (Charles DE). La foire de Beaucaire, étude d'histoire économique. Montpellier, impr. Montane, Sicardi et Valentin, 1911. In-8°, vi-244 p.

153. GRABMANN (Mart.). Die Geschichte der scholastischen Methode. Nach den gedruckten u. ungedruckten Quellen bearb. 2. Bd. Die scholast. Methode im 12. u. beginn. 13. Jahrh. Freiburg-i-B., Herder, 1911. Gr. in-8°, XIII-586 p. 9 m.

154. GRASSI (Carmelo). Storia e ordinamento degli archivi notarili d'Italia. Catania, tip. A. Siracusa, 1911. In-8°, 170 p. (Biblioteca della società internazionale degl' intellettuali, scienze, lettere, arti, n° 2.)

155. GREENTREE (R.). Catalogue of the Malay manuscripts, and manuscripts relating to the Malay language, in the Bodleian Library. London, Frowde, 1911. In-4°. 16 s.

156. GREIN (C. W. M.). Sprachschatz der angelsächsischen Dichter.

Unter Mitwirkung v. F. Holthausen neu hrsg. v. J. J. Köhler. 1. Lfg. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, vi et 1-80 p. (Germanische Bibliothek. I. Sammlung german. Elementar- u. Handbücher. IV. Reihe : Wörterbücher. 4. Bd. 1. Lfg.) 1 m. 50.

157. GREVEN (Jos.). Die Anfänge der Beginen. Ein Beitrag zur Geschichte der Volksfrömmigkeit u. des Ordenswesens im Hochmittelalter. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, xv-227 p. (Vorreformationsgeschichtliche Forschungen. VIII.) 5 m. 50.

158. GRIFFIS (W.), ELLIOT (D. D.). Corea, the hermit nation; I., ancient and mediæval history; II., political and social Corea; III., modern and recent history. 9th ed., rev. and enl. New York, Scribner, 1911. In-8°, xxvii-526 p. 2 d. 50.

159. GROSCH (Geo.). Markgenossenschaft u. Grossgrundherrschaft im früheren Mittelalter. Eine staats- u. rechtsgeschichtl. Untersuchg. Berlin, E. Ebering, 1912. Gr. in-8°, 189 p. (Historische Studien. 96. Heft.) 4 m. 80.

160. HAEGHEN (Victor VANDER). Les peintres Sammelins, xve-xvie s. Gand, A. Siffer, 1911. In-8°, 27 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1911, n° 2.) 0 fr. 50.

161. HALPHEN (Louis). Observations sur la chronologie des actes de Louis VII (1137-1180). Nogent-le-Rotrou, impr. Daupéley-Gouverneur, 1911. In-8°, 4 p. (Extrait de la *Revue historique*, t. CVIII, 1911.)

162. HANFSTAENGL (Eberh.). Hans Stethaimer. Eine Studie zur spätgot. Architektur Altbayerns. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1911. Gr. in-8°, vi-51 p., 32 fig. sur 24 pl. (Kunstgeschichtliche Monographien, XVI.) 10 m.

163. HANSENSTEIN (Wilh.). Der nackte Mensch in der Kunst aller Zeiten. München, R. Piper, 1911. Gr. in-8°, 215 p., 150 fig. 3 m.

164. HARTMANN (Jos.). Geschichte der Prov. Westfalen. Berlin, Union Zweigniederlassg., 1912. Gr. in-8°, vi-331 p., 1 carte coloriée. 4 m. 50.

165. HAUPT (Albr.). Palast-Architektur v. Ober-Italien u. Toscana vom XIII.-XVIII. Jahrh. (5. Bd.) Bologna, Ferrara, Modena, Piacenza, Cremona, Pavia, Brescia, Bergamo, Mailand, Turin. Mit Unterstützung des kgl. preuss. Ministeriums f. Handel u. öffentl. Arbeiten. 2. Lfg. Berlin, E. Wasmuth, 1911. In-fol., 20 pl. en couleurs. 28 m.

166. HAUVETTE (Henri). Dante. Introduction à l'étude de la Divine Comédie. Paris, Hachette, 1911. In-16, xii-396 p. 3 fr. 50.

167. HEIDINGSFELDER (Frz.). Die Zustände im Hochstift Eichstätt

am Ausgang des Mittelalters u. die Ursachen des Bauernkrieges. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1911. Gr. in-8°, VIII-171 p. (Würzburger Studien zur Geschichte des Mittelalters u. der Neuzeit. 3. Heft.) 5 m. 50.

168. HELBOK (Adf.). Die Bevölkerung der Stadt Bregenz am Bodensee. Vom 14. bis zum Beginne des 18. Jahrh. Mit Unterstützg. der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Innsbruck, Wagner, 1912. Gr. in-8°, xv-263 p., 1 plan colorié. (Forschungen zur inneren Geschichte Österreichs. 7. Heft.) 10 m.

169. HELLMANN (Sieg.). Wie studiert man Geschichte? Vortrag. Mit e. Anh. : Bibliographisches zum Studium der deutschen Geschichte. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1911. Gr. in-8°, 70 p. 4 m. 50.

170. HERGENRÖTHER'S (Jos.) Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte. Neu bearb. v. Joh. Pet. Kirsch. (Theologische Bibliothek.) I. Bd. Die Kirche in der antiken Kulturwelt. Freiburg-i-B., Herder, 1911. Gr. in-8°, xiv-784 p., carte coloriée : Orbis christianus saec. I-VI. 11 m. 40.

171. HEYL (Karl). Die Theorie der Minne in den ältesten Minne-romanen Frankreichs. Marburg, A. Ebel, 1911. Gr. in-8°, xii-209 p. (Marburger Beiträge zur romanischen Philologie. Hrsg. von Eduard Wechssler. 4. Heft.) 5 m. 50.

173. Histoire de l'Ordre de Fontevrault, par les religieuses de Sainte-Marie de Fontevrault de Boulaur (Gers). I : Vie de Robert d'Arbrissel. Auch, impr. de L. Cocharaux, 1911. In-8°, xxvii-412 p., ill.

174. HODGES (Dean G.). Saints and heroes to the end of the Middle Ages. New York, Holt, 1911. In-12, 268 p. et pl. 1 d. 25.

175. HOLBROOK (R. Thayer). Portraits of Dante, from Giotto to Raffael : a critical study, with a concise iconography, by R. Thayer Holbrook ; illustr. after the orig. portraits. Boston, Houghton, Mifflin, 1911. In-4°, 264 p., ill. 6 d. 50.

176. HOLLIS (Gertrude). What the Church did for England, being the story of the Church of England from A. D. 690 to 1215. London, Mowbray, 1911. In-16, 158 p. 1 s. 6 d.

177. HOLTZE (Frdr.). Geschichte der Mark Brandenburg. Tübingen, H. Laupp, 1912. Gr. in-8°, xi-193 p. (Tübinger Studien f. schwäbische u. deutsche Rechtsgeschichte. Hrsg. v. Frdr. Thudichum. III. Bd. 1. Heft. Nr. 9.) 5 m.

178. HOOGEWEG (H.). Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim u. seiner Bischöfe. 6. Tl. 1370-1398. Hannover, E. Geibel, 1911. Gr. in-8°, vii-1155 p., 1 pl. de sceaux. (Quellen u. Darstellungen zur Geschichte Niedersachsens. Hrsg. vom histor. Verein f. Niedersachsen. 28. Bd.) 29 m. 20.

179. HORSBURGH (E. L. S.). Girolamo Savonarola. 4th edit., rev. and enlarged. London, Methuen, 1911. In-8°, 316 p. 5 s.

180. HOTTENROTH (Frdr.). Altfrankfurter Trachten von den ersten geschichtlichen Spuren an bis ins 19. Jahrh. Frankfurt-a-M., H. Keller, 1912. In-8°, VIII-407 p., 81 fig., 68 pl. 24 m.

181. HRUBÝ (Václav). Ueber das Privilegium König Johannis vom 18. 6. 1311 f. Mähren. Ein diplomat. Beitrag zum Nachweise seiner Echtheit. Prag, F. Řivnáč, 1912. Gr. in-8°, 27 p., 2 facsimile. (Aus den *Sitzungsberichten d. böhm. Gesellsch. d. Wissenschaften.*) 1 m. 20.

182. HÜBNER (Arth.). Daniel, e. Deutschordensdichtung. Berlin, Mayer u. Müller, 1911. Gr. in-8°, VI-178 p. (Palaestra. 101.) 5 m.

183. HUGHES (W.). Bangor. London, Society for promoting christian knowledge, 1911. In-12, 204 p. 3 s. 6 d.

184. HULIN (Georges). A propos de quelques portraits historiques du commencement du xv^e siècle. Gand, A. Siffer, 1911. In-8°, 17 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1911, n° 1.) 0 fr. 25.

185. HULIN (Georges). Gui Guilbaut, conseiller, trésorier et gouverneur général de toutes les finances de Philippe le Bon et premier maître de la Chambre des comptes de Lille. Gand, A. Siffer, 1911. In-8°, 45 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1911, n° 6.) 0 fr. 25.

186. HUNT (Arth. Surridge). Catalogue of the Greek papyri in the John Rylands Library, Manchester, vol. I, Literary texts (nos 1-61). New York, Longmans, 1911. In-fol., II-202 p. 6 d. 75.

187. Institutions liturgiques de l'église de Marseille (xii^e siècle). Copiées et annotées par le chanoine J.-II. Albanès et publiées d'après le manuscrit original des archives de la préfecture de Marseille, avec le martyrologe de la même église, par le chanoine Ulysse Chevalier. Paris, A. Picard et fils, 1910. In-8°, XXXII-175 p. (Bibliothèque liturgique, t. XIV.)

188. Inventaire archéologique de la Flandre orientale. Fascicule IV. Gand, impr. A. Siffer, 1911. In-8°, fig. (Comité provincial des monuments.) 1 fr. 25.

189. Inventare des grossherzogl. badischen General-Landesarchivs. Hrsg. v. der grossherzogl. Archivdirektion. IV. Bd. 2. Halbbd. Karlsruhe, C. F. Müller, 1911. Gr. in-8°, VII-209-499 p. 10 m.

190. ISIDORE (Saint), de Séville. Etymologiarum sive originum libri XX. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay. London, Frowde, 1912. 2 vol. in-8°. 10 s.

191. JANN (Alfr.). Das Jagdwesen in Nidwalden 1456-1908. Stans, H. Matt, 1912. Gr. in-8°, 139 p. 2 m.

192. JOHNSTONE (Hilda). A Hundred years of history, 1216-1327. London, Longmans, 1912. In-8°, 308 p. 5 s.

193. JONES (W. Lewis). King Arthur in history and legend. New York, Putnam, 1911. In-16, VII-145 p. (Cambridge manuals of science and literature.) 40 c.

194. JUNK (Vict.). Gralsage u. Graldichtung des Mittelalters. Wien, A. Hölder, 1911. Gr. in-8°, 193 p. (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. 168. Bd. 4. Abhandlung.) 4 m. 30.

195. KAEMMEL (Otto). Der Werdegang des deutschen Volkes. Historische Richtlinien f. gebildete Leser. 1. Tl. Urzeit u. Mittelalter. Berlin, G. Reimer, 1911. Petit in-8°, 404 p. 3 m.

196. KARWOWSKI (Stanislaw). Komandorya i kościół św. Jana Jerozolimskiego w Poznaniu. [La commanderie et l'église de Saint-Jean de Jérusalem à Posen.] Cracovie, Gebethner, 1910. In-8°, 104 p. (Extrait du *Rocznik tow. przyjaćiel nauk w Poznaniu*, 36.) 3 k.

197. Katalog over det kongelige Bibliotheks Haandskrifter vedrørende Norden særlig Danmark. Udgivet af det kgl. Bibliothek ved E. Gigas. III. Bind 1. del. København, Gyldendal, 1911. In-8°, 206 p. 3 kr.

198. KETTNER (Emil). Die vorgotischen Bauten der Stadt Mühlhausen i. Thür. Mühlhausen i. Thür., Demner'sche Buchdr., 1912. Gr. in-8°, 22 p., 17 fig., 1 pl. (Extrait des *Mühlhauser Geschichtsblätter*.) 0 m. 75.

199. KLEINSCHMIDT (Beda). Sankt Franziskus v. Assisi in Kunst u. Legende. M. Gladbach, B. Kühlen, 1911. Gr. in-8°, xvi-135 p., 81 reproductions. (Monographien zur Geschichte der christlichen Kunst. II.) 5 m.

200. KLÜVER (Thdr.). Beiträge zur Geschichte des Gemeindeorganismus in Kiel bis zum J. 1600. Kiel, Lipsius u. Tischer, 1912. Gr. in-8°, VII-107 p. (Mitteilungen der Gesellschaft f. Kieler Stadtgeschichte. 29. Heft.) 1 m. 50.

201. KOCH (Herb.). Die goldene Bulle Kaiser Karls IV. vom J. 1356. Düsseldorf, L. Schwann, 1912. In-8°, x-56 p., 3 fig. (Schwann'sche Sammlung geschichtlicher Quellschriften für den Unterricht. 8. Heft.) 0 m. 80.

201 bis. KONDIJELLA (Frz.). Volkstümliche Sitten u. Bräuche im mittelhochdeutschen Volksepos. Mit vergleich. Anmerkgn. Breslau, M.

u. H. Marcus, 1912. Gr. in-8°, VIII-207 p. (Wort u. Brauch. Volkeskundliche Arbeiten, namens der schles. Gesellschaft f. Volkskunde in zwanglosen Heften hrsg. 8. Heft.) 7 m. 20.

202. Koss (Rud.). Kritische Bemerkungen zu Friedrichs Codex diplomaticus nec non epistolaris regni Bohemiae (Studien zum älteren böhm. Urkundenwesen). I. Tl. Prag, Rohlíček u. Sievers, 1911. Gr. in-8°, VII-87 p. (Studien Prager aus dem Gebiete der Geschichtswissenschaft. 16. Heft.) 1 m. 50.

203. KOSTANECKI (Ant.). Dantes Philosophie des Eigentums. Berlin(-Wilmersdorf), W. Rothschild, 1912. Gr. in-8°, 61 p. (Extrait de l'*Archiv für Rechts- u. Wirtschaftsphilos.*) 2 m.

204. KRAMMER (Mario). Quellen zur Geschichte der deutschen Königswahl u. des Kurfürstenkollegs. I. Heft. : Zur Entwickl. der Königswahl vom 10. bis zum 13. Jahrh.; II. Heft. : Königswahl u. Kurfürstenkolleg von Rudolf von Habsburg bis zur goldenen Bulle. Leipzig, B. G. Teubner, 1911-1912. In-8°, x-96 p. et VII-160 p. (Quellenammlung zur deutschen Geschichte.) 4 m. 60.

205. KRAUS (Carl). Mittelhochdeutsches Übungsbuch. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, VII-258 p. (Germanische Bibliothek. I. Sammlung german. Elementar- u. Handbücher. III. Reihe : Lesebücher. 2. Bd.) 3 m. 60.

206. KRÜGER (Johs.). Grundsätze u. Anschauungen bei den Erhebungen der deutschen Könige in der Zeit von 911-1056. Breslau, M. u. H. Marcus, 1911. Gr. in-8°, XVI-144 p. (Untersuchungen zur deutschen Staats- u. Rechtsgeschichte. 110. Heft.) 4 m. 80.

207. KULMER (Jos. Frhr.). Schloss Frauenstein bei St. Veit an der Glan in Kärnten. Graz, « Leykam », 1911. In-8°, 88 p., ill., 10 pl., 2 plans. 2 m.

208. KUTRZEBA (Stanislaw). Źródła polskiego ceremoniału koronacyjnego. [Sources du cérémonial du couronnement polonais.] Varsovie, impr. de Wł. Lazarski, 1911. In-8°, 51 p. (Extrait de *Przegląd historyczny*, XII.)

209. LA BIGNE (Paul DE). Saint Gilduin de Combour. Vannes, impr. Lafolye frères, 1911. In-8°, 14 p. (Extrait de la *Revue de Bretagne*.)

210. LACHER (Karl). Aufsätze u. künstlerische Arbeiten. Mit e. biograph. Einleitg. v. Karl W. Gawalowski. Graz, U. Moser, 1911. Gr. in-8°, VIII-147 p., avec fig. 3 m. 60.

211. LAINÉ (P.-L.). Généalogie de la maison de Briey. Nouvelle édition revue et continuée jusqu'à nos jours par le comte Michel de

Pierredon. Paris, impr. Firmin-Didot et C^{ie}, 1911. In-8°, VIII-178 p., avec armoiries.

212. LAMPRECHT (K.). Deutsche Geschichte. IV. Bd. 1. Abteilung : Urzeit u. Mittelalter. Zeitalter des symbol., typ. u. konventionellen Seelenlebens. Berlin, Weidmann, 1911. In-8°, XIX-508 p. 6 m.

213. LA SALLE DE ROCHEMAURE (Duc DE). Les Troubadours cantaliens, XII^e-XX^e siècle. T. I et II. Textes des œuvres des troubadours, revus, corrigés, traduits et annotés par René Lavand. Aurillac, impr. moderne, 1910. 2 vol. in-16, 651 p., 608-XX p., avec vignettes, planches et musique.

214. LASTEYRIE (Comte R. DE). L'architecture religieuse en France à l'époque romane ; ses origines, son développement. Paris, A. Picard et fils, 1912. In-4°, VII-750 p., ill. 30 fr.

215. LASTEYRIE (Robert DE), VIDIER (Alexandre). Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques, 1907-1908. Paris, E. Leroux, 1911. In-4°, 211 p.

216. LATOUCHE (Robert). Mélanges d'histoire de Cornouaille, V^e-XI^e s. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, 133 p., 1 fac-similé, 1 carte.

217. LA TOUR (Henri DE). Catalogue de la collection Rouyer, léguée en 1897 au département des médailles et antiques. 2^e partie : Jetons et méreaux de la Renaissance et des temps modernes. Paris, E. Leroux, 1910. Gr. in-8°, 472 p. (Bibliothèque nationale.)

218. LATTES (Aless.). Il libro giornale d'un mercante toscano ad Imola nel secolo XIII. Milano, F. Vallardi, 1911. In-8°, 13 p. (Extrait de la *Rivista di diritto commerciale*.)

219. LAUER (Ph.). Collections manuscrites sur l'histoire des provinces de France. Inventaire. T. II : Périgord-Vexin. Paris, E. Leroux, 1911. In-8°, à 2 col., p. 365 à 764. (Bibliothèque nationale.)

220. LAURENZI (Fortunato). Le poesie ritmiche di Pietro Abelardo. Roma, F. Pustet, 1911. In-8°, 146 p. et fig.

221. LAURI (Achille). Due benedettini di Montecassino : Alberico il visionario e Alberico il cardinale. Roma, officina poligrafica italiana, 1911. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Rivista storica benedettina*.)

222. LAVISSE (Ernest). Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution. T. IX, II. Table alphabétique. Paris, Hachette et C^{ie}, 1911. In-8° carré à 3 col., 324 p. 6 fr.

223. LAWRENCE (William Witherle). Medieval story and the beginnings of the social ideals of English-speaking people. New York, Lemcke, 1911. In-12, XIV-236 p., 6 pl. (Columbia Univ. lectures : Hewitt lectures.) 1 d. 50.

224. LECLERCQ (Dom H.), CABROL (Dom F.). Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. Fascicule 25 : Chapelle-Charlemagne. Paris, Letouzey et Ané, 1911. Gr. in-8° à 2 col., col. 417 à 704, avec grav.

225. LEDÓCHOWSKI (Jos.). Die hl. Zita 1218-1278. Wien, Mayer, 1911. In-8°, 61 p. 1 m. 30.

226. LEHMANN (Paul). Johannes Sichardus u. die v. ihm benutzten Bibliotheken u. Handschriften. München, C. H. Beck, 1911. Gr. in-8°, x-237 p. (Quellen u. Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters. IV. Bd. 1. Heft.) 10 m.

227. LEHNER (Frz.). Die mittelalterliche Tageseinteilung in den österreichischen Ländern. Innsbruck, Wagner, 1911. Gr. in-8°, 106 p. (Quellenstudien aus dem historischen Seminar der Universität Innsbruck. 3. Heft.) 4 m.

228. LE LORIER. Notes sur un registre de tabellionage d'Argences-Troarn-Varaville de la fin du XIV^e siècle, conservé aux archives du Calvados. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, 20 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

229. LEROY (J.). Le cimetière mérovingien et carolingien de Manneville-sur-Risle (Eure). Le Mans, impr. Monnoyer, 1911. In-8°, 4 p. (Extrait du *Bulletin de la Société préhistorique française*, séance du 27 juillet 1911.)

230. LEROY (Abbé Maurice). Le Quesnel et Saint-Mard-en-Chaussée. Amiens, impr. Yvert et Tellier, 1911. In-8°, 519 p., grav., plans, armoiries.

231. LEVILLAIN (Léon). La Memoria de l'abbé Mellebaude. Poitiers, impr. G. Roy, 1912. In-8°, 64 p., fig. (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 3^e trimestre, 1911.)

232. LIEBE (Geo.). Zur Geschichte deutschen Wesens von 1300-1848. Kulturhistorische Darstellgn. aus älterer u. neuerer Zeit, ausgewählt. Berlin, Voss, 1912. Gr. in-8°, VIII-349 p. 3 m. 50.

233. LIEBMANN (D. R.). Der Untergang des thüringischen Königreichs in den J. 531-535 n. Chr. Eine geschichtl. Untersuchg. Meiningen, Brückner u. Renner, 1911. Gr. in-8°, VI-47 p. (Neue Beiträge zur Geschichte deutschen Altertums, hrsg. v. dem henneberg. altertumsforsch. Verein in Meiningen. 24. Lfg.) 2 m.

234. LLOYD (John Edward). A History of Wales, from the earliest times to the Edwardian conquest. 2nd edit. London, Longmans, 1912. 2 vol. in-8°, 848 p. 21 s.

235. LODYŃSKI (Maryan). Dokument « Dagome judex » a kwestya

sardyńska w XI wieku. [La question sarde au XI^e s.] Cracovie, Académie des sciences, 1911. In-8°, 91 p. (Extrait du t. LIV des *Rozprawy wydz. hist. filoz. akad. umiej. w Krakowie.*) 2 k.

236. LODYŃSKI (Maryan). Stosunki w Sandomierskiem w latach 1234-1239. [Sandomir de 1234 à 1239.] Lwów, 1911. In-8°, 34 p. (Extrait du *Kwartalnik historyczny*, XXV.)

237. LÖFSTEDT (Einar). Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Untersuchungen zur Geschichte der latein. Sprache. Hrsg. m. Unterstützg. des Wilh. Ekman'schen Universitätsfonds (Arbeten utgifna med understöd. af Wilhelm Ekmans universitetsfond, Uppsala.) Uppsala (Leipzig, O. Harrassowitz), 1911. Gr. in-8°, III-360 p. 10 m.

238. LOHIER (Dom). Histoire de la restauration de Saint-Wandrille aux X^e et XI^e siècles. Rouen, impr. Gy, s. d. Gr. in-8°, 4 p.

239. LORENZEN (Wilh.). De danske Helligaandsklostres Bygningshistorie. De danske Klostres Bygningshistorie I. Med Tegninger og Opmaalinger af Sv. Risom og Chas. Christensen. Udgivet med Understøttelse af Carlsbergfondet. København, Gad, 1912. In-4°, 128 p., 12 pl. 4 kr. 50.

240. ŁOŚ (Jan). Mammotrekt z r. 1471. [Le Mammotrectus de 1471.] Cracovie, Académie des sciences, 1911. In-8°, 172 p. (Extrait des *Materialy i praci komisji językowej Ak. umiej. w Krakowie*, V.)

241. LUCHAIRE (Achille). Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une introduction par Louis Halphen. Paris, Hachette, 1911. In-8°, xvi-303 p. 7 fr. 50.

242. LUKAWSKY (Theoph.). Carlsteinensis capituli 1452-59, c. 1467, 1480 et 1496 annis urbarium et rationes. Prag, Taussig u. Taussig, 1911. Gr. in-8°, 28 p. 1 m.

243. LUKAWSKY (Theoph.). Rationes silvarum arcis Carlstein de annis 1428-1431. Prag, Taussig u. Taussig, 1911. Gr. in-8°, 29 p. 1 m.

244. LUNDGREEN (Frdr.). Wilhelm v. Tyrus u. der Templerorden. Berlin, E. Ebering, 1911. Gr. in-8°, 198 p., 6 ill., 5 tabl. généalogiques. (Historische Studien. 97. Heft.) 6 m.

245. MADAN (Falconer W.). Oxford books. A bibliography of printed books relating to the University and city of Oxford. Vol. 2. Oxford literature, 1450-1640 and 1641-1650. London, Frowde, 1912. In-8°, 728 p. 25 s.

246. MADER (Fel.). Bez.-Amt Würzburg. Mit e. histor. Einleitung von Paul Glück. Mit zeichner. Aufnahmen v. Frdr. Karl Weysser.

München, R. Oldenbourg, 1911. Gr. in-8°, vi-265 p., 182 fig., 20 pl., 1 carte. (Die Kunstdenkmäler des Königr. Bayern. 3. Bd. Reg.-Bez. Unterfranken u. Aschaffenburg. 3. Heft.) 11 m.

247. MAETERLINCK (L.). Les stalles de la cathédrale de Tolède. La conquête de Grenade par Rodrigo Aleman (Tolède, xve siècle). Gand, chez l'auteur, s. d. In-4°, p. 309-396, 3 fig. (Extrait de la *Revue de l'art*, t. XXVII.)

248. MAILLET-GUY (Luc). Deux sceaux de l'Ordre de Saint-Antoine. T. I : Sceau de Guillaume de Brion; t. II : Sceau dit « de Jean Rasse ». Valence, impr. J. Céas, s. d. In-8°, 8 p. et 3 grav.

249. MALLEBAY-VACQUEUX (Paul). Les institutions municipales de la ville de Bellac sous l'ancien régime. Paris, A. Pedone, 1911. In-8°, 164 p.

250. MANGENOT (E.). Dictionnaire de théologie catholique, contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire. Fascicule 35 : Époux (Devoirs des)-Esprit-Saint. Paris, Letouzey et Ané, 1911. Gr. in-8° à 2 col., col. 385 à 704.

251. MANNUCCI (G.-B.). Il palazzo di Pio II ed i suoi restauri. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1911. In-8°, 11 p., 3 pl. (Extrait de *Rassegna d'arte senese*.)

252. MARÉCHAUX (D. Bernard). Saint Benoît, sa vie, sa règle, sa doctrine spirituelle. Paris, G. Beauchesne, 1911. In-16, viii-197 p.

253. MARIANO DE FLORENTIA. Compendium chronicarum Ordinis ff. Minorum. Ad Claras Aquas, typ. Collegii S. Bonaventurae, 1911. In-8°, 171 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*, 1908-11.)

254. MARLETTA (Fedele). Il Troilo e Griseida di Angelo Leonico, contributo alla storia della varia fortuna del Boccaccio. Catania, N. Giannotta, 1911. In-16, 79 p. 2 l.

255. MARTENS (Wilh.). Geschichte der Stadt Konstanz. Konstanz, E. Gess, 1911. In-8°, xvi-312 p. 3 m. 50.

256. MARUCCI (Orazio). Christian epigraphy, an elementary treatise, with a collection of ancient christian inscriptions mainly of roman origin. Cambridge, Univ. Press, 1912. In-12, 472 p. et pl. 7 s. 6 d.

257. MASPERO (Jean). Papyrus grecs d'époque byzantine. T. II, 1er fasc. Le Caire, 1911. In-fol., 84 p., 7 pl. (Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire, vol. LXIV, nos 67125-67150.)

258. MATAGRIN (Franck). Valence-en-Brie et la Terre des Bordes, 1256-1911. Neuilly-sur-Seine, impr. E. Carré, 1911. Petit in-8°, 125 p. et planches.

259. MATTHAEI (Adelb.). Deutsche Baukunst im Mittelalter. Leipzig, B.-G. Teubner, 1912. In-8°, vi-154 p., fig. et pl. (Aus Natur u. Geisteswelt. Sammlung wissenschaftlich-gemeinverständl. Darstellgn. Neue Aufl. 8.) 1 m. 25.

260. MATTHIAS (Walther). Die geographische Nomenclatur Italiens im altdeutschen Schrifttum. Leipzig, F. Brandstetter, 1912. In-8°, iv-242 p. 4 m.

261. MAUSS (C.). Église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. I : Les deux portes occidentales et la chapelle Sainte-Marie; II : Recherche de la mesure ouvrière du Saint-Sépulcre et conséquences de cette recherche. Paris, E. Leroux, 1911. Gr. in-8°, 65 p., fig. et plans.

262. MAZZI (C.). Descrizione della festa in Siena per la cavalleria di Francesco Bandinelli nel 1326. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1911. In-8°, 28 p. (Extrait de *Bullettino senese di storia patria*.)

263. MEIER (Burkhard). Die romanischen Portale zwischen Weser u. Elbe. Mit Unterstützg. der histor. Kommission f. die Prov. Sachsen u. das Herzogt. Anhalt. Heidelberg, C. Winter, 1911. In-fol., 75 p., 63 reproductions sur 21 pl. (Zeitschrift f. Geschichte der Architektur, hrsg. v. Fritz Hirsch. 6. Beiheft.) 10 m.

264. MEININGHAUS (Aug.). Die Teilung des Dortmunder Grafschaftsgerichts in Stadt- u. Freigericht im 13. Jahrh. (Extrait des *Beiträge zur Gesch. Dortmunds u. d. Grafsch. Mark.*) Dortmund, F.-W. Ruhfus, 1911. In-8°, 16 p. 0 m. 40.

265. METZGER (O. H.). Die Glocken im Friedländischen. Eine Wanderg. durch deutsche Türme u. Glockenstuben. Friedland (J. Weeber), 1912. Gr. in-8°, 103 p., 36 pl. 8 m.

266. METZLER (Ludw.). Studien zur Geschichte des deutschen Effekten-Bankwesens vom ausgehenden Mittelalter bis zur Jetztzeit. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Bankwesens. Leipzig, C.-E. Poeschel, 1911. Gr. in-8°, vii-155 p. 6 m.

267. MÉNENDEZ Y PELAYO (Marcelino). Historia de los heterodoxos españoles. Segunda edición refundida. Tomo I. Madrid, V. Suárez, 1911. In-8°, 509 p. 12 p.

268. MENGOLZI (N.). Papa Onorio III e le sue relazioni col regno d'Inghilterra. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1911. In-8°, 96 p. et fig. (Extrait du *Bullettino senese di storia patria*.)

269. MERSIER (Albert). Histoire élémentaire de l'architecture mili-

taire depuis l'antiquité jusqu'au xvi^e siècle. T. I : Art des sièges avant l'artillerie à feu et l'architecture militaire dans l'antiquité : Égypte, Mésopotamie, Perse, Afrique punique, Sardaigne, Grèce, Monde romain, Gaule. Paris, E. Leroux, 1911. In-48, 217 p., 61 ill.

270. MEUSNIER (L.). Montdidier et son histoire. La ville, ses monuments, ses promenades et ses grands hommes. Montdidier, Grou-Radenez, 1911. In-8°, 168 p. et dessins. 3 fr.

271. MEYER (Johan). Fortids kunst i Norges bygder. IV. Lesje og Lesjeskogen. V. Doore. Kristiania, Alb. Cammermeyers Forlag, 1911. In-8°, 25 p., XX pl.; 27 p., XIII pl. 10 et 8 kr.

272. MEYER (Karl). Blenio u. Leventina von Barbarossa bis Heinrich VII. Ein Beitrag zur Geschichte der Südschweiz im Mittelalter. Mit Urkunden. Luzern, E. Haag, 1911. Gr. in-8°, XII-284 et 100 p., 1 carte. 10 m.

273. MEYER-LÜBKE (W.). Romanisches etymologisches Wörterbuch. 3. Lfg. Heidelberg, C. Winter, 1911. In-8°, 161-240 p. (Sammlung romanischer Elementar- u. Handbücher. III. Reihe.) 2 m.

274. MICHEL (Rud.). Die Mosaiken v. Santa Costanza in Rom. Leipzig, Dieterich, 1912. Gr. in-8°, VIII-51 p., 1 reproduction, 4 pl. (Studien üb. christliche Denkmäler. Hrsg. v. Johs. Ficker. Neue Folge der archäolog. Studien zum christl. Altertum u. Mittelalter. 12. Heft.) 2 m. 40.

275. MICHELS (Vict.). Mittelhochdeutsches Elementarbuch. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, xv-324 p. (Germanische Bibliothek. I. Sammlung german. Elementar- u. Handbücher. I. Reihe : Grammatiken. 7. Bd.) 5 m.

276. MIELKE (Rob.). Vom Werden des deutschen Dorfes. Kulturgeschichtliche Bilder aus Vergangenheit u. Gegenwart. Berlin, Heimat u. Welt-Verlag, 1911. In-8°, 116 p. et fig. 1 m. 50.

277. MINI (Giov.). Cronologia dei capitani di giustizia della provincia toscano-romagnola dal 1403 al 1500, estratta dagli Estrinseci dell' archivio di stato di Firenze : cenni storico-araldici. Roma, Collegio araldico, 1911. In-8°, 47 p. (Extrait de la *Rivista del collegio araldico*.)

278. MIROT (Léon). Les origines de l'hôtel Sully et la censive du prieuré de la Couture-Sainte-Catherine dans la rue Saint-Antoine. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur. 1911. In-8°, 21 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXXVIII, 1911.)

279. MOES (E. W.), SLUYTERMAN (K.). Nederlandsche kasteelen en hun historie. 1. Amsterdam, Uitgewers-maatschappij « Elsevier », 1911. Gr. in-4°, 48 p., ill. 42 fr.

280. MOREL (Chanoine E.). Les calendriers perpétuels en usage dans les diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis du XIII^e au XVII^e siècle. Compiègne, impr. du « Progrès de l'Oise », 1911. In-8°, 101 p.

281. MORTET (Victor). Note sur la date de rédaction des coutumes de Cluny dites de Farfa. Mâcon, impr. de Protat frères, 1911. In-8°, 4 p. (Extrait du *Congrès du millénaire de Cluny.*)

282. MOTTHEAU (Ch.). Brunoy, esquisse historique. 2^e partie : Seigneurs et seigneuries. Paris, A. Picard, 1911. In-8°, 147 p. avec grav. et fig. (Mémoires et documents de la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix, t. X.)

283. MOUSSET (Albert). Les prééminences d'église de la maison de Kergorlay à Plougonver et à Bulat-Pestivien. Paris, impr. Collemant, 1912. In-4°, 28 p. avec grav.

284. MÜLLER (Alex.). Mittelenglische u. weltliche Lyrik des 13. Jahrh. (m. Ausschluss der politischen Lieder) nach Motiven u. Formen. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, xi-160 p. (Studien zur englischen Philologie. 44. Heft.) 5 m.

285. MÜLLER (Heinr. Otto). Das kaiserl. Landgericht der ehemaligen Grafsch. Hirschberg. Geschichte, Verfässhg. u. Verfahren. Mit e. Anh. v. z. T. ungedr. Gerichtsordngn. u. Urkunden. Heidelberg, C. Winter, 1911. Gr. in-8°, 176 p. (Deutschrechtliche Beiträge. VII. Bd. 3. Heft.) 4 m. 40.

286. MÜLLER (Johs.). Frankenkolonisation auf dem Eichsfelde. Ein Beitrag zur Siedelungskunde u. älteren Wirtschaftsgeschichte Westthüringens u. Niedersachsens. Halle, 1911. Gr. in-8°, xiv-117 p., 1 carte. (Forschungen zur thüringisch-sächsischen Geschichte. 2. Heft.) 3 m. 40.

287. MUNKE (Bernh.). Die Vita sancti Honorati. Nach drei Handschriften. Nebst Untersuchgn. über das Verhältnis zu Raimon Feraut, v. Wilh. Schäfer, u. üb. die Ortsnamen beider Texte, v. Adf. Hrettek. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, viii-205 p., 2 facs., 2 cartes. (Zeitschrift f. romanische Philologie. Beihefte. 32. Heft.) 8 m.

288. MUÑOZ (Ant.). Monumenti d'architettura gotica nel Lazio. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1911. In-4°, 29 p. et fig. (Extrait de *Vita d'arte.*)

289. MÜNZ (J.). Moses ben Maimon (Maimonides), sein Leben u. seine Werke. Frankfurt-a.-M., J. Kauffmann, 1912. Gr. in-8°, vii-335 p. 4 m.

290. NASH (Jos.). The mansions of England in the olden time; interiors and exteriors of the old halls, abbeys, courts, etc.; with their old

furniture, carved woodwork, stair cases and interior decoration. New ed. New York, Hessling, 1911. In-fol., 104 pl. 10 d.

291. NEUHAUS (Wilh.). Die Klosterreform in Hersfeld durch Kaiser Heinrich II. Hersfeld, C. Vietor, 1911. Petit in-8°, 31 p.

292. NEUSS (Wilh.). Das Buch Ezechiel in Theologie u. Kunst bis zum Ende des 12. Jahrh., m. besond. Berücksicht. der Gemälde in der Kirche zu Schwarzheindorf. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Typologie der christl. Kunst, vornehmlich in den Benediktinerklöstern. Gedr. m. Unterstützg. der Prov.-Verwaltg. der Rheinprovinz. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, xvi-334 p., 86 fig. dans le texte, 23 sur pl. (Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums u. des Benediktinerordens. Hrsg. v. P. Ildefons Herwegen. 1. u. 2. Heft.) 10 m.

293. NIEDNER (Fel.). Die Geschichte vom Skalden Egil. Jena, E. Diederichs, 1911. In-8°, 268 p. (Thule. Altnordische Dichtg. u. Prosa. 3. Bd.) 4 m.

294. Notizie e documenti di storia Senese. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1911. In-8°, 147 p.

295. Novella (La) di Gualtieri e Griselda. Fksm. e. um 1500 in Florenz hergestellten Druckes im Besitze der kgl. Universitätsbibliothek in Erlangen. Erlangen, M. Mencke, 1911. Gr. in-8°, 16 p., 4 reproductions. 2 m.

296. NOVOTNÝ (Václav). České dějiny. [Histoire de Bohême.] I, 1. [Depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort d'Ulric.] Königl. Weinberg, Jan Laichter, 1912. In-8°, xiv-784 p. (Laichterův výbor nejlepších spisů poučných. 38.) 11 k. 50.

297. OHANOWICZ (Alfred). Ciężary państwowe duchowienstwa w Polsce w drugiej połowie xv i w początkach xvi w. [Les charges domaniales du clergé de 1447 à 1570 en Pologne.] Lwów, Gubrynowicz et fils, 1911. In-8°, 80 p. (Studia nad historią prawa polskiego. III, 2.) 2 k.

298. OMONT (Henri). Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions du Département des manuscrits pendant les années 1891-1910. Répertoire alphabétique des manuscrits latins et français. Paris, E. Leroux, 1912. In-8° à 2 col., cxxxiv-305 p.

299. OTTO (H.). Zur italienischen Politik Johannes XXII. Rom, Loescher, 1911. Gr. in-8°, 126 p. (Extrait des *Quellen u. Forschungen aus italien. Archiven u. Bibliotheken.*) 3 m. 20.

300. Oudheidkundige Inventaris van Oost-Vlaanderen. Vierde afle-

vering. Gent, A. Siffer, 1911. In-8°, fig. (Provincial Comiteit van monumenten.)

301. OVERMANN (Alfr.). Die älteren Kunstdenkmäler der Plastik, der Malerei u. des Kunstgewerbes der Stadt Erfurt. Erfurt, Gebr. Richter, 1912. Gr. in-8°, LI-416 p., 202 fig. et 7 pl. 24 m.

302. PARAT (Abbé A.). Jeanne d'Arc dans les pays de l'Yonne. Auxerre, impr. A. Gallot, 1911. In-8°, paginé 129-296. (Extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 2^e semestre, 1910.)

303. PARKER (Rev. Thdr.). Saint Bernard and other papers, edited with notes, by C. W. Wendte. Boston, Am. Unitarian Association, 1911. In-8°, 483 p. 1 d.

304. PATTERSON (F. A.). The Middle English penitential lyric. London, Frowde, 1912. In-8°, 212 p. 6 s. 6 d.

305. PAUL (Herm.). Walthers v. der Vogelweide Gedichte. Halle, M. Niemeyer, 1911. In-8°, iv-210 p. (Altdeutsche Textbibliothek. Nr. 1.) 2 m.

306. PAWLOWSKI (Auguste). L'île de Bouin (Vendée) à travers les âges. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, 27 p. (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, nos 1-2, 1911.)

307. PECK (Harry Thurston). A history of classical philology from the seventh century B. C. to the twentieth century A. D. New York, Macmillan, 1911. In-12, II-491 p. 2 d.

308. PEDDIE (Robert A.). National bibliographies : a descriptive catalogue of the works which register of the books published in each country. London, Grafton, 1912. In-8°, 40 p. 5 s.

309. PERROD (Maurice). Répertoire bibliographique des ouvrages franc-comtois imprimés antérieurement à 1790. Paris, H. Champion, 1912. In-8° à 2 col., 384 p.

310. PFAFF (F.). Die Abtei Helmarshausen. Ein Beitrag zur älteren Geschichte der Landschaft an der unteren Diemel. Hassel, G. Dufayel, 1911. In-8°, 182 p. (Extrait de la *Zeitschrift des Vereins für hess. Geschichte u. Landeskunde*.) 3 m. 60.

311. PFEIFFER (Max.). Einzel-Formschnitte des 15. Jahrh. in der königl. Bibliothek Bamberg. Mit erläut. Text. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1911. In-fol., 21 p. de texte, 29 pl. dont 15 coloriées à la main. 2. Bd. (Einblattdrucke des 15. Jahrh.) 60 m.

312. PHILIPON (Édouard). Dictionnaire topographique du département de l'Ain, comprenant les noms de lieu anciens et modernes.

Paris, E. Leroux, 1911. In-4° à 2 col., LXXXIII-533 p. (Dictionnaires topographiques de la France, publiés par ordre du ministère de l'Instruction publique et sous la direction du Comité des travaux historiques.)

313. PICHLER (Rud.). Altwiener Friedhöfe. I : Der Schmelzer Friedhof. Brünn (Wien, A. Schroll), 1912. In-fol., 49 p., 19 fig. et 9 pl. (Extrait des *Mitteilungen der k. k. Zentral-Komm. f. Denkmalpflege.*) 2 m.

314. PIOTTI (Omobono). Cronotassi degli arcipreti, parroci e vicari foranei di Mamertino. Brescia, tip. istituto Pavoni, 1911. In-8°, 17 p.

315. PODLECH (E.). Die wichtigeren Stifte, Arbeiten u. Klöster in der alten Erzdiözese Köln. Breslau, Goerlich u. Coch., 1912. Gr. in-8°, VIII-336 p. 6 m. 80.

316. PONCELET (Édouard). Inventaire analytique des chartes de la collégiale de Sainte-Croix à Liège. T. I. Bruxelles, M. Weissenbruch, 1911. In-8°, CLXXXVIII-524 p. (Académie royale de Belgique. Commission royale d'histoire.) 9 fr.

317. PORTER (A. K.). The Construction of lombard and gothic vaults. London, Frowde, 1912. In-8°. 8 s. 6 d.

318. POUX (Joseph). Le mobilier de Béatrix d'Arborée, vicomtesse de Narbonne, en 1377. Narbonne, impr. F. Caillard, 1911. In-8°, p. 385 à 408. (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. XI, 1910-1911.)

319. PRATT (Edwin A.). A History of inland transport and communication in England. London, K. Paul, 1912. In-8°, 544 p. 6 s.

320. PRENTOUT (Henri). Le duc de Berry, Louis XI et l'Université de Caen en 1467. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, 15 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique.*)

321. PRUTZ (Hans). Die falsche Jungfrau v. Orléans 1436-57. München, G. Franz, 1911. Gr. in-8°, 48 p. (Sitzungsberichte der königl. bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische u. histor. Klasse. Jahrg. 1911. 10. Abhandlung.) 1 m.

322. RADLER (Jos.). Literaturgeschichte der deutschen Stämme u. Landschaften. 1. Bd. Die Altstämme (800-1600). Regensburg, J. Habel, 1912. Gr. in-8°, XIX-407 p. avec pl., dont plusieurs coloriées, facsimile, feuillets d'explication et 5 cartes. 8 m.

323. RATHGENS (Hugo), KRUEWIG (Johs.). Die Kunstdenkmäler der Stadt Köln. II. Bd. 1. Abtlg. Die kirchl. Denkmäler der Stadt Köln. St Gereon, St Johann Baptist, die Marienkirchen, Gross St Martin.

Düsseldorf, L. Schwann, 1911. Gr. in-8°, x-395 p., 265 fig., 29 pl. (Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz. VII. Bd. 1. Abtlg.) 5 m.

324. Regolamento per gli archivi di stato, approvato con r. d. 2 ottobre 1911. N° 1163, conforme all' edizione ufficiale. Milano, ditta L. di G. Pirola, 1911. In-8°, 36 p. 0 fr. 50.

325. REINACH (Théodore). Une ligne de musique byzantine. Paris, E. Leroux, 1911. In-8°, 9 p., fig. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

326. REINERS (Herib.). Kölner Kirchen. Köln, J.-P. Bachem, 1911. In-8°, VIII-239 p., 78 p. 4 m.

327. REMIRO (Mariano Gaspar). Documentos arabes de la Corte Nazarí de Granada. Madrid, tipogr. de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1911. In-8°, 58 p. 2 p.

328. REMPPIS (Max). Die Vorstellungen v. Deutschland im französischen Heldenepos u. Roman u. ihre Quellen. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, xvi-169 p. (Zeitschrift f. romanische Philologie. Beihefte. 34. Heft.) 6 m.

329. RENAUD (A.). Chalon, esquisses historiques. Chalon-sur-Saône, Paul Boyer, 1911. In-8°, 100 p. et ill.

330. RENZ (Osk.). Die Synteresis nach dem hl. Thomas v. Aquin. Münster, Aschendorff, 1911. Gr. in-8°, vi-240 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. X. Bd. 1. u. 2. Heft.) 7 m. 75.

331. REULEAUX (Maj.). Die geschichtliche Entwicklung des Befestigungswesens vom Aufkommen der Pulvergeschütze bis zur Neuzeit. Berlin, G. J. Göschen (Leipzig, 1912). Petit in-8°, 135 p., 30 fig. (Sammlung Göschen. 569.) 0 m. 80.

332. RIBERA (J.), ASIN (M.). Manuscritos arabes y aljamiados de la Biblioteca de la Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas. Madrid, impr. de E. Maestre, 1912. In-8°, 320 p.

333. RICHARD (Ernst). History of German civilization; a general survey. New York, Macmillan, 1911. In-12, x-545 p. 2 d.

334. RINALDIS (Aldo DE). Di un' antica testa di cavallo in bronzo attribuita a Donatello. Roma, E. Calzone, 1911. In-4°, 20 p., fig. et pl. (Extrait de *Bollettino d'arte del ministero della pubblica istruzione*.)

335. RINTELEN (Frdr.). Giotto u. die Giotto-Apokryphen. München, G. Müller, 1912. Gr. in-8°, VIII-289 p., 30 pl. 9 m.

336. RITTER (Georges). Un arrêt inédit de la cour du roi (1228). Paris, H. Champion, s. d. In-8°, 7 p.

337. RONIQUIER JAXA (Bogdan). Hrabia na Rostocku błędny rycerz slowianszczyzny na rubieży 14. i 15 stuleci. [Le comte de Rostock, chevalier du panslavisme des xiv^e et xv^e siècles.] Varsovie, A. Zoner, 1911. In-4°, 272 p. 2 r. 70.

338. ROSENFELD. Frankenberg im Mittelalter. Vortrag. Frankenberg, F. Kahm, 1911. In-8°, 21 p. 0 m. 40.

339. RÖTTINGER (Heinr.). Einzel-Formschnitte des 15. Jahrh. aus der erzherzogtl. Kunstsammlung Albertina in Wien. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1911. In-fol., 10 p. de texte, 30 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrh.) 60 m.

340. ROUSSEL (Abbé J.). Le prieuré de Marteroy et son emplacement. Vesoul, L. Bon, 1911. In-8°, 54 p.

341. ROUX (Claudius). Histoire des sciences naturelles et agricoles en Forez, département de la Loire. Lyon, A. Rey, 1911. In-8°, 383 p., ill. 7 p.

342. ROUX (Paul). Die Fechtmeisterfamilien Kreussler u. Roux. Ein geschichtl. Rückblick auf die deutsche Fechtkunst vom Mittelalter bis zum Anfang des gegenwärt. Jahrhunderts. Jena, H. Pohle, 1911. Gr. in-8°, 40 p., 12 fig., 1 facs. 1 m. 50.

343. RUBIÓ I BALAGUER (Jordi). Del Manuscrit 129 de Ripoll. Barcelona, tipogr. « L'Avenç », 1911-12. In-8°, 98 p. 2 p.

344. RUBIÓ Y LLUCH (Antoni). Ramon Lull, sumari d'unes lliçons en els estudis universitaris catalans. Barcelona, tip. « L'Avenç », 1911-12. In-8°, 32 p. 1 p.

345. RUMOR (Seb.). Vicentini eletti vescovi dal 1000 ai giorni nostri. Vicenza, tip. S. Giuseppe, 1911. In-8°, 25 p.

346. RUPPERSBERG (Alb.). Die Entstehg. der Grafsch. Saarbrücken u. ihre Geschichte bis auf Graf Johann I. Saarlouis, W. Winkler, 1912. Petit in-8°, 44 p. (Heimatlücher des Saartals. Unterhaltendes u. Belehrendes aus Geschichte, Natur u. Industrie des Saartals. Nr. 2. II.) 0 m. 40.

347. SABATIER (Antoine). Sigillographie historique des administrations fiscales, communautés ouvrières et institutions diverses ayant employé des sceaux de plomb (xiv^e-xviii^e siècle). Plombs historiés de la Saône et de la Seine. Paris, H. Champion, 1912. Gr. in-8°, 535 p. et pl.

348. SABBADINI (Remigio). Giovanni Colonna, biografo e bibliografo del secolo XIV. Torino, tip. V. Bona, 1911. In-8°, 32 p. (Extrait des *Atti della r. Accademia delle scienze*.)

349. SAINT-OLIVE (Pierre). Étude sur le merveilleux au xv^e siècle.

Un miracle à Saint-Genis d'Aoste. Une affaire de sorcellerie aux Avenières. Belley, impr. L. Chaduc, 1912. In-8°, 48 p., ill. (Extrait de la revue *Le Bugey*, oct. 1911.)

350. SAINT-PAUL (Anthyme). Histoire monumentale de la France. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1911. In-4°, 288 p. 15 fr.

351. SALINAS (Antonino). Un palinsesto araldico svevo-angioino nel duomo di Messina. Roma, E. Calzone, 1911. In-4°, 4 p. et fig. (Extrait du *Bollettino d'arte del ministero della pubblica istruzione*.)

352. SALUTATI (Coluccio). Epistolario, a cura di Francesco Novati. Volume IV, parte II. Roma, tip. del Senato, 1911. In-8°, p. 273-700, fig. et pl. (Fonti per la storia d'Italia pubblicate dall' istituto storico italiano : epistolari, secolo XIV-XV, n° 18.)

353. SALVIATI (Attilio). Iconografia dantesca. Bologna, tip. U. Berti e C., 1911. In-4°, 14 p.

354. SAMANEK (Vincenz). Der Marschall des Kaisers im nachstaufischen Reichsitalien. Rom, Loescher, 1911. Gr. in-8°, 30 p. (Extrait des *Quellen u. Forschungen aus italien. Archiven u. Bibliotheken*.) 1 m. 20.

355. SAROT (E.). Le château de Regnéville, étude descriptive et historique. Coutances, impr. Notre-Dame, 1911. In-8°, 52 p.

356. SAUERMANN (Ernst). Alt-Schleswig-Holstein u. die freie Hansestadt Lübeck. Heimische Bau- u. Raumkunst aus 5. Jahrhunderten. Berlin, Verlag f. Kunstwissenschaft, 1912. In-fol., xvi-178 p. 30 m.

357. SAUVAGE (R.-N.). L'Abbaye de Saint-Martin-de-Troarn, au diocèse de Bayeux, des origines au XVI^e siècle. Caen, Delesques, 1911. In-4°, LII-524 p.

358. SAUVAGE (R.-N.). Le Fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen aux archives du Calvados. Caen, H. Delesques, 1911. In-4°, XXIII-69 p.

359. SAVAGE (Ernest Alb.). Old English libraries, the making, collection, and use of books during the Middle Ages. Chicago, Mc Clurg, 1912. In-8°, xv-298 p., 52 ill. 2 d.

360. SAVIO (Car. Fedele). Saluzzo e i suoi vescovi : 1474-1601. Saluzzo, tip. fratelli Lobetti-Bodoni, 1911. In-8°, 338 p. et pl. 5 l.

361. SCARABELLI ZUNTI (Enr.). Memorie e documenti di belle arti parmigiane. Tomo I (1050-1450). Prefazione e aggiunte per cura di Stefano Sottici. Parma, tip. A. Zerbini, 1911. In-8°, 85 p.

362. SCHLEIDEN (M. J.). The Importance of the Jews for the preser-

vation and revival of learning during the Middle Ages. Trans. by Maurice Kleimenhagen. London, Siegle, H., 1911. In-8°, 64 p. 1 s. 6 d.

363. SCHLIZ (Alfr.). Verfassung u. Verwaltung der Reichsstadt Heilbronn im Mittelalter. 1. Tl. : Die Verfassg. Heilbronn, J. Determann, 1911. In-8°, 120 p. 1 m. 50.

364. SCHMAROW (Aug.). Wer ist Gherardo Starnina? Ein Beitrag zur Vorgeschichte der italien. Renaissance. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. Gr. in-8°, 37 p., 1 fig., 7 pl. (Abhandlungen der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften. Philologisch-historische Klasse. 29. Bd. Nr. V.) 2 m. 80.

365. SCHMIDT (Ludw.). Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung. 2^e partie, 1^{re} livr. Berlin, Weidmann, 1911. Gr. in-8°, v-93 p. (Quellen u. Forschungen zur alten Geschichte u. Geographie. 24. Heft.)

366. SCHMIDT (Max. Geo.). Geschichte des Welthandels. Leipzig, B.-G. Teubner, 1912. In-8°, iv-146 p. (Aus Natur u. Geisteswelt. 118.)

367. SCHNEIDER (Fed.). Regestum Senense. Regesten der Urkunden v. Siena. I. Bd. bis zum Frieden v. Poggibonsi 713-30. 6. 1235. Rom, Loescher, 1911. Gr. in-8°, xcv-458 p. (Regesta chartarum Italiae. Nr. 8.) 14 m. 80.

368. SCHOLZ (Rich.). Unbekannte kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern (1327-1354). Analysen u. Texte. 1. Tl. : Analysen. Rom, Loescher, 1911. Gr. in-8°, xii-256 p. (Bibliothek des kgl. preussischen historischen Instituts in Rom. 9. Bd.) 9 m.

369. SCHOO (Geo.). Die Quellen des Kirchenhistorikers Sozomenos. Berlin, Trowitzsch, 1911. Gr. in-8°, vii-156 p. (Neue Studien zur Geschichte der Theologie u. der Kirche. 11. Stück.) 5 m. 60.

370. SCHUBERT (Hans). Die Anfänge des Christentums bei den Burgundern. Heidelberg, C. Winter, 1911. Gr. in-8°, 33 p. (Sitzungsberichte der Heidelberg. Akademie der Wissenschaften. 3. Abhandlung.) 1 m. 10.

371. SCHUCHT (F.). Die Harlebucht, ihre Entstehung u. Verlandung. Aurich, D. Friemenna, 1911. Gr. in-8°, 44 p., 1 carte. (Abhandlungen u. Vorträge zur Geschichte Ostfrieslands. 16. Heft.) 0 m. 80.

372. SCHÜCK (Henrik). Sveriges litteratur till frihetstidens början. Stockholm, Geber, 1912. In-8°, xi-549 p., 32 pl. (Illustrerad svensk litteraturhistoria. 2, 1. suppl.) 14 kr.

373. SCHULTE (Karl). Das Verhältnis von Notkers Nuptiae Philologiae et Mercurii zum Kommentar des Remigius Antissiodorensis.

Münster, Aschendorff, 1911. Gr. in-8°, III-119 p. (Forschungen u. Funde. III. Bd. 2. Heft.) 3 m.

374. SCHULTHEISS (Fr. Guntram). Die deutsche Volkssage vom Fortleben u. der Wiederkehr Kaiser Friedrichs II. Berlin, E. Ebering, 1911. Gr. in-8°, 133 p. (Historische Studien. 94. Heft.) 3 m. 50.

375. SCHULTZ-GORA (O.). Zwei altfranzösische Dichtungen : La chastelaine de saint Gille; du Chevalier au Barisel. Neu hrsg. m. Einleitgn., Anmerkgn. u. Glossar. Halle, M. Niemeyer, 1911. In-8°, VIII-210 p. 3 m. 60.

376. SCHÜTTE (Ludw.). Fränkische Siedelung in den Abruzzen vor dem J. 1000. Breslau, Trewendt u. Granier, 1911. In-8°, 23 p., 1 carte, (Festschrift zur Jahrhundertfeier der Universität Breslau am 2. 8. 1911. Hrsg. vom schles. Philologenverein.) 4 m.

377. SCHWERIN (Claudius Frh.). Deutsche Rechtsgeschichte. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. Gr. in-8°, VI-152 p. (Grundriss der Geschichtswissenschaft. II. Bd. 5. Abtlg.) 3 m.

378. SESAN (Valerian). Kirche u. Staat im römisch-byzantinischen Reiche seit Konstantin dem Grossen u. bis zum Falle Konstantinopels. 1. Bd. Die Religionspolitik der christlich-röm. Kaiser von Konstantin d. Gr. bis Theodosius d. Gr. (313-380). Czernowitz (H. Pardini), 1911. Gr. in-8°, xv-360 p. 5 m.

379. SEUSE (Heinr.). Deutsche Schriften. Uebertr. u. eingeleitet. v. Walt. Lehmann. Jena, E. Diederichs, 1911. In-8°, LIII-172 et 217 p. avec 15 grav. sur bois et 4 pl. 10 m.

380. SHAIRANI (Hafiz Mahmna Khan). Early Christian legends and fables concerning Islam. London, Luzac, 1911. In-8°, 52 p. 4 s. 6 d.

381. SIEGL (Max.). Zur Geschichte des Ordinarium missae in der deutschen Choralüberlieferung. Regensburg, F. Pustet, 1911. Gr. in-8°, 80 u. 107 p. (Veröffentlichungen der Gregorianischen Akademie zu Freiburg (Schweiz). 5. Heft.) 3 m.

382. SILVAGNI (Lu.). Guelfi e Ghibellini in Forlì : appunti di storia forlivese dal secolo XI al secolo XIV. Forlì, tip. Rossetti, 1911. In-8°, XI-284 p. 3 l. 50.

383. SIMONSFELD (Henry). Urkunden Friedrich Rothbarts in Italien. 6. Folge. München, G. Franz, 1911. Gr. in-8°, 43 p. (Sitzungsberichte der königl. bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische u. histor. Klasse. Jahrg. 1911. 14. Abhandlung.) 1 m.

384. SMITH (D. Eng.), KARPINSKI (L. C.). The Hindu-Arabic numerals. Boston, Ginn, 1911. In-12, VI-160 p. et facsim. 4 d. 25.

385. SMYTH (Mary Winslow). Biblical quotations in Middle English literature before 1350. New York, Holt, 1911. In-8°, LXXII-303 p. (Yale studies in English.) 2 d.

386. SORANZO (Giov.). Pio II e la politica italiana nella lotta contro i Malatesti, 1457-1463. Padova, fratelli Drucker, 1911. In-8°, 528 p.

387. SORBELLI (Albano). Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia. Opera fondata dal prof. Giuseppe Mazzatinti. Vol. XIV-XVII. Forlì, L. Bordini, 1909-1911. 4 vol. in-4°, 216, 234, 238, 246 p.

388. SPAMER (Adf.). Texte aus der deutschen Mystik des 14. u. 15. Jahrh. Jena, E. Diederichs, 1912. In-8°, 218 p., 1 pl. de facs. 4 m.

389. STEIN (Henri). Un architecte de la cathédrale du Mans au XIII^e siècle, Thomas Toustain. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1911. In-8°, 22 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXX.)

390. STERNBERG (Leo). Limburg als Kunststätte. Düsseldorf, A. Bagel, 1911. Gr. in-8°, 55 p., fig. et pl. 3 m. 50.

391. STEVENSON (E. Luther). Portolan charts, their origin and characteristics; with a descriptive list of those belonging to the Hispanic Society of America. New York, Hispanic Soc. of Am., 1911. In-4°, VIII-76 p. 1 d. 75.

392. STHAMER (Eduard). Die Reste des Archivs Karls I. v. Sizilien im Staatsarchive zu Neapel. Rom, Loescher, 1911. Gr. in-8°, 72 p. (Extrait des *Quellen u. Forschungen aus. italien. Archiven u. Bibliotheken*.) 2 m. 40.

393. STROTHMANN (R.). Das Staatsrecht der Zaiditen. Strassburg, K.-J. Trübner, 1912. Gr. in-8°, XI-109 p. (Studien zur Geschichte u. Kultur des islamischen Orients. Zwanglose Beihefte zu der Zeitschrift « Der Islam ». Hrsg. v. C.-H. Becker. 1. Heft.) 5 m.

394. STURM (Ambros). Geschichte der Mathematik bis zum Ausgange des 18. Jahrh. Leipzig, 1911. Petit in-8°, 155 p., 7 fig. (Sammlung Götschen. 226.) 0 m. 80.

395. STURM (Jos.). Der Ligurinus. Ein deutsches Heldengedicht zum Lobe Kaiser Friedrich Rotbarts. Freiburg-i.-B., Herder, 1911. Gr. in-8°, VII-235 p. (Studien u. Darstellungen auf dem Gebiete der Geschichte. VIII. Bd. 1. u. 2. Heft.) 5 m.

396. SUDHOFF (Karl). Mal Franzoso in Italien in der 1. Hälfte des 15. Jahrh. Ein Blatt aus der Geschichte der Syphilis. Giessen, A. Töpelmann, 1912. Gr. in-8°, 39 p., 3 reproductions, 3 pl. (Zur historischen Biologie der Krankheitserreger. 5. Heft.) 2 m. 50.

397. SCHWALLY (Frdr.). Letzte Krankheit, Tod u. Bestattung Muhammeds, nebst Trauergedichten üb. ihn. Biographien der Kenner des kanon. Rechtes u. des Korāns, die zu Lebzeiten des Propheten u. in der folg. Generation in Medina gewirkt haben. Leiden, E.-J. Brill, 1912. Gr. in-8°, xxi et 72-142 p. (Ibn Saad. Biographien Muhammeds, seiner Gefährten u. der späteren Träger des Islams bis zum J. 230 der Flucht. Im Auftrage der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften hrsg. v. Eduard Sachau. II. Bd. 2. Thl.) 6 m.

398. SZANDLEROWSKI (Antoni). Rzym. Mozaika jako chrzescijanska sztuka bazylikowa (IV w.-IX w.). [La mosaïque élément de l'art chrétien de la basilique du IV^e au IX^e s.] Varsovie, Gebethner et Wolf, 1911. In-8°, vi-159 p. (Bibliotheka dzieł chrześcijańskich, 127.) 1 r.

399. TACCONE-GALLUCCI (Dom.). Monografia della patriarcale basilica di S. Maria Maggiore. Roma-Grottaferrata, tip. Italo-orientale s. Nilo, 1911. In-8°, 142 p.

400. TAHON (Victor). L'organisation sociale des ouvriers du fer au moyen âge. Malines, L. et A. Godenne, 1911. In-8°, 33 p. (Études d'archéo-métallurgie.) 2 fr.

401. TAILLEFER (B.). Les Coutumes de Montcuq. Cahors, impr. G. Rougier, 1912. In-8°, 48 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des études du Lot*, t. XXXVI.)

402. TARDIF (Abbé Louis). Saint Lezin, évêque d'Angers, notice sur sa vie, notes sur son culte en Anjou, chants en son honneur. Angers, G. Grassin, 1911. In-8°, 86 p. (Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse d'Angers*.)

403. TAYLOR (H. O.). The Classical heritage of the Middle Ages. 3rd edit. London, Macmillan, 1911. In-8°. 7 s. 6 d.

404. TAYLOR (John U.). The Coming of the saints : imaginations and studies in early church history and tradition. London, Methuen, 1911. In-8°, 344 p. 5 s.

405. TEPLÝ (František), ZEITHAMMER (Viktorin). Pošumaví. II. Vimperk, Kašperské Hory a Hartmanicko. [Villes tchèques antiques : V., K. H. et H.] Prague, Paul Körber, 1911. Gr. in-8°, paginé 177-250. (Köhrbrövy monografie starobylých. 6.) 1 k. 80.

406. TERRACINI (B.). Il parlare d'Usseglio. Parte I : Descrizione del dialetto d'Usseglio. Torino, casa ed. E. Loescher, 1911. In-8°, 52 p. (Extrait de *Archivio glottologico italiano*.)

407. THÉVENIN (Léon), LEMIERRE (Georges). Les Arts du livre. III : Histoire du manuscrit. Paris, Société des Amis du livre moderne, 1910. In-8°, 153 p., pl.

408. THIEME (Ulr.), BECKER (Fel.). Allgemeines Lexikon der bilden-

den Künstler von der Antike bis zur Gegenwart. Unter Mitwirkg. v. mehr als 300 Fachgelehrten des In- u. Auslandes. 6. Bd. Leipzig, E.-A. Seemann, 1912. Gr. in-8°, v-612 p. 32 m.

409. THIERER (Geo.). Ortsgeschichte v. Gussenstadt auf der schwäbischen Alb. Erforscht u. bearb. 1. Bd. Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer, 1912. Gr. in-8°, 330 p., 63 illustrations dans le texte, 2 doubles pl. et 1 carte coloriée. 3 m.

410. THOMPSON (E. M.). Paleografia greca e latina. Traduzione dall'inglese, con aggiunte e note di Giuseppe Fumagalli. Terza edizione, riveduta ed ampliata. Milano, U. Hoepli, 1911. In-24, xi-208 p. et facs. (Manuali Hoepli.) 3 l.

411. THUDICHUM (Frdr.). Geschichte der Reichsstadt Rottweil u. des kaiserl. Hofgerichts daselbst. Tübingen, H. Laupp, 1911. Gr. in-8°, vii-95 p. (Tübinger Studien f. Schwäbische u. deutsche Rechtsgeschichte. II. Bd. 4. Heft. Nr. 8.) 2 m. 60.

411 bis. TIETZE (Hans). Die Denkmale des politischen Bez. Waidhofen a. d. Thaya. Mit Beiträgen v. Jos. Bayer. Wien, A. Schroll, 1911. In-fol., xviii-194 p., 185 fig., 8 pl., 1 carte coloriée. (Österreichische Kunsttopographie. VI. Bd.) 14 m.

412. TIETZE (Hans). Die Denkmale des Stiftes Nonnberg in Salzburg. Mit archival. Beiträgen von Frat. Regintrudis v. Reichlin-Meldegg. Wien, A. Schroll, 1911. In-fol., cxli-206 p., 281 fig., 33 pl. (Österreichische Kunsttopographie. VII. Bd.) 32 m.

413. TISSIER (J.). Les Sources de l'histoire de Languedoc, d'après les archives narbonnaises. Narbonne, impr. F. Caillard, 1911. In-8°, 69 p. (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.)

414. TOURNOUX (Georges-A.). Aucassin et Nicolette. Leipzig, E. Rowholt, 1912. In-8°, 63-14 p. 28 m.

415. TRELCAÛ (Em.). Nicolas de Tournai, abbé de Crespin (1365-1383), sa mort. Mons, impr. Dequesne-Masquillier et fils, 1910. In-8°, 7 p. (Extrait des *Bulletins des séances du Cercle archéologique de Mons*, 7^e série, 1^{er} bulletin.) 0 fr. 50.

416. TSCHIRCH (Otto). Bilder aus der Geschichte der Stadt Brandenburg. Eine Festgabe zur Hohenzollernjubiläefeiur 1912. Brandenburg, M. Evenius, 1912. Gr. in-8°, vii-160 p. 2 m. 50.

417. TUCCI (Raff. di). I più antichi documenti catalani nel Libro verde dell' archivio civico di Cagliari, anno Domini 1025-anno Domini 1117. Cagliari, tip. P. Valdès, 1911. In-8°, 19 p.

418. UBERTELLI (P.). Il palazzo ducale di Venezia. Milano, E. Bonomi, 1911. In-24, xxiv p. et 74 pl. (L'Italia monumentale : monografie, n° 14.) 1 l.

419. VACANDARD (E.). Études de critique et d'histoire religieuse. 3^e série : Les Fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Les Origines du culte des saints (les saints sont-ils les successeurs des dieux?). Les Origines de la fête et du dogme de l'Immaculée-Conception. La Question du meurtre rituel chez les Juifs. Paris, J. Gabalda, 1912. In-12, 385 p.

420. VAGAGGINI (Ern.). I papiri di Monza. Roma, coop. tip. Manuzio, 1911. In-8°, 34 p.

421. VERRIEST (Léo). Serfs et serves des comtes de Hainaut de 1295 à 1567. Tableau statistique. Mons, impr. Dequesne-Masquillier et fils, 1911. In-8°, 124 p. (Extrait du t. XXXIX des *Annales du Cercle archéologique de Mons.*) 5 fr.

422. Vie de saint Alexis, poème du XI^e siècle, texte critique de Gaston Paris. Paris, H. Champion, 1911. In-16, vi-50 p. (Les Classiques français du moyen âge.) 1 fr. 50.

423. VIGENER (Fritz). Regesten der Erzbischöfe v. Mainz von 1289-1396. Auf Veranlassg. u. aus Mitteln der Johann Friedrich Böhmerschen Nachlassadministration hrsg. von Goswin Frhrn. v. der Ropp. 11. Lfg. II. Bd. 1354-1396. Leipzig, Veit, 1912. In-fol., p. 401-480. 4 m. 50.

424. VILLARI (Pasquale). The two first centuries of Florentine history; the republic and parties at the time of Dante; tr. by Linda Villari. New York, Scribner, 1911. In-12, xvi-576 p. 1 d.

425. VILLETARD (H.). Remarques sur la fête des fous, au moyen âge, à propos d'un livre récent. Paris, A. Picard et fils, 1911. In-8°, 28 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 2^e semestre, 1910.)

426. VIRILI (A.). Un lodo di Lorenzo il Magnifico, 21 ottobre 1478. Firenze, tip. Galileiana, 1911. In-8°, 19 p. (Extrait de l'*Archivio storico italiano*.)

427. VISCHER (Erwin). Formschnitte des 15. Jahrh. in der grossherzoggl. Hof- u. Landesbibliothek zu Karlsruhe (Baden). Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. In-fol., 22 p. de texte, 21 pl. dont plusieurs coloriées. (Einblattdrucke des 15. Jahrh.) 50 m.

428. VISCHER (Erwin). Die Schloss- (Stifts-) Kirche zum Hl. Michael in Pforzheim. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1911. Gr. in-8°, viii-97 p., 11 pl. coloriées. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte. 141. Heft.) 5 m.

429. VIVELL (Coelest). Vom Musik-Traktate Gregors des Grossen. Eine Untersuchung. üb. Gregors Autorschaft u. üb. den Inhalt der Schrift. Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 1911. In-8°, x-151 p. 4 m.

430. VOGEL (Karl). Geschichte des Zollwesens der Stadt Freiburg-

i.-Br. bis zum Ende des 16. Jahrh. Berlin (-Wilmersdorf), W. Roth-schild, 1911. Gr. in-8°, VIII-125 p. (Abhandlungen zur mittleren u. neuen Geschichte. 34. Heft.) 4 m.

431. VOGELWEIDE (Walther v. der). Hrsg. v. Frz. Pfeiffer u. Karl Bartsch. 7. Aufl. Bearb. v. Herm. Michel. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1911. In-8°, LXIII-274 p. (Deutsche Klassiker des Mittelalters. 1. Bd.) 3 m. 50.

432. VOGT (Ernst). Regesten der Erzbischöfe v. Mainz von 1289-1396. Auf Veranlassg. u. aus Mitteln der Johann Friedrich Böhmer-schen Nachlassadministration hrsg. von Goswin Frhrn. v. der Ropp. 10. Lfg. I. Bd. 1289-1353. Leipzig, Veit, 1911. In-fol., p. 321-400. 4 m. 50.

433. VOLPICELLA (Lu.). Primo contributo alla conoscenza delle fili-grane nelle carte antiche di Lucca (R. Archivio di stato in Lucca). Lucca, tip. Dessena, 1911. In-4°, 66 p., 84 pl.

434. VORETZSCH (Carl). Einführung in das Studium der altfranzö-sischen Sprache. Halle, M. Niemeyer, 1911. Gr. in-8°, XVI-336 p. (Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen u. Litera-turen. 1.) 5 m.

435. VOSS (G.). Grossherzogt. Sachsen-Weimar-Eisenach. Amtsge-richtsbezz. Vacha, Geisa, Stadtlengsfeld, Kaltennordheim u. Ostheim v. d. Rhön. Jena, G. Fischer, 1911. Gr. in-8°, x-302 p., 159 fig., 69 pl. (Bau- u. Kunst-Denkmäler Thüringens. 37. Heft.) 16 m.

436. WACE (H.). PIERCY (W. C.). Dictionary of Christian biography and literature. Boston, Little, Brown, 1911. In-8°, 1040 p. 8 d.

437. WADDINGTON (Albert). Histoire de Prusse. T. I : Des origines à la mort du Grand Électeur, 1688. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1911. In-8°, XII-599 p., 1 portrait, 2 cartes, 1 plan de Berlin. 12 fr.

438. WAGNER (Ernst). Fundstätten u. Funde aus vorgeschichtlicher römischer u. alamannisch-fränkischer Zeit im Grossherzogt. Baden. Im Auftrage des grossherzogl. Ministeriums des Kultus u. Unterrichts bearb. Mit Beiträgen v. Ferd. Haug. 2. Tl. Das bad. Unterland. Kreise Baden, Karlsruhe, Mannheim, Heidelberg, Mosbach. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1911. Gr. in-8°, VII-480 p., 354 fig., 2 pl., 2 cartes. 8 m.

439. WANDSLEB (Alfr.). Die deutsche Kolonisation des Orlagaues. Jena, G. Fischer, 1911. In-8°, IV-72 p., 1 carte. (Zeitschrift des Vereins f. thüringische Geschichte u. Altertumskunde. Neue Folge. 4. Suppl.-Heft.) 1 m. 50.

440. WÄSCHKE (H.). Annales Anhaltini. Dessau, Hofbuchdruckerei, C. Dünnhaupt, 1911. Gr. in-8°, x-46 p. 3 m.

441. WEBER (Antonín), VANĚRKA (F.). Chodsko, Domažlicko a Nová 1912

Kdýně. [Monographie des villes de C., D. et N. K.]. Prague, P. Körber, 1911. Gr. in-8°, p. 389-465. (Körbrovy Monografie starobylých měst českých. 9.) 2 k.

442. WEIGAND (Edm.). Die Geburtskirche v. Bethlehem, eine Untersuchung. zur christl. Antike. Leipzig, Dieterich, 1911. Gr. in-8°, xi-89 p., 7 fig. 5 pl. (Studien üb. christliche Denkmäler. 11. Heft.) 3 m. 60.

443. WEISS (J. G.). Geschichte der Stadt Weinheim an der Bergstrasse. Weinheim, Selbstverlag der Stadt Weinheim, 1911. Gr. in-8°, vii-687 p., fig., 1 carte, 1 plan. 6 m.

444. WELLER (Aug.). Die Sprache in den ältesten deutschen Urkunden des deutschen Ordens. Breslau, M. u. H. Marcus, 1911. Gr. in-8°, 137 p. (Germanistische Abhandlungen. 39. Heft.) 4 m. 40.

445. WESKAMP (Alb.). Geschichte der Stadt Dülmen (1311-1911). Aus Anlass der 600 jähr. Jubelfeier der Stadt hrsg. Dülmen, A. Laumann, 1911. Gr. in-8°, vii-223 p., 8 pl., 1 carte, 1 plan. 4 m.

446. WIESE (Ernst). Urkundenbuch der Stadt Wetzlar. Hrsg. von G. Frhrn. v. der Ropp. 1. Bd. : 1141-1350. Marburg, N. G. Elwert, 1911. Gr. in-8°, xvi-827 p. (Veröffentlichungen der historischen Kommission f. Hessen u. Waldeck.) 22 m.

447. WIRTH (Zdeněk). Der politische Bez. Nachod. Mit Beiträgen v. Fr. Machál. Prag., Leipzig, K. W. Hiersemann, 1911. Gr. in-8°, viii-226 p., fig. et pl. (Topographie der historischen u. Kunst-Denkmale im Königr. Böhmen von der Urzeit bis zum Anfange des xix Jahrh.)

448. WITTE (Hans). Kulturbilder aus Alt-Mecklenburg. 2. Bd. Leipzig, O. Wigand, 1911. Gr. in-8°, xvi-250 u. 268 p. 4 m. 80.

449. ZANOCCO (Rizieri). Thiene nell' età di mezzo, frammenti di storia civile. Vicenza, Società tipografica, 1911. In-16, 95 p.

450. ZEITHAMMER (Viktorin). Pošumaví. III. Sušicxko a Nýrsko. [Villes tchèques antiques : S. et N.] Prague, Paul Körber, 1911. Gr. in-8°, paginé 249-340. (Körbrövy Monografie starobylých měst českých. 7.) 2 k. 50.

451. ZMIGRODZKI (Michał). Przegląd historyi sztuki w Polsce. [Histoire de l'art en Pologne.] Cracovie, l'auteur, 1911. In-8°, vii-278 p. et 1 vol. in-4° de pl.



CHRONIQUE ET MÉLANGES

— Par arrêté ministériel, en date du 9 février 1912, ont été nommés archivistes paléographes dans l'ordre de mérite suivant :

- MM. 1. HELLOUIN DE CÉNIVAL (*Pierre-Marie*).
2. MARX (*Jean-Philippe*).
3. BOUCHER (*Louis-Gérard-François*).
4. VERRIER (*Annet-Jean-Marie*).
5. JABLONSKI (*Pierre-Joseph-Léopold-Jean*).
6. LOEW (*Jean-Paul-André*).
7. BARON (*Albin-François-Placide*).
8. OUDOT DE DAINVILLE (*Charles-Marie-Maurice*).

Et hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures (ordre alphabétique) :

- MM. BIVER (*Jean-Noël-André*).
GIROD (*Eugène-Marie-Émile*).
JOUANNE (*René-Amand-Édouard*).
ROUSSIER (*Adam-Louis-Paul*).
SERVANT (*Georges-Paul*).

Les thèses de MM. Marx et Hellouin de Cénival ont été signalées à M. le ministre de l'Instruction publique comme particulièrement remarquables. — Le prix Auguste Molinier a été décerné à M. Marx.

— Nos confrères MM. Alfred Chilhaud-Dumaine et le comte de Manneville viennent d'être nommés le premier ambassadeur de France à Vienne, le second conseiller d'ambassade à Berlin.

— Par décret présidentiel, en date du 9 janvier 1912, notre confrère M. Alfred Martineau, gouverneur de 2^e classe des Colonies, a été placé hors cadre pour remplir les fonctions de directeur de l'Office colonial.

— Par décret présidentiel, en date du 8 mars 1912, notre confrère M. Paul Chevreux a été nommé membre de la Commission supérieure des archives et de la bibliothèque du ministère des Colonies.

— Par décret présidentiel, en date du 3 avril 1912, nos confrères MM. Henry Lemonnier et Émile Alglave ont été admis à la retraite et nommés professeurs honoraires de l'Université de Paris.

— Par décret présidentiel, en date du 18 mai 1912, notre confrère M. Louis Halphen a été nommé professeur adjoint à l'Université de Bordeaux.

— Par arrêté ministériel, en date du 3 février 1912, notre confrère M. Paul Meyer a été nommé vice-président de la Commission centrale du Comité des travaux historiques et scientifiques.

— Par arrêté ministériel, en date du 5 janvier 1912, notre confrère M. Ernest Babelon a été nommé vice-président de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques.

— Par arrêté ministériel, en date du 9 mars 1912, notre confrère M. Henri Stein a été nommé membre de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques.

— Par décret présidentiel, en date du 2 avril 1912, et à l'occasion du Cinquantenaire du Congrès des Sociétés savantes, ont été promus : officiers de la Légion d'honneur, nos confrères MM. le comte de Lasteyrie et Alexandre Tuetey; et ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur, nos confrères MM. Georges Durand, Eugène Lefèvre-Pontalis et Gilbert Rouchon.

— Par arrêté ministériel du même jour, ont été nommés : officiers d'Académie, nos confrères MM. Amédée Boinet, Maurice Jusselin, René-Norbert Sauvage et, au titre colonial, M. Claude Faure.

— Par un précédent arrêté ministériel, en date du 8 janvier 1912, ont été nommés officiers de l'Instruction publique, nos confrères MM. Gaston Collon, Paul Deslandres, Georges Gazier, Paul Hildensfinger; et officiers d'Académie, nos confrères MM. Chassaing de Bordon, Henri Levallois et Paul Lorber.

— Par arrêté ministériel, en date du 10 janvier 1911, notre confrère M. Robert Anchel, archiviste de l'Eure, a été nommé archiviste de 6^e classe aux Archives nationales.

— Notre confrère M. Philippe Lauer a obtenu le grade de docteur ès lettres, avec la mention honorable, en Sorbonne, le 28 février 1912, après la soutenance de deux thèses sur les sujets suivants : Thèse complémentaire : *Robert I^{er} et Raoul de Bourgogne, rois de France (923-936)*. — Thèse principale : *Le palais de Latran; étude historique et archéologique*.

— Par arrêté ministériel, en date du 6 février 1912, notre confrère M. Jean Lemoine a été nommé bibliothécaire archiviste du ministère de la Guerre.

— Par arrêtés préfectoraux, en date des 10 et 24 janvier 1912, ont été nommés, nos confrères, M. Joseph Estienne archiviste de la Vienne et M. Bourde de La Rogerie archiviste d'Ille-et-Vilaine.

— Par arrêtés préfectoraux, en date des 22 et 25 février 1912, ont été nommés, nos confrères, M. Jean Verrier archiviste de l'Eure et M. Henri Waquet archiviste du Finistère.

— Par arrêté préfectoral, en date du 12 juin 1911, notre confrère M. Joseph Salvini a été nommé archiviste adjoint de la Côte-d'Or.

— Par arrêté préfectoral, en date du 23 janvier 1912, notre confrère M. Couard a été nommé archiviste honoraire du département de Seine-et-Oise.

— Notre confrère M. R.-N. Sauvage vient d'être nommé conservateur de la bibliothèque de la ville de Caen.

— Notre confrère M. Jean Jablonski a été récemment nommé lecteur à l'Université de Lisbonne (Portugal).

— L'Académie française a décerné le second prix Gobert à notre confrère M. Pierre Champion, pour sa *Vie de Charles d'Orléans (1394-1465)*, et a accordé une récompense sur le prix Jean-Jacques Berger à notre confrère M. Alexandre Vidier, pour son ouvrage intitulé : *le Trésor de la Sainte-Chapelle; inventaires et documents*.

— Au Concours des antiquités de la France l'Académie des inscriptions et belles-lettres a attribué à nos confrères :

1^{re} médaille à MM. Jadart, Demaison et Givelet, pour le *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims*;

2^e médaille à M. Victor Mortet, pour son *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France*;

3^e médaille à M. Sauvage, pour l'*Abbaye de Saint-Martin-de-Troarn, au diocèse de Bayeux, des origines au XVI^e siècle*;

3^e mention à M. Artonne, pour le *Mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315*.

— La même Académie a accordé deux récompenses sur le prix Bordin à nos confrères MM. F. Chalandon, pour son ouvrage sur *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, et Jean Longnon, pour son édition de la *Chronique de Morée*; et deux autres récompenses sur le prix Fould à nos confrères MM. Georges Durand et Philippe Lauer, pour leurs ouvrages sur l'*Église abbatiale de Saint-Riquier* et le *Palais de Latran*.

— La Société des gens de lettres a décerné l'un des prix Roland Bonaparte à notre confrère M. Frantz Funck-Brentano.

— Notre confrère M. Max Prinnet a été élu le 1^{er} mai dernier membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France.

— La Société de l'École des chartes a procédé, dans sa séance du 2 mai, au renouvellement de son bureau et de ses commissions, qui se trouvent ainsi constitués pour l'année 1912-1913 :

Président, M. P. Guilhaumez; *vice-président*, M. Ch. Bémont; *secrétaire*, M. L. Mirot; *secrétaire-adjoint*, M. Marcel Aubert.

Commission de publication : MM. H. Omont, H. Stein, N. Valois, *membres ordinaires*; E.-G. Ledos, R. Poupardin, *membres suppléants*.

Commission de comptabilité : MM. A. Bruel, E. Lefèvre-Pontalis, H. Moranvillé. — *Archiviste-trésorier*, M. le comte de Germiny.

Commission de la collection des *Mémoires et documents* : MM. P. Guilhaumez, F. Lot, A. Morel-Fatio, M. Prou, N. Valois.

— Nous avons le regret d'annoncer tardivement la mort de l'un de nos plus anciens confrères, Auguste-Adolphe Baudouin, né à Asnières (Seine) le 2 avril 1830, qui s'est éteint dans cette même ville le 18 août 1911. Il appartenait à la promotion de 1852 et une Traduction du poème d'Adalbéron, évêque de Laon, lui avait valu le diplôme d'archiviste-paléographe. Nommé d'abord archiviste de la Haute-Marne, il fut bientôt appelé aux archives de la Haute-Garonne, poste qu'il occupa pendant près de quarante ans (1856-1895). Il laisse différents travaux, la plupart sur l'histoire de Toulouse, qui ont été insérés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse* et dont on trouvera le détail dans le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale* (1901), t. VIII, col. 914-916.

L'ÉCOLE DES CHARTES

A L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ESPAGNE.

Le rapport sur les travaux et le fonctionnement de l'École française d'Espagne pendant l'année 1910-1911, adressé par M. Pierre Paris, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, directeur de l'École, à M. le Recteur, président du Conseil de l'Université de Bordeaux, renferme le passage suivant sur la participation d'un de nos confrères aux travaux de l'École :

« M. Marcel Robin, archiviste des Pyrénées-Orientales, ayant obtenu une bourse de voyage en Espagne, a demandé, comme M. Laffargue, à être rattaché officiellement à notre École. Cette faveur lui a été accordée avec d'autant plus de plaisir que M. Robin a déjà une assez longue expérience des recherches historiques dans la Péninsule, où il

est du reste avantageusement connu par ses *Lettres d'Espagne* et la *Revue des livres* qu'il a données au *Mercure de France*.

« Il prépare une thèse de doctorat sur Bernard de Sauvetat, moine de Cluny, premier archevêque de Tolède reconquise, comme le noyau d'une vaste enquête sur l'influence française en Espagne, et plus spécialement en Castille, Léon, Portugal, au temps d'Alphonse VI l'Empereur et d'Alphonse VII.

« La mission de M. Robin a été écourtée par suite d'exceptionnelles occupations professionnelles. Il a pu néanmoins travailler à Silos, Burgos, Madrid, Tolède et Salamanque; dans cette dernière ville, ses recherches ont été spécialement favorisées par la bienveillance et l'autorité de notre illustre ami, M. le recteur de Unamuno, et il a été fort satisfait de ses trouvailles aux archives du Chapitre. Je puis aussi vous affirmer, M. le Recteur, que M. Robin s'est montré heureux de l'hospitalité qu'il a trouvée à l'École, des liens d'amitié qu'il y a liés avec ses camarades et qu'il s'est félicité de l'appui que lui a donné pour ses travaux sa qualité de membre libre. »

LES AUTELS DE L'ÉGLISE DE S. SALVATORE DE PORTO EN 1074.

Dans une vente récemment faite à Paris (12-16 février 1912) de la bibliothèque de feu M. Ernest Stroehlin, professeur honoraire à l'Université de Genève (deuxième partie, comprenant le cabinet formé par M. Adolphe GaiFFE), le n° 796 est ainsi décrit au catalogue de vente : « Règle de S. Benoît (en latin et en allemand). — In-4, ais de bois couverts de v. f. ant. beaux comp. à fr., fermoirs. — Manuscrit du xiv^e siècle sur vélin. La version latine occupe 62 ff. et la version allemande 38 ff. Hauteur, 234 millim. De la bibliothèque de M. Henri Bordier. » En réalité, le volume se compose de deux manuscrits différents, le premier antérieur, le second postérieur au xiv^e siècle. A la fin du texte latin de la règle de saint Benoît, copié en Italie, on lit la note suivante :

« Anno ab incarnatione Domini M. LXXIIII. ind. XII. dedicatum est oratorium S. Salvatoris sito Portu a domno Petro, Albanensi episcopo, cardinali Romane ecclesie, III. id. oct. Vocabula autem altarium sunt hec : In primis Salvatoris, S. Crucis et S. Benedicti. In II., quod est a meridie, S. Marię virginis et S. Scolastice. In III., quod est ab aquilonari parte, S. Michahelis archangeli et S. Stephani protomartiris. In IIII., quod est extra cancellos, S. Nicholai episcopi

et apostolorum Philippi et Jacobi, et sancti Laurentii archidiaconi et martiris et S. Agnetis virginis. »

MANUSCRITS DE LORD MIDDLETON

CONSERVÉS A WOLLATON HALL, NOTTINGHAMSHIRE.

L'un des derniers volumes de l'*Historical Manuscripts Commission*, rédigé par M. W. H. Stevenson, est tout entier consacré à l'importante collection de manuscrits de Lord Middleton, conservée dans son château de Wollaton Hall, près Nottingham¹. On y remarque un certain nombre de manuscrits anciens latins et français, au premier rang desquels il faut citer dix feuillets, ayant jadis servi de couverture à différents cartulaires, d'un très ancien manuscrit en onciale de la Bible latine, copié sans doute vers l'an 700, en Angleterre, par l'ordre de Ceolfrid, abbé de Jarrow (690-716), au même temps et peut-être par le même scribe que le célèbre *Codex Amiatinus* de Florence. Un autre feuillet de ce même manuscrit, contenant, comme les feuillets de Wollaton Hall, des fragments du troisième livre des *Rois*, récemment découvert à Durham par le chanoine Greenwell, est aujourd'hui au Musée britannique (Addit. ms. 37777) et a été reproduit aux planches 158-159 de la *New Palaeographical Society*.

Parmi les autres manuscrits de Lord Middleton, on remarquera encore les suivants, pour lesquels il suffira de résumer l'excellente description qu'en a donnée M. W. H. Stevenson aux pages 212-234 de son *Report* :

I. — *Recueil de poésies latines du XIII^e siècle.*

1 (fol. 1-28 v^o). Extraits, avec gloses, du *Græcismus* d'Évrard de Béthune :

Hic est articulus et pro quidam reperitur,

Verbaque cum motu sibi jungunt diptota, -tum, -tu.
Explicit Ebrardi Grecismus nomine Christi.
Qui dedit Alpha vel O. sit laus et gloria Christo.
Explicit hic scriptus, qui scripsit sit benedictus.

2 (fol. 29-31). Poème anonyme sur la pénitence, attribué à Jean de Garlande, avec commentaire marginal :

[P]eniteas cito, peccator, cum sit miserator

1. *Report on the manuscripts of lord Middleton, preserved at Wollaton Hall, Nottinghamshire.* London, 1911, in-8°, xv-746 pages, 3 sh.

Et cure gratuitas et consuetudo ruine.
 Sit scriptor sanus, sit benedicta manus.
 Explicit liber de modo penitentie. Amen. (115 vers.)

3 (fol. 32-75). *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, avec gloses marginales et interlinéaires.

4 (fol. 75 v^o-78 v^o). Poème de Serlon sur les synonymes latins, imprimé par B. Hauréau dans les *Notices et extraits des mss.*, t. XXVIII, II, p. 429 :

Dactile, quid latitas? Exi; quid publica vitas?

 O ver quando *renis*, trahis eterna thima *renis*.

Incomplet des dix derniers vers. — En marge, début d'un glossaire latin-français.

5 (fol. 78 v^o-80 v^o). *Distinctiones*, attribuées à Radulfus de Longo Campo (cf. B. Hauréau, dans les *Notices et extraits des mss.*, t. XXXIII, II, p. 280) :

Ut medias dic[h]ronas edoctus merce reponas

 Te nolebat *ana* nexisse nuncius *anna*.

6 (fol. 81-90). Poème anonyme sur les synonymes, attribué à Jean de Garlande, ou à Matthieu de Vendôme, ou encore à Geoffrey de Vinesauf :

Ad mare ne videar latices deferre, camino

 Ex utero dicti ge[r]mani sunt uterini.
 Laus tibi sit, Christe, quia codix scribitur iste.
 Explicit, expliciat, ludere scriptor eat.

7 (fol. 91-103 v^o). Poème anonyme sur les *Æquivoca* ou homonymes latins (cf. B. Hauréau, dans les *Notices et extraits des mss.*, t. XXVII, II, p. 58) :

Æquivoca hoc ordine triplici disponere destinavimus...
Augustus, -ti, -lo, Cesar vel mensis habeto

 Æquivoca hec legi. que metri lege coegi,
 Et licebit ista legi pueris, quibus ipsa peregi.
 Atque libet dici, lector, quicunque fuisti,
 In capud Henrici veniat benedictio Christi.
 Explicet, expliciat.

8 (fol. 105-110 v^o). *Distiques moraux* de D. Caton :

Cum animadvertereim quamplurimos homines graviter errare...

Si Deus est animus, nobis ut carmina dicunt

9 (fol. 110 v^o-116 v^o). *Theoduli ecloga* :

Ethiopum terras jam fervida torruit estas

 Desine quod restat, ne desperatio ledat. Explicit.

10 (fol. 116 v^o-128). *Avieni fabulae* (éd. Baehrens, *Poetae latini minores*, t. V, p. 35-69).

11 (fol. 128-139 v^o). *Maximiani elegiae* (éd. Baehrens, *Poetae latini minores*, t. V, p. 317).

12 (fol. 140-159). *Achilléide* de Stace.

13 (fol. 159 à la fin). Partie du poème de Claudien, *De raptu Proserpinae*.

II. — *Miroir ou Évangiles des Domées*, poème inédit de Robert de Gretham ; ms. du XIII^e siècle, comptant 102 feuillets à 2 col. (265 × 190 millim.) et incomplet de la fin (11^e dimanche après la Trinité) :

Grant joie funt trestut de gré
 Tut cil ke Jesus ad salvé,
 E nus seignurs pur Deu amur
 Hastun de fere bon retur

 Publican est qui hunte pert
 E par itant peche en uvert,
 Qui pecche tut uvertement
 En out nuli chastiment.

Il y en a un autre texte plus loin ; voir le n^o III.

III. — *Manuel des pechés*, par William de Wadington ; publié d'après d'autres manuscrits par le Dr Furnivall. Le présent manuscrit, du XIII^e siècle, copié sur 2 col. (265 × 180 millim.), ne commence qu'au vers 2182 :

U par aucune affinité
 A femme ke dust espuser

 Ki prie pur Willam Wuldingdune,
 Ki pur altre prie e hure
 Pur sei meismes bien labure.
 En Deu finisse cest escrit
 En Pere, en Filz, en Seint Esperit.
Explicit.

A la suite (fol. 57-171) se trouve une autre copie, de même main, du

Miroir ou Évangiles des Domées, de Robert de Gretham (cf. P. Meyer, dans la *Romania*, XXXII, 28) :

A sa tre[s]chere dame Aline
 Saluz en la vertu divine.

 Ici finisent les Domées
 Brefment espuns e enditées.
 Ore pri tuz ki l'oënt e dient
 K'il pur Robert de Gretham prient,
 Ki Deus meintenge si sa vie
 Ke par lui seit en sa baillie. Amen.
 Ici termine le Mireur
 Des oinelies la dulcur.

IV. — *Recueil de poèmes, chansons de geste et fabliaux*, en dialecte picard; ms. du XIII^e siècle, en écriture française (300 × 200 milim.), avec initiales peintes.

1 (fol. 1). *Roman de Troie*, de Benoît de Sainte-Maure; les neuf premières pages ont été recopiées au XIV^e siècle.

2 (fol. 158). *Ille et Galeron*, poème de Gautier d'Arras, d'environ 6,000 vers, publié d'après le ms. de Paris, jusqu'ici unique, par MM. E. Löseth (1890) et W. Foerster (1891) :

[A]ïe Dex, Sains Esperis!
 Qu'a la mellor emperreïs
 Qui onques fust, si con jo pins
 Otroi mon service et mon sens.

 Ne mais ce dient li anestre
 Que bon ami mostrer estuet
 Tant d'amor veals con faire puet.

Explicit.

3 (fol. 189). Poème, d'environ 6,500 vers octosyllabiques, du cycle d'Arthur, inspiré de Geoffrey de Monmouth, et dont l'auteur semble être Maître Heldris (Hildric ou Heudri) de Cornouaille, qui se nomme dès le début :

[M]aistres Heldris de Cornualle
 Escrit ces viers trestolt a talle,
 A eals qui sunt conmande et rueve,
 El commencer de suns qu'il trouve

 Benëois soit qui je vos conte,
 Benëois soit qui fist le conte;
 A cials, a celes qui l'oïrent
 Otroit Jhesus cho qu'il desirent.

Explicit.

4 (fol. 224). *Gest Aalixandre*, fragment du grand poème de Lambert le Tort et d'Alexandre de Bernay (éd. Michelant, p. 93-211).

5 (fol. 246 v^o). *Aspremont*, chanson de geste, intitulée dans le ms. : *Gest d'Iaumont et d'Agoulant* :

Plaist vos oïr bone cancon vallant

 Ici fenist que ja plus ne diron.
Explicit.

6 (fol. 306). *La Vengeance Raguidel*, poème de Raoul de Houdenc, publié par Hippeau (1862) et M. Friedwagner (1909) :

[C]e fut el novel tans d'esté
 Que li rois Artus ot esté

 Que Ragidau est bien vengîés.
 Jo ne vuel pas qu'è i vegniés. (6092 vers.)

7 (fol. 338). [*Les souhaits imprudents*,] fabliau inédit, peut-être de Gautier le Leu, et dont le début manque :

Deseur le roit s'est estendus.
 Cil laiens parolent a lui :
 « Amis, ne nos faites anui.

 Si con fist li rois de Tolose,
 Qui traï sa seror germainne
 Por avoir le roi Karlem[ainne]. » (191 vers.)

8 (fol. 339). *Del fol vilain*, fabliau inédit de Gautier le Leu :

[P]uis qu'il vient a vos tos a bel,
 Dire me covient .i. fablel

 De quanque il fisent puis ce di
 Je n'en sai plus ne plus n'en di. (375 vers.)

9 (fol. 340 v^o). *Li provance de femme*, par Gautier le Long [= le Leu?], fabliau publié sous le titre de : *la Veuve*, dans le *Recueil* de Montaignon et Raynaud (t. II, p. 197) :

[S]egnor, je vos vuel castoier,
 Tuit devons aler ostoier

 Je n'i vuel parler plus parfont.
 Feme fait bien que faire doit.
 Li romans faut, dreciés le doit.

10 (fol. 343 v^o). *De l'aventure d'Ardenne*, fabliau de Gautier le

Leu, publié sous le titre : *Du sot chevalier*, dans le *Recueil* de Montaiglon et Raynaud (t. I, p. 220) :

[P]uis que je me vuel apoier
A conter ne a fabloier,
.
Et li sos eut apris a foutre.
A cest mot est li fabliaus oltre.

11 (fol. 345). *De ij. vilains*, fabliau inédit de Gautier le Leu, ainsi que le suivant :

[G]autiers qui fist de Conebert
Et del sot chevaler Robiert
.
Totes les dames mestornées,
Qui ont les maris bons et beax,
Ses honisent par lor lembeax. (182 vers.)

12 (fol. 346). *De Dieu et dou pescour*, fabliau inédit du même :

[G]auters nos dist une proverbe
Del Segnor, qui fait croistre l'erbe
.
Et s'en fu estrais et lassés,
Et li morille en eut asses. (240 vers.)

13 (fol. 347 v^o). *De prestre ki pardi l[es col]les*, fabliau du même, autrement intitulé : *De Connebert*, publié dans le *Recueil* de Montaiglon et Raynaud (t. V, p. 160), mais incomplet ici (84 vers) :

[G]autiers, qui fist *del prestre taint*,
A tant caciet qu'il a ataint
.

14. *De la dame escolliée*, fabliau publié dans le *Recueil* de Montaiglon et Raynaud (t. VI, p. 95), où il compte 618 vers, tandis qu'il en a 679 dans le présent manuscrit.

15. *Des .iiij. comandemens*, fabliau autrement intitulé : *Des putains et des lecheors*, publié dans le *Recueil* de Montaiglon et Raynaud (t. III, p. 175) :

[Un] fabel veritable et cort,
Cortois pur recovrer en cort,
Vos conterai, si l'escoutés,
Car mult doit bien estre escoltés.
Quant Dex ot estoré le monde,
.
De cest conmant li clerc sauvé
Et tuit li chevaler danné. (110 vers.)

16. *Li dis Raoul de Hosdaing*, imprimé en partie par Th. Wright, *Anecdota literaria* (1844), p. 57 :

[E]ncontre le dolc tans qui vient
 Me plaist, por ce qu'il m'en sovient,
 Que je die un fabel novel.

 Ja tant n'iert sages ne cortois,
 Un tel borjon ont li borjois. (126 vers.)

17. *De l'arme qui wagna paradis par plait*, fabliau autrement intitulé : *Du vilain qui conquist paradis par plait*, publié dans le *Recueil* de Montaiglon et Raynaud (t. III, p. 209) :

[N]os trovomes en escriture
 Une mervellose aventure

 Tors va avant et drois a orce,
 Mels valt engiens que ne fait force. (180 vers.)

18. *De la cugnïe*, fable de Marie de France, dont il n'y a ici que les quinze premiers vers :

[U]ns fevres fist une cuignïe
 Dure, trencant et bien forgie,
 Mais onques ne s'en peut aidier

V. — *Le petit saint Graal*, ou *Roman de Joseph d'Arimathie*, de Robert de Borron ; ms. du XIII^e siècle, contenant 76 feuillets à 2 col. (320 × 240 millim.). Début (éd. Hucher, t. II, p. 466) : « Molt durerent longuement cil arbres en tel color e en tel beauté, com vos avez oï deviser... » — Fin : « ... si vint d'autre part .j. autres lions gëuns e fameilleus, qui le voloït la proie tolir... » (éd. Hucher, t. III, p. 306).

DON A L'UNIVERSITÉ DE HARVARD

D'UNE

COLLECTION DE LIVRES RELATIFS A JEANNE D'ARC.

Le 14^e rapport (1911) de M. William Coolidge Lane, bibliothécaire de l'Université de Harvard, à Cambridge (Massachusetts), mentionne en ces termes (p. 21) le don, fait à la bibliothèque qu'il dirige, d'une importante collection de livres relatifs à Jeanne d'Arc :

« Le plus notable don de cette année a été le legs fait par le juge

Francis C. Lowell de ses livres sur Jeanne d'Arc et l'histoire de France au x^v^e siècle, collection qui a une grande valeur à cause du soin éclairé avec lequel elle a été formée. Elle compte plus de cinq cents volumes et brochures, et soixante-cinq de ces volumes ont été formés de brochures reliées ensemble. Une rente a été donnée par M^{me} Lowell pour assurer l'accroissement régulier de la collection. »

MILLÉNAIRE DE CLUNY.

Sous ce titre, l'Académie de Mâcon vient de faire paraître un élégant volume qui conservera d'une façon durable le souvenir des travaux et des fêtes du Congrès d'histoire et d'archéologie tenu à Cluny les 10, 11 et 12 septembre 1910¹. En outre du compte-rendu du Congrès et des excursions et fêtes qui l'ont suivi, on y trouvera le texte de seize mémoires ou communications, dont plusieurs sont dus à nos confrères, relatifs pour la plupart à l'ancienne abbaye de Cluny ou à l'Ordre clunisien; d'autres mémoires formeront un second volume, qui paraîtra prochainement.

Voici la liste des mémoires et communications insérés dans ce premier volume : Manuscrit de Raban Maur offert par saint Maieul à l'abbaye de Cluny (avec fac-similé), communiqué par L. Delisle. — Deux nouveaux cartulaires de Cluny à la Bibliothèque nationale, par H. Omont. — Note sur la rédaction des coutumes de Cluny, dites de Farfa, par Victor Mortet. — De fastorum agiographico ordine imperialis monasterii Pharpensis, par Dom Hildeph. Schuster. — Sur quelques points d'histoire relatifs à la fondation de Cluny, par J. de Valois. — Essai sur quelques particularités des églises romanes bénédictines, par Eug. Lefèvre-Pontalis. — Le porche de Charlieu, par C. Enlart. — L'exploitation agricole des moines de Cluny, par R. Houdayer. — L'abbaye de Cluny et le privilège de l'exemption, par G. Letonnelier. — Note sur un manuscrit du xiv^e siècle sur parchemin provenant de l'abbaye de Cluny (avec fac-similé), par J. Virey. — Les prieurés anglais de l'Ordre de Cluny, par D. L. Guillemeau. — Die schweizerischen Cluniacenserkloester zur Zeit ihrer Blüte, par D. P.-B. Egger. — Les camps de César et les villes nouvelles de la Gaule romaine, par C. Jullian. — L'architecture des Bénédictins en Bourgogne au x^e siècle, par G.-T. Rivoira. — Abélard et Pierre le Vénérable, d'après Dom Gervaise, par A. Penjon. — Un office laïque de l'abbaye. La prévôté et crierie de Cluny, par L. Lex.

1. Mâcon, Protat frères, imprimeurs, 1910 [1912], in-8°, cxxxii et 427 pages, avec 13 planches hors texte.

Le Congrès du millénaire de Cluny avait été organisé sous la présidence d'honneur du regretté Léopold Delisle; une pieuse pensée a fait reproduire en fac-similé la dernière lettre du grand savant, datée du 21 juillet 1910, veille de sa mort, et adressée à M. Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon.

DICTIONNAIRE

DES ARTISTES ET OUVRIERS D'ART DE LA FRANCE.

La série de « Publications pour faciliter les études d'art en France », due à la libérale initiative de M. Jacques Doucet, le fondateur de la Bibliothèque d'art et d'archéologie, vient, après la publication récente de l'*Index du Mercure de France*, de s'enrichir d'un nouveau volume. C'est le premier tome d'un *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France*, publié sous la direction de M. A. Girodie; ce volume, consacré à la *Franche-Comté*, est l'œuvre d'un érudit comtois bien connu, M. l'abbé Paul Brune (Paris, 1912, in-4°, xxix-339 p.). On y trouve par ordre alphabétique les notices biographiques, suivies du catalogue de l'œuvre des artistes et ouvriers d'art nés dans la province, ou s'y rattachant par un lien familial ou artistique jusqu'en 1900. Une bibliographie complète chaque notice et le volume est terminé par un index général alphabétique des noms de personnes et de lieux cités. Il est inutile d'insister sur l'importance d'un pareil dictionnaire pour l'histoire de l'art français et il faut souhaiter la publication prochaine des volumes suivants qui sont annoncés, pour le Poitou, par M. P. Arnauld; le Comtat-Venaissin, par M. le chanoine Requin; la Touraine, par M. L. de Grandmaison; le Lyonnais, par MM. M. Audin et E. Vial; la Champagne, par M. Boutillier du Retail; la Bourgogne, par M. l'abbé Brune; le Béarn et le pays basque, par M. L. Batcave; la Flandre et l'Artois, par M. A. Girodie.

COMMENT LA FRANCE SE PRÉPARAIT A LA GUERRE DE CENT ANS

Dans un livre récent, qui permet d'entrevoir l'un des courants de la pensée moderne, le philosophe Ostwald refuse le nom d'œuvre scientifique à tout travail historique ne servant pas à la préparation de l'avenir¹ et M. Henri Berr demande aussi à l'histoire de se raccorder avec la vie présente, avec la vie vivante². A l'heure où la question de vitalité se pose à tous les esprits, alors que la France se demande si elle est prête à toutes les éventualités, nous voulons faire apparaître un instant la vision du passé pour rendre plus conscients et plus assurés nos efforts présents et nous nous proposons de rappeler de quelle façon la France se prépara à cette grande guerre de Cent ans qui tient tant de place dans nos traditions nationales.

Aussi loin que nous remontions dans l'histoire de notre pays, nous constatons, en lisant les chroniqueurs, que les rois prenaient conseil de leurs fidèles avant d'entreprendre une expédition militaire. Dès le XIII^e siècle, nous trouvons la trace d'assemblées préliminaires d'un caractère plus spécial, rendues nécessaires par la transformation de l'art de la guerre et l'augmentation des effectifs. Il ne s'agissait plus seulement de discuter sur le bien fondé de la résolution prise par le souverain, mais il fallait surtout se rendre compte du montant des ressources disponibles et établir des prévisions sur le chiffre des effectifs et la quantité des approvisionnements³. Sous le règne de Philippe

1. W. Ostwald, *Esquisse d'une philosophie des sciences*, traduit par M. Dorolle. Paris, 1911, in-16. p. 13.

2. Henri Berr, *la Synthèse en histoire, essai critique et théorique*. Paris, 1911, in-8°, p. 248 et suiv. C'était au XVIII^e siècle l'avis d'Helvétius, dont l'une des pensées est ainsi formulée : « Tout ce qui ne sert pas à la postérité est inutile dans l'histoire. »

3. Cf. Frantz Funck-Brentano, *De exercituum commeatibus tertio decimo et quarto decimo saeculis post Christum natum*. Paris, 1897, in-8°.

le Bel, nous remarquons déjà l'attention avec laquelle le gouvernement royal, assisté des hauts dignitaires du royaume, auxquels se joignaient des personnages moins importants, mais mieux informés, gens des Comptes ou du Parlement, prenait soin, avant de partir en campagne, de bien connaître les recettes à venir et les dépenses nécessaires¹. Nous trouvons d'ailleurs dans les archives, aujourd'hui mieux explorées, un certain nombre de documents issus de ce désir de connaître l'ensemble des ressources du royaume à une époque déterminée. Leur importance n'a pas échappé aux historiens et plusieurs de ces textes ont été publiés et commentés². Récemment, M. le colonel Borrelli de Serres a bien montré l'utilité qu'offrent dans leur ensemble ces « exposés de situation »³.

Tous les documents de cette nature n'ont cependant pas été signalés. Nous nous proposons d'en faire connaître quelques-uns d'inédits, qui, par l'intérêt qu'ils présentent, sont dignes de figurer à côté de ceux qu'ont publiés MM. de Boislisle et Moranvillé. Ces documents sont conservés aujourd'hui aux archives départementales de la Côte-d'Or, à Dijon. Nous les avons recueillis au milieu des magnifiques et nombreuses archives de la Cour des comptes de Bourgogne, où nos recherches nous ont permis de trouver non seulement d'autres documents inédits qui feront l'objet de travaux ultérieurs, mais aussi de rencontrer quelques pièces connues et publiées par les Bénédictins au XVIII^e siècle et perdues de vue depuis cette époque⁴. La question de savoir

1. Cf. les mémoires imprimés par Boutaric dans les *Notices et extraits*, t. XX, 2^e partie, et particulièrement le mémoire attribué à Mouche (Arch. nat., J 654, n° 16) et étudié de nouveau par M. Fr. Funck-Brentano dans la *Revue historique*, t. XXXIX, 1889, p. 326-348. Ces documents, par leur nature et les circonstances qui les ont fait concevoir, se rattachent étroitement à ceux que nous publierons.

2. Arthur de Boislisle, *le Budget et la population de la France sous Philippe de Valois*, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. XII, 1875, p. 86-94, 181-190, 199-207, 232-240; H. Moranvillé, *Rapports à Philippe VI sur l'état de ses finances*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLVIII, 1887, p. 380-395; H. Moranvillé, *Note sur des rapports financiers adressés à Philippe VI*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, t. LIII, 1892, p. 111-114; H. Moranvillé, *Notes de statistique douanière sous Philippe VI de Valois*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, t. LXIV, 1903, p. 567-576.

3. *Recherches sur divers services publics du XIII^e au XVII^e siècle*. T. II : *Notices relatives au XIV^e siècle*. Paris, Picard, 1904, in-8°, p. 305-315.

4. Par exemple, dans B 11921, la lettre close adressée par Philippe VI à son

pourquoi ces documents d'un caractère général sont conservés à Dijon se pose immédiatement ; mais il est facile de la résoudre. Les rois Louis X, Philippe V, Charles IV et Philippe VI épousèrent des princesses bourguignonnes et, à la faveur de ces unions, sans aucun doute, un grand nombre de personnages originaires de Bourgogne eurent accès à la cour des derniers rois capétiens et du premier souverain valois. Au premier rang figurent de grands seigneurs dont le rôle fut considérable dans l'histoire du temps : Jean des Barres, maréchal de France ; Mile de Noyers¹, maréchal de France, grand bouteiller et porte-oriflamme de France ; Geofroi de Charni, porte-oriflamme de France. A côté de ces personnages bien connus, nous pourrions citer une cinquantaine d'autres officiers ou commensaux de la cour qui prirent part aux affaires publiques². Parmi tous ces noms, nous retenons le plus illustre, celui de Mile de Noyers. Nous pensons en effet que les documents dont nous allons parler proviennent de ses archives personnelles constituées pendant une longue vie consacrée au service de plusieurs rois. L'une de ces pièces, réunies jadis sous la cote « affaires meslées » parce qu'elles ne pouvaient se rattacher à aucun fonds bourguignon, est adressée à « mon tres chier seigneur le sire de Noyers » et les autres ont vraisemblablement été aussi en la possession de ce grand personnage qui assistait aux plus secrets conseils du roi et qui ne devait rien ignorer des affaires d'Etat. D'ailleurs, il n'y a pas là un fait nouveau. Nous savons que les principaux ministres du roi Philippe le Bel s'étaient constitué un fonds d'archives du plus haut intérêt et, pour eux-mêmes, de toute utilité³ ; et c'est là une tradition qu'ils n'inaugurèrent certainement pas parce qu'elle s'impose à tous ceux qui prennent une part active aux affaires publiques⁴. Connaissant l'origine des parchemins,

filis Jean, le 20 octobre [1341], au sujet des affaires de Bretagne (cf. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. III, 1906, p. 439, d'après Dom Morice, *Preuves*, t. I, 1425), et le projet de traité de 1342 (*Ibid.*, p. 446, d'après Dom Morice, *Preuves*, t. I, 1426-1427). Nous avons fait photographier la belle lettre close de Philippe VI.

1. Noyers, Yonne, ch.-l. de cant.

2. Cf. Ernest Petit, *les Bourguignons de l'Yonne à la cour de Philippe de Valois*. Auxerre, 1899, in-8° (extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 2^e sem., 1898).

3. Cf. Ch.-V. Langlois, *les Papiers de Guillaume de Nogaret et de Guillaume de Plaisians au Trésor des chartes*. Paris, 1908, in-4° (*Notices et extraits des mss. de la Bibl. nat. et autres bibliothèques*, t. XXIX).

4. Au début du xix^e siècle, une ordonnance royale de Louis XVIII prescrivit

il nous est possible d'étudier maintenant ces documents en eux-mêmes.

L'histoire des origines et des premières années de la guerre de Cent ans devait séduire les historiens, aussi ne manquons-nous pas de mémoires particuliers et de travaux d'ensemble pour étudier cette période si vivante de la première moitié du xiv^e siècle¹, durant laquelle notre pays dut s'engager dans de formidables aventures au moment même où la transformation administrative et quelques changements dans l'état social eussent exigé pour lui de longues années de paix. Parmi les nombreux auteurs d'œuvres intéressantes, M. Déprez a spécialement étudié les préliminaires de la guerre au point de vue diplomatique², M. de La Roncière a magistralement exposé l'épopée maritime³ et M. Viard a complété par un bel ensemble de publications, qui constituent la base d'une future histoire de Philippe VI⁴, son travail déjà ancien, mais toujours égal en valeur, sur les *Ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois*⁵. Nous connaissons donc suffisamment les négociations, les faits de guerre sur terre et sur mer, les secours financiers donnés aux rois par leurs sujets, mais, n'ignorant pas que la destinée des expéditions militaires dépend en général des mesures prudentes prises avant la mise en mouvement des armées, nous aimerions savoir ce que firent les rois de France au xiv^e siècle lorsque les circonstances leur imposèrent la nécessité de faire la guerre, et il nous serait utile de saisir le caractère des délibérations tenues dans leurs conseils, de savoir, en un mot, comment la France se préparait à la guerre. Les quelques documents que nous allons faire connaître semblent de nature à nous bien renseigner sur ce point.

la vérification de tous les papiers laissés après leur mort par tous les chefs de grands services civils et militaires. Pour la marine, dès instructions en ce sens, inspirées de l'article 633 de l'ordonnance du 25 mars 1765, ont été adressées le 21 novembre 1865 à tous les préfets maritimes.

1. Cf. A. Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, I, 4. Paris, 1904, in-8°, n° 3093 et suiv.

2. E. Déprez, *les Préliminaires de la guerre de Cent ans. La papauté, la France et l'Angleterre (1328-1342)*. Paris, 1902, in-8° (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 86).

3. Charles de La Roncière, *Histoire de la marine française*. T. I : *les Origines*, 2^e éd. Paris, 1909, in-8°.

4. Cf. A. Molinier, *op. cit.*, n° 3168, 3172, 3174, 3175, 3236.

5. Jules Viard, *les Ressources extraordinaires de la royauté sous Phi-*

I. — SOUS CHARLES IV LE BEL (EN 1327)¹.

Le premier document que nous présentons ne porte pas de date. L'écriture et le parchemin peuvent être attribués au premier quart du XIV^e siècle. Le titre est : « C'est l'avis de ce qui porra faillir pour la guerre, susposé que guerre se face ». La première pièce de parchemin fait connaître l'effectif nécessaire à la future expédition et le montant des gages de toute cette armée, ainsi que les dépenses qui seraient occasionnées par les « garnisons », c'est-à-dire pour l'approvisionnement de l'armée. Au verso, en encre plus jaune, nous lisons quelques lignes démontrant l'utilité de faire ces approvisionnements dans les pays du Midi. Une seconde pièce de parchemin, cousue à la première, porte au dos le titre : « Pour les galées » et la trace d'un cachet de cire rouge. C'est un avis donné au sujet de la formation d'une petite flotte de huit bâtiments. Ces navires sont des « huissiers » et les sommes sont évaluées en florins, puis en livres parisis. Il s'agit donc d'une flotte levantine qui serait louée au roi de France et c'est probablement un Génois qui a présenté ces propositions.

Nous pensons qu'il s'agit ici de la guerre de Gascogne, à laquelle Charles IV se prépara dès le début de l'année 1327² et qui d'ailleurs n'eut pas lieu réellement, puisqu'elle ne fut signalée que par quelques escarmouches. Pour une guerre de Gascogne, il était logique de conseiller au roi de s'approvisionner dans les pays du Midi. Nous savons aussi que, pour cette guerre de Gascogne, les envoyés du roi recevaient des promesses de subside, « supposé qu'il y eût guerre en Gascogne et non autrement »³, expressions qui ont quelque rapport avec le titre de notre document.

lippe VI de Valois, dans la *Revue des questions historiques*, t. XLIV. Paris, 1888, in-8°, p. 167-218.

1. Archives départementales de la Côte-d'Or, B 11875. Pièces justificatives, n° 1.

2. Cf. le mandement du 23 janvier 1327 (Arch. nat., J 623, n° 104), imprimé par M. Fr. Funck-Brentano, *De exercituum comitatibus*, p. 60-63, dont un fragment copié dans le registre Croix a été publié sans date par J. Petit, *Essai de restitution des plus anciens mémoires de la Chambre des comptes de Paris* (Bibl. de la Faculté des lettres, t. VII). Paris, 1899, in-8°, n° 472, et p. 203, n° XXXIX.

3. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX. Toulouse, 1886, in-4°, p. 445.

Cette pièce montre que le gouvernement royal s'entourait de tous les renseignements utiles à la préparation à la guerre. On savait à l'avance quel pourrait être l'effectif de l'armée de terre et de l'armée de mer; la quantité des approvisionnements était prévue et l'on cherchait à connaître en quelle partie du royaume ils seraient achetés. Tout en nous montrant comment le roi se préparait à la guerre, ce document nous apprend aussi quelle était la force d'une armée mobilisée pour une guerre au début du XIV^e siècle et quelle somme coûtait une expédition militaire sur terre et sur mer.

II. — AU TEMPS DE PHILIPPE VI DE VALOIS (EN 1329, FÉVRIER-MARS).

Beaucoup plus intéressant, mais toujours non daté, est notre second document¹ qui a pour titre : « Une ordenance que li Roys fist pour aler en Gascoine ». On parle dans cette pièce des « receveurs d'Anjou, du Maine, de Valois, de Chartres et des autres terres que tenoit le Roy avant que il feust roys ». Ce roi est donc Philippe VI de Valois, fils de Charles de Valois, régent du royaume à la mort de Charles IV, le 1^{er} février 1328, roi le 1^{er} avril 1328, sacré le 29 mai de la même année. On invoque une dette de la ville de Toulouse « pour la subvencion de ce darrenier host de Flandres »² et immédiatement après on prévoit les recettes de « la subvencion de toute la seneschaucie de Thoulouse pour ce présent host de Guascoigne ». Il s'agit donc de la guerre de Gascogne, à laquelle on songeait au début de l'année 1329 et qui n'eut d'ailleurs pas lieu. Les premières mesures prises pour la préparer datent des mois de février et mars 1329 et nous pensons que cette « ordenance » fut écrite à cette époque. Elle est postérieure au 29 janvier 1329, date à laquelle l'abbé de La Grasse fut condamné à l'amende de 30,000 livres à laquelle il est fait allusion dans ce document³. Elle est antérieure au mois d'avril 1329, date de l'absolution des héritiers du chancelier Jean de Cherchemont poursuivis judiciairement, auxquels on se propose

1. Archives départementales de la Côte-d'Or, B 11733. Pièces justificatives, n° 11.

2. La guerre de Flandres signalée par la victoire de Cassel le 23 août 1328.

3. Cf. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 417, n. 3.

encore de réclamer une somme fixée à « dix mille livres »¹. Ajoutons que la mention concernant la ferme des quatre deniers pour livre tenue par Michel Beth ne nous permettrait pas de dépasser l'année 1330 si nous n'étions déjà fixé sur la date de 1329. En effet, Michel Beth tint cette ferme de 1327 à la Saint-Remi 1330².

Après quelques lignes faisant connaître les sommes nécessaires à l'organisation et à l'entretien de l'armée, nous lisons : « Pour poier les sommes dessus dites semble que l'en pourroit recouvrer deniers en la manière qui s'ensuit », et notre document prend alors une valeur exceptionnelle. C'est qu'en effet tous les détails qui suivent nous permettent non seulement de rendre hommage à l'esprit prévoyant du gouvernement royal, mais nous fournissent aussi le moyen de connaître l'ensemble des ressources du royaume à une époque bien déterminée. Revenus ordinaires et extraordinaires, tous sont énumérés ; il faudrait écrire un petit livre pour bien commenter ce document qui sera très utile aux historiens de Philippe VI.

III. — APRÈS 1330.

Notre troisième document³ est également sans date et ne porte que le titre incomplet : « Mémoire pour, etc. ». Nous pensons qu'il peut avoir été écrit vers 1330. On y parle du roi de Navarre ; or, ce titre ne peut apparaître qu'après le mariage de la fille du roi Louis X, Jeanne, avec Philippe, comte d'Évreux, en février 1327, et le couronnement du nouveau roi le 27 mars 1327. La mention concernant l'amende de Montauban a pour origine un jugement du Parlement, en date du 9 septembre 1321, infligeant à cette cité une amende pour laquelle elle avait composé moyennant une certaine somme⁴. De même les habitants de Caen avaient été condamnés, le 25 janvier 1326, à payer 25,000 livres tournois d'amende pour avoir commis des violences à main armée contre Oudard de Chambly, doyen de Saint-Aignan d'Orléans⁵.

1. Cf. Jules Viard, *les Journaux du Trésor de Philippe VI de Valois*. Paris, 1899, in-4°, p. 16, n. 2 (*Collection des documents inédits*).

2. Cf. Jules Viard, *les Journaux du Trésor...*, n° 646, p. 123.

3. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11715. Pièces justificatives, n° III.

4. *Les Olim*, éd. Beugnot (*Collection des documents inédits*), t. II (1867), n° 6502, p. 386-395.

5. *Ibid.*, t. II (1867), n° 7768, p. 608-609.

Ce document a le même caractère que le précédent. On prévoit quelles seraient les ressources disponibles pour couvrir les frais d'une expédition militaire. Au dos, en encre plus noire, se trouvent quelques indications concernant l'effectif de l'armée, les gages des combattants, les dépenses de l'hôtel du roi durant la campagne, les approvisionnements. On ne parle pas encore des dépenses de l'hôtel de Jean, duc de Normandie depuis le 17 février 1332. Mais à la place du chiffre qui devrait représenter la recette provenant des bailliages normands, on a écrit « riens et pour cause ». Peut-être sommes-nous en 1332 et la Normandie, apanage du jeune duc, n'envoie plus de recettes ordinaires au trésor royal. Nous remarquons aussi que, dans un mémoire présenté au roi en 1344, il est dit : « Très puissant et très redouté seigneur, vous seustes vostre estat et de vostre royaume, l'an MCCCXXXII, lequel monta 378,750 l. t. par an »¹. Le total prévu dans notre document est 438,000 livres, mais, n'ayant pas de détails dans le mémoire de 1344, nous ne pouvons établir de comparaisons. Quelques chiffres ont été postérieurement corrigés en encre plus noire, ce qui nous prouve que les documents de cette nature étaient consultés et utilisés plusieurs années après leur rédaction.

IV. — EN 1339.

Notre quatrième document² a été écrit à la Chambre des comptes le jeudi 4 mars 1339. Un titre au dos du parchemin nous fait connaître cette date précise. Le titre principal est : « C'est l'avis de ce que il porroit faillir pour les guerres jusques à la Saint-Michel (29 septembre) MCCCXXXIX. » L'effectif prévu est considérable puisque le roi compte avoir sous ses ordres, à la belle saison, dix mille hommes d'armes et quarante mille fantassins. Durant les mois de mars, avril et mai, des forces moins imposantes garderaient les frontières du royaume. Nous ne possédons pas le détail des recettes prévues pour faire face à ces dépenses qui devraient atteindre la somme énorme pour l'époque d'un million deux cent soixante mille livres. Le mémoire

1. H. Moranvillé, *Note sur des rapports financiers adressés à Philippe VI*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, t. LIII, 1892, p. 111-112.

2. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11715. Pièces justificatives. n° IV.

escompte seulement cent mille livres de recettes provenant des décimes et quatre cent vingt mille livres, produit du monnayage. Les recettes ordinaires paraissaient tout à fait insuffisantes, aussi nous lisons au dos du parchemin quelques projets de circonstance intitulés : « Ce sont les voies par les queles il samble que le Roy porroit avoir deniers ». Dans ces lignes, rien de nouveau. Depuis longtemps, la royauté avait recours aux moyens qui lui sont alors proposés pour se procurer de l'argent. L'assemblée de hauts personnages, tenue à la Chambre des comptes, aussi bien que toutes celles qui s'étaient jusqu'alors réunies pour résoudre les mêmes difficultés, a senti qu'un impôt extraordinaire ne pouvait être exigé sans le consentement de ceux qui le paieraient ; aussi décida-t-on de réunir soit une grande assemblée à Paris, soit des assemblées locales pour faire connaître aux populations l'urgence de cette demande de subside. On ne tint pas à Paris de grande assemblée que nous aurions appelée États-Généraux. Le gouvernement royal préféra parler aux populations dans des assemblées régionales qui furent réunies conformément à la répartition fixée dans notre document. Nous avons retrouvé l'acte¹ par lequel les nobles des bailliages de Vermandois, Amiens et Senlis accordent un subside au roi². C'est un document intéressant par les détails qu'il fournit sur la nature de cet impôt qui, suivant un tarif fixé, devait être prélevé sur le prix de vente de diverses denrées et être recueilli pendant un an et demi, depuis Pâques 1341³, par les soins et sous la surveillance des seigneurs. Cette forme de subside et les dispositions prévues pour sa perception n'ont plus, en 1340, un caractère de nouveauté. Depuis le début du xiv^e siècle, les rois de France avaient eu souvent recours aux impôts perçus sous le contrôle des seigneurs, sur le prix de vente des denrées.

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11715. Pièces justificatives, n° V.

2. Cet acte était considéré comme perdu. Cf. Viard, *Un chapitre d'histoire administrative. Les ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois*, dans la *Revue des questions historiques*, 23^e année. Paris, 1888, in-8°, p. 185, en note. Les archives de la Côte-d'Or possèdent aussi une copie (B 11715) de l'acte du 25 avril 1341, par lequel le roi fait savoir que la ville de Paris lui a accordé un subside de même nature (éd. : *Ordonnances des rois de France*, t. XII. Paris, 1777, in-fol., p. 64-66, d'après le Mémorial B de la Chambre des comptes de Paris, fol. 160 v°).

3. 8 avril 1341.

Le document que nous venons de présenter nous montre le roi de France, entouré de l'élite de son royaume réuni à la Chambre des comptes, cherchant toutes les mesures capables de le mettre en état de soutenir une grande guerre. Nous avons suivi la réalisation, dans une partie du royaume, des idées exprimées dans notre mémoire au sujet de la perception d'un impôt extraordinaire. Il nous est possible d'entrevoir aussi à quoi furent utilisées les sommes prévues pour les « galées et les barges », c'est-à-dire pour la flotte.

Deux mémoires, dont le premier est déjà connu des historiens, prouvent que, malgré les efforts faits par les rois de France pour entretenir une flotte, on devait, dans les circonstances graves, avoir recours aux flottes mercenaires montées par des Génois. Les gens compétents, amiraux français ou capitaines génois, organisateurs d'armées de mer, donnaient leur avis au roi. Les premiers exposaient le plan de campagne qu'ils avaient conçu pour le plus grand bien du roi et du pays et les autres joignaient aux bons conseils quelques avis intéressés tendant à faire préférer une escadre génoise aux navires construits dans les ports français. M. de La Roncière date de 1339 et attribue à l'amiral Nicolas Béhuchet le premier de ces mémoires concernant les moyens de détruire la marine anglaise par une guerre de détail, afin de faciliter la prochaine invasion des îles Britanniques¹. C'est un document tout à fait curieux qui mérite une réimpression exempte de lacunes². La seconde pièce que nous publions est inédite³. Elle est vraisemblablement de la même époque et a pour titre : « Un avis que aucune personne a donné » et est adressée : « A mon très chier seigneur le sire de Noyers ». Le personnage qui l'a rédigée est certainement un homme très au courant des choses de la mer. Il dispose d'une grande autorité auprès des capitaines des navires génois qu'il s'engage à mettre au service du roi de France ; il est sans doute

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11875. Pièces justificatives, n° VI. Cf. Ch. de La Roncière, *Quatrième guerre navale entre la France et l'Angleterre (1335-1341)*. Paris, 1898, in-8° (extrait de la *Revue maritime*, février 1898), p. 37-38, et *Histoire de la marine française*. T. I : *Les Origines*, 2^e éd. Paris, 1909, in-8°, p. 434.

2. Il est publié, avec quelques fautes et sous la date approximative de 1350, par M. Jules d'Arbaumont dans la *Revue des Sociétés savantes des départements*, 4^e série, t. V (1867), 1^{er} sem., p. 436.

3. Arch. de la Côte-d'Or, B 11875. Pièces justificatives, n° VII.

Génois lui-même. Les renseignements qu'il donne sur les frais d'appareillage et d'entretien d'une galée royale méritent d'être retenus. Son mémoire nous montre aussi que les « seingneurs », les commandants des navires, posaient leurs conditions avant tout engagement et cherchaient avant tout leur profit personnel et celui de leurs hommes. De tels marchandages justifient les efforts faits par Philippe VI pour posséder une flotte à lui, équipée dans les ports français. L'auteur de ce mémoire avait raison de s'adresser au sire de Noyers. L'autorité de ce personnage, garantie par son âge et son expérience, était considérable et le roi de France tenait le plus grand compte de ses conseils.

Les documents que nous venons de faire connaître répondent bien à la question que nous posions au début de cette notice, puisqu'ils ont tous pour objet la préparation à la guerre et nous apprennent quelles mesures prenait le roi en cette circonstance. La principale préoccupation était de trouver de l'argent, et nous ne sommes pas étonné de lire au dos de l'un de ces parchemins : « Escrit fait en la Chambre des comptes ». La guerre absorbait tous les revenus ordinaires et il fallait toujours avoir recours aux revenus extraordinaires provenant des impositions de nature diverse, plus ou moins librement consenties par les populations. La lecture de ces documents et la connaissance des faits précis qu'ils nous enseignent, au milieu desquels se dégage l'impression que la guerre est déjà un fardeau trop pesant pour les états, nous permet de constater une fois de plus que ce sont ces guerres et les énormes dépenses qu'elles entraînaient qui ont modifié très sensiblement l'histoire dès la fin du XIII^e siècle et les conditions de la vie des peuples. Il nous a toujours paru que l'expédition d'Aragon, entreprise par Philippe le Hardi, sans de justes raisons, fut la première guerre d'un état contre un état telle qu'on la pourrait concevoir de nos jours. Quelques années plus tard, la guerre de Flandre avait aux yeux des deux belligérants un caractère national et les impôts exigés de tous rendaient plus nette encore la nature du conflit. Le résultat des subventions réclamées d'année en année fut la révolte de 1315. Nous voyons dans nos documents combien Philippe VI avait de peine à se procurer l'argent nécessaire. Au milieu du XIV^e siècle, nous assistons à des révolutions populaires plus graves encore qu'au temps de Louis X. La nationalité française

était à peine constituée que des luttes trop souvent stériles venaient ainsi absorber le meilleur de ses forces. En songeant que la cause de cet affaiblissement de la vitalité d'une nation est de nos jours aussi menaçante qu'au ^{xiv}^e siècle et en remarquant qu'en somme les mesures prises pour se mettre en garde contre ses effets sont les mêmes : recherche de crédits, approvisionnements, plans de mobilisation, entretien des flottes, nous sommes obligés d'avouer que l'humanité continue à s'accabler elle-même et pourtant malgré elle, et que certaines difficultés n'ont encore qu'une solution. Nous avons du moins l'avantage sur nos devanciers de pouvoir mieux connaître ces inexorables nécessités en étudiant leurs manifestations dans tous les temps, et c'est déjà là un gage de prochaine victoire.

Maurice JUSSELIN.

IA⁴ (1327).

C'EST L'AVIS DE CE QUI PORRA FAILLIR POUR LA GUERRE
SUSPOSÉ QUE GUERRE SE FACE.

Premement, pour mil homes d'armes² par ix mois avant la venue du Roy, xv^m l. t. pour chacun mois, valent par les ix mois vj^{xxv} l. t.

Item, pour iiij^m sergens de pié par le dit temps, vj^m l. t. pour chacun mois, valent liij^m l. t.

¶ Somme jusques à la venue du Roy, ix^{xxix} l. t.

Item, pour les gens d'armes qui seront en la guerre avec le Roy, compté dedenz les establies, l'alée du Roy et sa demorée et son retour, par v mois en commencens au mois de may.

Premement, pour les gaiges de v^m hommes d'armes par le dit temps au pris dessus dit, valent iij^{lxxv} l. t.

Item, xx^m sergens de pié par les diz v mois et au pris dessus dit, qui font xxx^m l. t. par mois, comptez dedenz les establies et le dit mois de may, valent par le dit temps vij^{xx} l. t.

¶ Somme depuis la venue du Roy, v^{xxv} l. t.

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11875. Parchemin de 0^m415 sur 0^m195. Anciennes cotes : « Affaires mêlées, sans date, cote XXXI », et « Layette 148, liasse 1, cote 1932 ».

2. Mot ajouté en interligne en encre jaune.

Somme toute des gaiges des gens d'armes et sergens de pié par les temps dessus diz, vij^exliij^m l. t.

Item, les despenz du Roy et de ses genz lui estant en la guerre v^e l. t. par jour, qui font xv^m l. t. par mois, valent par les v mois lxxv^m l. t. senz les garnisons.

Item, pour charroiz amener, engins, tantes, pavillons, artillerie, pour les despenz de ceux qui les menront et des maistres qui les gouverneront et pour autres menues choses, pour tout, x^m l. t.

¶ Somme pour despenz et charroy senz les garnisons, iiij^{xx}v^m l. t.

Item, pour garnisons de vivres par les diz v mois.

Premement, pour environ ij^m tonneauls de vin, le tonneaul prisié c s. t., valent x^m l. t.

Item, pour environ m muis de blé à la mesure de Paris, le muy prisié vj l. t., valent vj^m l. t.

Item, pour mv^e muys d'avoinne. le muy prisié iiij l. t., valent vj^m l. t.

Item, pour feins, environ v^e l. t.

Item, pour environ xxx^m l. de cire, le millier prisié iiij^{xx} l. t., valent ij^miiij^e l. t.

Item, pour iiij^m pors baconnez et salez qui cousteront environ iiij^m l. t.

Item, pour ij^m bues, c s. la pièce, valent x^m l. t.

Item, pour iiij^m moutons, x s. la pièce, valent ij^m l. t.

Item, pour iiij^m pors, xx s. la pièce, valent iiij^m l. t.

Item, pour poiz, feves, vin aigre, vins, sel, frommaiges et autres menues choses, environ m l. t.

Somme des garnisons, xliij^mix^e l. t.

¶ Somme des despenz du Roy, du charroy et des garnisons, vj^{xx}ix^mix^e l. t.

¶ Somme toute pour la dicte guerre, tant pour gaiges comme pour despenz. viij^exliij^mix^e l. t.

[*Au verso, en encre plus jaune :*]

Et pour toutes ses garnisons faire le Roy i ordenera cui que il voudra. Les garnisons de blé, de vins et d'avoignes se porroient faire en Thoulousain, en Agenoiz et en Aubigoiz sus riches prelas et abbayes, senz riens prendre sus le commun.

Item, il samble bon de faire les garnisons de toutes chars en Beart et es fores du Roy en Thoulousain et aussis pois et feves ou pais.

Item, cire à Montpellier.

I B¹.

POUR LES GALEES.

Pour ij^e hommes d'armes, xij florins le mois pour chacun, montent pour vj mois xiiij^miiij^e florins.

Item, pour viij huissiers, v^e florins pour chacun le mois, montent pour vj mois xxiiij^m florins.

Somme toute, tant de gens d'armes comme de huissiers, pour vj mois xxxviiij^miiij^e florins.

Et montent les gens d'armes vij^mij^e lbr. par. et les huissiers xij^m lib. par.

Et monte tout xix^mij^e lbr. par.

Item, la croissance d'un mois pour ij^e hommes d'armes monte ij^mv^e florins et pour huissiers iiij^m florins.

Item, la croissance de demi florin le mois pour chacun homme d'armes, montent les ij^e hommes d'armes pour vij mois vij^e florins.

Somme de ceste creue, vii^mvij^e florins, valent iiij^m vj^e lb. par.

Somme toute, tant de la creue comme des autres choses dessus dictes, xlv^mvj^e florins, valent xxij^mviiij^e lbr. par.

II² (1329, février-mars).UNE ORDENANCE QUE LI ROYS FIST POUR ALER EN GASCOINE³.

Li Roys ha ordené pour aler aveques lui en ceste guerre de Gascoigne, se il y va, v^m hommes d'armes à cheval et xvij^m hommes de pié, desquels seront prins en France iiij^m hommes de cheval et en la Langue d'Oc m hommes et les xvij^m hommes de pié.

Les iiij^m hommes de cheval pris en France pevent monter par jour x s. t. l'un par l'autre, ij^m l. t. par jour. Valent le mois lx^m l. t. Et font pour iiij mois ij^exl^m l. t. Et pour v mois iiij^e mil livres t[ournois].

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11875. Parchemin de 0^m195 sur 0^m165, lié au précédent parchemin par un lien en parchemin. Au dos, trace d'un cachet rouge.

2. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11733. Vélín de 1^m08 sur 0^m20, composé de deux peaux cousues ensemble. Anciennes cotes : « Affaires meslées, sans date, cote XL », et « Layette 148, liasse 1, cote 1941 ».

3. Titre écrit au verso.

Item, les mil hommes d'armes pris en Langue d'Oc, au pris dessus dit, valent par jour v^e l. t., qui font pour un mois xv^m l. t. Valent pour iij mois $xlvm$ l. t.

Item, les xvj^m hommes de pié, xij p[ar]is[is] pour chascun, font par jour m l. t. Valent pour un mois xxx^m l. t., qui font pour iij mois $iiij^{xx}x^m$ l. t.

Somme pour le temps dessus dit, $iiij^{xxxv}m$ l. t.

Item, pro hospitio, xxx^m l.

Item, pro garnisionibus.

Item, l'armée de la mer.

Pour poier les sommes dessus dites semble que l'en pourroit recouvrer deniers en la maniere qui s'ensuit.

Premierement, le receveur de Thoulouse se est chargé de délivrer dedens ceste Penthecouste prochaine lx^m l. t. Et pour ce faire li est assignée sa receverie de Thoulouse. Item, environ $iiij^m$ l. que la ville de Thoulouse doit pour la subvencion de ce darrenier host de Flandres. Item, la subvencion de toute la seneschaucie de Thoulouse pour ce présent host de Guascoigne. Item, x^m l. t. d'une amende de parlement en quoi est condempné *maistre Raymont Richart*¹.

Item, le receveur de Bigorre doit finer de vij^m à $viiij^m$ l. t. dedens la dicte Penthecouste ou environ *la moitié et l'autre à la Magdeleine*, et li est assigné sa recepte et la subvencion de la seneschaucie de Bigorre pour la dicte guerre de Guascoigne *et v^m l. de une composition fette en la dicte conté*.

Item, le receveur de Roergue, *environ xij^m l. et plus*.

Item, le receveur de Carcassonne, xxx^m l. t. *dedens la Pentecouste et xx^m l. la guerre durant*.

Item, le receveur de Beauquaire, *Marquis Scatisse*, $viiij^m$ l. t. à la xv^e de Pasques prochaignes *et xij^m l. t. la guerre durant*.

Item, le receveur de Pierregort	} (<i>fera xvj^m l. t. pour les ij receptes, la moitié à présent et l'autre moitié la guerre durant</i> ²), x^m l. à la Penthecouste.
Item, le receveur de Cahours	

Item, le receveur de Xaintonge	} (<i>il aura assés à faire à Xainctes et environ</i>), <i>Jehan de Probolain, receveur en ces deux lieux</i> .
Item, le receveur de Poitou	

1. Tout ce qui est imprimé en italique a été ajouté d'une autre main.

2. Les mots entre parenthèses sont rayés.

Item, le receveur d'Angoulesme.

Item, le receveur d'Auvergne, Jehan de Saint-Sauveur, x^m l. t., moitié à présent et l'autre moitié la guerre durant.

Item, la debte des Chauchez et de frères Giraut Gaite. Devroient bien aidier de x^m l. sur ce qu'il doivent.

Item, le receveur de Champagne, xv^m l. t., moitié à présent et l'autre moitié la guerre durant.

Item, le receveur de Mascon, avec la finance de ij^mvj^c l. que les changeurs de Lyons ont fait à présent, v^m l. t. dedens la Pentecouste.

Item, le receveur de Lille et de Douay.

Item, les iiij bailliz de Normandie, xv^m l. t. Item, iiij^m l. pour la subvencion passée. Item, pour le fouaige qui sera coelli cest aoust present, xv^m l. t. *I ne sera mayz devant III anz.*

Item, les receveurs d'Anjou, du Maine, de Valois, de Chartres et des autres terres que tenoit le Roy avant que il feust Roys, xij^m l. t.

Item, le receveur de Paris.

Item, le receveur de Senliz, iij^m l. t.

Item, le receveur de Vermendois, iiij^m l. t.

Item, le receveur de Amiens, iiij^m l. t.

Item, le receveur de Senz, iij^m l. t.

Item, le receveur d'Orliens. Pour les ventes et autres rentes que soloit tenir la roine Climence.

Item, le receveur de Bourges, iij^m l. t.

Item, le receveur de Tours, iiij^m l. t.

Item, Michel Bet, qui tient la ferme des iiij d. pour livre des marchandises portées hors du royaume, xij^m l. que il presta à présent. Et si paiera les termes des fermes qu'il tient qui escherront la guerre durant, qui ce puet monter à environ xij^m l. t.

Item, Thot et Venne Guy, receveurs des deniers deuz au Roy pour la pez de Flandres et des biens des baniz et des mors, xx^m l. t. dedens la (Ascencion) quinsainne de Pasques et xx^m l. la guerre durant.

Item, Bonat Ottovian et ses compaignons, qui tiennent la ferme des c s. pour cent livres que les Lombars doivent, v^m l. t. dedans la quinsainne de Pasques.

Item, de ceux qui tiennent la ferme du denier et obole pour livre.

Item, ceuls qui tiennent les fermes des iiij deniers pour livre des marchandises portées hors du royaume, excepté cele que Michel

Bet tient, x^m l. t. Amiens et Flandres, Vermendois, Chaumont et Vitri, Normandie, Xanctonge et la Rochelle et en soit parlé à Nicole Beuchet, à qui elle est baillée et que elle puet valoir quar il la doit avoir baillée.

Item, ceus qui lievent les finances des acquez des églises et des fiez.

Item, l'amende de xxx^m l. que l'abbé de la Grace doit pour amende du Parlement.

Item, les autres amendes de Parlement.

Item, l'amende de l'evesque de Lengres.

Item, la finance de Montflanquin, environ xx^m l. t.

Item, la finance de Montauban. dont il offrent x^m l. t.

Item, la finance de la ville d'Angers, qui monte vj^m l. t.

Item, la finance de Laon.

Item, les deniers qui sont au Trésor.

Item, le disiesme du terme de l'Ascencion prochaine, lx^m l. t. ou environ.

Item, la subvencion de l'ost de Guascoigne se il est.

Item, les empruns qui seront faiz de plusieurs bourgeois et autres.

Somme, sans les amendes et finances, subside, empruns, les deniers de Cerchemont et les deniers qui sont au Trésor, des queles choses mencion est faite ci-dessus, iij^m l. t. ou environ.

[*Au verso :*]

Mémoire des assignacions que l'en fait aus bonnes genz pour estre paieiz où il y ha moult de fraudes par ceus qui les point.

Item, des deniers du depost de l'an M CCC XVII et XVIII du disieme de la Terre Saincte.

Item, des receptes au prieur de Montfaucon.

Item, de Montauben.

Item, de ceus de la ville d'Angers.

Item, de l'imposition des iij d. pour livre des marchandises tretes du royaume que le conte de Fois ne veut souffrir qui soit levée en sa terre, qui porte bien damage au Roy chascun an de ij^m l. t.

Item, demander les enquesteurs des forez quar il soloient apporter moult d'argent comptant de leurs enquestes.

Item, la composicion du chancelier.

Item, mémoire de demander (au chancelier) aus hoirs Cerchemont x^m l. en plus que il ot de maistre Jehan Chauvet, jadis balli

du grant lié d'Aunis, et sera sceu par Guillaume de Montmorillon et par Aymeri Brigeluge.

III⁴ (vers 1330).

MÉMOIRES POUR, ETC.

Des dizienes du terme de l'Ascencion, c^m l.

Du trésorier de Thoulouse, pour Thoulouse, Agenais et Caours, dedens la Saint Jehan senz les disienes et les subcides, lxxv^m l.

Du trésorier de Carquassonne. et y est (employé le subcide), doit faire pour iiij mois, pour chascun mois (xx^m l.). Valent (iiij^{xx} m l.), x^l l.

Thot Gui, environ l^m l.

Marquis Catisse², receveur de Biaucaire, senz le subcide, environ xx^m l.

Du receveur de Rouargue, qui doit paier moitié à la Penthecouste et moitié aus iij mois ensivans, xij^m l.

Du receveur de Bigorne, ij^m l.

Du receveur de Xantonge et de Poitou, senz ordenance et pour cause.

Du receveur d'Auvergne, qui doit paier moitié à la Penthecouste et l'autre par les iij mois ensivans. vij^m l.

Maistre Michiel Beth, pour les fermes que il tient, environ xx^m l.

Du receveur de Champaingne, qui doit paier dedens la Penthecouste la moitié et par les iij mois ensivans l'autre, vj^m l.

Du receveur de Mascon, qui doit paier moitié à la Pentheconste et l'autre moitié par les iij mois ensivans, ij^m l.

Du receveur d'Amiens, qui doit paier moitié à la Penthecouste et l'autre moitié par les iij mois ensivans. iiij^m l.

Du receveur de Valloys, nient et pour cause.

Du receveur d'Anjou et du Maine, de la Ferté et de Ceton, qui doit paier dedens la Saint Jehan prouchaine la moitié et par les iij mois ensivans l'autre (x^m l.), vj^m l. t.

Les iiij baillies de Normendie riens et pour cause.

Du receveur de Paris, environ ij^m l.

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11715. Vélin de 0^m49 sur 0^m28. Les mots placés entre parenthèses sont soulignés et accompagnés d'une correction en encre plus noire.

2. Ou plutôt Scatisse. Un signe au-dessus du c en forme d'accent circonflexe ne peut être interprété autrement.

Du receveur de Senliz, qui doit paier la moitié à la Penthecouste et l'autre moitié par les iij mois ensivans, viij^m l.

Du receveur de Vermendois, qui doit paier la moitié à la Penthecouste et l'autre moitié par les iij mois ensivans, iiij^m l.

Du receveur de Sens, qui doit paier dedens la Penthecouste la moitié et l'autre moitié par les iij mois ensivans, iiij^m l.

Du receveur d'Orliens, qui doit paier dedens la Penthecouste la moitié et l'autre par les iij mois ensivans, vj^m l.

(Du receveur de Touraine, qui doit paier dedens la Penthecouste la moitié et l'autre par les iij mois ensivans, ij^m l.)

Du receveur de Bourges, qui doit paier dedens la Penthecouste la moitié et l'autre par les iij mois ensivans, iiij^m l.

De Bonnay de L'Espine et de ses compaignons sus la ferme que il tiennent des iiij d. pour livre, v^m l.

De ceus qui tiennent les fermes de iiij d. pour livre pour les denrées qui sont portées hors du royaume, c'est assavoir de Pierre Folet et des autres liex où elles ne sont vendues, de x^m l., maintenant v^m l.

De la finance de l'amende de Montauben, qui monte x^m l., au terme de l'Ascencion, ij^m l.

De l'amende de Caen, au terme de l'Ascencion, ij^m l.

Du baillif de Chartres, qui doit paier dedens la Penthecouste la moitié et l'autre par les iij mois ensivans, ij^m l.

Somme toute, iiij^cl^m lb. l. ou environ.

Remembrance : Des amendes de Parlement et de savoir à eulz que les causes se pourront abreger et aussi aus autres chambres à la fin d'avoir argent.

¶ *Remembrance dou subside et des empruns.*

Item, que l'en ait lettres de quitances de monseigneur de Bourbon, do roy de Navarre, de monseigneur de Bourgoigne et de monseigneur de Biaumont, des acors qui ont esté faiz à eulz des demandes qui faisoient au Roy.

Item, des subcides de la terre des nobles du royaume, comment le Roy en soit avisez se le cas si offre.

[*Au verso* :]

[*En bas, à gauche* :] iiij^cxxxviij^m l.

[*Au verso, en encre plus noire* :]

iiij^m homes d'armes à penrrre en France, à compter x s. pour home, pour v mois valent ij^cxxv^m l. tur.

Item, ij^m homes d'armes à penre en la langue d'oc, à compter pour home x s., pour iiij mois vj^{xx}m lb. tur.

Item, xvj^m homes de pié pris en la langue d'oc, à compter xij d. t. pour home, valent pour iiij mois iiij^{xx}xvj^m lb. t.

Somme toute, tant de homes d'armes comme de pié par les mois dessus diz, iiij^cxlj^m l. tur.

Item, pour l'ostel le Roy, pour les garnisons, pour artillerie, chevaus rendus et autres choses neccessaires. pour hostel, voitures et autres choses qui faillent, m l. par jour, valent pour v mois cl^m lb. tur.

Item, garnisons de vivres, vins, blés, avainnes et autres choses neccessaires, environ l^m lb. tur.

Remembrece se le Roy fera point d'armée en la mer, des nefes et autres vaiciaus neccessaires en yaue.

IV¹ (1339).

ESCRIT FAIT EN LA CHAMBRE DES COMPTES LE JUEDI IIII^e JOUR DE MARS².

[*Au recto :*]

C'est l'avis de ce que il porroit faillir pour les guerres jusques à la Saint Michel M CCC XXXIX.

Premièrement, pour ij^m hommes d'armes en Gascoingne, qui pueent monter environ vij^clx l. t. par jour, c'est par un mois de xxx jours xxij^mviiij^c l. t.

Item, pour x^m hommes de pie, xij d. t. pour chescun par jour, c'est par jour v^c l. t. et par un mois xv^m l. t.

Somme pour Gascoingne, pour un mois, xxxvij^mvij^c l. t.

Item. pour Xanctonge v^c hommes d'armes, qui montent par jour ix^{xx}x l. t. et par un mois v^mvij^c l. t.

Item. pour mil hommes de pié qui font par jour l l. t. et par un mois xv^c l. t.

Somme pour Xanctonge, pour un mois, vij^mij^c l. t.

Item, à Tournay, Douay, Lille, Creveeuer et es autres frontières, mil homes d'armes, valent par jour iiij^ciiij^{xx} l. t. et par un mois xj^miiij^c l. t.

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11715. Vélin de 0^m475 sur 0^m295.

2. Titre écrit au dos du parchemin en grandes lettres gothiques.

Item, pour v^e hommes de pié pour les dictes frontières, par jour xxxj l. v s. t. et pas un mois ix^exxxvij l. x s. t.

Somme pour les frontières, pour un mois. xij^miiij^exxxvij l. x s. t.

Item, pour les gaiges des genz qui sunt es galees et es barges, environ ix^e l. t. par jour et par un mois xxvij^m l. t.

Somme par soi, xxvij^m l. t.

¶ Somme toute, pour un mois pour les choses dessus dictes, iiij^{xx}iiij^miiij^exxxvij l. x s. t., c'est par jour environ ij^mviiij^exj l. v s. t.

¶ C'est pour iiij mois, c'est assavoir, marz, avril et mai. ij^eliij^mxij l. x s. t.

Et les monnoies porront valoir par les iiij mois dessus dis environ iiij^m l. t. par jour ouvrable, dont l'en rabat le tiers pour les festes. ainsi porroit demourer par jour ij^m l. t. Valent ix^{xx} mil lb. t.

Item, du premier jour de juing jusques au premier jour d'octobre ensuivant, par iiij mois, pour x^m hommes d'armes, tant avec le Roy comme en garnisons la u il les voudra ordener, à gaiges, montent les gaiges par jour environ iiij^m l. t.

Item, pour xl^m hommes de pié à gaiges de xv d. t. par jour, ij^mv^e l. t. par jour.

Item, pour les despens de l'ostel le Roy et de l'ostel monseigneur le duc, par jour m l. t.

Somme par jour, vij^mv^e l. t.

C'est par un mois. ij^exxv^m l. t.

Et par iiij mois, ix^e mil l. t.

Item, pour les dictes galees et barges pour les iiij mois dessus dis pour chescun mois xxvij^m l. t. Valent cviiij^m l. t.

¶ Somme pour les iiij mois dessus dis, x^eviiij^m l. t.

Et les monnoies porront valoir par les iiij mois dessus dis, pour chescun mois rabatu les festes que l'en ne oevre pas, environ lx^m l. t.; valent par iiij mois dessus dis ij^exl^m l. t.

Item, les disiemes porront valoir environ c^m l. t.

[*Au verso :*]

Ce sont les voies par les queles il samble que le Roy porroit avoir deniers.

Premierement, par requerre son peuple, grans, moiens et menuz et le clergié, et ha bonne cause du faire, les queles on dira.

Item, la manière comment l'en les requerroit. si est que le Roy

les mandast à certaine journée a Paris par devant lui, si comme autre foiz a esté fait.

Item, se ceste voie ne li plaisoit, que il parlast premièrement à ceuls de la ville de Paris et de la viconté de Paris et à ceuls des baillies de Senlis, de Vermendois et d'Amiens.

Item, que à Chartres il mandast ceuls des baillies de Chartres, d'Orliens, de Bourges, de Touraine, d'Anjou, du Maine et de Poitou à une certaine journée.

Item, que il mandast à Meleun ou à Sens ceuls des baillies de Sens, de Mascon et d'Auvergne.

Item, que il mandast à Provins ou à Miaux ceuls des baillies de Miaux, de Troyes, de Chaumont et de Vitri.

Item, que en sa présence leur feist faire les requestes que il verroit qui seroient à faire.

Item, ou que le Roy envoiaست par les lieux dessus dis certaines personnes pour faire les dictes requestes et ceste voie samble la mains convenable.

Item, sembleroit bon que le Roy parlast aus prélas des lieux dessus dis, à ceuls qui en seroient prez et es lieux dessus dis dont il seroient plus prez.

Item, que en ceste maniere mandast aus doiens et chapitres abbez et prieurs noirs et blans.

[On lit, écrit dans un autre sens :]

Mémoire de ce que cil de Thoulouse offrent pour acquerre en fiez nobles senz paier finance.

V¹ (1339).

CE SONT LES CHOSES QUE LI NOBLE DES BAILLIAGES
DE VERMENDOIS, D'AMIENS ET DE SENLIZ ONT OCTROYÉ AU ROY.

Premièrement, cil de Vermendois et de Beauvoisin ont accordé à lever imposicions en leurs terres teles comme il s'ensuit et en la maniere ci dessouz escripte. C'est assavoir, de toutes denrées qui se vendront, li vendeur paieront iiij deniers pour livre et entre xx sous et x sous, ij deniers et dessouz x sous neant.

Item, de chascun lot de vin. j denier parisis à detail et se il est venduz en gros on en paiera comme dessus iiij deniers pour livre.

Item, se aucun vent son heritage, le vendierres ne li achetierres n'en paieront riens.

Item, de toutes les censes de terres que on baillera à sommes de deniers ou à grains ou autrement ou autres fermes quelconques, li bailleur ne li preneur ne paieront riens, mais se li seigneur ou censier vendent leurs blés ou autres grains ou autres choses, li vendeur paieront de la livre et en tout comme dessus.

Item, des rentes du bois, li premier vendeur ne li achateur en gros ne paieront riens ne li secont vendeur qui vendront des diz bois ne paieront encore riens, mais li tiers vendeur en paieront iiij d. pour livre et en tout comme dessus.

Item, de la vendue des poissons des estans, tout autel comme des bois dessusdis.

Item, pour cueillir et lever les imposicions ou tailles dessus dictes l'en a ordené ce qui s'ensuit. Premièrement. li seigneur et noble du pays esliront et bailleront de leur genz chacun en sa terre les plus souffisans qui lieveront les deniers chacun en la prevosté ou chastellenie ou il sera establiz. Et tuit icil collecteur feront serement sus Saints Euvangeles en la main de leurs seigneurs qu'il les leveront miex au profit du Roy et du pays que il porront et que il n'en bailleront denier à personne nulle que au collecteur general qui y sera establiz. et est l'entente que li dit collecteurs ne puissent estre approchié ne traictié à amende par les genz du Roy pour cause de leurs dictes collecteries, mais li seigneur les corrigerunt et pugniront et feront rendre au Roy son chatel et rendront compte de ce qu'il aurait receu au grant receveur ou collecteur qui y sera establiz pour le Roy, le quel grant receveur ou collecteur y sera establiz de par le Roy et jurera icil receverres sus les Euvangeles en la presence de grant foison des seigneurs et des genz du pais que des deniers qu'il en recevra il n'en paiera denier fors que en la maniere ordenée et n'aura icil receverres point d'autre office du Roy.

Item, touz li argenz qui istra de ces composicions et aides et de toutes les aides que les genz du pais feront au Roy quelque il soient, c'est à savoir de Beauvoisin et de Vermendois, excepté les disiemes octroyez du Saint Pere. tourneront en la paie des genz d'armes des diz pais et en seront païé en la maniere que li thrésorier de la guerre le mandera.

Item, que l'en commencera à lever les imposicions dessus dictes l'endemain de Pasques commencans l'an M CCC XL et durent jusques à un an et demi ensuivant, par tele condicion que quant li Roys ou cil

qui sera son lieutenant departira ses genz en fin d'ost ou de chevau-chié pour tout ce prochain esté venant, li thresorier des guerres sera tenuz de compter aus genz d'armes des diz pais, et se l'imposicion a tant valu que adonc les dietes genz d'armes puissent estre païé aussi grandement comme des grans gages, l'imposicion cessera, et se elle n'avoit adonc tant valu, ladicte imposicion durra tant que les dietes genz d'armes soient appaié en la maniere dessus dicte, mais que li termes ne puist passer le temps de an et demi dessus dit; et se la dicte imposicion ne valoît tant qu'il pensent estre à plain païé, li Roys sera quittes; et comment que on ne face mencion aucune des restours des chevaux d'armes, se entendent les genz d'armes des pais dessus diz que on leur rendra les restours de leur chevaux.

Item, que li Roys ne autres seigneurs ne penront riens oudit pais se n'est par l'argent sec païant et par juste pris, se il n'estoit regardé par le conseil des genz d'estat du pais qu'il fust si grant neccessité que on ne s'en peust souffrir.

Item, tuit li noble des diz pais qui vodront avoir lettres du Roy nostre seigneur que ces imposicions ou aides ne leur trait¹ à prejudice au temps à venir, il les auront si bonnes comme il vodront et ne paieront.

Item, li Roys mandera et dira aus seigneurs qu'il facent appareiller leur genz selon ce que il vendront comme il appartendra parquoi il soient tuit prest d'aler en l'ost toutes foiz que mestiers sera et à tele quantité comme il samblera qu'il le puissent faire et fera crier li Roys que chascun soit près d'aler en l'ost à son advenant et ne vendront pas les dietes genz en l'ost se il n'est besoing ou se l'en ne cuide avoir à faire.

Item, il ont requis les grans gages et nous les avons denéez.

Item, et l'entente de ceuls des pais que se il vont en l'ost ou es guerres du Roy avant que l'en peust avoir souffisaument levé deniers pour euls paier, que li Roys leur face prest aussi comme aus autres et les reprenge sur les dietes imposicions des premiers deniers que l'en en levera.

[*Au dos :*]

C'est ce que li noble des bailliages d'Amiens, de Vermendois et de Senliz ont octroïé au Roy monseigneur.

1. Mot douteux.

VI¹ (1339).NYCHOLE BEUCHET².

Il semble que le Roy monseigneur pourroit desconfire le navile d'Angleterre par trois manières. L'une pour ce que le royaume d'Angleterre ne se puet chevir senz sel, lequel il covient de nécessité qu'il veignent querre en Bretagne et en Poitou une foiz l'an et avient communement my juillet et my haoust et qui auroit lors un bon navile fort et poissant pour les encontrer chargez il les pourroit desconfire, quar une nef vivante puet desconfire x autres.

Item, par semblable voie il covient que ceux d'Angleterre voisent une foiz l'an aus vins de Gascoigne et ainsi leur pourroit on porter damaige par la maniere dessus dite.

Item, chascun an, le jour de la Saint Michiel, s'assemblent devant Gernemue bien vj^m petites nefs pescheresses ou environ de plusieurs contrées, don il y a bien plus de mil nefs du pais d'Angleterre, et puet avoir en chascune xv hommes et tout le harent que toutes les dites nefs peeschent il portent chascun jour à Gernemue, si semble que, à autant de mise comme on feroit le mois pour les galées des Guelfes et des Guibelins, on trouveroit bien voie pour destruire les dites nefs anglesches et ainsi le roy d'Angleterre auroit perdu les genz de quoi il se devroit aidier en son naville, et les vasseaux et le proffit que le pais d'Angleterre auroit de cele pescherie, qui bien monte chascun an a ccc^m lb., et plus et si iroit on d'illec en Angleterre, en tel lieu ou l'en pourroit porter graigneur damaige qu'il n'ont receu par les galées. Et avec ce, se le conte de Haynnaut se portoit autrement qu'apoint, on pourroit destruire des nefs de son pais autant comme des anglesches et auxi du pais de Flandres, quar il vont touz ou dit temps à la dicte pescherie, et se le roy monseigneur vouloit, on pourroit aler en Escoce pour fere aide aus Escoz en ce voiaige meisme, ou en li retournant par Poitou pour racontrer le navile d'Angleterre, et li porter damaige en rengent la coste d'Angleterre et damaigent. Ou cas que le Roy monseigneur vourra que on preigne cele voie d'aler à Gernemue, il convenroit qu'il le feist savoir avant

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11875. Parchemin de 0^m305 sur 0^m155. Ancienne cote : « Layette, n° 168, liasse 1, cote 3899. »

2. Nom écrit au verso.

la fin de ce mois d'ahoust et qu'il ordenast que les deniers fussent tous prestz et envoieiz par xv^e jours avant la fin de septembre.

Memoire que les galées des Guibelins avoient empris de eux en aler en la fin de ceste saison par l'ile de Gerzi et fait l'eussent s'il ne se fussent departiz par ceste voie à tout leur galées vuides pour les enmener chargiés de laines, de quoi le roy d'Angleterre eust bien eu c^m lb.

VII⁴ (vers 1340).

UNS AVIS QUE AUCUNE PERSONNE A DONNÉ².

A mon tres chier seigneur le sire de Noyers. Je ...³ vous faiz assavoir en maniere de remembrance, quar la longue provision et bonne faite par les princes doune à son peuple grant planté de biens et pais et en temps de guerre doune victorie et joie, et pour ce j'ay porveu selonc mon petit sens en les choses que ici dessouz sont contenues et si les mettray à chief, quant il soit du commandement de nostre seigneur li Roys et votre, et si sera si secret que nullui n'an sentira riens.

Einsi comme vous savez nostre sire li Roys fet armer en la ville de Rouen galies et couste chascune ce que ici dessouz ést contenu.

Et je vous faray avoir galies armées de Genevois as convenances et gaiges que ici dessous sera contenu.

Ce est ce que couste une galie en Rouen, armée de Provençalz. Pour clxxx homes pour le pris de s. lx de tournois chascun en xxx jours, somme pour viij mois, lb. iiij^miiij^exx.

Item, pour x homes qui seront ...⁴ paieiz pour iiij mois au pris dessus dit, lb. cxx.

Item, pour despenz de clxxx homes dessus diz pour venir de Provençe jusques à Rouen, xx s. par. un, lb. clxxx.

Item, pour apparellier une galie en la ville de Rouen chascun an, lb. c.

Item, pour chables et voiles pour chascune année, lb. xl.

Item, pour remes pour chascune année, lb. xxx.

1. Arch. départementales de la Côte-d'Or, B 11875. Papier de 0^m30 sur 0^m22. Écriture en usage dans les pays du Midi. Anciennes cotes : « Affaires mestlées sans datte, cotte XLIII », et « Layette 148, liasse 1, cotte 1943 ».

2. Titre écrit au verso.

3. Blanc sur le parchemin.

4. Mot illisible.

Item, pour arnois menu, chascune année, lb. x.

Item, pour appareiller les armeures et pour achater chascune année ceu que il y faudra, lb. xxv.

Item, pour suif pour vj mois, lb. xxiiij.

Item, pour le dammage d'une galie chascun an. Et la cause est ceste quar à nostre seigneur li Roys couste une galie viij^e l. tornois et au chief des iij ans elle n'en vault riens, lb. cclxvj.

Item, couste chascune galie en la ville de Rouen pour gardes et autres choses chascun an, lb. x.

Somme, lb. v^mcxxv tornois valent pour xiiij s. le fleurin de Fleurance, florins vij^miiij^cxxj.

Somme pour xx galies païées pour viij mois au pris dessus dit, florins cxlvj^miiij^cxx.

Et sachiez que les galies dessus dictes ne serviront en la mer que vj mois et la cause si est pour l'aler et pour le venir que les Provençalz font par terre et pour le demour qu'il font en la ville de Rouen avant que les gens dessus diz soient appareilliez et les galies adrecies.

Et je vous donray, se il plet à nostre seigneur li Roys et à vous, xx galies armées des Genoïis, les quels se partiront de leur paiz le premier jour de mars prochain venant et serviront jusques au premier jour d'octobre ensivant, qui sont vij mois, et offendront as ennemis de nostre seigneur li Roys en venant, et ce sera pour le pris de florins lxx^m de Florence.

Les convenances que les seigneurs des xx galies dessus dictes vuellent avoir avec nostre seigneur li Roys sont teles. Premièrement, que il vendront de leur paiz as pors de Bruges et de Rouen et toutes foiz prendront sus les ennemis du Roy ce qu'il porront.

Et du port de Bruges se partiront et fairont le comandement du Roy et prenderont touz jours les ennemis et leurs biens et toutes autres manieres de gens qui alassent ou venissent en terre des ennemis.

Et veuillent avoir toutes les prises que il fairont et je croy bien tant faire que il en donront à nostre seigneur li Roys aucune partie, et se je le puis faire vraiment je croy que les prises vaudront tant ou plus comme seront les lxx^m florins dessus diz. Et la cause si est que je croy bien que il n'a nul port en Engleterre, ne en Escoce, ne en Gascoingne, que les xx galies dessus dictes n'en ostassent tuit le navile qui feust dedens et ancoire prenderoient il bien toutes les villes qui ne sont fermées.

Ancoire, veulent avoir les seingneurs des dictes xx galies par convenant que en quelque lieu les dictes galies feussent, que elles se puissent partir en tiel temps qu'elles puissent estre le premier jour d'octembre à Bruges.

Et d'abondant je crois de certain faire avec les seingneurs des dictes galies que quant il vendront de leur paiz à Bruges et lors nostre seigneur li Roys n'en eust mestier d'aux, nostre seigneur li Roys seroit quietes pour, florins lx^m.

Ancoire, je croy bien que se nostre seigneur li Roys se vouloit aydier de ses galies qu'il aura en Rouen et de sa gent, que quant les xx galies dessus dictes seront à Bruges, elles venront à Rouen et si mettront la moitié de leur gent sus les galies de Rouen, et nostre sire li Roys parfaroit de sa gent tant qu'il souffiroit as trestoutes les galies dessus dictes et de ce faray je mon pooir.

Ancoire, sera de convenant que ou cas que nostre sire li Roys faisist pais avec ses ennemis, que en ladicte pais seront les Genovois et quietiez de tous damages qu'il eussent douné ou fait ou temps de la dicte guerre as gens contenu de dessus.

Ancoire, se nostre sire li Roys eust mestier de greingneur somme de galies, je croy bien certainement que je li donray autres xx galies, mes que je le seusse de maintenant et convenoit que nostre sire li Roys dounast trop greingneur pris que des xx galies dessus dictes et je li faray plus larges convenances pour nostre seigneur li Roys que ne sont celles dessus dictes.



LE TEXTE PRIMITIF
DES
ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS
A SON FILS.

(Suite et fin¹.)

V.

ÉDITION DES ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS.

Bien que j'aie mentionné, au cours de l'étude précédente, les divers textes des trois rédactions des *Enseignements de saint Louis à ses enfants*, il est nécessaire que j'en donne ici une liste suivie, afin d'y joindre les lettres qui me serviront à les désigner dans l'édition qu'on va lire.

RÉDACTION BRÈVE DES ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS
DESTINÉE A CHACUN DE SES FILS.

Texte complet.

A. Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 1273.

B¹. Bibliothèque nationale, ms. français 22921.

B². Bibliothèque nationale, ms. français 916 (copie du précédent).

*Traductions latines du texte complet et versions françaises
de cette traduction.*

C¹. Traduction insérée dans la biographie de saint Louis de Geoffroy de Beaulieu.

1. Voy. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXIII, p. 73.

C². Texte dérivé de celui de Geoffroy de Beaulieu, inséré dans la chronique latine de Primat, dont nous n'avons plus que la traduction française par Jean de Vignay.

C³. Texte dérivé de celui de Geoffroy de Beaulieu, inséré dans la biographie de saint Louis par Guillaume de Nangis. On sait qu'il existe une traduction française de cette biographie antérieure à la fin du xiii^e siècle.

C^{3 bis}. Dérivant encore de Geoffroy de Beaulieu par l'intermédiaire de la traduction française de l'œuvre de Guillaume de Nangis; les rédactions successives des *Chroniques de France* donnent des versions interpolées qui ne peuvent guère servir à l'établissement définitif du texte, mais qui ont été longtemps acceptées.

Texte incomplet.

D. Bibliothèque nationale, ms. français 25462.

E. Bibliothèque nationale, ms. français 5547.

F. Texte retrouvé au Trésor des chartes par Gérard de Montaigu et inséré dans le registre AA⁴ des archives municipales d'Amiens.

G. Texte français transcrit, à la suite de la biographie de saint Louis de Geoffroy de Beaulieu, dans le ms. latin 13778 de la Bibliothèque nationale.

Abrégés et interprétations.

H. Je comprends sous cette lettre un groupe de textes que j'ai énumérés plus haut¹ et dont l'utilité est à peu près nulle.

Éditions imprimées.

1^o *Les dernières paroles de saint Louys, roy de France, à Philippe, son fils aîné et successeur à la couronne, extraites mot-à-mot de sa vie.* S. l. n. d. (début du xvii^e siècle), in-8°. Traduction un peu libre en langage du xvii^e siècle et quelque peu abrégée. L'anecdote de Philippe-Auguste, notamment, y a été supprimée.

2^o Texte donné sans doute d'après D, par Claude Ménard,

1. Voy. p. 91.

à la suite de son édition de Joinville (p. 351). Paris, 1617, in-4°.

3° *Testament de saint Louis, neuvième roi de France du nom de Louis, suivi du testament de Louis XVI et des vingt-quatre heures d'angoisses qui ont précédé son martyre*. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1793, in-8°.

Bien qu'il soit dit dans une note de la page 8 « que l'on n'a point changé le texte de ce testament tel qu'il se trouve dans Nangis, Joinville et l'historien Jean (*sic*) » et que l'on n'a fait « que le mettre en style moderne », on a fait disparaître non seulement l'anecdote de Philippe-Auguste, mais on a également supprimé ou modifié la plupart des articles concernant les pratiques de dévotion.

4° Texte donné par Dusevel, d'après F, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1839, décembre, p. 4.

5° Édition du texte G donnée dans les *Historiens de France*, t. XX, p. 26, en 1840.

A ces éditions isolées peuvent être encore ajoutées celles qui font partie intégrante des ouvrages des historiens qui ont reproduit les *Enseignements de saint Louis*, tels que Beaulieu, Pri-mat, Nangis, Joinville, etc.

1. — Chiers flius, la premiere chose que je t'enseigne si est que tu metes tout¹ ton cuer en Dieu amer. car sans ce nus ne se puet sauver².

2. — Garde toi de fere toute³ chose⁴ qui desplaire li puet : c'est mortel pechié⁵. Ainçois devroies⁶ souffrir toute maniere de tourmens que⁷ pechasses mortellement⁸.

1. tout, *om.* A, B.

2. ne se puet nulz sauver, B, F.

3. toute, *om.* B, G.

4. et de penser sur toutes choses, *add.* B.

5. pechié mortel, G; car c'est trop outrageus pechié, B.

6. tu, *add.* B, F.

7. tu, *add.* B, F.

8. Ainsi qu'on l'a fait remarquer plus haut (p. 97), cet article ne présente

3. — Se Diex l'envoie aversité, sueffre la¹ en bonne grace et en bonne pacience, et pense que tu l'as bien deservi et qu'il te² tornera tout a ton preu.

4. — Se il te donne³ prosperité⁴, si l'en mercie⁵ humblement⁶, si que n'en soies pas pire ou par orgueil ou par aultre maniere de ce⁷ dont tu⁸ dois mieux valoir⁹, car l'en ne doit pas Dieu de ses dons guerroier¹⁰.

5. — Confesse toi souvent¹¹ et eslis confessors preudhommes¹² qui te sachent¹³ enseigner que tu dois fere et¹⁴ de quoi tu te dois garder; et¹⁵ si te dois en tele maniere porter et avoir¹⁶ que tes confessors et les amis te osent¹⁷ seurement¹⁸ reprendre et monstrier les deffaultes.

6. — Le service¹⁹ de sainte Eglise oi dévotement²⁰, sans bourder et truffer et sans regarder ça et là; mès prie Dieu ou de bouche ou de cuer²¹ en pensant a li devotement²², et especiaument a la messe, a celle heure que la consecration est fete.

pas un sens satisfaisant; il a été ainsi modifié dans l'un des manuscrits du groupe C3 bis, le manuscrit de Sainte-Geneviève : « Garde toy de faire pechié : avant devroies souffrir toutes manières de tourments que faire pechié mortel. »

1. adversités, sueffre les, B.

2. le, *add.* A.

3. l'envoie, B, F.

4. adversités (*sic*), B.

5. mercie l'en, A, B.

6. hautement, D.

7. don, *add.* A.

8. ne, *add.* B.

9. de ce dont tu dois mieux valoir, *om.* C¹, D.

10. Dieu guerroier de ses dons, A, B; de ses dons Dieu guerroier, F.

11. forment, A.

12. tes confessors qui soient privés hommes, B; et sages, *add.* F.

13. et osent, *add.* B, F.

14. et, *om.* F.

15. et, *om.* A, B.

16. et avoir, *om.* A, F.

17. sechent, D.

18. dire, monstrier, *add.* B.

19. de Dieu et, *add.* B.

20. doucement, A, G; doucement et devotement, B.

21. ou de cuer ou de bouche, A; de cuer et de bouche, B.

22. doucement, G; fermement et de bonne foy, B.

7. — Le cuer aies dous et piteus aus povres et aus mesaisiez¹, et les conforte et² aide³ selonc ce que tu porras⁴.

8. — Se tu as aucune mesaise de cuer⁵, di la tantost a ton confessor ou a aucun preudhome, si la porteras plus legierement.

9. — Garde que tu aies en ta compaignie⁶ tous preudhomes⁷, soient religieux, soient seculiers⁸, et souvent parle a eus, et fui la compaignie des⁹ mauvais¹⁰.

10. — ¹¹Escoute volentiers les sermons et ¹²en apert et en privé, et pourchace volentiers prieres et ¹³pardons¹⁴.

1. et a leurs mesaises, F.

2. leur, *add.* G.

3. aide et conforte, B.

4. Le groupe C3 bis intercale ici un article dont voici les deux principales versions :

BIBL. NAT., FR. 2615.

Maintien les bonnes coustumes de ton royaume et les mauvaises abesse; ne convoite pas seur ton menu peuple, ne ne charge de totes ne de tailles, se ce n'est par trop grant necessité.

SAINTE-GENEVIÈVE, MS. 782.

Fai les bonnes coustumes garder de ton réaume et les mauvaises abesse; ne convoite pas seur ton pueple toutes ne tailles, se ce n'est pour trop grant besoing.

5. de cuer, *om.* D.

6. et en ton service, *add.* B.

7. et saiges, *add.* B.

8. preudhommes religieux ou seculiers, B.

9. aus, A.

10. Cet article est ainsi rédigé dans le groupe C3 bis :

BIBL. NAT., FR. 2615.

Garde que tu aies en ta compaignie preudommes et loiaus qui ne soient pas plein de convoitise.

SAINTE-GENEVIÈVE, MS. 782.

Garde que cil de ton hostel soient preudomme et loiaus; et te souviene de l'Escripture qui dit : « Elige viros timentes Deum in quibus sit justicia et qui oderint avariciam », c'est a dire aime gent qui doutent Dieu et qui font droite justice et qui héent convoitise, et tu profiteras et gouverneras bien ton reaume.

11. Et, *add.* G.

12. et, *om.* A.

13. prieres et, *om.* B.

14. Cet article est omis dans le ms. de Sainte-Geneviève du groupe C3 bis.

11. — Aime tout bien et hé¹ tout mal en quoi que ce soit².

12. — Nul ne soit si hardi qui die devant toi parole qui³ attraine ou esmueve a pechié, ne ne mesdie⁴ d'autrui par derriere en maniere⁵ de detraction⁶.

13. — ⁷Nule vilenie de Dieu ne de ses sains⁸ ne sueffre que l'en die devant toi que tu n'en faces⁹ tantost vengeance.

14. — ¹⁰Rent graces a Dieu souvent de tous les biens que il t'a fais¹¹ si que tu soies dignes encore de¹² plus avoir.

15. — A justice et¹³ a droiture tenir¹⁴ soies roides et loiaus envers les sougez¹⁵ sans tourner ne a destre ne a senestre¹⁶, mès tousjours au droit. Soustiens la querelle au plus¹⁷ povre jusques a tant que la verité soit déclarée¹⁸.

16. — Se aucun a affere en querelle contre¹⁹ toi²⁰, soies tous jours pour lui contre toi jusques a tant²¹ que tu saches²² la verité; quar ainsi ne²³ jugeront ti conseiller plus hardiement selon droiture et selon verité²⁴.

1. fuy, B ; laisse, F.

2. en qui que il soit, A, B. — Tout cet article est omis dans le ms. 782 de Sainte-Geneviève du groupe C3 bis.

3. te, *add.* F.

4. mesdis, F.

5. en maniere, *om.* G.

6. Tout cet article est omis dans le ms. 782 de Sainte-Geneviève.

7. Ke, *add.* D.

8. ne des sains, A.

9. Ne sueffre que l'en die devant toy, ne autrement ou tu le puisses amender, de Dieu ne de ses sains ne de ses amis, aucun mal que tu n'en prengnes, B.

10. Cet article entier manque dans la traduction française de C³, ainsi que dans le ms. 782 de Sainte-Geneviève et dans F, G.

11. et aussi de toutes adversités, *add.* B.

12. mieux et de, *add.* B.

13. A justice et, *om.* F.

14. Tiens droiture et justice, B.

15. envers tous crestiens, F.

16. sans tourner ça ne la, B.

17. plus, *om.* B, G.

18. esclarmée, A ; esclarcie, B.

19. devant, D.

20. contre toi en querelle, A, B.

21. jusques a ce, F.

22. jusques que l'en sache, G.

23. le, *add.* G.

24. Cet article est ainsi rédigé dans le ms. 782 de Sainte-Geneviève du

17. — Se tu tiens riens de l'autrui⁴ par toi ou par tes devanciers², se c'est³ chose certaine, rent le sans demorée¹; se c'est chose douteuse⁵, fai enquerre par sages homes isnelement et diligemment⁶.

18. — ⁷A ce dois metre toute⁸ l'entente que tes gens⁹ et ti sougez vivent en pais et en droiture dessous toi, mesmement li religieux et toutes les personnes de sainte Eglise. L'en raconte du ¹⁰roy Phelippe que une fois ¹¹li dist un de ses ¹²conseilliers que mout de tors et de forfais ¹³lui faisoit sainte Eglise en ce que li clers ¹⁴li tolloient ses droitures et amenuisoient ses justices et que c'estoit mout grant merveille comment il le soufroït. Et li bons rois respondit que assés ¹⁵le croït; mès quant il regardoit les bontés et les courtoisies¹⁶ que Diex li avoit fetes, il voloït miex son droit laisser aler¹⁷ que a sainte Eglise contens ne ¹⁸escandre susciter. Aime donc, biau filz, les personnes¹⁹ de sainte Eglise²⁰ et garde leur paix tant comme²¹ tu pourras²².

groupe C³ bis : « Se aucuns a entrepris querelle contre toi pour aucune injure ou pour aucun tort qu'il li soit avis que tu li faces, allegue contre toi tant que la verité soit seue, et commande a tes juges que tu ne soies de riens sous-tenus plus que uns autres. »

1. d'altruy, F.
2. baillis, D, F.
3. et ch'est, D; et soit, F.
4. demourer, G; demeure, F; aucune demourance, B.
5. cousteuse, B.
6. la verité, *add.* F; la verité isnellement et diligemment et, selon ce, fay hastif et brief jugement, B.
7. et, *add.* F.
8. toute, *om.* F.
9. ta gent, A.
10. bon, *add.* F.
11. li rois Philippes (*sic*), *add.* G.
12. un sien, B; ung des, F.
13. griefz et de torffaiz, F.
14. li clers, *om.* D.
15. bien, F.
16. les honneurs et les courtoisies, F; grans bontés et biens, B.
17. cler, F.
18. contens ne, *om.* A, B.
19. gens, B.
20. et les honnore, *add.* B.
21. que, F.
22. Toute la dernière phrase (Aime-pourras) manque dans la traduction fran-

19. — Ceux de religion aime et leur fai bien a ton pouoir et mesmement ceulx de qui Diex est plus¹ honnerés et la foy² presehée et essauciée³.

20. — A ton pere et a ta mere dois tu honneur⁴ et reverence⁵ et garder⁶ leurs commandemens⁷.

21. — Les benefices de sainte Eglise donne a personnes bonnes⁸ et⁹ dignes, du¹⁰ conseil de preudes hommes, et¹¹ donne a ceus qui n'ont rien en¹² sainte Eglise.

22. — Garde toi d'esmouvoir guerre sans trop¹³ grant conseil,

caise de C³ et dans G. Dans C³ bis l'ensemble de l'article est ainsi rédigé :

BIBL. NAT., FR. 2615.

SAINTE-GENEVIÈVE, MS. 782.

A ce dois metre t'entente que tes gens et tes sougiez vivent em pès et en droiture desouz toi, mesmement les bonnes viles et les communes de ton roiaume, et les garde en l'estat et eu la franchise ou tes devanciers les ont gardez; et se il i a aucune chose a amender, si l'amende et l'adresse, et les tien en faveur et en amour. Car par la force et la richesce de tes grosses villes douteront li privé et li estrange a mesprendre envers toi, et especiaument ti per et tes barons.

Aime et boneure toutes les personnes de sainte Eglise et garde que t'en ne leur soustraie ne apetice les dons et les aumones que ti devancier leur auront fait et donnez.

A ce doiz tu metre t'entente comment les genz et ton pueple puissent vivre en pais et en droiture, meesmement les bonnes villes et les bonnes citez de ton reaume, et les garde en l'estat et en la franchise ou tes devanciers les ont gardez. Quar par la force de tes bonnes citez et de tes bonnes villes douteront li puissant homme a mesprendre envers toi. Il me souvient bien de Paris et des bonnes villes de mon reaume qui me aidierent contre les barons quant je fu nouvellement couronné.

Aime et honneure sainte Eglise.

1. plus, *om.* F.

2. plus, *add.* F.

3. Tout cet article est omis dans la traduction française de C³, dans le groupe C³ bis et dans G.

4. amour, F.

5. porter, *add.* G.

6. reverence garder et faire, B.

7. Cet article est omis dans le ms. 782 de Sainte-Geneviève.

8. aus povres hommes, A; aux preudes hommes, B.

9. qui en sont, A.

10. et par le, B.

11. les, *add.* A; especialment, B.

12. de, G.

13. trop, *om.* B; très, F.

mesmement contre toute¹ crestienté²; et s'il le³ convient fere, si garde sainte Eglise et ceus qui riens n'i ont meffet de tous domages⁴.

23. — Guerres et contens⁵, soient a toi⁶, soient a tes sougez⁷, apaise⁸ au plus tost que tu pourras, ainsi comme saint Martin faisoit.

24. — Soies diligens⁹ d'avoir bon prevos et bon baillis¹⁰, et enquier souvent d'eus et de¹¹ ceus de ton hostel comment il¹² se¹³ maintiennent¹⁴.

1. toute, *om.* B.

2. contre homme crestien, G; contre crestiens, Traduction française de C³.

3. li, A; le te, F.

4. de tous domages, *om.* F. — Dans le ms. de Sainte-Geneviève du groupe C³ bis, cet article est ainsi rédigé : « Garde toi de mouvoir guerre contre nul homme crestien s'il ne t'a trop forment meffet; et s'il requiert merci, tu li dois pardonner et prendre amende si souffisant que Diex t'en sache gré. »

5. Apaise, *add.* B.

6. et contens, *om.* A. B; De toutes guerres et de tous contens, F.

7. soient tien, F, G.

8. soient a toi, soient a tes sougez, *om.* D.

9. curieux, B.

10. et preudes hommes, B.

11. et aussi de savoir comment, B.

12. comment il, *om.* B.

13. gouvernement et, *add.* B.

14. meinent, G; meinent, A. — Dans le groupe C³ bis, cet article est ainsi rédigé :

BIBL. NAT., FR. 2615.

SAINTE-GENEVIÈVE, ms. 782.

Soies diligens d'avoir bons prevoz et bons bailliz, et enquier souvent d'eus et de ceus de ton hostel comment il se maintiennent et se il a en eus vice de trop grant convoitise ou de fausseté ou de tricherie.

Soies, biaux dous fiuz, diligenz d'avoir bons bailliz, et enquier souvent de leur fet et comment il se contiennent en leur offices. De ceus de ton ostel enquier plus souvent que de nul autre s'il sont trop convoiteus ou trop hobencier. Car, selonc nature, les membres sont volentiers de la maniere du chief; c'est a savoir quand li sires est sages et bien ordenez, tuit cil de son hostel i prennent exemple et en valent miex.

25. — ¹Soies tousjours devot et obeissant a l'eglise de Rome et au pape² comme a pere esperituel³.

26. — Travaille⁴ aus pechiés empescher⁵ et mesmement vilains pechiés et lais, et vilains seremens, et⁶ heresies⁷ fais destruire et abaissier⁸ a ton pouoir⁹.

27. — Et encore te recorde¹⁰ jou¹¹ que tu reconnoisses les benefices Nostre Seigneur et que tu lui en rendes graces¹² et¹³ mercis.

28. — Fai toi¹⁴ prendre garde que les despens de ton ostel¹⁵ soient raisonnables et amesurés.

29. — Et en la fin, dous¹⁶ fuis, je te conjur¹⁷ et requier, que se je muir¹⁸ avant toi, que faces secourre a mon ame en messes et en oroisons par tout le reaume de France¹⁹, et que tu m'otroies especial part²⁰ en tous les biens que tu feras.

30. — Au derrain²¹, chier fils, je te donne toutes les beneïçons que

1. Cet article, qui se trouve dans tous les textes latins, manque dans tous les textes français, sauf dans A et B.

2. et obeissant a la (*sic*) pape, A.

3. comme a ton pere et a la mere esperituelle, B.

4. toi, *add.* B, G.

5. despecier, A, B.

6. et mesmement vilains seremens et lais et, A, F; et mesmement vilains serement et lès, B, G.

7. heresies, *om.* B.

8. esrachier, B.

9. Les derniers mots (et heresies-pouvoir) sont remplacés dans le ms. de Sainte-Geneviève du groupe C3 bis par ceux-ci : « et especialment tien en grant vilté Juis. »

10. requier, G; commande, F.

11. jou, *om.* F, G.

12. graces, *om.* F.

13. or, F.

14. bien, *add.* B.

15. que il, *add.* A, B.

16. beau, F.

17. prie, B.

18. es parties de par deça ou en quelconque lieu, B.

19. en oroisons, en aumosnes, en restitucions par tout ou tu saras que je pourray estre tenus, B.

20. et plenniere, *add.* D, G; especialment part pleiniere, F.

21. derrenier, A, D.

bons peres et piteus¹ peut donner a fil², et la benoite Trinité et tuit li sains³ te gardent et deffendent de tout mal, et Diex te doint grace de fere sa voulenté tousjours si que il soit honorés⁴ par toi et que nous puissions, après ceste mortel vie, estre ensemble avecques lui et li loer sans fin. Amen⁵.

ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS A SA FILLE ISABELLE,
REINE DE NAVARRE.

Il est à remarquer que ces *Enseignements* ne nous sont jamais parvenus à l'état isolé, mais se trouvent rapprochés, dans tous les recueils, de l'une des deux rédaction des *Enseignements de saint Louis à son fils*.

J. Bibliothèque nationale, ms. français 25462, à la suite de D.

K. Version française d'une traduction latine perdue, donnée par Guillaume de Saint-Pathus en même temps qu'une traduction de la rédaction développée des *Enseignements de saint Louis à son fils*.

L. Texte inséré par Gérard de Montaigu dans le registre AA⁴ des archives municipales d'Amiens, à la suite de F.

M¹. Bibliothèque nationale, ms. français 22924, à la suite de B¹.

M². Bibliothèque nationale, ms. français 916, à la suite de B².

Éditions imprimées.

1° Texte donné, sans doute d'après J, par Claude Ménard, à la suite de son édition de Joinville (p. 356), Paris, 1617, in-4°.

2° Reproduction littérale de l'édition de Claude Ménard, dans les *Historiens des Gaules et de la France*, t. XX, p. 302, note.

3° Texte donné par Dusevel, d'après L, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1841, p. 128.

1. bon pere esprouvé, F.

2. Tout ce qui suit jusqu'à : « de tout mal » est remplacé dans B par ceci : « Je te commande a la benoite, sainte et très aimable Trinité et a la benoite vierge Marie et a tous les sains et saintes de paradis qui te gardent et deffendent de tout mal. »

3. de paradis, *add.* F.

4. et serviz et merciez, B.

5. Amen, amen, amen, F.

4^o Paul Viollet, *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, p. 98.

C1 APRÈS SONT ESCRIT LI ENSEIGNEMENS QUE LI BONS ROIS SAINS
LOYS ESCRIST DE SA MAIN A MADAME YSABEL, SA FILLE, QUI
FU ROINE DE NAVARRE¹.

1. — A sa chiere et amée fille Ysabel², royne de Navarre, salut
et amistié³ de pere.

2. — Chiere fille, pour ce que je cuide que vous retenrés⁴ plus
voulentiers⁵ de moy⁶, pour l'amour que vous avez a moy⁷, que vous
ne feriés de pluisours autres⁸, j'ay pensé que je vous face aucuns
enseignemens escriés⁹ de ma main.

3. — Chiere fille, je vous enseigne que vous amez Nostre Sei-
gneur de tout vostre cuer et de tout vostre pooir; car sans ce nus¹⁰
ne puet rien valoir¹¹. Nulle chose ne puet¹² estre amee¹³ si droictu-
riement¹⁴ ne si profitablement. C'est li sires a cui¹⁵ toute creature
puet dire : « Sire, vous estes mes Diex; vous n'avez mestier de nul
de mes biens. » C'est li sires qui envoya son¹⁶ fil en terre et le livra
a mort pour nous delivrer de la mort¹⁷ d'enfer.

1. J'emprunte ce titre à J en ramenant certaines formes un peu trop locales,
telles que « chi » ou « ke », à une langue plus voisine de celle du texte des
Enseignemens. — « Ce sont les enseignemens que li bons rois saint Loys fist et
escrit de sa main et les envoya de Carthage ou il estoit a la royne de Navarre
sa fille », M. — « Vecy les enseignemens de saint Loys qu'il fist a Madame
Yzabel, royne de Navarre, sa fille », L.

2. A sa chiere amie et fille Yzabel, L.

3. et amistié, *om.* L.

4. reteniez, C; retendrés, M.

5. et plus de cuer, *add.* M.

6. que d'un autre, *add.* L.

7. l'amour que vous y avez, M.

8. que vous ne feriés de pluisours autres, *om.* L.

9. escriés, *om.* L.

10. nus, *om.* L.

11. ne, *add.* K, L.

12. bien, *add.* J.

13. ne, *add.* J.

14. si droicturiquement, *om.* K.

15. qui a (*sic*), L.

16. benoiet, *add.* K; chier, *add.* L.

17. des poines, K; de la peine, L.

4. — Chiere fille, se vous l'amez, li pourfit en sera vostres; moult est la creature desvoïée¹ qui ailleurs met l'amour de son cuer² fors en luy ou dessous luy.

5. — Chiere fille, la mesure dont nous le devons³ amer, si est l'amer⁴ sans mesure. Il a bien deservi que nous l'amons, car il nous ama premier⁵. Je voudroie⁶ que vous seussiez bien penser ces oeuvres que li benoiet Filz Dieu⁷ fist pour nostre raençon.

6. — Chiere fille, ayés grant desirier⁸ comment vous lui puissiez plus⁹ plaie et¹⁰ metez grant entente a eschiver toutes les choses que vous cuiderés¹¹ qui lui doivent desplaie, especialement vous devez avoir ceste voulenté que vous ne ferez pechié mortel pour nulle chose¹² qui¹³ peüst avenir, et que vous vous laisseriés ainçois¹⁴ tous¹⁵ les membres¹⁶ trenchier et la vie tolir par cruel martire que vous le feissiez¹⁷ a escient.

7. — Chiere fille, accoustumez vous a souvent¹⁸ confesser, et eslisez¹⁹ tousjours confesseurs qui soient de sainte vie et de souffisant lettreüre²⁰ par qui vous soiés enseignée²¹ des choses que vous devez faire²², et soyés de telle maniere par quoy vostre confesseur et voz autre²³ ami vous osent hardiement enseigner et reprendre.

1. deceue, M.

2. met sa pensée et son cuer, L; met son cuer ne sa cure, M.

3. vous le devez, L.

4. l', om. J.

5. premierement, K, L.

6. bien, add. L.

7. Dieu, om. L.

8. desir, K, L; desirier de savoir et de faire, M.

9. plus, om. M.

10. et, om. M.

11. cuidez, L.

12. rien, L.

13. plaie et, add. M².

14. avant, L.

15. tous, om. J.

16. couper et, J.

17. « et que vous feissiez, » remplacé dans M² par cette phrase : « ainçois devez tous vos membres laisser trancher que le fere. »

18. souvent a, J.

19. a vous confesser souvent et eslire, M¹.

20. sainte vie et lettre, M².

21. et doctrinée, add. J.

22. que vous devez faire et que devés eschiver, L.

23. bons, add. L.

8. — Chiere fille, oyés volentiers le service de sainte Eglise, et quant vous serés au moustier, gardés vous de muser et de dire vaines¹ paroles. Vos oroisons dites en paix ou par bouche ou par pensée² et, especialment entruës³ que li corps Nostre Seigneur Jhesus Crist⁴ sera present⁵ a la messe, soyés plus en paix et plus⁶ ententive a oroison, et une piece devant⁷.

9. — Chiere fille, oiés volentiers parler de Nostre Signour⁸ en sermons et en privés⁹ parlemens¹⁰. Toutevoies privés parlemens eschivés, fors¹¹ de gens mout esleues¹² en bontés et en sainteés¹³. Pourchaciés volentiers les pardons¹⁴.

10. — Chiere fille, se vous avez aucune persecution ou de maladie ou d'autre chose en quoi vous ne puissiés¹⁵ metre conseil en bone maniere, souffrés le debonairement et en merciés Nostre Seigneur et l'en¹⁶ sachiez bon gré; car vous devés cuider que c'est¹⁷ pour vostre bien et devés cuidier¹⁸ que vous l'avez deservi¹⁹, et plus²⁰ se il vouldist, pour ce que vous l'avez pou amé et pou servi et avez maintes choses²¹ faites²² contre sa volenté.

11. — Se vous avez aucune prosperité ou de santé de cors²³ ou

1. malvaises, L.

2. ou de cœur ou de bouche ou en pensée, L.

3. tant comme, M; tandis, L.

4. Jhesus Crist, *om.* M.

5. Le reste du paragraphe forme dans L un alinéa distinct.

6. plus, *om.* L.

7. la consecration, *add.* M.

8. de Dieu, K, M.

9. divers, L.

10. Ici s'ouvre dans L un nouvel alinéa.

11. que, *add.* J.

12. Eschivez compagnies fors de gens mout eslevées, L.

13. et, *add.* M.

14. volentiers indulgences et pardons, K; volentiers pardons et oroisons, M¹. Dans M², les deux dernières phrases (Toutevoies-pardons) sont remplacées par ces mots : « Aimés gens de sainte vie. »

15. ou l'en ne puisse, L.

16. li en, M; luy en, L.

17. tenir que il le fait, M; cuidier qu'il le face, L.

18. penser, L.

19. vous avez tant et plus deservi, M; vous avez ce desservy, L.

20. autre chose, L.

21. dites et, *add.* L.

22. et maintes fois fait, M.

23. aucune perversité ou deffaulte de corps ou de biauté, M.

d'autre chose, mercyés en Nostre Seigneur humblement et l'en sachiez bon gré; et vous prenez bien garde que vous de ce n'empiriez ne par orgueil ne par autre¹ mesprison, car c'est mout grant pechié de guerroyer Nostre Seignour pour² l'ocoison de ses dons.

12. — Se vous avez aucune mesaise³ de cuer, dites le a vostre confesseur ou a aucune autre personne que vous cuidiés⁴ qui soit loiaus et qui le doive⁵ bien celer, pour ce que vous la portiés⁶ plus en pais, se c'est chose que vous puissiez⁷ dire⁸.

13. — Chiere fille, ayez le cueur piteux vers toutes⁹ gens¹⁰ que vous entendrez¹¹ qui soient¹² a meschief ou de cuer ou de cors et les secourés volentiers ou de confort ou d'aucune aumosne, selonc ce que vous le pourrez faire¹³ en bone maniere.

14. — Chiere fille, amez toutes bonnes gens, soient de religion, soit du¹⁴ siecle¹⁵, par qui vous entendez que Nostre Seigneur soit honnerés et servis¹⁶, et¹⁷ les povres amés et¹⁸ secourés, especialment ceulx qui, pour l'amour¹⁹ de Nostre Seigneur²⁰, se sont mis a povreté.

15²¹. — Chiere fille, prenez vous garde, a vostre pooir, que les femmes et l'autre mesgnie²² qui repairent plus souvent et plus secrete-

1. aucune, M.

2. par, L.

3. malaise, J.

4. cuiderez, L; sachez, M, *om.* K.

5. le voudroit, L; vous doye, M.

6. portez, M.

7. ou doyés, *add.* L, M.

8. fere, L.

9. toutes, *om.* K, L, M.

10. ceulz, M.

11. cuiderez, L.

12. sont, K, M.

13. faire le pourrez, M.

14. de, L.

15. ou seculiers, M.

16. servy et honnouré, L.

17. et, *om.* M.

18. amés et, *om.* K, L.

19. de Dieu, *add.* L.

20. Jhesu Crist et en ensuivant son commandement ont tous leurs biens habandonné et, *add.* L.

21. Tout le paragraphe 15 est omis dans J.

22. les autres mesniees, K; l'autre mesnie, M²; l'autre mesquine, L.

lement¹ avec vous soient de bonne vie et sainte², et eschivez a vostre pooir toutes gens de malvaise renommée.

16. — Chiere fille, obeissez humblement a vostre mary et a vostre pere et a vostre mere ès choses qui sont selon Dieu; vous devez ce volentiers faire³ pour l'amour que vous devez avoir a eulx et assés plus pour l'amour de⁴ Nostre Seigneur qui ainsi l'a ordonné⁵ selon ce qu'il affiert; contre Dieu ne devez a nulluy obeir.

17. — Chiere fille, mettez grant⁶ paine que vous soiez si⁷ parfaite en tout bien⁸ que cil⁹ qui vous verront et qui¹⁰ orront parler de vous¹¹ y¹² puissent prendre bon exemple.

18. — Il me semble qu'il est¹³ bon que vous n'aiiez¹⁴ pas trop grant surerois¹⁵ de robe ensemble ne de joyaux¹⁶ selon l'estat ou vous estes; ains¹⁷ me semble mieulx que vous¹⁸ faciez vos aumosnes au moins¹⁹ de ce qui trop seroit, et me semble qu'il est²⁰ bon que vous ne mettez²¹ trop grant temps ne trop grant estude a vous parer ne acesmer²², et prenez garde que vous ne faciez oultrages en vostre atour, mais tousjours vous enclinez plus²³ devers le moins que devers le plus.

1. qui plus secretement repairent, L.

2. bonne et sainte vie, L.

3. vous devez volentiers faire a chascun ce qu'à lui appartient, K.

4. Dieu, *add.* L.

5. a cascun, *add.* J.

6. grant, *om.* L.

7. si, *om.* L.

8. en tout bien, *om.* J.

9. et ce (*sic*), L.

10. vous verront et qui, *om.* J.

11. et qui vous verront, *add.* J.

12. ilz, L.

13. soit, K; fust, L; seroit, M.

14. eussiez, L, M.

15. secours, M.

16. de robe que de joyaux, L; ensemble de robes et de joyaux, M.

17. mais, M.

18. en, *add.* L.

19. au moins, *om.* M.

20. fust, L.

21. meissés, L.

22. ja nulle fois, *add.* L.

23. anchois, J.

19. — Chiere fille, ayez un desirier¹ en vous² qui jamais ne se³ parte⁴ de vous⁵, c'est a dire comment vous puissiez plus plaire a Nostre Seigneur; et metez vostre cuer a ce que, se vous estiez certaine que vous ne fussiez jamais guerredonnée de bien que vous feüssiés ne punie de mal que vous feüssiés⁶, si vous devriés⁷ vous garder de faire chose qui desplaüst a Nostre Seigneur, et entendre⁸ a faire les choses qui li plairoient, a vostre pooir, purement pour l'amour de lui.

20. — Chiere fille, pourchacez volentiers oroisons⁹ de bones gens et m'i accompagniez; et se il avient¹⁰ qu'il plaise a Nostre Seigneur que je trespasse de ceste vie devant¹¹ vous, je vous pri que vous¹² pourchaciés messes et oroisons et autres bienfaits pour mon ame.

21. — ¹³Je vous commant que nus ne voie cest escrit sans congiet¹⁴.

22. — Nostre Sire¹⁵ Diex¹⁶ vous face¹⁷ bone en toutes choses¹⁸ autant¹⁹ comme je desire²⁰ et plus assez que je ne saroie desirier²¹. Amen.

1. desir, L.

2. en vous, *om.* L.

3. s'en, M.

4. departe, J.

5. de vous, *om.* M.

6. que vous puüssiés faire, M; ne punie-feüssiés, *om. par suite d'un bourdon dans* L.

7. vorriez, L.

8. entendriez, K, L.

9. et prieres et bienfaiz, M.

10. chose, *add.* L.

11. avant de, L.

12. me, *add.* L.

13. Le paragraphe 21 est omis dans L, M.

14. sans mon congïé excepté vostre frere, K.

15. Seigneur, L, M.

16. Jhesu Crist, *add.* M.

17. si, *add.* L, M.

18. en toutes choses, *om.* M.

19. autant, *om.* L, M.

20. scay, M.

21. je ne desire, L.

RÉDACTION DÉVELOPPÉE DES ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS
DESTINÉS A SON FILS AÎNÉ.

Texte de la Chambre des comptes.

N¹. Bibliothèque nationale, ms. latin 12814 (*Noster*¹), fol. 10.

N². Bibliothèque nationale, ms. français 5869, d'après *Noster*.

N³. Bibliothèque nationale, ms. latin 4641^b, fol. 26, d'après *Noster*.

Traductions.

O. Traduction latine donnée par le moine Yves dans le recueil présenté à Philippe le Long par l'abbé de Saint-Denis, Gilles de Pontoise¹.

P. Version française de la traduction latine reproduite par Guillaume de Saint-Pathus.

Dans l'édition qui va suivre, je n'ai donné les variantes de O et de P que lorsqu'elles paraissaient être le reflet de quelque variante du texte français que le premier traducteur avait eu sous les yeux.

Textes interpolés.

Bien que la rédaction développée n'ait pas subi des interpolations aussi importantes que celles que les religieux de Saint-Denis ont insérées dans la rédaction brève, plusieurs textes ont reçu des amplifications portant surtout sur le style; tels sont ceux que l'on trouve dans les manuscrits suivants :

Q. Bibliothèque nationale, ms. français 1136.

R. Bibliothèque nationale, nouv. acq. française 4338. Ce texte est non seulement amplifié, mais on y a combiné le texte des deux rédactions brève et développée.

S. Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 10406.

1. Cette traduction se trouve imprimée dans le t. XX des *Historiens de France*, p. 47.

Éditions imprimées.

1° Thévèneau, *Les préceptes du roy saint Louis à Philippe III son fils...* Paris, 1627, in-8°, p. 534, d'après *Noster*.

2° Moreau, *Discours sur l'histoire de France*, Paris, 1788, in-8°, t. XX, Appendice, p. 3, d'après *Noster*.

3° Paul Viollet, *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, Paris, 1870, in-8°, p. 106, principalement d'après P et d'après le texte de *Noster* que l'éditeur connaissait par les éditions de Thévèneau et de Moreau.

4° Natalis de Wailly a donné à la suite de son *Mémoire sur Joinville et les Enseignements de saint Louis*, dans le t. XXVIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* paru en 1874, un essai de restitution pour lequel il a utilisé tous les textes qu'il connaissait; mais il y a fait entrer les éléments de la rédaction brève et de la rédaction développée, ainsi que les interpolations du groupe C³ bis et même de certains textes amplifiés, tels que R. Il en est résulté une marqueterie peu heureuse.

CE SONT LES ENSEINGNEMENZ QUE MONSEIGNEUR SAINT LOYS FIST
A SON AINZNÉ FILS PHELIPPE.

1. — A son chier filz ainzné Philippe salut et amitié de pere¹.

2. — Chiers filz, pour ce que je desirre de tout mon cuer que tu soies bien enseingnié en toute chose, *je pense que je te face aucun enseingnement par cest escript*; car je t'oÿ dire aucunes fois que *tu entendroies plus de moy que d'autrui*².

3. — Chiers filz, *je t'enseigne premierement que tu aimes Dieu de tout ton cuer et de tout ton pouoir, car sans ce nul ne peut rien valoir*³.

1. et amitié de pere, *om.* P.

2. Dans cet article comme dans les suivants, on a imprimé en caractères italiques ce qui est emprunté aux Enseignements à Isabelle. Cf. article 2 de ces Enseignements.

3. Cf. Isabelle 3. A rapprocher de réd. brève 1.

4. — Tu te dois garder de toutes choses que tu¹ quideras qui li doivent despleire, a ton pouoir, et especialment tu dois avoir ceste volenté que tu ne faces pechié mortel pour nulle chose qui puist avenir, et que tu te lairoies avant tous les membres tranchier et la vie tolir par cruel martire que tu le feïsses a escient².

5. — Se Nostre Sire t'envoie aucune persecution ou de maladie ou d'autre chose, tu la dois souffrir debonnairement³, et l'en doies mercier et savoir bon gré; car tu dois penser que il l'a fet pour ton bien⁴. Et si dois penser que tu as bien deservi et ce et plus, se il voustist, pour ce que tu l'as pou amé et pou servi et que tu as maintes choses faïttes contre sa volenté⁵.

6. — Se Nostre Sire t'envoie aucune prosperité ou de santé de corps ou d'autre chose, tu l'en dois mercier humblement et dois prendre garde que tu de ce n'empire ne par orgueil ne par autre mesprison; car c'est moult grant pechié de guer-roier Nostre Seigneur de ses dons⁶.

7. — Chiers filz, je t'enseigne que tu t'acoustumes a souvent confesser et que tu eslises tous jours tels confesseurs qui soient de sainte vie et de souffissent lettreüre, par qui⁷ tu soies enseingniez des choses que tu dois eschiver et des choses que tu dois faire, et aies tele maniere en toy par quoy ti confesseur et li autre ami t'osent hardiement enseignier et reprendre⁸.

8. — Chiers filz, je t'enseigne que tu oyés volentiers le service de sainte Esglise, et quant tu seras ou moustier, garde toy de muser et⁹ de parler vaines paroles. Tes oroisons di en pez, ou par bouche ou par penser, et especialment soies plus en pez

1. Sans doute par suite d'un bourdon, on ne trouve dans le texte latin de O rien qui réponde aux dix derniers mots (valoir-tu).

2. Cf. Isabelle 6. A rapprocher de réd. brève 2.

3. souffrir debonnairement, *om.* O.

4. que il-bien, *om.* O.

5. Cf. Isabelle 10. A rapprocher de réd. brève 3.

6. Cf. Isabelle 11. A rapprocher de réd. brève 4.

7. quoy, N.

8. Cf. Isabelle 7. A rapprocher de réd. brève 5.

9. et, *om.* N.

*et plus ententiz a oroison tant comme li cors Nostre Seigneur sera presens a la messe et une piece devant*¹.

9. — Chiers filz, je t'enseigne que² tu aies le cuer piteus envers les povres et envers tous ceus que tu cuideras qui aient meschief ou de cuer ou de corps³ et, selon le pouoir que tu auras, les sequeur volentiers ou de confort ou d'aucune aumosne⁴.

10. — Se tu as aucune mesaise de cuer, di la a ton confesseur ou a aucun que tu cuides qui soit loyaus et qui le sache bien celer, pour ce que tu la portes plus en pez, se ce est chose que tu puisses dire.

11. — Chiers filz, aies volentiers la compaignie des bonnes gens avecques toy, soient de religion, soient du siecle, et eschive la compaignie des maurez⁵, et aies volentiers bons parlemens avec les bons; et escoute volentiers paller de Nostre Seigneur en sermons et en privé. Pourchaces volentiers les pardons⁶.

12. — Aime le bien en autrui et hé le mal⁷.

13. — Ne⁸ seuffre mie que l'en die devant toy paroles qui peuvent genz attraire a pechié. N'escoute pas volentiers mesdire d'autrui⁹.

14. — Nulle parole qui tourt¹⁰ a despit de Nostre Seigneur ou de Nostre Dame¹¹ ou des sains ne seuffre¹² en nulle maniere, que tu n'en praignes venjance¹³. Se il estoit clerc ou il estoit si grant personne que tu ne deüsses justicier, feisses le dire a celui qui le porroit justicier.

15. — Chiers filz, pren le garde que tu soies si bons en toutes choses par quoy il appere que tu recognoisses les bontez et les hon-

1. Cf. Isabelle 8. A rapprocher de réd. brève 6.

2. « Chiers-que », sans équivalent dans O, P.

3. ou de corps, *om.* O.

4. Cf. Isabelle 13. A rapprocher de réd. brève 7.

5. Cf. Isabelle 14 et 15. A rapprocher de réd. brève 9.

6. Cf. Isabelle 9. A rapprocher de réd. brève 10.

7. A rapprocher de réd. brève 11.

8. Et ne, N¹.

9. A rapprocher de réd. brève 12.

10. tourne, N³.

11. ou de Nostre Dame, *om.* O, P.

12. celle ne seuffre, N.

13. A rapprocher de réd. brève 13.

neurs que Nostre Seigneur t'a faittes en tele maniere que, se il plaisoit a Nostre Seigneur que tu venisses au fez et a l'onneur de gouverner le royaume, que tu fusses dignes de recevoir la sainte unction dont li roy de France sont sacré¹.

16. — Chiers filz, se il avient que tu viengnes au royaume, gardes que tu aies les taches qui alierent a roy, c'est a dire que tu soies si droituriers que tu ne declines² de nulle droiture pour nulle chose qui puit avenir. Se il avient que il ait aucune querelle d'aucun povre contre aucun riche, soustien plus le povre que le riche, jusques a tant que tu en saches la verité³, et, quant tu entendras la verité, fai le droit⁴.

17. — Et se il avient que tu aies querelle encontre aucun autrui⁵, soustien la querelle de l'estrange devant ton conseil, ne ne fai pas semblant d'amer trop ta querelle jusques a tant que tu cognoisses la verité; car cil du conseil en pourroient estre doubtiz a parler contre toy, laquele chose tu ne dois pas voloir⁶.

18. — Se tu entens que tu tiengnes rien a tort ou de ton temps ou du temps de tes ancesseurs, tantost le rent, combien que la chose soit grant, ou en terre ou en deniers ou en autre chose. Se la chose est obscure, par quoy tu n'en puisses savoir la verité, fai tele paiz par conseil de preudomes par quoy t'ame en soit du tout delivrée⁷ et l'ame de tes ancesseurs; et combien onques que tu oyas dire que tes ancesseurs aient rendu, met touz jours paine a savoir se riens y a encor a rendre pour la delivrance de l'ame et des ames de tes ancesseurs⁸.

19. — Soies bien diligent de faire garder en ta terre toutes manieres de genz et especialment les personnes de sainte Esglise; ceus deffens, que l'en ne leur face tort ne force ne en leurs personnes

1. Cet article spécial à l'héritier du trône correspond à l'article 14 de la rédaction brève. Il est omis dans N³.

2. ne desvoies, *add.* P.

3. jusques-verité, *om.* P.

4. A rapprocher de réd. brève 15.

5. encontre aucun autrui, *om.* P.

6. A rapprocher de réd. brève 16.

7. Dans l'édition de Moreau, où le texte est cependant tiré *ex libro Noster*, cet article numéroté 10 commence par les mots : « Chiers filz », qui font pourtant défaut dans N¹, N² et N³.

8. Rapprocher ce qui précède de réd. brève 17.

ne en leurs choses ; et je te weil ci recorder une parole que dist li roys Phelippe, mes ayeus, si comme un de son conseil me recorda, qui disoit que il l'avoit oïe. Li roys estoit un jour avec son conseil privé, — et y estoit cil qui la me recorda, — et li disoient cil de son conseil que li clerc li fesoient moult de tort et que l'en se merveilloit commant il le souffroit. Et il respondi : « Je croi bien que il me font moult de tort ; mès quant je pense aus honneurs que Nostre Seigneur m'a faittes, je vueil mieuz souffrir¹ mon dommage que faire chose par quoy il venist esclandre entre moy et sainte Esglise. » Je te recort ce pour ce que tu ne soies pas legiers a croire nullui contre les personnes de sainte Esglise ; ainz les dois honorer et garder si qu'il puissent faire le service Nostre Seigneur en pès².

20. — Ainsi t'enseigne je que tu especialment aimmes les gens de religion, et les sequeur volentiers a leur besoing ; et ceus que tu cuideras par qui Nostre Seigneur soit plus honorés et servis, ceus aime plus que les autres³.

21. — Chiers filz, je t'enseigne que tu aimes ta mere et honores et que tu retiennes volentiers et faces ses bons enseignemens et soies enclins a croire ses bons conseils⁴.

22. — Tes freres aimes et vueilles touz jourz leur bien et leurs bons avancemens, et leur soies en leu de pere a eus enseigner a tous biens, mès garde que, par amour que tu aies a nullui, ne declines de droit faire ne ne faces⁵ chose que tu ne doies⁶.

23. — Chiers filz, je t'enseigne que⁷ les benefices des ysglises⁸ que tu auras a donner, que tu les doignes a bones personnes par grant conseil de prodomes ; et il me samble qu'il vaut mieus que tu doignes a ceus qui rien n'ont, se tu les quiers bien, a qui il sera bien employés⁹.

24. — Chiers filz, je t'enseigne que tu te gardes a ton pouoir

1. faire, N¹ et N³.

2. A rapprocher de réd. brève 18.

3. A rapprocher de réd. brève 19.

4. A rapprocher de réd. brève 20.

5. as autres, *add.* P.

6. Cet article spécial au fils aîné est sans équivalent dans la rédaction brève.

7. tu (*sic*), *add.* N¹.

8. sancte Ecclesie, O ; de sainte Eglise, P.

9. A rapprocher de réd. brève 21.

que tu n'aies guerre a nuls crestiens et, se l'en te fait tort, essaie plusieurs voies pour savoir se tu porroies trover voie par quoy tu peüsses recouvrer ta droiture avant que tu feïsses guerre, et aies entencion que ce soit pour eschiver les pechiez qui se font en guerre. Et se il avient qu'il la te couvigne fere, ou pour ce que aucun de tes hommes se defausist en ta cour de droit prendre, ou que il feïst tort a aucune yglise ou a aucune povre¹ persone ou a quelque personne que ce fust et ne li vusist amender par toy, ou pour autre cas raisonnable, pour quelque chose que ce fust qu'il te convenist a faire guerre, commande diligemment que les povres genz qui coulpes n'ont au forfet soient gardez que dommage ne leur viegne ne par arson² ne par autre chose ; car il t'affiert mieuz que tu contraignes le maufeteur par prendre les seues choses ou ses villes ou ses chastiaus par force de siege. Et garde que tu soies bien conseilliés, avant que tu meuves nulle guerre, que la cause soit moult raisonnable, et que tu aies bien sommé le maufeteur et tant attendu comme tu devras³.

25. — Chiers filz, je t'enseigne que les guerres et les contens qui seront en ta terre ou entre tes hommes, que tu mettes pene de les apaisier⁴ a ton pouoir ; car c'est une chose qui moult plect a Nostre Seigneur ; et mes sires saint Martin nous a donné mōult grant exemple, car il ala pour metre pais entre les clers qui estoient en son arceveschié, au temps qu'il savoit par Nostre Seigneur qu'il devoit mourir, et lui sembla qu'il metoit bone fin en sa vie en ce faire⁵.

26. — Chiers filz, pren te garde diligemment que il ait bons bailliz et bons prevoz en ta terre ; et fai souvent prendre garde que il facent bien droiture, que il ne facent a autrui tort ne chose que il ne doient. De ceus mesmes qui sont en ton hostel⁶ fai prendre garde que il ne facent a nullui chose que il ne doient⁷ ; car, ja soit ce que tu doies haïr tout mal a autrui, tu dois plus haïr le mal qui ven-

1. povre, *om.* O, P.

2. ne par arson, *om.* O.

3. A rapprocher de réd. brève 22.

4. l'apaisier, N¹.

5. A rapprocher de réd. brève 23.

6. te, *add.* N¹.

7. Les vingt-trois derniers mots (De ceus-doient) sont, sans doute par suite d'un bourdon du traducteur, restés sans équivalent dans O.

roit de ceus qui de toi avroient le pover que tu ne dois des autres, et plus dois garder et deffendre qu'il n'aviegne¹.

27. — Chiers filz, je t'enseigne que tu soies tous jours devez a l'yglise de Romme et a nostre pere l'Apostole, et li portes reverence et honneur si comme tu dois a ton pere espirituel².

28. — Chiers filz, donne volentiers pouoir a genz de bonne volenté qui en sachent bien user, et met grant pene a ce que li pechiés soient ostés en ta terre, c'est a dire li vilain serement et³ toute chose qui se fait ou dit a despit de Dieu ou de Nostre Dame ou des sains : pechiez de corps, jeu de dez, tavernes et les autres pechiez. Fai ce abatre en ta terre sagement et en bonne maniere. Les hereges a ton pover fai chacier de ta terre et les autres males genz, si que ta terre en soit bien purgiée, si comme tu entendras que il sera affaire par sage conseil de bones genz⁴.

29. — Les biens avances par tout⁵ ton pover; met grant pene a ce que tu saches recognoitre⁶ les bontez que Nostre Seigneur t'avra faites et que tu l'en saches mercier⁷.

30. — Chiers filz, je t'enseigne que tu metes grant entente a ce que li deniers que tu despendras soient en bon usage despendu et que il soient pris droiturièrement. Et c'est un sens que je voudroie moult que tu eüsses, et est a dire que te gardasses de foles mises et de mauveses prises et que tes deniers feussent bien pris et bien mis; et cestui sens t'enseigne Nostre Sires avec les autres sens qui te sont profitable et couvenable⁸.

31. — Chiers filz, je te pri, que se *il plaist a Nostre Seigneur que je trespasse de ceste vie avant toy*, que tu me faces aidier par messes et par autres *oroisons* et que tu envoies par les congregations du royaume de France pour faire les demander prières⁹

1. A rapprocher de réd. brève 24.

2. A rapprocher de réd. brève 25.

3. en, N¹.

4. A rapprocher de réd. brève 26.

5. par toz liex a, P.

6. Le traducteur de O a peut-être eu sous les yeux un texte ou la pensée de saint Louis était plus complètement rendue : « *Faciendi bona promove utique pro posse tuo magnam attentionem ut scias recognoscere, etc.* »

7. A rapprocher de réd. brève 27.

8. A rapprocher de réd. brève 28.

9. par prieres, N¹; leur prieres, P.

pour m'ame, et que tu entendes a tous les biens que tu feras que Nostres Sires m'i doint part ¹.

32. — Chiers fils, je te doing toute la benoïçon que pere puet et doit donner a fil, et pri Nostre Seigneur Dieu Jhesu Crist que il, par sa grant misericorde et par la priere et par les merites sa benoite mere vierge Marie² et des anges et des archanges et de tous sains et de toutes saintes, que il te gart et te deffende que tu ne faces chose qui soit contraire a sa voulenté, et que il te doint grace de faire sa voulenté si que il soit servis et honorés par toi, et face il a moy et a toy par sa grant largece si que, après ceste mortel vie. nous puissions venir a lui a la vie pardurable la ou nous le puissions veoir. amer et louer sans fin. Amen³.

33. — A lui soit gloire, honneur et louenge qui est un Dieux avec le Pere et le Saint Esperit sans commencement et sanz fin. Amen.

H.-François DELABORDE.

1. A rapprocher de réd. brève 29 et d'Isabelle 20.

2. sa benoite mere vierge Marie, *om.* O.

3. A rapprocher de réd. breve 30.



LA MONNAIE ROYALE

DEPUIS LA RÉFORME DE CHARLES V

JUSQU'À LA RESTAURATION MONÉTAIRE PAR CHARLES VII

SPÉCIALEMENT DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE POLITIQUE.

(Suite et fin¹.)

DEUXIÈME PARTIE.

LE RELÈVEMENT.

Quand Charles VI et Henri V virent ce que devenaient les quelques gros sortis de leurs ateliers, ils y renoncèrent. Le 11 août 1421, on adopta la politique d'attente : plus de gros bons ou mauvais, mais seulement des doubles tournois² et des petits tournois à 1 den. 1/2 de loi. Ces doubles sont les pièces dénommées *niquets*, soit du nom de Nicolas, par allusion à un maître d'ailleurs inconnu, soit qu'on voulût dire plaisamment que ces pièces « faisaient la nique » aux gens³. La situation n'était pas absolument nouvelle. Par exemple, à la fin du règne de Philippe

1. Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, I. LXXII, p. 473.

2. Niquet. Hoffmann, XXVII, 34 (double tournois de Charles VI); XXIX, 11 (double tournois de Henri V). Taille : 112 au marc. Titre : 1 den. 12 gr.

3. Dictionnaires de La Curne de Sainte-Palaye, Godefroy, Roquefort : *Nique* ou *Niquet*, geste de moquerie et, par extension, probablement du fait de ladite monnaie, un rien, une bagatelle, chose méprisable et de peu de valeur (cf. le nom de l'« engrogne » ou *anserua*, qui est, d'après Barthélemy, « la monnaie qui nous enserre », nous déborde). L'étymologie de Lecoindre-Dupont, par corruption de *nigelli* (noirs), n'est pas que je sache conforme aux lois de la phonétique. L'explication par Nicolas est de Duchalais (un Niquet est maître de la Monnaie dans Saulcy, t. III, p. 244, en 1462, à Montpellier); elle convient peu au mot nique.

le Bel, on avait renoncé à frapper l'argent, et l'ordonnance d'alors prescrivait que tous les paiements se fissent en deniers noirs¹; comme alors aussi, la nouvelle monnaie n'était pas mauvaise par elle-même, puisque son cours allait être mis en rapport avec sa valeur, et elle n'avait que le tort de remplacer les espèces supérieures². Mais c'était la seule voie à suivre. Une frappe abondante de niquets permit de renouveler par la base le stock monétaire; mettant au pair ce double suffisamment répandu,



FIG. 7. — NIQUET DE CHARLES VI (PARIS).

on décréta que les gros restés en circulation seraient ramenés de 18 deniers parisis à 5, puis à 2 1/2, et pour pallier les inconvénients de cette banqueroute, de nombreux édits furent rendus, fixant les prix des denrées et le mode de règlement des loyers et contrats³ (octobre-novembre 1424). Avec le niquet

1. Voy. mes *Variations monétaires sous Philippe le Bel*, p. 249 du *Moyen-Age*, 1905 = p. 192 de mes *Mélanges numism.*, t. I.

2. L'auteur du *Journal de la vie de Charles VI*, Pierre de Fenin (*Soc. Hist. Fr.*, p. 189), dit que quand on en avait pour 100 florins, c'était la charge d'un homme. A une autre époque, on se rappellera le passage de M^{me} de Sévigné : « Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés; il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses... Le bon abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais. — Ah! mon ami, vous voilà bien chargé! Combien apportez-vous? — Monsieur, dit-il, en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente francs. — C'étaient tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province avec les chapeaux pointus et qui abusent de notre patience. » (Aux Rochers, samedi 15 juin 1680.)

3. Quand la monnaie s'affaiblit, les prix des choses s'élèvent en monnaie de compte pour correspondre à la même quantité de métal fin, et il en est ainsi des salaires ou loyers qui peuvent être débattus (Borelli de Serres, *Rev. numism.*, 1904, p. 430). Au contraire, les cens et rentes foncières, qui dans le système féodal procèdent d'un contrat ancien exprimé en monnaie de compte, restent immuables quant à la lettre et se trouvent soldés par une quantité moindre de

furent frappés quelques saluts¹, monnaie nouvelle d'or pur, dont un petit nombre de spécimens sont parvenus jusqu'à nous. C'est sous ce régime de pénurie monétaire, mais déjà sur le chemin du relèvement, que Charles VI et Henri V achevèrent leur règne. Ils moururent tous deux, à quelques mois d'intervalle, en octobre 1422.

Le Régent Charles n'avait plus rien à gagner à l'affaiblissement des espèces : il fallut bien, de son côté, qu'il prêtât l'oreille aux plaintes de ses sujets. Dès le 12 septembre 1422, à Mehun-sur-Yèvre, après la mort de Henri V, un peu avant celle de Charles VI, il avait édicté une ordonnance, qui, pour la première fois depuis longtemps, rendait quelque valeur intrinsèque à la monnaie. Un *grand blanc* de 4 den. 12 gr. (cours : 10 den. t.) donnait au public un commencement de satisfaction après ce qu'on avait été forcé d'endurer². Cette monnaie devait être sur le pied 40^e et la précédente ravalée, s'il faut en croire les édits, au vingtième

métal fin ; il en est de même des dettes antérieurement contractées et des marchés qui arrivent à échéance. En un mot, les fermiers et les débiteurs ont tout à gagner à ces mutations ; ce sont les propriétaires fonciers, les créanciers et les marchands qui en souffrent.

Vienne le renforcement à date fixe. C'est le peuple qui prend peur ; ce qu'il a en poche est réduit au tiers ou à la moitié de sa valeur nominale ; de là une panique, des émeutes. Certes, logiquement, les prix de toutes choses doivent s'abaisser en proportion et revenir à leur état premier ; mais on sait qu'un tel mouvement ne se produit pas aisément, la spéculation, la mauvaise foi s'en mêlent ; les marchands maintiennent leurs prix en monnaie de compte, les élevant par le fait. De leur côté, les propriétaires, qui n'ont pu élever leurs loyers aussi vite que s'affaiblissait la monnaie, prétendent récupérer leurs pertes. Alors le roi intervient ; il édicte des maxima ; il fixe le mode de règlement des contrats ; il est obligé d'abandonner le principe qu'il a posé, de ne compter qu'à sols et à livres, pour tenir compte de la quantité de métal fin qui a correspondu à la livre suivant l'époque et le lieu des engagements pris, et ce sont les prix du marc, homologués par la Chambre des comptes, qui servent rétrospectivement de mesure à ces conversions.

« Telles sont les péripéties qui se déroulent avant que s'établisse un juste rapport entre le prix des choses et le cours nouveau des espèces. » (A. Vuitry.) Le chroniqueur Pierre de Fenin a, sur la conversion de 1421, une appréciation excellente qu'il faudrait citer en entier (p. 188 et suiv.).

1. Salut. Hoffmann, XXV, 7 (Charles VI), et XXIX, 4 (Henri V). Taille : 63 au marc. Titre : 24 k. Cours : 25 s. t.

2. Grand blanc. Hoffmann, XXXIII, 27. Taille : 90 au marc (2 gr. 72). Titre : 4 d. 12 gr. (0,375). Cours : 10 den. t. L'ordonnance prévoyait un franc à cheval d'or pur, qui ne fut probablement pas frappé (mais seulement en novembre 1423 ; est dans Hoffmann, XXXI, 11), puis un gros, le gros au K, à 8 deniers

de sa valeur de compte. Justement les états avaient accordé un peu plus d'argent que d'ordinaire¹; puis les détenteurs de métal, auxquels le royaume voisin ne faisait plus aucune offre, devenaient plus maniables. Encore l'ordonnance, prorogée aussitôt que rendue², serait-elle restée probablement lettre morte, si la disparition de Charles VI, en permettant à son fils de prendre le titre de roi, ne lui avait ramené quelques partisans³. En effet, on avait bien voulu obéir à Henri V tant qu'il agissait au nom du roi légitime, on acceptait moins volontiers la domination directe de Henri VI ou de ses oncles. Charles VII bénéficiait de ces dispositions, on lui fit crédit de quelques ressources. Mais, quand on vit qu'il n'était ni en humeur ni en mesure d'en profiter, le mouvement s'arrêta, et la fortune de celui qu'on appelait le roi de Bourges pâlit encore après les défaites de Crevant (1423) et de Verneuil (1424).

Il ne faut donc pas s'étonner si la monnaie, très instable, après avoir passé par le pied 36^e en janvier 1423 (n. st.), connut une première période d'affaiblissement (1423-1426) du pied 32^e au 54^e⁴ et, renforcée en décembre 1426 par la création d'une nouvelle *florette*⁵, repassa avec cette pièce par les mêmes

de fin (type du *blanc* : Hoffmann, XXXIII, 27), qui ne le fut pas davantage. Pour la monnaie noire de Charles VII, voy. A. Dieudonné dans *Proc.-verb. de la Soc. fr. de numism., Rev. numism.*, 1911, p. xvi et suiv. D'autre part, le Dauphiné, qui avait puissamment aidé le Régent, eut, comme à d'autres reprises sous ce règne, des monnaies à ses armes; il conserva même tout le temps de Charles VII une certaine autonomie monétaire.

1. C'est ce qui semble résulter d'un examen minutieux des données recueillies par M. A. Thomas, *les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII*. États d'Auvergne : 80,000 livres en janvier 1422. États de la langue d'oïl à Bourges : 1 million en janvier 1423 (cf. Beaucourt). La réforme n'était pas encore accomplie en Languedoc en mars 1423, mais les États votent de l'argent à cette fin en avril et mai (Beaucourt, p. 615).

2. Plus exactement nous avons, le 12 septembre, les lettres du Régent au gouverneur du Dauphiné, et la fabrication commence pour l'ensemble du royaume le 1^{er} novembre.

3. Sur le roi de Bourges, voy. Du Fresne de Beaucourt, *Hist. de Charles VII* (pour les monnaies, t. II, p. 615 et suiv.; sur ce point particulier, p. 11, n. 4).

4. Les blancs de cette période sont, dans Hoffmann, les n^{os} 31 (janvier 1423, n. st., pied 36^e), 32 (nov. 1423, pied 32^e, blanc aux lis), le même avec croissant sous la croissette initiale (mai 1426, pied 40^e), le même avec étoile sous la croissette (6 août 1426, pied 42^e), le même avec anneau sous la croissette (novembre 1426, pied 54^e).

5. Hoffmann, 33, 35. Cette florette, qui n'est pas, comme celle de Charles VI, un gros de 20 den. t., mais un blanc de 10 deniers, en diffère par le module et

étapes. Toutes ces *mutations* ou « conversions » étaient comme des coups de bourse, grâce auxquels l'incertitude la plus complète régnait dans les transactions. Puis l'accentuation de la « crue » ramena décidément les mauvais jours : la monnaie sautait d'un bond jusqu'au pied 73^e en janvier 1429 (n. st.), 84^e en mars, 96^e en avril et 112^e en juin 1429¹.

Mais Charles VII eut beau renouveler son jeu, la France ducale ou anglaise ne fut pas aussi éprouvée par ses manœuvres qu'elle l'avait été la première fois. Peut-être se produisait-il dans ces régions un de ces phénomènes de compensation que nous décrivent les économistes² ; peut-être, après avoir modifié l'équilibre des prix de toute chose, le mouvement d'émigration du métal s'était-il arrêté ; l'abstention aussi produisait son effet, comme dans un organisme malade que la diète rétablit. Au contraire, dans ses États, Charles VII n'eut pas à se louer d'avoir de nouveau tendu tous les ressorts ; il en fut réduit à altérer l'or qui, dans la période précédente, avait été à peu près épargné : on vit des écus³ et des moutons descendre aux

par le cantonnement de la croix du revers. — Croirait-on que cette jolie expression, « conter fleurettes », qui est transparente, semble-t-il, vient de notre florette et signifie tout prosaïquement : compter des pièces de monnaie ?

1. La florette de Charles VII, étudiée par M. de Marchéville (*les Florettes de Charles VII* dans *Bull. de numism. Serrure*, 1895, p. 121), a pour différents d'émission une croisette simple ou posée sur un signe accessoire (croisant, point plein), puis une fleur de lis (simple ou posée sur un anneau, un point centré, un point plein) ; elle va comme titre de 4 den. 12 gr. (0,375) à 1 den. 12 gr. (0,125).

2. Ce phénomène est expliqué par M. A. Landry dans ses *Notes critiques sur le « Nicole Oresme »* de M. Bridrey (*Moyen-Age*, 1909, p. 70) : « Le métal allait naturellement là où on le payait le mieux... Lorsqu'un prince affaiblissait ses monnaies, il lui était possible de réserver une part du bénéfice de l'opération aux détenteurs du métal et par là d'attirer celui-ci à ses ateliers... Mais ce n'est qu'au moment où un affaiblissement des monnaies sera fait qu'un pays pourra attirer le métal des autres pays... Quand le prix des marchandises et le coût de la vie dans le pays qui a affaibli ses espèces auront haussé dans cette même proportion, où le prix du métal aux monnaies [et le cours des espèces] y ont été accrus, on n'aura plus avantage à y transporter du métal, etc... » Si nous avons contesté l'application que l'auteur fait de cette loi au règne de Charles V (*Rev. numism.*, 1908, p. 512), c'est qu'alors la France était seule isolée au milieu de pays à monnaie faible et de concurrents avides. Dès qu'un prince de la frontière d'Empire avait épuisé les avantages de l'accaparement, un autre prenait sa succession ; ici, au contraire, en se bornant à comparer les deux fractions de la France, le raisonnement peut être invoqué.

3. Les écus eurent des différents analogues à ceux de la florette contempo-

titres de 18 et 16 karats¹. Joignez à cela que les ordonnances n'étaient pas toujours obéies, que les ateliers fermés étaient remplacés par d'autres, tous très mal surveillés : par exemple, le connétable de Richemont, en guerre avec la cour, venait d'en ouvrir un à Parthenay². Le désordre était à son comble et le roi s'efforçait de pêcher en eau trouble, tandis que Henri VI pouvait frapper des blancs aux écus de 5 deniers de fin dans des conditions acceptables et un nombre raisonnable d'excellentes pièces d'or.

Arrêtons-nous un instant à cette numismatique spéciale à la France de Henri VI³. Un nouveau système est adopté pour différencier les ateliers, l'emploi de *sigles*, qui sont plus apparentes et introduisent dans les pièces plus de variété que les traditionnels points secrets : l'agneau pascal (Amiens), le losange (Arras), le fer de moulin ou croix ancrée (Auxerre), le croissant (Châlons-sur-Marne), le saint suaire, autrement dit une Véronique (Dijon), un trèfle (Mâcon), une racine⁴ (le Mans), une étoile pleine (Nevers), une couronne (Paris), un léopard (Rouen), une fleur de lis (Saint-Lo), une étoile percée ou molette (Saint-Quentin)⁵, une rose (Troyes). Ces sigles furent placées, au lieu de la croisettes, en tête de légende sur les *saluts* d'or⁶, les *ange-*

raine. Voy. F. de Sauley, *les Écus à la couronne. Charles VII, roi de Bourges* (extrait de ses *Doc. inéd.*), dans *Ann. de la Soc. fr. de numism.*, 1877, p. 146, et pour les variétés, mon article : *Récents acquisitions du Cabinet des médailles*, dans *Rev. numism.*, 1911, p. 104 (ajouter l'écu à la fleur de lis initiale, de la collection P. Bordeaux, frappé à Poitiers).

1. Les altérations les plus caractérisées furent celles de Lyon en 1427, du Languedoc et du Dauphiné en 1427-1429.

2. Voy. Marchéville, *loc. cit.*

3. Voy., sur les monnaies des Henri, F. de Sauley, *Hist. numism. de Henri V et Henri VI* (groupement commode des données fournies par les *Doc. inéd.* de Sauley plutôt que synthèse du sujet) et le *Handbook of the coins of Great Britain in the Brit. Mus.*, de H. Grueber.

4. Sur cette racine, voy. un article de Joubert dans *Rev. hist. du Maine*, t. XX, p. 123 (compte-rendu dans *Rev. numism.*, 1886, p. 501).

5. Sur cette molette, voy. P. Bordeaux, *la Molette d'éperon, différent de l'atelier de Saint-Quentin*, dans *Rev. numism.*, 1901, p. 489 et suiv.

6. Le premier salut de Henri VI, de même poids que celui de Henri V (63 au marc), n'a pas été retrouvé. Celui que nous possédons, et qui n'est pas rare, est de 70 au marc (3 gr. 49); cours : 22 s. 6 den.; dans Hoffmann, XXX, 2 et 3. Ainsi, le premier salut eut la taille et le second eut le cours de l'écu à la couronne. La salutation angélique avait figuré sur les monnaies des comtes de Provence.

*lots*¹, les *blancs*² et *petits blancs*³, les *trézains*⁴ (3 deniers) et quelquefois les doubles⁵, les deniers parisis ou tournois⁶, toutes monnaies spéciales à la France et absolument distinctes de celles d'outre-Manche. Les saluts figuraient la salutation de la Vierge par l'ange Gabriel, avec deux grands écus dans le champ, France et France-Angleterre; l'angelot donnait une réduction de ce type, l'ange de face. On a dit qu'à voir et à manier ces belles monnaies, on touchait du doigt le danger qu'avait alors couru



FIG. 8. — GRAND BLANC DE HENRI VI (AMIENS).

la monarchie nationale⁷. Certes, le modèle en était heureux, mais ce n'est pas la beauté du type des monnaies qui intéresse les populations: déjà l'écu couronné des Valois, plus simple, moins savant, était entré dans les mœurs, et les nouvelles espèces allaient à l'encontre d'une préférence établie⁸. L'association des

1. Angelot. Hoffmann, XXX, 4 et 5. Taille : 105 au marc (2 gr. 33). Titre : 24 k. Cours : 15 s. t.

2. Grand blanc. Hoffmann, XXX, 6. Taille : 75 au marc (3 gr. 46). Titre : 5 deniers (0 gr. 16). Cours : 10 den. t.

3. Petit blanc. Hoffmann, XXX, 7. Taille : 150 au marc (1 gr. 73). Titre : 5 deniers (0 gr. 416). Cours : 5 den. t.

4. Trézain. Hoffmann, XXX, 9 (sous le nom de petit blanc). Taille : 150. Titre : 3 deniers (0 gr. 250). Cours : 3 den. t. Les textes disent *Trésin*, mais je préfère cette orthographe par analogie aux monnaies postérieures : onzain, douzain, treizain.

5. Double. Hoffmann, XXX, 10.

6. Denier parisis : Hoffmann, XXX, 11 et 12. Deniers tournois : Hoffmann, XXX, 13. Maille : Hoffmann, XXX, 15.

7. A. Buhot de Kersers, *la Numismatique moderne*, dans *Rev. numism.*, 1898, p. 119.

8. Voy., le 5 mars 1423 (n. st.) (*Ord.*, XIII, 24), une ordonnance défendant d'accepter les écus sur le même pied que les saluts.

armes d'Angleterre à celles de France, non moins sensible sur le blanc et sur la monnaie noire, ne plaisait pas à tous. Les titres mêmes que s'arrogeaient les rois prêtaient à redire : Henri V avait été d'abord *Franconum rex*, comme Édouard III, puis *rex Angliæ heres Franciæ* ; Henri VI était *Franconum et Angliæ rex*. Que d'inconséquences dénotent ces changements ! Édouard III et Henri V, au début, avaient revendiqué le royaume de par leur droit de naissance ; puis Henri V se dit héritier de Charles VI, dont il a épousé la fille, et son fils Henri VI se recommande de cette filiation : droit incertain, celui qui changeait ainsi d'aspect avec les circonstances !

Au reste, la politique monétaire des Henri paraît avoir eu le même caractère que le reste de leur administration : de l'exactitude, de la régularité, une certaine justice, avec je ne sais quoi de dur et de hautain qui rebutait. Les espèces sont maintenues aussi bonnes que possible, mais les cours volontaires que le public donnait aux monnaies sont poursuivis avec rigueur ; de nombreux monétaires prévaricateurs sont emprisonnés ou mis à l'amende, mais des Anglais occupent toutes les bonnes places ; le commerce est protégé, mais on ne se prive pas de lever arbitrairement des tailles, et l'impôt était à cette époque encore plus impopulaire que les mutations.

Bref, on peut dire que les Anglais ont traité leur domaine de France comme une colonie. Les populations industrieuses de la Normandie et du Nord avaient accepté cette domination qui leur assurait de grands avantages, mais quand elles virent que le Parlement anglais refusait les subsides nécessaires à leur défense, elles tournèrent le dos à des maîtres qui n'avaient jamais conquis leurs sympathies et songèrent à demander ailleurs l'ordre monétaire et financier¹. Il faut reconnaître toutefois que ce n'est pas la monnaie de Charles VII qui lui concilia d'emblée ses sujets.

1. De bons esprits l'ont regretté, sous prétexte que cela aurait cimenté l'alliance de deux peuples au bénéfice l'un de l'autre. Rien de plus incertain. Les Anglais étaient jaloux de leurs nouveaux compatriotes ; c'est à ce moment même qu'ils abandonnaient notre langue pour leur idiome nouveau-né. Leurs princes, trouvant ici la vie plus facile et des sujets plus dociles, eussent donné la préférence à ce royaume, mais l'Angleterre se serait soulevée. Par exemple, la dynastie d'York, qui a levé l'étendard peu après, se serait dressée contre celle de Lancastre en Angleterre, et on n'aurait pas tardé à voir, comme auparavant, les deux pays poursuivre leurs destinées sous des princes différents.

Elle était tombée au-dessous de tout quand parut Jeanne d'Arc. La florette d'Orléans contemporaine du siège, avec O final, est celle qui a, en tête de légende, une fleur de lis portant un anneau (mars 1429, n. st.) : il s'est rencontré de ces exemplaires, presque indéchiffrables, dans la trouvaille de La Rochelle¹.

Mais presque aussitôt, avec les premiers succès, un relèvement se manifeste. Si les subsides votés par les États provinciaux ne sauraient beaucoup grandir dans l'appauvrissement général², l'élan est donné, les dévouements se produisent, Charles VII a recours aux emprunts, aux aliénations, ressources grâce aux-



FIG. 9. — ROYAL D'OR DE CHARLES VII (MONTÉLIMAR).

quelles, le 9 octobre 1429, la monnaie est remise au pied 32^e, autant du moins que le relâchement universel le permettait. L'ordonnance d'octobre, datée de Loches, prescrivait un *royal* d'or fin au type du roi debout, sur champ de fleurs de lis, comme dans l'ancien denier d'or de Charles V, mais sans dais et en robe longue; un *grand blanc* de 5 deniers de fin et un *petit blanc* de 4 den. 12 gr. (10 et 5 deniers tournois de cours)³. C'est sur

1. Marcheville, *loc. cit.* La florette d'avril, avec anneau pointé, ne paraît pas avoir été frappée à Orléans.

2. Le dernier gros subside a été voté par les États de Chinon en septembre 1428 : 300,000 livres.

3. Royal d'or. Hoffmann, XXXI, 9 et 10. Taille : 64 au marc (3 gr. 82). Ce royal ne fut affaibli par aucune ordonnance, et cependant il est constant que beaucoup de spécimens ne sont pas d'un or irréprochable, sans compter que la frappe en est souvent négligée. Voy., sur l'histoire du royal, C^{te} de Castellane, *les Royaumes d'or de Charles VII*, dans *Ann. Soc. fr. de numism.*, 1893, p. 268, et pour les variétés : A. Dieudonné, *Récents acquisitions du Cabinet des médailles*, dans *Rev. numism.*, 1911. — Grand blanc et petit blanc aux trois

ce pied que fut frappé le denier de Troyes du Cabinet des médailles, qui, conservant sa rosette initiale du temps de Henri VI avec le nom de Charles VII, est comme le témoin du passage du roi dans la capitale de la Champagne¹.

Et comme toujours, le renforcement de la monnaie entraîne des sacrifices douloureux pour les porteurs de monnaie faible². On demande un sursis, en attendant que les nouvelles espèces soient suffisamment répandues. Les habitants de Troyes précisément formulent une demande de ce genre et, après un premier refus, l'emportent, ce qui n'empêche pas l'émeute d'éclater au mois de mai suivant : on disait les nouvelles espèces introuvables³.

Le 5 avril 1431, par la création du *blanc dentillé*⁴, la monnaie change de type, mais non de pied, sauf que le petit blanc est relevé au titre du grand. Le 15 septembre, par ordonnance datée de Chinon, les bonnes dispositions faiblissent, le royal est un peu diminué de poids, le grand et le petit blanc sont ramenés respectivement à 4 deniers et 3 den. 12 gr. de fin ; en revanche, il est créé une pièce un peu supérieure, le *denier blanc aux rondeaux*, à 6 deniers de fin, 15 deniers tournois de cours⁵. Il est supprimé, le 4 décembre 1431, par ordonnance datée d'Amboise ; le royal est relevé de 70 à 64 au marc et on crée le *grand blanc au R* (5 deniers puis 4 deniers de fin) et le *petit blanc au R* (4 deniers), dont le nom caractéristique de « blanc aux gens d'armes » désigne les principaux bénéficiaires auxquels

lis. Hoffmann, XXXIII, 39 et 44, 45. Titre : 5 deniers et 4 den. 12 gr. (0,416, 0,375). Cours : 10 et 5 den. t.

1. Cabinet des médailles, n° 111^a, denier aux deux lis accotés (Hoffmann, 62). Cette rose était encore conservée en 1432, comme l'atteste un denier au K accosté de deux lis, n° 121 (cf. ma communication dans *Rev. numism.*, *Proc.-verb.*, 1911, p. XVIII, n. 1, et XXII, n. 2).

2. Voy. ci-dessus, p. 264, n. 3.

3. D'après Du Fresne de Beaucourt (cf. Boutiot, *Hist. de Troyes*, t. II, p. 525). Les bonnes espèces, à leur apparition, étaient cueillies et thésaurisées, mais le peuple accusait volontiers l'étranger. Le sursis avait été motivé par la crainte qu'elles ne s'écoulassent chez les sujets du roi Henri, où elles auraient eu, disait-on, plus haut prix que dans le royaume : cependant la France anglaise était au régime du pied 30°, plutôt meilleur que celui-ci (32°).

4. Grand blanc et petit blanc dentillé. Hoffmann, XXXII, 15 et 16. Cours : 10 et 5 deniers.

5. Denier blanc aux rondeaux. Hoffmann, XXXII, 14. Titre : 6 deniers (0,500). Cours : 15 den. t.

il était destiné¹. L'utilité pour le public de tous ces changements contradictoires² ne se laisse pas nettement reconnaître. Il faut croire que les conseils du roi, tout en évitant les affaiblissements caractérisés, s'efforçaient, en provoquant les refontes, de tirer de la frappe le plus possible. Ce n'était pas encore l'indice d'une situation monétaire très raffermie.

Mais Charles VII gagnait chaque jour du terrain. Dans le Nord, les Anglais n'avaient jamais pu s'emparer de Mouzou, qui frappait pour lui quelques pièces. Tournai, cette avant-garde de la France au pays flamand, avait refusé de reconnaître Henri VI. Dans l'impossibilité où était cette ville de communiquer avec les sujets de Charles VII et pour faire accepter des voisins son numéraire, elle se mit à émettre au nom de Charles des monnaies de système flamand. « chaise d'or » ou *klinkaert*³ et *plaques* ou *patards*⁴. Au nom de Charles aussi, on fit, en 1433, l'émission très curieuse d'un salut⁵. Il se distingue de ceux de Charles VI, qui, d'ailleurs, n'ont été frappés qu'à Paris, par le poids, qui est conforme à l'ordonnance de Henri VI⁶. Monument remarquable entre tous des nécessités commerciales auxquelles, malgré la politique et malgré les attachements traditionnels⁷, se plie la monnaie !

1. Grand blanc et petit blanc au K. Hoffmann, XXXII, 18 et 19. Titre : 5 deniers (0,416) et 4 deniers (0,333).

2. Il y eut encore une émission sur le pied 40^e, le 15 septembre 1435 (Écu d'or cantonné d'une couronne et d'un lis, ancienne collection Castellane, Hoffmann, XXXVI, 5. — Grand blanc à l'écu : Hoffmann, XXXIII, 33).

3. C^{te} de Castellane, *Une monnaie d'or tournaisienne de Charles VII à retrouver*, dans *Proc.-verb. du Congrès de 1900*, p. 288. On a tort de donner au double d'or du Régent (ci-dessus, p. 492, n. 3) le nom de « chaise » ; ce nom doit être réservé à la présente monnaie, qui dérive de l'écu à la chaise de Philippe VI.

4. F. de Sauley, *les Monnaies du système flamand frappées au nom de Charles VII*, dans *Mém. de la Soc. des antiq.*, 1877, p. 104. C^{te} de Castellane, même sujet, dans *Rev. numism.*, 1898, p. 103. La première plaque est dans Hoffmann, XXXII, 12 ; la seconde dans Hoffmann, XXXII, 23, où elle est dite par erreur gros de roi. Le patard, à cette époque et dans ce pays, est synonyme de plaque ou double gros ; c'est tout autre chose que le patac du sud-est au temps de Louis XI, sorte de double denier.

5. A Dieudonné, *Salut d'or inédit de Charles VII à Tournai* (1433), dans *Rev. numism.*, 1907, p. 515.

6. Pièce de 70 au marc au lieu de 63 (voy. p. 268, n. 6), ce qui correspond à un poids légal de 3 gr. 49. L'exemplaire pèse effectivement 3 gr. 47.

7. Sur cette attitude de la ville de Tournai, voy. M. Houtart, *les Tournai-*

Il y a un autre salut qui porte le nom de Charles VII, celui de Beauvais. En effet, plusieurs villes ayant été reprises autour de Paris, un atelier temporaire avait été créé à Beauvais sur l'initiative de La Hire, capitaine général des pays au nord de la Seine, dans une maison prêtée par l'évêque, et cet atelier fonction-



FIG. 10. — SALUT D'OR DE CHARLES VII (TOURNAI).

naît tant bien que mal, frappant le salut au nom de Charles VII pour les territoires restés anglais, le royal et le grand blanc de ses ordonnances pour les pays reconquis¹.

siens et le roi de Bourges. Tournai, 1908 (t. XII des *Ann. de la Soc. hist. de Tournai*, compte-rendu, par A. d'Herbomez, dans *Bibl. Éc. des ch.*, 1908, p. 683). On y voit que les patriciens de la cité, ayant tenté de négocier avec le duc de Bourgogne, furent chassés du gouvernement en 1423 et remplacés par le parti populaire, exclusivement dévoué à la France. Cette opposition des deux partis et de leurs alliances datait de loin. Déjà Philippe Auguste s'était présenté comme défenseur de la commune contre l'évêque, et ce tiers de monnayage, qu'il avait acquis d'Évrard des Vignes, lui avait permis, sinon de frapper une monnaie royale qui, selon nous, n'a jamais existé, du moins de prendre position, d'accord avec le parti populaire, contre les privilèges monétaires de l'évêque, qui furent éteints en 1294 et 1306 (voy. le débat entre Gariel et Cochetoux, dans *Rev. belge de numism.*, 1882 et 1883). Depuis, les patriciens avaient hérité les tendances politiques du parti épiscopal; on les retrouvera sous la domination de la maison d'Autriche.

1. Les pièces de Beauvais sont différenciées par un B final (qui manque quelquefois), par la forme de l'X à double sinuosité et par le style qui dénote une fabrication hâtive; le grand blanc au K de Beauvais porte, dans Hoffmann, le n° 17. — Voy. C^{te} de Castellane, *les Grands et petits blancs au K de Charles VII à la croix cantonnée frappés à Beauvais et les monnaies d'or sorties du même atelier*, dans *Gaz. numism.*, 1897, p. 301. Cependant, M. P. Bordeaux, *Ann. Soc. fr. de numism.*, 1896, p. 484, avait cru devoir attribuer ces grands blancs à Bourges.

Le plus important était de se réconcilier avec le duc de Bourgogne, véritable souverain des pays du Nord, dont les Monnaies de Mâcon et de Dijon frappaient toujours au nom de Henri VI. La mésintelligence s'était mise entre lui et le régent anglais : ses monnaies, émises dans sa comté, avaient d'abord été reçues dans le royaume¹, ainsi que celles de Bretagne, puis cette facilité avait été retirée², ce dont il se plaignait en vain. Par le traité d'Arras (1435), il consentit à un accord avec Charles VII, mais à quelles conditions ! D'abord, le duc, en acceptant d'émettre ses monnaies de Dijon, Mâcon et Auxerre au nom du roi, ne parle pas de renoncer à la direction de ces ateliers dont les produits seront différenciés par le *briquet*³ ou par une ponctuation spéciale⁴. Ensuite, Charles VII lui abandonnera les villes de la Somme, sinon avec la gestion, du moins avec les profits⁵ de leurs ateliers d'Amiens et de Saint-Quentin, sous faculté de rachat éventuel, et la cité de Tournai sera payée de sa fidélité en se voyant interdire pour cinq ans toute frappe monétaire.

Ce fut le début d'une période de contestations analogues à celles de jadis, le roi soutenant que, sur la monnaie frappée en son nom par ses officiers, le duc n'avait qu'à recevoir les profits, à tendre la main sans rien demander d'autre, et le duc prétendant régler et contrôler les émissions. Celui-ci est d'abord le plus

1. Ordonnances du 8 mai 1419 et 2 juin 1420 (P. Bordeaux, *Rev. numism.*, 1907, p. LXXXVI).

2. Ordonnance du 20 novembre 1426, exécutée le 5 janvier.

3. Pièces au briquet de Dijon et de Mâcon, dans Hoffmann, XXXI, 4 ; XXXIII, 40, 41, 42. Cf. F. de Saulcy, *Monnaies frappées par Philippe le Bon au nom de Charles VII*, dans *Ann. de la Soc. fr. de numism.*, 1877, 1.

4. Par exemple la pièce publiée par M. Bordeaux, *Rev. numism.*, 1901, p. 506, qui est probablement d'Auxerre.

5. Ceci est en quelque sorte l'interprétation royale, conforme au droit traditionnel, plutôt que la transcription du traité d'Arras, lequel fut fort peu explicite sur le chapitre des monnaies (texte dans la *Chronique* d'Olivier de la Marche). Il n'y est pas question de Dijon. Mâcon est donné avec tous les « profits du domaine », notamment les « profits et émoluments de la monnoie », « sauf le droit de régale et autres droits royaux appartenant d'ancienneté à la couronne de France ». Pour Auxerre, même formule à double face. Les villes de la Somme sont données avec « les profits du domaine et tous émoluments quelconques », le duc de Bourgogne y mettra et instituera ses officiers « au regard du domaine » ; « au regard des droits royaux, aides et tailles », la nomination en appartiendra au duc et l'institution et commission au roi, sans que la monnaie soit spécialement désignée.

fort et subordonne les Monnaies royales d'Amiens et Saint-Quentin à la cour toute féodale de Lille¹, mais le but principal était atteint, la Picardie ralliée et Paris enfermé dans un cercle d'investissement.

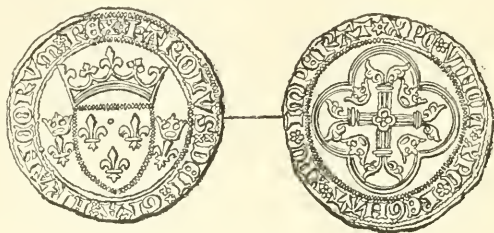


FIG. 11. — ÉCU D'OR DE CHARLES VII (SAINT-QUENTIN).

Une seconde période du règne commençait, marquée par les écus d'or fin dont l'émission fut inaugurée en janvier 1436 (n. st.) et auxquels furent ouvertes, le 13 avril, les portes de Paris. Cette pièce², appelée comme les précédentes *écu à la*



FIG. 12. — GRAND BLANC DE CHARLES VII (AUXERRE).

couronne, avait pour type le même écu couronné, mais accosté de deux fleurs de lis également couronnées, les anciens écus de Charles VI et VII prenaient dans le langage courant le nom d'« écus vieux ». Les espèces d'argent (monnaie 32^e) compre-

1. L. Caillet, *Compte de Jean de Vaulx, garde de la monnaie d'Amiens en 1436* (n. st.), dans *Rev. numism.*, 1909, p. 502, commenté par A. Dieudonné, dans *Rev. numism.*, *Proc.-verb.*, p. cx.

2. Écu à la couronne (nouveau). Hoffmann, XXXI. 2 et 6. Taille : 70 au marc

naient un *grand* et un *petit blanc*¹ à l'écu placé dans un trilobe, avec quadrilobe centré d'une croix au revers, type qui fait présager celui du blanc au soleil de Louis XI.

Mais la circulation monétaire aux coins de Charles ne se rétablit que peu à peu². Dix ans plus tard, le 27 juillet 1446, malgré les facilités de change données aux grands négociants comme Jacques Cœur³, l'« Instruction aux députés de l'Hôtel-de-Ville de Beauvais allant à Senlis pour le fait des monnaies »⁴ témoigne de la rareté des espèces royales dans ce pays. « A Beauvais et à tout le pais à l'environ, il n'y a aucunes monnoies des forges et coings du Roy nostre seigneur, et n'y a monnoies qui y aient cours, sinon les virelens⁵ de Flandres.... plaques⁶... et blans de Tournai. » J'ai peine à croire que les députés n'aient pas un peu noirci la situation pour arriver à leurs fins, qui étaient d'obtenir que le roi laissât courir les monnaies de Flandre. Quoi qu'il en soit, on voit de quel côté les pays situés au nord de la Seine avaient orienté leurs relations commerciales et combien les anciens courants étaient lents à se rétablir⁷.

A plus forte raison en était-il ainsi les années précédentes, et le duc de Bourgogne voulait évidemment profiter des habitudes prises, lorsqu'en 1441 il avait prescrit de frapper à Amiens et à Saint-Quentin des plaques flamandes, dont l'émission n'était autorisée qu'à Tournai. Le roi le rappela à l'ordre avec succès,

(3 gr. 49). Titre : 24 k. Cours : 25 s. l. Demi-écu : pl. XXXI, 7. Pour les documents, voy. F. de Saulcy, *les Écus de Charles VII*, dans *Ann. de la Soc. fr. de numism.*, t. V, 1877, p. 149 et suiv.; pour les variétés, A. Dieudonné, *Récentes acquisitions du Cabinet des médailles*, dans *Rev. numism.*, 1911.

1. Grand blanc. Hoffmann, XXXIII, 36. Taille : 80 au marc (3 gr. 06). Titre : 5 deniers (0,416). Cours : 10 den. l. — Petit blanc : Hoffmann, XXXIII, 38.

2. Sur les doubles et demis tournois, voy. Castellane et A. Dieudonné dans *Rev. numism.*, *Proc.-verb.*, 1911, p. xxxvii et suiv. Le parisien ne fut frappé qu'en 1461 (1909, p. xlv).

3. Voy. ci-dessous, p. 278, n. 3, la note sur Jacques Cœur.

4. Document publié, par le Dr V. Leblond, dans *Rev. numism.*, 1908, p. 114; cf. p. 269.

5. Virelens = Vierlaendaer, monnaie des quatre pays, aux armes de Bourgogne ancien, Bourgogne moderne, lion de Brabant ou de Limbourg, lion de Flandre, frappées par le duc de Bourgogne.

6. Sur les plaques, voy. ci-dessus, p. 273, n. 4.

7. On ne sera pas surpris que dans une ville frontière, comme Lyon, Charles VII et Louis XI aient fait la guerre aux espèces étrangères apportées dans les foires. M. L. Caillet a publié à ce sujet d'intéressants documents dans *Gaz. numism. fr.*, 1908, p. 193, et *Rev. numism.*, 1908, p. 401.

supprima même le privilège de Tournai, toutes manifestations du droit régalien qui étaient nécessaires à la reconstitution du royaume, mais qui ne durent pas être exemptes de gêne pour les populations.

Vers le même temps, le 31 décembre 1441, le roi établit « deux généraux réformateurs sur le fait des monnaies », Pierre Delandes et Gaucher Vivien, avec des pouvoirs étendus, commission renouvelée le 5 novembre 1442. C'est alors que l'ordonnance du 31 décembre 1442 fit la revision des ateliers maintenus. Amiens subsistait, mais pour bientôt supplanter Saint-Quentin, et Lyon pour remplacer Mâcon; Auxerre, qui était au duc de Bourgogne, ne devait plus durer que peu de temps; bref, on peut dire que Bourges seul survécut à la tourmente comme création nouvelle¹.

La *bonne monnaie*, dans toute la force du terme, comportant avec la pièce d'or fin un gros à 11 den. 15 gr. d'un type nouveau, le *gros de roi*², fut rétablie en 1447, sous les auspices de Jacques Cœur³. Ce n'est que pour avoir été tant différée, et

1. Voy., pour l'histoire des ateliers, les ouvrages ci-dessus mentionnés, 1911, p. 482, n. 2.

2. Gros de roi. Hoffmann, XXXII, 21 et 22 (type de la florette de Ch. VI). Taille : 68 au marc (3 gr. 59). Titre : 11 den. 15 gr. Cours : 2 s. 6 den.

3. Jacques Cœur avait débuté, comme maître particulier de la monnaie de Bourges en 1428, par se faire condamner avec son associé Ravaut le Danois pour fraude; ce dont il obtint des lettres de rémission en 1429. Depuis, il s'était tourné vers le commerce et avait acquis une fortune considérable, en partie placée dans les entreprises d'outre-mer: par deux fois (en août 1435 et juillet 1436), on lui permit de faire le change par ses facteurs pendant trois mois à Pontoise et à Melun, « pour que le peuple fût fourni de monnaies aux armes de France » ou en d'autres termes on profita de ses mouvements de fonds pour rétablir la circulation monétaire. Dans l'automne de 1435, nous le retrouvons à Bourges, non pas avec le titre de maître particulier, mais « tenant le compte de la monnaie », expression fréquente par laquelle ont pu être désignés ceux qui, apportant leur billon, se rémunéraient par les profits de la fabrication, soit d'une créance sur le roi (cf. ci-dessus, p. 476, n. 1), soit d'une caution fournie au maître. Le 26 avril 1436, il est adjudicataire de la Monnaie de Paris et comme tel chargé de la reconstituer et de la diriger; il quitte ces fonctions le 26 mars 1437 (n. st.). Argentier du roi, c'est-à-dire chargé des dépenses de sa maison (1440), il fait frapper notamment à Bourges le 6 août 1443, et il est probable que la plupart des ordonnances sur les monnaies, promulguées de 1435 à 1451, furent inspirées et préparées par lui. Cependant, lorsqu'en 1441 et 1442 le roi établit deux « généraux réformateurs sur le fait des monnaies » (*Ord.*, XIII, 349), ce n'est pas lui qui est en titre, mais les nommés Pierre Delandes et Gaucher Vivien. Le gros de 1447 a été appelé

parce que le terrain se préparait depuis dix ans, que la nouvelle pièce réussit : les cours officiels n'auraient pas eu plus tôt force de loi. Ce gros fut émis au cours de 30 deniers (2 s. 6 den.); c'était la monnaie 35^e¹. Il fallut accepter ce taux pour rentrer dans la réalité (au lieu de la monnaie 24^e de Charles V), et jamais depuis la livre tournois n'est retournée en arrière²; au

gros de Jacques Cœur (les premiers auraient été faits à la Rochelle par son conseil, d'après Poullain), et de fait, dans un tarif de mai 1487, quarante ans plus tard, ils sont ainsi nommés.

Résumons-nous. Jacques Cœur n'était certainement pas un personnage scrupuleux, mais on s'accorde à lui reconnaître une largeur de vues peu commune : cela même doit nous faire penser qu'après avoir essayé de la fausse monnaie dans sa jeunesse, il renonça depuis à ces pratiques surannées et favorisa de tout son pouvoir la bonne monnaie, seule capable de donner à des spéculations bien autrement grandioses une base solide : aussi n'a-t-il été accusé (le texte de Sauley, III, 202, paraît se rapporter aux malversations de 1428, puisqu'on y parle d'écus à 18 karats) que d'avoir fait fabriquer pour l'exportation quelques ducats suspects à la Monnaie de Montpellier. C'est ainsi que les Normands d'autrefois, qui avaient exigé de leur duc de la bonne monnaie, ne se gênaient pas pour en emporter de mauvaise à titre de pacotille dans leurs expéditions. Autre aspect de la conduite de Jacques Cœur : en 1450, il devait prêter au roi, pour l'aider à reconquérir la Normandie, au moins 200,000 écus : il fut mis en accusation et condamné en 1453, à l'instigation de ses nombreux débiteurs et de tous ceux qui convoitaient ses richesses, non sans avoir suscité beaucoup de haines par ses succès et ses abus de pouvoir (sur Jacques Cœur, voy. les travaux de P. Clément, Du Fresne de Beaucourt, qui lui sont favorables, et de L. Guiraud, qui l'incrimine).

1. Si l'on reprend les chiffres de plus haut et que l'on compare cette émission à la bonne monnaie d'avant la guerre civile, on voit que les deniers tournois et parisis sont à la taille de Charles V, mais au titre de 1411. En revanche, le gros est plus important que celui de 1365, il est comparable au premier gros de Charles V ; il est vrai que son cours est en conséquence. Le mouvement à venir se dessine : avilissement irrémédiable du denier et tendance à augmenter le poids de la pièce principale d'argent. Ainsi que nous l'avons dit, la simple mention du pied ne rend pas compte de toutes ces données. De 1422 à 1438, Wailly compte cinquante-deux mutations (pour lui chaque modification du prix du marc est une mutation); il montre que la livre oscilla entre 9 fr. 21 et 3 fr. 95 de notre monnaie, valeur métallique; de 1438 à 1461, il y a huit mutations seulement qui n'ont fait varier la livre que de 7 fr. 97 à 7 fr. 01.

2. Nous l'avons laissé entendre au début de cette étude : la valeur en métal fin de la livre tournois a normalement passé entre saint Louis et la Révolution de 20 fr. à 1 fr.; ce qui constitue la perturbation à l'époque de Charles VI et Charles VII, c'est l'amplitude, la brusquerie et le caractère transitoire de la diminution (cf. ci-dessus, p. 479 et 480. — Je fais toutes réserves sur l'explication du colonel M. de Vienne, rapportée p. 480, n. 1, mais ce n'est pas ici le lieu

contraire, ce lui fut un point de départ pour de nouvelles hausses plus lentes mais continues, et non moins irrésistibles¹.

La restauration monétaire fut complétée par la réunion au royaume des pays qui en étaient encore séparés, — Normandie avec Rouen et Saint-Lo en 1450, Guyenne, démembreée depuis le xii^e siècle, avec Bordeaux en 1451 et 1453, — et par l'extinction des privilèges du duc de Bourgogne²; elle se consolida enfin par les réformes gouvernementales, dont deux nous intéressent particulièrement : la création de l'*armée permanente* et celle de la *taille* ou impôt direct destiné à l'entretenir³. Grâce à ces deux institutions, le roi n'est plus obligé par la moindre menace de guerre à se chercher des ressources extraordinaires; il ne sera plus tenté de recourir aussi fréquemment à son « domaine » des monnaies et aux altérations. Il ne sera plus aux prises, en général, qu'avec les difficultés économiques qui étaient inséparables du régime monétaire et financier de l'ancienne France.

LISTE RÉCAPITULATIVE .

DES PIEDS DE LA MONNAIE

donnant le mouvement de la monnaie depuis la réforme de Charles V jusqu'à la restauration monétaire sous Charles VII.

CHARLES V.

	<i>Pied</i>	<i>Argent</i>
1365	24 ^e [valeur de la livre tournois : 8 fr. 68.]	Gros tournois (fin), de- nier blanc

de développer cette question). — Il est d'ailleurs bien entendu que : augmentation de prix d'un même poids de fin, le marc, ou diminution en poids de fin d'un même prix ou valeur de compte, la livre, sont synonymes.

1. La monnaie a un peu faibli dès la fin du règne; les écus ont été (très faiblement) diminués de titre et de poids et les blancs également.

2. La Picardie a été rachetée par Louis XI en 1471, la Bourgogne rénnie au royaume en 1477, mais la monnaie au briquet ne s'est pas prolongée au delà du règne de Charles VII. — Le Dauphiné conserva l'empreinte de ses armes sur la monnaie, mais n'avait plus d'espèces taillées dans un système local.

3. Les aides ou impôts indirects avaient été rétablis d'office dès 1436.

CHARLES VI.

*Pied**Argent*

11 mars 1385	25 ^e	Blancguénar, demi-guén.
11 sept. 1389	27 ^e	Guénar, demi-guénar
20 oct. 1411	32 ^e	Guénar, demi-guénar
7 juin 1413	29 ^e	Gros aux fleurs de lis
3 nov. 1413	29 ^e	Grossus, demi-grossus
4 juin 1414	32 ^e	Guénar, demi-guénar
10 mai 1417	40 ^e	Gros dit florette, guénar, demi
21 oct. 1417	60 ^e	Florette, guénar, demi
7 mars 1419	96 ^e (Paris)	Florette, guénar, demi
18 juin 1419	80 ^e (Saint-Quentin, Tournai)	Florette
2 juill. 1419	96 ^e (toute la France royale)	Florette
9 avril 1420	128 ^e (province)	Florette
6 mai 1420	160 ^e (toute la France royale)	Florette
19 déc. 1420	30 ^e (toute la France royale)	Gros heaumé (fin)
11 août 1421	30 ^e	(Double tournois)

LE RÉGENT.

27 mars 1419	64 ^e	Florette, guénar, demi
Avril 1419	68 ^e	Florette, guénar, demi
Avril 1419	72 ^e	Florette, guénar, demi
Mai 1419	80 ^e	Florette, guénar, demi
Juin 1419	84 ^e	Florette, guénar, demi
17 juin 1419	100 ^e	Florette
Sept. 1419	108 ^e	Florette
12 oct. 1419	120 ^e	Florette
Mai 1420	160 ^e	Florette
11 juin 1420	180 ^e	Florette
Oct. 1420	200 ^e	Florette
Déc. 1420	216 ^e	Florette
Janv. 1421	220 ^e	Florette
Févr. 1421	240 ^e	Florette
Mars 1421	246 ^e	Florette

	<i>Pied</i>	<i>Argent.</i>
Avril 1421	320 ^e	Florette
Oct. 1421	408 ^e	Florette
Févr. 1422	480 ^e	Florette
Févr. 1422	960 ^e	Florette
Juin 1422	1441 ^e [livre : 0 fr. 14]	Florette

CHARLES VII.

12 sept. 1422	40 ^e	Grand blanc, petit blanc
Janv. 1423	36 ^e	Grand blanc, petit blanc
Nov. 1423	32 ^e	Grand blanc, petit blanc
Mai 1426	40 ^e	Grand blanc
Août 1426	42 ^e	Grand blanc
Nov. 1426	54 ^e	Grand blanc
Déc. 1426	32 ^e	Florette, petit blanc
Août 1427	40 ^e	Florette, petit blanc
Nov. 1427	48 ^e	Florette, petit blanc
Juill. 1428	54 ^e	Florette, petit blanc
Janv. 1429	73 ^e	Florette, petit blanc
Mars 1429	84 ^e	Florette, petit blanc
Avril 1429	96 ^e	Florette
Juin 1429	112 ^e	Florette
9 oct. 1429	32 ^e	Grand blanc, petit blanc
5 avril 1431	32 ^e	Grand blanc, petit blanc
15 sept. 1431	40 ^e	Denier blanc, grand blanc, petit blanc
4 déc. 1431	32 ^e	Grand blanc, petit blanc
26 juin 1434	40 ^e	Grand blanc, petit blanc
15 sept. 1435	40 ^e	Grand blanc, petit blanc
28 janv. 1436	32 ^e	Grand blanc, petit blanc
20 janv. 1446	36 ^e	Grand blanc, petit blanc
26 mai 1447	32 ^e [valeur de la livre tournois : 6 fr. 51.]	Gros de roi (fin), grand blanc, petit blanc

A. DIEUDONNÉ.

NOTRE

PREMIÈRE TENTATIVE DE COLONISATION

AU CANADA.

Un document vient d'être découvert aux archives impériales de Vienne, qui nous donne des détails nouveaux sur la colonisation rêvée au Canada du temps de François I^{er}. C'est une enquête faite à Saint-Malo en avril 1541, à la veille du départ de Jacques Cartier¹.

I.

Avant d'en aborder l'examen, il est bon d'en rappeler les prémisses. De son second voyage en 1535-1536, Cartier avait rapporté l'impression que le Canada offrait à la colonisation des « commoditez ». Et il avait affirmé notre prise de possession en construisant un fort, sans y laisser de garnison il est vrai, et en plantant près de là, à Stadaconé (Québec), une grande croix aux armes fleurdelisées. A une époque où l'*auri sacra fames* précipitait l'Ancien Monde vers le Nouveau, quelles convoitises ne devait point allumer un fait allégué par le pilote malouin : des Hurons, touchant la chaîne d'argent de son sifflet et la poignée dorée d'une dague, avaient laissé entendre par signes que des métaux semblables abondaient dans les montagnes du nord, chez de méchants guerriers armés de pied en cap².

1. Publiée par Rudolf Häpke, *Der erste Kolonisationsversuch in Kanada (1541-1543)*, Sonderabzug aus *Hansische Geschichtsblätter* (1911), 2. Heft, p. 447-450.

2. *Brief récit et succincte narration de la navigation faite en 1535 et 1536 par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*. Paris, 1545, in-8°; cf. Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*. Paris, 1906, in-8°, t. III, p. 312.

Mais au moment du retour de l'explorateur, en juillet 1536, des préoccupations extrêmement graves empêchaient de songer à ses découvertes. Le tocsin répercutait de clocher en clocher l'annonce de cette chose sinistre : l'invasion. L'empereur Charles-Quint marchait en personne sur Marseille. Forcé de garder en main toutes ses forces, voire de mander à la rescousse la flotte turque, François 1^{er} se contenta de témoigner à Jacques Cartier sa satisfaction en lui donnant l'*Hermine*¹, l'une des nefes royales revenues du Canada. A la suspension des hostilités, après la trêve de Nice², il fit mieux : deux lettres patentes accordèrent au pilote malouin le reliquat de ses frais de voyage à la découverte des terres occidentales³, plus cinquante écus d'or pour la nourriture des dix « sauvaiges » Hurons qu'il entretenait depuis deux ans à Saint-Malo⁴.

La date de ces patentes, septembre 1538, coïncide avec celle d'un programme de colonisation soigneusement établi à la demande du roi. Et, de cette coïncidence de dates, on peut légitimement conclure que l'auteur anonyme du programme était le bénéficiaire des largesses royales, je veux dire : Jacques Cartier. Donc, six vaisseaux, un galion et une barque appareilleraient à la mi-mars pour le Canada. Le galion, la barque et un vaisseau y seraient laissés comme stationnaires à la disposition des colons : cent vingt marins, quarante arquebusiers, trente charpentiers et scieurs de long, dix maîtres maçons, une demi-douzaine de couvreurs, quatre forgerons versés dans la connaissance du minerai de fer, une douzaine de vigneron et de laboureurs, un médecin et trois barbiers, enfin une paire de maîtres en chacune des professions suivantes, maréchaux, serruriers, orfèvres lapidaires, couturiers, chaussetiers, menuisiers et cordiers, tous pourvus d'aides, quatre canonniers et six hommes d'église : 276 hommes en tout, tel était l'effectif de la colonie projetée. Outre des vêtements et des vivres pour deux ans, elle emporterait de la toile commune et de la mercerie pour les sauvages, des meules pour les moulins à eau, à vent et à bras, des

1. 10 mai 1537 (Arch. nat., J 962, n° 10).

2. 18 juin 1538.

3. Saint-Germain-en-Laye, 14 septembre 1538 (Arch. nat., J 962, pl. 15, n° 23).

4. 22 septembre 1538 (Bibl. nat., latin 17059, n° 202; H. P. Biggar, *The early trading Companies of New France*. Toronto. 1901, in-8°, p. 177).

animaux domestiques à acclimater, des semences et des grains, des pièces de forteresse et enfin trois bateaux démontables¹.

Qu'on note bien l'anomalie, le devis de cette expédition coloniale était soumis, non point au grand officier chargé des affaires maritimes, mais au chef suprême de l'armée de terre, au connétable de France. Ce n'était point sans motif. L'amiral de Brion-Chabot, en conflit avec le tout-puissant connétable Anne de Montmorency², était à la veille de répondre devant la justice de ses malversations. Mais le roi n'en gardait pas moins de l'affection pour lui. Et Espagnols et Portugais, qui avaient lié partie pour faire admettre de François I^{er} leurs prétentions au monopole des navigations aux Indes d'Orient et d'Occident³, avaient trouvé dans l'amiral de France un allié intéressé. Des pots-de-vin versés par le Portugal, la promesse d'une pension annuelle de quatre mille cruzades lui donnèrent une éloquence communicative⁴ qui finit par convaincre le roi. Dans le moment même où Jacques Cartier proposait l'occupation des « Terres Neuves », en septembre 1538, des lettres patentes, qui furent renouvelées en décembre et en janvier suivant, interdirent toute navigation aux possessions portugaises⁵. Et l'on sait que le pavillon lusitanien avait été planté dès 1500 sur l'île de Terre-Neuve⁶, vestibule de la colonie projetée par le pilote malouin.

Laissée sans emploi, à quoi s'occupa l'énergie du Malouin?

1. « Pour faire le voyage que le Roy nostre souverain Seigneur veut estre-fait à Canada,... sous le bon plaisir dudit Seigneur et de Monseigneur le connestable. Septembre 1538 » (Guillaume Ribier, *Lettres et mémoires d'État*. Paris, 1666, in-fol., t. I, p. 212).

2. L'amiral au connétable, 29 août 1538 (Bibl. nat., ms. franç. 2996, fol. 15; Francis Decrue, *Anne de Montmorency, grand maître et connétable de France, à la cour, aux armées et au conseil du roi François I^{er}*. Paris, 1885, in-8°, p. 396).

3. Luis Sarmiento de Mendoza à Charles-Quint. Lisbonne, 30 juillet 1538 (Pascual de Gayangos, *Calendar of letters, despatches and state papers relating to the negotiations between England and Spain*, t. VI, part. I (1890), p. 5).

4. Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, p. 292.

5. Gaffarel, *Jean Ango*, dans le *Bulletin de la Société normande de géographie* (1889), p. 250; *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, p. 681; Bibl. nat., nouv. acq. fr. 6638, fol. 82.

6. H. HARRISSE, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins (1497-1769)*. Paris, 1900, gr. in-8°, p. xxii; H. HARRISSE, *les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau Monde*. Paris, 1883, gr. in-8°, p. 48.

Suivant une attraction que subit plus d'un de ses compatriotes pour la verte Eryn¹ et qui fit donner à certains corsaires malouins le sobriquet de « guerriers d'Irlande »², Jacques Cartier s'attacha à la fortune d'un prétendant irlandais, Gerald Fitzgerald, que les Anglais appelaient « le Traître » et les Bretons « le Roi de l'Irlande ». Pauvre roi en exil, dont les parents avaient péri sur l'échafaud pour avoir voulu donner à l'Irlande l'indépendance et qui n'avait pour toute suite que son vieux précepteur, un prêtre et un valet ! Pourtant Morlaix, Saint-Malo, Rennes firent au proscrit une réception chaleureuse que partagea Jacques Cartier, car il fut de tout le voyage, en avril et mai 1540³. Mais Gerald Fitzgerald ne venait point quêter notre appui : il allait à Malte s'enrôler dans la milice des chevaliers de l'Hôpital⁴. Par une curieuse coïncidence, le Breton qui devait reprendre quarante ans plus tard les projets de Jacques Cartier, Troilus du Mesgouez, marquis de La Roche-Helgomarc'h, préluda également à son expédition canadienne en prenant parti pour un autre Fitzgerald dont il soutint les prétentions au trône d'Irlande à la tête d'une flotte malouine⁵.

Sur ces entrefaites, durant l'été de l'année 1540, un revirement complet s'opéra dans la politique royale ; ébranlé dans son crédit près de François I^{er} par le parti de la guerre, par la duchesse d'Étampes et par le cardinal de Tournon, Montmorency renonça à sa politique de conciliation à tout prix vis-à-vis de l'Espagne⁶. D'autre part, l'amiral Brion-Chabot était arrêté

1. La barque malouine *la Pourrie*, capitaine Philippe Rouxel, fait campagne en 1512 sur les côtes d'Irlande (Alfred Spont, *Letters and papers relating to the war with France (1512-1513)*. London, Navy records Society, 1897, in-8°, p. 42, n. 3).

2. « Jehan Le Fer et aultres de la guerre d'Irlande. » Saint-Malo, 8 janvier 1555 (Jouon des Longrais, *Jacques Cartier. Documents nouveaux*. Paris, 1888, in-8°, p. 57).

3. Lettres de Wallop à Cromwell, 18 avril 1540, et de Warner à Wallop. Rennes, 22 mai (J. Gairdner, *Letters and papers foreign and domestic of the reign of Henry VIII*, t. XV, nos 543, 704).

4. Cf. la biographie de Thomas et Gerald Fitzgerald dans Leslie Stephen, *Dictionary of national biography*, t. XIX, p. 123, 150.

5. En 1575 (Arthur John Butler, *Calendar of state papers : Foreign series of the reign of Elizabeth (1577-1578)*, n° 24).

6. L'ambassadeur d'Espagne à Charles-Quint, 21 août, 4 et 18 septembre (Arch. nat., K 1485, p. 20, 21, 23; Francis Decrue, *Anne de Montmorency*, p. 394).

pour ses concussions¹, les machinations des agents portugais près de lui pour entraver nos navigations étaient percées à jour, et, le 13 novembre 1540, les patentes qui interdisaient d'aller au Brésil et en Guinée sur les brisées des Portugais étaient solennellement rapportées². Quelques jours auparavant, le 17 octobre, Jacques Cartier avait reçu le brevet de capitaine général et maître pilote des navires à équiper pour Canada, Saguenay et Hochelaga³. Son projet de colonisation allait enfin se réaliser.

A travers tous nos ports de l'Océan, il y avait comme un frisson d'allégresse, un joyeux élan des navigateurs vers les terres nouvelles. On armait partout, à Bordeaux et La Rochelle pour la Guinée, au Croisic pour une terre mystérieuse d'où les marins avaient déjà rapporté des barres d'or, à Brest, Morlaix et Dieppe pour le Brésil et le rio de La Plata, à Saint-Malo et Honfleur pour le Canada⁴.

Non content de faire cadeau d'un nouveau navire à Cartier⁵, avec 45,000 livres de subvention, le roi aidait de tout son pouvoir au mouvement d'opinion qui se dessinait. Dans le but « d'attirer le peuple de Saguenay à nostre dévotion », il invitait les armateurs de Dieppe, Rouen, Nantes, La Rochelle et Bordeaux à se joindre « de corps ou de biens » à l'entreprise du pilote malouin : il imposait aux terreneuviers l'obligation d'emporter des provisions et des munitions de guerre, de façon qu'on pût organiser aux îles Saint-Pierre ou dans les îles de la Grande Baie du Saint-Laurent des postes de ravitaillement pour les colons⁶. Et, par tout le royaume, il faisait appel aux volontaires qui voudraient se consacrer à « l'augmentation et accroissement

1. Il fut condamné par arrêt du 8 février 1541.

2. Bibl. nat., Cinq-Cents Colbert 292, fol. 70; Ch. de La Roncière, t. III, p. 297.

3. Arch. de Saint-Malo, HH 1, n° 4; Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*. Paris, 1866, in-8°, t. II, p. 387.

4. Rapport de l'espion Pedro de Santiago à Charles-Quint, 8 avril 1541 (Arch. nat., K 1485 B¹; Simancas, *Estado Castilla*, leg. 51, fol. 173; Ch. de La Roncière, t. III, p. 298).

5. *L'Émerillon*.

6. M. L. Dorez doit publier prochainement les patentes royales d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*Académie des inscriptions et belles-lettres*. Comptes-rendus (1908), p. 495).

de nostre sainte foy en divers pays transmarins »¹. D'office, il en recrutait d'autres, et qui choisissait-il pour apôtres? Des criminels ramassés dans toutes les prisons de France?² A leur tête, il est vrai, et comme pour les régénérer, on parlait de mettre un psalmiste, mais quel psalmiste! Un ex-luthérien condamné par la Sorbonne pour sa traduction des psaumes, un poète si peu doué du zèle apostolique qu'il ne craignait point d'offusquer autrui en étalant les mésaventures intimes de son libertinage : j'ai nommé Clément Marot³.

Ce ne fut point Clément Marot du reste, mais un de ses mécènes qui fut nommé, le 15 janvier 1541, « lieutenant général, chef, ducteur et cappitaine de ladite entreprise » canadienne. Jean-François de La Rocque de Roberval n'était rien moins qu'un parangon de vertu. Riche propriétaire foncier à un âge où les flatteries donnent vite le vertige, Roberval n'avait que trop rencontré, à la Cour comme écuyer d'écurie, à l'armée comme porte-enseigne, les occasions d'ébrécher sa fortune. Il comptait la réparer au Canada⁴. Et quelles riantes perspectives s'offraient à lui!

Tel, le pilote Jamet Brayer de Rabelais pensait gagner de vitesse les navigateurs portugais en contournant le pôle, « l'ais-seuil septentrional » du monde, au lieu de franchir « la ceinture ardente » de la terre⁵, tel, Jacques Cartier pensait accéder rapidement aux pays des épices et de la soie par la mer Glaciale du Nord, qu'il supposait praticable trois mois de l'année⁶. Il rêvait même de plus immédiats profits. Sa première expédition, en 1534, avait eu pour objet la recherche d'« ysles et pays où

1. Patentes royales du 15 janvier 1541 (Arch. nat., U 754, fol. 53, 57; H. Harrisse, *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France*. Paris, 1872, in-8°, p. 243, 258).

2. Lettres patentes du 9 mars 1541 (Arch. nat., U 754, fol. 65).

3. Lettre de Wallop à Henri VIII. Melun. 26 janvier 1541 (J. Gairdner, *Letters and papers foreign and domestic of the reign of Henry VIII*, t. XVI, n° 488, p. 234; Eugène Voizard, *Œuvres choisies de Clément Marot*. Paris, 1908, in-8°, p. XXVIII, XLVII).

4. Abbé E. Morel, *Jean-François de la Rocque, seigneur de Roberval*, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* (1892), p. 273.

5. Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. 1; Abel Lefranc, *les Navigations de Pantagruel. Étude sur la géographie rabelaisienne*. Paris, 1905, in-8°, p. 73.

6. Lettre de Wallop à Henri VIII. Melun, 26 janvier 1541, citée.

l'on dit qu'il se doit trouver grant quantité d'or »¹. Et l'entêté Breton repartait cette fois avec la certitude de l'existence de ces « mines d'or et d'argent, certainement informez par les saulvages qu'il en y avait grande quantité »².

II.

Nos armements provoquaient en Espagne une vive inquiétude. Soit fureur, soit procédé d'intimidation, l'empereur Charles-Quint ordonna de jeter sans merci nos équipages par-dessus bord³. Et pour obtenir l'abdication complète de nos droits, que dis-je, du simple droit des gens, il dépêcha à François I^{er} le grand commandeur d'Alcantara. François I^{er} sut parler en roi et aux rodomontades espagnoles fit cette réponse lapidaire : « Est-ce déclarer la guerre et contrevenir à mon amitié avec Sa Majesté que d'envoyer là-bas mes navires ? Le soleil luit pour moi comme pour les autres ; je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde⁴. »

Pareille riposte, aussi fière que juste, ne fit qu'aviver l'anxiété de nos voisins. De nombreux espions à la solde de l'Espagne furent dépêchés tout le long de notre littoral, et leurs rapports firent l'objet d'une correspondance fournie entre l'empereur et le Conseil des Indes. Sur la foi d'une fausse nouvelle envoyée par son ambassadeur François Bonvallot de Saint-Vincent et qui avait peut-être pour origine les difficultés rencontrées par Jacques Cartier près des autorités bretonnes⁵, Charles-Quint avait cru que « le voyage estoit rompu »⁶. Mais il fut vite

1. Aux termes du mandement royal qui lui accordait une subvention de 6,000 livres, 12 mars 1534 (Bibl. nat., ms. franç. 15628, n° 618).

2. Rapport de l'espion espagnol que j'étudie ci-dessous (Häpke, p. 447).

3. Charles-Quint au cardinal de Tolède, 11-13 novembre 1540 (Arch. de Simancas, *Estado Portugal*, legajo 372, fol. 6).

4. Le cardinal de Tolède à l'empereur Charles-Quint, 27 janvier 1541 (Arch. de Simancas, *Estado Castilla*, legajo 53, fol. 333).

5. Mandement de François I^{er} au sénéchal de Rennes prescrivant d'informer sur les empêchements mis au départ de Cartier pour le Canada, 12 décembre 1540 (Arch. de Saint-Malo, III 1, n° 2 ; Michelant et Ramé, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, Paris, 1865, 2^e partie, p. 19).

6. Charles-Quint à Louis de Praet, son ambassadeur en France. Bougie, 14 novembre 1541 (Häpke, p. 450).

détrompé. Un espion lui écrivait le 8 avril que Jacques Cartier disposait de treize navires en rade de Saint-Malo et de quatre autres vaisseaux à Honfleur pour emmener au Canada deux mille cinq cents hommes¹. L'espion tenait ces renseignements du pilote malouin lui-même et d'un de ses beaux-frères, préposé aux vivres².

Les chiffres du corps expéditionnaire étaient un peu exagérés, ainsi que nous l'apprend un autre rapport expédié directement de Saint-Malo à la cour d'Espagne, en ce même mois d'avril 1541. Je veux parler du document découvert par M. Häpke et qui a été l'occasion de la présente notice. Il mérite qu'on s'y arrête longuement.

L'agent espagnol, admirablement renseigné par les sieurs Rolet Morin et de Corvel, « qui sçavoient et entendoient tout le discours de ceste emprinse », lançait ce cri d'alarme : la souveraineté espagnole en Amérique est menacée. Le Canada, « où l'on entend conduire ladite armée », à six cents lieues au delà des Terres-Neuves, « s'affronte aux Indes de l'Empereur, et certainement c'est un cap d'icelles. Car où veullent prendre port les navires du Roy très chrestien, tombe une grande rivière d'eauue douce venant desdites Indes » espagnoles.

En ce « présent mois d'avril » 1541, la majeure partie de la flotte expéditionnaire est en rade de Saint-Malo, trois vaisseaux, à l'ancre sous la tour Solidor, sont « desjà chargés de tout, hors mis d'artillerie. Les aultres trois, joignant la ville, n'avoient encores commencé de charger le 29^e du mois passé ». Les quatre derniers navires, que Roberval doit amener de Rouen et Honfleur avec trois cents hommes de guerre, sont attendus depuis le 8 avril.

Comment un historien de Jacques Cartier a-t-il pu prétendre qu'il ne fallait « pas s'exagérer le caractère officiel des entreprises de Cartier, que le pouvoir restait en dehors de la plupart des faits accessoires de l'exécution »³. Trois des vaisseaux⁴,

1. Rapport de l'espion Pedro de Santiago, 8 avril 1541, cité.

2. Buckingham Smith, *Colleccion de varios documentos para la historia de la Florida y tierras adyacentes*. London, 1857, in-fol., p. 103.

3. F. Joüon des Longrais, *le Drapeau de Jacques Cartier* (extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*. Rennes, 1903, in-8°).

4. Le galion l'*Émerillon* de 40 tonneaux, l'*Hermine* de 120 et un troisième bâtiment de 110 (Häpke, p. 427, 448).

poursuit l'espion espagnol, appartiennent au roi; flanqués d'un quatrième, ils iront chargés à la légère « d'artillerie et des meilleurs gens de guerre pour soubstenir le faiz, s'ils rencontrent à qui parler en chemin ». Les autres, les transports, navigueront sous la protection du pavillon royal.

S'il est vrai que deux d'entre eux sont la propriété de Jacques Cartier et qu'un autre appartient à un armateur malouin, les vaisseaux de l'expédition sont « tous aux fraiz et à la charge du roy ». Et, signe éclatant que le roi n'accepte le concours de « particuliers quelconques », il a imposé aux quatre cents marins des équipages sa livrée, « ung habillement de livrée blanc et noir ». Cet uniforme à bord, c'était un symbole, mais non une nouveauté. Bon juge de la vanité humaine, Louis XI avait accordé aux maîtres marinières de la confrérie de Notre-Dame de Montesez le droit de « porter doreesnavant leurs vestures en habillement de blanc et de rouge à sa devise »¹. Dès lors que la livrée royale était un privilège, d'autres marins la revendiquèrent². Et les propres compatriotes de Jacques Cartier, dès 1514, n'avaient pas voulu moins faire que l'équipage de la nef amirale³, en revêtant tous, à bord de certains vaisseaux de guerre, des jaquettes bleues et rouges aux couleurs de Louis XII⁴.

En plus des vingt meilleurs pilotes de Bretagne, qui ont ordre de le suivre « à peine d'estre bannys »⁵, Jacques Cartier emmène « vingt ouvriers à faire basteaulx », qu'il paie d'une haute solde de cinq à vingt francs par mois. Une fois à destination, ils « feront dix-huit ou vingt petiz basteaux à rème, moindres que brigantins, qui pourront pourter chacun d'eulx six ligières pièces d'artillerie, qu'ilz ont fait faire expressément, afin de moins charger les vaisseaulx ». Jointe aux arquebuses et aux arbalètes

1. Mars 1462 (Arch. nat., P 1917¹, n° 32258; Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*. Paris, 1900, in-8°, t. II, p. 317).

2. 1479 (Ch. de La Roncière, t. II, p. 459).

3. Près de la nef de l'amiral de Gravelle, figurée dans un de ses manuscrits, la chaloupe du bord est montée de marins en uniforme (Chantilly, musée Condé).

4. Les soixante marins de la *Rochelaise* de Saint-Malo, armée en guerre, portent cet uniforme en 1514 (A. Spont, *The War with France (1512-1514)*. London, 1897, in-8°, p. 198, note).

5. Tous les marins recrutés par Cartier étaient « immatriculés en ung grant rolle », après avoir reçu leur « denier à Dieu » (Joüon des Longrais, p. 26, n. 2).

des « soldartz et mariniers », cette artillerie légère tiendra en respect les « saulvages » ; elle parera à toute surprise venant d'indigènes habiles à tirer de l'arc et à « nager soubz l'eauue bien deux lieues ».

« En ce qui touche la navigacion et le descouvrir terre, Roberval et tous les aultres obéyront audit Jaques Quartier. Et quant la terre sera conquise, ledit Roberval demeurera général pour le roy et ordonnera des édifices, fortifications, provisions et aultres choses neccessaires. Il a charge de trois cens hommes de guerre, de soixante massons et charpentiers, dix hommes d'église, trois médecins et dix barbiers ». Son second, Pierre Du Plessis de Savonnières, comptait emmener comme volontaires « cent et soixante gentilzhommes », mais quel ascendant pouvait exercer sur ses pairs un bretteur, « condempné d'aller en ce voyage, pour ce qu'il oultragea en la sale de Mgr d'Orléans¹ ung maistre d'hostel de Mgr le daulphin² et ung aultre dudit d'Orléans, frères, surnomméz de Pierrevive »³. Bref, selon le calcul des informateurs de l'espion espagnol, Corvel et Morin, l'effectif total du corps expéditionnaire, « tant de soldatz que [de] mariniers, ouvriers et aultres, serait de huit à neuf cens personnes », y compris vingt laboureurs avec leurs charrettes et leurs attelages, dix serruriers et maréchaux avec leurs ustensiles. Serruriers, laboureurs, charpentiers, maçons, barbiers, hommes d'église, à tous ces corps de métiers énumérés par l'espion espagnol, il faut sans doute ajouter ceux que prévoyait le devis soumis en 1538 au roi, des couvreurs, des menuisiers, des chaussetiers, des cordiers et des couturiers.

Car, par ailleurs, le rapport de l'espion espagnol montre que l'on suivait strictement en 1541 le programme colonial élaboré trois ans plus tôt. On emmenait un grand troupeau d'animaux reproducteurs, quatre taureaux, vingt vaches, autant de juments et de chevaux, dix porcs, cent moutons et autant de chèvres. Parmi les vivres qu'on embarquait, cent tonneaux de cidre servirent, durant la traversée, à abreuver faute d'eau le bétail.

1. Charles d'Orléans, fils de François I^{er}.

2. Le futur Henri II.

3. Charles et Antoine de Pierrevive étaient, en outre, l'un, garde des joyaux de la couronne et capitaine du bois de Boulogne, l'autre, contrôleur de l'argenterie du roi (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IV, p. 614 ; t. VIII, p. 47, 177). Sur Savonnières, cf. ci-dessous, p. 299, notes.

Aux termes des instructions royales, Jacques Cartier avait réquisitionné pour le transport des bagages les navires terre-neuviers. Mais les capitaines s'étaient dérobés, alléguant comme excuse qu'ils avaient leur charge pleine de tonneaux de sel pour les morues, et il avait fallu en laisser partir plus de deux douzaines pour « les Terres-Neuves ».

Jacques Cartier comptait les suivre de près, ayant fixé l'appareillage au 24 avril, pour gagner le Canada, en quatre semaines avec bon vent, en sept semaines dans le cas contraire. Arrivé à destination, il renverrait sept de ses vaisseaux, tant pour donner au roi de plus amples renseignements sur le pays que pour ramener un nouveau convoi.

... Le document que je viens d'analyser, et qu'on lira plus loin, ignoré jusqu'ici des historiens, jeta dans l'émoi la cour d'Espagne et le Conseil des Indes. Le Conseil des Indes décida d'envoyer une ou deux caravelles en éclaireurs du côté du cap Vert en Afrique et du Marañon en Amérique, pour s'assurer de la destination de la flotte¹ : pour nous épier de plus près, une autre caravelle devait se glisser parmi nos vaisseaux et naviguer de conserve avec eux². C'est ainsi qu'Ares de Sea fut lancé sur les traces de Jacques Cartier, qu'il suivit jusqu'à l'île des Morues³.

Au milieu des soucis de la désastreuse expédition d'Alger, où il perdait avec son prestige une partie de sa flotte, l'empereur Charles-Quint trouvait le temps de se préoccuper de Cartier. Il écrivait à son ambassadeur en France de pourvoir à ce qu'on ne portât pas atteinte, disait-il, à « nostre service et sheureté de nostre navigation ausdites Indes »⁴. L'ambassadeur d'Espagne à Lisbonne, chargé d'obtenir contre Cartier la coopération de la flotte lusitanienne, se heurta à une fin de non-recevoir. La terre des Morues où vont les Français est si froide, le mauvais temps si persistant que nous y avons perdu des flottes, répliquèrent le

1. Rapport du capitaine Francisco Sanchez envoyé dans ces parages, où il n'a pas rencontré Cartier. Son voyage dura du 24 août 1541 au 19 janvier suivant (Buckingham-Smith, p. 117).

2. Résolution du Conseil des Indes; lettre du cardinal de Séville, 10 juin 1541 (Buckingham-Smith, p. 109, 111). Lettre du cardinal de Tolède à l'empereur, 27 janvier 1541 (v. st.) (Arch. de Simancas, *Estado Castilla*, legajo 53, fol. 333).

3. José Toribio Medina, *Una expedicion española à la tierra de los bacas-lloos en 1541*. Santiago de Chile, 1896, petit in-8°.

4. Bongie, 14 novembre 1541 (Häpke, p. 450).

roi et l'infant don Luis. Et ils ajoutaient, espérant que cette diversion nous détournerait du Brésil et des Indes¹ : les Français ne sauraient aller en aucune partie du monde où ils pussent nous porter moins de préjudice, à nous comme à vous². Les princes portugais n'étaient pas les seuls de cet avis : les Français se trompent s'ils croient trouver là-bas de l'or, disaient en haussant les épaules deux cardinaux espagnols ; sur cette côte stérile, il n'y a pas d'autre richesse que la pêche³.

III.

Jacques Cartier était en partance. Je n'ai point l'intention de relater ici son troisième voyage, — on en retrouvera ailleurs tous les détails⁴, — mais bien d'en tirer la philosophie. Comment et pourquoi échoua notre première tentative de colonisation ? Viciée d'une tare originelle, elle jetait d'avance le discrédit sur les recrues, en assimilant le colon à un déporté : mais il y eut plus. Une immense désillusion allait couvrir de ridicule l'entreprise, et l'on sait si en France le ridicule tue !

Au jour fixé pour l'appareillage et bien qu'on l'eût retardé jusqu'au 23 mai 1541, Roberval n'étant pas prêt dût laisser prendre à Jacques Cartier les devants. Après son arrivée dans le Saint-Laurent, le pilote malouin renvoya deux de ses navires et désarma les trois autres au confluent de la rivière du cap Rouge sous la protection du fort de Charlesbourg-Royal, hâtivement construit pour l'hivernage. Puis il partit à la découverte en amont du Saint-Laurent. Sa relation de voyage, dont il ne nous est parvenu qu'un fragment, et son atlas de cartes, aujourd'hui disparu, trahissaient le mobile de ses recherches. Ici, au confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa, disait l'atlas, « la terre de Saguenay est riche et abonde en pierres précieuses »⁵.

1. Lettre de Pellicier à François I^{er}, 18 décembre 1541 (Bibl. nat., Clairambault 570; Ch. de La Roncière, t. III, p. 299).

2. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne à Lisbonne au grand commandeur de Léon (Buckingham-Smith, p. 112).

3. Lettres des cardinaux de Séville et de Tolède; cf. la note 2 de la page précédente.

4. Ch. de La Roncière, t. III, p. 317.

5. Lettre de Jacques Noël, neveu de Cartier, à Jean Groult. Saint-Malo, 1587 (Hakluyt, *Principal Navigations*, éd. 1600, t. III, p. 242).

Ailleurs, près de Charlesbourg-Royal, Jacques Cartier recueillit, sur le bord de l'eau, « certaines feuilles d'un or fin, aussi épaisses que l'ongle », et, sur le plateau, « des pierres comme diamants, les plus beaux, polis et aussi merveilleusement taillés qu'il soit possible à homme de voir, et. — ajoute la relation du voyage, — ils luisent comme si c'étaient des étincelles de feu »¹.

Assailli par les sauvages qui rôdaient continuellement autour du fort et tuaient les ouvriers employés aux constructions, Cartier, las d'attendre plus longtemps Roberval, appareilla pour la France. A peine sorti de la baie du Saint-Laurent, il rencontra le retardataire qui venait de mouiller le 8 juin 1542 au havre de Saint-Jean, à Terre-Neuve. Roberval n'amenait que deux cents personnes, hommes et femmes, matelots et colons. Au lieu de rebrousser chemin avec le gouverneur de la colonie, Cartier se déroba dans la nuit sans prendre congé. C'est qu'en présence du gouverneur, il venait de faire l'épreuve de la poudre d'or qu'il rapportait; l'épreuve avait été concluante, et il était impatient d'aller mander au roi sa découverte². Des marins basques, qui pêchaient à quelques lieues du havre Saint-Jean de Terre-Neuve, ayant eu vent qu'il avait à bord dix barriques d'or, sept d'argent et sept quintaux de perles et de pierreries, revinrent précipitamment en Espagne, trop tard pourtant pour qu'on pût lui dresser une embuscade³. Le Malouin avait échappé aux filets ennemis; en octobre, il était hors d'atteinte, à l'abri du Vieux-Rocher; il ne fut pas à l'abri du ridicule.

Sans le nommer, Thevet a conté la cruelle mésaventure qui advint à Jacques Cartier. « En ces hautes montagnes (du Canada) se trouvent certaines pierres retirans en pesanteur et couleur à mine d'or : mais quand on la voulut esprouver si elle

1. Le troisième voyage des découvertes faites par le capitaine Jacques Cartier, en l'année 1540, dans les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay, a été publié en anglais par Hakluyt, *Principal Navigations*, éd. 1600, t. III, p. 232, et traduit en français par la Société littéraire et historique de Québec, *Voyages et découvertes au Canada entre les années 1534 et 1542*. Québec, 1843, in-8°, p. 70.

2. Le voyage de Jean-François de la Roque, chevalier, seigneur de Roberval, aux pays de Canada, Saguenay et Hochelaga, a été publié de même par Hakluyt et par la Société littéraire de Québec.

3. Enquête du 23 septembre 1542 parmi les marins de Fontarabie (Séville, *Archivo general de Indias*, Patronato real, estante 2, cajon 5, legajo 1/22, n° 16; communication de M. Biggar).

estoit légitime, elle ne peült endurer le feu, qu'elle ne fust dissipée en cendre. » Ainsi l'or s'était mué à l'épreuve, non point en un plomb vil, mais en une poussière non moins vile de pyrite de fer. Et quant aux diamants, écoutez la suite : « Au surplus, de petites pierres, faites et taillées en pointe de diamant, proviennent les unes en plainure, les autres en montagnes. Ceux qui premièrement les trouvèrent pensoient estre riches en un moment, estimans que fussent vrais diamans, dont ils apportèrent abondance : et, de là, est tiré le proverbe aujourd'huy connu par tout : *C'est un diamant du Canada*¹. » En France, tout finit par des chansons ou des bons mots. Un éclat de rire mit fin à notre odyssee canadienne.

Et quand, à peine installé à Charlesbourg-Royal, qu'il baptisa France-Roy, Roberval renvoya en France le lieutenant Sennerterre pour querir un convoi de secours, François I^{er}, au lieu d'expédier de nouveaux colons, donna ordre de rapatrier les autres. Ce fut Jacques Cartier qui fut chargé, — suprême épreuve, — de cette liquidation après faillite. Parti d'Europe en juin 1543, il était de retour huit mois après, avec Roberval. Au Canada, il n'y avait plus un seul Français. A Saint-Malo, Jacques Cartier rentra dans l'ombre. Quant à Roberval, il obtint le monopole de l'exploitation, en France, de « toutes mynes, mynières et sustances terrestres, tant métaliques que aultres »². Mais « l'expérience qu'il avoit en choses cachées et secrettes, mesmes aux mynes »³, ne lui servit pas plus à faire fortune qu'elle ne lui avait permis de discerner l'erreur de Jacques Cartier en fait de minéralogie.

Ch. DE LA RONCIÈRE.

1. André Thevet, *les Singularitez de la France antarctique*, éd. P. Gaffarel. Paris, 1878, in-8°, p. 429, ch. LXXX.

2. Lyon, 30 septembre 1548 (Bibl. nat., ms. franç. 5085, fol. 271; Ch. de La Roncière, t. III, p. 329).

3. Lettres de Charles IX donnant pour successeur à Roberval, comme « grand maitre, superintendant et général réformateur sur le faict des mynes », le capitaine de marine Estienne de Lescot, 10 mai 1562 (A. Lefranc, *les Navigations de Pantagruet*, p. 274).

APPENDICE.

*Rapport d'un espion espagnol sur les armements
de Jacques Cartier¹.*

[Saint-Malo, avril 1541.]

Il y a dois Sainct Malloz sept cens soixante lieues et dois lesdites Terres Neufves jusques à Canada, où l'on entend conduire ladite armée, aultres six cens. Et fault neccessairement passer par les Terres Neufves. Ledit Canada s'affronte aux Indes de l'empereur et certainement c'est ung cap d'icelles. Car où veullent prendre port les navires du roy très chrétien tombe une grande riviere d'eauue doulee venant desdites Indes. Et de cela est bien assuré Jaques Quartier, ainsi que Rolet Morin.

L'ordre qu'ilz entendent garder pour descouvrir la terre est que, quant ilz arriveront au port, que Jaques Quartier a desja descouvert, ilz laisseront leurs navires là et feront xviii ou xx petitiz basteaulx à reme, moindres que brigantins, qui pourront pourter chascun d'eulx six ligieres pieces d'artillerie de fer, qu'ilz ont fait faire expressément, afin de moins charger les vaisseaulx.

Les soldartz et mariniers pourteront harcquebouzes, arbalestes et rondeles, pour ce que les saulvages, qui sont ceulx du pays, tirent avec arcz et nagent soubz l'eauue bien deux lieues.

Quant ceulx de ladite armée seront arrivéz en terre ferme, ilz chercheront des mines d'or et d'argent. Et est Jaques Cartier certainement informéz par les mesmes saulvages qu'il en y a grande quantité.

En ce que touche la navigacion et le descouvrir terre, Roberval et tous les aultres obeyront audit Jaques Quartier. Et quant la terre sera conquise, ledit Roberval demeure general pour le roy et ordon-

1. Arch. impériales de Vienne, Papiers de Charles-Quint, PA 41, fol. 437-438; publié par Rudolf Häpke, *Der erste Kolonisationsversuch in Kanada (1541-1543)*, Sonderabzug aus *Hansische Geschichtsblätter*, 1911, 2 Hef, p. 447. La difficulté de se procurer cette publication m'a porté à rééditer ce texte, après l'avoir collationné sur l'original.

nera des édifices, fortifications, provisions et aultres choses neccessaires.

Le nombre des vaisseaulx pour ceste navigation sont dix, tous aux fraiz et à la charge du roy. Lequel n'a voulu que particuliers quelconques armassent avec luy. Entre iceulx vaisseaulx est ung galion du port de septante tonneaux; deux navires, l'une de six vingtz, l'autre de cent et dix tonneaux, et sont ces trois pieces au roy. Il y a deux navires de Jaques Quartier, chacune de nonante tonneaux, et une d'ung aultre marchand de Sainet Malloz de quatre vingtz tonneaux. Ces six pieces sont audit Saint Malloz¹; les trois près de la tour de Polidor, que sont desja chargées de tout, hors mis d'artillerie. Les aultres trois sont joignant la ville et n'avoient encores commencé de charger le xxix^e du mois passé. Pour le compliment des dix pieces susdites, fault encores quatre navires, que Roberval amaine de Rouhen et de Honnefleu, chargées de trois cens hommes de guerre, et debvoient arriver le viii^{me} du present mois d'apvril. Lesdits navires sont de port chacune de nonante à cent tonneaux². Et sont iceulx dix vaisseaulx faitz tous neufz despuis deux ans en ça.

Le roy paye à chacun navire qu'il emprunte six vingtz francs par mois et leur avance l'on quatre mois, et s'oblige à eulx Jaques Cartier de les paier au mesme pris s'ilz demeurent plus longuement en ce voyage.

Ledit Jaques Quartier maine avec luy quatre cens mariniers et vingtz maistres pillotz, les meilleurs qu'il a sceu choisir en Bretagne, et les peult prandre comm' il luy plait. Car le roy commande à tous ceulx qu'il eslira d'y aller à peine d'estre hanny de ce royaulme et de prandre tous leurs biens.

Il maine aussi vingt ouvriers à faire basteaulx et les paye, selon qu'ilz sont; au moindre, il donne cinq francs par mois, à aultres huit, dix, douze, quinze et jusques à vingt. Il avance à deux cens de ses mariniers à chacun quatre mois, aux aultres ung an entier et leur donne à tous ung habillement de livrée blanc et noir, et toutes

1. *L'Hermine* et *l'Émerillon*, que François I^{er} avait donnés à Jacques Cartier, le *Georges*, le *Saint-Briac* et un cinquième bâtiment devaient seuls appareiller avec Jacques Cartier.

2. *La Marie*, dite *la Lèche-fraye*, avait effectivement de 80 à 100 tonnes, la *Valentine* 92, la *Sainte-Anne* ou *l'Anne* 80. Mais elles ne furent frétées que le 19 juin à Honfleur (arch. du château de Roberval; abbé Morel, *Jean-François de la Roque*, p. 284).

manières de victuailles necessaires pour aller, sejourner et retourner aux fraiz dudit seigneur roy.

[Roberval a charge des trois cens hommes de guerre, de soixante massons et charpentiers, dix hommes d'église, trois medecins et dix barbiers.]

L'on ne scait s'il y va gentilzhommes aultres que Savonnières¹ et deux de Bretagne paouvres qui ont fait quelque meurtre, dont ilz feront en ce voyage la penitence. Ledit Savonnières est celluy qui tint camp à Paris contre le frere d'Eschanay², son cousin germain, et a esté condempné d'aller en ce voyage, pour ce qu'il oultragea en la sale de monseigneur d'Orleans, comme l'on dit, ung maistre d'hostel de monseigneur le Daulphin et ung aultre dudit d'Orleans, freres, surnomméz de Pierrevive. Il maine avec luy vingt ou xxv compagnons, qu'il dit estre gentilzhommes. Mais, à ce qu'on m'en rappourte, ilz le semblent assés mal, hors mis deux ou trois. Il dit qu'il y aura cent et soixante gentilzhommes en la compagnie. Mais les aultres advis ne respondent au sien, mesmes de Monsieur de Corvel et dudit Rolet Morin, qui seavent et entendent tout le discours de ceste emprinse et dient que tout le nombre ensemble, tant de soldatz que mariniers, ouvriers et aultres, sera de huit à neuf cens personnes.

Le galion et trois des navires vons moins chargéz que les aultres, sinon d'artillerie et des meilleurs gens de guerre, pour soubstenir le faiz s'ilz rencontrent à qui parler en chemin. Les aultres vont aultant chargées qu'elles en peuvent endurer, et pourtent vivres pour trois ans, pain, vin, lardz, chair sallée, huile et beurre.

Ilz pourtent quinze cens lardz, huit cens beufz et vaches salléz et seichéz en l'air, cent tonneaulx de froment, dont une partie sera pour semer, deux cens pippes de farine, vingt pippes de mous-

1. Pierre Du Plessis, sieur de Savonnières, de Liancourt et de Rouvray, était le fils d'un maître d'hôtel du roi, général des finances en Languedoc (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. II, p. 195; III, p. 495; IV, p. 44, etc.). M. Hapke avait lu Saineterre.

2. Les Dinteville, Gaucher, Guillaume, Jacques ou Jean de Dinteville, étaient tous seigneurs d'Echenay et vivaient tous à la cour comme écuyers d'écurie ou chambellans du roi. Accusé de sodomie par Savonnières, Gaucher fut assigné par le roi le 1^{er} janvier 1539 à défendre son honneur en combat singulier. Savonnières se présenta seul « au chasteau du Louvre, lieu dressé pour combattre ». Et il fit traîner les armes de son adversaire défailant jusqu'au cimetière Saint-Jean, où le bourreau les pendit (*Cronique du roy François I^{er}*, éd. G. Guiffrey. Paris, 1860, in-8°, p. 258).

tarde, vingt d'huile et autant de beurre. Tout le reste se pourte en biscuyt, deux cens tonneaulx de vin et cent de citre. Ilz maynent aussi vingt vaches vives, quatre thoureaux, cent brebis et moutons, cent chievres et dix pourceaulx, pour les faire multiplier au pays où ilz vont, et avec ce vingt chevaux et jumentz pour charrier les choses neccessaires à edifier et fortifier. Ilz pourtent semblablement des charrettes faictes et tout leur equipage et aussi des utilz à labeurer la terre et vingt hommes laboureurs; davantage, ilz conduisent beaucoup de bonne artillerie, que ledit Roberval amaine dedans les susdites quatre navires, avec aussi quatre cens hacqueboutes, deux cens rondelles, deux cens arbalestes et plus de mille que picques que hallegardes.

Encores pourtent ilz davantage cinquante tonneaulx plains de fer et tous les utensilz et instrumens neccessaires à dix serruriers et mareschaux qu'ilz mainent.

En chacun navire y a deux molins à bras pour s'en servir si mestier est.

Ilz ont deliberé de renvoyer sept des susdites navires quant ilz seront arrivéz à Canada, afin de donner au roy plus ample advertissement de la terre et à ce que lesdits navires retournent, s'il est besoing, chargéz de victuailles et de gens. Pour ceste cause, à une partie des vaisseaulx et mariniers ne se fera avance que de quatre mois et aux aultres, que demeurront, d'ung an.

Le partement de l'armée est resolu à huit jours après Pasques et font compte d'arriver à Canada en quatre sepmaines, si le temps leur est bon, ou à plus tard en sept sepmaines. Jaques Quartier a voulu arrester les navires des marchans qui vont aux Terres Neufves et les charger de quelques choses neccessaires à ladite armée. Mais ilz s'en sont excuséz, par ce qu'ilz sont desjà tant plains qu'il est possible de tonneaulx à mettre les tonnines de sel à saller le poisson qu'ilz vont charger et d'aultres cas pour leur usage. En fin ilz ont esté licenciéz et desjà sont alléz esdites Terres Neufves ceste année plus de vingt et quatre navires.

BIBLIOGRAPHIE

Ludwig TRAUBE. *Palaeographische Forschungen*. V^{ter} Teil : *Autographa des Iohannes Scottus*, aus dem Nachlass herausg. von Edward Kennard RAND, mit 12 Tafeln. München. 1912. In-4°, 12 pages. (*Abhandlungen der Kön. Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, philosophisch-philologische und historische Klasse, XXVI Bd., 1 Abhandl.)

Nous avons rendu compte en détail, dans un précédent article¹, de l'ouvrage remarquable que M. Edward Kennard Rand² a consacré à Jean Scot, dit Érigène, philosophe et théologien du ix^e siècle. Nous attirions alors l'attention des érudits qui s'occupent d'histoire littéraire sur l'intérêt considérable que présentent les gloses de Jean Scot, gloses qui avaient déjà fait l'objet de remarques judicieuses de la part du savant B. Hauréau. « M. Edward Kennard Rand, disions-nous aussi à ce sujet, a utilisé un grand nombre de manuscrits dont le tableau détaillé précède la première partie de son étude. Entre autres manuscrits qui appartiennent à notre pays et dont il s'est servi, il faut citer les précieux manuscrits de Reims, n° 875, et de Laon, n° 81 (sans parler ici de ceux de Paris); les manuscrits de Reims et de Laon contiennent en marge des notes de la main même de l'auteur. Le manuscrit de Bamberg H. J. iv 5 et 6 est aussi à citer, vu son importance, à côté de celui de Reims. Le soin avec lequel le texte est établi facilitera certainement, au point de vue lexicographique, l'étude curieuse qui reste à faire sur la latinité de Jean Scot. » Dans le présent mémoire que nous analysons, M. Edward Kennard Rand, disciple et ami de Traube, actuellement professeur à Harvard University, a reproduit d'abord l'étude préparatoire que le savant professeur de Munich, trop tôt enlevé à la science et à l'enseignement, avait esquissée plutôt que composée définitivement sur des notes marginales provenant de Jean Scot, notes relatives au *Περὶ φύσεως* de cet écrivain.

Nous aurions ainsi, en effet, d'après Traube, des annotations partielles, originales, de la main même de Scot ou tout au moins des

1. Voir *Bibl. de l'École des chartes*, t. LXIX (1908), p. 423-427.

2. *Johannes Scottus* (dans les *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, herausg. von L. Traube, 1, 2). München, Beck, 1906, in-8°.

exemplaires manuscrits qu'il aurait lui-même remaniés souvent et aussi exactement que possible¹. M. Edward Kennard Rand a fait suivre cette étude d'observations personnelles appuyées sur la comparaison des fac-similés qu'il a placés à la fin de son mémoire. Les rapprochements auxquels ils donnent lieu sont pleins d'intérêt. Traube avait voulu montrer, en faisant connaître les notes marginales dont il vient d'être question, comment la paléographie, sur laquelle la diplomatique s'appuie si souvent pour la critique d'authenticité des documents historiques, peut, elle aussi, dans le cas présent, rendre de véritables services à ce genre de critique lorsqu'on l'applique à des œuvres littéraires². À côté du texte principal de Jean Scot en minuscule carolingienne, on voit des notes marginales en minuscule insulaire qui sont très dignes de remarque. Les fac-similés qui forment douze planches du présent mémoire sont notamment ceux des manuscrits que nous avons cités déjà dans un précédent compte-rendu, dont nous avons parlé plus haut, et se réfèrent naturellement au IX^e siècle, y compris le manuscrit de Paris lat. 12964 du même siècle. Les fac-similés des manuscrits de la Mazarine 561 et de Bamberg Q. vi. 32 ne portent pas d'indication de date.

Le futur éditeur du *Περὶ φύσεων*, dont une réédition critique s'impose de plus en plus, devra se livrer à une étude attentive et comparée des gloses qu'offrent certains manuscrits de Jean Scot. Signalons entre autres le manuscrit de Bamberg H. J. iv 5 et 6, d'où l'on peut tirer des gloses fort intéressantes³; on pourrait multiplier d'autres exemples de ce genre qui méritent d'être pris en considération et que devra utiliser le futur auteur d'une réédition du *Περὶ φύσεων*.

Remercions en terminant M. Edward Kennard Rand d'avoir fait connaître avec beaucoup de soin le résultat des investigations de L. Traube, qui méritait d'être conservé, d'y avoir joint d'utiles remarques, enfin d'avoir mis dans son mémoire une précision et un esprit critique dignes d'éloges.

Victor MORTET.

Fr. Rogeri BACON *Compendium studii theologiae*. Edidit H. RASHDALL, una cum appendice de Operibus Rogeri Bacon, edita per A.-G. LITTLE. Aberdoniae. typis academicis, 1911. In-8°. (Troisième volume de la *British society of Franciscan studies*.)

M. Rashdall nous donne, d'après un manuscrit du XIII^e siècle conservé au British Museum (Royal Ms. 7. F. vii), un fragment inédit du

1. « ... zum Teil in originater Aufzeichnung oder doch in Exemplaren..., die er selbst öfters und auf das genaueste durchgearbeitet hat » (p. 4).

2. *Ibid.*, p. 5.

3. Voir p. 7 et 9-11.

dernier ouvrage de Roger Bacon. Le *Compendium studii theologiae* devait comprendre au moins trois parties et très probablement davantage. Dans la présente publication, on trouvera seulement les deux premières parties et encore n'est-il pas certain que la seconde soit complète. D'autres débris du même traité subsistent certainement, mais les érudits ne sont pas parvenus à les identifier d'un commun accord. Je regrette que M. Rashdall n'ait pas voulu aborder ce problème difficile. L'important, pense-t-il, est de savoir que le texte édité ici n'est qu'un fragment d'une œuvre plus considérable, composée en 1292, quelque temps avant la mort du célèbre franciscain. M. Rashdall consacre son introduction à une analyse détaillée du contenu de l'ouvrage. Il termine en indiquant sur quels points principaux l'école franciscaine se séparait de l'école thomiste. Il pense que les doctrines développées par Duns Scot et par Guillaume d'Occam se trouvent déjà en germe dans les écrits de Roger Bacon. La première partie du *Compendium* concerne les causes d'erreur et reproduit très brièvement (p. 24-34) l'étude plus longue placée au début de l'*Opus Majus*. Les six chapitres de la deuxième partie nous révèlent un Roger Bacon logicien et même métaphysicien. Il se proposait de déterminer le sens des termes philosophiques qui sont d'un usage si fréquent et si nécessaire dans les controverses théologiques. Les précieuses indications fournies par Roger Bacon (p. 33 et 34) sur l'époque des traductions d'Aristote, ainsi que les détails sur Émond de Canterbury, Richard de Cornwall, offrent le plus grand intérêt. Cependant, on ne saurait accepter sans contrôle les affirmations de Bacon. Il est souvent injuste pour ses contemporains et se laisse entraîner à de nombreuses exagérations.

L'appendice reproduit, avec des retouches et des additions, le travail que M. Little avait fait sur les œuvres de Bacon, dans son livre *The grey friars in Oxford*. Ce sera un précieux instrument de travail pour les chercheurs.

MM. Rashdall et Little ont fourni des matériaux pour contribuer à l'édition complète des œuvres de Roger Bacon, qui fut l'un des penseurs les plus originaux du XIII^e siècle. On doit leur en être reconnaissant.

Emmanuel FLICOTEAUX.

Ed. DE MOREAU. *Note sur les « Sermones de Sanctis » de Jacques de Vitry*. Malines, 1911. In-8°. (Extrait des *Annales du XXII^e Congrès de la fédération archéologique et historique de Belgique*.)

Jacques de Vitry, né entre 1160 et 1170, et mort le 1^{er} mai 1240, fut un des prédicateurs du XIII^e siècle, dont Vincent de Beauvais vante l'éloquence. Une étude de son œuvre oratoire serait donc d'autant

plus désirable que nous possédons différents recueils de sermons qui viennent de lui. Il avait lui-même groupé ces sermonnaires en un ouvrage divisé en six parties; cinq dont le principe de classification était emprunté à la liturgie et la sixième comprenant les sermons adressés à différentes catégories de personnes. Jusqu'à présent, même après l'étude que M. Ph. Funcke avait consacrée à Jacques de Vitry, on n'avait pu retrouver la partie de ses sermonnaires intitulée *Sermones de Sanctis*. Le P. H. Moretus, dans les *Analecta Bollandiana* (1910), signala deux manuscrits qui les avaient conservés; l'un à Liège, l'autre à Douai. Le P. de Moreau, ayant eu l'occasion d'étudier le manuscrit de Liège, nous le décrit dans cette note, fait connaître toutes les fêtes pour lesquelles Jacques de Vitry donne un sermon et sa manière de procéder en reproduisant le résumé du premier sermon sur la fête de saint Jean l'Évangéliste. En somme, cette note, quoique très courte, est néanmoins du plus grand intérêt pour l'histoire de la prédication au moyen âge.

Jules VIARD.

Les Vies de sainte Colette Boylet de Corbie, réformatrice des Frères Mineurs et des Clarisses (1381-1447), écrites par ses contemporains le P. Pierre de Reims, dit de Vaux, et Sœur Perrine de La Roche et de Baume, et publiées par le P. UBALD D'ALENÇON... — Miniatures et documents artistiques du moyen âge relatifs à sainte Colette de Corbie, publiés par le P. UBALD D'ALENÇON. Paris, A. Picard et fils, 1911-1912. 2 vol. in-8°. (Archives franciscaines, nos 4 et 5.)

Le P. Ubald a estimé, sans doute, qu'après les deux plus récentes vies de sainte Colette, que nous devons à MM. Germain¹ et P.-A. Pidoux², il y avait place pour une nouvelle biographie, puisée aux sources, et il a préparé la tâche en publiant de nombreux documents sur la réformatrice des Clarisses³. Aujourd'hui il édite les deux textes les plus importants sur la vie de la sainte, deux biographies contemporaines, composées l'une par le compagnon puis confesseur de sainte Colette, l'autre par une de ses plus fidèles compagnes. Le P. Ubald s'est acquitté de cette besogne avec soin, mais nous sommes loin

1. *Sainte Colette de Corbie (1381-1447)*. Paris, C. Poussielgue, 1903, in-16 (*Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 1^{re} série, t. XIV).

2. *Les Saints. Sainte Colette (1381-1447)*. Paris, J. Gabalda, 1907, in-18.

3. *Lettres inédites de Guillaume de Casal à sainte Colette* (*Études franciscaines*, t. XIX, 1908, p. 460-481); *Note pour la biographie de sainte Colette* (*Ibid.*, p. 668-691); *Documents sur la réforme de sainte Colette en France* (*Archivum franciscanum historicum*, t. II, 1909, p. 447-456, 600-612; t. III, 1910, p. 82-97).

de pouvoir louer en tous points sa méthode. Tout d'abord nous avons vainement cherché une table des chapitres : le volume n'en comporte point, de sorte qu'on a grand'peine à reconnaître le plan et à se rendre compte de la structure aussi bien des biographies que de l'introduction. L'introduction, d'ailleurs, est confuse, touffue, les paragraphes se suivent sans ordre et sans qu'apparaisse le lien qui les unit entre eux; on est obligé de la parcourir à plusieurs reprises pour reconnaître qu'elle contient d'excellents matériaux qui n'auraient demandé qu'à être mieux mis en œuvre.

Le choix du manuscrit, qui a servi à éditer la vie par Pierre de Reims, est déplorable : Pierre de Reims étant Champenois, — le P. Ubald s'est efforcé de le démontrer, — il ne fallait pas publier son œuvre d'après une copie faite par une main picarde qui tantôt respecte la graphie originale et tantôt l'altère. Il était préférable de publier la leçon fournie par le manuscrit de Poligny, ou bien, si l'on utilisait le manuscrit d'Amiens, de corriger les formes picardes.

Le glossaire aurait demandé à être révisé avec attention : *cuidere* ne veut pas dire *croire*, ni *doubter craindre*, ni *piecha déjà*. *Gatte* et *paielle* ne sont pas des instruments de chauffage; *gatte* est la forme picarde du mot *jatte* et *paielle* est une poêle. Aux pages 209, § 11, et 210, § 12, il ne faut pas lire *enuis* et croire que ce mot signifie *ennuyé*, mais *envis*, dont le sens est « malgré soi ». A la page 200, § 261, il faut lire *chevanche* et non *chevauche*, qui ne veut rien dire. Nous jugeons inutile de prolonger cette liste. Ces quelques exemples suffisent pour montrer quels sont les défauts de cette édition; ils tiennent plus à un manque de préparation chez l'éditeur qu'à de la négligence de sa part.

Les miniatures, publiées dans le second volume, appartiennent presque toutes au ms. 8 des Clarisses de Gand, écrit par Maître Jean Boniface, prêtre demeurant à Bapaume, et destiné à Marguerite d'York, troisième femme de Charles le Téméraire. Elles illustraient la copie de la *Vie de sainte Colette* par Pierre de Reims. Les clichés ont été exécutés avec soin; malheureusement le tirage a été trop brutal et les parties claires sont très mal venues.

Henri LEMAÎTRE.

Der Publizist Pierre Dubois, seine Bedeutung im Rahmen der Politik Philipps IV des Schönen, und seine literarische Denk- und Arbeits- Weise im Traktat « de recuperatione Terre Sancte », von Dr Ernst ZECK. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1911. In-8°, xix-218 pages.

L'ouvrage de M. ZECK est en quelque sorte le fruit des exercices et des études auxquels il se livra en 1892, à l'Université de Berlin, sous

la direction du professeur Sternfeld. Le travail de M. Ch.-V. Langlois sur le *De recuperatione Terre Sancte* de Pierre Dubois avait paru l'année précédente, et comme dans son introduction il avait bien mis en relief la figure si originale de cet auteur, on ne doit pas être surpris qu'après lui d'autres érudits aient été tentés d'étudier d'une manière encore plus approfondie l'œuvre de cet avocat royal du xiv^e siècle. En effet, tandis que M. Langlois, qui rééditait le *De recuperatione Terre Sancte*, se préoccupait surtout dans son introduction de donner une notice biographique aussi complète que possible de Dubois et un aperçu général sur son œuvre et en particulier sur celle qu'il éditait, M. Zeck s'est efforcé d'étudier le publiciste et de montrer principalement son influence sur la politique de Philippe le Bel.

Après une bonne bibliographie de son sujet, dans laquelle l'auteur dresse la liste des écrits de Dubois, il jette un coup d'œil dans un premier chapitre sur les publicistes qui le précédèrent et sur les légistes du temps de Philippe le Bel, cherchant ainsi à le placer dans son cadre. Il retrace ensuite une biographie assez détaillée de Pierre Dubois, faisant connaître les emplois qu'il occupa successivement, sur quel théâtre il eut à déployer son activité, et enfin quels furent ses amis et ses protecteurs à la cour de Philippe le Bel. Dans les derniers chapitres, il étudie surtout les idées, les conceptions, la tournure littéraire de Dubois d'après son traité *De recuperatione Terre Sancte* et fait ressortir l'influence que Siger de Brabant et l'Averroïsme purent exercer sur lui et les relations qui existent entre ses idées et ses conceptions et celles de Roger Bacon et de Raymond Lulle. En somme, le travail de M. Zeck pourra être consulté avec fruit par les érudits qui s'intéressent au mouvement littéraire et philosophique de la fin du xiii^e et du commencement du xiv^e siècle.

Jules VIARD.

La Curie et les bénéficiers consistoriaux. Étude sur les communs et menus services (1300-1600), par A. CLERGEAC. Paris, Picard. 1911. In-8°, x-316 pages.

M. l'abbé Clergeac est allé à Rome pour y chercher des documents sur l'histoire religieuse de sa province, et voici qu'il en a rapporté, en outre, un livre d'intérêt général. C'est un bon exemple qu'il donne aux érudits, qui viennent au Vatican pour y faire des recherches d'histoire locale. Il est à souhaiter que ceux, du moins, qui ont pour cela assez d'esprit critique et de méthode fassent part à tous les travailleurs des notions précises qu'une plus ou moins longue pratique des archives pontificales leur a permis d'acquérir, sur l'organisation de la curie et de ses divers rouages. C'est ce qu'a fort heureusement fait M. l'abbé Clergeac; il en est même arrivé à ne faire, de ses recherches sur les évêques et les abbés de la province d'Auch, que sa

thèse secondaire, en réservant pour sa thèse principale le livre sur la *Curie et les bénéficiers consistoriaux* dont j'ai à rendre compte.

Son sujet touche à la fois à l'histoire financière de la papauté et au droit canonique. L'auteur s'est placé surtout au premier point de vue, et avec raison : la discipline de l'Église relativement aux bénéfices majeurs est assez bien connue, il a donc eu à la rappeler plutôt qu'à l'exposer, et, s'il a apporté quelques compléments à la science qu'on en pouvait avoir, c'est surtout en vue des conséquences financières des différentes mesures juridiques. C'est en somme l'histoire d'une taxe, celle des *communs services*, que M. Clergeac a voulu nous donner. Il s'est trouvé amené, tant le produit de cette taxe occupait de place dans l'équilibre du budget pontifical, à exposer bien des vues d'ensemble sur les moyens financiers de la curie, et son livre acquiert par là une portée encore plus générale.

Les solliciteurs de bénéfices, qui commencèrent à assiéger la cour des papes dès le XIII^e siècle, avaient pris l'habitude d'offrir aux cardinaux et aux personnes de l'entourage du pontife des cadeaux qui conservèrent quelque temps leur caractère spontané. Bientôt, la nécessité d'entretenir, pour faire face à tant de demandes, un personnel de chancellerie de plus en plus considérable, inspira, et plus encore la force de l'usage imposa la transformation de ces offrandes volontaires en redevances obligatoires, qui prirent peu après le caractère de véritables droits de mutation, perçus proportionnellement à l'importance des fruits des bénéfices transmis. Les anciens auteurs français désignent tous ces impôts sous le nom générique d'*annates*; ceux que payaient les nouveaux titulaires de bénéfices consistoriaux, — évêchés ou grandes abbayes, — portent le nom de *communs services*, parce que la perception en était opérée en commun, au profit de la Chambre apostolique et du Collège des cardinaux.

M. Clergeac expose successivement l'histoire de la taxe, le mode de fixation de son chiffre, les engagements des bénéficiers et le rôle de leurs procureurs, la valeur et l'étendue de l'obligation qu'ils contractent, le paiement de la taxe, la répartition de son produit, les exemptions et modérations que la Chambre apostolique y consent assez souvent. Il décrit les taxes annexes perçues, sous le nom de *menus services*, au profit des clercs de la Chambre apostolique, de la Chancellerie, des petits collèges d'officiers du palais et des clercs du Sacré-Collège. Il explique enfin le détail des opérations de chancellerie nécessitées par l'expédition des bulles consistoriales et le rôle capital joué par les banquiers en cour de Rome dans les provisions de bénéfices.

M. Clergeac est, en somme, indulgent pour la fiscalité pontificale. Il n'a pas de peine, en ce qui concerne les taxes qu'il étudie, à laver la papauté de l'accusation de simonie, et il justifie assez bien l'appa-

rente avidité de la Chambre apostolique par les besoins d'argent sans cesse croissants qu'entraînait la multiplicité des affaires, en même temps que par la rapacité incontestable d'un grand nombre d'agents. Il ne fait pas difficulté de reconnaître, d'ailleurs, que l'ensemble du système fiscal, dont les annates faisaient partie, « pesa lourdement sur le monde ecclésiastique et fut pour l'esprit catholique une cause de décadence ». L'esprit d'immobilité du monde romain et l'indépendance réciproque des différents organes du gouvernement pontifical, — trait commun à tous les gouvernements personnels centralisés, — mettaient d'ailleurs obstacle à toute réforme. Le trésor pontifical était le premier à en souffrir, car il se voyait obligé de recourir, pour sortir de ses continuels embarras, à des expédients ruineux. C'est ce que nous voyons dans le livre de M. Clergeac : non seulement la Chambre apostolique établissait des droits de mutation de plus en plus élevés, frappant le nouveau bénéficiaire comme les parlements d'aujourd'hui frappent l'héritier, comme le contribuable le moins récalcitrant, mais elle surchargeait ces droits de *centimes additionnels*, au profit des titulaires de nouveaux offices, dont la création et la vente n'étaient qu'une forme d'emprunt très onéreuse. Bien plus, le trésor pontifical engageait à l'avance, à des banquiers qui lui prêtaient de l'argent, les revenus des taxes encore à percevoir, diminuant ainsi, pour l'avenir, des ressources déjà insuffisantes aux besoins présents.

M. Clergeac, qui connaît fort bien les sources de toute cette histoire, l'a esquissée d'une manière tout à fait intéressante. Son étude portait, on a pu s'en rendre compte, sur une matière extrêmement complexe et qui exigeait la lecture de documents innombrables : c'est donc un grand mérite d'avoir été à la fois exact et clair. Peut-être on pourrait désirer seulement un peu plus de *sens chronologique* dans un exposé assez long, où des faits du XIII^e siècle voisinent avec des faits du XVII^e. J'entends bien que M. Clergeac ne s'y trompe pas ; mais le lecteur, qui ne connaît pas d'avance, comme lui, tout le sujet, pourra quelquefois se perdre au milieu de détails empruntés à des époques trop diverses. Je regrette aussi que M. Clergeac n'ait pas, plus encore qu'il ne l'a fait, identifié les noms qu'il cite. Ce n'est qu'avec beaucoup de scrupule que je hasarde cette critique : je sais combien il est difficile à l'érudit, qui, pour un travail général, doit citer des pièces relatives à toute la chrétienté, de reconnaître les noms propres à travers les mille déformations que les scribes de la Chancellerie pontificale leur ont fait subir. La perfection en cette matière ne peut évidemment pas être atteinte ; mais peut-être, avec quelques efforts de plus, M. Clergeac nous aurait épargné la peine de nous demander si souvent de quel évêché ou de quelle abbaye il veut parler. Cela, d'ailleurs, est très secondaire et n'enlève rien ni à la sûreté de son érudition, ni à la force de ses arguments.

Léonce CELIER.

Lettres de Jean XXII (1316-1334). Textes et analyses publiés par Arnold FAYEN. T. II, 2^e partie : 1330-1334. Rome, Bretschneider; Bruxelles, A. Dewit; Paris, H. Champion, 1912. In-8°, pages 449 à 980. (*Analecta Vaticano-Belgica*, publiés par l'Institut historique belge de Rome, vol. III, 2^e partie.)

Ce nouveau fascicule des lettres de Jean XXII forme la dernière partie des deux volumes que M. A. Fayen a consacrés au pontificat de Jean XXII. Dans ce fascicule, il donne l'analyse ou le texte des lettres de ce pape, comprises entre le 9 octobre 1330 et le 28 octobre 1334, c'est-à-dire écrites pendant la majeure partie des cinq dernières années de son pontificat. On trouve en tête du volume une courte introduction destinée à mettre en relief les faits les plus saillants de l'histoire que ce recueil pourra éclairer, et, à la suite de cette introduction, M. Fayen publie *in extenso* quelques actes destinés à compléter le formulaire imprimé au tome I. A la fin de ce volume, il publie en supplément : 1^o dix actes qu'il a retrouvés postérieurement à l'impression des fascicules précédents; 2^o l'analyse de cinq lettres de l'antipape Nicolas V se rapportant également aux diocèses qui forment aujourd'hui le royaume de Belgique. Deux tables, l'une des noms de personnes et de lieux, l'autre des choses les plus remarquables, terminent cette publication faite avec soin et que pourront toujours consulter les érudits qui s'occupent de la Flandre et du nord de la France au commencement du XIV^e siècle.

Jules VIARD.

D. René ANCEL. *Nonciatures de Paul IV*. T. I, seconde partie. Paris, Gabalda, 1911. In-8°, 410 pages. (Archives de l'histoire religieuse de la France.)

Le second fascicule des *Nonciatures de France sous Paul IV* n'est pas moins remarquable que le premier. On trouvera dans les notes fournies par le commentateur la même abondance de renseignements, tirés d'archives jusqu'aujourd'hui peu ou mal explorées. La correction typographique est meilleure que dans le premier volume et, innovation fort appréciable, le P. Ancel a mis à notre service des tables.

Pour le fonds, les lettres publiées ici (du 14 septembre 1555 au 4 juillet 1557) apportent une matière moins nouvelle que celle que nous fournissaient les documents du recueil précédent. Cette période avait été plus étudiée; la diplomatie secrète, qui s'est beaucoup développée durant cette période, réduit l'intérêt des correspondances officielles; enfin, les lettres du nonce pour l'année 1557, — année de l'expédition de Guise en Italie, — sont la plupart perdues. Néanmoins, on trouvera dans ce fascicule beaucoup à prendre, grâce à la richesse du commentaire.

Du mois de mai 1554 au mois de juillet 1557, c'est l'histoire des préliminaires et de la première partie du pontificat de Paul IV que les documents publiés par le P. Ancel, dans les deux volumes jusqu'aujourd'hui parus, éclairent d'une lumière nouvelle. C'est aussi une phase très déterminée de la politique de Henri II : l'alliance du roi de France avec les Carafa et l'expédition de Guise en Italie, qui en fut la conséquence. Sur cette période, le P. Ancel, depuis quelques années, a publié des études intéressantes, et les deux volumes de *Nonciatures de Paul IV* nous apportent en quelque sorte les pièces justificatives de ces études antérieures. On peut donc aujourd'hui critiquer, toutes pièces en main, les conclusions historiques qu'a formulées plusieurs fois le P. Ancel. Après avoir revu à peu près tous les documents qu'il a cités, après avoir consulté des fonds d'archives qui lui ont échappé, nous nous permettons de marquer très brièvement les questions générales sur lesquelles nous sommes en désaccord avec le savant bénédictin. Il voudra bien excuser notre audace, qui est la meilleure preuve du grand compte que nous tenons de ses travaux.

Sur les origines de l'alliance de Henri II avec les Carafa, le P. Ancel adopte, en la précisant beaucoup, l'opinion de G. Duruy et de L. Riess, à savoir que le cardinal Carlo Carafa, poussé par son ambition aventureuse et son goût de l'intrigue, aurait été l'initiateur et l'auteur, presque seul responsable, de cette alliance. A notre avis, les historiens ont donné au cardinal Carafa une célébrité très imméritée. Cet homme d'intelligence médiocre, de caractère faible autant que téméraire, n'offre rien d'original. Il est assurément inférieur aux autres *neveux*, ses prédécesseurs, les Borgia, les Médicis, les Farnèse. On n'a pu le grandir qu'en le détachant en relief. Carlo Carafa fut presque toujours un instrument.

A l'avènement de Paul IV, la politique française en Italie, dont les Guises reprirent la direction, en 1555, cherchait l'occasion et les moyens d'une nouvelle entreprise. L'élection d'un pontife ennemi de Charles-Quint fournit cette occasion, mais la politique des Guises était prête, en tout cas, à la provoquer. Ce sont les agents français à Rome qui entraînèrent et excitèrent le nouveau pape. Quant à Carlo Carafa, on s'aperçoit très vite, lorsqu'on connaît l'évolution antérieure des affaires d'Italie, les partis directeurs de la politique de Henri II ou même simplement lorsqu'on étudie les antécédents immédiats et les premiers actes du cardinal, qu'il ne fut que l'agent docile de ceux qui avaient été longtemps ses camarades et ses protecteurs, les *fuorusciti* de Florence et de Naples. Pendant deux ans, de 1555 à 1557, Piero Strozzi et les *fuorusciti* qui, après l'échec de la guerre de Sienne, ne pouvaient plus agir en leur propre nom, furent les vrais auteurs des gestes de Carafa. Ainsi s'expliquent bien des faits obscurs et, en particulier, l'orientation des appétits du cardinal vers la Toscane. A la

fin de 1556 et au début de 1557, Carafa, privé de ses deux amis et conseillers, les *fuorusciti* della Casa et Aldobrandini, commença de se détacher de la France.

Sur le rôle personnel de Paul IV, nous ne partageons pas tout à fait l'optimisme du P. Ancel. Sans doute, il serait injuste d'associer la responsabilité de ce vieillard crédule et impulsif à toutes les machinations de son neveu. La réhabilitation qu'établit avec tant de diligence le savant bénédictin paraît bien fondée dans une certaine mesure. Mais il faut se garder de représenter ce pontife comme un type de vertu chrétienne. Bien qu'il n'ait épargné ni ses discours ni ses gestes, Paul IV ne laisse pas de nous apparaître comme un caractère fort obscur. Ses contemporains, ceux qui l'ont mieux connu, inclinaient à le dire insensé. Cette opinion peut être exagérée; pourtant elle ne semble pas tout à fait fausse. Si indulgent que l'on soit, il faut se résigner à découvrir, dans la politique de Paul IV, des actes d'une incontestable mauvaise foi. A ce sujet, nous croyons qu'on doit regarder le pape comme complice de son neveu pendant la légation de 1556 : c'était l'avis du cardinal de Tournon, homme très intelligent et, certes, fort religieux, qui quitta Rome, scandalisé. Il est vrai que, d'autre part, Paul IV a montré un zèle ecclésiastique dont on ne saurait nier le mérite et la nouveauté. Mais les personnages historiques ne sont point des « hommes de bronze »; ils ont été « divers » comme la vie.

Nous reconnaissons volontiers que sur le rôle et la valeur des Carafa, on peut discuter longtemps. Aussi, dans ce domaine, les observations du P. Ancel, fortifiées par d'heureuses recherches, seront-elles toujours intéressantes.

Au contraire, tout à fait caduques nous paraissent les conclusions émises par le P. Ancel sur le but, la direction et le développement militaire de la campagne fameuse du duc de Guise en Italie. Jusqu'à ces dernières années, l'opinion traditionnelle considérait que le duc de Guise « partit pour conquérir le royaume de Naples ». Dans un article de la *Revue bénédictine* (1905), le P. Ancel s'est le premier élevé contre cette tradition, dont il a attribué la paternité à Henri Martin. Plus récemment, M. P. Courteault déclarait que cette opinion traditionnelle avait été « inventée par les polémistes protestants du xvi^e siècle » et citait, comme première source de la légende, un pamphlet de l'année 1565. Cette inadvertance est vraiment extraordinaire. Il suffit de consulter les sources les plus connues et les plus catholiques du règne de Henri II, Mouluc, Ronsard, les *Relazioni renete*, pour y trouver la mention du « voyage au royaume de Naples de Monsieur de Guise ». Quant aux documents inédits, ils confirment très précisément la tradition. Les contemporains, ambassadeurs, courtisans ou simples agents ne nomment pas cette expédition autrement que « l'entreprise de Naples ». Aussi bien nous possédons encore les

lettres patentes remises à François de Lorraine « pour l'acceptation et investiture des royaumes de Naples et de Sicille ». Les deux ou trois textes qu'on a cités à l'encontre de la tradition n'ont pas un sens général, mais s'appliquent à une phase très précise et très courte de l'expédition.

Il est bien vrai que la tradition doit être rectifiée. On ne pouvait faire cette rectification qu'avec difficulté : l'histoire de l'expédition de Guise est, en effet, celle de la diplomatie secrète. Les témoins extérieurs ont été trompés par les apparences, ou du moins fort troublés. On ne peut saisir la vérité qu'en examinant avec soin les lettres du principal acteur, du duc de Guise lui-même ; or, cette correspondance, dont la partie la plus importante est inédite, a échappé aux investigations du P. Ancel. De ces documents, il ressort en toute clarté les faits suivants : le but officiel du duc était de secourir le pape, le but réel était de conquérir Naples au printemps de 1557, et, en attendant le printemps, les instructions secrètes commandaient au général français d'occuper le duché de Parme et d'en expulser les Farnèse, dont la trahison avait indigné Henri II. Ce n'est point le lieu d'expliquer les causes pourquoi ce plan ne put aboutir au succès.

Reste la question de savoir si le duc de Guise allait à Naples comme représentant des ambitions de sa famille. Les documents permettent d'affirmer que les Guises, et surtout le cardinal de Lorraine, furent animés dans cette affaire d'intentions familiales. Il y a doute seulement sur la complicité du roi.

Sur la valeur militaire des opérations du duc de Guise, le P. Ancel, dont ce n'était point, d'ailleurs, le sujet d'étude, a suivi les historiens qui parlent d'un « échec lamentable ». Cette opinion est fausse. L'examen précis et complet des faits, des documents et des lieux montre que le général français manœuvra avec une étonnante habileté. S'il se retira des Abruzzes, c'est sur l'ordre formel du roi et après avoir offert en vain la bataille au duc d'Albe. Celui-ci a rendu pleine justice à son adversaire.

La critique que nous faisons ici des conclusions du P. Ancel n'enlève rien à la valeur des renseignements de détail, très nombreux, que ses travaux apportent à l'historien.

Les erreurs qu'a pu commettre le savant bénédictin proviennent, croyons-nous, de ce qu'il s'est servi surtout des *carteggi* d'origine romaine ; il nous offre en quelque sorte l'histoire « vue de Rome ». Peut-être aussi, justement soucieux de corriger et de compléter le travail de G. Duruy, a-t-il trop méprisé la source principale que celui-ci avait utilisée, le livre de P. Nores. Malgré qu'il en ait, l'œuvre de Nores reste de première valeur ; on doit en vérifier les assertions, bien sûr, mais il y a toujours péril à les négliger.

Il est plus facile de critiquer que de louer justement. L'ensemble des travaux du P. Ancel forme une œuvre très méritoire, très belle et

qui honore grandement son auteur. Nous souhaitons bien vivement qu'il puisse la poursuivre avec la même activité et le même bonheur.

LUCIEN ROMIER.

Commentaires de Blaise de Monluc, maréchal de France.

T. I : 1521-1553. Édition critique publiée et annotée par Paul COURTEAULT. Paris, A. Picard, 1911. In-8°, xix-424 pages et une carte. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.)

Le premier volume de cette nouvelle édition, qui doit en compter trois, contient, outre l'Avertissement du premier éditeur, Florimond de Raemon d : *A la noblesse de Gascongne* et le *Préambul à Monseigneur* de Monluc lui-même, les deux premiers livres des *Commentaires*. On y trouvera donc les premières campagnes d'Italie et de France (1521-septembre 1542), la campagne de Piémont sous Boutières, la journée de Cérisoles et les campagnes du Boulonnais (novembre 1542-décembre 1545), enfin les campagnes de Piémont sous Brissac (août 1550-septembre 1553).

Dans une excellente introduction, très nette et très sobre, M. P. Courteault expose le plan qu'il a adopté. Ce plan consiste à reproduire l'édition de 1592 de Florimond de Raemon d en introduisant dans le texte les passages que donnent seuls les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, dont l'un au moins vient certainement de Monluc, et en notant les variantes au bas des pages pour les passages communs aux manuscrits et à la première édition. Il va de soi qu'une disposition typographique spéciale a été nécessaire. « Le caractère romain a été employé pour toutes les parties du texte commun, quant au fond, à l'édition originale et aux manuscrits, exception faite pour le *Préambul à Monseigneur* qui manque dans l'édition. Le caractère italique indique tout ce qui ne se trouve pas dans les manuscrits. Les mots ou les lettres omis par la négligence du premier éditeur ont été restitués entre crochets. »

La scrupuleuse exactitude qui a présidé à l'établissement du texte se retrouve dans les notes historiques et critiques dont M. P. Courteault a fait suivre les *Commentaires*. La documentation du nouvel éditeur est si riche, si précise et si nouvelle qu'elle laisse loin derrière elle celle du baron de Ruble et que de longtemps sans doute il ne viendra à personne l'idée de la compléter. Elle rendra, en outre, les services les plus éminents aux historiens du xvi^e siècle, surtout quand la table qui doit se trouver dans le troisième volume aura donné la clef de ce trésor d'érudition¹.

1. P. 49, je pense qu'il faut imprimer : le bâtard d'*Anssan* au lieu d'*Aussan*. La seigneurie d'Ansan (Gers, canton de Gimont) appartenait à cette époque à une branche de la famille de Monlezun.

Point n'est besoin d'insister davantage sur les mérites d'une édition dont on peut être sûr que les deux autres volumes se recommanderont par la même sûreté de méthode et la même connaissance approfondie de tout ce qui peut servir à éclairer l'œuvre si curieuse et si vivante du vieux Monluc. Dès maintenant, le travail de M. P. Courteault peut être cité comme un modèle.

Ch. SAMARAN.

Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie, publiée par Jean LEMOINE et Frédéric SAULNIER. Paris, 1911. In-8°, LVII-350 pages. (Société de l'histoire de France.)

Le chevalier de Sévigné, dont MM. Lemoine et Saulnier publient la correspondance, était l'oncle de la célèbre marquise. Il n'en eut point le talent, ne fut guère qu'un personnage de second plan, et si sa modeste personnalité éclipsée par la gloire de sa nièce n'est pas tombée dans l'oubli, elle le doit aux lettres que le chevalier échangea avec Madame Royale, duchesse de Savoie. René-Renaud de Sévigné nous présente une physionomie sympathique; il fut sincère dans ses paroles comme dans ses actes, un honnête homme. Né en 1607, au château des Roches, en Bretagne, mort en 1676, âge de soixante-huit ans, sa vie a quelque chose d'aventureux qui plaît et se termina à Port-Royal-des-Champs, après des années de sévère pénitence et de recueillement spirituel aux côtés de ces nobles âmes et de ces grands esprits que furent la mère Angélique, la mère Agnès, les Arnaud et M. Singlin.

Officier courageux, loyal, intelligent, sinon de très grande valeur, Sévigné combattit en Italie et, au cours de ses campagnes, eut l'occasion d'entretenir des relations personnelles avec Christine de France, sœur de Louis XIII, duchesse et régente de Savoie. Il s'attacha à cette femme supérieure, dont il admirait les qualités d'énergie et de volonté. Elle-même se plut dans la conversation de l'officier français, reconnut ses mérites, et, lorsque le chevalier revint en France, une correspondance s'engagea par laquelle Sévigné informait la duchesse des événements, des bruits et des intrigues qu'elle avait intérêt à connaître. Volontiers louangeur, il lui écrivait : « Il ne faut pas s'étonner si Mademoiselle a tant d'esprit, puisqu'elle est nièce de Votre Altesse Royale, qui est le plus grand génie que nous ayons dans l'Europe... » Et elle lui répondait : « Je prends tant de plaisir à lire vos relations que les plus longues me semblent toujours les plus belles... »

Une lettre de 1648 mise à part, cette correspondance s'étend de 1651 à 1655. C'est dire qu'elle concerne surtout l'histoire de la Fronde. Sévigné, frondeur, était un ardent partisan du coadjuteur et prit une

part active aux luttes de cette époque. Ses lettres apportent aussi des renseignements nouveaux sur les relations de la France avec la Savoie, les affaires du Piémont, les incursions des Espagnols, la défense et la prise de Casal. Elles laissent entrevoir en France une anarchie profonde, l'incohérence et la confusion, révèlent que le cardinal de Retz tenta de lier partie avec Madame Royale et de l'intéresser à ses ambitieux projets. Son ami tout dévoué, Sévigné, s'entremet dans ce but, cherchant à convaincre la duchesse que si Retz devenait premier ministre tout changerait en Italie pour le plus grand profit de la Savoie.

Sévigné, nous l'avons dit, était un sincère et honnête homme. Ses informations sont exactes, sinon impartiales. Il faut toujours se souvenir que le chevalier détestait Mazarin. Sa correspondance a néanmoins une réelle valeur et l'excellente publication qu'en ont donnée MM. Lemoine et Saulnier sera utile aux historiens.

C'est à Turin que sont conservées les lettres du chevalier, dans cet inépuisable dépôt qui a fourni tant de renseignements précieux pour l'histoire de France et réserve encore bien des trésors aux privilégiés qui ont le loisir d'aller les y chercher.

Jean CORDEY.

Gaston BARIL. *Le droit de l'évêque aux meubles des intestats étudié en Normandie au moyen âge*. Caen, Domin, 1911. In-8°, 148 pages.

C'est une grande faute et même un crime, au moyen âge, de mourir volontairement « déconfès » et intestat¹. L'intestat volontaire, en Normandie, est privé de sépulture religieuse et ses biens sont confisqués par le duc. Mais il n'en est pas de même lorsqu'un accident, une mort subite, une folie furieuse ont empêché un homme de tester. L'Église récite des prières à son intention et l'évêque dispose de la fortune mobilière de l'intestat, dans l'intérêt de l'âme de ce dernier. Ce droit de l'évêque apparaît d'une façon certaine en Normandie à la fin du XII^e siècle, mais il est probable qu'il existait auparavant. Il a été contrarié par les juges laïques, qui empêchent souvent les prélats de disposer des biens pour les consacrer à de pieux usages et les troublent dans leur juridiction. Il subsiste jusqu'à la réformation de la coutume de Normandie en 1583.

Le titulaire de ce droit est généralement l'évêque; parfois, c'est l'archidiacre. Dans un texte reproduit par notre confrère M. Paul

1. La formule citée par M. Baril, recueillie dans un testament des archives de Saint-Lô de l'année 1504 : « Sciens quod nihil est certius morte aut incertius hora mortis, nolens intestatus decedere », est une formule de style.

Fournier dans sa thèse sur les Officialités, nous voyons même que ce droit appartient pour les deux tiers à l'évêque et pour un tiers aux archidiaques¹. Parfois aussi, le chapitre ou certains chanoines, ou des abbés, ou bien encore de simples curés ou enfin une église paroissiale sont investis de ce droit.

L'exercice du droit épiscopal est d'ordinaire confié au maître des intestats, fonctionnaire de l'évêché. Le maître des intestats a dû exister en Normandie à partir de la seconde moitié du xiv^e siècle, peut-être même avant. De nombreux conflits se produisent entre les maîtres des intestats et les officiers royaux. La juridiction (*lato sensu*) du maître des intestats cesse peu à peu de s'exercer sur les laïques, pour continuer de s'appliquer aux clercs jusqu'à la Révolution.

Après l'ouvrage de M. Auffroy et les savantes études de M. R. Caillemet, il n'y avait, semble-t-il, presque plus rien à dire sur le testament. M. Baril ne l'a pas pensé et avec raison. Son travail, complété par une publication de textes empruntés surtout aux archives des départements normands, donne d'intéressants détails sur l'influence de l'Église en matière testamentaire au moyen âge.

L'auteur a restreint son étude aux laïques intestats. Il nous en prévient dans son introduction. Nous ne songeons pas à lui en faire un grief. Toutefois, il est fâcheux qu'il n'ait pas utilisé l'ouvrage intitulé : *Traité de la dépoüille des cures*². Bien que cet ouvrage ne concerne que les ecclésiastiques, M. Baril y aurait trouvé à glaner (notamment au chapitre XXVI).

Georges LARDÉ.

Maurice LACOMBE. *Essai sur la coutume poitevine du mariage au début du XV^e siècle d'après le vieux « Coustumier de Poitou » (1417)*. Paris, Honoré Champion, 1910. In-8°, 580 pages.

L'ouvrage de M. Lacombe est une thèse de droit soutenue à la Faculté de Poitiers. L'auteur, dans son introduction, nous expose l'état du Poitou en 1417, date du vieux coutumier. Ce vieux coutumier a été rédigé à Parthenay par sept praticiens. Il a été en grande faveur pendant près d'un siècle; nous en possédons plusieurs manuscrits. En 1514, les rédacteurs officiels de la Coutume modifient peu le texte de 1417.

1. « Due partes bonorum eorum qui decedunt intestati ad episcopi, tertia pars ad archidiaconorum distributionem pertinebunt » (Merlet et Lépinos, *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, t. II, p. 101); cité par Fournier, *les Officialités au moyen âge*. Paris, Plon, 1880, in-8°, p. 136, n. 1.

2. *Traité de la dépoüille des cures*, par un docteur en droit [Thiers?]. Paris, Desprez, 1683, in-12. Cet ouvrage est une violente diatribe contre les archidiaques.

De ce coutumier encore inédit, M. Lacombe a tiré le sujet de son étude sur le mariage. Il examine d'abord la question de savoir de quelle façon se noue le lien du mariage; il étudie les conditions de fond. En cette matière, le vieux coutumier est particulièrement discret. Il en est de même en ce qui concerne les empêchements au mariage, la compétence en matière matrimoniale. Cette réserve est explicable, si l'on songe à la connaissance que l'Église a du mariage. Les praticiens de Gâtine, bacheliers ou licenciés en lois, jurés et avocats (quelques-uns d'entre eux font partie du conseil du sire de Parthenay) n'ont pas voulu empiéter sur le domaine de l'Église. Ils avaient pour cela plusieurs bonnes raisons. Ils voulaient fixer les usages adoptés en Poitou et donner un guide à l'avocat et même au juge. Aussi devaient-ils être circonspects.

M. Lacombe étudie ensuite la puissance maritale, la puissance paternelle. Le père, époux survivant, n'a, à l'égard de ses enfants, aucune responsabilité; pour lui, l'obligation de faire inventaire ou de rendre des comptes n'existe pas. Il « n'est tenu d'en venir devers justice ». Non seulement il a un usufruit dépassant les limites de la majorité et même de l'émancipation, mais encore il peut obliger « luy, ses hoirs et ses biens ». En 1514, la Coutume, plus sage, décide que le père sera contraint à faire inventaire si les proches parents des mineurs le requièrent.

L'auteur indique bien les caractères de la « compagnie » conjugale; il la différencie de la « compagnie » taisible. Tandis que la plupart des coutumes prohibent les donations entre époux, le coutumier poitevin les déclare valables, mais révocables et généralement subordonnées au prédécès du donateur. C'est là le système même du droit de Justinien et de notre droit moderne.

Le coutumier accorde de grands pouvoirs au mari; il peut donner ou vendre les meubles et acquêts communs sans faire intervenir sa femme au contrat. Toutefois, il ne peut aliéner tous ces biens au moyen d'un contrat général, « car en ce cas la femme pourrait demander la moytié ».

Relativement aux frais funéraires, le coutumier fait une distinction intéressante : les uns, comme « l'obsèque, servitude ou funéraille du jour de l'enterage..., la servitude des messes ou aulmone », sont supportés par la communauté; les autres, au contraire, « le septennier et annau et aultres funérailles et ... le droit du curé », incombent aux héritiers. Cette distinction n'a pas été admise par notre droit moderne : les frais funéraires sont actuellement à la charge de la succession.

M. Lacombe examine les gains de survie des époux. Tandis que le mari n'a comme gain de survie que l'attribution de meubles et d'acquêts, la femme a, en plus des attributions mobilières et d'acquêts, son douaire. Dans tout le Poitou, les femmes nobles ont droit au douaire;

mais, dans certaines contrées du Poitou, les femmes roturières n'y ont pas droit. Généralement, le douaire, — comme l'antique *morgengab*, — prend naissance lors de la consommation du mariage. Le vieux coutumier de Poitou décide au contraire que le douaire naît au moment de la célébration du mariage.

En terminant, l'auteur dit quelques mots des successions de frère à frère en Poitou et du douaire de la bru. Ce douaire a été connu en Poitou, en Normandie, en Touraine, dans l'Anjou et le Maine. Nous pensons avec M. Lacombe qu'il serait utile de le faire revivre.

Grâce à ses nombreuses références, à son abondante bibliographie, à ses annexes, grâce aussi à sa table de concordance du coutumier de 1417 et des coutumes de Poitou de 1514 et 1559, l'ouvrage de M. Lacombe a un caractère très scientifique. L'auteur a pris soin de faire l'histoire de chaque question et ainsi il rend plus intelligibles les décisions du vieux coutumier; il examine d'abord le droit romain, puis le droit franc, l'œuvre de Beaumanoir, le Livre des droiz et des commandemens d'office de justice, les Établissements de saint Louis, enfin le vieux coutumier. Dans un ouvrage si étendu, il était inévitable qu'il y eût quelques redites, quelques discussions un peu subtiles; ces petits défauts ne sauraient faire oublier les grandes qualités de cette thèse si intéressante.

Georges LARDÉ.

François GÉBELIN. *Le gouvernement du maréchal de Matignon en Guyenne pendant les premières années du règne de Henri IV (1589-1591)*. Préface de M. Camille Jullian. Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1912. In-8°, x-192 pages.

L'étude de M. Gébelin, d'une matière très dense et d'une forme concise, offre, dans les limites de son dessin, des renseignements nouveaux, solidement établis et bien groupés. La partie la plus originale de ce travail est fondée sur des documents tirés du fonds Matignon des archives de Monaco, des archives communales de la Guyenne (dépouillement fort méritoire), des archives départementales de la vallée de la Garonne et de quelques recueils de la Bibliothèque nationale.

Après divers renseignements préliminaires sur la personne de Matignon et sur l'état de la Guyenne à la mort de Henri III, M. Gébelin étudie successivement le conflit entre Matignon et le parlement de Bordeaux, les opérations militaires de Matignon en Guyenne, les procédés financiers du gouverneur, le siège de Blaye, enfin la pacification. Il faut signaler particulièrement, pour la nouveauté des renseignements et l'intérêt du sujet, le chapitre consacré à l'expulsion des Jésuites, toute la partie qui concerne le parlement de Bordeaux, enfin le récit du siège de Blaye. Sur les Jésuites, M. Gébelin aurait pu con-

sulter les *Monumenta* que la Compagnie de Jésus a publiés dans ces dernières années.

La forme, sobre, est très juste de ton. Elle s'accorde bien avec les autres qualités du livre, qui en font un des meilleurs travaux sur l'histoire provinciale.

L. ROMIER.

Eugène LE BRUN. *Une étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais. Son passage au Veurdre en octobre et novembre 1429.* Paris, Champion; Moulins, Grégoire, 1912. In-16, 33 pages, fig. et carte.

Les histoires générales, même les grandes histoires de Jeanne d'Arc, disent peu de chose sur la chevauchée de la Pucelle en Nivernais et en Bourbonnais, sur le siège de Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre, arr. de Nevers), ville qu'elle emporta d'assaut dans les premiers jours de novembre 1429, sur son séjour à Moulins, où elle se ravitailla dans la première quinzaine de ce mois, et sur sa marche au nord, vers la Charité, où elle échoua à la fin du même mois. Dans une brochure intéressante, parue en 1909¹, M. l'abbé Joseph Clément étudia les circonstances qui amenèrent Jeanne à Moulins et les détails de son expédition; il traça en même temps de cette randonnée un itinéraire qui ne rencontra pas que des partisans parmi ceux qui s'occupent de l'histoire de la région. Voici en résumé ce qu'il disait : Jeanne d'Arc venait de Bourges où son expédition s'était préparée en octobre et où sa petite armée, des mains de La Trémoille, avait reçu pour chef le frère utérin de celui-ci, Charles d'Albret; elle atteignit Sancoins (Cher, arr. de Saint-Amand) et, de là, gagna Saint-Pierre-le-Moutier, situé de l'autre côté de l'Allier (rive est), en traversant la rivière à ce gué de Mornay signalé, sans autre précision, par Buhot de Kersers dans son *Histoire et statistique monumentale du département du Cher*; Saint-Pierre enlevé aux ennemis, Jeanne marcha sur Moulins par la rive droite de l'Allier, puis, ayant séjourné quelques jours dans la capitale des ducs de Bourbon, prit le chemin du retour, vers la Charité, en passant l'Allier sur le pont de Moulins et en traversant successivement Montilly, Bagneux, le Veurdre, Mornay et Cuffy (rive ouest).

M. Le Brun prépare une histoire de la petite ville du Veurdre et aussi une biographie du capitaine bourguignon Perrinet Gressart, dont un des lieutenants, Gallardon de Soulat, commandait précisément dans Saint-Pierre-le-Moutier en octobre 1429; ses recherches

1. *La Chevauchée de Jeanne d'Arc en Bourbonnais (novembre 1429)*. Moulins, Crépin-Leblond, in-16. 94 p., fig. et carte.

faites en vue de ces deux travaux l'ont conduit à penser pouvoir rectifier de la façon suivante l'itinéraire de Jeanne d'Arc, en se basant, il est vrai, non sur des documents précis, mais sur des déductions et des hypothèses d'ailleurs fort acceptables : de Sancoins à Saint-Pierre, Jeanne suivit l'ancienne voie romaine qui passait non par Mornay, où l'on n'a jamais rencontré aucunes traces de chaussée ni aucuns débris gallo-romains, mais par le Veudre, où des vestiges de cette époque ont été trouvés en grand nombre et où, en 1810, la voie romaine avait encore conservé tout son relief; de plus, le gué du Veudre était appuyé au nord par le bourg fortifié de Château-sur-Allier et au sud par la ville forte du Veudre elle-même; ces deux postes avaient pour capitaine un des fidèles de Charles VII, Perrin Blanc, seigneur de la Baume¹, qui commandait l'avant-garde de la troupe de la Pucelle; une industrie batelière florissait là, qui dut faciliter le passage. Après la prise de Saint-Pierre, Jeanne ne chercha pas à atteindre Moulins par la rive droite, infestée de bourguignons; ceux-ci tenaient encore en effet Chevenon, Rosemont, la Ferté-Chauderon; elle repassa l'Allier au gué du Veudre, répara quelque peu ses forces à l'abri des murs de cette petite ville, puis remonta la rive gauche (ouest) de l'Allier par Aubigny, Bagneux et Montilly, c'est-à-dire en pays ami, jusqu'à Moulins. Au retour, pour les mêmes raisons, elle refit ce chemin en sens contraire, repassa au Veudre une troisième fois et, de là, tendit vers la Charité en faisant descendre sur la rivière, au fil de l'eau, son équipage de siège qu'elle convoya ainsi de la rive gauche de l'Allier, puis de la Loire, par Château-sur-Allier, Mornay, Neuville-Barrois, Apremont, Cuffy, Cours-les-Barres, etc.

Telle est la thèse de M. Le Brun, sobrement, clairement exposée, et avec assez de force pour rallier, semble-t-il, jusqu'à preuve du contraire, les fervents de l'histoire de Jeanne d'Arc.

P. FLAMENT.

Joseph GARIN. *En Savoie. Histoire de Chevron*. T. II. Paris, H. Champion, 1912. In-16, x-556 pages, figures et planches.

Dans le deuxième volume qu'il consacre à l'histoire de Chevron, M. Garin s'est attaché à nous raconter l'histoire de l'église de cette commune; il a étudié ensuite les écoles et enfin les conditions de la vie sociale et économique depuis le XI^e siècle jusqu'en 1791. Il l'a fait avec une grande conscience et sans négliger aucun des documents qu'il a pu recueillir sur son sujet. Malheureusement, le récit est parfois noyé au

1. Allier, commune du Veudre. — Cf. Eugène Le Brun, *les Ancêtres de Louise de la Vallière; généalogie de la maison de La Baume-le-Blanc...* Paris, 1903, in-8°.

milieu d'exposés théoriques, pas toujours très exacts, ni très précis et qui d'ailleurs n'étaient pas nécessaires ici et encombrèrent inutilement. La place occupée par Chevron dans cet épais volume peut donc paraître un peu mince. Il est regrettable aussi que les diverses parties du livre ne soient pas fondues entre elles et qu'il n'y ait pas un seul ordre chronologique pour tout l'ouvrage. Le lecteur aurait eu une vision beaucoup plus nette de l'évolution de Chevron au cours des siècles, et le récit aurait gagné en animation et en intérêt.

On trouve cependant quelques renseignements intéressants. Ainsi l'auteur laisse bien entrevoir la misère des Savoyards qui, du ^{xvii}^e au ^{xviii}^e siècle, virent leur pays sans cesse envahi. Ils étaient rançonnés à tout propos et obligés à chaque instant de payer des subsides, des taxes et de satisfaire à des réquisitions sans nombre pour les armées du duc de Savoie, celle des alliés espagnols ou pour les troupes du roi de France.

Ce livre, ne l'oublions pas, est avant tout destiné aux habitants de Chevron et des environs.

Jean CORDEY.

Ernest PETIT. *Ducs de Bourgogne de la maison de Valois, d'après des documents inédits*. T. I : *Philippe le Hardi*. 1^{re} partie : 1363-1380. Paris, A. Picard et fils, 1909. Gr. in-8°, xi-531 pages et 8 planches.

L'Histoire des ducs de Bourgogne de M. de Barante, qui eut la rare fortune de conquérir tout le public lettré de l'époque romantique, et que popularisèrent huit éditions, n'est plus guère aujourd'hui à nos yeux, pour des motifs qu'il serait superflu de rappeler, qu'un événement déjà lointain de nos annales littéraires. L'histoire des quatre derniers ducs de Bourgogne demeure l'un des plus beaux sujets qui puissent tenter les historiens du moyen âge, et si l'on considère l'état actuel de notre outillage historique, un pareil dessein ne semblera plus désormais prématuré.

Ce n'est pourtant pas dans l'intention de remplacer Barante, et de se présenter comme le nouvel historien attendu, que M. Ernest Petit vient d'inaugurer la publication qu'il consacre aux ducs bourguignons de la maison de Valois. Soit que le souvenir d'un devancier célèbre ait troublé sa modestie, soit que la connaissance des sources bourguignonnes lui parût mériter encore un ample effort préalable, il s'en est défendu, disant qu'il entendait moins renouveler la narration des faits qu'apporter au secours de celle-ci des preuves aussi neuves qu'abondantes : *ad probandum, non ad narrandum*. En reprenant le premier l'étude des ducs issus de Philippe de Valois et de la domination que ces princes magnifiques réussirent à étendre des confins

du Forez et de la Savoie jusqu'au Pas-de-Calais et à la mer de Frise, il a voulu faire œuvre moins d'historien que d'érudit : et pour tenir ce rôle délibérément restreint, il était, on doit le reconnaître, plus que tout autre qualifié.

Dans le courant du *xiv^e* siècle, les chroniqueurs se multiplient autour des princes, et il n'est guère de maison puissante qui n'entretienne son historiographe. Mais ces écrivains pensionnés, sans même en excepter Froissart, obéissent à l'esprit et aux préoccupations du milieu où ils vivent, et puis le coloris pittoresque, cher à l'école romantique, que jettent les chroniques chevaleresques sur les événements et leurs acteurs, ne rachète pas toujours les vices et les lacunes de l'information : attentives à narrer les faits et gestes des princes, les négociations diplomatiques et les fêtes, elles brouillent à plaisir la chronologie, laissent dans l'ombre le gouvernement intérieur et l'état des provinces. Il importe donc de les contrôler avec les archives contemporaines, surtout les lettres privées des princes et la comptabilité de leur domaine. Lettres missives et comptes des receveurs du duché, telles sont effectivement les deux sources principales où M. Petit a puisé la matière presque toute neuve du volume copieux qu'il consacre à la première partie du règne de Philippe le Hardi.

La période ici traitée commence à la mort de Philippe de Rouvres pour finir à la mort du roi Charles V. C'est celle de l'occupation du duché par la nouvelle dynastie; cette occupation fut singulièrement laborieuse, et l'on eût souhaité que le jeune duc se donnât plus entièrement aux devoirs de sa charge, auxquels des obligations étrangères, mais aussi, il faut bien le dire, l'amour des plaisirs, ne le disputaient que trop. Le duché souffrait alors, avec la plus grande partie de la France, des ravages périodiques des grandes Compagnies : leur séjour en Bourgogne, les circonstances qui les y appelèrent et les y retinrent presque continuellement de 1363 à 1369, les tergiversations du gouvernement ducal qui tantôt s'en aidait et tantôt cherchait à les dissoudre ou à les évacuer sur les provinces voisines, l'itinéraire de leurs allées et venues et de leurs rapines, la chasse qui leur fut enfin donnée, leur exode et leur évacuation finale; tout cela est exposé tout au long avec une richesse de documentation et une ampleur de détails qui font de ce volume une véritable histoire des grandes Compagnies en Bourgogne, une histoire à peine esquissée jadis par Jules Finot et seulement préparée par Chérest en son livre si attachant sur Arnaut de Cervole. Mais les routiers ne troublaient pas seuls la tranquillité du prince et la sécurité de son peuple : la prise d'armes des barons francs-comtois, méconnaissant les dispositions pacifiques de leur souveraine la comtesse Marguerite de France, paralysait le conseil ducal dans son action contre les ennemis de l'intérieur, et pour aggraver encore une situation si critique, le roi de Navarre

et son frère Louis n'hésitaient pas à mener jusqu'en Bourgogne les incursions audacieuses que la haine vouée aux Valois leur dictait plus encore que l'intérêt. Toutes ces forces ennemies ne s'ignoraient pas entre elles, et, par exemple, le gouverneur de la Comté, Henri de Montfaucon, laissait venir à lui les subsides de l'Angleterre; des intrigues reliaient secrètement leur action malfaisante, tantôt concomitante et tantôt alternée, et par elles s'explique l'imbroglio des faits de cette époque tourmentée.

Parmi les personnages qui eurent la responsabilité des événements, on remarque tout d'abord les gens du conseil ducal : le gouverneur de Bourgogne, Jean de Montagu, sire de Sombernon; le chancelier Philibert Paillart; le capitaine général Jacques de Vienne; Guillaume de la Trémoille et Guy de Pontailler, maréchaux de Bourgogne; le grand chambellan Bureau de la Rivière; Pierre d'Orgemont, conseiller du roi et du duc, continuateur des *Grandes Chroniques de France*; les baillis de Dijon et de Chalon, Hugues Aubriot et Girard de Longchamp; les secrétaires du duc, Jean Blanchet et Thomas de Chapelle; le receveur général Amiot Arnaut. Du côté franc-comtois, le duc n'eut pas de plus redoutable adversaire que Jean de Neufchâtel, puissant baron dont la capture marqua l'un des jours les plus heureux du règne. Parmi les chefs de bande, on n'a que l'embarras du choix entre le terrible Seguin de Batefol, ce roi des Compagnies, le fameux Arnaut de Talebardon, soi-disant « écuyer de Mgr de Bourgogne », Guillampot, Mondon Batailler, le « bourc » Camus, Guiot du Pin, Gilles Trousevache; quelques-uns finirent leur carrière aventureuse sous le glaive de la justice ducale. Mais il faut placer à part le comte Jean d'Armagnac, et surtout l'étrange figure de l'Archiprêtre : le vieux condottiere en disponibilité, assagi, rangé, est devenu grand seigneur en Bourgogne, par son alliance avec l'héritière de Châteauvillain; puissant par ses châteaux, il est riche en numéraire jusqu'à serrer dans ses coffres cent mille florins, et c'est à la fois son ascendant, son épée et son trésor de guerre qu'il met au service de son duc contre les Compagnies qu'il a commandées autrefois. Il est à mainte reprise le dernier espoir du conseil ducal aux abois, l'arbitre des événements et, avec Jean d'Armagnac, le plus utile artisan de la libération du territoire.

Ce n'est pas que la personnalité du duc Philippe fût insignifiante, et la valeur guerrière dont ce prince avait donné les premières preuves authentiques à la bataille de Poitiers aurait eu des occasions multiples de s'exercer en Bourgogne; mais Philippe le Hardi était, de par sa naissance, prince français, et si on ne l'aperçoit qu'à de trop rares intervalles, rassemblant ses féodaux sous sa propre bannière, ou mettant le siège devant les châteaux qui abritaient les pillards, comme à la Charité en 1364, à Auxonne en 1364 et 1368, c'est qu'il menait au

loin de brillantes chevauchées contre les Anglais et le duc de Lancastre, et aidait ses frères de Berry et d'Anjou, Clisson, du Guesclin, d'Andrehem, Boucicaut, à arrêter ou refouler par tout le royaume l'ennemi héréditaire. Entre temps, il dirigeait par commission du roi les négociations pour la paix; il suppléait son beau-père, Louis de Male, dans les affaires de Flandre, et venait à bout des insurrections urbaines: il négociait avec les Gantois le traité du Pont-de-Rosne et obtenait ainsi la levée du siège d'Audenarde.

On voit combien la vie politique de Philippe le Hardi, après une adolescence un peu dissipée, fut active. Sa vie privée, les fastueuses magnificences de sa cour, ses fondations royales ont été déjà longuement étudiées, et pourtant sa correspondance révèle bien des traits nouveaux sur son caractère et ses sentiments intimes; les comptes de son hôtel apportent bien des précisions sur ses constructions et ses embellissements, à l'hôtel de Bourgogne et à l'hôtel d'Artois, à Conflans, à Plaisance et à Beauté, à Argilly et à Rouvres.

M. Petit a retracé dans un de ses appendices, avec l'histoire financière du règne, l'origine et les commencements de cette institution des États de Bourgogne, à laquelle était réservée une si grande influence sur les destinées de la province. Un autre appendice complète les *Itinéraires de Philippe le Hardi et de Jean Sans-Peur*, par lesquels M. Petit avait prélué autrefois à l'entreprise nouvelle. On ne saurait trop le louer d'avoir joint à son beau volume cet index des noms propres, qu'il n'est jamais sage d'ajourner.

Il est à souhaiter que M. Petit ne se laisse pas arrêter par l'étendue de sa tâche et que de longues années d'activité féconde permettent au propriétaire érudit des archives de Vausse de mener fort avant l'histoire des « grands-ducs d'Occident », dont toutes les pièces justificatives sont dès à présent réunies dans ses portefeuilles. Il y a loin des cent pages de l'écrivain romantique, tirées de Froissart, du Religieux de Saint-Denis et de dom Plancher, sur la même période, au volume que voici. Que la composition manque d'une discipline rigoureuse, que la marche chronologique du récit porte sa monotonie, on ne peut le nier; mais le fond, étayé sur cinquante ans de recherches parmi les archives de toute l'ancienne domination bourguignonne, est singulièrement substantiel et neuf, et il y a là, affranchi de prétentions, un livre documentaire qui ne facilitera pas peu la tâche des historiens à venir.

Il n'y a guère de rapprochement à établir entre le nouveau livre de M. Petit et le *Philipp der Kühne* de M. Otto Cartellieri, paru peu après, et qui, lui aussi, aura une suite. L'ouvrage de M. Cartellieri est une œuvre d'histoire mûrement raisonnée et conduite avec art, où l'auteur expose avec son autorité les commencements du rôle de la maison de Bourgogne dans l'histoire d'Occident: il importe seule-

ment de noter ici que la période de 1363 à 1380 y est condensée en douze pages, et que, dans ce bon livre d'histoire générale, le pays de Bourgogne ne tient à peu près aucune place.

Jacques LAURENT.

Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315, par André ARTONNE. Paris, Félix Alcan, 1912. In-8°, 234 pages. (Université de Paris, *Bibliothèque de la Faculté des lettres*.)

« La levée de l'impôt pour l'ost de Flandre en 1314 donna lieu à un mouvement de protestation qui s'étendit sur la France presque entière. Les mécontents s'en prirent tout d'abord à l'impôt, puis à cette première réclamation ils en ajoutèrent d'autres qui devinrent vite assez nombreuses pour que la royauté se vît dans l'obligation d'accorder aux diverses provinces du royaume des chartes consacrant leurs droits, franchises, coutumes et libertés. Ces chartes provinciales ont fait partie intégrante dans plusieurs provinces du droit coutumier; dans les autres, elles sont tombées assez rapidement en désuétude. » Ce sont les différentes phases de ce conflit entre le roi et les provinces que M. Artonne s'est proposé d'étudier dans ce volume.

Nous pouvons dire de suite que son travail, fait avec soin et avec un grand sens critique, éclaire d'une manière toute particulière ce mouvement provincial du commencement du xiv^e siècle. Les revendications présentées séparément par chaque province ne purent produire un mouvement analogue à celui qui, en Angleterre, aboutit à la Grande Charte, et, au lieu d'une sorte de Constitution, les mécontents n'obtinrent que des chartes provinciales. La plus fameuse fut la Charte aux Normands, qui resta en vigueur jusqu'en 1789; d'autres tombèrent peu à peu en désuétude et même dans l'oubli.

Après avoir fait connaître le mouvement qui prit naissance sous Philippe le Bel, M. Artonne expose avec beaucoup de clarté la réaction du début du règne de Louis X et les concessions que la royauté dut faire alors, puis après la campagne de Flandre de 1315. Il étudie successivement les différentes chartes qui furent concédées et termine son travail par un chapitre consacré aux alliés d'Artois. En appendice, il donne une bonne étude bibliographique de toutes les chartes accordées à la Normandie, au Languedoc, à la Bretagne, à la Bourgogne, à la Picardie, à la Champagne, à l'Auvergne, aux Basses-Marches, au Berry et au Nivernais. A la suite viennent vingt-quatre pièces justificatives, dont plusieurs sont d'un très grand intérêt, et un index alphabétique qui permettra de consulter facilement ce volume, qui éclaire d'un jour bien nouveau ce mouvement de 1314 sur lequel on n'avait pas encore une bonne étude.

Jules VIARD.

Histoire de Lambersart, par MM. René GIARD et Léon GRIMONPREZ. Lille, R. Giard, 1911. In-8°, xi-289 pages, 5 plans.

De même que Fernand Bournon a publié l'histoire des communes du département de la Seine, notre confrère R. Giard commence en ce moment une collection de monographies sur les agglomérations suburbaines qui environnent la ville de Lille. C'est une étude intéressante de rechercher quelles transformations ces groupements ont subies pour passer de leur condition primitive de village à l'état de faubourg, par suite de l'accroissement constant de la ville voisine. L'histoire de ces localités comprend naturellement deux parties, puisqu'elle traite successivement d'un organisme autonome, vivant de sa vie propre, tirant ses revenus de la culture du sol, puis de l'annexe d'un centre plus important où les champs sont promptement couverts de maisons, où les habitants n'ont plus que leur logis, tandis qu'ils vont chercher ailleurs leurs occupations. Comme l'agrandissement de Lille par l'annexion des territoires de Wazemmes et d'Esquermes ne date que du XIX^e siècle, il est naturel que ce soit l'histoire du village qui forme la partie la plus importante du présent volume. Un dépouillement méthodique et complet des archives communales a permis de mener à bien ce travail. La topographie est établie avec la plus grande précision, suivie de la succession des seigneurs et d'un exposé très net de l'administration communale et paroissiale. Les registres des « glisseurs » ou fabriciens ont fourni maints renseignements archéologiques sur l'ancienne église, comme les lettres de rémission ont permis de faire revivre les mœurs de ce coin de Flandre. De nombreuses pièces justificatives terminent cette étude qui, nous l'espérons, sera bientôt suivie de nombreuses autres.

Henri LEMAÎTRE.

Henri METTRIER. *La formation du département de la Haute-Marne en 1790. Étude de géographie politique*. Chaumont, Andriot-Moissonnier, 1911. In-8°, 399 pages.

Parmi les études parues depuis quelques années sur la division de la France en départements par l'Assemblée constituante, celle que M. Mettrier a consacrée au département de la Haute-Marne offre un intérêt spécial, car, au contraire de bien d'autres circonscriptions auxquelles l'Assemblée s'efforça de donner une forme régulière, la Haute-Marne se distingue par sa configuration un peu anormale, et surtout par ce fait que son territoire a été emprunté, quoique dans une proportion très inégale, à quatre provinces différentes. La plus grande partie, soit 488 communes, dépendait en effet du gouvernement militaire de Champagne et de Brie et de la généralité de Châ-

lons; mais la Bourgogne fournit aussi au nouveau département vingt-cinq communes, le Barrois et la Lorraine vingt-sept et la Franche-Comté trois. A la veille de la Révolution, les limites de ces provinces étaient loin d'être exactement tracées: de nombreuses enclaves et des communautés mi-parties les rendaient compliquées et incertaines. M. Mettrier a retracé minutieusement l'histoire de la formation de ces limites, longtemps disputées surtout sur les frontières de Lorraine, et a étudié avec soin les autres divisions venues se superposer à ces anciennes provinces: évêchés, bailliages, généralités, élections et recettes des finances, subdélégations, ressorts des eaux et forêts, des ponts et chaussées, de la ferme, des domaines, des aides, des gabelles et des traites foraines. D'excellentes cartes éclairent et complètent ces chapitres de géographie historique si compliqués.

Ce furent, comme on sait, les députés de chaque province qui s'occupèrent, au nom du Comité de constitution, de proposer les nouvelles divisions; mais seuls les députés du tiers prirent vraiment à cœur les intérêts des populations et spécialement des villes qui les avaient élus. Pour la Haute-Marne, le médecin Laloy et le procureur du roi Mougeotte de Vignes, députés du bailliage de Chaumont, l'avocat Drevon et le lieutenant particulier Guyardin, députés de Langres, avec Huot de Goncourt, député de Bourmont, furent les véritables auteurs de sa formation. Laloy surtout joua dans ces négociations un rôle prépondérant. Ses contemporains allèrent jusqu'à dire que c'est lui qui, dans une pensée de défiance contre Beugnot, député de Bar-sur-Aube, et pour assurer à Chaumont la possession du chef-lieu, n'hésita pas à exclure à l'ouest du nouveau département le district de Bar-sur-Aube et à l'amputer à l'est du petit bailliage de Lamarche, tandis qu'il en reculait au nord les limites par l'adjonction de Saint-Dizier et rendait ainsi la position de Chaumont plus centrale. La ville de Langres, placée à l'une des extrémités de cette longue bande de terre, n'avait dès lors plus d'espoir de se voir choisir comme chef-lieu de l'administration départementale.

Pourtant, dans le tracé de son contour et de ses divisions intérieures, le département de la Haute-Marne rappelle le plus souvent les grandes divisions existant avant la Révolution, et le principal et le plus utile travail des commissaires chargés de fixer les bases de la nouvelle division a certainement été de faire disparaître les enclaves et les prolongements étranges que la formation progressive du territoire français avait introduit dans les limites des provinces. Mais si les divisions physiques et le souci de créer de véritables régions naturelles durent bien souvent céder le pas devant la persistance et l'influence profonde des divisions anciennes, dans plusieurs cas cependant les relations économiques entrèrent en ligne de compte dans la formation de ces nouvelles circonscriptions; c'est ainsi que Bar-sur-

Aube fut rattaché à Troyes, qui attirait tout son commerce. Des idées d'égalité, de proportion ont peut-être été le point de départ de la Constituante dans cette vaste opération qualifiée quelquefois de division géométrique, mais il faut reconnaître qu'au moins dans la Haute-Marne, cette conception s'est modifiée en fait pour satisfaire aux convenances des populations, et le succès qui a fait durer depuis 125 ans la division de la France en départements montre bien que l'on s'était alors assez strictement conformé aux désirs des intéressés.

Pierre GAUTIER.

Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et du Parlement de Nancy (1641-1790), par le comte A. DE MAHUET. Nancy, Sidot frères, 1911. In-4°, xx-316 pages, 45 planches, figures.

Le duc de Lorraine, Charles IV, rentré en possession de ses États, dont il avait été dépouillé par les Français, établit, en 1641, une Cour souveraine de justice dans le ressort de laquelle il comprit le duché de Lorraine et la partie du duché de Bar dont il avait la souveraineté. Ce tribunal subsista jusqu'à la Révolution : en 1775, il avait pris le nom de Parlement de Nancy.

M. de Mahuet s'est proposé de faire connaître non seulement les magistrats qui ont siégé à la Cour souveraine et au Parlement, mais encore certaines catégories d'avocats et de procureurs ainsi que les officiers de la chancellerie. Il a même dressé une liste des greffiers et des huissiers.

Les documents qu'il a utilisés sont empruntés, pour la plupart, aux archives de la Cour d'appel de Nancy, qui conservent les registres d'insinuations et d'arrêts de l'ancienne Cour souveraine, et aux archives départementales de Meurthe-et-Moselle. Il a consulté un grand nombre d'ouvrages imprimés. Les principales des sources auxquelles il a puisé sont indiquées en tête de l'ouvrage.

L'ordre alphabétique, suivant lequel sont rangées les notices biographiques, rapproche des personnages de rangs divers. La Cour comptait parmi ses membres des conseillers-prélats et des chevaliers d'honneur, qui appartenaient souvent à la plus haute aristocratie ; au nombre de ces dignitaires figurent un Choiseul, deux Beauvau, un Béthune, un Montmorency, un prince de la maison de Lorraine. Sauf de rares exceptions, les présidents, les conseillers, les avocats et procureurs généraux étaient issus de familles anoblies : quelques-uns ont été les premiers nobles de leur race. Les charges de conseiller-secrétaire du roi, maison et couronne de France étaient généralement achetées par des roturiers désireux d'acquérir la noblesse qu'elles conféraient. Les procureurs étaient de simples bourgeois. Les notices que

M. de Mahuet a consacré aux titulaires des offices de la Cour donnent une idée de la variété que présentait la société parlementaire sous l'ancien régime.

Çà et là, on peut relever, dans la biographie des magistrats, des faits curieux touchant l'histoire politique, particulièrement en ce qui concerne la cession de la Lorraine à Stanislas (p. 31, 96), et les luttes des parlements contre les ministres (p. 7, 17, 96, 115, 125, 201, 244, etc.).

M. de Mahuet a illustré son livre de portraits fort bien reproduits. Il a voulu que la *Biographie* de la Cour de Lorraine et Barrois fût aussi un armorial. Il décrit, chaque fois qu'il a pu les retrouver, les armoiries des personnages dont il parle. A côté des descriptions héraldiques, figurent les dessins des blasons, habilement exécutés par M. E. des Robert. Il est à regretter que les unes et les autres ne concordent pas toujours exactement (voir, par exemple, les articles Bercheny, p. 21; Charles, p. 47; Colin de Bénaville, p. 59; Cornuaud de Fonbourgade, p. 62; Didier, p. 70; Doger, p. 71; Esmyet, p. 87; Gérard d'Hannoncelles, p. 100; Le Febvre, p. 137; Marionnel, p. 158; Reboucher, p. 205).

MAX PRINET.

Bibliographie lorraine (1910-1911). Revue du mouvement intellectuel, artistique et économique de la région. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1911. In-8°, 155 pages. (*Annales de l'Est*, publiées par la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, 25^e année, fascicule 3.)

Dans ce fascicule, publié par les soins de la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, on a voulu donner une sorte de tableau des publications relatives à la Lorraine qui avaient paru au cours de l'année 1910 et pendant les premiers mois de 1911. Comme ils l'avaient promis dans le précédent volume, les directeurs des *Annales de l'Est* n'ont pas voulu oublier l'Alsace. Ils trouvèrent dans M. Reuss un collaborateur bien au courant de tout ce qui intéresse cette province, et à la fin de ce volume, sous le titre de Bulletin alsatique, il consacra près de vingt pages à passer rapidement en revue les principaux travaux de langue française qui parurent sur l'Alsace pendant les années 1908, 1909 et 1910. Dans les huit premiers chapitres, les collaborateurs de ce fascicule : MM. Auerbach, Brocard, Collignon, Estève Grenier, Parisot et Tournès, ont successivement analysé sous les volumes ou articles se rapportant à la Lorraine en les groupant sous ces différentes rubriques : Géographie; Généralités historiques et travaux se rapportant à plusieurs périodes; Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine; Moyen âge; Période moderne

(jusqu'en 1766); la Lorraine française (de 1766 à nos jours); Mouvement économique; Histoire et mouvement littéraire, ce dernier chapitre se subdivisant en histoire littéraire de la Lorraine du XVIII^e au XIX^e siècle et en histoire du mouvement littéraire contemporain en Lorraine. Une bonne table alphabétique des noms d'auteurs, de personnes et de lieux termine ce volume, qui offre ainsi un excellent aperçu de tout ce qui, pendant plus d'une année, a été publié tant sur l'Alsace que sur la Lorraine.

Jules VIARD.

L. NARDIN et J. MAUVEAUX. *Histoire des corporations d'arts et métiers des villes et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant*. Paris, H. Champion, 1910. 2 vol. in-8°, 510-272 pages, 1 planche.

Ce travail est rédigé à l'aide, non seulement de documents français des archives de Montbéliard surtout, des archives du Doubs, de la bibliothèque de Besançon (collection Duvernoy) et des Archives nationales (K 2237-2243, 2260), mais de pièces étrangères appartenant aux archives de Bâle et à la bibliothèque de Stuttgart. Le pays de Montbéliard resta en effet terre wurtembergeoise depuis 1397, pendant les quatre siècles qui précédèrent la Révolution.

Le tome I, qui comprend presque exclusivement l'étude même du sujet, se divise en trois parties. La première est « l'histoire générale des corporations ». Celles-ci sont dénommées d'abord *chouffes* (= *Zünfte*) et, au XVIII^e siècle, *sociétés*. Elles sont mentionnées depuis 1430, mais remontent sans doute au XIV^e siècle. A cette époque, le métier, qui s'est déjà réglementé lui-même, vit librement sous cette sorte d'organisation spontanée; mais, dans la période séculaire suivante, ce régime indépendant ne suffit plus, les règles cessant d'être observées par les artisans. Aussi ces derniers présentent-ils leurs statuts au pouvoir public, qui les homologue et en fait une loi : à la liberté succède donc la contrainte et la protection de l'autorité s'accompagne de la dépendance à son égard. Ces « règles, statuts et ordonnances » originels peuvent être suivis au cours des siècles d'un ou de plusieurs autres, rendus dans les mêmes conditions. Leur esprit s'inspire beaucoup des règlements wurtembergeois, mais adaptés aux mœurs françaises. De ces métiers, les plus faibles ont la faculté de s'agréger à d'autres plus puissants, les plus importants de se diviser au contraire. Leur organisation comprend la hiérarchie des apprentis, des compagnons ou ouvriers et des maîtres : chaque classe est soumise à des règles déterminées, mais, dans l'ensemble, l'accès à la maîtrise est réglementé d'une façon croissante : « On veut à tout prix éviter la concurrence », au détriment en somme de l'ouvrier. La cor-

poration constitue un groupe autonome se dirigeant au moyen de délégués élus annuellement par elle : le *maître en chef*, sorte de directeur-juge-trésorier, et les *visiteurs*, surveillant le travail industriel; elle tient des *assemblées* administratives et *judiciaires*; elle a des *livres*, renfermés dans des coffres, et des *sceaux*. Elle possède une juridiction professionnelle, exercée par le maître, assisté de quelques délégués, et surtout par l'assemblée. Elle jouit d'une certaine vie fiscale, qui se manifeste dans la perception de recettes et le règlement de dépenses. Du côté économique, elle veille rigoureusement à la loyauté de la fabrication, à la probité de la vente, à la modération des prix, qui sont taxés au besoin. Sous le rapport social, elle a également souci de la moralité des membres, de la dignité et de l'honneur professionnels. Un esprit de « confrérie » très vivant l'anime aussi : du côté religieux, il astreint les membres à certaines pratiques; du côté charitable, il rend les maîtres solidaires entre eux et les inspire en faveur des ouvriers. Mais, au XVIII^e siècle, les idées nouvelles amènent ces derniers à vouloir s'organiser et se protéger dans des conditions autonomes. Par contre, vers la fin de cette même époque, les droits du pouvoir public dans la conduite intérieure des corporations augmentent jusqu'à les faire presque diriger par son représentant local, le *maire*.

L'histoire de ces organismes présente donc trois stades : les artisans se dirigent eux-mêmes complètement; ils se dirigent sous la surveillance de l'autorité souveraine; ils sont dirigés directement par cette dernière; on constate successivement une organisation libre, une organisation surveillée, une organisation publique. Le métier fut ainsi de moins en moins apte à se gouverner lui-même; parallèlement, les relations entre ses diverses classes ne cessent de diminuer d'aisance; il a moins de vie et celle-ci est moins facile : ce sont les conséquences de la diminution d'esprit d'autorité et du développement de la concurrence économique. La corporation maintient cependant des habitudes de loyauté technique, d'honnêteté économique et de tradition sociale : écrire l'histoire d'un métier, c'est le plus souvent faire celle d'une famille; en outre, la gérance des affaires corporatives prépare à celle des affaires urbaines.

Ce chapitre se termine par un tableau des corporations, classées par succession chronologique d'apparition documentaire, et est accompagné d'une planche de sceaux (pl. LXXX).

Le même ordre général est suivi dans la seconde partie consacrée à « l'histoire particulière des corporations », que l'on distingue d'après leur appartenance à la ville et banlieue de Montbéliard, puis aux seigneuries environnantes. Le premier groupe seul est important. Les auteurs y font l'histoire de chaque métier, en étudiant le plus souvent successivement les organisations intérieures (apprentissage, etc.),

technique, économique, puis sociale (familles d'artisans, sceaux, noms des maîtres en chef, etc.) (p. 81-456-472).

Un supplément concerne les contrats d'apprentissage à la fin du xve siècle : caractérisés par la facilité d'accès au métier, ils sont tout à l'avantage de l'apprenti que le maître rétribue et auquel, à son départ, il fournit les vêtements et les outils nécessaires : l'absence de concurrence entraîne le défaut de conditions onéreuses. Les auteurs ont publié deux de ces lettres d'apprentissage et y ont joint des documents de même ordre plus récents : inscriptions d'apprentis ou de compagnons, certificats de congés pour ces derniers, procès-verbaux de réception à la maîtrise, paiements de bienvenues (p. 473-487).

Le volume se termine par une liste des monnaies, poids et mesures en usage dans le comté de Montbéliard (p. 491-493).

Le tome II comprend des documents : ce sont trente-six « règles » des métiers, rangées par ordre chronologique de 1430 à 1787.

Le grand défaut de cet ouvrage, nous nous permettrons de le faire observer aux auteurs, est une absence par trop accusée de méthode à certains égards. Dans la première partie du tome I, le plan suivi est en somme admissible, mais il en est tout autrement pour la seconde, qu'il s'agisse de l'ensemble ou de chaque chapitre. L'ordre général reposant sur la succession d'apparition documentaire des métiers ne peut naturellement se justifier à aucun degré, puisqu'il fait se suivre les professions au hasard, sans aucune logique. En outre, dans les diverses subdivisions, c'est un pêle-mêle singulier, tel qu'on n'arrive même pas à se rendre compte exactement du plan suivi : il eût été bien simple de procéder partout autant que possible suivant un même ordre technique, économique et social. Un autre défaut, qui se constate dans la totalité du tome I, est, au sujet des notes, l'absence ou l'insuffisance des renvois aux sources : ces indications n'existent pas ou sont difficilement utilisables. En dernier lieu, les documents, s'ils ne paraissent pas être édités incorrectement, ne sont pas publiés avec plus de méthode : la numérotation des paragraphes, l'accentuation, la ponctuation, même la solution des abréviations manquent ou sont données sans soin, négligences qui ne facilitent pas la lecture des pièces.

Ajoutons qu'à l'égard du fond, une omission, assez fréquente d'ailleurs chez les érudits qui s'occupent d'histoire corporative, se constate dans le manque d'indications relatives à l'absence ou à l'existence du travail libre. Sans doute, les auteurs se sont proposé d'étudier proprement les corporations, mais il eût été indispensable de nous dire et de nous préciser si, en principe, elles jouissaient ou si elles étaient dépourvues du monopole, si les travailleurs avaient ou non l'obligation d'y entrer, si, en fait, elles renfermaient ou non la totalité des artisans.

Mais même si on laisse de côté cette question purement scientifique,

il demeure d'autant plus regrettable que MM. Nardin et Mauveaux n'aient pas pris plus de souci de la forme de leur travail, qu'il n'est nullement dénué de qualités : plus de méthode dans le plan, de soin dans les notes, de perfection dans la documentation eût singulièrement augmenté la valeur de ces volumes, en permettant d'en tirer profit beaucoup plus aisément. Ils renferment en effet un grand nombre d'intéressantes et utiles indications, réunies avec zèle, comprises avec intelligence, exposées avec précision. Les auteurs ont parfaitement vu les côtés essentiels de la vie corporative ; ils ont saisi non moins nettement les causes et les formes générales de leur décadence. En particulier, dans la première partie du tome I, le chapitre concernant l'organisation intérieure générale des métiers se compose de très bonnes pages, très nourries ; l'étude spéciale des diverses professions fournit ensuite maints détails précieux, concernant par exemple les merciers, les bouchers, les tanneurs, les toiliers, les médecins et professions annexes et les drapiers. L'ouvrage pèche par sa forme bien plutôt que par son caractère local ; aussi, nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il peut être employé très utilement par un historien de l'histoire générale des corporations.

Georges ESPINAS.

La comtesse Reine, fondatrice du prieuré d'Aywaille. Notes généalogiques sur les familles comtales de Luxembourg, de Poitiers, d'Oltigen et de Bourgogne, au ^x^e siècle, par Ad. FABRI, S. J. Bruxelles, M. Weissenbruch, 1912. In-8°, 26 pages. (Extrait des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, t. LXXXI.)

Après avoir reconnu la personnalité de la fondatrice du prieuré d'Aywaille, — Reine d'Oltigen, mariée au comte Renaud de Bourgogne, — le R. P. Fabri émet d'ingénieuses hypothèses touchant la généalogie des parents et alliés de cette pieuse femme. Il y a lieu de se demander si l'acte de fondation, dont l'auteur ne donne pas le texte intégral, est bien authentique et n'a subi aucune interpolation : le passage de cette chartre sur lequel s'appuie toute la dissertation renferme des mentions insolites.

Max PRINET.

Die Entwicklung der Landeshoheit der Vorfahren des Fürstenhauses Reuss (1122-1329), von Walter FINKENWIRTH. Bonn, Marcus et Weber, 1912. In-8°, 69 pages. (Fasc. 2 des *Ienaer historische Arbeiten*.)

La maison régnante de Reuss, branche cadette, descend des premiers seigneurs de Weida en Voigtland, petit pays des confins de la Thuringe, de la Bohême, de la Franconie et de la Misnie. Le point de

départ de la puissance de ces seigneurs, ce fut l'avouerie (*Vogtei*) qu'ils exercèrent sur ce coin de terre au nom de l'Empire dès le XII^e siècle. Ils arrondirent leur ressort territorial en y ajoutant successivement Plauen et Gera, en devinrent les chefs féodaux (*Landesherrlichkeit*) et, malgré l'opposition des landgraves de Thuringe et des margraves de Misnie, réussirent à obtenir l'immédiatisation (*Reichsunmittelbarkeit*). Cette situation juridique leur fut confirmée en 1329 par la bulle d'or de Louis de Bavière, qui les investit à nouveau de tous leurs droits et bénéfices acquis. De fonctionnaires qu'ils avaient été (*ministeriales*), les seigneurs de Weida devenaient définitivement membres de la noblesse (*Herrenstand*).

Rien de tout cela n'était ignoré. Le mérite de M. W. Finkenwirth est d'avoir établi méthodiquement la succession des faits et leur caractère propre par l'étude attentive des textes et l'utilisation des nombreux travaux que l'érudition locale a consacrés aux origines de la principauté de Reuss. Cette courte brochure fait bien augurer de la collection des *Travaux historiques d'Iéna*, que dirigent MM. A. Cartellieri et W. Judeich.

Alfred LEROUX.

Dr Bertoldus BRETHOLZ. *Libri citationum et sententiarum, 1490-1503*. Tomus VII. Brunae, 1911.

Ce volume est le septième de la grande publication entreprise dès 1870 par Vincent Brandl, archiviste aux archives provinciales de Moravie. Il contient le texte des citations en justice faites, de 1490 à 1503, devant le tribunal de Brunn, avec le résumé des jugements rendus.

Le plan suivi est le même que dans les volumes précédents; le Dr Bertold Bretholz, directeur actuel des archives provinciales de Moravie, et à qui nous devons ce septième volume, s'est contenté d'y apporter quelques légères modifications dans le but de faciliter les recherches dans le corps du volume. Malheureusement, les textes publiés sont en tchèque et seront toujours difficilement utilisables; l'introduction seule (XLIX p.) est rédigée en deux langues, en tchèque et en allemand, et donne une idée très nette du genre de documents que peut fournir cette publication. Du plus haut intérêt au point de vue du droit coutumier en Moravie au XV^e siècle, elle est importante également par les multiples renseignements généalogiques et topographiques qu'elle nous fournit.

R. CHASLES.

H. P. BIGGAR. *The precursors of Jacques Cartier (1497-1534): A Collection of documents relating to the early history of the Dominion of Canada*. Ottawa, Government printing Bureau, 1911. In-8°, xxxii-213 pages.

Déjà connu par ses études sur les premières Compagnies de colonisation dans la Nouvelle-France, M. Biggar prélude à une édition définitive des voyages de Jacques Cartier par l'historique des précurseurs du Malouin. Comme le sous-titre l'indique, l'ouvrage est un recueil de documents; de provenances diverses, ils n'avaient été ni rassemblés jusqu'ici, ni publiés avec tout l'appareil critique dont s'entoure l'érudition moderne. Ces soixante-quatre pièces se rapportent aux voyages des Cabot, de Corte-Real, de Warde et autres marins de Bristol, de Fernandez, d'Agramonte et de Gomez vers l'Amérique du Nord, enfin aux armements de nos pêcheurs pour Terre-Neuve. En dehors des armements déjà connus de Dahouet (1510), Bréhat (1514), Bayonne (1520), M. Biggar en signale d'autres au Croisic, à Binic, au Blavet, à Pornic, à Saint-Brieuc-Légué (1523), à Ploumanac'h (1533), qui montrent l'intensité des navigations bretonnes vers Terre-Neuve à la veille des voyages de Jacques Cartier. En appendice se trouvent deux listes fort utiles à consulter; l'une est la bibliographie des voyages antérieurs à 1534; l'autre est la bibliographie des ouvrages contenant les fac-similés des plus anciennes cartes d'Amérique.

Ch. DE LA RONCIÈRE.

R. DE LASTEYRIE,... *L'architecture religieuse en France à l'époque romane. Ses origines, son développement*. Paris, A. Picard et fils, 1912. Gr. in-8°, vii-749 pages, 731 figures.

Voici le livre du maître, de celui dont l'École des chartes est fière d'avoir pendant de longues années entendu la parole tout à la fois savante et éloquente. Nous, ses anciens élèves reconnaissants, nous l'accueillons avec gratitude, car nous retrouvons ici sa doctrine sûre, son élocution claire, sa science élégante. Nous retrouvons son enseignement, mais combien amplifié, car il n'est plus offert seulement à des débutants. Maintenant l'auteur s'adresse à ceux qui ont acquis l'expérience archéologique; il insiste, par conséquent, sur les questions controversées, il les présente sous leurs divers aspects, il s'étudie à leur donner une solution juste, toutes choses que dans une chaire le professeur ne peut tenter. Il entre encore dans les détails qui alourdiraient un cours ou même un manuel. C'est un ouvrage complet qu'il a voulu nous offrir, complet et mis au point par de multiples recherches personnelles comme par l'utilisation des mémoires publiés

en divers pays sur les monuments de l'époque préromane et romane. Son livre contient même plus de choses que le titre n'en annonce : car il n'envisage pas seulement les questions de construction, ce qui est proprement l'architecture, il contient également des pages extrêmement attachantes sur la décoration des monuments religieux, la peinture murale, les vitraux, le mobilier. La sculpture n'est pas davantage envisagée comme l'accessoire de l'architecture, elle est considérée aussi en elle-même, créatrice de statues et de bas-reliefs qui ont leur vie propre, sans dépendance du monument où ils se trouvent.

M. R. de Lasteyrie s'est appliqué surtout à pénétrer les origines de notre architecture romane; pour cela, il a dû remonter au début du christianisme dans la Gaule et examiner les premiers édifices consacrés au nouveau culte. Mais le sol de l'ancienne Gaule est tellement pauvre en constructions religieuses des premiers siècles, qu'il a fallu passer en revue toutes celles que l'on a signalées dans les autres pays, en Italie, en Syrie et dans l'ancien empire d'Orient comme dans l'Afrique du Nord. De cette vaste enquête est résultée une étude précise des basiliques chrétiennes du IV^e au VIII^e siècle, de leur plan, des monuments antiques qui en ont inspiré les principales dispositions, de l'ordonnance de leurs différentes parties, de leur décor, etc. A côté du type des basiliques comprenant une nef oblongue avec bas côtés, terminée à l'est par une abside et précédée à l'occident d'un atrium et d'un narthex, on bâtit de bonne heure des édifices de forme ronde ou polygonale, avec coupole centrale. En Gaule comme en Italie, ce sont surtout les baptistères qui se distinguèrent ainsi des autres édifices. Plusieurs sont arrivés jusqu'à nous; ils doivent être comptés parmi les plus anciens témoins des constructions chrétiennes. C'est par là que débute véritablement l'histoire de notre architecture. Mais je ferai remarquer, avec une insistance peut-être plus grande que M. de Lasteyrie, que la plupart de ces vieux monuments ont subi des modifications dans le cours des âges : le baptistère d'Aix a été presque entièrement rebâti; celui de Riez a eu sa coupole reconstruite probablement au XIII^e siècle, mais peut-être aussi à une époque beaucoup plus récente; la partie centrale de celui de Venasque possède aussi une voûte moderne, etc. Mais cela ne modifie pas les conclusions du chapitre qui leur est consacré.

Pour les temps qui s'écoulèrent entre l'avènement de Charlemagne et l'aurore du XI^e siècle, les archéologues s'étaient jusqu'ici partagés en deux camps bien tranchés. Tout d'abord, on attribua aux Carolingiens une foule de constructions qui sont encore debout; puis une réaction se produisit et il était de mode, encore tout dernièrement, d'affirmer qu'il n'existait presque rien qui remontât à cette époque lointaine. M. de Lasteyrie a dû reprendre entièrement la question, examiner en détail les monuments jadis attribués aux con-

temporains de Charlemagne et à leurs successeurs immédiats, discuter les dates, chercher par ailleurs s'il ne subsiste pas d'autres églises du même temps. Il a vite reconnu que, par suite des dévastations et des restaurations, il n'y a plus en France d'édifice complet et intact du ix^e ou x^e siècle; mais, par contre, soit à Germigny, soit à Saint-Philbert-de-Grandlieu, soit à Saint-Martin d'Angers, à Cravant, Saint-Généroux, ailleurs encore, dans l'ouest comme dans le centre, à l'est, dans le nord et dans le midi, il existe des parties vraiment importantes d'églises construites à l'époque carolingienne. Il faut apprendre à les voir. Une fois qu'on les a distinguées, on est en mesure de décrire toutes les particularités qui caractérisaient les édifices de cet âge. D'autre part, leurs motifs décoratifs, leurs plaques avec entrelacs, leurs devants d'autel, ambons, chapiteaux, etc., se retrouvent en assez grande quantité. Le très savant auteur de *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane* en a décrit et reproduit une série du plus haut intérêt. C'est la première fois d'ailleurs qu'on en présente un tel nombre. Mais il ne pouvait être question d'en donner une énumération complète. Il est à souhaiter qu'un archéologue se dévoue pour en dresser un répertoire, qui formerait une annexe aux pages forcément rapides que M. de Lasteyrie a écrites sur l'ornementation carolingienne.

Ces pages et toutes celles qui sont relatives aux églises construites avant l'an 1000 sont vraiment neuves et pleines d'intérêt. La multiplicité des publications qui ont été faites sur les édifices des xi^e et xii^e siècles ne permettait assurément pas d'espérer que le sujet fût, là aussi, entièrement renouvelé. Cependant, il y avait à coordonner les résultats acquis de divers côtés, à établir une chronologie, à distinguer les différentes écoles. C'était là le principal, et l'on éprouve une grande satisfaction à voir comment le maître s'est acquitté de cette tâche difficile.

A mon humble avis, les questions de chronologie sont essentielles à l'heure actuelle. Trop de monuments ont été datés au moyen de textes plus ou moins exactement interprétés : il faut critiquer les dates qui ont été produites, examiner leur authenticité, vérifier si elles s'appliquent bien aux églises que l'on a sous les yeux ou à des constructions antérieures. Il était impossible que M. de Lasteyrie se livrât à un tel travail pour toute la France; il l'a fait cependant pour certains édifices bien caractérisés; presque toujours il a eu à proposer de nouvelles solutions. Je n'en veux pour preuve que l'excellente étude qu'il a faite de Saint-Front de Périgueux, où il a mis à profit non seulement les textes, mais les ressemblances constatées avec d'autres monuments datés. J'aurais souhaité qu'il eût fait un pareil examen pour Saint-Sauveur d'Aix, car les dates que l'on a proposées pour la nef romane, insuffisamment discutées jusqu'ici, l'ont incité à

placer quelques dizaines d'années plus tôt qu'il ne conviendrait, à mon sentiment, la période de plein épanouissement de l'architecture provençale. Elle ne se présenta pas à la fin du XI^e siècle ni au début du XII^e, elle n'est certainement pas antérieure au deuxième tiers du XII^e. Les marques de tâcherons qu'on rencontre si fréquemment en Provence appartiendraient, selon M. de Lasteyrie, à l'alphabet du XI^e siècle : ce critérium n'est pas assez certain pour corroborer les dates ci-dessus mentionnées; je n'en veux pour preuve que la présence des mêmes lettres sur les murs de l'église cistercienne de Senanque, élevés par les religieux qui furent appelés seulement en 1148. Aussi devons-nous souhaiter que le nombre de mémoires critiques sur des monuments datés par des textes soit multiplié et qu'on suive ainsi l'exemple si brillamment donné par notre maître; en second lieu, qu'on dresse un nouveau répertoire abondamment illustré, celui des édifices très exactement datés, pour qu'enfin nous possédions des bases absolument certaines de chronologie.

À vrai dire, je ne crois pas que la chronologie établie par M. de Lasteyrie subisse de grandes modifications. Il enlève franchement au XI^e siècle beaucoup d'églises, où la science du constructeur et l'habileté du décorateur se sont manifestées avec évidence. Il m'a semblé même qu'à cet égard il allait plus loin que la plupart des auteurs qui l'avaient précédé : ce n'est certes pas le signataire de ce compte rendu qui s'en plaindra, au contraire.

Dans sa classification des églises romanes, il n'a pas voulu multiplier les écoles : il a eu du reste parfaitement raison. Il n'y a aucun intérêt à subdiviser à l'extrême les groupements d'édifices. Retenons seulement comme caractéristiques les éléments principaux de la construction, ceux qui commandent à l'architecture et même au décor, et nous n'arriverons pas à distinguer plus d'écoles que ne l'a fait M. de Lasteyrie. Ce sont celles qui se sont étendues : 1^o en Provence, dans la partie orientale du Languedoc et dans le sud du Dauphiné; 2^o dans la partie supérieure du bassin du Rhône, dans le Lyonnais et en Bourgogne; 3^o en Auvergne, dans le centre de la France et la région de Toulouse; 4^o dans l'ouest, depuis les Pyrénées jusqu'aux confins méridionaux des diocèses de Nantes, Angers et Tours (école poitevine); 5^o dans le nord-ouest, en Normandie, une partie de la Picardie, d'où se produisit un rayonnement intense vers l'Angleterre; 6^o dans le nord-est, sur les bords du Rhin, dans les Vosges, en Franche-Comté et en Lorraine; 7^o enfin dans l'Ile-de-France et les pays environnants. Un huitième groupement comprend les églises à coupoles sur pendentifs, dont les plus importantes et les plus nombreuses se rencontrent en Périgord et dans l'Angoumois. Je n'ai pas à insister sur la classification proposée par M. de Lasteyrie; je noterai tout particulièrement les quelques pages qu'il a écrites sur les églises à cou-

poles de l'Aquitaine; elles en résument très clairement les caractères principaux, elles démontrent qu'il ne faut pas en chercher l'origine dans une imitation des basiliques byzantines du type soit de Sainte-Sophie, soit de Saint-Marc; elles sont au contraire d'une technique toute différente et doivent être tenues pour une création de nos anciens architectes. Ces derniers n'avaient-ils pas sous les yeux des modèles antiques qu'ils pouvaient imiter et perfectionner?

Ce que notre savant maître a encore bien marqué, c'est comment les constructeurs et décorateurs romans perfectionnèrent leur art par l'étude de l'antiquité. Il n'a pas prononcé le mot, mais il aurait pu fort bien écrire que nos artistes romans furent les auteurs d'une véritable renaissance, plus logique, plus riche d'avenir, plus féconde en résultats que ne le fut celle du *xvi^e* siècle. On doit savoir gré à M. de Lasteyrie d'avoir mis en relief cette vérité qu'on ne saurait trop proclamer.

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit encore du plan qu'il a adopté pour l'étude des monuments romans qui forment la magnifique parure de notre sol français. Je ne l'exposerai que très brièvement. Dans un premier chapitre (le huitième de son livre), il a montré les progrès faits par les constructeurs après l'an 1000, les innovations précieuses dans la couverture de leurs édifices qui leur permirent des conceptions plus belles et plus hardies; il a donc examiné les divers systèmes de voûtes. Puis, c'est le plan des églises dont il a montré le développement traditionnel et régulier; après, ce sont les dispositions intérieures et l'aspect extérieur des églises; un chapitre spécial est même consacré aux tours et clochers. Voilà les caractères essentiels se retrouvant partout. Voici maintenant les techniques différentes, les procédés particuliers aux diverses écoles: c'est là l'objet de trois chapitres extrêmement soignés, où sont signalés les édifices les plus typiques de chaque région.

Les autres chapitres sont relatifs à l'ornementation et au décor: peintures, vitraux, mosaïques, mais c'est surtout la sculpture, si riche de formes, si variée d'aspect et si copieuse dans ses manifestations, qui dut être étudiée plus longuement. Je n'entrerai pas dans le détail; je constaterai seulement l'affection toute particulière qu'a mise M. de Lasteyrie à nous montrer les œuvres des sculpteurs du *xii^e* siècle; il en a parlé en véritable artiste, qui aime ces vénérables monuments d'autrefois. Je me plais à affirmer que ce sentiment artistique, soutenu par une science sans défaillance, contribuait grandement à rendre séduisant l'enseignement du professeur de l'École. Quelles pages ne va-t-il pas maintenant nous écrire sur les merveilles sculpturales de l'époque de transition!

Je termine; l'ouvrage de M. de Lasteyrie nous est précieux à toute espèce de titres. Il restera comme un magnifique et noble monument

élevé à la gloire de notre architecture romane, comme un témoignage de la valeur d'un maître, qui, par la sûreté de sa méthode, par l'étendue de ses recherches, par l'acuité de sa vision, a porté très haut la science de l'archéologie française, qui, par la chaleur de son enseignement, a mérité l'affection respectueuse de tous ses élèves.

L.-H. LABANDE.

Dr G.-J. WITKOWSKI. *L'art chrétien ; ses licences ; complément de l'art profane à l'Église. France et étranger.* Paris, Jean Schemit, 1912. In-8°, xxii-160 pages, 120 gravures et 4 planches hors texte.

Comme l'indique le titre, ce petit livre complète les deux gros volumes que le Dr Witkowski publia l'an dernier et dont il a été rendu compte ici.

L'auteur aime toujours à s'égayer aux dépens de l'iconographie chrétienne ou des fantaisies qui se mêlaient à la décoration des églises en un temps souvent plus large d'idées que le nôtre. Il ajoute à sa moisson déjà riche de naïvetés et de hardiesses, et ne peut s'empêcher plus que par le passé de donner libre carrière à sa verve gauloise.

Comme tout autre, ce livre demande à être contrôlé, et parmi ses conclusions il en est de discutables, il s'en trouve page 2 et page 17 qui ne m'ont pas convaincu, et je considère le « religieux qui laisse passer des oreilles d'âne », signalé page 9, comme la simple représentation d'un fou, telles qu'elles abondent notamment dans la *Stultifera navis* de Sébastien Brandt.

Mais le Dr Witkowski a ce mérite trop rare d'être le premier à se contrôler et à se rectifier lui-même, et son nouveau livre apporte d'amples corrections aux assertions émises dans les précédents. Cette bonne foi lui donne le droit de corriger aussi les autres, et il en use largement, notamment à l'égard du Dr Cabanès et de M. G. Normandy ; il ne craint pas davantage de dénoncer les plagats dont il a été victime.

Éminemment consciencieux, le Dr Witkowski n'est pas atteint de cette maladie trop répandue qui consiste à voir partout des intentions lubriques. Il la dénonce aussi, et c'est en termes excellents qu'il met le lecteur en garde contre un tel travers en rectifiant, aux pages xxi, 9, 31, 36, 40, 42, d'étonnantes interprétations de quelques imaginatifs.

Un travail aussi étendu et portant sur des questions aussi délicates est sujet à bien des erreurs, et il s'en est glissé quelques-unes à côté des rectifications ; il en est de matérielles et que nous tenons d'autant moins à relever que l'auteur prépare une nouvelle publication rectificative. Quant aux discussions que peuvent soulever certaines hypo-

thèses, elles dépasseraient le cadre d'un compte-rendu où l'on a seulement voulu signaler aux curieux un ouvrage de lecture gaie, plein de documents pour ceux qui entreprendront une fois de plus le procès ou l'apologie des mœurs du passé.

C. ENLART.

Antoine SABATIER. *Sigillographie historique des administrations fiscales, communautés ouvrières et institutions diverses ayant employé des sceaux de plomb (XIV^e-XVIII^e siècle). Plombs historiés de la Saône et de la Seine.* Paris, H. Champion, 1912. In-4°, 527 pages, 20 planches, figures.

Dès l'antiquité, on a fait usage de sceaux de plomb pour assurer la fermeture des ballots de marchandises. Les administrations publiques ont adopté le procédé du plombage pour contrôler le paiement des droits fiscaux. Enfin, les artisans se sont servis de marques analogues pour donner une attestation de bonne et loyale fabrication.

Si les sceaux des marchandises ont été moins bien étudiés jusqu'ici que ceux des documents écrits, c'est qu'ils sont beaucoup plus dispersés, c'est aussi qu'ils ne présentent ni la même valeur artistique, ni le même intérêt iconographique. Pour la plupart, ils ont été gravés très sèchement. Leur décoration ne contribue pas, comme celle des sceaux apposés aux chartes du moyen âge, à nous représenter l'aspect matériel du passé. Leur intérêt historique réside dans leurs rapports avec les institutions commerciales et fiscales d'autrefois. Il est utile de les étudier, parce que, pour reconnaître leur identité, pour expliquer leur emploi, on est conduit nécessairement à déterminer le fonctionnement de certains rouages, fort compliqués, de l'organisation économique et administrative d'une nation.

M. Sabatier s'est formé une riche collection de ces petits monuments. Il a voulu comprendre leur signification et il a été amené à faire des recherches considérables dont les résultats sont consignés dans son ouvrage. Il donne une sorte de catalogue raisonné de sa collection ; et ce catalogue, établi d'après un plan très original, a pris un développement extraordinaire grâce aux remarques dont il l'a enrichi et aux nombreux textes d'ordonnances et de règlements qu'il y a insérés.

On y trouve, d'abord, décrits et commentés, les plombs fiscaux : ceux des traites foraines, des foires franches, des douanes, des gabelles du sel, de la ferme du tabac et de divers bureaux des fermes. Viennent ensuite les plombs commerciaux : sceaux des communautés d'arts et métiers (drapiers, toiliers, tapissiers, fabricants d'étoffes d'or, d'argent et de soie, passementiers, bonnetiers, peintres-sculpteurs doreurs et argenteurs), sceaux des manufactures royales et des compagnies

commerciales. L'auteur fait connaître, en outre, quelques séries de plombs qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes; les uns paraissent avoir été employés par de grandes administrations de l'État (ateliers monétaires, poudres et salpêtres, maîtrises des eaux et forêts); les autres ont servi aux hôpitaux et aux hospices. Enfin, après les sceaux français, il étudie, plus brièvement, les sceaux étrangers qui font partie de sa collection. Il donne la reproduction d'environ 400 plombs, presque tous inédits.

MAX PRINET.

Le Régime du corps de maître Aldebrandin de Sienne, texte français du XIII^e siècle, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de l'Arsenal par les D^{rs} Louis LANDOUZY et Roger PÉPIN, avec variantes, glossaire et reproduction de miniatures. Préface de M. Antoine THOMAS, membre de l'Institut. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, LXXVIII-261 pages.

L'intérêt de cet ouvrage n'avait pas échappé aux érudits, mais il n'en existait pas d'édition intégrale postérieure au XV^e siècle; aussi doit-on savoir gré aux D^{rs} Landouzy et Pépin d'avoir comblé cette lacune. Dans la présente édition, le Dr Landouzy est l'auteur de l'avant-propos; l'établissement du texte, l'introduction et le glossaire sont l'œuvre du Dr Pépin.

Cette édition n'est pas critique, bien que ce qualificatif lui soit appliqué dans l'introduction (p. XIX). En effet, sans classer les trente-cinq manuscrits qu'il a connus et décrits (sauf celui de Lisbonne, sur lequel la révolution récente l'a empêché de se renseigner), le Dr Pépin se borne à imprimer le texte de l'un d'eux (ms. A), qu'il regarde comme « le plus ancien » et, « en raison de son ancienneté même, comme le plus rapproché de l'original » (p. XXIII), et à donner en notes les variantes de trois autres manuscrits choisis arbitrairement, l'un (ms. B) parce qu'il le regarde comme se rapprochant « le plus du précédent et comme date et comme texte »¹ (p. XXVI), les deux autres (mss. C et D) surtout, semble-t-il, à cause des miniatures dont ils sont ornés. Le Dr Pépin ne donne pas toutes les variantes des manuscrits B, C, D, mais son choix paraît n'avoir été soumis à aucune règle : qu'on examine en effet le manuscrit B, on verra que si l'éditeur omet en général, non toujours cependant (voy. p. 176, l. 12, etc.), les variantes purement graphiques fournies par ce manuscrit, souvent aussi il en omet d'autres plus importantes.

Cet ouvrage paraît être le plus ancien traité médical en français qui

1. Il est à noter qu'au contraire le texte de ce manuscrit diffère sensiblement de celui du manuscrit A.

soit connu. On a admis généralement, depuis Littré, qu'il fut composé en 1256, pour la comtesse Béatrice de Provence. Mais cela n'est pas certain, car les treize manuscrits (vingt et un sont incomplets ou n'ont ni titre, ni *explicit*, ni préface) et l'incunable, où le texte du traité est accompagné d'une préface (précédant le prologue *Diex ki...*), d'un titre ou d'un *explicit*, ne sont d'accord ni sur le nom de l'auteur (voy. p. LI : le même prénom lui est toujours donné, quoique plus ou moins déformé; la ville dont il porte le nom seule varie, variété du reste insignifiante : voy. P. Meyer, *De l'expansion de la langue française en Italie...*, dans les *Atti del congr. internaz. di scienze stor.* [tenu à Rome en 1903], vol. 4, Rome, 1904, p. 80), ni sur le titre de l'ouvrage (voy. p. XIX), ni sur les circonstances où il fut composé (il l'aurait été soit pour Frédéric II en 1234, soit pour Béatrice de Provence en 1256, soit encore pour « Benoit de Florenche », « la roïne Blanche », le « roy de France »).

Cependant, sur un point du moins, M. A. Thomas vérifie l'exactitude de ces renseignements en étudiant la langue du traité : il y relève quelques italianismes, particulièrement l'emploi d'un mot toscan : or, tous les textes précités donnent pour patrie d'origine à l'auteur la Toscane. De plus, un remaniement subi par une des préfaces prouve l'existence de manuscrits du traité entre 1257 et 1266, et en ce temps-là vivait un médecin qui habita Troyes, où il mourut avant le 17 mai 1287, et qui portait le nom même donné par plusieurs manuscrits à l'auteur. Cela permet à M. A. Thomas de supposer judicieusement que si ce médecin toscan se servit du français, ce fut peut-être, de même que son compatriote Brunet Latin, parce qu'il était en France quand il écrivit (p. LXXIV). Il est vrai que la langue de plusieurs manuscrits (dont le manuscrit A) présente les caractères du dialecte wallon, ce qui paraît au Dr Pépin en contradiction avec l'hypothèse qui fait vivre l'auteur à Troyes¹ : mais M. A. Thomas montre qu'il ne faut pas nécessairement « conclure des particularités dialectales du manuscrit A au caractère propre de la langue française telle qu'a dû la connaître et l'écrire » l'auteur (p. LXXVII).

Quel est l'intérêt du *Régime du corps* au point de vue de l'histoire des doctrines médicales? D'après le Dr Landouzy, il marquerait « l'état de l'hygiène individuelle et de la diététique au XIII^e siècle » (p. VIII). Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'il n'est qu'une compilation faite à l'aide des traductions latines des médecins arabes (sur les sources, voy. p. LXI-LXVII). Le plan seul paraît original : l'auteur a « extrait des manuels arabes, où elles étaient éparées, les

1. Le Dr Pépin parle-t-il sérieusement quand il se demande si ce ne serait pas « un rapport de ressemblance entre l'italien » et le dialecte wallon, savoir « la prononciation chuintante de certains *c* et la dureté des *ch* communes aux deux idiomes », qui aurait poussé l'auteur à se servir de ce dialecte (p. LXI)?

notions qu'il a rassemblées dans son traité » (p. LXVIII), suivant un plan déterminé par le but qu'il visait : apprendre non à « le maladie delivrer », mais à « garder le cors en santé et les maladies eskiwer ».

Pierre FOURNIER.

Carlo FRATI, A. SEGARIZZI. *Catalogo dei codici Marciani italiani, a cura della direzione della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia*. Volume secondo (Classi IV e V). Modena, G. Ferraguti, 1911. Gr. in-8°, XXI-425 pages.

J'ai indiqué, dans un précédent compte-rendu (*Bibl. de l'École des chartes*, vol. LXXI, 1910, p. 649-650), le plan général de cet excellent catalogue; je n'ai donc pas à y revenir aujourd'hui. Ce nouveau volume fournit les notices de 564 manuscrits (et non de 364, comme il a été imprimé par erreur, page VII); 434 de ces manuscrits appartiennent à la classe IV (*Matematica e arti del disegno*) et 130 à la classe V (*Storia ecclesiastica*). La classe IV, à elle seule, comprend plus de 700 volumes; mais tous les manuscrits relatifs à la musique, qui font partie de cette section, ont été exclus du présent catalogue et feront l'objet d'un inventaire spécial, confié aux soins de M. T. Wiel.

Dans cette classe IV, les manuscrits antérieurs au XVI^e siècle sont en proportion assez restreinte. Je signalerai un *Libro dei temporalì o delle corruptioni dei tempi*, du XIV^e siècle (n° 25), et, parmi les manuscrits du XV^e, le traité, assez célèbre, d'art nautique, de Pietro de' Versi, intitulé *Raxion di marineri* (n° 170). On ne s'étonnera pas de rencontrer, dans une bibliothèque vénitienne, un nombre relativement considérable de portulans et d'atlas des XV^e (nos 95 et 493), XVI^e et XVII^e siècles; la plupart sont d'ailleurs bien connus. L'attention des historiens de l'art s'est depuis longtemps portée sur les *Vite de' pittori veneti*, de Natale Melchiori (n° 167), et sur les *Vite de' pittori e scultori ferraresi*, de Girolamo Baruffaldi (n° 175), mines très exploitées. Mais ce sont les ouvrages concernant l'art de l'ingénieur qui constituent la plus grande partie de cette section; les noms de Cristoforo Sabbadino, d'Andrea Musalo, de Giovanni Filippini sont de ceux qui reviennent le plus fréquemment dans ce catalogue. Les papiers, en grande partie autographes, de Simone Stratico forment un ensemble assez considérable, qu'on ne saurait toutefois comparer à la masse des documents, traités, correspondances, etc., provenant de Giovanni Poleni, mathématicien et architecte qui enseigna la philosophie expérimentale à l'Université de Padoue, véritable « *archivio* », acquis en 1893 du commandeur Carlo Gazzola, et dont l'inventaire remplit plus de trente pages du volume. Dans un ordre d'idées bien différent, notons qu'une lettre de Villoison à Morelli, du 22 mai 1787, se trouve, en copie, dans le manuscrit 527.

Beaucoup moins nombreux, mais généralement plus anciens, sont les manuscrits appartenant à la classe V. On remarquera dans cette section plusieurs textes hagiographiques en langue vulgaire et notamment d'importants recueils de vies de saints, du ^{xv}^e siècle. Il importe de mentionner, parmi les documents autographes, deux volumes de la correspondance de Pier Paolo Vergerio le jeune (nos 63 et 64) et le manuscrit original de l'*Historia del Concilio Tridentino*, de Paolo Sarpi (n^o 25).

Les notices bibliographiques et les tables n'ont pas été traitées dans ce volume avec moins de soin que dans le précédent.

L. AUVRAY.

LIVRES NOUVEAUX

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 471, 622.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Chronologie, 455. — Épigraphie, 500, 738. — Archivistique, 466, 468, 557, 615, 711, 744, 774-75. — Paléographie, 526, 539, 580, 752, 833. — Manuscrits, 505, 548-49, 554, 580, 623, 640, 658, 684-86, 700, 704, 707, 709, 739, 788, 822-23. — Papier, 740. — Imprimés, 504, 505, 523, 554, 603, 737, 819, 854. — Bibliothèques, 504-5, 523, 531, 548-9, 554, 619, 658, 677, 682, 684-5, 692, 700, 707, 835. — Typographie, 575, 736.

SOURCES, 664, 754. — Légendes et biographies, 487, 507, 512, 567, 667. — Chroniques, 477, 508, 513, 538, 605, 637, 648, 650, 827, 846. — Correspondances, 724, 792. — Inventaires d'archives, 489, 498, 561, 614, 646, 757, 776. — Cartulaires, 492-93, 534, 545, 546, 693, 767. — Regestes, 519, 561, 668, 771-72, 828. — Chartes, 528, 675, 696, 756, 817. — Comptes, 553, 573.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Altona, 787; Angleterre, 575; Belgique, 691; Danemark, 841; Espagne, 590; Hambourg, 787; Italie, 732; La Mirandole, 527; Venise, 794. — Artistes, 787; graveurs, 691; saints, 487, 841. — Abraamios de Qiduna, 567; Aelfric, 609; Albert II, 796; Alexandre VI, 710; Alexandre da Pontormo, 536; Alphonse III d'Aragon, 662; Fra Angelico, 755; s. Antoine, 497; Jeanne d'Arc, 678, 780; Arcis, 562; s. Augustin de Cantorbéry, 820; s. Bertrand, 478; L. Bruni, 476; Charlemagne, 512, 756, 846; Charles I^{er} d'Anjou, 474, 521; Clément IV, 694; Clovis, 805; Dammartin, 562; Dante, 462, 571, 601; s. Dominique, 735; Édouard III, 519; Édouard le prince

noir, 820; Félix V, 579; s. François d'Assise, 473; Frédéric III d'Allemagne, 631; Gisèle de Hongrie, 800; Guillaume de Newbury, 648; Guillaume VII de Montferrat, 474; Guillaume de Saliceto, 510; G. von Hagen, 490; Henri le Lion, 624; Henri II d'Anhalt, 749; Hrosvitha, 802; Isidore de Séville, 501; Jean Comnène, 530; Louis XI, 766, 792; Machiavel, 831, 840; Manuel I^{er} Comnène, 530; Marguerite, reine d'Écosse, 555; C. Marius Victor, 591; Fra Michelino, 522; Montdidier, 562; Montrenil-sur-Mer, 562; Nemours, 587; Nicolas I^{er}, 687; Nicolas de Cuse, 788; Odoacre, 541; Orléans, 533; Philippe le Bel, 694; Philippe VI, 838; Pomponius Laetus, 855; N. et G. Pisani, 836; s. Privat, 507; Rainier de Viterbe, 851; Ramerupt, 562; Raymond Bérenger IV de Provence, 483; Reuss, 595; saint Riquier, 562; Roger II de Sicile, 793; Sano di Giorgio, 464; Sévère, évêque de Ravenne, 674; Sluter, 574; s. Thomas Becket, 820; Vital de Bologne, 594.

DROIT, 454, 456-57, 460, 470, 480, 498, 503, 541, 566, 585, 595, 611, 652, 671, 708, 731, 751, 760-61, 764, 795, 810.

INSTITUTIONS, 506, 509, 528, 535, 544, 718, 796, 817.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 532, 535, 553, 570, 598, 629, 670, 730, 761, 766, 837, 842, 853.

ENSEIGNEMENT, 461, 695, 702, 769, 791.

GÉOGRAPHIE, 754, 835.

SCIENCES, MÉDECINE, 490, 510, 568, 577, 612, 617, 641, 642, 649, 799.

RELIGIONS, 697. — Judaïsme, 822. — Christianisme, 471, 576, 589, 669, 734, 805; conciles, 579, 628; ordres religieux, 456-57, 459, 480, 564-65, 687, 705, 733, 848; théologie, 467, 634, 649, 666, 703, 829; liturgie, 516, 684. — Hétérodoxie, 522, 805.

ARCHÉOLOGIE, 516-17, 520, 525, 551, 552, 558, 565, 581, 593, 602, 632, 639, 644, 653 *ter*, 657, 706, 747, 757, 790, 812, 815, 821, 856. — Architecture, 459, 472, 485, 488, 597, 647, 653 *bis*, 656, 676, 679, 699, 725, 773, 784-85, 808, 857. — Sculpture, 479, 759, 845. — Peinture, 453, 458, 464, 482, 486, 495, 499, 684-85, 714, 755, 777-78, 811, 830. — Verrerie, 600, 613, 683. — Gravure, 619, 691, 737, 804, 819, 854. — Campanographie, 763. — Armes, 569, 573, 832. — Sépultures, 743, 800. — Musique, 469, 583, 623, 659. — Numismatique, 518, 550, 560, 793. — Héraldique, 559, 748. — Sphragistique, 582.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 540, 596, 638, 803. — Langues celtiques, 715. — Latin, 577, 589, 591, 603, 635-36, 667, 722, 754, 789, 843, 849. — Langues romanes, 607, 716; français, 465, 537, 584, 697, 742, 789, 818; italien, 493, 515, 588, 592, 612, 672, 721, 768, 779, 782, 824, 831; provençal, 608, 651, 809. — Langues germaniques : allemand, 586, 625, 630, 661, 753, 806, 847, 850; anglais, 494, 660, 663,

689, 690, 726, 814, 816; anglo-saxon, 616, 798. — Langues scandinaves, 458, 500, 502, 633, 690, 738, 852. — Langues slaves, 484, 844. — Langues sémitiques, 607.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Allemagne, 457, 499, 570, 629, 631, 637, 639, 664-65, 670, 697, 724, 733, 760; Allenstein, 492; Angleterre, 454, 652, 708, 751; Anjou, 834; Arabie, 643; Arches, 740; Archettes, 740; Assise, 613; Aube, 776; Auch, 543; Avenières, 679; Avranchin, 535; Azay-le-Rideau, 614; Bade, 668; Bari, 546; Bavière, 600, 680; Bayeux, 693; Bernay, 488; Bohême, 661, 732; Bologne, 857; Bordeaux, 564; Bourbon-l'Archambault, 673; Bourgueil, 614; Brandebourg, 581; Bretagne, 762; Busseto, 481; Caen, 677, 766; Camonica (Valle), 520; Cantorbéry, 820, 825; Castiglione, 719; Castillon-sur-Dordogne, 621; Castrocaro, 718; Ceylan, 815; Chambre (la), 565; Château-Landon, 812; Châteauneuf-sur-Sarthe, 758; Chester, 456; Chevron, 606; Chine, 729; Chirk, 701; Compostelle, 477, 627; Condom, 543; Constantinople, 514; Cotentin, 535; Croatie, 545; Dalmatie, 545; Dauzig, 468; Donauwerth, 832; Dortmund, 712-13; Esclavonie, 545; Eskdale, 645; Ferrières-en-Gâtinais, 812; Finlande, 734; Florence, 482, 593, 744, 777-78; France, 460, 472, 532, 697 789; Francfort-sur-Oder, 653 *ter*; Gambie, 770; Gaules, 687; Gênes, 605; Gothie, 500, 785; Grande-Bretagne, 459; Hasselfeld, 490; Hassfurt, 657; Heidelberg, 720; Heidenheim, 632; Hildesheim, 856; Imola, 534; Inde, 729, 815; Italie, 525, 550-51, 585, 604, 615, 743, 747, 790-91; Jesi, 458; Kirchen a. Rhein, 801; Königsberg, 699; Langholm, 645; Larchant, 812; Lauenau, 746; Leipzig, 626; Leitmeritz, 797; Lombardie, 830; Lombez, 543; Londres, 572; Lorette, 705, 781; Lucardo, 756; La Lucerne, 773; Lucques, 561, 620, 771; Lyon, 479; Madiran, 517; Marcoing, 563; Marmoutier, 675; Mecklembourg, 853; Milan, 784; Moldavie, 730; Mont-Saint-Michel, 485; Montella, 795; Murisengo, 618; Namur, 506; Naples, 528-29; Nivelles, 839; Nivernais, 566; Norvège, 511; Novare, 725; Oberschönenfeld, 786; Ocre, 552; Ombrie, 811; Ordonnaz, 653; Orient, 459, 521; Padoue, 461; Paris, 553, 695, 821, 838; Passau, 656; Pérouse, 503; Perpignan, 741; Pfeddersheim, 491; Piémont, 538; Pistoia, 475; Poméranie, 556; Pontloup-lez-Moret, 524; Popoli, 547; Posen, 655; Prague, 732; Preston, 542; Prusse, 848; Ravenne, 495; Régusse, 489; Reims, 647; Rhénans (pays), 828; Ribagorza, 813; Romagne, 460; Rome, 496; Sacy, 783; Saint-Benoît-sur-Loire, 767; Saint-Lazare, 765; Sainte-Mère, 676; Salon, 597; Salzbouurg, 646; San Michele alla Doccia, 688; Sardaigne, 817; Saxe, 654; Sazava, 681; Scandinaves (pays), 463; Scheppach, 786; Siciles (Deux-), 518, 529, 736; Sienne, 723, 772; Siguenza, 717; Silésie, 808; Sormoneta, 745; Souabe, 600, 680, 728;

Stockholm, 698; Suisse, 683; Thuringe, 845; Tournai, 837; Trani, 842; Valachie, 610; Valognes, 452; Venise, 521, 529, 759, 794; Verdun, 457; Verdun-sur-le-Doubs, 750; Vermelles, 578; Vérone, 486; Veurdre (le), 678; Veurey, 727; Visso, 757; Vitré, 599; Werden, 509; Wesel, 598; Wettin, 807; Wismar, 826; Yonne, 763; Ypres, 611.

452. ADAM (Abbé J.-L.). Étude sur la ville de Valognes, considérée au point de vue géographique et historique, archéologique et monumental, économique et scientifique. Valognes, chez les libr., 1912. In-12, VIII-503 p., avec grav. 3 fr. 50.

453. ADAMA VAN SCHELTEMA (F.). Über die Entwicklung der Abendmahlsgemälde von der byzantinischen Mosaikkunst bis zur niederländischen Malerei des 17. Jahrh. Leipzig, Klinkhardt u. Biermann, 1912. Gr. in-8°, VIII-184 p., 21 pl. 14 m.

454. ADAMS (G. Burton). The origin of the English constitution. New Haven, Ct., Yale Univ., 1912. In-8°, XII-378 p. 2 d.

455. AICHER (Herm.). Beiträge zur Geschichte der Tagesbezeichnung im Mittelalter. Innsbruck, Wagner, 1912. Gr. in-8°, 167 p. (Quellenstudien aus dem historischen Seminar der Universität Innsbruck. 4. Heft.) 6 m. 60.

456. ALBERS (Bruno). Consuetudines Fructuarienses necnon Cystrensis in Anglia monasterii et congregationis Vallymbrosanae, nunc primum ex variis manuscriptis ed. A. Cum 2 tabulis palaeographicis et indice monasteriorum. Monte Casino, 1911. Gr. in-8°, XI-328 p. (Consuetudines monasticae. Vol. IV.) 18 m.

457. ALBERS (Bruno). Consuetudines monasteriorum Germaniae necnon S. Vitonis Virdunensis et Floriacensis abbatiae, monumenta saeculi decimi continens. Monte Casino, 1912. Gr. in-8°, XVIII-190 p., 2 pl. (Consuetudines monasticae. Vol. V.) 12 fr. 50.

458. AHLSTRÖM (Axel). Våra medeltidslagar. Studier i fornsvensk stilistik och prosarytmik. Lund, Gleerupska bokh., 1912. In-8°, IV-236 p. 3 kr. 50.

459. Anciens (Les) monastères bénédictins en Orient. Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1912. In-8°, 120 p.

458. ANNIBALDI (Ces.). Un affresco lauretano giottesco e il culto della S. Casa in Jesi sec. XIV-XIX. Città di Castello, S. Lapi, 1912. In-8°, 80 p. et fig. 2 l.

459. ARMITAGE (Ella S.). The early Norman castles of the British Isles, with plans by D. H. Montgomerie. New York, Dutton, 1912. In-8°, XVI-408 p. 5 d.

460. ARTONNE (André). Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315. Paris, F. Alcan, 1912. In-8°, 240 p. (Université de Paris, bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, XXIX.)

461. Atti della nazione germanica dei legisti nello studio di Padova, per cura di Biagio Brugi. Vol. I. Venezia, tip. Emiliana, 1912. In-4°, xx-499 p. (Monumenti storici pubblicati dalla r. deputazione veneta di storia patria, vol. XXI, serie I documenti, vol. XV.)

462. AZZOLINA (Liborio). L'esilio di Dante nella Divina Commedia. Palermo, tip. Impresa generale d'affissionie e pubblicità, 1911. In-16, 24 p.

463. BÄÄTH (A. U.). Nordisk forntidsliv. 2^a genoms. uppl. Stockholm, Norstedt, 1912. In-8°, vi-216 p. 2 kr. 75.

464. BACCI (Peleo). Il pittore pistoiese Sano di Giorgio, discepolo di Antonio Vite, contributo alla storia della pittura pistoiese fra il xiv e xv secolo. Pistoia; tip. Cooperativa, 1911. In-8°, 13 p. et pl. (Extrait du *Bulletino storico pistoiese*.)

465. BALCKE (Curt.). Der anorganische Nasallaut im Französischen. Halle, M. Niemeyer, 1912. Gr. in-8°, vi-74 p. (Zeitschrift f. romanische Philologie. Beihefte. 39. Heft.) 3 m.

466. BALLARDINI (Gac.). Sulla integrazione degli archivi dei comuni di Romagna : comunicazione al IV congresso de La Romagna in Cesena, settembre 1911. Imola, coop. tip. P. Galeati, 1912. In-8°, 6 p.

467. BANKS (J. S.). The development of doctrine from the early middle ages to the Reformation. London, C. H. Kelly, 1912. In-12. 1 s.

468. BÄR (Max). Das k. Staatsarchiv zu Danzig, seine Begründung, seine Einrichtungen u. seine Bestände. Leipzig, S. Hirzel, 1912. Gr. in-8°, vi-94 p., 2 fig. (Mitteilungen der k. preussischen Archivverwaltung. 21. Heft.) 3 m.

469. BARALLI (Raff.). L'episema del ms. H. 159 di Montpellier. Roma, Desclée e C., 1911. In-8°, 25 p. (Extrait de la *Rassegna gre-goriana*.)

470. BARTSCH (Rob.). Das eheliche Güterrecht in der Summa Raymunds v. Wiener-Neustadt. Wien, A. Hölder, 1912. Gr. in-8°, 51 p. (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. 168. Bd. VII. Abhandlung.) 1 m. 45.

471. BAUDRILLART (Alfred), VOGT (Albert), ROUZIÈS (Urbain). Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule 5^e. Aix-la-Chapelle—Albert. Paris, Letouzey et Ané, 1912. Gr. in-8°, à 2 col., col. 1249 à 1568, avec gravures.

472. BAUM (Julius). Romanesque architecture in France. New York, Dutton, 1912. In-8°, XVIII-233 p. et pl. 7 d. 50.

473. BAUMGARTNER (Ephrem). Die Franziskuslegende des Jakobus de Voragine, Ord. Praed. Ad Claras Aquas, typ. Collegii s. Bonaventurae, 1912. In-8°, 27 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

474. BAZZOLA (Annibale). Guglielmo VII, marchese di Monferrato, e Carlo I d'Angiò. Napoli, L. Pierro e figlio, 1912. In-8°, 91 p. (Extrait de l'*Archivio storico per le provincie napoletane*.)

475. BEANI (Gae.). La Chiesa pistoiese dalla sua origine ai tempi nostri : appunti storici. 2ª edizione, con molte aggiunte e correzioni e col regesto dei più importanti atti pontificali a favore della Chiesa pistoiese. Pistoia, D. Pagnini, 1912. In-8°, 285 p., fig. et pl. 5 l.

476. BECK (Frz.). Studien zu Lionardo Bruni. Berlin(-Wilmsdorf), W. Rothschild, 1912. Gr. in-8°, VII-87 p. (Abhandlungen zur mittlere neueren Geschichte. 36. Heft.) 3 m.

477. BÉDIER (J.). La chronique de Turpin et le pèlerinage de Compostelle. Toulouse, E. Privat, 1911. In-8°, 58 p. 2 fr.

478. BEDIN (Abbé P.). Saint Bertrand, évêque de Comminges (1040-1123). Toulouse, E. Privat, 1912. In-16, 443 p.

479. BÉGULE (L.), BERTAUX (E.). Les chapiteaux byzantins à figures d'animaux. A propos de quatre chapiteaux découverts à Lyon. Caen, H. Delesques, 1912. In-8°, 46 p., avec fig. et planches. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1911.)

480. BENEDICTI (Sancti) regula monachorum. Ed. critico-practicam adornavit D. Cuthbertus Butler. Freiburg-i.-B., Herder, 1912. Petit in-8°, XXIV-242 p. 3 m. 20.

481. BENZA (Maria). Busseto dal secolo VIII al secolo XX. Parma, tip. E. Ferrari, 1911. In-8°, 152 p.

482. BENVENUTI (G.-B.). Les fresques de Benozzo Gozzoli dans la chapelle du palais Medici Riccardi. Florence, imp. Barbèra di Alfani e Venturi, 1912. In-16, 47 p. et fig. 1 l.

483. BERNARD (Cyprien). Notice historique et littéraire sur les quatre filles de Raymond Bérenger IV, comte de Provence et de Forcalquier. Digne, impr. Chaspoul, 1912. In-8°, 22 p. (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*.)

484. BERNEKER (Erich). Slavisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, 561-640 p. (Indogermanische Bibliothek. I. Abtlg. Sammlung indogerman. Lehr- u. Handbücher. II. Reihe : Wörterbücher. 2. Bd. 8. Lfg.) 1 m. 50.

485. BESNARD (Ch.-H.). Le Mont-Saint-Michel. Paris, H. Laurens, s. d. Petit in-8°, 144 p., avec 54 grav., 4 plans en coul. (Petites monographies des grands édifices de la France.)
486. BIADEGO (Gius.). Un ignoto pittore trecentista a Verona. Roma, E. Calzone, 1911. In-4°, 8 p. et fig. (Extrait de *Bolletino d'arte del ministero della pubblica istruzione*.)
487. Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis; ediderunt Socii Bollandiani. Supplementi editio altera auctior. Bruxel-lis, 22, boulevard Saint-Michel, 1911. In-8°, VIII-355 p. 12 fr.
488. BILSON (John). La date et la construction de l'église abbatiale de Bernay. Nouvelles observations par le chanoine Porée. Caen, H. Delesques, 1912. In-8°, 30 p., avec fig. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1911.)
489. BLANC (Abbé Marius). Inventaire des minutes notariales du canton de Tavernes (Var), antérieures à 1790. 1^{re} série : Fonds de Régusse. T. I : Les Rigordi. Marseille, F. Doumenc, 1912. Gr. in-8°, XII-151 p., avec grav. 5 fr.
490. BODE (Geo.). Herkunft u. Heimat Gunzelins v. Hagen, des ersten Grafen v. Schwerin. — Der Forst v. Hasselfelde, e. welfisches Allod. 2 geschichtl. Studien. Wolfenbüttel, J. Zwissler, 1912. Gr. in-8°, VI-150 p. (Quellen u. Forschungen zur braunschweigischen Ge-schichte. Hrsg. v. dem Geschichtsvereine f. das Herzogt. Braun-schweig. 2. Bd.) 3 m.
491. BONIN (Dan.). Urkundenbuch der früheren Reichsstadt Pfed-dersheim. Auf Veranlassung u. m. Unterstützung v. C. W. Frhrn. Heyl zu Herrnsheim hrsg. Frankfurt-a.-M., H. Keller, 1911. Gr. in-8°, XXII-374 p., 1 portrait, 1 pl. 5 m.
492. BONK (Hugo). Geschichte der Stadt Allenstein. Im Auftrage der Stadt geschrieben. III. Bd. Urkundenbuch zur Geschichte Allen-steins. 1. Tl. : Allgemeine Urkunden bis 1815. 5. Heft. Allenstein, K. Danehl, 1912. Gr. in-8°, x et 641-852 p., 2 plans coloriés. 3 m.
493. BONTEMPELLI (Massimo). Lectura Dantis : canto XXI del Pur-gatorio. Firenze, G. C. Sansoni, 1911. In-8°, 34 p. 4 l.
494. BÖR (R.-C.). Die altenglische Heldendichtung. 1. Bd. Beowulf. Halle, Buchh. des Waisenhauses, 1912. Gr. in-8°, VII-200 p. (Germa-nistische Handbibliothek. XI.) 5 m.
495. BOTTINI (Massa Enr.). I musaici di Galla Placidia a Ravenna : saggio di una nuova interpretazione. Forlì, ditta L. Bordandini, 1911. In-8°, 21 p.
496. BOÜARD (A. DE). Il partito popolare e il governo di Roma nel

medio evo. Roma, Società romana di storia patria, 1911. In-8°, 22 p. (Extrait de l'*Archivio della r. Società romana di storia patria*.)

497. BOUCARD (Joseph). Saint Antoine de Padoue, sa vie et ses miracles. Tours, A. Mame et fils, s. d. In-12, 143 p., avec grav.

498. BOURGIN (Georges). Le Comité de législation, étude sur un fonds juridique des Archives nationales. Paris, L. Larose et L. Tenin, 1911. In-8°, paginé 624 à 648. (Nouvelle revue historique de droit français et étranger.)

499. BRANDT (Herm.). Die Anfänge der deutschen Landschaftsmalerei im xiv. u. xv. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, viii-222 p., 24 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte. 154. Heft.) 14 m.

500. BRATE (Erik). Östergötlands runinskrifter. 1. Stockholm. Wahlström och Vidstrandt, 1911. In-4°, 96 p., 32 pl. (Sveriges Runinskrifter. II.) 5 kr.

501. BREHANT (Ernest). An encyclopedist of the Dark Ages : Isidore of Seville. New York, Longmans, 1912. In-8°, 274 p. (Columbia Univ. studies in history, economics and public law.) 2 d.

502. BRIESKÖRN (Roland). Bidrag till den svenska namnhistorien. Bøgerliga sammensatta familjenam. II. 1. (4). Uppsala, Akad. bokh., 1911. In-8°, 179 p. (Uppsala universitets årsskrift.) 3 k. 50.

503. BRIGANTI (Adt.). La donna e il diritto statutario in Perugia: La donna commerciante, sec. xiii e xiv. Perugia, tip. G. Guerra, 1911. In-8°, 77 p. (Extrait des *Annali della facoltà di giurisprudenza dell' università*.)

504. British Museum. Catalogue of books printed in the xvth century. Part 2, Germany. London, Frowde, 1912. In-4°. 35 s.

505. British Museum. Catalogue of the fifty Mss. and printed books bequeathed to the British Museum by A. H. Huth. London, Frowde, 1912. In-4°. 22 s. 6 d.

506. BROUWER (D.-D.). L'administration et les finances du comté de Namur, du xiii^e au xv^e siècle. Sources. II. Cens et rentes du comté de Namur au xiii^e siècle, tome II, 2^e partie. Namur, Ad. Wesmael-Charlier, 1911. In-8°, 434 p. et pl. 5 fr.

507. BRUNEL (Clovis). Les miracles de saint Privat, suivis des opuscules d'Aldebert III, évêque de Mende. Paris. A. Picard et fils, 1912. In-8°, xlv-156 p. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.) 4 fr. 50.

508. BUCCI (Fra Gabriele). Il Memoriale quadripartitum, pubblicato a cura di Faustino Curlo. Pinerolo, Asti, tip. Giuseppe Brignolo, 1911.

In-8°, XLVI-395 p. (Biblioteca della Società storica subalpina, diretta da Ferdinando Gabotto, LXIII. Testi, III.)

509. BÜCKMANN (Rud.). Das Domkapitel zu Werden im Mittelalter. Hildesheim, A. Lax, 1912. Gr. in-8°, 86 p. (Beiträge für die Geschichte Niedersachsens u. Westfalens. 34. Heft.) 2 m. 40.

510. BUFFETTI (Vinc.). Un precursore della moderna chirurgia : Guglielmo da Saliceto, sec. XIII. Piacenza, tip. Del Maino, 1911. In-8°, 7 p., 2 facsimili e pl. (Extrait du *Bolletino storico piacentino*.)

511. BUGGE (Alex.). Norges Historie, Tidsrummet for ca. 800. 67. hefte. B. I. 1. 2. hefte. Kristiania, H. Aschehoug., 1912. In-8°, p. 33-56. 50 øre.

512. BULFINCH (T.). Legends of Charlemagne. New York, Dutton, 1911. In-16, IX-240 p. (Everyman's library). 35 c.

513. BURCHARDUS (Johannes). Liber notarum ab anno MCCCC LXXXIII usque ad annum MD VI, a cura di Enrico Celani. Vol. II. Città di Castello, S. Lapi, 1911. In-4°, p. 1-112. (Rerum italicarum scriptores, da L. A. Muratori. Nuova edizione con la direzione di Giosué Carducci e Vittorio Fiorini, fasc. 93, tomo XXXII, parte I, fasc. 7.) 10 l.

514. BURY (J. Bagnell). A history of the Eastern Roman Empire from the fall of Irene to the accession of Basil I. (A. D. 802-867). New York, Macmillan, 1912. In-8°, xv-530 p. 4 d.

515. BUSNELLI (Giov.). Il concetto e l'ordine del Paradiso dantesco : indagini e studi, preceduti da una lettera di Francesco Flamini. Città di Castello, S. Lapi, 1911-1912. In-16, 271 et 197 p. (Collezione di opuscoli danteschi inediti o rari, diretta da G. L. Passerini, voll. 105-113.) 7 l. 20.

516. CABROL (Dom Fernand), LECLERCQ (Dom Henri). Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule 26 : Charlemagne-Chartes. Fascicule 27 : Chartes-Château. Paris, Letouzey et Ané, 1912. Gr. in-8°, à 2 col., col. 705 à 1216, avec grav., fig. et planches.

517. CADDAU (Louis). L'église prieurale de Madiran. Tarbes, impr. Lesbordes, 41, rue des Grands-Fossés, 1912. In-8°, 36 p., 16 grav. (Les monuments de la Bigorre.)

518. CAGIATI (Memmo). Le monete del reame delle due Sicilie, da Carlo I d'Angiò a Vittorio Emanuele II. Fasc. 2-3. Napoli, tip. Melfi e Joele, 1911. 2 vol. in-8°, 158 et 173 p. et fig.

519. Calendar of the close rolls, preserved in the public Record office. Edward III. Vol. 13, A. D. 1369-1374. London, Wyman, 1912. In-8°, 824 p. 15 s.

520. CANEVALI (Fortunato). Elenco degli edifici monumentali, opere d'arte e ricordi storici esistenti nella valle Camonica. Milano, Alfieri e Lacroix, 1912. In-8°, 458 p. et fig.

521. CARABELLESE (Fr.). Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente. Trani, ditta Vecchi, 1911. In-8°, XLIII-177 p. (Commissione provinciale di archeologia e storia patria, vol. X.) 5 l.

522. CARLINI (Armando). Fra Michelino e la sua eresia, con prefazione di Renato Serra. Bologna, N. Zanichelli, 1912. In-16, xxii-308 p. et pl. 3 l. 50.

523. Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T. XLVIII : Eschine-Ezziàni. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, à 2 col., 1210 col. (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.)

524. CATEL (Albert). L'ancien prieuré de Pontloup-lez-Moret. Fontainebleau, impr. M. Bourges, 1912. In-8°, 67 p., avec grav. (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, année 1911.)

525. CECI (Gius.). Saggio di una bibliografia per la storia delle arti figurative nell'Italia meridionale. Bari, G. Laterza e figli, 1911. In-8°, 322 p. 8 l.

526. CERETELI (Gregorius), SOBOLEVSKI (Sergius). Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum annorumque notis instructorum. Vol. I : Codices Mosquenses. Mosquae, 1911. In-fol., 43 pl., 15 p. de texte. 50 fr.

527. CERETTI (Fel.). Biografie pichensi. Tomo II-III (G.-L.). Mirandola, tip. C. Grilli, 1909-1911. 2 vol. in-8°, xxii-200; xvii-198 p. (Memorie storiche della città e dell'antico ducato della Mirandola, vol. XVIII-XIX.) 5 l.

528. CERONE (Francesco). Cinque documenti inediti, concernenti la marina napoletana (1294-1308) al tempo di Carlo II. Napoli, tip. A. Tocco, 1911. In-8°, 27 p. (Nozze Franco-Salvio.)

529. CESSI (Rob.). Venezia e i regni di Napoli e Sicilia nell'ultimo trentennio del sec. XIV. Catania, tip. Giannotta, 1911. In-8°, 38 p. (Extrait de *Archivio storico per la Sicilia orientale*.)

530. CHALANDON (Ferdinand). Jean II (Comnène, 1118-1143) et Manuel I^{er} (Comnène, 1143-1180). Paris, A. Picard et fils, 1912. In-8°, LXIII-709 p. et grav. (Les Comnène. Études sur l'empire byzantin aux XI^e et XII^e siècles. II.)

531. Chambre des Représentants. Catalogue de la bibliothèque. Cin-

quième supplément, année 1911. Bruxelles, J. Goemaere, 1911. In-8°, 401 p.

532. CHAMPION (Pierre). Notes pour servir à l'histoire des classes dangereuses en France, des origines à la fin du xve siècle. Paris, H. Champion, 1912. Petit in-8°, 91 p.

533. CHAMPION (Pierre). Un inventaire des papiers de Charles d'Orléans (1444). Paris, H. Champion, 1912. In-8°, 55 p. (Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*, année 1911-1912.)

534. Chartularium Imolense, cura S. Gaddoni et G. Zaecherini. Vol. I : Archivum s. Cassiani, 964-1200. Imolae, soc. typ. I. Ungarne, 1912. In-8°, XIII-611 p. 25 l.

535. CHESNEL (P.). Le Cotentin et l'Avranchin, département de la Manche, sous les ducs de Normandie, 911-1204. Institution et état social de la Normandie. Caen, H. Delesques, 1912. In-8°, iv-260 p.

536. CHIOCCI (Martino). Alessandro da Pontormo filosofo, traduttore e poeta. Sanseverino Marche, tip. C. Bellabarba, 1911. In-8°, 168-LXIII p.

537. CHRESTIEN DE TROYES. Wilhelm v. England (Guillaume d'Angleterre). Ein Abenteuerroman. Textausg. m. Einleitg. von W. Foerster. Halle, M. Niemeyer, 1911. In-8°, xxxv-92 p. (Romanische Bibliothek, XX.) 2 m. 40.

538. Chronicon parvum Ripaltae, seu chronica pedemontana minora, a cura di Ferdinando Gabotto. Città di Castello, S. Lapi, 1912. In-4°, 93 p. (Rerum italicarum scriptores, da L. A. Muratori. Nuova edizione, con la direzione di Giosué Carducci e Vittorio Fiorini, fasc. 100, tomo XVII, p. III, fasc. unico.) 10 l.

539. CHROUST (Anton). Monumenta palaeographica. Denkmäler der Schreibkunst des Mittelalters. I. Abteilg. : Schrifttafeln in latein. u. deutscher Sprache. Mit Unterstützg. des Reichsamtes des Innern in Berlin, des königl. bayer. Ministeriums f. Kultus u. Unterricht u. der kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien. II. Serie. 9. Lfg. München, F. Bruckmann, 1912. In-fol., 9 pl., dont 1 double, et 23 feuillets de texte. 20 m.

540. CICERI (P. L.). La probabile fonte di una favola medioevale. Modena, soc. tip. Modenese, 1912. In-8°, 7 p. (Extrait de *Classici e neolatini*.)

541. CIPOLLA (Car.). Considerazioni sul concetto di stato nella monarchia di Odoacre. Roma, tip. r. accademia dei Lincei, 1912. In-8°, 120 p. (Extrait de *Rendiconti d. r. accademia d. Lincei : scienze morali*.)

542. CLEMESHA (H. W.). A History of Preston in Amounderness. London, Sherratt and H., 1912. In-8°, 356 p. 7 s. 6 d.

543. CLERGEAC (Abbé A.). Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch et des diocèses de Condom et de Lombes (1300-1801), publiée pour la Société historique de Gascogne. Paris, H. Champion, 1912. In-8°, xvii-220 p. (Archives historiques de la Gascogne, 19^e année, 2^e et 3^e trimestres, 2^e série, fascicule 16^e.) 6 fr.

544. CLERGEAC (A.). La curie et les bénéficiers consistoriaux. Étude sur les communs et menus services, 1300-1600. Paris, A. Picard et fils, 1911. In-8°, x-324 p.

545. Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae. Ed. Academia scientiarum et artium Slavorum meridionalium, auxilio regiminis Croat., Dalm. et Slav. Collegit et digessit T. Smičiklas. Vol. IX. Diplomata annorum 1321-1331 continens. Zagrabiae. Agram, G. Trpinac, 1911. Gr. in-8°, vii-679 p.

546. Codice diplomatico Barese : le pergamene di S. Nicola di Bari, periodo svevo (1195-1266), per Francesco Nitti. Volume VII. Commissione provinciale di archeologia e storia patria. Trani, ditta Vecchi, 1912. In-4°, xlv-246 p.

547. COLAROSSO-MANCINI (Alf.). Memorie storiche di Popoli fino all'abolizione dei feudi. Popoli, N. Fracasso, 1911. In-8°, 313 p. 3 l. 50.

548. CORNA (Andreas). Codices olim franciscani in bibliotheca Landiana Placentiae. Ad Claras Aquas, typ. collegii S. Bonaventurae, 1912. In-8°, 6 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

549. Corpus Christi College, Cambridge. Descriptive catalogue of the Mss. in the library, by M. R. James. Part 6. Vol. 2, Pt. 37. Camb. Univ. Press, 1912. In-8°, nos 451-538. 7 s. 6 d.

550. Corpus nummorum italicorum : primo tentativo di un catalogo generale delle monete medioevali e moderne, coniate in Italia o da Italiani in altri paesi. Vol. II (Piemonte-Sardegna; zecche d'oltremonti di casa Savoia). Roma, tip. r. accademia dei Lincei, 1911. In-4°, 506 p., 40 pl.

551. CORSO (Diego). Reminiscenze artistiche nel Mezzogiorno d'Italia dalla decadenza insino al rinascimento. Firenze, tip. Domenicana, 1911. In-8°, 40 p. (Extrait de *Arte e storia*.)

552. COSTA (Gerolamo). Il convento di S. Angelo di Ocre e sue adiacenze, saggi di storia e di arte abruzzese. Aquila, tip. B. Vecchioni e figli, 1912. In-8°, xii-202 p., 27 pl. 5 l.

553. COUDERC (C.). Les comptes d'un grand couturier parisien du xve siècle. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1911. In-8°, 77 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXXVIII, 1911.)

554. COURANT (Maurice). Bibliothèque nationale. Département des manuscrits. Catalogue des livres chinois, coréens, japonais. 8e fasc., nos 6690 à 9080. Paris, E. Leroux, 1912. In-8°, à 2 col., 232 p.

555. COWAN (Samuel). Life of the princess Margaret, queen of Scotland, 1070-1093. London, Mawson, Swan and M., 1912. In-8°, 264 p. 8 s. 6 d.

556. CURSCHMANN (Fritz). Die Landeseinteilung Pommerns im Mittelalter u. die Verwaltungseinteilung der Neuzeit. Greifswald, J. Abel, 1911. Gr. in-8°, 179 p., 1 carte coloriée. (Extrait des *Pomm. Jahrbücher*.) 2 m. 50.

557. CUVELIER (Joseph). Le rôle des archives. Conférence faite à la Maison du livre. Bruxelles, impr. J.-E. Goossens, 1911. In-8°, p. 248-262. illustr. et pl. (Extrait de *Le musée du livre*, fasc. 19-20.)

558. DALTON (O. M.). Byzantine art and archæology. New York, Oxford Univ., 1912. In-8°. 11 d. 75.

559. DANSAERT (G.). L'art héraldique et ses diverses applications. Bruxelles, impr. J. Vanden Acker, 1912. In-8°, 112 p., illustr. et pl. 2 fr. 50.

560. DANNENBERG (Herm.). Grundzüge der Münzkunde. 3., verm. u. verb. Aufl., besorgt v. F. Friedensburg. Leipzig, J. J. Weber, 1912. Petit in-8°, VIII-334 p., 11 pl. 4 m. 50.

561. DEGLI AZZI VITELLESCHI (Giustiniano). Regesti del r. archivio di stato in Lucca. Vol. I (Pergamena del diplomatico), parte II : dal l'anno 1082 al l'anno 1155. Lucca, tip. A. Marchi, 1911. In-4°, xvi-292 p.

562. DELAITE (Julien). Les comtes de Dammartin-en-Goële et leurs ancêtres (Saint-Riquier, Montreuil-sur-Mer, Montdidier, Arcis et Ramerupt), du VIIIe au XIIIe siècle. Liège, impr. Henri Poncelet, 1911. In-8°, 77 p. et tableau. 2 fr.

563. DELOBEL (Émile). Histoire de Marcoing, suivie d'une notice contenant les usages locaux du canton de Marcoing. Arras, impr. Schoutheer frères, 1911. In-8°, vi-257 p.

564. DELORME (Ferdinandus M.). Documenta quaedam Clarissarum historiam generalem et speciatim monasterii O. S. Clarae Burdigalensis illustrantia saecul. XIII-XVI. Ad Claras Aquas, typ. Collegii S. Bonaventurae, 1912. In-8°, 42 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

565. DES MAREZ (Guillaume). L'abbaye de la Chambre : historique, description, projets de transformation. Bruxelles, Établissements typo-lithogr. V. De Tournay et A. Hens, 1911. In-8°, p. 441-452 et fig. (Extrait de la *Revue « Tekhné »*, 28-12-1911.)

566. DESPOIS (L.). Histoire de l'autorité royale dans le comté du Nivernais. Paris, M. Giard et E. Brière, 1912. In-8°, 535 p.

567. DE STOOP (E.). Un mot sur les sources des actes d'Abraamios de Qiduna. Louvain, Ch. Peeters, 1911. In-8°, p. 297-312. (Publications du Musée belge, revue de philologie classique, n° 29.) 0 fr. 75.

568. DE WULF (Maurice). Histoire de la philosophie médiévale. Quatrième édition, revue et mise à jour. Paris, Félix Alcan, 1912. Gr. in-8°, VIII-636 p. (Cours de philosophie, vol. VI.) 10 fr.

569. DIENER-SCHÖNBERG (Alfons). Die Waffen der Wartburg. Beschreibendes Verzeichnis der Waffen-Sammlg. S. K. Hoh. des Grossherzogs Wilhelm Ernst v. Sachsen-Weimar-Eisenach. Berlin, Baumgärtel, 1912. In-fol., IX-195 p., 78 pl. 60 m.

570. DOPSCH (Alfons). Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit, vornehmlich in Deutschland. 1. Tl. Weimar, H. Böhlau, 1912. Gr. in-8°, x-374 p. 9 m.

571. DORINI (U.). Contributi alla biografia di Dante; la condizione economica del poeta e della famiglia, documenti e note. Firenze, tip. G. Carnesecchi e figli, 1912. In-8°, 83 p. et 9 facs. (Extrait du *Codice diplomatico dantesco*, edito da G. Biagi e G. L. Passerini.) 5 l.

572. DOUGLAS-IRVINE (Helen). History of London. London, Constable, 1912. In-8°, 404 p. et illust. 10 s. 6 d.

573. DROUAULT (Roger). Fragment d'un compte d'artillerie, fin du xiv^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, 7 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1911.)

574. DROUOT (Henri). La mort de Claus Sluter et la fin de sa carrière. Caen, H. Delesques, 1911. In-8°, 10 p. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1911.)

575. DUFF (E. Gordon). The English provincial printers, stationers and bookbinders to 1567. New York, Putnam, 1912. In-12, IX-153 p. (Sanders lectures.) 1 d. 25.

576. DUFOURCQ (Albert). Le passé chrétien, vie et pensée. VI : Époque occidentale. Histoire de l'Église du xi^e au xviii^e siècle. Le christianisme et l'organisation féodale, 1049-1300. 3^e édition refondue. Paris, Bloud, 1911. In-16, 462 p. (L'avenir du christianisme, 1^{re} partie.)

577. DUNS SCOT. Capitalia Opera beati Joannis Duns Scoti, Ordinis

Fratrum Minorum doctoris, diversis ex locis ad litteram citatis collecta. Labore R. P. Deodati Mariae a Baliaco apud Minores Parisinae provinciae S. Dyonisii olim studiorum regentis. I : Praeparatio philosophica. Le Havre, la « Bonne Parole », 3, rue des Noyers, 1912. In-18 jésus, LVI-562 p.

578. DUQUESNOY (Charles). Histoire de Vermelles : son origine, les guerres dont elle fut le théâtre à différentes époques. Aire, A. Lequien, 1912. In-8°, 40 p.

579. ECKSTEIN (Alex.). Zur Finanzlage Felix V. u. des Basler Konzils. Berlin, Trowitzsch, 1912. Gr. in-8°, XII-97 p. (Neue Studien zur Geschichte der Theologie u. der Kirche. 14. Stück.) 3 m. 80.

580. EHRLE (Francisc.), LIEBAERT (Paulus). Specimina codicum latinorum Vaticanorum. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. Gr. in-8°, 50 pl., XXXVI p. de texte. (Tabulae in usum scholarum ed. sub cura Joa. Lietzmann. 3.) 6 m.

581. EICHHOLZ (Paul), SPATZ (Willy), SOLGER (Frdr.). Die Kunstdenkmäler v. Stadt u. Dom Brandenburg. Unter der Schriftleitg. v. Thdr. Goecke bearb. Berlin, Vossische Buchh., 1912. Gr. in-8°, X-CXVIII et 388 p., 314 reproductions, 84 pl. et 2 cartes coloriées. (Die Kunstdenkmäler der Prov. Brandenburg. Hrsg. vom brandenburg. Prov.-Verbande. II. Bd., 3. Tl.) 20 m.

582. EITEL (Ant.). Ueber Blei- u. Goldbullen im Mittelalter. Ihre Herleitg. u. ihre erste Verbreitg. (Habilitationsschrift.) Freiburg-i.-B., C. Troemer, 1912. Gr. in-8°, xv-89 p., fig., 2 pl. 2 m. 80.

583. EMMANUEL (Maurice). Histoire de la langue musicale. Antiquité. Moyen âge. T. I. Paris, H. Laurens, 1911. In-8°, 336 p.

584. ENGEL (Eduard). Geschichte der französischen Literatur von den Anfängen bis in die Gegenwart. Leipzig, F. Brandstetter, 1912. Gr. in-8°, VIII-557 p., 31 portraits. 6 m.

585. ENGELMANN (Woldem.). Der geistige Urheber des Verbrechens nach dem italienischen Recht des Mittelalters. Leipzig, W. Engelmann, 1911. Gr. in-8°, 224 p. (Extrait de *Festschr. f. Karl Binding.*) 5 m.

586. ESCHENBACH (Wolfram von), hrsg. v. Alb. Leitzmann. 1. Heft : Parzival Buch I-VI. Halle, M. Niemeyer, 1911. In-8°, XXIII-263 p. (Altdeutsche Textbibliothek. Nr. 12.) 2 m. 40.

587. ESTOURNET (G.). Origines des seigneurs de Nemours. Fontainebleau, impr. M. Bourges, 1912. In-8°, 36 p. (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, année 1912.)

588. FASSÒ (Lu.). *Lectura Dantis : il canto X del Paradiso*, letto nella sala di Dante in Orsanmichele il dì 30 marzo 1911. Firenze, G. C. Sansoni, 1912. In-8°, 48 p. 1 l.

589. FEDER (Alfr. Leonh.). *Studien zu Hilarius v. Poitiers. II. Bischofsnamen u. Bischofssitze bei Hilarius. Kritische Untersuchgn. zur kirchl. Prosopographie u. Topographie des 4. Jahrh.* Wien, A. Hölder, 1911. Gr. in-8°, 134 p. (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. 166. Bd. v. Abhandlung.) 3 m. 04.

590. FERNÁNDEZ DE BETHÉNCOURT (Francisco). *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía Española, casa real y grandes de España*. Tomo IX. Madrid, Est. tip. de Jaime Ratés, 1912. In-8°, 644 p. 30 p.

591. FERRARI (Olindo). *Un poeta cristiano del v secolo : Claudio Mario Vittore*. Pavia, Mattei Speroni e C., 1912. In-8°, 76 p. 2 l. 50.

592. FERRERO (Aug.). *Lectura Dantis : il canto II del Purgatorio*, letto nella sala di Dante in Orsanmichele. Firenze, G. C. Sansoni, 1912. In-8°, 34 p. 1 l.

593. FERRIGNI (Mario). *Madonne fiorentine*. Milano, U. Hoepli, 1912. In-4°, xxviii-308 p., 23 pl. 18 l.

594. FILIPPINI (Fr.). *Vitale da Bologna*. Roma, E. Calzone, 1912. In-4°, 20 p. et fig. (Extrait de *Bollettino d'arte del ministero della pubblica istruzione*.)

595. FINKENWIRTH (Walt.). *Die Entwicklung der Landeshoheit der Vorfahren des Fürstenhauses Reuss (1122-1329)*. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. Gr. in-8°, 69 p. (Jenaer historische Arbeiten. 2. Heft.) 2 m. 50.

596. FINSLER (Geo.). *Homer in der Neuzeit von Dante bis Goethe. Italien, Frankreich, England, Deutschland*. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. Gr. in-8°, xiv-530 p. 12 m.

597. FORMIGÉ (Jules). *Le château de Salon, Bouches-du-Rhône*. Caen, H. Delesques, 1911. In-8°, 23 p., avec grav. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1911.)

598. FÖRSTER (Hub.). *Die Lebensmittelpolitik der Stadt Wesel im Mittelalter. Ein Beitrag zur Verkehrsgeschichte des Niederrheins*. Wesel, C. Kühler, 1912. In-8°, viii-89 p. (Studien u. Quellen zur Geschichte v. Wesel. 3.) 1 m. 25.

599. FRAIN. *Vitré, ses origines, ses premiers seigneurs, 1000-1250*. Vitré, impr. Gilles, 1912. In-16. 172 p.

600. FRANKL (Paul). Die Glasmalerei des 15. Jahrh. in Bayern u. Schwaben. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. In-8°, xi-234 p., 18 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte. 152. Heft.) 14 m.

601. FRANZONI (A.), TURCHI (E.). Per lo studio di Dante. Vita di Dante; preparazione allo studio di Dante. Milano, Roma, Napoli, soc. ed. Dante Alighieri, di Albrighi, Segati e C., Mortara, A. Cortellezzi, 1912. In-8°, 118 p. 1 l. 25.

602. FRIEDLÄNDER (Paul). Johannes v. Gaza u. Paulus Silentarius. Kunstbeschreibungen justinian. Zeit, erklärt. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. Gr. in-8°, vi-310 p., 11 fig., 2 pl. (Sammlung wissenschaftlicher Kommentare zu griechischen u. römischen Schriftstellern.) 10 m.

603. FUMAGALLI (Gius.). Della edizione principe della Grammatica dell' umanista Paganelli e di altre rare stampe quattrocentine modenesi. Modena, tip. G. T. Vincenzi e nipoti, 1912. In-8°, 16 p. (Extrait des *Atti e memorie della r. deputazione di storia patria per le provincie modenese*.)

604. GABOTTO (Ferd.). Storia dell' Italia occidentale nel medio-evo, 395-1313. Libro I. I barbari nell' Italia occidentale, 1-2. Torino, tip. Baravalle e Falconieri, 1911. 2 vol. in-8°, viii-719 p. (Biblioteca della Società storica subalpina, diretta da Ferdinando Gabotto, LXI-LXII.) 16 l.

605. GALLI (Antonius). Commentarii de rebus Genuensium et de navigatione Columbi, a cura di Emilio Pandiani. Fasc. 2 ultimo. Città di Castello, casa ed. S. Lapi, 1911. In-4°, p. 49-133. (Rerum italicarum scriptores, da L. A. Muratori. Nuova edizione, con la direzione di Giosué Carducci e Vittorio Fiorini, fasc. 99, tomo XXIII, parte 1, fasc. 2.) 10 l.

606. GARIN (Joseph). Histoire de Chevron. T. II : Les Communiers avant 1792. Paris, H. Champion, 1912. In-16, x-556 p. et illustr. (En Savoie. Une paroisse et une communauté rurales avant la Révolution.)

607. GEBHARDT (Christoph.). Das arabische Etymon einiger romanischer Wörter untersucht. Progr. Greiz. Leipzig, G. Fock, 1912. In-8°, 24 p. 0 m. 80.

608. GÉLIS (F. DE). Histoire critique des jeux floraux, depuis leur origine jusqu'à leur transformation en académie, 1323-1694. Toulouse, E. Privat, 1912. In-8°, 436 p. (Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, 2^e série, t. XV.)

609. GEM (S. Harvey). An Anglo-Saxon abbot, Aelfric of Eynsham, a study. London, T. and T. Clark, 1912. In-8°, xvi-200 p. 4 s.

610. GHERGHEL (Ilie). Zur Nachricht des Raschid-ad-din Fadlallâh über « Bazarân-bam » u. « Cara-Oulag ». Ein Beitrag zur walach. Geschichte des 13. Jahrh. Hermannstadt, 1912. Gr. in-8°, 14 p. (Extrait du *Korrespondenz-Blatt des Vereins für siebenbürg. Landeskunde.*) 0 m. 50.

611. GILLIODTS VAN SEVEREN (L.). Coutumes des pays et comté de Flandre. Quartier d'Ypres. Coutume de la Salle et Châtellenie d'Ypres. Tome second. Bruxelles, J. Goemaere, 1911. In-8°, 484 p. (Recueil des anciennes coutumes de la Belgique.) 12 fr.

612. GIORDANO (Car.). Trattato delle virtù delle pietre preziose, scrittura inedita del secolo decimoquinto. Città di Castello. Società tip. cooperativa, 1912. In-8°, 53 p.

613. GIUSTO (Le P. Egidio Maria). Le vetrate di S. Francesco in Assisi, studio storico-iconografico. Milano, Alfieri e Lacroix, 1911. In-4°, 375 p. 42 pl.

614. GRANDMAISON (Louis DE). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Indre-et-Loire, archives civiles. Série E supplément. T. I : Arrondissement de Chinon. Cantons d'Azay-le-Rideau et de Bourgueil. Tours, impr. E. Arrault, 1906. In-4°, XXXIX-462 p. (Collection des inventaires sommaires des archives départementales antérieures à 1790, publiée sous la direction du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. 1^{re} partie, archives civiles.)

615. GRASSI (Carmelo). Pagine archivistiche : i principali archivi notarili d'Italia, gli archivi comunali, gli archivi privati. Catania, tip. A. Siracusa, 1912. In-8°, 146 p. (Biblioteca della società internazionale degl' intellettuali, scienze, lettere, arti, n° 4.) 4 l.

616. GREIN (C. W. M.). Sprachschatz der angelsächsischen Dichter. Unter Mitwirkg. v. Holthausen neu hrsg. v. J. J. Köhler. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, 320 p. (Germanische Bibliothek. I. Sammlung german. Elementar- u. Handbücher. IV. Reihe : Wörterbücher. 4. Bd. 1.-4. Lfg.)

617. GROSSETESTE (Des Rob.), Bischofs v. Lincoln, philosophische Werke. Zum erstenmal vollständig in krit. Ausg. v. Ludwig Baur. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, XIII-181 et 778 p., avec fig. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Texte u. Untersuchn. IX. Bd.) 30 m.

618. GUASCO (Em.). Murisengo, notizie generali, feudali, ecclesiastiche, comunali. Casale, tip. coop. Bellatore, Bosco e C., 1912. In-8°, iv-93 p., fig. et pl.

619. GUGENBAUER (Gust.). Kupferstiche u. Einzelformschnitte des

15. Jahrh. in der k. k. Studienbibliothek zu Linz a. Donau. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. In-fol., 15 pl., 17 p. de texte. (Einblatt-drucke des 15. Jahrh.) 40 m.

620. GUIDI (Pietro). Saggio di osservazioni sui voll. IV e V delle Memorie e documenti per servire alla storia del ducato Lucchese : la chiesa di S. Paolino. Lucca, tip. G. Giusti, 1912. In-8°, 117 p. (Extrait de *Atti d. r. accademia Lucchese di scienze, lettere ed arti.*)

621. GUIGNARD (Fernaud). Histoire de Castillon-sur-Dordogne, l'une des filleules de Bordeaux et de la région castillonnaise, depuis les origines jusqu'à 1870. Paris, Lelièvre, 1912. In-8°, xxv-577 p.

622. GUIRAUD (Jean). Histoire partiiale. Histoire vraie. II. Moyen âge, Renaissance, Réforme. Paris, G. Beauchesne, 1912. In-16, xvi-467 p.

623. GÜNTHER (Otto). Katalog der Handschriften der Danziger Stadtbibliothek. IV. Tl. Die musikal. Handschriften der Stadtbibliothek u. der in ihrer Verwaltg. befindl. Kirchenbibliotheken v. St. Katharinen u. St. Johann in Danzig. Danzig, L. Saunier, 1911. Gr. in-8°, VIII-188 p. (Katalog der Danziger Stadtbibliothek, verfertigt u. hrsg. im Auftrage der städt. Behörden. 4.) 4 m.

624. HALLER (Johs.). Der Sturz Heinrichs des Löwen. Eine quellenkrit. u. rechtsgeschichtl. Untersuchung. Leipzig, Veit, 1911. Gr. in-8°, IV-295 et 450 p., 1 pl. (Extrait de *l'Archiv f. Urkundenforsch.*) 5 m.

625. HAMMES (Fritz). Das Zwischenspiel im deutschen Drama, von seinen Anfängen bis auf Gottsched, vornehmlich der J. 1500-1660. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Dramas. Berlin, E. Felber, 1911. In-8°, XI-219 p. (Literarhistorische Forschungen. 45. Heft.) 5 m.

626. HÄNSCH (Rud.), MÜCKENBERGER (Paul). Leipzig im Wechsel der Zeiten. Leipzig, Dieterich, 1912. Gr. in-8°, VIII-214 p., avec une pl. en trois couleurs, d'après un original tiré du fonds de la bibliothèque municipale de Leipzig. 2 m.

627. HARTLEY (C. Gasquoine). The Story of Santiago de Compostela. London, Dent, 1912. In-12, 344 p. (Mediaeval towns.) 4 s. 6 d.

628. HEFELE (Charles-Joseph). Histoire des conciles, d'après les documents originaux. Nouvelle traduction française par dom H. Leclercq. T. V, 1^{re} partie. Paris, Letouzey et Ané, 1912. In-8°, 847 p.

629. HEIL (B.). Die deutschen Städte u. Bürger im Mittelalter. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. In-8°, 154 p., nombreuses illustrations dans le texte et sur 1 pl. double. (Aus Natur u. Geisteswelt. Sammlung wissenschaftlich-gemeinverständl. Darstellgn. 43. Bdchn.) 1 m.

630. HENTRICH (Konr.). Wörterbuch der nordwestthüringischen

Mundart des Eichsfeldes. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1912. Gr. in-8°, VIII-109 p. 4 m.

631. HERRE (Herm.). Deutsche Reichstagsakten, unter Kaiser Friedrich III. 1. Abtlg. I. Hälfte, 1440-1441. Gotha, F. A. Perthes, 1912. Gr. in-8°, VI-II-524 p. (Deutsche Reichstagsakten, XV. Bd.) 36 m.

632. HERTLEIN (F.). Die Altertümer des Oberamts Heidenheim (Jagstkreis). Stuttgart, P. Neff, 1912. Gr. in-8°, VIII-76 p., 41 fig. dans le texte, 6 pl., 2 cartes archéologiques en couleurs. (Die Altertümer im Königr. Württemberg. 2. Heft.) 3 m.

633. HILDEBRAND (Karl), GERING (Hugo). Die Lieder der älteren Edda (Saemundar Edda). Paderborn, F. Schöningh, 1912. In-8°, XXV-483 p. (Bibliothek der ältesten deutschen Literatur. Denkmäler. VII. Bd.) 8 m.

634. HILDEGARDE (Scivias ou les Trois-Livres des visions et révélations de sainte), de l'édit. princeps Henri Étienne, 1513. Traduits littéralement du latin en français par le traducteur de la vie de la même sainte et des œuvres complètes de Rusbroch. Livre 2. Paris, R. Chamonal, 1912. In-16, 232 p., 1 grav. 2 fr.

635. HILKA (Alfons). Historia septem sapientum. I. Eine bisher unbekannte latein. Übersetzg. e. oriental. Fassg. der sieben weisen Meister (Mischle Sendabar). Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, XXV-35 p. (Sammlung mittellateinischer Texte. 4.) 1 m. 20.

636. HILKA (Alfons), SÖDERHJELM (Wern.). Petrus Alfonsus, disciplina clericalis. I. Lateinischer Text. (Acta societatis scientiarum fennicae.) Helsingfors, Finnland. Gesellschaft der Wissenschaften, 1911. Gr. in-8°, VI-XXXVII et 79 p. 10 m.

637. HOFMEISTER (Adolf). Ottonis, episcopi Frisingensis, chronica sive historia de duabus civitatibus. Ed. II. Hannover, Hahn, 1912. Gr. in-8°, CXIV-577 p. (Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex monumentis Germaniae historicis separatim editi.) 11 m.

638. HOLL (Karl). Zur Geschichte der Lustspieltheorie. I. Entwicklungsgeschichte, in Einzelvertretern dargestellt bis Gottsched. Berlin, E. Felber, 1911. In-8°, VIII-147 p. (Literarhistorische Forschungen. 44. Heft.) 3 m. 20.

639. HOOPS (Johs.). Reallexikon der germanischen Altertumskunde. I. Bd. 2. Lfg. Strassburg, K. J. Trübner, 1912. Gr. in-8°, IV et 153-312 p., 28 fig., 6 pl. 5 m.

640. HORÁK (Václav). Rukopis Královorský. [Le manuscrit de Königinhof.] Prague, V. Kotrba, 1912. Gr. in-8°, 60 p. 0 k. 90.

641. HOROWITZ (S.). Die Psychologie bei den jüdischen Religions-

Philosophen des Mittelalters von Saadia bis Maimuni. 4. (Schluss-) Heft : Die Psychologie des Aristotelikers Abraham Ibn Daud. Breslau (Berlin, Poppelauer), 1912. In-8°, p. 211-286 (Extrait du *Jahresber. d. jüdisch-theolog. Seminars Fraenckel'scher Stiftg.*) 2 m.

642. HÖVER (Hugo). Roger Bacons Hylomorphismus als Grundlage seiner philosophischen Anschauungen. Mit unedierten Texten aus den *Communia naturalium*. Rogeri Bacon u. 6 erläutert. Tab. Limburg, Limburger Antiquariat u. Verlag, 1912. In-8°, VII-264 p. (Extrait du *Jahrbuch für Philos. u. spekulat. Theol.*) 6 m.

643. HUART (Cl.). Histoire des Arabes. T. I. Paris, P. Geuthner, 1912. In-8°, IV-387 p.

644. HUMANN (Geo.). Zur Geschichte der karolingischen Kunst. II. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1911. In-8°, v-42 p., 16 fig. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 149. Heft.) 3 m. 50.

645. HYSLOP (John and Robert). Langholm as it was : a history of Langholm and Eskdale from the earliest times. London (Sunderland), Hills and Co., 1912. In-8°, 922 p. 7 s. 6 d.

646. Inventare österreichischer städtlicher Archive. III. Inventar des Landesregierungs-Archivs in Salzburg. Bearb. v. den Beamten dieses Archivs im Auftrage des k. k. Ministeriums des Innern. Wien, Hof- u. Staatsdruckerei, 1912. Gr. in-8°, 88 p. 2 m.

647. JADART (Henri). Édifices datés et pierres de fondation à Reims, du XIII^e au XVIII^e siècle. Mémoire lu à la session du Congrès archéologique de Reims dans la séance du 24 juin 1911. Reims, impr. L. Monce, 1912. In-8°, v-123 p. (Extrait du tome CXXX des *Travaux de l'Académie de Reims.*)

648. JAHNCKE (Rud.). Guilelmus Neubrigensis, ein pragmat. Geschichtsschreiber des 12. Jahrh. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. Gr. in-8°, 160 p. (Jenaer historische Arbeiten. 1. Heft.) 4 m.

649. JANSSEN (Rosarius). Die Quodlibeta des hl. Thomas v. Aquin. Ein Beitrag zu ihrer Würdigg. u. e. Beurteilg. ihrer Ausgaben. Bonn, P. Hanstein, 1912. Gr. in-8°, III-111 p. 2 m.

650. JASMUND (J.), WATTENBACH (W.). Nithard's 4 Bücher Geschichten. Nach der neuen Ausg. der *Monumenta Germaniae* in den *Scriptores rerum germanicarum* neubearb. v. Ernst Müller. Auh. : Angelberts Gedicht üb. die Schlacht bei Fontenoy. Leipzig, Dyk, 1912. In-8°, IX-79 p. (Die Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit. 20. Bd.) 2 m.

651. JEANROY (A.). Un « Planh » de Serveri de Girone, 1276. Toulouse, E. Privat, 1912. In-8°, 7 p. (Extrait des *Annales du Midi*, t. XXIV, p. 49, 1912.)

652. JENKS (Edward). A Short history of English law, from the earliest times to the end of the year 1911. London, Methuen, 1912. In-8°, 432 p. 10 s. 6 d.

653. JOLY (Abbé Léon). Ordonnaz, la paroisse et le prieuré, étude historique. Belley, impr. L. Chaduc, 1911. In-8°, 66 p. et grav. (Extrait de la revue *Le Bugey*.)

653 bis. JOSEPH (D.). Geschichte der Baukunst vom Altertum bis zur Neuzeit. Ein Handbuch. Bd. I-II. Leipzig. Baumgärtner, 1912. Gr. in-8°, XLIV-983 p., ill. 20 m.

653 ter. JUNG (Wilh.), SPATZ (Willy), SOLGER (Frdr.). Die Kunstdenkmäler der Stadt Frankfurt a. O. Unter der Schriftleitg. v. Thdr. Goecke bearb. Berlin, Vossische Buchh., 1912. Gr. in-8°, VIII-LXXX et 272 p., 260 reproductions, 28 pl., 2 cartes coloriées. (Die Kunstdenkmäler der Prov. Brandenburg. Hrsg. vom brandenburg. Prov.-Verbande. VI. Bd., 2. Tl.) 20 m.

654. JÜRGENS (O.). Uebersicht üb. die ältere Geschichte Niedersachsens. Hannover, E. Geibel, 1912. In-8°, IV-77 p. (Veröffentlichungen zur niedersächsischen Geschichte. 9. Heft.) 1 m. 20.

655. KARWOWSKI (Stanislaw). Biskupi poznańcy z XII i początku XIII w. [Les évêques de Posen au XII^e s. et au début du XIII^e.] Posen, impr. du *Dziennik Poznański*, 1911. In-8°, 34 p. (Extrait du *Rocznik Tow. przyjaciół nauk w Poznaniu*, 37.)

656. KEMPF (Jul.). Altpassauer Architektur. Eine Sammlg. v. photograph. Aufnahmen u. massstäblich wiedergegebenen Zeichngn. nebst e. auf die Baugeschichte bezügl. Text. Unter Mitwirkg. Flintsch, Heuwieser, Schmöller et K. Müller hrsg. München, G. D. W. Callwey, 1912. Gr. in-8°, 68 pl., 32 p. de texte. 6 m.

657. KARLINGER (Hans). Bez.-Amt Hassfurt. Mit e. histor. Einleitg. v. Paul Glück. Mit zeichner. Aufnahmen v. Geo. Lösti. München, R. Oldenbourg, 1912. Gr. in-8°, IX-215 p., 136 fig., 10 pl., 1 carte. (Die Kunstdenkmäler des Königr. Bayern. 3. Bd. Reg.-Bez. Unterfranken u. Aschaffenburg. IV. Heft.) 8 m.

658. KEITH (Arth. Berriedale). A catalogue of the Sanskrit and Prākṛit mss. in the Indian Institute Library Oxford. New York, Oxford Univ., 1912. In-8°, 99 p. 2 d.

659. KELLER (Otto). Illustrierte Geschichte der Musik. Bremen, Schweers u. Haake, 1911. Gr. in-8°, X-1088 p., reproductions, pl., facs. 20 m.

660. KER (W. Paton). English literature; medieval. New York,

Holt, 1912. In-16, 256 p. (Home University lib. of modern knowledge.) 50 c.

661. KLIMESCH (J. Matthäus). Die Ortsnamen im südlichen u. süd-westlichen Böhmen. II. Prag, J. G. Calve, 1912. Gr. in-8°, 140 p. (Extrait des *Mitteilungen des Vereins für Gesch. d. Deutschen in Böhmen.*) 1 m. 80.

662. KLÜPFEL (Ludw.). Die äussere Politik Alfonsos III. v. Aragonien (1285-1291). Mit e. Anh. : Beiträge zur Geschichte der inneren Politik Alfonsos. Berlin(-Wilmsdorf), W. Rothschild, 1911-1912. Gr. in-8°, VIII-174 p. (Abhandlungen zur mittleren u. neueren Geschichte. 35. Heft.) 5 m.

663. KOLBE (Thdr.). Die Konjugation der Lindisfarner Evangelien. Ein Beitrag zur altengl. Grammatik. Bonn, P. Hanstein, 1912. Gr. in-8°, VIII-147 p. (Bonner Studien zur englischen Philologie. 5. Heft.) 5 m.

664. KÖTZSCHKE (Rud.). Quellen zur Geschichte der ostdeutschen Kolonisation im 12.-14. Jahrh. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. In-8°, VIII-142 p., 1 pl. (Quellensammlung zur deutschen Geschichte.) 2 m.

665. KRAUS (Vikt.), KASER (Kurt). Deutsche Geschichte im Ausgang des Mittelalters (1438-1519). Stuttgart, J. G. Cotta, 1912. Gr. in-8°, 2 vol., XIV, x et 401-527 p. (Bibliothek deutscher Geschichte. 175. Lfg.).

666. KREBS (Engelb.). Scholastische Texte. I. Thomas v. Aquin : Texte zum Gottesbeweis. Ausgewählt u. chronologisch geordnet. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. In-8°, 63 p. (Kleine Texte f. Vorlesungen u. Übungen, 91.) 1 m. 50.

667. KREPINSKY (M.). Quelques remarques relatives à l'histoire des Gesta romanorum. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, 35 p. (Extrait du *Moyen Age*, 2^e série, t. XV, septembre-octobre, novembre-décembre 1911.)

668. KRIEGER (Alb.). Regesten der Markgrafen v. Baden u. Hachberg 1050-1515. Hrsg. v. der bad. histor. Kommission. IV. Bd. Regesten der Markgrafen v. Baden von 1453-1475. 1. u. 2. Lfg. Innsbruck, Wagner, 1912. Gr. in-8°, 1-160 p. 10 m.

669. KRÜGER (G.), SCHIAN (M.). Kirchengeschichte. Leipzig, M. Heinsius, 1912. Gr. in-8°, 320 p. (Theologischer Jahresbericht, 30. Bd., enth. die Literatur u. Totenschau des J. 1910. I. Tl. Des ganzen Bds. 4. Abtlg. I. Hälfte.) 13 m.

670. KÜCK (Eduard), SOHNREY (Heinr.). Feste u. Spiele des deut-

schen Landvolks. Im Auftrag des deutschen Vereins f. ländl. Wohlfahrts- u. Heimatpflege hrsg. Berlin, Deutsche Landbuchh., 1911. In-8°, 312 p. 3 m.

671. KUHLMANN (B. C.). Der Gesetzesbegriff beim hl. Thomas v. Aquin im Lichte des Rechtsstudiums seiner Zeit. Bonn, P. Hanstein, 1912. Gr. in-8°, xi-185 p. 3 m. 60.

672. LAJOLO (Gregorio). Sotto il velo della canzone : Tre donne intorno al cor mi son venute, di Dante Alighieri. Città di Castello, S. Lapi, 1911. In-16, 61 p. 1 l. 50.

673. LAMAPET (Louis). Bourbon-l'Archambault, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Moulins, impr. bourbonnaise, 5, rue Berthelot, 1912. In-18 jésus, 108 p. 1 fr.

674. LANZONI (F.). S. Severo, vescovo di Ravenna, nella storia e nella legenda. Bologna, stab. poligrafico Emiliano, 1911. In-8°, 76 p. (Extrait de *Atti e memorie della r. deputazione di storia patria per la Romagna.*)

675. LAURAIN (Ernest). Un acte faux de Marmoutier. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, 8 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1911.)

676. LAUZUN (Philippe). Un château gascon. Le château de Sainte-Mère. Auch, impr. L. Cocharaux, 1912. In-8°, 15 p., avec 1 plan et 1 grav. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 4^e trimestre 1911.)

677. LAVALLEY (Gaston). Catalogue des ouvrages normands de la bibliothèque municipale de Caen. III : Ville de Caen et suppléments. Caen, L. Jouan, 1912. In-8°, 564 p.

678. LE BRUN (Eugène). Une étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais, son passage au Veudre en octobre et novembre 1429. Paris, H. Champion, 1912. Petit in-8°, 34 p., avec carte, grav. et plan.

679. LÉCUREUX (Lucien). L'église d'Avénières. Caen, H. Delesques, 1911. In-3°, 20 p. et grav. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1911.)

680. LEDERMANN (Rich.). Bayerisch-schwäbische Schlachtfelder. Dresden, A. Köhler, 1912. In-8°, 132 p., 6 cartes, fig. (Deutsche Schlachtfelder. Preignisse u. Wanderfahrten. 2. Bd.) 2 m. 50.

681. LEDR (Josef). Posázaví [La région du bassin de la Sazava]. Prague, Paul Körber, 1912. Gr. in-8°, p. 181-216. (Köbrövy monografie starohylich měst českých. 12.) 1 k. 20.

682. LE GUYADER (Frédéric). Catalogue de la bibliothèque de la

ville de Quimper. T. III et dernier : Sciences et arts. Théologie. Jurisprudence. Biographie. Bibliographie. Revues et journaux. Incunables. Quimper, E. Ménez, 1912. In-8°, à 2 col., 371 p.

683. LEHMANN (Hans). Zur Geschichte der Glasmalerei in der Schweiz. II. Tl. : Die monumentale Glasmalerei im 15. Jahrh. 2. Hälfte. Zürich, Beer, 1912. In-fol., p. 361-434, 19 fig. et 6 pl. (Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft (kantonale Gesellschaft f. Geschichte u. Altertumskunde) in Zürich. XXVI. Bd. 8. (Schluss-) Heft.) 4 m. 80.

684. LEIDINGER (Geo.). Miniaturen aus Handschriften der kgl. Hof- u. Staatsbibliothek in München. 1. Heft. Das sogenannte Evangelium Kaiser Ottos III. München, Riehn u. Tietze, 1912. In-fol., 52 pl., 23 p. de texte. 30 m.

685. LEIDINGER (Geo.). Verzeichnis der wichtigsten Miniaturen-Handschriften der kgl. Hof- u. Staatsbibliothek München. München, Riehn u. Tietze, 1912. Petit in-8°, 53 p. 0 m. 70.

686. LEPEZ (Athanasius). Descriptio codicum franciscanorum bibliothecae Riccardianae Florentinae. Pars II. Ad Claras Aquas, typ. collegii S. Bonaventurae, 1912. In-8°, 8 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

687. LESNE (Émile). Nicolas I^{er} et les libertés des monastères des Gaules. Paris, H. Champion, 1911. In-4°, 44 p. (Extrait du *Moyen Age*, 2^e série, t. XV, septembre-octobre, novembre-décembre 1911.)

688. LEVI (Eugenia). A history of the suppressed couvent of San Michele alla Doccia sotto Fiesole, Florence, founded in 1414, now the property of Henry White Cannon, followed by a brief account of the religious orders of Italy. Florence, tip. Giuntina, 1911. In-8°, VIII-336 p., fig. et pl.

689. LINDELÖF (U.). Grundzüge der Geschichte der englischen Sprache. Leipzig, B. G. Teubner, 1912. In-8°, v-441 p. 2 m.

690. LINDKVIST (Harald). Middle-English place-names of Scandinavian origin. Part 1. Uppsala, Akad. bokh, 1911. In-4°, LXIII-227 p. (Uppsala universitets Årsskrift, Filosofi, språkvetenskap och historiska vetenskaper. 3.)

691. LINNIG (Benjamin). La gravure en Belgique ou notices biographiques sur les graveurs anversois, bruxellois et autres, depuis les origines de la gravure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Anvers, Janssens frères, 1911. In-8°, VI-495 p., pl. et grav. hors texte. 4 fr. 50.

692. Liste sommaire des principaux fonds entrés à la bibliothèque de la ville et de l'Université de Gand, sous l'administration de M. Van der Haeghen, de 1869 à 1911. Gand, 1911. In-8°, 4 p.

693. Le livre rouge de l'évêché de Bayeux, manuscrit du xv^e siècle, publié pour la première fois, avec introduction et table, par E. Anquetil. T. II. Bayeux, impr. J. Tuebœuf, 1911. In-8°, ix-418 p.
694. LIZERAND (Georges). Clément V et Philippe le Bel. Paris, Hachette, 1911. In-16, 399 p. 3 fr. 50.
695. LONGUEMARE (P. DE). Note sur quelques collèges parisiens de fondation normande aux $xiii^e$, xiv^e et xv^e siècles. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 41 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)
696. LÜDICKE (Rhard.). Die Königs- u. Kaiserurkunden der königl. preussischen Staatsarchive u. des königl. Hausarchivs bis 1439. Nachträge u. Berichtiggn. zu dem chronolog. Gesamtverzeichnis. Leipzig, S. Hirzel, 1912. Gr. in-8°, 16 p. (Mitteilungen der k. preussischen Archivverwaltung, 20. Heft.) 0 m. 50.
697. LUEDTKE (Hélène). Les croyances religieuses au moyen âge en France, d'après les pièces du théâtre sérieux des xii^e , $xiii^e$ et xiv^e s. Lausanne, impr. réunies, 1911. In-8°, 167 p.
698. LUNDIN (Cl.), STRINDBERG (A.). Gamla Stockholm. Anteckningar ur tryckta och otryckta källor. Framletade, samlade och utgifna 3 ^{e} uppl. H. 1. Stockholm, Geber, 1912. In-8°, xii-64 p., 1 pl. 1 k.
699. MACHMAR. Die Tragheimer Kirche zu Königsberg i. Pr. Eine bau- u. kunstgeschichtl. Studie. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, 79 p., 32 fig. dans le texte, 31 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 153. Heft.) 9 m.
700. MACKINNON (Donald). A descriptive catalogue of Gaelic manuscripts in the Advocates Library Edinburgh, and elsewhere in Scotland. Edinburgh, W. Brown, 1912. In-8°, 360 p. 10 s. 6 d.
701. MAHLER (Margaret). A History of Chirk Castle and Chirkland, with a chapter on Offa's Dyke. London, Bell, 1912. In-4°, 244 p. 6 s.
702. MANCUSO-BONURA (Raffaella). L'educazione nella Divina Comedia. Palermo, tip. soc. ed. Universitaria, 1911. In-8°, 48 p.
703. MANGENOT (E.). Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicules 36-37 : Esprit-saint-Eucharistie. Paris, Letouzey et Ané, 1912. 2 fascicules gr. in-8° à 2 col., col. 705 à 1312, avec grav.
704. MARCHESI (Concetto). Un nuovo codice del De officiis di Cicerone (cod. di Troyes 552). Milano, U. Hoepli, 1911. In-4°. 26 p. (Memorie del r. istituto lombardo di scienze e lettere : classe di lettere e scienze morali e storiche, vol. XXII, fasc. 6.) 1 l. 40.

705. MARIOTTI (Candido). La s. casa di Loreto ed i Francescani. Quaracchi, tip. Collegio di S. Bonaventura, 1911. In-8°, x-172 p. et pl. 1 l. 75.

706. MARUCCI (Orazio). Handbuch der christlichen Archäologie. Deutsch bearb. v. Fridolin Segmüller. Einsiedeln, Benziger, 1912. In-8°, xx-441 p., 300 fig. 10 m.

707. MARX (J.). Handschriftenverzeichnis der Seminar-Bibliothek zu Trier. Trier, F. Lintz, 1912. Gr. in-8°, 136 p. (Trierisches Archiv. Veröffentlichungen der Gesellschaft f. trierische Geschichte u. Denkmalpflege IV. 13. Ergänzungsheft.) 8 m.

708. MASTERMAN (J.), HOWARD (Bertram). A history of the British constitution. New York, Macmillan, 1912. In-12, xiv-291 p. 80 c.

709. MASTRORILLI (Maurizio). Considerazioni critiche sul restauro degli antichi manoscritti. Napoli, tip. F. Giannini e figli, 1912. In-8°, 10 p.

710. MATHEW (Arnold). The Life and times of Rodrigo Borgia, Pope Alexander VI. London, K. Paul, 1912. In-8°, 414 p. 6 s.

711. MAZZONE (Errico). Cenni storici degli archivi e specialmente di quelli notarili. Seconda edizione. Napoli, tip. G. M. Priore, 1912. In-8°, 87 p. 3 l.

712. MEININGHAUS (Aug.). Die Lehnsgüter der Grafen v. Dortmund. Dortmund, F. W. Ruhfus, 1912. In-8°, 17 p. (Extrait des *Beiträge zur Gesch. Dortmunds u. d. Grafsch. Mark.*) 0 m. 40.

713. MEININGHAUS (Aug.). Wo lag die « Burg Dortmund »? Dortmund, F. W. Ruhfus, 1912. In-8°, 8 p., 1 plan colorié. (Extrait des *Beiträge zur Gesch. Dortmunds u. d. Grafsch. Mark.*) 0 m. 40.

714. Melozzo da Forlì, album con 93 riproduzioni. Roma, D. Anderson, 1911. In-fol., 18 p., 61 pl. (L'opera dei grandi artisti italiani, raccolta da Corrado Ricci, II.)

715. MEYER (Kuno). Ein mittellirisches Gedicht auf Brendan den Meerfahrer. Berlin, G. Reimer, 1912. Gr. in-8°, 436-443 p. (Extrait des *Sitzungsber. d. preuss. Akad. d. Wiss.*) 0 m. 50.

716. MEYER-LÜBKE (W.). Romanisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, 241-320 p. (Sammlung romanischer Elementar- u. Handbücher. III. Reihe. 4. Lfg.) 2 m.

717. MINGUELLA Y ARNEDO (Toribio). Historia de la diócesis de Sigüenza y de sus obispos. Vol. II. Madrid, tip. de la Revista de Arch., Bibl. y Museos, 1912. In-8°, 705 p. 10 p.

718. MINI (Giov.). Cronologia dei capitani di giustizia della provincia

tosco-romagnola dal 1403 al 1500, con sede principale in Castrocaro, estratta dagli Estrinseci dell' archivio di stato di Firenze : cenni storico-araldici. Roma, off. poligrafica italiana, 1911. In-8°, 47 p. (Extrait de la *Rivista del collegio araldico*.)

719. MISCHJ (Giov.). Preliminari alla storia del comune di Castiglione sino al 1384, con l'indicazione delle fonti per lo studio del periodo 1289-1303. Castiglionfiorentino, tip. A. Lovari, 1912. In-8°, 16 p.

720. Mitteilungen zur Geschichte des Heidelberger Schlosses. Hrsg. vom Heidelberger Schlossverein. VI. Bd. Heidelberg, K. Groos, 1912. Gr. in-8°, III-240 p., 100 fig., 10 pl. 8 m.

721. MONACI (Ern.). Di alcune laude pubblicate recentemente. Roma, tip. r. Accademia dei Lincei, 1911. In-8°, 14 p. (Extrait des *Rendiconti d. r. Accademia dei Lincei, scienze morali*.)

722. MONCEAUX (Paul). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe. T. IV : Le donatisme. Paris, E. Leroux, 1912. In-8°, 521 p. (Description de l'Afrique du Nord, entreprise par ordre de M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.)

723. MONDOLFO (Ugo Guido). Il populus a Siena nella vita della città e nel governo del comune fino alla riforma antimagnatizia del 1277. Genova, A. F. Formiggini, 1911. In-8°, 85 p.

724. Monumenta Germaniae historica, inde ab a. Christi D usque ad a. MD ed. Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevi. (Neue Quart-Ausg.) Epistolarum tomi VI partis II fasc. 1. Karolini aevi IV. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, 257-690 p. 19 m.

725. MORANDI (G. B.). Il castello di Novara dalle origini al 1500. Novara, tip. G. Cantone, 1912. In-8°, 84 p. et 11 pl.

726. Le Morte Arthur, a middle english metrical romance; ed. by S. B. Heminway. Boston, Houghton, Mifflin, 1912. In-12, IX-166 p. (Riverside literature ser.) 40 c.

727. MOUTON (Abbé Joseph). Notice historique sur Veurey, en Dauphiné. Grenoble, impr. G. Giurimand, 1912. In-8°, 404 p. et grav.

728. MÜLLER (Karl Otto). Die oberschwäbischen Reichsstädte, ihre Entstehung u. ältere Verfassg. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1912. Gr. in-8°, XX-447 p. (Darstellungen aus der württembergischen Geschichte. Hrsg. v. der württ. Kommission f. Landesgeschichte. 8. Bd.) 5 m.

729. MŽIK (Hans). Die Reise des Arabers Ibn Batūta durch Indien

u. China (14. Jahrh.). Berlin, Gutenberg, 1911. In-8°, 490 p., 2 cartes. (Bibliothek denkwürdiger Reisen. 5. Bd.) 6 m.

730. NISTOR (J.). Handel u. Wandel in der Moldau bis zum Ende des 16. Jahrh. Nach den Quellen dargestellt. Czernowitz, H. Padini, 1912. Gr. in-8°, xv-200 p. 4 m.

731. NOAILLES (Pierre). Les collections de Nouvelles de l'empereur Justinien; origine et formation sous Justinien. Paris, L. Larose et L. Tenin, 1912. In-8°, xx-269 p.

732. NOVAK (Giov.). Gli Italiani a Praga e in Boemia nel medio evo. Roma, tip. Unione ed., 1911. In-8°, 26 p. (Extrait de la *Rivista d'Italia*.)

733. OEHLER (M.). Geschichte des deutschen Ritterordens. 2. Bd. Die Errichtg. des Ordensstaats an der Ostsee. Elbing, E. Wernich, 1912. Gr. in-8°, VIII-201 p., 4 cartes, 1 pl. 3 m.

734. OLDEKOP (Hans). Die Anfänge der katholischen Kirche bei den Ostseefinnen. Eine Untersuchg. üb. die Formen der religiösen Expansion im Mittelalter. Reval, F. Kluge, 1912. In-8°, 76 p. 2 m.

735. O'LEARY (Lacy DE). The Life and times of St. Dominic. London, Society for promoting christian knowledge, 1912. In-8°, 156 p. 2 s. 6 d.

736. OLIVA (Gae.). L'arte della stampa in Sicilia nei secoli xv e xvi: ricerche storico-bibliografiche e note di archivio. Catania, tip. N. Giannotta, 1911. In-8°, 99 p.

737. OLSCHKI (Leo S.). Livres à figures de l'école allemande des xv^e et xvi^e siècles, soigneusement décrits et mis en vente. Florence, L. S. Olschki, 1912. In-8°, VIII-340 p., fig. et 3 pl.

738. OLSEN (Magnus). Runerne i St. Molaise's celle paa Holy Island, Arran, Skotland. Christiania, Dybwad, 1912. In-8°, 24 p. (Vidensk. selsk Skrifter. II, 1912, n° 11). 80 øre.

739. OMONT (Henri). Liste des recueils de fac-similés et reproductions de manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, 2^e édition. Mâcon, impr. Protat frères. Paris, 1912. In-16, 295 p. (Bibliothèque nationale. Département des manuscrits. Extrait du *Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits et peintures*, 1^{re} année, 1911, nos 1 et 2.)

740. ONFROY (Henri). Histoire des papeteries à la cuve d'Arches et d'Archettes, 1492-1911. 3^e édition, revue et complétée par la publication de documents inédits. Évreux, impr. P. Herissey, 1912. In-8°. 53 p. (Une partie de cette étude a été publiée dans les *Mémoires et Documents* du Musée social.)

741. ORIOLA (Auguste d'). Les consuls de Perpignan. Perpignan, impr. Barrière, 1912. In-8°, 172 p.

742. OTT (Andreas C.). Das altfranzösische Eustachiusleben (histoire d'Eustachius) der Pariser Handschrift Nat.-Bibl. fr. 1374 zum ersten Male m. Einleitung, den lateinischen Texten der « Acta sanctorum » u. der « Bibliotheca Casinensis », Anmerkungen u. Glossar hrsg. Erlangen, F. Junge, 1912. Gr. in-8°, xxxix-97 p. (Extrait des *Roman. Forschungen.*) 4 m.

743. PAGENSTECHER (Rud.). Unteritalische Grabdenkmäler. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, vii-442 p., 3 fig., 18 pl. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes. 44. Heft.) 12 m.

744. PANELLA (Ant.). Gli archivi fiorentini durante il dominio francese, 1808-1814. Firenze, tip. Giuntina, 1911. In-8°, 60 p. (Extrait de la *Rivista delle biblioteche.*)

745. PANTANELLI (Pietro). Notizie storiche appartenenti alla terra di Sermoneta, in distretto di Roma. Roma, tip. Forzani, 1911. 2 vol. in-8°, xii-639 et 366 p., avec pl.

746. PARISIUS (Karl). Das vormalige Amt Lauenau. Ein Beitrag zur Geschichte des Fürstent. Calenberg u. der Grafsch. Schaumburg. Hannover, E. Geibel, 1911. Gr. in-8°, viii-290 p., 2 pl., 4 m.

747. PATRONI (G.). L'archeologia italiana e le sue relazioni con le altre scienze nel momento attuale. Firenze, tip. M. Ricci, 1911. In-8°, 35 p. (Extrait de l'*Archivio per l'antropologia e l'etnologia.*)

748. PEDRICK (Gale). A manual of heraldry. Philadelphia, Lippincott, 1912. In-8°. 1 d. 75.

749. PEPPER (Hans). Die aschersleibische Linie der Askanier. Heinrich II, Otto I, Otto II (1233-1315). Ein Beitrag zur Geschichte des anhalt. Fürstenhauses. 1. Tl. : Heinrich II (1233-1266). Ballenstedt, E. Luppe, 1912. In-8°, 65 p., 2 pl., 1 carte. 1 m. 20.

750. PERRIER (C.). Verdun-sur-le-Doubs, essais historiques. Chalon-sur-Saône, E. Lemoine, 1911. Petit in-8°, 152 p. avec grav. 2 fr.

751. PETIT-DUTAILLIS (Charles). Studies and notes supplementary to Stubbs' constitutional history down to the Great Charter; tr. by W. E. Rhodes. New York, Longmans, 1912. In-8°, xiv-152 p. (Manchester Univ. publications; Historical ser.) 1 d. 40.

752. PETZET (Erich), GLAUNING (Otto). Deutsche Schrifttafeln des 9.-16. Jahrh. aus Handschriften der k. Hof- u. Staatsbibliothek in München. 2. Abtlg. Mittelhochdeutsche Schriftdenkmäler des xi.-xiv. Jahrh. München, C. Kuhn, 1911. In-fol., 34 p. de texte, 15 pl. 8 m.

753. PFANNMÜLLER (Ludw.). *Mittelhochdeutsche Novellen. I. Die Heidin* (IV. Redaktion). Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. In-8°, 52 p. (Kleine Texte f. Vorlesungen u. Übungen. 92.) 1 m. 20.

754. PHILIPP (Hans). *Die historisch-geographische Quellen in den Etymologiae des Isidorus v. Sevilla. 1. Tl. Quellenuntersuchg.* Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, VII-90 p. (Quellen u. Forschungen zur alten Geschichte u. Geographie. 25. Heft.) 3 m.

755. PICHON (Alfred). *Fra Angelico*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, s. d. In-8°, 208 p., 24 pl. (Les maîtres de l'art, collection publiée sous le haut patronage du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.) 3 fr. 50.

756. PIERI (Silvio). *Il comitato Lucardo d'un diploma apocrifo di Carlo Magno*. Roma, tip. r. Accademia dei Lincei, 1912. In-8°, 14 p. et pl. (Extrait de *Rendiconti d. r. Accademia d. Lincei : scienze morali.*)

757. PIRRI (Pietro). *La Chiesa collegiata di S. Maria in Visso : i monumenti, la storia, l'archivio*. Rocca S. Casciano, tip. L. Cappelli, 1912. In-8°, 94 p. et pl.

758. PLANCHENAULT (A.). *Le souterrain de Châteauneuf-sur-Sarthe*. Angers, impr. G. Grassin, 1912. In-8°, 8 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, année 1911.)

759. PLANISCIG (Leo). *Studi su la scultura veneziana del trecento*. Roma, tip. Unione ed., 1911. In-4°, 20 p. et fig. (Extrait de *L'arte.*)

760. PLANITZ (Hans). *Die Vermögensvollstreckung im deutschen mittelalterlichen Recht. 1. Bd. Die Pfändung*. Leipzig, W. Engelmann, 1912. Gr. in-8°, XXVI-766 p. 18 m.

761. PLATON (Georges). *Les banquiers dans la législation de Justinien. Première partie*. Paris, L. Larose et L. Tenin, 1912. In-8°, IX-195 p. (Extrait de la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 1909 et 1911.) 5 fr.

762. PLUMMER (Alfred). *The Churches in Britain before A. D. 1000. Vol. 2*. London, R. Scott, 1912. In-8°, 272 p. 5 s.

763. PORÉE (Charles). *Cloches et fondeurs de cloches, enquête campanaire dans l'Yonne*. Paris, Impr. nationale, 1911. In-8°, 76 p., avec fig. et autographes. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1911.)

764. PÖSCHL (Arnold). *Bischofsgut u. Mensa episcopalis. Ein Beitrag zur Geschichte des kirchl. Vermögensrechtes. III. Tl. Die Entstehg. des Mediatisstums u. die grossen Säkularisationen im 10. Jahrh. Subventioniert aus der Savigny-Stiftg. v. der philos. histor. Klasse der*

kaisertl. Akademie der Wissenschaften in Wien. I. Hälfte. Bonn, P. Hanstein, 1912. Gr. in-8°, XVIII-207 p. 8 m.

765. POTTET (Eugène). Histoire de Saint-Lazare (1122-1912). 1^{re} édition. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1912. In-16, XI-340 p., 6 grav.

766. PRENTOUT. Louis XI et les foires de Caen. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, 20 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1911.)

767. PROU (Maurice), VIDIER (Alexandre). Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. T. II, 1^{er} fasc. Paris, A. Picard et fils, 1912. In-8°, p. 1 à 128. (Documents publiés par la Société historique et archéologique du Gâtinais. VI.)

768. PUCCIANI (Gius.). Saggi danteschi. Città di Castello, S. Lapi, 1911. In-16, 213 p. 2 l. 20.

769. RAIT (R. S.). Life in the mediæval university. Cambridge. Univ. Press, 1912. In-16, 172 p. (Cambridge manuals of science and literature.) 1 s.

770. REEVE (Henry Fenwick). The Gambia, its history ancient, mediæval and modern. London, Smith, Elder, 1912. In-8°, 304 p. 10 s. 6 d.

771. Regesto del capitolo di Lucca, a cura dei can. P. Guidi e O. Parenti. Vol. II (Istituto storico italiano e Istituto storico prussiano). Roma, E. Loescher, 1912. In-8°, VII-350 p. (Regesta chartarum Italiae, n° 9.) 12 l.

772. Regestum Senense. Regesten der Urkunden von Siena, bearbeitet von Fedor Schneider. Band I : bis zum Frieden von Poggibonsi, 13-30 junii 1235 (Kgl. preussisches historisches Institut e Istituto storico italiano). Roma, E. Loescher, W. Regenber, 1911. In-8°, xciv-458 p. (Regesta chartarum Italiae, n° 8.) 18 l. 50.

773. RÉGNIER (Louis). Notes sur l'abbaye de la Lucerne au diocèse d'Avranches et sur l'architecture de l'Ordre de Prémontré. Paris, A. Picard, 1911. In-8°, 34 p., avec grav. (Extrait de l'*Annuaire de l'Association normande*, année 1911.)

774. Regolamento per gli archivi di stato, approvato con r. d. 2 ottobre 1911, n° 1164. Napoli, E. Pietrocola, succ. P. A. Molina, 1911. In-16, 80 p. (Biblioteca legale, n° 1235.) 75 c.

775. Regolamento per gli archivi di stato (Ministero dell' interno). Roma, tip. delle Mantellate, 1911. In-8°, 116 p.

776. Répertoire sommaire des documents antérieurs à 1800 conser-

vés dans les archives communales. Département de l'Aube. Paris, E. Leroux, 1912. In-8°, xxxii-338 p. (Collection de répertoires sommaires des documents antérieurs à 1800 conservés dans les archives communales, publiés par les soins du ministère de l'Instruction publique.)

777. RICCI (Corrado). La galleria degli Uffizi. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1911. In-4°, 51 p., 44 pl. (Le gallerie fiorentine. I.) 35 l.

778. RICCI (Corrado). La galleria Pitti e la galleria dell' Accademia. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1911. In-4°, 45 p., 37 pl. (Le gallerie fiorentine, II.) 35 l.

779. RICCIARDO da Cortona Il giardinetto di devozione; prosa toscana del XIV secolo, ora per la prima volta pubblicata da G. L. Passerini. Firenze, G. C. Sansoni, 1912. In-16, viii-126 p. 1 l. 50.

780. RICHER (Edmond). Histoire de la Pucelle d'Orléans. Texte collationné et publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français, cote 10448; par Philippe-Hector Dunand. T. I. Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1911. In-8°, 506 p. et portrait. (La première histoire en date de Jeanne d'Arc, 1625-1630.) 12 fr.

781. RINIERI (Ilario). La s. casa di Loreto : confutazione del libro : Notre-Dame de Lorette, étude historique sur l'authenticité de la Santa Casa, par le chanoine Ulysse Chevalier. Vol. III. Torino, tip. P. Marietti, 1911. In-8°, XLVII-536 p.

782. RIZZACASA D'ORSOGNA (Giov.). La luna nella Divina Commedia : tre nuovi studi di astronomia dantesca. Palermo, tip. Virzi, 1912. In-8°, 40 p. 2 l. 50.

783. ROBERT (Gaston). La seigneurie de Sacy au moyen âge. Reims, impr. coopérative, 24, rue Pluche, 1912. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Revue de Champagne*, janvier-février 1912.)

784. ROMUSSI (Car.). Milano ne' suoi monumenti. Terza edizione, rinnovata e completata. Vol. I. Dalle origini all' anno 1000. Milano, soc. ed. Sonzogno, 1912. In-8°, 423 p., fig. et 52 pl. 10 l.

785. ROOSVAL (Johnny). Die Kirchen Gotlands. Ein Beitrag zur mittelalterl. Kunstgeschichte Schwedens. Leipzig, E. A. Seemann, 1911. Gr. in-8°, iv-231 p., 142 pl. 20 m.

786. RÜHFEL (J.). Scheppach u. der Scheppacherhof. Ein Beitrag zur Geschichte des Klosters Oberschönenfeld. Augsburg, Literar. Institut, 1912. In-8°, 95 p. 1 m. 20.

787. RUMP (Ernst). Lexikon der bildenden Künstler Hamburgs. Altonas u. der näheren Umgebung. Hamburg, O. Bröcker, 1912. Gr. in-8°, vii-179 p., pl. 18 m.

788. SABBADINI (Remigio). Niccolò da Cusa e i conciliari di Basilea alla scoperta dei codici. Roma, tip. r. Accademia dei Lincei, 1911. In-8°, 40 p. (Extrait des *Rendiconti d. r. Accademia d. Lincei : scienze morali.*)

789. SABBADINI (Remigio). Quintiliano, il Commentum Terenti e Cicerone in Francia nel secolo XIV. Torino, casa ed. E. Loescher, 1911. In-8°, 10 p. (Extrait de la *Rivista di filologia e d'istruzione classica.*)

790. SALTER (Emma Gurney). Nature in Italian art; a study of landscape backgrounds from Giotto to Tintoretto. New York, Macmillan, 1912. In-8°, XII-300 p. et illustr. 2 d. 75.

791. SALVIOLI (Gius.). L'istruzione in Italia prima del Mille. Firenze, G. C. Sansoni (Carnesecchi), 1912. In-16, VII-192 p. 2 l.

792. SAMARAN (Charles). Une lettre inédite de Louis XI. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur. Paris, 1911. In-8°, 10 p. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1911.)

793. SAMBON (A.). Monetazione di Ruggiero II, re di Sicilia (1130-1154). Milano, L. F. Cogliati, 1911. In-8°, 39 p. et fig. (Extrait de la *Rivista italiana di numismatica.*)

794. SANUDO (Marin). Le vite dei dogi, a cura di Giovanni Monticcolo. Vol. I (fine). Città di Castello, casa ed. S. Lapi, 1911. In-4°, p. 433-576. (Rerum italicarum scriptores, fasc. 97, tomo XXII, p. IV, fasc. 5.) 10 l.

795. SCANDONE (Fr.). L'alta valle del Calore. I : Montella antica e medioevale (sino alla fondazione del regno di Sicilia) e le sue costituzioni municipali. Napoli, Detken e Rocholl, 1911. In-8°, 211 p. et fig. 5 l.

796. SCHAPPER (Gerh.). Die Hofordnung v. 1470 u. die Verwaltung am Berliner Hofe zur Zeit Kurfürst Albrechts, im histor. Zusammenhange behandelt. München, Duncker u. Humblot. Leipzig, 1912. Gr. in-8°, XVI-335 p. (Veröffentlichungen des Vereins f. Geschichte der Mark Brandenburg.) 10 m.

797. SCHLENZ (Joh. Ev.). Geschichte des Bist. u. der Diözese Leitmeritz. Hrsg. vom Verbands der deutschen Geistlichkeit Böhmens. I. Tl. : Geschichte der Gründg. des Bist. Leitmeritz. Grösstenteils nach handschriftl. Quellen bearb. Warnsdorf, A. Opitz, 1912. Gr. in-8°, XXX-397 p., 1 portrait. 5 m.

798. SCHLUTTER (Otto B.). Das Epinaler u. Erfurter Glossar. Neu hrsg. nach den Handschriften u. erklärt. I. Tl. : Faksimile u. Trans-

literation des Epinaler Glossars. Hamburg, H. Grand, 1912. In-fol., VIII-28 p., 29 pl. (Bibliothek der angelsächsischen Prosa, VIII. Bd.) 8 m.

799. SCHMELZER (Heinr.). Petrarca's Verhältnis zur vorausgehenden christlichen Philosophie des Abendlandes. Bonn, P. Hanstein, 1912. Gr. in-8°, III-73 p. (Renaissance u. Philosophie, Beiträge zur Geschichte der Philosophie, 6. Heft.) 1 m. 50.

800. SCHMID (W. M.). Das Grab der Königin Gisela v. Ungarn, Gemahlin Stephans I. des Heiligen. München, J. J. Lentner, 1912. In-fol., 35 p., 16 fig. 4 m.

801. SCHMIDT (Jul.). Kirchen am Rhein. Eine karoling. Königspfalz. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Oberrheins von der Steinzeit bis zur Gegenwart. Bühl, Konkordia, 1912. Gr. in-8°, VII-364 p., fig. et 2 plans. 5 m.

802. SCHNEIDERHAN (Joh.). Roswitha v. Gandersheim, die erste deutsche Dichterin. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1912. In-8°, VII-208 p. 3 m. 30.

803. SCHROEDER (Leop.). Die Wurzeln der Sage vom hl. Gral. Wien, A. Hölder, 1912. Gr. in-8°, 98 p. (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-histor. Klasse. 166. Bd. II. Abhandlung.) 4 m. 96.

804. SCHREIBER (W. L.). Holzschnitte aus dem ersten u. zweiten Drittel des 15. Jahrh. in der kgl. graphischen Sammlg. zu München. Mit erläut. Text. I. Bd. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. In-fol., 42 p. de texte, 67 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrh.) 100 m.

805. SCHUBERT (Hans). Staat u. Kirche in den arianischen Königreichen u. im Reiche Chlodwigs. Mit Exkursen üb. das älteste Eigenkirchenwesen. München, R. Oldenbourg, 1912. In-8°, XIV-199 p. (Historische Bibliothek, hrsg. v. der Red. der histor. Zeitschrift, 26. Bd.) 6 m.

806. SCHULLERUS (Adf.), HOFSTÄDTER (Frdr.). Siebenbürgisch-sächsisches Wörterbuch. Mit Benützg. der Sammlg. Joh. Wolffs hrsg. vom Ausschuss des Vereins f. siebenbürg. Landeskunde. II. Bd. : 2. Lfg. Strassburg, K. J. Trübner, 1912. Gr. in-8°, 161-320 p. 4 m.

807. SCHULTZE (Siegmar). Die Burg Wettin u. die Wettiner. Auf Veranlassg. des Präsidenten des thüringisch-sächsischen Geschichtsvereins verf. Halle, L. Nebert, 1912. Gr. in-8°, III-64 p. 1 m. 50.

808. SCHWAETZKE (Vikt.). Die schlesischen Burgen u. Schlösser (Iser-Riesen-Waldenburgergebirge u. Vorberge). Ein Beitrag zur Burgenkunde. Schweidnitz, L. Heege, 1912. In-8°, XI-180 p., 12 pl. 3 m.

809. SCOLARI (Ant.). Il serventese ai Lombardi di Peire de la Cavarana. Torino, E. Loescher, 1912. In-8°, 12 p. (Extrait du *Giornale storico della letteratura italiana*.)

810. SELLA (Pietro). Costituzioni Egidiane dell' anno MCCC LVII. Roma, Loescher, 1912. Gr. in-8°, xix-269 p. (Corpus statutorum italicorum, 1.) 10 fr.

811. SERAFINI (Alb.). Ricerche sulla miniatura Umbra, secoli xiv-xvi. Roma, tip. Unione ed., 1912. In-4°, 26 p. et fig. (Extrait de *L'arte*.)

812. SERBAT (L.). Larchant, Château-Landon, Ferrières-en-Gâtinais, notes archéologiques. Caen, H. Delesques, 1911. In-8°, 22 p. avec grav. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1910.)

813. SERRANO Y SANZ (M.). Noticias y documentos históricos del condado de Ribagorza, hasta la muerte de Sancho García III, año 1035. Madrid, Centro de Estudios históricos, 1912. In-8°, 508 p. 8 ptas.

814. SMITH (Logan Pearsall). The English language. New York, Holt, 1912. In-16, v-256 p. (Home university lib. of modern knowledge.) 0 d. 50 c.

815. SMITH (Vincent Arth.). A history of fine art in India and Ceylon, from the earliest times to the present day. New York, Oxford Univ., 1911. In-4°, xix-516 p., 386 illust. 19 d. 25.

816. SNELL (F. J.). The age of Alfred. New York, Macmillan, 1912. In-16, vii-257 p. (English literature handbooks.) 1 d.

817. SOLMI (Arrigo). Un falso documento relativo al Consolato del mare. Cagliari, tip. ditta G. Dessi, 1912. In-8°, 15 p. (Extrait de *l'Archivio storico sardo*.)

818. SOMMER (H. Oskar). The vulgate version of the Arthurian romances; ed. from manuscripts in the British Museum. v. 5, Le livre du Lac. pt. 3. Wash., D. C., Carnegie Inst., 1912. In-4°, 474 p. (Carnegie Inst. pubs.) 5 d.

819. SORIGA (Renato). I libri xilografici nel museo civico di Pavia. Pavia, tip. Fusi, 1911. In-8°, 11 p. (Extrait de *Bollettino della Società pavese di storia patria*.)

820. STANLEY (Arth. Penrhyn). Historical memorials of Canterbury; the landing of Augustine, the murder of Becket, Edward the Black Prince, Becket's shrine; 11th ed. New York, Scribner, 1912. In-12, 294 p. avec illustr. 0 d. 50 c.

821. STEIN (Henri). Le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle de Paris. Notice historique et archéologique. Paris, D.-A. Longuet, 1912. In-18 Jésus, 256 p., avec grav. et 1 plan. 5 fr.

822. STRACK (Herm. L.). Talmud babylonicum codicis hebraici Monacensis. — Der babylonische Talmud, nach der einzigen vollständ. Handschrift München Codex hebraicus. 1. Hälfte. Leiden, A. W. Sijthoff, 1912. In-fol., III-586 p., 95 facs. photographiques. 350 m.

823. Tabulae codicum manu scriptorum praeter graecos et orientales in bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum. Vol. XI. Series nova. Cod. 1-1600. Indices. Vindobonae, A. Hölder, 1912. Gr. in-8°, III-78 p. 3 m. 80.

824. TARGIONI-TOZZETTI (Giov.). Lectura Dantis : il canto XXII dell'Inferno. Firenze, G. C. Sansoni, 1912. In-8°, 50 p. 1 l.

825. TAYLOR (G. R. Stirling). The story of Canterbury. London, Dent, 1912. In-12, x-390 p. et illustr. (Mediaeval towns.) 4 s. 6 d.

826. TECHEN (Friedrich). Das älteste Wismarsche Stadtbuch, von etwa 1250-1272. Im Auftrage der Seestadt Wismar hrsg., als Festschrift f. die Jahresversammlg. des hans. Geschichtsvereins u. des Vereins f. niederdeutsche Sprachforschg. Pfingsten 1912. Wismar, Hinstorff. Gr. in-8°, xx-169 p. 4 m. 50.

827. THIETMAR VON MERSEBURG (Des) Chronik. Mit Berichtign. u. e. vergleich. Tabelle der neuen Einteilg. versehen v. W. Wattenbach. Neue Auflage von M. Laurent und J. Streditzki. Leipzig, Dyk, 1912. In-8°, xx-380 p. (Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit, 39. Bd.) 6 m. 50.

828. THIMME (Herm.). Urkunden u. Regesten zur Geschichte der Rheinlande aus dem vatikanischen Archiv. Gesammelt u. bearb. v. Heinr. Volbert Sauerland. 6. Bd. (1378-1399). Bonn, P. Hanstein, 1912. Gr. in-8°, 18-iv-665 p. (Publikationen der Gesellschaft f. rheinische Geschichtskunde, XXIII.) 18 m.

829. TIXERONT (J.). Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne. III : La fin de l'âge patristique, 430-800. Paris, J. Gabalda, 1912. In-18 jésus, 591 p. (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique.)

830. TOESCA (Pietro). La pittura e la miniatura nella Lombardia, dai più antichi monumenti alla metà del quattrocento. Milano, U. Hoepli, 1912. In-4°, xi-594 p., 35 pl. et fig. 60 l.

831. TOMMASINI (Oreste). La vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli nella loro relazione col machiavellismo, storia ed esame critico. Vol. II, parti I-II. Roma, W. Regenberg, 1911. 2 vol. in-8°, xxvi-1473 p. et facs. 30 l.

832. TRABER (Johs.). Das Schützenwesen in Donauwörth vom 14. Jahrh. bis zur Gegenwart. Zur Jubiläums-Feier der königl. privi-

ligierten Feuerschützengesellschaft Donauwörth. Donauwörth, L. Auer, 1912. Gr. in-8°, VIII-67 p., 1 pl. 1 m. 50.

833. TRAUBE (Ludw.). Palaeographische Forschungen. V. Tl. Autographa des Joannes Scottus. Aus dem Nachlass hrsg. v. Edward Kennard Rand. München, G. Franz, 1912. Gr. in-8°, 12 p., 12 pl. (Abhandlungen der königl. bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische u. histor. Klasse. XXVI. Bd. 1. Abhandlung.) 4 m.

834. UZUREAU (F.). Andegaviana. Paris, A. Picard et fils, 1912. In-8°, 576 p., avec carte. (L'Anjou historique, 12^e série.)

835. VALLÉE (Léon). Bibliothèque nationale. Notice des documents exposés à la section des cartes. Paris, H. Champion, 1912. In-8°, à 2 col., 56 p. (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, nos 1-3, janvier-mars 1912.)

836. VASARI (Gior.). Vita di Niccolò e Giovanni Pisani, scultori e architetti, con introduzione, note e bibliografia di J. B. Supino. Firenze, R. Bemporad e figlio, 1911. In-16, 60 p., 10 pl. (Le vite dei più eccellenti pittori, scultori e architetti, III, 3.) 1 l.

837. VERRIEST (Léo). Les luttes sociales et le contrat d'apprentissage à Tournai jusqu'en 1424. Bruxelles, Hayez, 1912. In-8°, 141 p. et pl. (Extrait des *Mémoires publiés par la classe des lettres et des sciences morales et politiques et par la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, collection in-8°, t. IX, 1911.) 2 fr. 50.

838. VIARD (Jules). L'échevinage parisien et la royauté sous Philippe VI de Valois. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, 18 p. (Extrait du *Bulletin de la bibliothèque et des travaux historiques de la ville de Paris*, fascicule VI.)

839. VILLAME (Georges). Essai de bibliographie nivelloise. Nivelles, impr. de la Société archéologique, 1911. In-8°, XI-440 p. (Extrait des *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, t. X.)

840. VILLARI (Pasq.). Niccolò Machiavelli e i suoi tempi, illustrati con nuovi documenti. Terza edizione, riveduta e corretta dall'autore. Vol. I. Milano, U. Hoepli, 1912. In-16, XXVII-647 p. (Biblioteca scientifico-letteraria.) 5 l.

841. Vitae sanctorum Danorum udgive ved M. Cl. Gertz af Selskabet for Udgivelse af kilder til dansk Historie. København, Gad, 1912. In-8°, 564 p. 7 kr.

842. VITALE (Vito). Trani dagli Angioini a gli Spagnuoli : contributo

alla storia civile e commerciale di Puglia nei secoli xv e xvi. Trani, ditta Vecchi, 1912. In-8°, viii-947 p. (Commissione provinciale di archeologia e storia patria : documenti e monografie, vol. XI.) 5 l.

843. VOLLERT (Konr.). Zur Geschichte der lateinischen Facetien-sammlungen des xv. u. xvi. Jahrh. Berlin, Mayer u. Müller. Gr. in-8°, iii-141 p. (Palaestra. Untersuchungen u. Texte aus der deutschen u. engl. Philologie. 113.) 3 m. 60.

844. VONDRÁK (W.). Altkirchenslavische Grammatik. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, xviii-656 p. 15 m.

845. VOSS. Die Thüringer Holzschnitzkunst des Mittelalters insbesondere die Werke der Saalfelder Bildschnitzschule. Saalfeld i. Thür., Hopf (Magdeburg, 1911). Gr. in-8°, 68 p. et fig. (Heimatbilder der Vergangenheit aus Saalfeld u. Umgegend. 1. Heft.) 1 m. 50.

846. WATTENBACH (W.). Notker der Stammler, Mönch v. Sankt Gallen, üb. die Taten Karls des Grossen. Nach der Ausg. der *Monumenta Germaniae*. Leipzig, Dyk, 1912. In-8°, xvi-116 p. (Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit. 2. Gesamtausg. Fortgesetzt v. O. Holder-Egger. 26. Bd.) 3 m. 50.

847. WEINHOLD (Karl). Kleine mittelhochdeutsche Grammatik. Wien, W. Braumüller, 1912. In-8°, vii-123 p. 3 m.

848. WERMINGHOFF (Alb.). Der Deutsche Orden u. die Stände in Preussen bis zum 2. Thorner Frieden im J. 1466. München, Duncker u. Humblot, 1912. Gr. in-8°, 85 p. (Pfingstblätter des hansischen Geschichtsvereins. VIII. Blatt.) 1 m.

849. WERNER (Jak.). Lateinische Sprichwörter u. Sinnsprüche des Mittelalters, aus Handschriften gesammelt. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, viii-112 p. (Sammlung mittellateinischer Texte, 3.) 2 m. 20.

850. WERNHER DER GARTENAERE. Meier Helmbrecht, hrsg. v. Frdr. Panzer. Halle, M. Niemeyer, 1911. In-8°, xviii-76 p. (Altdeutsche Textbibliothek. Nr. 11.) 1 m.

851. WESTENHOLZ (Elisab.). Kardinal Rainer von Viterbo. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, viii-207 p. (Heidelberger Abhandlungen zur mittleren u. neueren Geschichte, 34. Heft.) 5 m. 40.

852. WILKEN (Ernst). Die prosaische Edda, im Auszuge nebst Volunga-saga u. Nornagests-pátttr. I. Tl. : Text. Paderborn, F. Schöningh, 1912. In-8°, xv-264 p. et un glossaire. (Bibliothek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler, XI. Bd.) 4 m.

853. WITTE (Hans). Kulturbilder aus Alt-Mecklenburg. 2. Tl. in 4 Bde. Leipzig, O. Wigand, 1912. Gr. in-8°, xvi-250 et 268 p. 4 m. 80.

854. WÖRRINGER (Wilh.). Die altdeutsche Buchillustration. München, R. Piper, 1912. Gr. in-8°, 152 p., 105 fig. (Klassische Illustratoren, IX.) 7 m.

855. ZABUGHIN (Vladimiro). Giulio Pomponio Leto : saggio critico. Vol. II, libro II. Grottaferrata, tip. Italo-orientale S. Nilo, 1912. In-8°, p. 241-422.

856. ZELLER (Adf.). Die Kunstdenkmäler der Prov. Hannover. Hrsg. v. der Prov.-Kommission zur Erforschg. u. Erhaltg. der Denkmäler in der Prov. Hannover. 11. Heft. II. Reg.-Bez. Hildesheim. 4. Stadt Hildesheim. Kirchliche Bauten. Hannover, Th. Schulze, 1911. Gr. in-8°, xx-299 p., 154 fig., 47 pl., dont plusieurs en couleurs. 6 m.

857. ZUCCHINI (Guido). Il palazzo del podestà di Bologna : nuovi documenti e note. Bologna, L. Beltrami, 1912. In-8°, 119 p., 10 pl. (Bologna bella : disegni, studi, restauri a cura del comitato per Bologna storico-artistica, n° 3.)

CHRONIQUE ET MÉLANGES

Les examens de fin d'année de l'École des chartes ont eu lieu du 3 au 10 juillet 1912. Ils ont porté sur les textes et les questions qui suivent :

PREMIÈRE ANNÉE.

Épreuve écrite.

1° Texte latin à transcrire d'après le n° 731 de l'ancien fonds de fac-similés de l'École.

2° Texte provençal à transcrire d'après le n° 422 des héliogravures.

3° Texte latin à traduire : A. Bruel, *Recueil des chartes de Cluny*, t. VI, p. 330, n° 4830.

4° Texte provençal à traduire tiré du *Livre des privilèges de Manosque*. — Les élèves ont eu en outre à répondre à la question suivante : Que devient *d* latin entre deux voyelles dans les diverses variétés du roman de France ?

5° Bibliographie : I. Montrer brièvement en quoi les plus anciens incunables ressemblent aux livres manuscrits du x^e siècle et en quoi ils en diffèrent. — II. Exercices pratiques de rédaction de fiches.

Épreuve orale.

1° Paléographie latine : Lecture de quelques lignes du manuscrit latin 4763 de la Bibliothèque nationale.

2° Paléographie française : Lecture de quelques lignes d'une charte française de 1407.

3° Traduction latine : *Layettes du Trésor des chartes*, t. V, p. 114, nos 343-344.

4° Histoire de France : Questions diverses de chronologie historique.

5° Philologie romane : Explication de quelques vers de la *Chanson de Roland*.

DEUXIÈME ANNÉE.

Épreuve écrite.

1° Texte latin à transcrire d'après le n° 162 des héliogravures.

2° Texte latin à traduire : A. Guesnon, *Cartulaire de l'évêché d'Arras*, p. 99, n° 33.

3° Texte latin à analyser : A. de Loisne, *Cartulaire du chapitre d'Arras*, p. 73, n° 109.

4° Diplomatique : Exposer les raisons pour lesquelles le diplôme attribué à Dagobert, imprimé dans G. H. Pertz, *Diplomatum imperii tomus I*, p. 142, n° 25, n'a pu être expédié par la chancellerie du roi sous le nom duquel il se présente. Indiquer : 1° les formules qu'on rencontrerait dans un diplôme authentique; 2° la date approximative de la fabrication du faux.

5° Institutions : I. Quels sont, au XIII^e siècle, les noms et les attributions des agents inférieurs de l'administration royale? — II. Quel a été, au XVII^e et au XVIII^e siècle, le rôle des subdélégués?

Épreuve orale.

1° Paléographie : Lecture de quelques lignes du manuscrit latin 4930 de la Bibliothèque nationale.

2° Diplomatique : Indiquer la forme des privilèges apostoliques au IX^e siècle et les principales modifications qui y furent apportées au cours des X^e et XI^e siècles.

3° Institutions : I. Quels sont les noms des grands corps de l'État qui procèdent de la *Curia regis* du XIII^e siècle? — II. Quelles étaient, sous Louis XIV, les attributions du Conseil des dépêches, et quelle fonction y remplissaient les secrétaires d'État?

4° Service des archives : I. Faire connaître les travaux de classement et d'inventaire exécutés au Trésor des chartes aux deux époques suivantes : 1° sous le règne de Charles V; 2° sous le règne de Louis XIII. — II. Dire comment doivent être classés, dans les archives départementales, les documents versés par le greffe du Conseil de préfecture.

5° Sources de l'histoire de France : I. Règles de critique à observer dans l'emploi des obituaires pour la détermination d'une date de mort. Citer, si on le peut, un exemple de l'application de ces règles. — II. Quand et comment a été composé le texte connu sous le nom de *Gesta Ludovici septimi*? Quelle en est la valeur?

TROISIÈME ANNÉE.

Épreuve écrite.

1° Paléographie : Texte latin à transcrire d'après le n° 349 des héliogravures.

2° Droit : I. Que savez-vous des *Olim*? — II. Qu'entend-on par la

personnalité des lois à l'époque barbare et quelles sont à cette époque les lois ayant ce caractère de personnalité?

3^o Archéologie : I. Indiquer les origines et les différentes formes des mâchicoulis depuis la fin du XII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle. — II. Quels sont les caractères des maisons de bois du XV^e et du XVI^e siècle.

4^o Sources : I. Biographies très sommaires et œuvres historiques de : 1^o Geoffroy le Baker de Swynebroke ; 2^o Jean Jouvenel des Ursins. Pour quelle partie de notre histoire ces œuvres sont-elles à consulter et quelle en est l'autorité? — II. Quelle est l'autorité des écrits de Commynes?

Épreuve orale.

1^o Paléographie : Lecture de quelques lignes du manuscrit latin 4930 de la Bibliothèque nationale.

2^o Droit : I. Que savez-vous des colliberts? — II. Quelles sont les dispositions les plus importantes de la Constitution civile du clergé?

3^o Archéologie : I. Quelles étaient, à l'époque romane, les principales formes de l'autel et ses accessoires essentiels? — II. Quels sont les caractères des vitraux du XV^e siècle?

A la suite de ces examens ont été admis à passer en deuxième année (ordre de mérite) :

- MM. 1. DELEMER.
- 2. LÉONARD.
- 3. PERRENET.
- 4. ROCHE.
- 5. GRIMAUT.
- 6. ABRIBAT.
- 7. ROSEROT.
- 8. DE BEAUSSE.
- 9. DUCHESNE (élève redoublant).
- 10. COURTET.
- 11. LECESTRE.
- 12. PAUL (élève redoublant).
- 13. ROBERT (élève redoublant).
- 14. DUPONT.
- 15. BOVET (élève à titre étranger).

Ont été admis à passer en troisième année (ordre de mérite) :

- MM. 1. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.
- 2. DE LUPPÉ.
- 3. BOSSUAT.
- 4. LOUBATIER.

MM. 5. DIETERLEN.

6. BAUBET.

7. DERROY.

8. PAUL.

9. CLUZEL.

10. DORÉ.

11. REY.

12. BOUDET.

Ont été admis à subir l'épreuve de la thèse (ordre alphabétique) :

MM. 1. BAUDRY.

2. BERGER.

3. BOUCHER.

4. BRAIBANT.

5. DERMENGHEM.

6. DULONG.

7. GAUCHERON.

8. GIRARD.

9. GUIGUE.

10. LA CROPTÉ DE CHANTÉRAC.

11. LAVAL.

12. REIZLER.

13. VALLET.

— Par décret, en date du 11 juin 1912, notre confrère M. A. Coville, recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand, a été nommé inspecteur général de l'instruction publique (section de l'enseignement secondaire) et recteur d'Académie honoraire.

— Par décret, en date du 17 mai, notre confrère M. Halphen a été nommé professeur adjoint à la Faculté des lettres de Bordeaux.

— Ont été élus membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique nos confrères MM. L. Clédat, R. de Lasteyrie et P. Meyer.

— Par arrêté ministériel, en date du 1^{er} juillet 1912, notre confrère M. Paul Fournier a été renommé pour trois ans doyen de la Faculté de droit de l'Université de Grenoble.

— Par arrêté ministériel, en date du 8 juillet 1912, notre confrère M. Maurice Prou a été nommé secrétaire de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques.

— Par arrêté ministériel, en date du 22 mai, notre confrère M. de Boüard de Laforest a été nommé membre de l'École française de Rome.

— Notre confrère M. Joseph Estienne a été nommé archiviste de

la Drôme à Valence, et non de la Vienne, comme il a été imprimé plus haut, p. 196.

— Par arrêté préfectoral, en date du 1^{er} avril 1912, notre confrère M. G. Henriot a été nommé bibliothécaire de 5^e classe à la bibliothèque de la ville de Paris.

— Par arrêté municipal, en date du 22 juillet 1912, notre confrère M. Émile Isnard a été, à la suite du concours ouvert entre les candidats à ce poste, nommé archiviste de la ville de Marseille.

— Par décret présidentiel, en date du 24 juillet 1912, notre confrère M. Abel Henry, publiciste, a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Notre confrère M. André Philippe, archiviste départemental à Épinal, a été récemment nommé officier de l'Instruction publique.

— L'Institut de France a accordé sur la fondation Debrousse des subventions à nos confrères MM. Jean Lemoine et A. Boinet pour publier, le premier la *Correspondance de Louis XIV*, sous les auspices de l'Académie française; le second un *Recueil de miniatures carolingiennes*, sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le second prix Gobert à notre confrère M. Pierre de Vaissière pour son ouvrage intitulé : *De quelques assassins*.

— La même Académie a accordé des récompenses sur la fondation Fould à nos confrères MM. Georges Durand, pour sa monographie de *l'Église abbatiale de Saint-Riquier*, et Philippe Lauer, pour son livre sur *le Palais de Latran*.

— L'Académie française a accordé les récompenses suivantes à plusieurs de nos confrères : sur le prix Montyon, à MM. Léonce Celier, *Saint Charles Borromée*, et Charles Samaran, *D'Artagnan*; — sur le prix Furtado, à M. Henri Longnon, *Pierre de Ronsard*; — sur le prix Fabien, à M. Frédéric Duval, *les Livres qui s'imposent*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a accordé une mention honorable au concours M. Perret à notre confrère M. Gabriel Pérouse pour son ouvrage sur *les Communes et les institutions de l'ancienne Savoie*.

— La Société française d'archéologie a décerné une grande médaille de vermeil à notre confrère M. Léon Levillain et un rappel à notre confrère M. Georges Musset; une médaille de vermeil à notre confrère M. André Rhein; une médaille d'argent à notre confrère M. Léo Imbert.

— Notre confrère M. J.-A. Brutails a soutenu le 27 juin 1912, devant la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants : Thèse complémentaire : *Recherches sur l'équivalence des anciennes mesures de la Gironde*. Thèse principale : *Étude archéologique sur les églises de la Gironde*. M. Brutails a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres, avec la mention très honorable.

— La Société de l'École des chartes a élu vice-président pour l'année 1912-1913 notre confrère M. Henry Martin, en remplacement de notre confrère M. Charles Bémont, non acceptant.

NÉCROLOGIE.

PAUL HILDENFINGER.

La Société de l'École des chartes et la Bibliothèque nationale ont fait une perte également sensible en la personne de notre jeune et regretté confrère Paul Hildenfinger, décédé à Neuilly-sur-Seine le 23 juin 1912. Nous reproduisons les discours prononcés à ses obsèques par nos confrères MM. Charles de La Roncière et Lucien Lazard.

DISCOURS DE M. CH. DE LA RONCIÈRE.

Messieurs,

Je viens, au nom de la Bibliothèque nationale et de la Société de l'École des chartes, dire à notre collègue, à notre confrère Paul Hildenfinger le suprême adieu.

Le jour où Paul Hildenfinger quitta le lycée de Reims avec une moisson de prix, la voie brillante du professorat semblait s'ouvrir à lui. Admissible à l'École normale, il allait peut-être s'y engager lorsque le conseil discret d'un proviseur l'en détourna. Ce n'était pas le fait du jeune lauréat de dominer le tumulte des élèves, mais bien plutôt d'étudier dans le silence du cabinet les mystères de l'histoire. Et le proviseur, M. Blanchet, lui enseigna l'existence d'un laboratoire historique moins connu des lycéens que l'École normale.

Dans les vieux bâtiments où s'abritait alors, à l'ombre du palais Soubise, l'École des chartes, Paul Hildenfinger passa à vingt ans, en 1894, le concours d'entrée. Les résultats en étaient affichés le soir sous la marquise du préau ; ce soir-là, par une sombre journée d'octobre, le candidat cherchait, à la lueur d'une allumette, son nom tout au bas de

la liste des élus. Son nom n'y était pas : mais, en remontant peu à peu, il finit par le rencontrer presque en tête de la liste. Cette modestie dans le succès sera la caractéristique de sa vie. Entré cinquième à l'École, il en sortait avec un rang meilleur encore, — troisième, — et une thèse sur la *Léproserie de Reims*, qui lui valut un prix décerné par l'Académie de Reims¹. Des comptes-rendus d'ouvrages sur les *Maisons-Dieu et léproseries*, parus dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, montrent qu'il ne cessa de se pencher sur ces effroyables misères humaines des temps passés. Dans le *Moyen âge*, il consacrait d'autres études critiques aux ouvrages sur les Juifs.

Sorti de l'École le 9 février 1899 avec le diplôme d'archiviste-paléographe, il entra aussitôt à la Bibliothèque nationale, où il poursuivit normalement sa carrière. Stagiaire le 19 juillet 1900, sous-bibliothécaire le 31 octobre 1905, il était bibliothécaire depuis le 13 juillet 1909. D'une docilité et d'une urbanité parfaites, il était un fonctionnaire modèle. Et tel était son zèle que sa grande préoccupation dans les derniers jours de sa vie était d'abréger un congé de maladie, hélas ! trop justifié, mais qu'il jugeait préjudiciable à l'intérêt du service. Une promotion récente et la rosette d'officier de l'Instruction publique avaient été la juste récompense de la collaboration dévouée de notre collègue à la grande entreprise du Catalogue général.

Il eut l'honneur d'y publier en 1909 le *Catalogue des ouvrages de M. Léopold Delisle conservés au département des imprimés*. Bien qu'elle n'ait pas l'étendue de la Bibliographie rédigée par M. Paul Lacombe, cette simple énumération de titres ne comprend pas moins de 74 pages. A un autre de nos collègues, M. Schwab, il consacrait une notice bibliographique². Et deux études sur la *Typographie hébraïque de Villeneuve*³ et sur la *Bibliothèque de Valabrègue*⁴ montraient qu'il savait unir le goût du bibliophile aux connaissances du bibliothécaire.

Paul Hildenfinger était d'origine alsacienne. C'est à l'Alsace qu'il demanda la compagne de sa vie. Et ses pensées se tournèrent plus que jamais vers nos frères de l'est. Un arrêté ministériel l'avait nommé, en 1910, membre de la Commission des recherches sur l'histoire économique des pays annexés durant la Révolution. Et, si court qu'ait été le laps de temps qui s'est écoulé depuis lors, notre collègue a publié divers opuscules qui justifiaient cette distinction, tels les *Actes du dis-*

1. La thèse a été imprimée sous le titre : *les Léproseries de Reims du XII^e au XVII^e siècle*. Reims, L. Michaud, 1906, in-8°, ix-323 p. et plan.

2. *Bibliographie des travaux de M. Moïse Schwab (1860-1904)*. Paris, impr. Millet, 1905, in-8°, 39 p.

3. Paris, Durlacher, in-8°, p. 259-266 de la *Revue des études juives*, n° 108, 1^{er} octobre 1907.

4. Paris, Leclerc, 1911, in-8°, 16 p.: extrait du *Bulletin du bibliophile*.

trict de Strasbourg relatifs aux Juifs (1790-an III)¹ et l'Inventaire des actes administratifs de la commune de Strasbourg (1789-an VII) conservés à la Bibliothèque nationale².

Paris, pour nous autres provinciaux, devient une seconde patrie. C'est ce qui explique un autre genre d'études de notre collègue, devenu membre de la Commission historique et artistique de Neuilly. Lorsque la plume lui est tombée des mains, Paul Hildenfinger corrigeait les épreuves d'un travail important : *Documents sur les Juifs à Paris au XVIII^e siècle³*. Il fut de ces savants modestes auxquels il faut le recul du temps et comme le lointain de la mort pour mettre en relief leur valeur, de ces fonctionnaires zélés qui ne croient leur tâche achevée que le jour où ils s'endorment dans l'éternel repos. Sa dernière joie fut d'entendre vagir le petit être qui sera pour les siens une suprême consolation.

DISCOURS DE M. L. LAZARD.

Messieurs,

Au nom d'un groupe d'amis de Paul Hildenfinger, encore sous le coup de la profonde émotion que leur cause sa fin, je prends la parole. Quel désastre imprévu que cette mort ! Comme elle nous a cruellement surpris et, je peux le dire, atterrés !

Celui qui n'est plus comptait de nombreuses et ardentes amitiés et il avait su les mériter. En lui étaient réunies les plus exquises qualités du cœur et de l'esprit : elles formaient un ensemble harmonieux et séduisant qui, dès l'abord, lui attirait les sympathies, les retenait et les transformait rapidement en affections sincères.

Son intelligence étendue, curieuse et ouverte s'attachait à des sujets multiples, les étudiait, les creusait et savait en extraire des travaux où l'élégance de la forme était mise au service d'une critique aigüe et sagace ; des exposés où sa parole, en même temps émue et spirituelle, était d'un charme infini ; et involontairement, en cet instant, notre pensée à quelques-uns ici se reporte vers ce soir où, — il y a quelques mois à peine. — dans une salle du pavillon de Marsan, nous l'écoutions, attentifs et ravis, décrire avec une sûreté d'information et une couleur réellement extraordinaires les ravages de la guerre de 1870 dans cette ville de Neuilly, où il devait vivre, connaître et goûter les joies les plus pures de l'existence, et mourir si tôt, hélas !

A ces dons de l'esprit se joignaient de nobles et hautes passions : à

1. Paris, 1911, in-8°, 50 p.; extrait de la *Revue des études juives*. — Cf. aussi *l'Adresse de la commune de Strasbourg à l'Assemblée nationale contre les Juifs (avril 1790)*. Paris, 1909, in-8°; extrait de la *Revue des études juives*.

2. Besançon, 1911, in-8°, 62 p.

3. Publiés par la Société de l'Histoire de Paris.

son foyer il avait rassemblé tous les souvenirs du pays natal, de cette Alsace qu'il chérissait et où il ne pouvait plus retourner qu'en exilé; parmi ses meilleurs amis étaient ceux qui avaient gardé vivant le souvenir des provinces arrachées à la France, ceux qui par la plume et l'action essayent de communiquer à tous quelque étincelle de leur flamme patriotique.

Ai-je besoin de dire que pour un pareil cœur l'indifférence était un mot vide de sens, et jamais il ne connut les abdications où tant d'autres se complaisent : fils du judaïsme, il lui avait gardé une attentive et délicate affection; il la lui témoigna par de sérieux travaux où, patiemment, il élucida quelques points obscurs de la pénible vie de nos aïeux. Vous connaissez ses curieuses recherches sur les Juifs d'Alsace pendant la Révolution, sur l'existence de quelques-uns des hommes qui, au XVIII^e siècle, ont préparé notre émancipation; mais l'avenir seul connaîtra, et lui il ne verra pas paraître le livre, fruit d'un labeur acharné, où avec une piété vraiment filiale il a dressé le nécrologe des Juifs de Paris sous Louis XV et Louis XVI, et écrit d'une façon définitive l'histoire de leurs humbles champs de repos.

Ces ancêtres, il vient de les rejoindre avant l'heure, laissant derrière lui des affections brisées, dont il est cruel d'avoir à parler. Fils adoré de ses parents, époux chéri d'une tendresse que tout en lui justifiait, il nous quitte à l'heure même où allaient se réaliser tous les espoirs que l'on fondait sur lui; la science qu'il honorait, le pays qu'il servait avec amour, le judaïsme français qui voyait en lui un de ses plus nobles enfants peuvent le pleurer.

Quant aux siens, père, mère, épouse, fille, encore trop jeune pour comprendre son malheur, frappés par cette horrible catastrophe, qu'ils reçoivent, non comme consolation, — il n'en est pas pour de pareilles douleurs, — mais comme simple allègement à leur souffrance, l'hommage de nos profonds regrets, la certitude que nous garderons en nos cœurs la mémoire bénie de leur fils et de leur époux.

Et toi, ami cher, homme de bien, serviteur de la science, de la patrie et de la foi, repose en paix : ton souvenir vivra.

FRANÇOIS BRUEL.

Un nouveau coup vient encore de frapper et la Société de l'École des chartes et la Bibliothèque nationale. Notre jeune et regretté confrère M. François Bruel est décédé à Thiais (Seine) le 19 juillet 1912. Nous reproduisons le discours prononcé à ses obsèques, au nom de

la Société de l'École des chartes, par notre vice-président M. Henry Martin :

DISCOURS DE M. HENRY MARTIN.

C'est au nom de la Société de l'École des chartes que j'ai le triste devoir d'adresser l'adieu suprême au cher et excellent confrère qui vient de disparaître. Devant cette tombe si soudainement et si prématurément ouverte, les mots font défaut pour exprimer l'angoisse qui nous étreint tous.

Il y a quelques mois à peine, une cérémonie d'allégresse nous réunissait autour de François Bruel. La vie lui souriait alors. C'était le bonheur qui semblait l'attendre. Hélas ! C'était la mort qui le guettait. Pourquoi cette brusque catastrophe anéantissant tant d'espérances ? Notre ami n'accomplissait-il donc pas noblement sa tâche ! Suivant fidèlement les traditions familiales, n'était-il donc pas un laborieux et un modeste que la mort eût dû respecter !

François Bruel était né à Paris le 14 juillet 1881. Le 6 novembre 1899, il entra premier à l'École des chartes et obtenait, le 28 janvier 1903, le diplôme d'archiviste-paléographe, avec une thèse très remarquée, un *Essai sur la vie et le rôle d'Olivier IV, sire de Clisson et de Belleville, connétable de France (1336-1407), suivi d'un catalogue d'actes*.

Peu de temps après sa sortie de l'École, il entra à la bibliothèque de la ville de Paris en qualité d'attaché aux travaux du catalogue. Il y fut ce qu'il a été partout, un homme de conscience, scrupuleusement respectueux de ses devoirs professionnels. Mais sa voie était ailleurs, et ce fut pour lui une grande joie le jour où il put prendre sa place au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Il avait trouvé là le véritable champ où son activité allait le mieux s'exercer. Depuis longtemps, en effet, les études relatives à l'histoire de l'art l'attiraient impérieusement. Cette branche nouvelle de l'érudition devait tenter un esprit curieux et ouvert comme le sien. Il ne m'appartient pas de rappeler les importants travaux qu'il a exécutés au Cabinet des estampes. Je ne veux que mentionner l'*Album historique et archéologique* qu'il donnait, en 1910, à l'occasion du millénaire de Cluni, et surtout cette belle publication, l'*Inventaire de la collection de Vinck*, dont le premier volume, paru en 1909 et récompensé par l'Académie française, atteste un tel effort qu'on le croirait l'œuvre d'un homme mûr. Notre confrère avait alors vingt-huit ans !

Qui nous eût dit quand, à la Société de l'histoire de l'art français, il prenait naguère encore la parole pour des communications pleines d'intérêt, qui nous eût dit que nous entendions sa voix pour la dernière fois !

Membre de diverses sociétés, François Bruel était resté fidèle à notre

École des chartes, à laquelle tant de liens puissants le rattachaient. A la *Bibliothèque de l'École des chartes* il a donné plusieurs articles de bibliographie et aussi un important document, l'*Inventaire de meubles et de titres trouvés au château de Josselin à la mort du connétable de Clisson (1407)*.

Que ne devons-nous pas attendre de son activité et de son dévouement? Notre ami disparaît à trente et un ans, laissant derrière lui un bagage littéraire que lui envieraient des hommes ayant déjà rempli une partie de leur carrière. Mais ce n'est pas seulement le travailleur, l'érudit dont nous déplorons la perte : c'est surtout à l'homme de cœur, au confrère si délicat et si bon que vont nos profonds regrets et notre sympathie douloureuse.

Devant un pareil deuil, il n'est pas de consolation pour celle qui voit, avec le cher disparu, s'évanouir tous ses rêves, pour ceux qui, après l'avoir guidé dans la vie, voyaient avec orgueil leur enfant suivre les traces paternelles et, tout jeune encore, se faire une si belle place par sa claire intelligence et son travail opiniâtre.

Il n'est pas de consolation! Non, sans doute; mais si la douleur de ceux que cette mort frappe si cruellement pouvait, en quelque manière, être adoucie, elle le serait certainement par l'unanimité des regrets que laisse parmi nous notre jeune et infortuné confrère. Nous, ses aînés, aussi bien que nos confrères plus jeunes, ses contemporains, nous nous associons de tout cœur à ceux qui le pleurent et comme eux nous garderons pieusement le souvenir de celui qui fut l'un des meilleurs d'entre nous.

— Nous avons le très vif regret d'annoncer aussi la mort de notre jeune confrère Eugène Girod, décédé à Monthureux-sur-Saône le 2 juin dernier. E. Girod, né à Monthureux le 20 avril 1886, était entré à l'École en 1907. Il en était sorti hors rang avec la promotion de 1912, ayant obtenu un sursis d'un an, en raison de son état de santé, pour le dépôt de sa thèse sur *Charles II, duc de Lorraine*.

DÉCRET RELATIF AUX BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES.

Nous reproduisons le décret, en date du 6 juin 1912, qui institue et réglemente à nouveau le Comité d'inspection et d'achat de livres dans les villes possédant une bibliothèque.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts;

Vu l'ensemble des lois et décrets qui établissent les droits de l'État sur les collections déposées dans les bibliothèques publiques;

Vu l'arrêté consulaire du 8 pluviôse an XI et le décret du 20 février 1809;

Vu le décret du 1^{er} juillet 1897, qui régit les bibliothèques publiques des villes;

Vu l'arrêté du 12 juin 1909;

Vu l'avis émis par la Commission supérieure des bibliothèques instituée près le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts;

Décète :

ARTICLE PREMIER. — Un Comité d'inspection et d'achat de livres est institué dans toutes les villes qui possèdent une bibliothèque municipale.

Les membres du Comité sont nommés pour sept ans par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur la présentation du préfet, après avis du maire.

Le maire est président de droit de ce Comité, qui comprend en outre, aussi comme membre de droit, un conseiller municipal élu par ses collègues pour la durée de son mandat.

Le Comité se réunit obligatoirement au moins une fois par trimestre; il exerce sa surveillance sur l'état de la bibliothèque, fixe l'emploi des fonds affectés tant à la conservation et à l'entretien des collections qu'aux acquisitions, donne son avis sur les propositions d'échanges.

ART. 2. — Le bibliothécaire assiste de droit aux réunions du Comité, y a voix délibérative et, de même que les membres du Comité, peut y faire toutes propositions d'achat.

Si le bibliothécaire-adjoint d'un dépôt *classé* est pourvu de l'un des diplômes ou certificats prévus par le décret du 1^{er} juillet 1897, il fera également partie de droit du Comité, avec voix délibérative.

ART. 3. — Dans les dépôts *classés*, l'initiative et la direction de tous les travaux techniques de catalogue et de mise en ordre des collections appartiennent exclusivement au bibliothécaire, sous réserve de l'approbation des inspecteurs généraux.

Pour ces mêmes établissements, les deux cinquièmes des sommes affectées aux acquisitions sont laissés, sauf avis contraire du maire, à la disposition du bibliothécaire, sans consultation préalable du Comité, pour achat de suites d'ouvrages, de livres d'occasion ou d'utilité urgente.

Le bibliothécaire rend compte à chaque séance du Comité des dépenses ainsi effectuées.

A la fin de chaque exercice, il adresse au maire un rapport sur l'emploi de la somme ainsi laissée à sa disposition. Une copie de ce

rapport est annexée au rapport annuel prévu par l'article 2 du décret du 1^{er} juillet 1897.

ART. 4. — Le ministre de l'Instruction publique s'assure, par des inspections, de la situation et de la tenue des bibliothèques.

ART. 5. — Sont abrogées les dispositions contraires au présent décret.

ART. 6. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent décret.

A. FALLIÈRES.

Par le Président de la République :

*Le ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,*

GUIST'HAU.

LISTE DES BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES CLASSÉES.

Le *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique*, du 4 mai 1912, contient la liste suivante des bibliothèques municipales classées par application du décret du 1^{er} juillet 1897 :

Aix, Albi, Amiens, Arras, Auxerre, Avignon, Besançon, Bordeaux, Boulogne-sur-Mer, Caen, Cambrai, Carpentras, Châlons-sur-Marne, Chartres, Clermont-Ferrand, Dijon, Douai, Épernay, Grenoble, Lille, Limoges, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Nantes, Nîmes, Nice, Orléans, Pau, Poitiers, Reims, Rennes, Rouen, Toulouse, Tours, Troyes, Versailles.

DÉCRET FIXANT LES CADRES ET LES TRAITEMENTS DU PERSONNÉL DES ARCHIVES NATIONALES.

(23 mai 1912.)

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu la loi de finances du 29 février 1912;

Vu l'article 55 de la loi de finances du 25 février 1901;

Vu les décrets des 22 décembre 1855, 22 mars et 1^{er} août 1856, 14 mai 1887, 23 février 1897, 8 avril 1903, 14 décembre 1911;

Vu la loi du 13 juillet 1911, article 144;

Vu la loi du 5 avril 1910, article 10, §§ 3 et 4;

Décrète :

ARTICLE PREMIER. — Le cadre du personnel des Archives nationales comprend : trois conservateurs, cinq conservateurs-adjoints, quatre archivistes principaux, seize archivistes, trois commis.

ART. 2. — Les traitements et les classes du personnel des Archives nationales sont fixés ainsi qu'il suit :

Conservateurs, 1^{re} classe (un au maximum), 11,000 fr.; 2^e classe, 10,000 fr.; 3^e classe, 9,000 fr. — Conservateurs-adjoints, 1^{re} classe, 7,500 fr.; 2^e classe, 7,000 fr.; 3^e classe, 6,500 fr. — Archivistes principaux, 1^{re} classe, 6,000 fr.; 2^e classe, 5,500 fr. — Archivistes, 1^{re} classe, 5,000 fr.; 2^e classe, 4,500 fr.; 3^e classe, 4,000 fr.; 4^e classe, 3,500 fr.; 5^e classe, 3,100 fr. — Commis, 1^{re} classe, 4,000 fr.; 2^e classe, 3,500 fr.; 3^e classe, 3,000 fr.; 4^e classe, 2,600 fr.

ART. 3. — Un arrêté ministériel assignera nominativement à chacun des membres du personnel actuellement en fonctions un des emplois prévus au présent décret et le rangera dans une des classes de l'emploi auquel il sera affecté.

ART. 4. — Indépendamment des cadres fixés par l'article 1^{er} du présent décret, une dame peut, à titre auxiliaire, être employée à des travaux de copie et de dactylographie aux Archives nationales.

Sa rémunération est fixée ainsi qu'il suit : 1^{re} classe, 3,000 fr.; 2^e classe, 2,700 fr.; 3^e classe, 2,400 fr.; 4^e classe, 2,200 fr.; 5^e classe, 2,000 fr.; 6^e classe, 1,800 fr.

La dame dactylographe, qui n'est pas assujettie au régime des pensions créé par la loi de 1853, est astreinte à faire à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse un versement égal à 4 % de son salaire. Une bonification égale de 4 % prélevée sur le crédit inscrit pour cet objet au chapitre des Archives nationales sera versée à son profit par l'État à la Caisse nationale des retraites.

DISPOSITIONS TRANSITOIRES.

ART. 5. — Le personnel des Archives nationales ne recevra les traitements afférents aux emplois et classes dans lesquels il sera rangé par l'arrêté ministériel prévu dans l'article 3 que lorsque le Parlement aura accordé les majorations de crédit suffisantes.

En 1912, le traitement de chaque fonctionnaire sera majoré du tiers de la différence entre le traitement qu'il recevait sous le régime antérieur et celui auquel son classement nouveau lui donnera droit.

Des majorations égales seront attribuées en 1913 et 1914 dans la limite des crédits votés par le Parlement pour le personnel des Archives nationales.

ART. 6. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le ministre des Finances et le ministre du Travail et de la Prévoyance

sociale sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

A. FALLIÈRES.

Par le Président de la République :

Le ministre des Finances,

L.-L. KLOTZ.

*Le ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,*

GUIST'HAU.

Le ministre du Travail et de la Prévoyance sociale,

LÉON BOURGEOIS.

RÉORGANISATION DU SERVICE DES ARCHIVES

ET DE LA

BIBLIOTHÈQUE ADMINISTRATIVE DE LA VILLE DE PARIS.

Nous reproduisons, d'après le *Bulletin municipal officiel* du 2 mai 1912, page 2261, la délibération du Conseil municipal de Paris portant réorganisation du service des archives et de la bibliothèque administrative de la ville de Paris :

Le Conseil,

Vu le mémoire, en date du 23 novembre 1911, par lequel M. le préfet de la Seine propose de réorganiser le service de la bibliothèque administrative et celui des archives sur les bases adoptées pour le service de la bibliothèque et des travaux historiques ;

Sur le rapport présenté par M. Roger Lambelin au nom de la quatrième commission ;

Délibère :

ARTICLE PREMIER. — Le service des bibliothèques administratives et municipales comporte un personnel technique et administratif ainsi constitué :

A. — Un chef de bureau ou conservateur, inspecteur des bibliothèques administratives, municipales et communales.

B. — Personnel technique : deux sous-bibliothécaires ou bibliothécaires ou bibliothécaires principaux.

C. — Personnel administratif : un rédacteur, trois expéditionnaires.

D. — Personnel hors cadre : un traducteur ayant rang de sous-bibliothécaire, bibliothécaire ou bibliothécaire principal.

Les traitements du personnel technique sont ainsi fixés : conservateurs, classe exceptionnelle, 12,000 fr. ; 1^{re} classe, 11,000 fr. ; 2^e classe, 10,000 fr. ; 3^e classe, 9,000 fr. ; 4^e classe, 8,000 fr. — Bibliothécaires

principaux, classe exceptionnelle, 8,000 fr.; 1^{re} classe, 7,200 fr.; 2^e classe, 6,600 fr.; 3^e classe, 6,000 fr. — Bibliothécaires, 1^{re} classe, 5,500 fr., 2^e classe, 5,000 fr.; 3^e classe, 4,500 fr.; 4^e classe, 4,000 fr., 5^e classe, 3,500 fr. — Sous-bibliothécaires, 1^{re} classe, 3,000 fr.; 2^e classe, 2,500 fr.

ART. 2. — L'entrée dans le cadre technique a lieu par le concours d'admission à l'emploi de sous-bibliothécaire de la ville de Paris.

A titre transitoire et pour la période de réorganisation seulement, les archivistes-paléographes faisant actuellement partie du personnel des autres services de la préfecture de la Seine pourront être nommés sans concours à l'un ou l'autre des grades énumérés ci-dessus.

ART. 3. — Le personnel administratif est composé d'employés appartenant au personnel intérieur.

ART. 4. — En vue de respecter les situations acquises, les transformations d'emploi ne seront effectuées qu'au fur et à mesure des vacances occasionnées par des mutations, promotions et mises à la retraite.

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ENTRÉE A L'INSTITUT DE M. ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Le 13 juin dernier, les confrères, les collègues, les amis et les élèves de notre confrère M. Héron de Villefosse, réunis à son domicile, lui ont offert une plaquette en argent, œuvre du graveur Ovide Yencesse, afin de commémorer ses vingt-cinq années de présence active à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La plaquette représente le portrait de notre confrère, de profil, tourné à droite, avec cette légende :

ANTOINE HÉRON DE VILLEFOSSE
MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR AU MUSÉE
DU LOUVRE

De l'autre côté, entre deux rameaux de laurier, est reproduit le charmant vase aux olives du Trésor de Boscoreale; plus bas on lit :

SES ÉLÈVES
SES CONFRÈRES
SES AMIS
1911

En lui remettant ce souvenir, M. Étienne Michon, ancien membre de l'École française de Rome, conservateur-adjoint des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, s'est exprimé en ces termes :

« Cher Maître,

« Je n'ose, en prenant ici la parole, alors que tant d'autres seraient plus qualifiés pour le faire, je n'ose dire, ce qui serait ma seule excuse, que je m'arroe ce droit parce que je suis un de ceux qui vous aiment le plus. Je suis sûr que je provoquerais des réclamations. Tous vous aiment le plus. Mais j'ai au moins ce privilège que, depuis vingt-trois ans bientôt que vous m'avez appelé à l'honneur de collaborer avec vous, je vous ai vu chaque jour à l'œuvre, j'ai été le témoin incessant et de votre science, et de votre bienveillance pour vos disciples, et de votre obligeance inlassable pour tous ceux qui s'adressent à vous, — pour ces membres de nos Sociétés savantes en particulier qui savent qu'on n'a jamais recours en vain à vous et sont fiers de vous voir figurer comme membre d'honneur en tête de leurs listes, — et de l'affection unanime de vos collègues, et par-dessus tout du dévouement, pour lequel je ne trouve pas d'épithète, avec lequel vous vous donnez à notre grande maison du Louvre.

« En saisissant l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de votre élection à l'Institut, voilà ce qu'ont voulu reconnaître vos élèves, vos confrères, vos amis, et ils sont tous vos amis.

« L'homme et le savant, nous ne les séparons pas en vous. La plaque où le maître graveur Yencesse a mis tout son talent, et que je vous remets au nom de tous les souscripteurs dont vous allez recevoir la liste, nous donne d'un côté votre portrait, que nous serons heureux de posséder. De l'autre, elle évoque, entre deux branches de laurier qui, pour être saisies sur nature, n'en ont pas moins la valeur d'un symbole, ce Trésor de Boscoreale dont l'admirable don marque l'un des jours les plus heureux de votre principat et que vous avez si éloquemment fait connaître et commenté.

« Il nous est doux que vous nous ayez permis de vous apporter cet hommage en présence de M^{me} de Villefosse et de vos enfants : nous voudrions qu'il leur dise bien haut et toujours les sentiments de respect, de gratitude pour tous, d'affection que nous avons pour vous. »

M. Héron de Villefosse a répondu :

« Mes chers Confrères, mes chers Collègues,
mes chers Amis,

« Comment vous exprimer ma reconnaissance? Comment vous remercier de votre bienveillance pour moi et vous dire l'émotion que

j'éprouve en vous voyant si empressés et si nombreux? Votre indulgence est sans bornes comme votre amitié. Le témoignage d'estime que vous voulez bien m'apporter, à l'occasion de mes vingt-cinq années d'Académie, me touche profondément. Je compterais parmi les plus grands bonheurs de ma vie celui d'avoir pu le mériter.

« Avec une pensée dont je sens toute la délicatesse, vous avez pris la peine de venir chez moi afin que cette réunion reste tout à fait cordiale, afin qu'elle conserve ce caractère affectueux et familial qui me permet d'associer à ma joie ma femme et mes enfants. Je suis bien sensible à cette charmante attention.

« Si j'ai pu dans ma vie faire quelque chose de bon ou d'utile, je le dois avant tout à l'École des chartes. Les circonstances m'ont détourné de l'étude du moyen âge, mais je suis resté fidèle aux traditions de mon École. J'aime à me réclamer d'elle, je m'honore de lui appartenir et j'ai toujours suivi avec un vif intérêt les travaux des jeunes gens qui m'y ont succédé. Je le dois aussi à l'École pratique des Hautes-Études à laquelle, en qualité d'ancien élève et de professeur, je reste attaché par de doubles liens qui me sont chers; la présence autour de moi de plusieurs de mes collègues de cette École m'est particulièrement agréable en ce moment. Je le dois surtout à cette grande et noble maison du Louvre, où j'ai passé des heures si heureuses et que, chaque jour, j'apprends encore à aimer davantage. Vous qui m'entourez aujourd'hui, c'est là que je vous ai connus pour la plupart, c'est là que nous avons vécu, dans une intimité de pensées et d'intentions qu'aucun nuage n'a jamais obscurcie. Grande était la dette que j'avais contractée depuis longtemps envers vous; vous venez de l'accroître tellement en ce jour que jamais il ne me sera donné de pouvoir l'acquitter. Je vous remercie tous, les présents comme les absents, chers confrères de l'Académie des inscriptions, à la tête desquels j'aperçois, avec une joie pleine de reconnaissance, notre vénéré secrétaire perpétuel, excellents collègues du Louvre conduits par notre vaillant directeur, amis, jeunes et vieux, qui m'apportez aujourd'hui un gage si réconfortant de votre attachement. Unis par la science, vous possédez aussi la bonté qui l'embellit et l'honore.

« Et vous, mon cher Michon, toujours si dévoué et si fidèle, avec qui, depuis vingt-cinq ans, j'ai vécu dans la plus complète confiance, sous une apparence parfois un peu sévère, vous cachez le cœur le plus chaud et le meilleur que je connaisse. Vous venez de m'en donner une preuve nouvelle aujourd'hui en m'adressant des paroles dont je suis confus et dont je reste beaucoup plus ému que je ne sais vous le dire. Il m'est particulièrement doux de recevoir par vos mains le précieux souvenir de mes amis. Jamais je ne pourrai vous remercier assez de la part très grande que vous avez prise à cette amicale manifestation. Des indiscrets m'ont appris que vous l'aviez organisée

avec la complicité du commandant Espérandieu qui, au milieu de ses nombreuses occupations, sait encore trouver le temps de penser à un vieux camarade. Soyez assurés tous deux de mon affectueuse gratitude pour la joie si vive que vous m'avez procurée.

« J'aperçois près de vous le maître graveur qui a exécuté, avec tant de distinction, la charmante plaquette que vous venez de me remettre. Je joins mes félicitations aux vôtres. Par son talent si fin et si délicat, il a mis le comble au bonheur qui me vaut votre amitié. »

MANUSCRITS A PEINTURES

D'ORIGINE FRANÇAISE OU FLAMANDE CONSERVÉS EN ITALIE.

Notre confrère M. Paul Durrieu a publié à trois reprises, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, des études d'ensemble sur des manuscrits à peintures conservés, soit en Angleterre, dans l'ancienne bibliothèque de Sir Thomas Phillipps, à Cheltenham¹, soit en Allemagne², soit en Espagne³.

On lui doit des travaux analogues, publiés dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* en 1889, en 1904 dans la *Chronique des arts et de la curiosité* et la *Revue archéologique*, consacrés aux manuscrits de l'ancienne collection Hamilton, transférés à Berlin et ensuite vendus à Londres en 1889⁴, et aux manuscrits enluminés de la malheureuse Bibliothèque nationale de Turin, dévastée par l'incendie au mois de janvier 1904⁵.

Tout récemment, notre confrère vient de commencer, dans le *Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits à*

1. *Les Manuscrits à peintures de la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps à Cheltenham*, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1889, t. L, p. 381-432 [et tir. à part].

2. *Notes sur quelques manuscrits français ou d'origine française conservés dans des bibliothèques d'Allemagne*, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1892, t. LIII, p. 115-153 [et tir. à part].

3. *Manuscrits d'Espagne remarquables par leurs peintures ou par la beauté de leur exécution*, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1893, t. LIV, p. 251-326 [et tir. à part].

4. *Notes sur quelques manuscrits précieux de la collection Hamilton vendus à Londres un mois de mai 1889*, dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1889, p. 155-168 et 188 [et tir. à part].

5. *Les Manuscrits à peintures de la bibliothèque incendiée de Turin*, dans la *Chronique des Arts*, n° des 6, 13 et 20 février 1904, et dans la *Revue archéologique*, 1904, t. I, p. 394-406 [et tir. à part].

peintures, la mise au jour d'une série de notes du même genre relatives à des manuscrits à peintures existant en Italie. Une première série de ces *Notes*, visant des volumes qui se trouvent à Rome, à la bibliothèque du Vatican et au monastère des bénédictins de Saint-Paul-hors-les-Murs, a été imprimée en 1911 dans le second fascicule du *Bulletin* de cette Société¹.

On nous saura gré de donner ici la liste des manuscrits sur lesquels portent ces *Notes*, en suivant l'ordre d'inscription des volumes dans les différents fonds de la Vaticane. Les chiffres romains mis entre crochets, à la suite des articles, se rapportent à la numérotation donnée, dans le travail en question, aux paragraphes successivement consacrés à chaque manuscrit en particulier :

I. — BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.

Fonds BARBERINI :

N° 387. *Livre d'heures*, xv^e siècle, avec calendrier à l'usage de Paris [IX].

N° 443. *Livre d'heures*, xv^e siècle, calendrier parisien [XV].

N° 444. *Livre d'heures*, xv^e siècle, d'origine flamande [XXIV].

N° 487. *Livre d'heures*, à l'usage de Rouen, xv^e siècle [XII].

N° 613. *Bible historiale*, en français, mais copiée et décorée en Italie, exécutée très vraisemblablement pour le marquis d'Este, Niccolò III [VI].

Fonds BORGHESI :

N° 183. *Livre d'heures*, probablement parisien ; vers 1500 [XIII].

Fonds OTTOBONI :

N° 2019. *Livre d'heures*, d'origine flamande, xv^e siècle [XXI].

Fonds PALATIN :

N° 50. *Livre d'Évangiles*, écrit en lettres d'or, époque carolingienne [XXVII].

N° 1989. *Décameron de Boccace*, traduction de Laurent de Premierfait, exemplaire de Jean sans Peur, duc de Bourgogne ; ms. étudié, en 1910, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*², t. LXXI, p. 64-69 [V].

1. *Notes sur quelques manuscrits à peintures, d'origine française ou flamande, conservés en Italie*, dans le *Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits à peintures*, 1^{re} année (1911, in-4°), n° 2, p. 79-106 [et tir. à part].

2. Ce ms. forme l'objet de la deuxième partie du travail de M. Paul Durrieu intitulé : *Découverte de deux importants manuscrits de la « librairie » des ducs de Bourgogne*.

N° 1990. *Le lien du corps à l'âme et de l'âme au corps* [XXIII].

Fonds de la REINE DE SUÈDE :

N° 25. *Bible moralisée*, avec texte latin et français [IV].

N° 626. *Statuts de l'Ordre de Saint-Michel* [XX].

N° 736. *Quinte-Curce, Histoire d'Alexandre*, traduite en français par Vasque de Lucena [XXII].

Nos 719-720-721. *Décades de Tite-Live*, traduites en français par Pierre Bersuire [VIII].

N° 725. *Chroniques de Saint-Denis* [VII].

N° 750. *Le livre de Jean de Mandeville* [II].

N° 927. *Relation des obsèques de la reine Anne de Bretagne* [XIX].

N° 939. *Valère Maxime*, texte latin [V I].

N° 1737. *Livre d'heures*, parisien, x^ve siècle [XIV].

Fonds d'URBIN :

N° 603. *Bréviaire* de Blanche de France, fille du roi Philippe V [I].

Fonds VATICAN :

Nos 50-51. *Bible glosée* du duc Jean de Berry [III].

N° 370. *Livre d'heures*, x^ve siècle [X].

Nos 3768-3769-3770. Très beau *Livre d'heures*, décoré dans le même style que le *Bréviaire Grimani*, de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise [XXVI].

N° 3779. *Livre d'heures*, x^ve siècle [XVI].

N° 3781. *Livre d'heures*, contenant des peintures soit de la main même de Jean Bourdichon, soit de son atelier [XI].

N° 9212. *Livre d'heures*, ayant appartenu au x^{viii}e siècle au chirurgien du cardinal Mazarin [XVII].

N° 9231. *Livre d'heures*, parisien, x^ve siècle [XVIII].

N° 10293 (ancien 10190). *Livre d'heures*, de petit format, avec miniatures de l'école ganto-brugeoise [XXV].

II. — MONASTÈRE DES BÉNÉDICTINS DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS.

Grande *Bible* carolingienne¹, portant le nom du calligraphe Ingobert [XXVII].

1. Cf., sur cette *Bible*, le mémoire de M. Paul Durrien intitulé : *Ingobert. Un grand calligraphe du IX^e siècle*, dans les *Mélanges offerts à M. Émile Chatain*. Paris, 1910, in-4° [et tir. à part].

FAC-SIMILÉS DE MANUSCRITS GRECS.

Les richesses paléographiques conservées dans les bibliothèques de Moscou et de Saint-Petersbourg étaient jusqu'ici imparfaitement connues, malgré les anciennes publications de Sabas (1863) et d'Amphilochi (1879), aussi doit-on savoir un gré particulier à deux savants russes, MM. Grégoire Cereteli et Serge Sobolevski, professeurs aux Universités de Jurief (Dorpat) et de Moscou, de la belle publication qu'ils viennent d'entreprendre des *Exempla codicum graecorum, litteris minusculis scriptorum annorumque notis instructorum* (Moscou, 1911, gr. in-fol., 15 pages et 43 planches en phototypie).

Le premier volume, publié sous les auspices de l'Institut archéologique de Moscou, est tout entier consacré aux manuscrits conservés la plupart dans la bibliothèque du Saint-Synode et quelques-uns au musée Roumiantzef, de Moscou. Un second volume, réservé aux manuscrits grecs datés de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, doit prochainement paraître.

On trouvera, dans les quarante-trois planches des *Codices Mosquenses*, d'excellents spécimens paléographiques de minuscule grecque datée, du ix^e au xiv^e siècle (880 à 1399), empruntés à des manuscrits provenant en grande partie des monastères du Mont-Athos et apportés à Moscou au xviii^e siècle par Alexis Soukhanof, en même temps que d'autres manuscrits, choisis dans les mêmes monastères par le P. Athanase, venaient enrichir à Paris les bibliothèques de Mazarin et de Séguier (Coislin), aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

Tout autre est le caractère de la publication récente qu'on doit au Dr Franz Steffens, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), éditeur de la *Lateinische Paläographie*, dont le succès est le meilleur éloge. Ses *Proben aus griechischen Handschriften und Urkunden* (Trier, 1912, in-4^o, 8 pages et 24 planches en phototypie) forment, comme le dit le titre, un album introductif à l'étude de la paléographie grecque pour les philologues et les historiens, qui trouveront dans les vingt-quatre planches, très heureusement choisies par le Dr Steffens, des spécimens d'écriture grecque, onciale et minuscule, empruntés à des manuscrits, beaucoup déjà connus et la plupart datés, depuis le iv^e siècle avant J.-C. jusqu'en 1493. Ce petit recueil rencontrera certainement auprès du public auquel il s'adresse le même succès que son aîné.

H. O.

INSTITUT PALIMPSESTE DE L'ABBAYE DE BEURON.

Le R. P. D. Raphaël Kögel, de l'abbaye de Beuron (Allemagne), vient de découvrir un nouveau procédé photographique de reproduction des palimpsestes, qui, en même temps qu'il atténue sur l'épreuve l'écriture récente, fait apparaître l'écriture ancienne et promet ainsi les plus heureux résultats pour le déchiffrement des anciens palimpsestes, sans toucher aux manuscrits eux-mêmes.

Ce procédé vient d'être appliqué au ms. 193 de Saint-Gall, dont l'ancienne écriture (du ^{vi} siècle?) a conservé les plus anciens et les plus importants fragments de la version de saint Jérôme du prophète Daniel. Une reproduction phototypique de ce manuscrit, qui compte 150 feuillets palimpsestes et formera le premier volume d'un *Spicillegium palimpsestorum*, publié par les soins de l'Institut des palimpsestes de l'abbaye de Beuron, est annoncée au prix de 100 fr. (75 fr. pour les souscripteurs jusqu'au 1^{er} décembre 1912).

PALÉOGRAPHIE DE LA RÉFORME EN ALLEMAGNE.

M. Georg Mentz a fourni à ceux qui s'occupent de l'histoire du ^{xvi} siècle allemand un utile instrument de travail (*Handschriften der Reformationszeit*. Bonn, Marcus et Weber, 1912, in-fol., xxxviii p. et 50 pl.) en groupant, dans un album de format commode, des spécimens de l'écriture de près d'une centaine de personnages ayant joué un rôle dans l'histoire de la Réforme allemande, sans parler des signatures des théologiens qui souscrivirent en 1537 les articles de Schmalcalde. Les documents sont compris entre les dates extrêmes de 1514 et 1561. Ils sont accompagnés de transcriptions et de sobres notes historiques et bibliographiques. Les pièces sont reproduites en vraie grandeur; sept d'entre elles seulement ont été légèrement réduites. A signaler l'ingénieuse disposition matérielle (une pochette dans la couverture en toile du volume) qui permet d'isoler le fascicule de transcriptions et de consulter commodément ces dernières en regard des fac-similés auxquels elles correspondent.

R. P.

INAUGURATION D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE
D'ORDERIC VITAL.

La Société historique et archéologique de l'Orne vient d'élever près des ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Évroul un monument à la

mémoire d'Orderic Vital, dont l'*Historia ecclesiastica* est l'une des sources les plus précieuses pour l'histoire de Normandie aux XI^e et XII^e siècles.

Un Comité d'organisation, présidé par notre confrère M. H. Tournouër, conseiller général et président de la Société historique et archéologique de l'Orne, a publié à cette occasion un élégant volume intitulé : *Orderic Vital et l'abbaye de Saint-Évroul*. Notice et travaux publiés en l'honneur de l'historien normand, moine de cette abbaye. Fêtes du 27 août 1912 (Alençon, impr. alençonnaise, 1912, gr. in-8°, xx-241 p. et 24 planches en similigravure). Ce volume contient les articles suivants :

1. *Notice sur Orderic Vital*, par Léopold Delisle. Réimpression, par les soins de M. H. Omont, de la notice publiée en 1857 et qui accompagne l'édition donnée par Auguste Le Prevost pour la Société de l'histoire de France; on y a ajouté quelques extraits de lettres de L. Delisle à Léon de La Siciotière relatives à cette édition.

2. *Liste des abbés de Saint-Évroul*, par M. Émile Picot.

3. *Notes d'histoire et d'archéologie sur l'abbaye de Saint-Évroul*, par M. René Gobillot.

4. *Les objets d'art de Saint-Évroul*, par M. Gaëtan Guillot.

5. *Iconographie et sigillographie de Saint-Évroul*, par M. Henri Tournouër.

6. *Essai de bibliographie de l'abbaye de Saint-Évroul*, par M. Étienne Deville.

Parmi les planches hors texte qui accompagnent le volume, il faut citer une reproduction de l'ancien catalogue de la bibliothèque de Saint-Évroul (ms. latin 10062); d'une page du ms. autographe de l'Histoire d'Orderic Vital (latin 10913); trois portraits d'abbés commendataires de Saint-Évroul, Ant. Barberini, G. Egon de Furstenberg et Charles de Saint-Albin; trois planches de sceaux, cachets, jetons et médailles d'abbés; plusieurs plans de l'église et vues des ruines; les reproductions de trois anciennes châsses, etc.; enfin une grande carte et plan de l'abbaye de Saint-Évroul en 1731.

LA

FORMULE « QUOD FICIT MENSIS N... »

ET SES VARIANTES DU VI^e AU IX^e SIÈCLE.

La formule *Quod ficit mensis N...* et ses variantes, signalée à l'attention des épigraphistes et des diplomatistes par Du Cange¹, Mabillon² et Edmond Le Blant³, a été sommairement étudiée jadis par le R. P. de la Croix⁴, Mgr Duchesne⁵, et, au point de vue de la diplomatique, par Giry⁶ et par MM. Erben⁷ et Prou⁸.

Nous nous proposons de l'étudier à notre tour dans tous les documents, de quelque nature qu'ils soient, qui sont parvenus à notre connaissance, pour chercher à résoudre les problèmes d'ordres divers que soulève la présence de cette formule dans les actes diplomatiques ou dans les inscriptions du VI^e au IX^e siècle, et pour coordonner, dans une vue d'ensemble, les résultats indiscutables obtenus par nos devanciers avec ceux que nous avons atteints.

1. Du Cange, *Glossarium*, v^o *facere*, 1, éd. Henschel, t. III, p. 177, 2^e col.; — v^o *quod*, t. V, p. 269, 1^{re} col.

2. Mabillon, *De re diplomatica*, liv. II, ch. xxvi, § 6. Mes références à cet ouvrage renvoient à l'édition de 1709.

3. Edm. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle* (Paris, 2 vol. in-4^e, 1856-1865), t. I, p. 426, 427, 429, etc.

4. Le R. P. de la Croix, *l'Hypogée martyrium de Poitiers* (Paris, 1883, in-fol.), texte, p. 85.

5. L. Duchesne, *la Crypte de Mellebaude et les prétendus martyrs de Poitiers*, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, 1885, p. 142-143.

6. A. Giry, *Manuel de diplomatique* (Paris, 1894, in-8^e), p. 133. — Cf. H. Bresslau, *Handbuch der Urkundenlehre*, t. I (Leipzig, 1889, in-8^e), p. 822; une 2^e édition a paru en 1911 après la rédaction de cet article.

7. Wilh. Erben, *Urkundenlehre*, 1^{re} partie : ... *Die Kaiser- und Königsurkunden des Mittelalters in Deutschland, Frankreich und Italien* (München, 1907, gr. in-8^e), p. 324.

8. M. Prou, *Préface* au recueil de Lauer et Samaran, *les Diplômes origi-*
1912

I.

La formule *Quod ficit mensis N...* et ses variantes constituent une manière barbare d'exprimer un quantième de mois. *Quod ficit* (ou *facit*) *mensis N...* apparaît au VI^e siècle¹; ses variantes n'apparaissent d'une façon certaine qu'au VII^e siècle : les exemples antérieurs qu'on pouvait être tenté d'invoquer appartiennent ou à des textes faux² ou à des textes qui avaient été mal datés³.

Très fréquentes dans la seconde moitié du VII^e siècle et dans la première moitié du VIII^e, elles ne sont plus qu'exceptionnelle-

naux des Mérovingiens, fac-similés phototypiques, avec notices et transcriptions (Paris, 1908, in-fol.), p. VII. Dans son important compte-rendu de la publication de MM. Lauer et Samaran, M. E. von Ottenthal a signalé « la bonne explication de l'expression *Datum quod ficit* » donnée par M. Prou (*Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, t. XXXII, 1911, p. 195).

1. Les plus anciens exemples que nous connaissons nous sont fournis par la lettre que Nicetius, évêque de Trèves, écrivit à Chlodosuinde avant 565 (éd. Gundlach, *Mon. Germ. hist.. Epistolae*, t. III, p. 121), et par la *Vita sanctae Radegundis*, ch. 21, de Baudonivie (Krusch, *Mon. Germ. hist., Scriptores rerum merovingicarum*, t. II, p. 392).

2. Diplôme de Childebert I^{er} pour Saint-Vincent de Paris (Poupardin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, t. I, Paris, 1909, n° 1, p. 4); les diplômes de Childebert I^{er}, de Théodebert I^{er} et de Clotaire II pour l'église du Mans (G. Busson et A. Ledru, *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, Le Mans, 1902, in-8°, p. 66, 77, 93, 153), que les derniers éditeurs ont eu le tort de considérer comme authentiques; le diplôme de Chilpéric I^{er} pour Saint-Calais (J. Havet, *les Chartes de Saint-Calais*, n° 3, dans *Œuvres*, t. I, p. 160; — L. Froger, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais*, n° 3, p. 7).

3. Les inscriptions que Du Cange date du V^e ou du VI^e siècle sont du VII^e, comme l'a bien vu Le Blant. Zeumer, qui avait daté les *Formulae Andecavenses* (t. I, p. 15, 53) du VI^e siècle, les a attribuées avec plus de raison au VIII^e siècle (*Mon. Germ. hist., Formulae merovingici et karolini aevi*. Hannoverae, 1886, in-4°, addenda et corrigenda, p. 726). — D'autre part, la charte de Bethita pour le monastère de Saint-Vincent du Mans, qui a été datée de 572 (Pardessus, *Diplomata*, n° 240, t. I, p. 227; — R. Charles et S. Menjot d'Elbenne, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans*, Mame, 1886, gr. in-4°, n° 4, col. 7 et 8), doit être reportée au 12 octobre 683; la mention de Patuinus que contient la vie de saint Domnole, dans les Actes des évêques du Mans, est un emprunt manifeste à cette charte (éd. Busson et Ledru, p. 84) et ne saurait servir à corriger la date que porte notre document en changeant le nom du roi, comme l'ont fait encore les derniers éditeurs.

ment en usage au IX^e : cinq diplômes de Charlemagne¹, dont deux sont conservés en originaux, nous en offrent encore des exemples : les deux derniers en date, — ce sont précisément les originaux, — sont respectivement de 777 et de 812. En 812, notre formule *Quod ficit mensis N...* semble être déjà un véritable archaïsme ; c'est, en effet, dans la période du règne où les diplômes nous parviennent en plus grand nombre que nous en rencontrons le moins d'exemples : sur les cent diplômes des vingt-cinq dernières années du règne², nous n'avons qu'un seul cas à citer. A l'appui de cette observation, on notera que, dans les chartes de l'abbaye de Saint-Gall, où cette manière de dater est assez fréquemment constatée, le dernier exemple à signaler est du 11 avril 786³, et que la dernière charte de Wissembourg, dont la date est exprimée de la sorte, est du 20 mai 784⁴. Toutefois, un formulaire nous fournit encore un exemple, emprunté à un acte d'insinuation dans les registres municipaux, daté de l'an 805⁵ ; et Du Cange cite une charte nivernaise de 814, qui nous fournit l'exemple le plus tardif que nous connaissions. Ainsi cette notation barbare du quantième disparaît, semble-t-il, avec la renaissance carolingienne qui remet en honneur la notation romaine, d'après les calendes, les ides et les nones, qui, du reste, n'avait jamais cessé complètement d'être utilisée.

II.

Quel est le sens exact de cette formule ? Le tableau suivant donne tous les éléments d'une réponse certaine :

quod	}	ficit (ou fecit) facit ficerit	}	mensis (ou mensus, mens-
sub diae quod				ses, minsis, mensus).
quo				
quem				N.
quando				dies (ou diis, dius, diae).
ubi				tantos (ou tantus).

1. Mühlbacher-Tangl, *Mon. Germ. hist., Diplomata Karolin.*, t. I, n° 61, 63, 66, 118 (orig.) et 216 (orig.).

2. *Ibid.*, n° 119-218, années 777-813.

3. H. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen*, t. I (Zurich, 1863, in-4°), n° 107, p. 101.

4. Zeuss, *Traditiones possessionesque Wizenburgenses* (Spirae, 1842, in-4°), n° 60, p. 65.

5. *Formulae Biluricenses*, 15c. (Zeumer, *Mon. Germ. hist., Formulae*,

Quod se trouve dans la lettre de Nicetius de Trèves à la reine Chlodosuinde et dans la Vie de sainte Radegonde par Baudonivie, dans tous les diplômes originaux¹, dans le plus grand nombre des autres², dans des chartes privées³, dans toutes les formules des VII^e et VIII^e siècles⁴, dans les inscriptions peintes de l'hypogée des Dunes à Poitiers⁵, dans une inscription lapidaire⁶ et dans l'une des dates que nous livre un fragment de cycle pascal, que l'éditeur, M. Bruno Krusch, croit avoir été écrit dans la région de Bourges vers 720⁷.

Sub diae (*die* ou *diem*) *quod* constitue une expression qu'on lit dans quelques chartes privées de l'époque mérovingienne, dont une subsiste en original⁸, dans un diplôme carolingien⁹, et dans des chartes de la seconde moitié du VIII^e siècle¹⁰.

Quo a été rencontré dans le fragment du cycle pascal cité plus haut¹¹.

p. 176.) On notera que ce dernier exemple appartient à une catégorie d'actes archaïques.

1. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n° 3 et 3 bis, 14, 19, 21, 22, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 35, 36, 37. — Tardif, *Monuments historiques*, n° 53. — Mühlbacher-Tangl, *Mon. Germ. hist., Dipl. Karolin.*, t. I, n° 6, 118 et 216.

2. Nous en citerons un certain nombre au cours de cette étude.

3. Bornons-nous à signaler ici les chartes originales, Tardif, *Mon. hist.*, n° 19, 24, 39, 59.

4. *Formulae Andecavenses*, 1, 15, 53 (Zeumer, p. 4, 19, 23); — *Formulae Turo-nenses*, 39, add. 6 (p. 156, 161); — *Formulae Senonenses*, appendix 2 (p. 210); — *Formulae Augienses*, collectio A, 14 (p. 345).

5. Le R. P. C. de la Croix, *l'Hypogée martyrium de Poitiers*, atlas, pl. IX et X. — Edmond Le Blant, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* (Paris, 1892, in-4°), n° 245 et 245 A, p. 252-253. — Cf. L. Levillain, *la « Memoria » de l'abbé Meltébaude*, dans *Bulletins de la Société des Anti-quaires de l'Ouest*, 3^e série, t. II (1911), p. 385-392.

6. Edm. Le Blant, *Inscr. chrét.*, n° 674 A : « Quod ficit... », t. II, p. 563.

7. Br. Krusch, *Chronologisches aus Handschriften*, dans *Neues Archiv*, t. X (1885), p. 93.

8. Tardif, *Mon. hist.*, n° 39. — Pardessus, *Diplom.*, n° 516, 578, suppl. 14 et 38.

9. Mühlbacher-Tangl, *Dipl. Karolin.*, n° 52.

10. H. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen*, t. I, n° 26, 27, 33, 42, 59, 61, 64, 66, 67, 85.

11. Voir plus haut, n. 7. Bresslau, *Handbuch der Urkundenlehre*, p. 822, mentionne ce mot sans fournir de référence. Une autre charte citée par Bress-lau, p. 856, est ainsi datée : « Dadum fecit mensis iunius dies VII » (Wart-mann, *Urkundenbuch der Abtei S. Gallen*, t. I, n° 49). Il faut restituer une conjonction devant le verbe. — On corrigera également le *Datum quoque feci*

Quem est une variante qui a été relevée dans la charte de l'évêque Bertoendus de Châlons-sur-Marne¹; nous la faisons figurer ici, sans correction, parce qu'elle tient peut-être la place d'un « quum » que nous n'avons pas trouvé ailleurs. Dans une formule en vers, un « quem » paraît avoir un sens auquel nos habitudes classiques ne nous ont pas accoutumé².

Quando n'a été signalé jusqu'à présent que dans un seul acte, un diplôme de Sithiu qui nous est connu par un cartulaire³.

Ubi se rencontre dans une phrase incidente de la teneur d'un diplôme mérovingien original⁴, dans la plupart des dates fournies par le fragment du cycle pascal déjà signalé et dans une série d'inscriptions chrétiennes⁵.

Le parfait *ficil* ou *fecit* est employé sur toutes les pierres tombales, dans les dates de tous les instruments diplomatiques authentiques et de toutes les formules; nous n'avons rencontré le présent de l'indicatif utilisé dans les diplômes que dans trois documents faux de l'église du Mans, à savoir : les deux diplômes de Childebert I^{er} et celui de Théodebert I^{er}⁶; et dans une formule dont nous parlerons plus loin⁷.

L'indicatif présent, *facit*, n'a été relevé d'une façon certaine que dans la lettre de Nicetius, dans les inscriptions peintes de l'hypogée des Dunes, à Poitiers, et dans le fragment de cycle pascal publié par M. Krusch.

Le futur antérieur, *ficerit*, ne se lit que dans un diplôme original.

Le mot *mensis*, qu'on trouve presque toujours écrit en toutes lettres, mais souvent, dans les originaux, en abrégé, est parfois encore omis. Nous n'avons pas enregistré ici la variante *mense*

mensis juliis dies XII d'une charte de Wissembourg (Zeuss, *Traditiones possessionesque Wizenburgenses*, n° 267, p. 256; — Pardessus, *Diplom.*, t. II, suppl. 44, p. 452).

1. Pardessus, *Diplom.*, n° 423.

2. « Quem » est pris pour « quum » ou pour « quoniam », « quia ». *Formulae Senonenses*, addit. n° 2, éd. Zeumer, p. 222.

3. Pardessus, *Diplom.*, n° 570. — Pertz, n° 96, p. 87.

4. « Quod evinit ubi ficerit proximus minsis septembris dies viginti. » Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n° 19.

5. Edm. Le Blant, *Inscr. chrét.*, nos 322, 324, 325 et 325 A, 360 et 586 A.

6. *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, éd. Busson et Ledru, p. 66, 77, 95.

7. *Formulae Augienses*, coll. B 1 : « Mense ill., die ill., quod facit ipse mensis, sub comite ill. » (Zeumer, p. 348). Voir plus loin, p. 433.

qu'on lit fréquemment dans les copies, mais qui n'est jamais présentée par les documents originaux et par les formules. La forme *minus* semble indiquer que le mot est au nominatif; ce que confirme, du reste, le nom propre du mois.

N. est, en effet, dans les originaux, toujours au cas sujet, quand il n'est pas abrégé : *september*, *marcius*, *madius*, *junius*, *augustus*. Dans les formules, on trouve *ille*¹ ou *illi* (pour *ille*²). On mentionnera ici les formes *octobris*, *novembris* prises comme cas sujets³.

Dies et ses variantes *diis* (pour *dies*), *dius*, *diae* nous sont fournis par les originaux et les formules; aussi n'avons-nous pas signalé dans notre tableau la variante *die*, qui ne nous est livrée que par des copies. *Dies* est en effet le complément direct de *facit*, comme l'indiquent expressément les formulaires.

Dans ceux-ci, en effet, la formule se termine par le mot *tantos* ou *tantus* (pour *tantos*)⁴. Dans les diplômes originaux, dans les inscriptions, partout, le nombre qui suit est donc bien un nombre cardinal. Dans une inscription lapidaire, ce nombre est écrit en toutes lettres : *septem*⁵; dans les diplômes originaux, il est exprimé, le plus souvent, en chiffres romains; mais il l'est quelquefois en toutes lettres⁶ et même sous les deux formes⁷.

Notre formule, sous les divers aspects qu'elle revêt, se traduit donc : « Quand le mois *N.* fit (fait ou aura fait) tant de jours. »

Si le sens général de cette manière d'exprimer une date n'est

1. *Formulae Andecavenses*, 1; — *Formulae Turonenses*, 39, add. 6; — *Formulae Senonenses*, app. 2.

2. *Formulae Andecavenses*, 15, 53.

3. Pardessus, *Diplom.*, n° 370. — Pertz, *Diplom. spuria*, n° 73, p. 189. — Le Blant, *Inscr. chrét.*, n° 322.

4. A noter en passant que *tantus* a déjà pris le sens de notre mot *tant* pour exprimer l'idée de *tot*.

5. Edm. Le Blant, *Inscr. chrét.*, n° 586 A : « *Diae vi idus augustas, ubi fecit agusta dies septem* », t. II, p. 477.

6. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n° 21 : « *Quod fecit minsis madius dies quinque* »; cf. n° 22, 26, 30.

7. *Ibid.*, n° 3-3 bis : « ... d[ies] xv quindecem. » Cf. l'original de la précaire de Vuademarus et Ercamberta pour Saint-Germain-des-Prés : « *Quod fecit mensis agustus dies xx viginti* » (Letronne, *Diplomata et chartae*, pl. XLIV. — Poupardin, *Recueil des chartes de Saint-Germain-des-Prés*, n° 9, p. 13).

pas douteux, l'expression elle-même ne laisse pas d'étonner. La conjecture suivante sur son origine en rendrait assez bien raison : les Romains sont les seuls, dans l'antiquité, à avoir compté les jours d'un mois selon le système des kalendes, des nones et des ides. Ce système paraît avoir un peu dérouté les Barbares qui préféraient compter les jours dans l'ordre même où ils se succédaient du commencement à la fin du mois ; la variabilité du point de départ des nones et des ides pouvait être une cause d'erreur pour quiconque n'était pas bien familiarisé avec le comput romain. Aussi, dans nos diplômes originaux, tandis que nous trouvons, pour indiquer un jour calendaire, les formules : « Datum pridiae kalendas marcias »¹ ou « Datum sub diae pridiae kalendas marcias »², ou même « medio minse september »³ pour le 15 septembre, qui est le dix-septième jour des kalendes d'octobre⁴, nous observons qu'on n'a point fait usage du calcul des ides et des nones.

L'expression « sub diae quod fecit minsis abrilis dies viginti et quinque »⁵ nous apparaît comme une formule abrégée pour « sub diae [vii^o kalendas madii] quod fecit minsis abrilis dies viginti et quinque », dans laquelle on a laissé tomber celle des deux dates qui, faisant double emploi, était alors la moins compréhensible. Nous lisons, en effet, sur une tombe, « diae vi idus augustas, ubi fecit agusta dies septem »⁶. La nécessité où l'on était de ramener l'une à l'autre les deux formules d'une même date, à l'usage des deux populations romaine et barbare juxtaposées, s'affirme dans l'un des plus anciens textes qui nous livrent notre formule⁷, comme elle s'affirme encore dans le frag-

1. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n^{os} 23 et 38.

2. *Ibid.*, n^o 34. Cf. d'autres dates calendaires selon le type « sub die tanto kalendas N. ». *Ibid.*, n^{os} 6, 16, 17, 20, 25.

3. *Ibid.*, n^o 15.

4. Cf. M. Prou, *loc. cit.*

5. Charte d'échange entre Adalricus et Vualdromarus, abbé de Saint-Germain-des-Prés, 697, 25 avril (Poupardin, *Recueil des chartes de Saint-Germain-des-Prés*, n^o 11, p. 18). — Cf. Pardessus, n^o 516 : « Sub die quod fecit mensis junius viginti tres. » — Mühlbacher-Tangl, n^o 52 : « Sub die quod fecit mensis junius dies viginti et sex. »

6. Edm. Le Blant, *Inscr. chrét.*, n^o 586 A.

7. *Vita s. Radegundis*, auct. Baudonivia, ch. 21 : « ... quarta feria mane primo idus augustus, quod fecit idem mensis dies xiii, clausi sunt ejus oculi » (Krusch, p. 392).

ment de cycle pascal auquel nous avons déjà maintes fois renvoyé nos lecteurs et dont toutes les dates exprimées à la manière barbare sont traduites, selon la notation romaine, comme il suit :

« Ubi facit febroarius dies xviii, hoc est xii kl. marcias » (année ordinaire);

« Ubi facit mad. d. vii, hoc est nonas mai. »;

« Quod facit marcius d. viiii¹, hoc est viii id. marc. »;

« Ubi fac. mad. d. xxvi, hoc est vii kl. ju. »;

« Ubi fac. mad. d. xviii, hoc est xv kl. ju. »;

« Ubi fac. febr. d. xiiii, hoc est xvi k. marc. » (année bissextile).

« Ubi fac. mad. d. iii, hoc est v non. mai. »;

« Quo facit marc. dies vi, hoc est prid. non marc. »;

« Ubi facit mad. dies xxiii, hoc est x kl. jun.². »

Notre formule serait donc le résidu d'une autre plus étendue et, par le fait, incommode; mais, tandis que, pour les jours calendaires plus faciles à identifier que les jours des ides et des nones, on a pu simplifier tantôt en supprimant la notation romaine pour ne conserver que la notation barbare, tantôt en laissant subsister la première seule, — au contraire, pour les ides et les nones, la simplification s'est faite toujours au profit du *Quod facit mensis N...*

Ce n'est là qu'une conjecture; elle fournit non seulement une explication plausible de l'origine de la formule, mais aussi elle permet de se rendre compte de la coexistence des deux modes de la date dans les diplômes pour la période calendaire et non pour les périodes des ides et des nones.

III.

M. Prou a observé que, dans les diplômes mérovingiens originaux, « le quantième du mois est exprimé, d'après le calendrier romain, pour le premier jour et la seconde partie du mois corres-

1. Corrigé viii dans le manuscrit.

2. Br. Krusch, *Chronologisches aus Handschriften*, p. 93. Nous avons collationné ces dates sur le manuscrit, Bibl. nat., lat. 10756, fol. 67. — A la même conception, se rattachent les identifications de date comme celle-ci : « Acta fuerat haec largitio die decimo mensis octobris quod est vi idus octobris » (*Vita sancti Condedi*, éd. W. Levison, *Mon. Germ. hist., Scriptores rerum merovingicarum*, t. V, p. 649).

pondant aux calendes; il est exprimé par le numéro d'ordre du jour, en comptant progressivement à partir de deux, pour la première partie du mois correspondant aux nones, aux ides et, dans les mois où les ides coïncident avec le treizième jour, pour les deux derniers jours des calendes »¹.

On ne peut pas, d'une façon certaine, contester l'exactitude de cette observation : il est très notable que, sur dix-sept diplômes originaux des Mérovingiens² qui présentent la formule dont nous nous occupons, trois seulement sont datés d'un jour correspondant à la période des calendes; et que, — si l'on écarte celui par lequel le roi Childebart III reconnaît à l'abbaye de Saint-Denis la propriété d'un moulin à *Cadolaicus*, puisqu'il est daté du 14 décembre, c'est-à-dire d'un mois où les ides tombent le 13³, — les dates des deux autres peuvent prêter à discussion. Dans le diplôme de Childebart III, confirmant par jugement la donation du monastère de Limours à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, la date a été ainsi publiée depuis Mabillon : « Quod ficit minsis februaryius dies xxv⁴. » Mais l'original ne porte pas, et ne portait pas du temps de Mabillon, les éléments qui imposeraient sans contestation possible une telle lecture⁵ (que, pour ma part, je crois très acceptable) : le nombre xxv n'est et reste qu'une interprétation de Mabillon acceptée par les éditeurs postérieurs. — Dans le diplôme de Chilpéric II, confirmant à l'abbaye de Saint-Denis une rente de cent vaches à percevoir sur le fisc du Mans, la date a été lue : « Datum quod ficit minsis marcius dies xvi⁶. » Le quantième est exprimé par un x auquel est appendu un u⁷ : les derniers éditeurs, tout en conservant la traduction traditionnelle qui fait de ce caractère u l'ἐπίσημον VI, ont indiqué en note qu'on pouvait

1. Prou, *Préface* au recueil de Lauer et Samaran, p. VII.

2. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n^{os} 3, 14, 19, 21, 22, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 35, 36, 37; à ces seize diplômes, nous ajoutons un jugement de Childebart III en faveur de Ragnesindus, dont l'original a été vu par Mabillon (Pardessus, *Diplom.*, n^o 479, t. II, p. 288. — Pertz, *Diplom. merov.*, n^o 79, p. 70).

3. Lauer et Samaran, n^o 32.

4. *Ibid.*, n^o 29. — Poupardin, *Recueil des chartes de Saint-Germain-des-Prés*, n^o 12, p. 19.

5. Comparez ici les fac-similés de Mabillon, *De re diplomatica*, suppl. p. 69; de Letronne, *Diplomata et chartae*, pl. XX bis; et de Lauer et Samaran, pl. 29.

6. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n^o 37.

7. *Ibid.*, pl. 37.

admettre XII au lieu de XVI¹ (la lecture XVI me paraît préférable).

Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce serait une erreur de vouloir, en généralisant l'observation de notre savant confrère et ami, poser comme une règle suivie dans les bureaux de la chancellerie des rois mérovingiens que la formule *Quod fecit minsis N...* était réservée aux quantités de mois qui, selon le mode romain, s'exprimeraient en nones et en ides, et aux deux derniers jours des calendes quand les ides tombent le 13 : car, les exemples d'un usage contraire dans les chancelleries et en dehors d'elles sont trop nombreux pour qu'on admette l'existence d'une règle spéciale touchant le mode de dater les diplômes royaux.

Quatre chartes royales, octroyées à trois abbayes différentes, nous livrent des dates où la formule *Quod fecit minsis N...* s'applique à des jours quelconques de la période calendaire². Mais par le fait qu'elles ne nous sont connues que par des copies, elles ne peuvent constituer en faveur de notre opinion que les états d'une présomption et non les bases d'une preuve. Toutefois, cette présomption est fortifiée par cette constatation que, dans les bureaux de la chancellerie royale, on exprimait un quantième de la seconde moitié du mois à la manière barbare : dans le jugement original de Clovis III, départageant le diacre Chrotcharius et son adversaire Chunebercthus, — si la date du document est formulée ainsi : « Quod fecit minus agustus dies XII », — la teneur nous offre l'incidente : « Quod evenit ubi ficerit proximus minsis dies viginti³. »

Les rares chartes des maires du palais qui nous ont été conservées établissent que les notaires des tout-puissants officiers exprimaient, eux aussi, les jours des calendes en quantités

1. Lauer et Samaran, *op. cit.*, n° 37.

2. Diplôme de Thierry III pour Fontenelle : « Quod fecit mens. octobris dies XXI » (Pardessus, n° 370. — Pertz, *Diplom. spuria*, n° 73). — Diplôme de Clovis III pour Stavelot et Malmédy : « Quod fecit mensis junius dies xxv » (Jos. Halkin et C.-G. Roland, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, t. I (Bruxelles, 1909, in-4°), p. 38, n° 12). — Diplôme de Chilpéric II pour Fontenelle : « Quod fecit mensis martius dies xxv » (*Ibid.*, n° 499. — Pertz, *Diplom.*, n° 85, p. 75). — Diplôme de Childéric III pour Sithiu : « Quando fecit aprilis dies xxiii » (*Ibid.*, n° 570. — Pertz, n° 96, p. 87).

3. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n° 19.

sous notre formule barbare. Dans la charte de Charles-Martel, par laquelle le duc des Francs, pendant l'interrègne, donne à l'abbaye de Saint-Denis la *villa* de Clichy et dont Mabillon a vu l'original¹, la charte était : « Quod fecit mensis september die xvii². » Dans le jugement original de Pépin le Bref, maire du palais, attribuant à Saint-Denis une terre dont la propriété lui était contestée par l'abbesse de Septmeules, nous trouvons de même « Quod fecit mensis junius dies viginti »³. Les copies d'un jugement de Carloman pour Stavelot et Malmédy nous ont encore livré un « Quod fecit mensis augustus dies xv »⁴. Aussi, n'y a-t-il rien d'extraordinaire à ce que nous retrouvions la formule en usage chez les premiers Carolingiens⁵, même appliquée à un jour des calendes⁶.

Les chartes privées originales de l'époque mérovingienne nous apportent à leur tour leur témoignage. A côté de la charte de Chrothildis pour le monastère de Bruyères, où nous relevons la date « Quod fecit mensis marcius dies dieci »⁷, voici deux pièces du chartrier de Saint-Germain-des-Près : la précaire de Vuademar et d'Ercamberta est ainsi datée : « Quod fecit mensis augustus dies xx viginti »⁸; et l'acte d'échange passé entre l'abbé Vualdromarus et Adalricus porte la date « sub diae quod fecit mensis abrilis dies viginti et quinque »⁹. Dans les premiers

1. Mabillon, *De re diplomatica*, p. 189.

2. Pardessus, *Diplom.*, n° 563. Corriger *die* en *dies* ou *diae*.

3. Tardif, *Mon. hist.*, n° 53.

4. Pardessus, *Diplom.*, n° 591. — Jos. Halkin et C.-G. Roland, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, t. I, p. 53, n° 18. L'argument tiré des chartes des maires du palais aura une force plus grande encore, si l'on admet la doctrine de M. Lucien Perrichet que ces chartes sont l'œuvre de la chancellerie royale « fonctionnant en quelque sorte sous les ordres d'un régent » (*la Grande Chancellerie de France des origines à 1328*, Paris, 1912, in-8°, p. 31-33).

5. Trois diplômes de Pépin le Bref, un de Carloman, cinq de Charlemagne contiennent la formule (Mühlbacher-Tangl, *Diplom. Karolin.*, nos 4, 6, 14, 52, 61, 63, 66, 118, 216).

6. Diplôme de Pépin le Bref pour Utrecht : « Quod fecit mense maio die xxiii » (Mühlbacher-Tangl, n° 4). — Diplôme de Carloman pour Novalèse : « Sub die quod fecit mensis junius dies viginti et sex » (n° 52).

7. Tardif, *Mon. hist.*, n° 19.

8. *Ibid.*, n° 24. — Poupardin, *Recueil des chartes de Saint-Germain-des-Près*, n° 9.

9. Tardif, n° 39. — Poupardin, n° 11.

temps de la période carolingienne, l'original d'une donation faite à l'abbé de Saint-Denis, Fulradus, par Adalhardus, nous livre encore notre formule accompagnée d'un nombre qui nous reporte en pleine période de calendes : « Quod fecit mensis november dies xxv¹. » Ces seuls exemples dispensent de citer les autres chartes privées qui présentent des cas semblables²; mentionnons cependant que, si la charte épiscopale originale d'Ageradus de Chartres est datée d'un « quod fecit mensis marcius dies sex »³, celle de Bertoendus, évêque de Châlons-sur-Marne, appartient au quinzième jour des calendes de mars : « Quem fecit mense febr. die xv⁴. »

Parmi les inscriptions lapidaires, quatre nous transmettent des quantièmes qui répondent à des jours calendaires; et si trois de ces quantièmes sont de la première moitié du mois, du 15, le quatrième appartient à la seconde moitié : une dame Adalbildis est morte « u(bi fecit) novembris... diis xv »⁵, soit le dix-septième jour des calendes de décembre, le même jour de mois qu'un certain Egrebaldus dont la pierre tombale porte « ubi ficit no(vember) di(es) xv »⁶. Leudelinus mourut « ubi ficit genarius dies xv » et Valdolina, probablement sa femme, est décédée « ubi ficit julius dies xxiii »⁷, soit respectivement le dix-huitième jour des calendes de février et le dixième jour des calendes d'août.

Enfin, le fragment de cycle pascal ne contient pas moins de cinq cas où notre formule est identifiée par la notation des calendes, à savoir : 12 des calendes de mars (18 février), 7 des calendes de juin (26 mai), 15 des calendes de juin (18 mai),

1. Tardif, n° 59.

2. Charte d'Eodebertus en faveur de l'abbé Rigobertus de Sithiu : « Quod fecit mensis maius dies xvi » (Pardessus, n° 460). — Charte de Bertrada pour l'abbaye de Prüm : « Sub die quod fecit mensis junius viginti tres » (*Ibid.*, n° 516). — Charte de Beata pour Saint-Gall : « Quod fecit mensis november dies xix » (*Ibid.*, n° 579). — Charte de vente consentie par Amallinda et son fils Radulsus au monastère de Wissembourg : « Quod fecit mensis aprilis dies viginti » (*Ibid.*, suppl. n° 19); etc.

3. Tardif, *Mon. hist.*, n° 36.

4. Pardessus, *Diplom.*, n° 423.

5. Edm. Le Blant, *Inscr. chrét.*, n° 322, t. I, p. 426.

6. *Ibid.*, n° 324, p. 427.

7. *Ibid.*, nos 325 et 325 A, p. 429.

16 des calendes de mars (14 février), 10 des calendes de juin (23 mai)¹.

Il n'y a donc pas de raison péremptoire de croire qu'il y a eu une règle spéciale dans la chancellerie royale à l'époque mérovingienne pour réserver la formule « Quod fecit mensis N... » aux seuls jours de la première moitié du mois ; et tout porte, au contraire, à faire admettre que cette formule pouvait être employée pour désigner un jour de la seconde moitié du mois : la doctrine enseignée sur ce point par Giry et M. Erben est exacte² ; elle n'avait besoin que d'être précisée avec plus de force.

IV.

Giry a, à l'occasion de notre formule, écrit ceci : « Cette manière de dater, — du quantième et directement pour la première partie du mois, d'après les calendes du mois suivant et en rétrogradant pour la seconde partie du mois, — semble avoir donné naissance à un système nouveau qui fut au moyen âge d'un usage assez fréquent. Il consistait à diviser le mois en deux parties : 1^o *mensis intrans, introitus mensis, le mois entrant, à l'entrar*, dont on comptait les quantième directement depuis le 1^{er} jusqu'au 15 dans les mois de trente jours et jusqu'au 16 dans ceux de trente et un jours ; 2^o *mensis exiens, stans, instans, restans, exitus mensis, le mois à l'issir*, dont on comptait les quantième en rétrogradant depuis le dernier... Il faut observer que l'on trouve l'expression *intrante mense*,

1. Voir plus haut, p. 416.

2. *Manuel de diplomatique* : « A l'époque mérovingienne, les actes royaux sont généralement datés des calendes et en rétrogradant, pour la seconde partie du mois ; mais au lieu du compte d'après les nones et les ides, on trouve d'ordinaire le chiffre du quantième d'après notre manière de compter, annoncé par une formule barbare, qui se rencontre déjà dans quelques inscriptions antérieures, par exemple : *Datum quod fecit mensis januarii dies VI* » (p. 133). — M. Erben (*Urkundenlehre*, t. I, p. 324) s'exprime à peu près comme Giry : « Die Tagesangabe erfolgte in den Merowingerdiplomen entweder in fortlaufender Zahlung der Monatstage nach der Formel *quod fecit mensis september dies XII* oder, wenn es sich um den ersten Tag eines Monats oder um irgend einen Tag einer zweiten Monatshälfte handelte, nach römischer Kalender mit Rückwärtszählung von den Kalenden und zwar in der Form *sub die secundo Kal. Julius* ».

même avec des quantités de la seconde quinzaine du mois; elle exprime dans ce cas qu'ils sont comptés à partir du 1^{er}. »

La conjecture de Giry est, de prime abord, assez séduisante; mais, à l'examen, elle se heurte à quelques objections. D'abord, elle ne rend pas compte de la coupure du 16 au 17 dans les mois de trente et un jours. Et puis, nous avons constaté que les derniers cas connus de la formule qui fait l'objet de la présente étude sont du commencement du ix^e siècle; or, si les premières chartes datées du « mois entrant » se rencontrent dans la Haute-Italie déjà aux viii^e et ix^e siècles, celles du « mois à l'issir » sont du commencement du x^e. Entre ces deux dates, la formule *Quod facit mensis N...* était tombée en désuétude à tel point qu'elle n'était plus déjà comprise vers le milieu du ix^e siècle: quand les faussaires du Mans fabriquent les diplômes qu'ils introduisent dans les *Actus*, ils élaborent les dates de leurs faux sur le modèle « *Data dies octo quod facit praesens mense junii* »³. Dans les siècles qui suivirent, et pendant que le mode nouveau de compter les jours était en vigueur, les copistes et les faussaires nous livrent notre vieille formule estropiée de façon lamentable: « *Quem fecit mense febr. die xv* » porte la charte de Bertoendus déjà citée⁴; une copie d'un diplôme de Clovis III donne « *quod fecit mense junio xxv* »⁵, à peu près comme deux actes de Pépin et de Charlemagne, qui sont respectivement en leur état actuel pourvus de ces dates: « *Quod fecit mense maio die xxiii* »⁶ et « *Quod fecit mense*

1. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 133 et n. 2.

2. Du Cange, *Glossarium*, v^o *mensis intrans*. — H. Bresslau, *Handbuch der Urkundenlehre*, t. I, p. 824.

3. Diplôme de Théodebert I^{er} (J. Havet, *Œuvres*, t. I, p. 424). Cf. les autres chartes citées plus haut, p. 410, n. 2. — Si nous n'avons que deux manuscrits du xii^e-xiii^e siècle et du xvii^e siècle, il n'est pas douteux que ce modèle de date remonte au ix^e siècle, car si les copistes avaient corrigé ici les formules de dates, ils les auraient corrigées aussi dans les diplômes du viii^e siècle, qui nous livrent ici des formules correctes ou à peu près correctes. D'ailleurs, les deux seuls manuscrits qui nous ont conservé la lettre de saint Nizier et qui sont du ix^e siècle portent: « *Hic si jubet ad domnum Martinum per festivitatem suam, quod undecima dies facit november* » (Gundlach, p. 121). *Undecima* est une faute manifeste qu'un correcteur a supprimée en lisant *undecim*; mais les copistes qui l'ont commise n'entendaient plus la vieille formule.

4. Pardessus, *Diplom.*, n^o 423.

5. *Ibid.*, n^o 426. — Pertz, n^o 62. — Voir plus haut, p. 418, n. 2.

6. Mühlbacher-Tangl, *Diplom. Karolin.*, n^o 4.

novembrio die III »¹. Un jugement de Charles-Martel reçoit une date plus altérée encore : « Quod fecit mense decembri die VI non². » Enfin, le faussaire qui a forgé le diplôme de Dagobert I^{er} pour le monastère de Wissenbourg a fait éclater son inintelligence d'une bonne formule en la traduisant ainsi : « Datum quod fecimus in ipso monasterio mense maii die undecima³. » Il est bien évident que les copistes ou faussaires, qui nous ont transmis de telles dates, ne comprenaient plus les formules qu'ils copiaient et interprétaient.

On n'est donc pas assuré qu'il y ait eu jamais un rapport entre la manière barbare d'exprimer un quantième aux VII^e et VIII^e siècles et le système qui fut en usage, chez nous, du X^e au XIV^e. Peut-être ici, une autre observation nous ouvre-t-elle la voie d'une explication meilleure. A côté de la formule « [quod ficit minsis N...] d[ies] xv quindecim »⁴, on s'est servi, pour désigner le quinzième jour du mois de septembre, de l'expression « medio minse september »⁵. Nous constatons que cette expression est

1. Mühlbacher-Tangl, *Diplom. Karolin.*, n° 63.

2. Pardessus, *Diplom.*, n° 509. — Pertz, *Diplom.*, n° 10, p. 98.

3. Pardessus, n° 262. — Pertz, *Diplom. spuria*, n° 31, p. 150.

4. Lauer et Samaran, les *Diplômes originaux des Mérovingiens*, n° 3.

5. *Ibid.*, n° 15 (M. Prou, Préface, p. VII). Cf. « medio mense aprile », *Ibid.*, n° 21; « medio mense septembrio », *Concile de Saint-Jean-de-Losne*, 675, éd. Maassen, *Mon. Germ. hist., Concilia*, p. 218; « medio martio mense », *Passio Leudegarii, episcopi Augustodunensis*, I, éd. Krusch, *Mon. Germ. hist., Scriptores rerum merovingicarum*, t. V, p. 322. Dans ce dernier exemple, il est bien certain que nous avons affaire à une date aussi précise que celles qui la précèdent dans le texte et qui sont exprimées en nones et calendes. Ce qui est encore le cas dans cette prescription d'un concile de la fin du VI^e siècle ou du commencement du siècle suivant : « Ut medio madio omnes presbyteri ad synodo in civitatem veniant et kalendis novembris omnes abbates ad concilium conveniant. » *Concile d'Auxerre (573-603)*, c. VII, éd. Maassen, p. 180. — L'expression a la même précision quand une charte est datée du « veneris [die] ante medium minse aprili » (H. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen*, t. I, n° 15, p. 18), ou quand un notaire écrit : « Notavi post med. mens. marcio » (Zeuss, *Traditiones possessionesque Wizenburgenses*, nos 10 et 11, p. 19 et 20). La formule « mediante N. » a la même valeur (cf. la note suivante); ainsi Nithard, parlant d'un événement de 842, écrit : « Mediante junio, feria videlicet quinta » (*Historiae*, IV, 4, éd. Müller, *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, p. 44); M. L. Halphen traduit : « Un jeudi du milieu de juin » (*le Règne de Charles le Chauve*, 1^{re} partie (840-851), p. 56, n. 2). Le texte latin est plus précis; il dit : « Le 15 juin, c'était un jeudi,...; » ce qui est exact en 842.

restée en usage au ix^e siècle, au moins chez les écrivains¹. Or, les Grecs, dès la fin du iv^e siècle de notre ère, divisaient déjà les mois en deux parties égales et comptaient les jours dans l'ordre naturel pendant la première moitié, dans l'ordre rétrograde durant les quinze derniers jours : ainsi, l'évêque-philosophe de Ptolémaïs, Synesius, se sert de la date τρίς καὶ δεκάτῃ φθινοπότης μηνός, treizième jour du « mois à l'issir »². Et l'on observe que cette façon de compter par « mensis intrans » ou « mensis exiens » a été surtout en usage en Italie et dans les pays du midi de la France³. On peut donc se demander si elle ne s'est pas introduite chez nous par l'intermédiaire de l'Italie et sous l'influence d'une coutume grecque encore observée dans la Grande-Grèce. Nous laissons à d'autres le soin de dire ce que vaut cette explication conjecturale.

V.

Parmi tous les exemples, cependant nombreux, que nous avons empruntés aux documents originaux et aux formules, il n'en est pas un seul qui contrevienne à la règle que Mgr Duchesne a, le premier, exposée en ces termes : « La formule *quod facit* et ses analogues servent toujours à introduire une date par le quantième; jamais on ne la trouve construite avec une date à la romaine⁴. » Si la formule signifie bien ce que nous lui avons fait dire, — et cela n'est pas douteux, — il ne peut en être autrement. Mais tout document qui contiendra une notation romaine devra-t-il être considéré comme fautif sur ce point?

Au nombre des textes que nous énumérions tout à l'heure

1. Par exemple, dans les *Annales Einhardi*, sous l'année 829, on a un « medio circiter julio » et un « medio mense augusto ». L'auteur anonyme de la première partie des *Annales Bertiniani*, à l'année 834, mentionne une convocation de l'armée à Langres « medio mense augusto »; l'évêque de Troyes, Prudence, qui a continué la rédaction de ces *Annales*, se sert de préférence de l'expression « mediante augusto » (année 838 et année 839); enfin Hincmar de Reims, qui a succédé à Prudence comme annaliste quasi-officiel, dira aussi, à l'année 876 : « Synodum auctoritate apostolica et ... sanctione sua indixit (Karolus) medio futuro mense julio apud Pontigonem. » Voir éd. Waitz, *Mon. rer. germanic. in usum scholarum*, p. 9, 15, 18, 128.

2. De Mas-Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 649-650.

3. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 133.

4. L. Duchesne, *la Crypte de Mellebaude*, p. 142.

pour montrer que les copistes n'avaient plus l'intelligence de notre formule, nous avons cité un jugement de Charles-Martel, dont la tradition manuscrite ne remonte qu'à une seule copie ancienne et qui est ainsi daté : « Quod fecit mense decembri die vi non. » Bien avant nous, on a observé que le mois de décembre n'avait pas six jours de nones, et l'on a proposé de corriger « die vi non » en « die iv non »¹. La correction est insuffisante; la mauvaise leçon n'en comporte pas d'autre que celles-ci : « Dies vi [annum ...]² » ou « die[s] vi[iiii] nou[em]. »

Un diplôme de Charlemagne pour l'église de Trèves, que les derniers éditeurs ont admis au rang des actes authentiques, porte la date « quod fecit kal. apr. »³. Mais, là encore, la tradition manuscrite ne présente pas de suffisantes garanties de scrupuleuse fidélité; et cette date a le défaut de ne pouvoir pas s'accorder avec l'itinéraire de Charlemagne en 772⁴ : ce qui, ajouté à la singularité de sa rédaction, la rend suspecte et ne permet pas d'en accepter la formule comme bonne et authentique.

Enfin, l'une des inscriptions peintes sur le mur de fond de l'*arcosolium*, dans l'hypogée des Dunes à Poitiers⁵, fournirait une exception, si l'exception n'était pas encore ici contestable.

ET QUOD FECIT DECEMBRI DIE III ET X IIII ANNI VAS.

Mgr Duchesne a proposé de lire ainsi cette inscription : « Et

1. Pardessus, *Diplom.*, t. II, p. 316, n. 1. — Cf. Pertz, n° 10, p. 98.

2. E. Mühlbacher, *Regesta imperii*, t. I, 1^{re} édition, 1889, p. 12, n° 32. —

J. Halkin et Roland, *op. cit.*, n° 15, p. 40.

3. Mühlbacher-Tangl, *Diplom. Karolin.*, t. I, n° 66. Voir plus loin, p. 429. Dans une charte de 764, nous lisons : « Sub die quod feci iii non. sept., die sabato » (Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen*, t. I, n° 42, p. 44). Mais, outre qu'il y a une erreur certaine (en 764, le 2 septembre était un dimanche), cette formule doit être rapprochée de celle-ci : « Notavi quod feci in mense jul. diem xiiii kl. aug. » (*Ibid.*, n° 4, p. 4), qui indique comment il faut entendre ce « sub die quod feci ». — La date : *Sub die quod fecit kl. janurius dies quindecim, anno sexto regnante domno nostro regis* (Zeuss, *Traditiones possessionesque Wizenburgenses*, n° 243, p. 235; — Pardessus, *Diplom.*, t. II, suppl. 14, p. 432), ne nous est pas parvenue dans sa teneur exacte : l'omission du nom du roi. *fecit* et *janurius* au singulier, qui montrent que *kl.* a pris la place de *mensis*, prouvent que le copiste a été distrait.

4. *Ibid.*, addenda et corrigenda, p. 563.

5. Le R. P. C. de la Croix, *l'Hypogée-martyrium de Poitiers*, pl. IX et X.

quod facit decemb. pridiae III et XIII kal. januaris » ; cette lecture lui fut contestée ; il la maintint¹ et il la vit adopter par un savant russe, M. Pomialovski², et par M. Lecointre-Dupont³.

Le savant abbé, ayant montré combien une telle date était incorrecte, irrégulière, obscure, la considère comme le résultat d'une erreur du peintre ; mais il voit l'erreur dans l'omission d'un mot, car il explique le « decemb. pridiae III » en disant que « le *pridie* et le III sont les débris d'une formule en style romain où ils étaient suivis de l'un des trois sigles *non.*, *id.* ou *kal.* Suivant que l'on rétablira l'un ou l'autre de ces trois sigles, on obtiendra les dates du 29 et du 30 novembre, du 3 et du 4 décembre, du 11 et du 12 décembre ».

Plusieurs raisons nous paraissent susceptibles d'infirmar cette interprétation. D'abord, la règle établie par Mgr Duchesne et confirmée par tous les documents originaux que nous avons étudiés indispose contre la lecture d'une inscription en cet endroit sujette à caution, lecture qui admet un « quod facit mensis N... » accompagné d'une notation romaine. En second lieu, il faudrait admettre deux omissions du peintre, et non pas une seule, car le même sigle ne pourrait commander à *pridiae* et à *III* sous peine d'intervertir les dates ; et même la double omission admise, il faudrait nécessairement rétablir *non.* après *pridiae*, et *id.* après *III*, pour qu'il n'y eût pas d'interversion de quantités. Pour la même raison de renversement des dates, on ne peut admettre avec M. Lecointre-Dupont⁴ que les mots « kalendas januaris » régissent à la fois *pridiae*, *III* et *XIII* : ce qui donne 31, 30 et 19 septembre, c'est-à-dire un ordre inverse de celui dans lequel devaient être commémorés les faits que notre inscription situait dans le cours de l'année liturgique. M. Pomialovski a proposé de faire retomber le mot « kalendas » à la fois sur *decemb.* qui précède et sur *januaris* qui suit ; mais cette solution n'est pas plus acceptable que les précédentes, car on ne saurait citer aucun autre exemple d'une telle anomalie.

1. L. Duchesne, *la Crypte de Mellebaude*, p. 142.

2. I.-V. Pomialovski, *Découverte archéologique à Poitiers*, dans les *Mém. de la Soc. impériale russe d'archéologie*, t. II, p. 39-40. (En russe.)

3. Lecointre-Dupont, *l'Hypogée des Dunes de Poitiers. Lettre à M. le commandeur de Rossi* (Poitiers, 1888, in-8°), p. 20-21. — Edm. Le Blant (*Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 253) s'est contenté de reproduire le fac-similé et ne donne pas la transcription.

4. Lecointre-Dupont, *l'Hypogée des Dunes*, p. 21.

En troisième lieu, le peintre qui a tracé cette première ligne de dates en avait écrit à la suite une autre ainsi conçue : « Quod fa[ci...] r. diae III »¹; et, quand on recouvrit partiellement l'inscription de l'*arcosolium* d'un enduit sur lequel on peignit une inscription nouvelle, celle-ci comportait une nouvelle date que les fac-similés publiés ont singulièrement déformée, mais que l'on peut restituer avec certitude ainsi : « [Qu]od faci[t] novemb. diae XIII². » Le rapprochement de ces deux dates et de la précédente nous autorise à croire que, dans la ligne supérieure de dates, la première date n'était pas exprimée autrement que ces deux dernières. C'est peut-être la raison qui avait déterminé le P. de la Croix³, puis Mgr Barbier de Montault⁴ et dom Chamard⁵ à lire : « Et quod facit decembei diae III et XIII kl. januiarias. »

Enfin, les lectures « decemb. pridiae » et « decembei » sont douteuses, et je les crois même mauvaises. Nous n'avons de l'inscription qu'un calque auquel la bonne volonté des membres de la commission qui fut chargée de l'établir⁶ ne put assurer un degré suffisant d'exactitude⁷. Quand on examine attentivement

1. En raison de la forme graphique que présente cette date-ci et de la place qu'elle occupe dans l'inscription, je me suis demandé si nous n'avions pas là une répétition de la date dont nous avons donné le fac-similé ci-dessus, une véritable correction de l'erreur commise (L. Levillain, *la « Memoria » de l'abbé Mellébaude*, p. 388, note 5).

2. C. de la Croix, *l'Hypogée-martyrium*, atlas, pl. IX et X.

3. C. de la Croix, *l'Hypogée-martyrium*, texte, p. 63.

4. Barbier de Montault, *Documents sur la question du martyrium de Poitiers* (Poitiers et Paris, 1885, in-8°), n° 3, XV, p. 46-47.

5. D. François Chamard, *l'Hypogée des Dunes à Poitiers*, dans *Revue du monde catholique*, 3^e série, 24^e année (1884), t. XXIII, p. 842-843.

6. La commission était composée de Mgr Barbier de Montault, Alfred Richard et Bélisaire Ledain.

7. L'examen des calques partiels successifs que le P. de la Croix avait pris, qui ont servi à l'établissement du calque définitif et qui sont conservés dans un des dépôts de la Société des Antiquaires de l'Ouest, m'avait déjà conduit à cette opinion que j'exposai lors de la conférence que je fis sur l'hypogée le 18 janvier 1909 pour justifier certaines corrections que je proposais d'apporter aux textes publiés. A la suite de cette conférence, l'un des membres de la commission, mon savant confrère et ami M. Alfred Richard, me montra ses carnets personnels sur lesquels il avait consigné trente ans plus tôt ses observations; je trouvai alors dans les lectures de M. Richard la confirmation de quelques-unes de mes corrections. Mon vieil ami, l'illustre inventeur de l'hypogée, le P. de la Croix, à qui j'avais soumis au préalable mes corrections, s'y

les fac-similé de l'inscription, on observe que, dans le groupe des lettres DECEMBPR, on a ajouté une petite barre horizontale à la partie inférieure du P. Mgr Duchesne voit là une addition « par distraction » ; mais cela peut être autre chose, et nous croyons plutôt à une correction : le peintre, ayant à tracer les trois dernières lettres du mot *december*, a pu, par distraction, redoubler le B ou tracer le R en omettant la voyelle et s'apercevoir de son erreur quand il avait déjà dessiné le rinceau qui forme la boucle supérieure de l'une ou l'autre de ces deux lettres. Le genre de peinture qu'il pratiquait, la fresque, ne souffre pas de retouche ; l'artiste n'avait d'autre ressource que celle de corriger la faute malencontreuse comme il l'a fait, en laissant à l'ingéniosité de ses lecteurs, secourue par la connaissance qu'ils avaient de la formule usitée, le soin de lire correctement la date. Cette conjecture est étayée par cette autre observation : il est absolument certain qu'on a eu tort de lire un I dans le petit trait vertical qu'on voit sur les fac-similé après le R ; il n'y avait là qu'un signe de ponctuation comme il en existe après d'autres mots dans le même texte : la comparaison avec les autres I de cette partie de l'inscription ne laisse pas place au doute. Nous lisons donc ceci : « Et quod facit december · diae m^e et · xiiii · kl. januiarias ·. »

En conséquence, nous avons deux dates juxtaposées : l'une, exprimée selon la manière barbare ; l'autre, indiquée selon le mode romain. Du fait qu'elles sont juxtaposées, on n'est pas autorisé à dire que la seconde est commandée par le « quod facit december », bien qu'elle appartienne aussi au mois de décembre ; il faut traduire cette inscription comme nous la traduirions si la seconde date, au lieu d'être le 14 des calendes de janvier, était le 14 des calendes de tout autre mois, de février ou mars par exemple. La notation par les ides, nous l'avons vu par nos diplômes, était à peu près tombée en désuétude, tandis que la notation par les calendes avait survécu à côté du « quod facit mensis N... » : notre inscription apporte un témoignage nouveau de ce fait.

était rallié, bien qu'il fit les plus expresses réserves sur l'explication et l'interprétation, en partie nouvelles, que je présentais de l'hypogée des Dunes en m'appuyant sur de multiples observations archéologiques déjà publiées ou inédites qui, pour la plupart, appartenaient à l'éminent archéologue.

Les trois cas que nous venons d'examiner ne sauraient donc pas infirmer la règle générale. Mais lorsque le sens primitif de la formule fut oublié après une longue période pendant laquelle on ne s'était plus servi de ce mode de date, des notaires ou des scribes ont pu imiter maladroitement des modèles anciens, comme cela se produisit à Saint-Gall où, après une interruption de quarante années, nous voyons reparaître le *Quod fecit*, avec une notation romaine¹. Le verbe *fecit* a pris alors un sens impersonnel, comme le verbe « être » dans les formules intermédiaires *Sub die quod fuit*² ou *Quod est*³. Là encore l'exception est plus apparente que réelle.

VI.

Nous avons noté que, pendant le haut moyen âge, on s'était servi tantôt du présent de l'indicatif et tantôt du parfait défini pour désigner des dates passées. Nous pouvons à bon droit nous demander si le fait d'avoir choisi l'un ou l'autre des temps du verbe marque une intention et a une signification quelconque.

Un premier point est hors de contestation, grâce aux dates identifiées du cycle pascal. La date « ubi facit mad. dies xxiii, hoc est x kl. jun. » signifie que « quand le mois de mai fait vingt-trois jours », il est encore dans sa vingt-troisième journée, puisque le 23 juin correspond bien au dixième jour des calendes de juin. Avec l'indicatif présent, nous savons donc que les vingt-trois jours sont en voie d'accomplissement, qu'ils ne sont pas révolus.

En est-il de même avec le parfait? Une inscription lapidaire que nous avons déjà citée plusieurs fois pourrait faire croire le contraire par la concordance qu'elle établit entre le « diae vi idus augustas » et le « ubi fecit agusta dies septem ». En effet, le sixième jour des ides d'août tombe le 8 août et non le 7 : d'où

1. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen*, t. I, n° 291 : « Quod fecit v idus mai » (11 mai 825), p. 271; — n° 338 : « Quod fecit xv kal. septembris » (18 août 831), p. 312.

2. *Ibid.*, n° 253 : « Sub die quod fuit id. mad. » (15 mai 820), p. 242; — n° 260 : « Sub die quod fuit iii. id. oct. » (11 octobre 820), p. 248.

3. *Ibid.*, n° 258 : « Quod est xv kal. agust. » (18 juillet 820), p. 246.

il résulte, s'il n'y a pas là une erreur du lapicide, que l'expression « ubi fecit agusta dies septem » signifie que sept jours pleins du mois d'août se sont écoulés et qu'on se trouve dans la huitième journée, c'est-à-dire le 6 des ides¹.

Mais nous pensons qu'il y a ici une erreur soit du lapicide, soit de celui qui a dressé le texte qu'il grava. Dans la *Vita sanctae Radegundis*, le « quarta feria mane primo idus augustus » est bien exactement traduit par le « quod fecit idem mensis dies XIII », et la précision du texte nous montre que le treizième jour d'août n'était encore que dans sa matinée². Ces données sont confirmées par Grégoire de Tours : ce dernier nous dit que Radegonde mourut dans la douzième année du roi Childeberrt I^{er}, le sixième mois et le treizième jour³; or, la douzième année du règne de Childeberrt répond à 587, et, en 587, le treizième jour d'août était bien un mercredi. A la fin du VIII^e siècle, nous pouvons citer un exemple analogue à celui-là : nous avons publié récemment, en nous interdisant toute correction, un texte à peu près inintelligible, tellement les copistes nous l'ont livré déformé : c'est la notice d'un plaid tenu à Poitiers par le comte Abbon⁴. On lit tout au début : « Notitia quibus praesentibus veniens Arembertus clericus *die sabbathi* Pictavis civitate qualiter fuit presens in mensis november dies x et octo. » La formule du quantième est évidemment mutilée : elle peut être rétablie dans son intégralité, non seulement par conjecture, en tenant compte du contexte, mais aussi par comparaison avec d'autres formules empruntées à des formulaires de

1. M. Prou ayant écrit que notre formule signifiait « quand le mois eut tant de jours révolus », je lui soumis ce texte qui justifiait sa traduction ; mais, avant même que je lui eusse exposé les arguments qui me font croire à une erreur du lapicide, il m'objecta lui-même que l'inscription devait être fautive et que le mot « révolus, » dans la phrase reproduite ci-dessus, avait évidemment dépassé sa pensée.

2. Un manuscrit de la *Vita* porte la variante : « Aug. 13. die ejusdem mensis clausi sunt oculi », qui montre qu'à l'époque où le copiste vivait l'ancienne formule avait cessé totalement d'être en usage.

3. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, liv. IX, ch. 11 : « Eo anno (a. 12. Childeberrthi) beatissima Radegundis ab hoc mundo migravit... Obiit autem mense sexto, tertia decima die, sepulta post triduum » (éd. Arndt et Krusch, *Mon. Germ. hist., Scriptores rerum merovingicarum*, t. I, p. 359).

4. L. Levillain, *les Origines du monastère de Nouaillé*, pièces justificatives, n° 4; *Bibl. de l'École des chartes*, 1910, p. 285.

régions voisines¹. Nous la lisons : « In [die², quod fecit³] mensis november dies x et octo. » Or, l'acte est daté de la treizième année du règne de Charlemagne et du mois de novembre : cette date correspond à l'année 780 ; et, en cette année, le 18 novembre était bien un samedi. Dans le quantième identifié par le jour de la semaine, le nombre 18 n'indique pas qu'il y avait dix-huit jours entièrement écoulés, mais que l'on était dans la dix-huitième journée du mois. Ainsi, on porte à la connaissance de ceux qui sont présents que le clerc Arembertus, venant à Poitiers le samedi, « fut pour cette raison présent au jour que le mois de novembre fit dix-huit jours », autrement dit, dans la journée où achevaient de s'accomplir les dix-huit premiers jours du mois.

Il n'y a donc pas, à notre avis du moins, de raison valable de traduire différemment une date, qu'elle soit exprimée par le verbe au présent ou au parfait défini.

Nous avons noté que toutes les dates exprimées par « quod facit » ont été extraites des inscriptions peintes de Poitiers, du fragment de cycle pascal et de la lettre de saint Nizier de Trèves ; tandis que toutes celles qui sont exprimées par « quod fecit » sont empruntées aux chartes et aux monuments qui constatent le jour d'un décès.

Les premières s'appliquent bien à des faits passés ; mais les événements qui se sont accomplis aux jours indiqués sont : ou bien les fêtes liturgiques mobiles d'une année qui se reproduiront aux mêmes jours toutes les fois que la fête de Pâques qui les commande tombera le jour où elle est tombée cette année-là, réserve faite du cas de bissextilité ; ou bien des cérémonies à commémoration annuelle, au jour anniversaire, comme une ingression ou une translation de reliques dans un temple ou

1. *Formulae Andecavenses*, 53 : « Noticia qualiter veniens illi Andecavis, die illo, in regionis, quod fecit minus illi dies tantus », Zeumer, p. 23 ; — *Ibid.*, 15 : « Breve sacramenti, qualiter et quos presentibus ingressus est homo nomen illi Andecavis civitate, die illo, quod fecit minus illi dies tantus », p. 9 ; — *Formulae Turonenses*, 39 : « Veniens ille, die illo, quod fecit mensis ille dies tantos, in loco nuncupante illo », p. 156.

2. Comparer : « sub die quod ».

3. *Fecit* est restitué d'après les formules ; il est imposé par le « qualiter fuit presens » ; nulle charte authentique n'offre l'indicatif présent en cet endroit ou ailleurs.

comme la fête de saint Martin. Des dates de cette nature ont, en quelque sorte, le privilège d'être toujours dans le présent parce qu'elles sont perpétuelles.

Les autres, au contraire, s'appliquent certainement à des faits qui appartiennent définitivement au passé, et, comme les faits qu'elles situent dans les temps révolus, elles ont cessé de vivre. Il n'est pas douteux que tel est bien le cas de la mention sur une pierre tombale d'un jour de décès : car un certain laps de temps s'est produit entre le jour où le défunt est mort et le moment où le lapicide grave l'inscription pour transmettre aux passants le souvenir qu'un tel, après avoir vécu tant d'années, mourut quand le mois de N... fit tant de jours : « Defunctus est ubi ficit november dies xv. » Le « Datum quod ficit minsis N... dies *tantos* » de nos diplômes paraît bien répondre à une même préoccupation : après que l'acte juridique a été accompli, l'instrument qui l'atteste a été donné « quand le mois fit tant de jours »¹. L'analogie est frappante.

Cela conduit à admettre, comme une conjecture très vraisemblable, que les diplômes n'étaient pas nécessairement expédiés par la chancellerie le jour même où s'accomplissait l'acte juridique. C'est à une hypothèse analogue que nous a conduits une étude sur la souscription de chancellerie dans les diplômes mérovingiens : l'accomplissement des nombreuses formalités à remplir nécessitant un certain temps². Cette manière de voir est confirmée par l'étude d'un jugement original de Clovis III, du mois d'août 691, c'est-à-dire d'un diplôme appartenant à l'une des catégories d'actes royaux dont l'expédition exigeait le moins de formalités.

On lit, dans ce jugement, le passage suivant : « Sic et a proceribus nostris, in quantum inluster vir Ansoaldus comis palati noster testimoniavit, fuit judecatum ut memoratus Chuneber-

1. Nous rapportons le *datum* à l'« instrumentation » de l'acte juridique plutôt qu'à l'accomplissement de cet acte juridique lui-même. En s'autorisant de la distinction établie à l'époque carolingienne entre le *datum* (changé en *data*) et l'*actum*, on pourrait contester la légitimité de notre manière de voir. La suite de notre mémoire va, je crois, apporter la preuve de ce que nous avons admis comme le plus vraisemblable.

2. L. Levillain, *la Souscription de chancellerie dans les diplômes mérovingiens*, dans *le Moyen Age*, 1911, p. 124.

cthus ipso estromento in noctis quadraginta, quod evinit ubi ficerit proximus september dies viginti, in nostri presenciam dibiati presentari¹. » Ainsi le tribunal du roi a décidé qu'un titre de propriété serait présenté dans quarante nuits, c'est-à-dire « quand le mois de septembre aura fait vingt jours », autrement dit le 20 septembre. La quarantième nuit du délai imparti au plaideur étant celle du 19 au 20 septembre, la première nuit après le prononcé de la sentence avait été celle du 11 au 12 août; la sentence avait donc été rendue le 11. Or, notre diplôme est daté « quod ficit minsis agustus dies XII »; donc, du 12 août, du lendemain du jour où l'affaire était venue devant le tribunal royal.

VII.

Une des variantes de la formule, celle qui comporte le *sub die quod* et que nous trouvons dans plusieurs documents du VII^e et du VIII^e siècle, devait presque nécessairement donner la tentation de faire du *quod* conjonctif un *quod* pronom relatif, à la condition naturellement de déterminer le jour par un nombre ordinal.

Dans un diplôme de Childéric II, dont l'authenticité a été généralement admise malgré les incorrections de formule qu'il renferme², nous lisons la date : « Datum sub die quarto quod fecit mensis marcius³. » C'est là une interprétation des données primitives de l'acte par un copiste qui n'entendait plus déjà la formule ancienne; mais la copie que les anciens éditeurs ont prise pour l'original est de la fin du VIII^e ou du commencement du IX^e siècle. Elle répond assez bien à la même préoccupation que trahit la formule « mense illo, die illo quod facit ipse mensis »⁴ : cette formule nous est livrée par deux manuscrits du

1. Lauer et Samaran, *les Diplômes originaux des Mérovingiens*, n° 19.

2. Je reproduis ici les formules finales : « Et ut haec preceptio plenior obtineat vicorem manus nostras subterfcriptionibus subter decrevimus roborare. Childericus rex recognovit. » — Il suffit de lire ces deux lignes pour être certain que les anciens éditeurs n'ont pas eu entre les mains, comme ils l'ont cru, un original authentique, mais seulement la copie signalée par Pertz comme étant du VIII^e siècle.

3. Pardessus, *Diplom.*, n° 368, p. 159. — Pertz, *Diplom. merov.*, n° 30, p. 30.

4. *Formulae Augienses*, coll. B., 1; Zeumer, p. 348. Notons que « die illo »

ix^e siècle, et M. Zeumer estime que, en raison même de cette date, la charte qui a servi de modèle pouvait être de la fin du viii^e siècle au plus tard¹. Voici qui donne raison au savant allemand : par la notice d'un accord intervenu entre le recteur du prieuré Saint-Hilaire de Nouaillé et une partie adverse au sujet de la propriété contestée des bois de Marnay et d'Artron, nous apprenons que les deux parties ont comparu devant le tribunal le « xvii die quod fecit mensis november »²; et cette notice est de 780. Également du viii^e siècle est cette authentique de reliques : « Reliquias sancto Leodegario in Xpisto martere. Passio ipsius dies secunda quod facit mensis octubris »³.

Mais la transformation du *quod*, de conjonction en pronom relatif, ne laisse à ces formules nouvelles qu'une ressemblance superficielle avec la formule qui fait l'objet de la présente étude. Aussi, malgré elles, nous pouvons répéter avec M. Prou que le nombre qui accompagne la formule « quod ficit mensis N... dies *tantos* » et ses variantes doit toujours être un nombre cardinal.

Concluons. La formule « quod ficit mensis N... » et ses analogues a été employée du vi^e siècle au commencement du ix^e. Elles signifient : « Quand le mois N... a *tant* de jours. »

Elles semblent avoir eu leur raison d'être dans la nécessité où l'on fut d'identifier, à l'usage des Germains, les dates du calendrier romain et surtout celles des ides et des nones. Mais elles servirent à exprimer aussi bien des dates de jour de la période calendaire que celles de la période des nones et des ides. On ne peut pas admettre sans réserves la conjecture qui établit une relation entre ce mode de dater et le système du « mensis intrans » et du « mensis exiens ».

Jamais notre formule et ses analogues, dans leur sens primitif, ne sont construites avec une notation romaine de quantité.

ne signifie pas, comme dans les autres formules, « tel jour de la semaine », mais appelle ici le quantième du mois.

1. Zeumer, *Mon. Germ. hist., Formulae*, p. 339 et 340-341. La collection B des formules de Reichenau (*Augia*) paraît bien avoir été composée entre la fin du viii^e siècle et le milieu du ix^e.

2. L. Levillain, *les Origines du monastère de Nouaillé*, pièces justificatives, n° 3, dans *Bibl. de l'École des chartes*, t. LXXI (1910), p. 284.

3. M. Prou, *Recueil de fac-similés d'écritures du V^e au XVII^e siècle* (Paris, 1904, in-4°), pl. V, n° 1.

S'il n'y a pas de différence de sens résultant de l'emploi du verbe *facere* à des temps différents, on constate, dans l'usage, une différence qui oblige à distinguer les deux formules « quod facit mensis N... » et « quod ficit mensis N... », puisque nous les trouvons dans des catégories différentes de documents et qu'elles ne paraissent pas pouvoir faire l'office de pièces interchangeables.

Cette dernière seule, avec ses variantes, est usitée dans les inscriptions funéraires et dans les dates des diplômes et des chartes des VII^e et VIII^e siècles, parce qu'elle s'applique à des faits uniques qui sont du domaine du passé.

Et cela nous a conduit à observer, dans la chancellerie mérovingienne, une distinction, établie par nombre d'observations dans la chancellerie des rois de la seconde race, entre l'acte juridique et l'instrumentation de cet acte.

Enfin, avant de disparaître, notre formule avait donné naissance à des formules en apparence similaires, mais de conception tout autre, et qui ne semblent pas lui avoir survécu de beaucoup.

L. LEVILLAIN.

TESTAMENT
DE
PIERRE DE SAINTE-FOI
ARCHEVÊQUE DE PALERME
(1283).

Une réelle incertitude règne sur la personne de l'archevêque de Palerme qui gouvernait ce diocèse au temps des Vêpres siciliennes. On s'est toujours plu à le considérer comme appartenant à une noble famille du pays; on n'a jamais réussi à délimiter avec précision les dates extrêmes de son épiscopat. La découverte inopinée de son testament, jointe à quelque autre document, permettra, semble-t-il, de modifier complètement l'opinion reçue sur le premier point et, sur le second, de restreindre la période pendant laquelle les destinées du diocèse de Palerme ont été confiées à ce personnage.

En effet, celui qu'on appelle généralement *Petrus de Sancta Fede* est certainement d'origine française. Et les preuves fournies par le texte de son testament¹ seront convaincantes, quand on saura surtout que la copie de ce document se trouve consignée à la fin d'un petit registre des archives départementales de la Côte-d'Or, dénommé « Cartulaire du prieuré de la Maison-Dieu-en-Brie »². Ce n'est évidemment pas par pur hasard que cette transcription fut ainsi faite : les moines desservant le prieuré

1. C'est un deuxième testament, l'archevêque ayant soin de prévenir que le premier a été rédigé à Palerme et doit se trouver au couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville. Il le confirme et approuve d'ailleurs.

2. On trouvera dans le *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Meaux*, t. IV (1908), p. 172-176, l'analyse des chartes contenues dans ce cartulaire.

(dépendant de l'abbaye de Molesme) avaient une raison particulière de l'insérer à la suite des documents qu'ils jugeaient nécessaires de conserver pour la défense de leurs intérêts temporels, et cette raison, peut-être faut-il la chercher dans le fait, qu'avant d'être élevé à la dignité d'archevêque de Palerme, Pierre avait été simple moine au prieuré de la Maison-Dieu.

Par cet acte solennel, l'archevêque institue pour héritiers deux parents pauvres, Jean et Eudes dits Banditars, auxquels il lègue tous les biens meubles et immeubles qu'il possède en France, « que habeo in regno Francie ubicumque » : et l'on ne comprendrait pas qu'un prêtre sicilien du XIII^e siècle, même prélat, fût propriétaire foncier en France, tandis que l'explication est plausible si l'on admet pour lui une origine française.

En même temps, le testateur, entre autres legs, donne quelques souvenirs à son sergent, à son maréchal, à son écuyer, à son chapelain, à son clerc, à son cuisinier ; mais il fait passer avant eux tous deux chanoines de la cathédrale de Palerme, dont les noms figurent parmi les exécuteurs de ses volontés : *Johannes de Gressibus* et *Jocelinus de Campo Guidonis*. Or, il n'est pas douteux que ces deux chanoines sont, comme l'archevêque lui-même, deux français, emmenés par lui en Sicile au moment de sa promotion à l'épiscopat ; car, dans le même rayon géographique que le prieuré de la Maison-Dieu (situé au diocèse de Meaux, sur les confins de la paroisse de la Ferté-Gaucher), on trouve deux localités briardes, Grez¹ et Champguyon², d'où lesdits chanoines ont tiré leurs surnoms³. On admettra volontiers que ce sont deux compatriotes de l'archevêque, auxquels celui-ci lègue tous ses livres théologiques et autres, une mule ou un cheval, et une somme de cinquante onces d'or à chacun.

En outre, tant parmi les légataires que parmi les témoins du présent testament, paraissent d'autres personnes, laïques et ecclésiastiques, dont l'origine française ne semble pas douteuse :

1. Grez, canton de Tournan (Seine-et-Marne).

2. Champguyon, canton d'Esternay (Marne). Il existe, à l'église Saint-Quirice de Provins, une dalle du XII^e siècle, qui nous révèle le nom de « dame Guiot de Champguion ».

3. Parmi les Français attachés au service de Charles d'Anjou dans le royaume de Naples, dont les noms ont été relevés par P. Durrieu (*les Archives angevines de Naples*, t. II, p. 328), figurent « Jean de Gres », valet de l'hôtel, et « Mathieu de Gres », homme d'armes, à la même époque. Un seigneur de Grez fut maréchal de France.

*Adam de Bussiaco*¹, *Stephanus de Putheolis*², *Bertrandus de Avriaco*³, *N. de Chaele*⁴, *Bertrandus de Areis*⁵, *Johannes Aujostri*, *Petrus de Houseto*⁶, *Robertus de Virmis*⁷, et jusqu'à ce frère mineur *Petrus de Burgundia*, nommé aux côtés de l'évêque de Girgenti (Agrigente), qui n'était sans doute pas plus sicilien que les autres⁸ et qui hérita de deux anneaux.

Doit-on s'étonner de trouver à Palerme, au mois de mai 1283, une semblable colonie française? J'ai tort d'ailleurs de dire « à Palerme », car, en raison sans doute des événements politiques qui s'étaient déroulés dans cette ville l'année précédente, à la suite du massacre causé par une explosion de haines sourdement accumulées, l'archevêque et son entourage avaient dû quitter cette ville pour Nicotera, et il s'y trouvait encore au moment où, malade, il a rédigé son acte de dernière volonté. L'effervescence qui régnait à Palerme avant l'époque des Vêpres siciliennes offrait un danger sérieux aux notables Français y séjournant et la prudence leur avait conseillé l'éloignement. Une ligne du testament est d'ailleurs à noter particulièrement : Pierre de Sainte-Foi lègue à la cathédrale de Palerme sa mitre, ses sandales, son anneau épiscopal et tous les objets de sa chapelle qu'il a emportés avec lui à Nicotera⁹, à condition toutefois

1. P. Durrieu (*op. cit.*) cite un certain nombre de « Bussy » parmi les chevaliers, hommes d'armes et arbalétriers au service de Charles d'Anjou. Les localités de Boissy et Bussy sont trop nombreuses, dans les départements de la Marne et de Seine-et-Marne, pour que l'on puisse songer à proposer une identification certaine.

2. Le département de Seine-et-Marne compte des *Puiseaux* et des *Puisieux*. On trouve Herbert de Puisieux au service de Charles d'Anjou.

3. Peut-être Évry-les-Châteaux, canton de Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne). C'est vraisemblablement ce même Bertrand d'Évry qui est indiqué par P. Durrieu (*op. cit.*, p. 277) comme chevalier dans les troupes royales qui combattaient pour Charles d'Anjou.

4. Chelles, canton de Lagny (Seine-et-Marne).

5. Dans les listes de M. Durrieu figure en 1274 un homme d'armes appelé « Eustachius de Aris ».

6. Il y a deux localités de Seine-et-Marne assez voisines, Augers et Le Housset (commune de Voulton), qui peuvent être invoquées ici.

7. Viarmes, canton de Luzarches (Seine-et-Oise). Un homonyme, sans doute le même personnage, est indiqué par P. Durrieu (p. 398) avec le titre de clerc de l'hôtel de Charles d'Anjou, qui avait à son service deux autres individus du même nom, Jean et Thibaut de Viarmes.

8. On le connaît seulement sous le nom de Gobert.

9. Nicotera est un port de la Calabre situé à peu de distance et au nord-est de Messine.

que la cité sicilienne sera revenue sous la domination du roi de Sicile et de son fils; sinon, les exécuteurs testamentaires se chargeront de les transformer en argent liquide, dont ils feront un pieux usage à leur convenance. Ajoutons que l'archevêque demande à être enterré dans l'église San Matteo de Nicotera, s'il vient à décéder au cours de la maladie qui l'opprime. Et, bien qu'il ne semble subsister dans cette ville aucune trace du tombeau qui a dû y être élevé en son honneur¹, on observera que le choix du prélat a été sûrement dicté par les circonstances difficiles qui lui avaient fait perdre une partie de ses biens et le tenaient encore éloigné de son siège archiépiscopal.

La date de son décès reste à déterminer. Si l'on hésite entre 1276 et 1278 pour l'époque de son intronisation, il existe un écart beaucoup plus grand pour fixer celle de sa mort. Suivant les auteurs, car on n'a jamais su préciser², elle serait survenue entre 1278 et 1284. De renseignements obligeants qui me sont venus de Naples, il résulte qu'elle doit être antérieure au 23 février 1285, jour où un acte notarié³ mentionne l'archevêque Pierre comme défunt. Et j'ose croire que la maladie dont il souffrait à Nicotera, lorsqu'il rédigea son testament, ne tarda pas à l'emporter, dès l'année 1283.

La présence d'un archevêque français à Palerme à pareille époque appelle une autre observation. Si l'on veut bien se souvenir des circonstances dans lesquelles le roi de France se trouva mêlé aux querelles de Charles d'Anjou⁴, si l'on veut bien songer à la présence sur le trône pontifical d'un pape français, Martin IV, tout dévoué à la cause de Charles d'Anjou qui avait fait son élection (janvier 1281), on ne sera pas surpris que le même Martin IV, alors qu'il était simple légat en France, ait favorisé la carrière d'un compatriote. Martin IV, Briard d'ori-

1. J'ai vainement consulté l'ouvrage de M. Émile Bertaux, et M. Bertaux lui-même, à ce sujet.

2. C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi* (Münster, 1898). p. 407.

3. Archivio di stato di Napoli, *Liber privilegiorum archiepiscopatus Panormi et ejus majoris ecclesie* (ms.), fol. 57 (communication de M. le professeur N. Barone).

4. Ch.-V. Langlois, *le Règne de Philippe III le Hardi* (Paris, 1887, in-8°), p. 124 et suiv.; Otto Cartellieri, *Peter von Aragon und die sizilianischen Vesper* (Heidelberg, 1904, in-8°); et surtout M. Amari, *La guerra del Vespro siciliano*, 9^e ediz. (Milano, 1886, 3 vol. in-8°). Cf. *Revue historique*, t. XXI (1883), p. 135-147.

gine¹, n'a pas dû être étranger à la nomination d'un Briard à l'archevêché de Palerme, car tout nous porte à croire que Pierre de Sainte-Foi appartenait par sa naissance à cette région. Le pape et le cardinal demeurèrent étroitement liés; au temps des Vêpres siciliennes, le prélat fut chargé d'aller trouver Martin IV² : on ne pouvait trouver d'ambassadeur qui fût plus capable d'être écouté.

Conclusion : l'archevêque de Palerme, successeur de « Joannes Mislenius », doit être appelé Pierre de Sainte-Foi; il est Français, très probablement originaire de la Brie, et peut-être ancien moine au prieuré de la Maison-Dieu³. Son arrivée à Palerme date de 1277 ou 1278; il est mort à Nicotera, sans doute en 1283. Sa nomination d'archevêque de Palerme paraît due à l'influence du cardinal-légat Simon de Brion, qui prit le nom de Martin IV après son élection au trône pontifical.

Charles d'Anjou ne s'était donc pas contenté de caser ses créatures dans les postes civils et militaires du royaume de Naples où leur présence lui avait paru nécessaire; certaines hautes dignités ecclésiastiques avaient dû être également réservées à des Français dignes de sa confiance et tout dévoués à ses intérêts.

Henri STEIN.

Texte du testament.

In nomine Domini, Amen. Anno Nativitatis ejusdem millesimo ducentesimo otuagesimo tercio, die sabbati octavo maii, undecime indictionis, regnante domino Karolo, serenissimo Jerusalem et Syclie rege, ducatus Apulie et principatus Capue, Achaye princepe, alme Urbis senatore, Andegavie provincie, Forcallen[sis] et Tornodori comite, regnorum ejus Jerusalem anno septimo, Sylcilie (*sic*)

1. Il naquit à Mainpincien, canton de Mormant (Seine-et-Marne), vers 1220. Cf. *Revue de Champagne et de Brie*, t. IV (1878), p. 15-30, et XXI (1896), p. 517.

2. Rocco Pirri, *Sicilia sacra*, t. I, p. 150.

3. On peut signaler, parmi les bienfaiteurs du prieuré de Sainte-Foi de Coulommiers, un « Matheus de Sancta Fide », qui figure avec sa mère dans l'obituaire de ce couvent, au 7 des calendes de février (*Bulletin historique et philologique du Comité*, 1892, p. 39). Peut-être y a-t-il quelques relations de famille entre ce personnage et l'archevêque de Palerme.

vero octavo decimo, cum sit instabilis conditionis humane fragilitas, innotis et dubiis future mortis eventibus limitata, reverendus pater dominus Petrus, Panormitanus archiepiscopus, in presencia mei Berardi de Turanno, notarii, et testium subscriptorum ad hec specialiter vocatorum, de bonis suis nuncupatum testamentum condidit in hunc modum : Ego Petrus, miseratione divina sancte Panormitane ecclesie archiepiscopus, infirmus corpore, sanus mente, nolens decedere intestatus et cupiens anime mee salubriter providere, addubiis future mortis eventibus remediis obviare salubribus et auxiliis occurrere oportunis, de bonis meis nuncupatum testamentum facio in hunc modum : in primis ratifico, laudo, approbo et confirmo testamentum meum, quod feci hactenus in Panormo meo. venerabilis patris Agrigentini episcopi, religiosi viri fratris Petri de Burgundia, Ordinis Minorum, et aliorum sigillis munitum, quod est in arca mea penes custodiam prioris et conventus fratrum Predicatorum ejusdem civitatis Panormi per omnia, et volo quod perpetuo valeat et robur obtineat firmitatis, et perpetuo observetur per omnia; item instituo in presenti testamento heredes meos Johannem et Odonem, dictos Banditarz, pauperes et sanguineos meos, in omnibus meis stabilibus, pheodabilibus, burgensaticis et mobilibus quibuscumque, que habeo in regno Francie ubicumque. ita tamen quod si alterum eorum premori contigerit, legitimis heredibus non relictis, superstes sit heres in omnibus bonis meis; item eligo sepulturam meam in ecclesia Beati Mathei de Nichotera, si contigerit hac infirmitate me mori, et lego eidem ecclesie uncias auri sex pro remissione peccatorum meorum, liceat tamen conventui fratrum Predicatorum de Neapoli, et volo quod si conventus et fratres ipsius voluerint, liceat eis corpus meum de predicta ecclesia Sancti Mathei de Nicothera recipere, deferre Neapolim et in eorum ecclesia sepelire, et lego idem conventui fratrum Predicatorum de Neapoli omnes libros meos theologicos, tantum quos habeo in quadam archa in domo ipsorum, verum quia in rebellionem et turbationem Syecilie perdidici multa bona, volo, lego et mando quod, si per successorem meum recuperari poterunt bona, ipsaque medietas bonorum ipsorum sit ipsius successoris mei, reliqua vero medietas juxta ordinationem tesararii et trium antiquorum canonicorum ecclesie Panormitane et subscriptorum executorum meorum in utilitatem Panormitane ecclesie convertatur; item lego venerabili patri episcopo Agrigentino duos de melioribus anulis meis quos habeo; item volo, lego et mando quod, exceptis duobus anulis predictis episcopo pre-

dicto legatis, omnes anuli et lapides mei preciosi ostendantur illustri principi Salernitano et idem princeps recipiat de eisdem quos voluerit; item lego majori ecclesie Tranensi pro remissione peccatorum meorum uncias auri viginti, ecclesie beati Samuelis de Barolo uncias auri decem; item lego majori ecclesie cathedrali de Panormo capellam meam quam habeo in Nicothera, videlicet mitram, sandalia, anulum episcopalem et omnia que sunt ad usum ipsius capelle, si Panormitana civitas ad mandatum, devotionem et obedientiam illustrium dominorum Regis Syculie et sui filii revertant; sin autem, executores subscripti capellam ipsam convertant in pios usus cum placuerit et eis videbitur expedire; item lego Johanni de Gressibus et Jocelino de Campo Guidonis omnes libros meos tam theologicos quam alios, exceptis illis theologicis libris quos habeo penes fratres predicatorum de Neapoli de quibus superius est expressum; et lego eidem Johanni de Gressibus unum de mulis meis et auri uncias quinquaginta; item lego predicto Jocelino de Campo Guidonis equum seu mulum unum de equis et mulis meis quem maluerit eligere, et auri uncias quinquaginta; item lego pro faciendis calicibus de argento dandis diversis regni ecclesiis per subscriptos executores meos auri uncias quadraginta; quod si forte subscripti executores mei non possent facere, predicti domini principis ordinationi relinquo; item Rogerium sclavum meum emancipo, manumitto et libero ex nunc in antea ab omni honore servitutis, et volo quod deinceps perpetua libertate fruatur, et lego ei unciam auri unam; item lego cuilibet de capellanis, clericis et aliis personis mecum morantibus quod hactenus habui mecum et sum consetus eques habere equum unum; item lego Nicoletto servienti meo unciam auri unam; Honorato subcoco unciam auri unam; Roberto de Virmis uncias auri quinque; Guilloto scutiflero meo uncias auri quinque; Guillelmo marescallo meo uncias auri sex; Banditardo uncias auri decem; Natali clerico uncias auri octo; domino Francisco cappellano meo uncias auri decem; Philippoto unciam auri unam; Johanni Aujostri clerico meo uncias auri viginti; Rampanello uncias auri quatuor; Petro de Houseto uncias auri duas: hec sunt bona in quibus subscriptis personis teneor obligatus, in primis debeo magistro Roberto de Virmis uncias auri quinque, quas per subscriptos executores meos Robino de Virmis dari volo, et mando restituendas per eum magistro Roberto predicto; item volo, lego et mando quod restituantur cuidam per manus Johannis de Gressio et Jocelini, canonicorum ecclesie Panormitane, scutelle argenti decem et septem

quos comodavit mihi; item debeo Stephano de Putheolis uncias auri centum viginti que omnia per subscriptos executores meos integraliter mando reddi; religiosus vir frater Renerius, Trojanus episcopus¹, debet michi uncias auri decem; Vermilletus, civis et mercator Lucanus, debet michi uncias auri ducentas, de quibus habeo suas litteras suo sigillo munitas, quas ducentas uncias auri magistro Ade de Busiaco subscripto executori meo integraliter mando dari; et pro predictis omnibus et singulis observandis et plenarie adimplendis ² [. . . .no] fidei commissarios et executores meos viros fratrem Bertrandum de Avriaco, A. cum. magistrum Adam de Bussiaco, clericum, [Johannem de] Gressibus et Jocelinum, canonicos Panormitanos, ... in solidum; item quod non sit melior condicio occup unus eorum inceperit, alter eorum per se et per alium valeat et finire, et volo quod si non omnes hiis exequ. personaliter interesse, tres, duo vel unus cat de bonis meis hoc testamentum meum ad effec[tum] particulariter et distincte prout omnia superius ple[narie sint] expressa. Hanc autem esse volo meam ultimam volu[ntatem], [et] volo quod hoc testamentum et ultima mea voluntas jure testamenti codicillorum et cujuslibet ultime volun[tatis]. Actum Nicothere, in hospicio ipsius domini archiep[iscop]i, domino Gervasio, capellano domini principis Salernitani, ... Reymundo, ejusdem domini principis phisico, magistro Mat . . lato de Salerno, phisico, Vermilleto, mercatore Lucano, ... de Ordeo, predicti domini principis clerico, dominis Goberto de . . . , . . de Chaele, et Berte-rando de Areis, militibus, et aliis pluribus [testibus] ad hoc vocatis et rogatis; et ad majorem cautelam tam archiepiscopus quam executores predicti hoc testamentum sigillorum [suo]rum munimine roborarunt. Et ego Beraldus de Turano, publicus apostolicorum actorum notarius, quia predictis omnibus interfui, hoc testamentum scripsi et in publicam formam redegi meoque solito signo signavi rogatus.

(*Cartulaire de la Maison-Dieu-en-Brie*, p. 128-132.)

1. Troja est situé près de Foggia, en Basilicate. Son évêque Renier était chapelain de Charles d'Anjou.

2. La lecture de ce dernier feuillet est rendue fort difficile par son état matériel très mauvais. Quelques mots n'ont pu être reconstitués avec certitude.

LA
MENTION « ALIAS SIC SIGNATA »

ET LES

TARIFS DE CHANCELLERIE AU XIV^e SIÈCLE

D'APRÈS

DES DOCUMENTS RELATIFS AU DROIT DE FRANC-FIEF A TOULOUSE
ET AUX ORIGINES DE LA NOBLESSE DES CAPITOUXS.

Dans son ouvrage sur la *Grande Chancellerie royale*, M. Morel a raconté la curieuse histoire de fraude à laquelle fut mêlé un Toulousain du XIV^e siècle, le capitoul Jean Cougoulïer. Envoyé à Paris en 1354 pour obtenir confirmation des lettres patentes de Charles le Bel, de 1324, qui permettaient aux habitants de Toulouse d'acquérir des biens nobles sans payer le droit de franc-fief et que le procureur du roi à Toulouse refusait d'exécuter, Jean Cougoulïer, après avoir obtenu la lettre confirmative, gratta la mention de paiement écrite sur l'acte pour majorer la somme inscrite et se faire ainsi attribuer par la ville, en remboursement, une indemnité plus forte. Mais le procureur ayant encore refusé d'exécuter ces lettres confirmatives de juin 1354, parce qu'elles n'avaient pas été enregistrées à la Chambre des comptes, Jean Cougoulïer dut revenir à Paris où la fraude fut découverte ; arrêté et traduit devant le Parlement, il fut condamné, mais obtint des lettres de rémission¹.

Cet épisode a été résumé en quelques lignes par M. Morel, d'après les documents transcrits dans les registres de chancellerie ; mais l'étude des originaux même de ces documents, conser-

1. Morel, *op. cit.*, p. 377; Cougoulïer et non Congoulïer (*Joh. Cugulerii* dans les listes municipales).

vés aux archives de la ville de Toulouse¹, fournit matière à des remarques particulièrement intéressantes au point de vue de la critique diplomatique et aussi au point de vue historique, car ces documents ont trait à l'origine du droit de franc-fief à Toulouse, droit qui a été le point de départ des usurpations successives par lesquelles, malgré la résistance des officiers royaux et grâce aux désordres de la guerre de Cent ans, les capitouls ont fini par acquérir la noblesse héréditaire par le seul fait de leur entrée en charge.

I.

Dès le 25 juin 1298, Philippe IV avait accordé aux Toulousains le droit d'acquérir des biens nobles sans payer le droit de franc-fief². Mais, le premier document qui ait été invoqué au XIV^e siècle et dans la suite pour la justification du privilège³ est la lettre de Charles IV de mai 1324, par laquelle ce prince accorde aux habitants non nobles de Toulouse la faculté d'acquérir des biens de personnes nobles sans être tenus à payer aucune finance, pourvu que ces biens n'aient pas de droit juridictionnel et ne soient pas tenus à l'hommage et au serment de fidélité⁴.

L'original de cette pièce était perdu dès 1532⁵, mais le texte en a été conservé dans les vidimus de Jean le Bon, que nous allons examiner, et dans les pièces d'un procès de 1426⁶. Il ne

1. Tous les documents qui seront désignés sous la cote AA sans autre indication font partie de ces archives. On en trouvera une analyse très détaillée dans l'*Inventaire sommaire* publié par Roschach.

2. AA³⁴, 22; AA⁶ 224; Lafaille, *Annales de Toulouse*, 1687, t. 1, preuves, p. 57; id., *Traité de la noblesse des capitouls*, p. 106; Baudonin, *Lettres inédites de Philippe le Bel*, n° 145.

3. Le privilège de 1298 avait été en effet contesté (voir notamment mandement de Philippe V, 1320; AA⁶, 227).

4. Le 6 mai 1324, le roi mande aux sénéchal, viguier et trésorier de Toulouse d'exécuter ce privilège : « Gratiam per nos factam dilectis et fidelibus nostris capitulariis ville Tholoze de feudis, retrofeudis, bonis et rebus aliis per innobiles a nobilibus acquisitis » (AA⁶, 231).

5. Inventaire de 1532, p. 37 : « Privilège à eulx donné par le susdit Charles, roy de France, ledit an mille CCCXXIIII, mense may qu'il aussi donna l'autre privilège des fieux et biens confisqués et dictum privilegium non est originaliter in archivis, mais Jehan, roy de France, ares vist et conferma ledit privilege et le incorpora en ses lectres patentes. »

6. Pièces justificatives, I.

fait pas confondre ce privilège avec un autre qui porte la même date et est conçu dans les mêmes termes, sauf pour deux ou trois lignes où il est précisé qu'il s'agit des biens nobles provenant de confiscation et qui peuvent être acquis par les habitants de Toulouse, même avec juridiction (« etiam omnimodam jurisdictionem habencia », au lieu de « nullam tamen jurisdictionem habencia »). Ce dernier, dont l'original est conservé, qui se trouve transcrit à plusieurs reprises dans les cartulaires municipaux et cité aussi dans les anciens inventaires¹, n'a pas été invoqué par les capitouls dans les réclamations qui devaient aboutir à leur anoblissement.

Déjà, au XIV^e siècle, les lettres patentes de 1324, sur les fiefs sans juridiction, avaient été une première fois égarées² et un vidimus ultérieur nous apprend que le procureur de la sénéchaussée n'en ayant pas tenu compte, les habitants de Toulouse, n'ayant pas le document à leur disposition, avaient continué à payer le droit pendant plus de trente ans; aussi, lorsqu'en 1353 on l'eut retrouvé, les capitouls s'empressèrent d'envoyer un des leurs à Paris pour en obtenir confirmation³; ce sont les lettres de juin 1354, par lesquelles Jean le Bon confirmait le privilège concédé par Charles IV, mais en réservant les biens nobles tenus en allén.

Au premier abord, on pourrait penser que ce vidimus de Jean le Bon est la pièce qui existe aux archives de la ville de Toulouse sous la cote AA³⁵, 110. Un examen attentif montre qu'il n'en est rien.

Cette lettre⁴ commandée en juin, destinée à être scellée du grand sceau alors présent (*sigilli nostri munimine*), n'a été

1. Voir Pièces justificatives, II.

2. Voir un mandement de Jean, comte d'Armagnac, au sénéchal de Toulouse, 24 mai 1353; le privilège perdu, dit-il, venait seulement d'être retrouvé : « Ut in ipsis literis, diu et perditis, at nunc repertis, lacius asserunt contineri » (AA⁴⁵, 30, original, et AA⁶, 244, copie).

3. Cf. la lettre de rémission publiée par M. Morel, p. 506 : « Exposito nobis ex parte Joh. Congoulerii burgensis et capitularii nunc ville Tholose quod cum ipse nuper tempore estivali ultimo prelerito, ad instantiam capitulariorum tunc Tholose ad nos et curiam nostram pro impetrandis certis litteris et aliis gerendis dicte ville negociis accedens, quasdam pro eadem villa a nobis obtinisset litteras in cera viridi et filis sericis sigillatas... »

4. Pièces justificatives, V.

scellée que le 31 décembre et seulement du sceau du Châtelet, ainsi que l'indique une note ajoutée par Bucy (dont la signature est sur le repli) à la suite de la teneur de l'acte¹ : *Sigillata sub sigillo Castelleti nostri par(isiensis), in absentia magni, die ultima decembris, anno predicto*. Elle porte, en effet, un sceau en cire brune à trois fleurs de lis. Rédaction de la lettre en juin, scellage en décembre, telle est l'interprétation normale, conforme aux exemples cités par M. Morel²; nous verrons tout à l'heure qu'elle est inexacte en ce qui concerne la date de la rédaction.

Quant à la mention du notaire, elle est ainsi conçue : *Al(ias) signata sic : Per Regem ad relationem consilii, in quo domini card(inalis) Bolon(iensis), vos Belvac(ensis), Cathalaun(ensis) et Laudun(ensis), comes Montisfortis et plures alii erat(is). R. Potin. Et de precepto consilii, in quo erant domini archiepiscopus Senonen(sis), episcopus Par(isiensis) et Jacobus Lavache, certa de causa rescripta et penes Parlamentum curiam retenta*. — DYONIS(IUS).

Régulièrement, on devrait l'interpréter ainsi : la lettre a été commandée par le conseil au notaire Potin ; lorsqu'il apporte sa rédaction au conseil (contrôle du service qui a commandé l'acte), le conseil la fait refaire par le notaire Denys avant de la présenter à l'audience du sceau. Et les mots « *certa de causa, penes Parlamentum curiam retenta* », de même que le retard du sceau (car la mention du notaire Denys est évidemment destinée à expliquer au chancelier les causes du retard), font sans doute allusion à des difficultés suscitées par le Parlement pour l'obtention du privilège et qui ont retardé l'apposition du sceau.

Or, ces interprétations, conformes aux usages de la chancellerie, ne peuvent pas s'adapter aux documents qui suivent.

C'est d'abord la pièce AA³⁵, 111, mandement de Jean le Bon, ordonnant au sénéchal de Toulouse d'exécuter le privilège de Charles IV confirmé « *per nostras postmodum litteras in cereo viridi et filo serico sigillatas* » (21 juillet 1354)³. Ainsi, la lettre

1. Signature et mention *Sigillata* sont de la même encre et de la même écriture, très nettes, alors que le corps même de la pièce est très pâle.

2. P. 295. M. Morel a établi par de nombreux exemples que les lettres rédigées pouvaient attendre longtemps avant d'être scellées.

3. Pièces justificatives, IV.

originale de juin était en cire verte et était déjà scellée le 21 juillet, ce n'est donc pas AA³⁵, 110, qui est en cire brune et n'est scellée que le 31 décembre.

Vient enfin AA³⁵, 115. C'est un vidimus de Jean le Bon¹, d'octobre 1354, confirmant les lettres de juin dont il donne le texte (conforme d'ailleurs à AA³⁵, 110, sauf les mentions) et racontant que ces lettres de juin, le procureur à Toulouse a refusé de les exécuter, « ex eo quod dicte littere non fuerant per nostram Compotorum cameram collationate seu expedite ». C'est évidemment pour cette raison que Cougoulhier avait été de nouveau envoyé à Paris², et c'est alors, lorsqu'il rapporte les lettres de juin à la chancellerie, qu'on s'aperçoit de la fraude qu'il a commise³. C'était donc sur les lettres de juin que Cougoulhier avait commis ses faux. Ainsi, les lettres de juin 1354 sont allées, scellées en cire verte, à Toulouse, entre juin et octobre, et elles portaient des ratures destinées à majorer les tarifs de chancellerie; il est donc matériellement impossible que ce soit le document que nous avons sous la cote AA³⁵, 110, puisque ce dernier n'a été scellé (en cire brune) que le 31 décembre et qu'il ne porte aucune trace de rature⁴.

Or, c'est aussi le 31 décembre que la lettre d'octobre (AA³⁵, 115) a été scellée. Elle porte, en effet, après la teneur, la même mention que la pièce AA³⁵, 110 : *Sigillata sub sigillo Castelleti* (etc., cf. ci-dessus) et sur le repli une mention en partie identique aussi à celle de AA³⁵, 110, et signée du même notaire : *Alias signata sic : Per Regem. P. Civret, et in duplici*

1. Pièces justificatives, VI.

2. « Quas cum dicti capitularii, quibus dictus Johannes ipsas exhibuit, inspexissent, videntes ipsas in aliquibus factis seu verbis pati defectus, ipsum Johannem ad nos vel nostram curiam pro supplendis hujusmodi defectibus iterum destinassent » (Morel, p. 507).

3. « ... Ipseque Johannes litteras nostras ... in cancellaria ... exhibuisset, gentes nostre ad reddendas et liberandas litteras ... impetrantibus deputate, memores summe pecunie quam pro ratione sigilli earundem alias receperant et in margine earundem litterarum scripserant, viderunt majorem ibi summam scriptam fuisse quam receptam et a tergo earundem litterarum, ubi erat scriptum [...] et taxata, erat summa rasa, ut dicitur » (Morel, p. 507, d'après JJ⁸², 573).

4. La mention de paiement est celle du tarif ordinaire des lettres patentes : « Solvit LX sol. par. duntaxat. »

cauda ac cera alba sigillata. Et de precepto consilii, in quo erant domini archiepiscopus (etc., cf. ci-dessus).

Les deux lettres des archives municipales, celle de juin 1354 (AA³⁵, 110) et celle d'octobre 1354, qui la confirme (AA³⁵, 115), ont donc été, pour des raisons diverses, réécrites par le même notaire Denys, scellées ensemble le 31 décembre par Bucy, après avoir été retenues par le Parlement, et cette intervention du Parlement s'explique maintenant par le procès Cougoulhier (*certa de causa*)¹. C'est ce procès qui est la cause du retard qu'on a mis à les sceller. Les mentions du repli ont été écrites seulement lorsque les pièces sont revenues du Parlement ; il est en effet curieux de constater que le corps des deux actes est écrit de la même encre très blanche, presque illisible, tandis que

1. D'après une pièce de procédure de 1495 (AA⁶, 270, ou AA³, 302), la confirmation du roi Jean aurait eu lieu à la suite d'un procès soutenu au Parlement de Paris par les capitouls contre le procureur du roi : « Super hoc materia questionis coram rege eodem Johanne in parlamento suo Parisius presidente suborta et ventilata inter tunc capitularios ... et ipsius regis Johannis procuratorem generalem, privilegium quoniam non fuisset in et per cameram regiam Comptorum verificatum. » Quoique nous n'en ayons trouvé aucune trace dans les registres du Parlement (XI^a, 15 et 16), la chose n'a rien d'in vraisemblable (voir aussi la lettre de rémission de Jean Cougoulhier « ad nos et curiam nostram accedens ») et elle expliquerait fort bien la mention « penes parlamenti curiam retenta ». Mais il est probable que c'est au contraire la présente mention qui, non comprise par les capitouls de la fin du xv^e siècle, leur a fait supposer l'existence de ce procès. Il faut en effet observer qu'après avoir parlé de ce procès et de la confirmation de Jean, l'acte en question ajoute : « Rex autem Carolus quintus, ipsius regis Johannis filius, qui etiam Navarre rex habebatur, civibus ... urbis Tholosane circa annum Domini millesimum trecentesium vicesimum quartum ... concesserat, etc. » Ainsi Charles V aurait été roi de Navarre et aurait régné en 1324 ! Cela seul suffirait à montrer le peu de foi qu'il faut ajouter à ce récit (et par suite combien l'existence de ce procès est problématique), si tout le reste de ce document n'était sur le même ton. On y retrouve en effet toutes les théories des Toulousains sur l'existence de leurs privilèges avant la fondation de la monarchie française, à l'époque où, d'après les capitouls, Toulouse était ville libre et traitait Rome en amie et non en souveraine, où l'empereur Théodose, dont le corps reposait dans l'église de la Daurade, lui concédait la faculté de créer des notaires dans tout l'univers : « Fuerat quoque Tholosa amica confederata atque socia populi romani ... ac per senatum romanum ante reges Francie socia Imperii romani reputata..., nec ut dominam, sed tanquam amicam... In ejus testimonium Theodosius imperator, cujus corpus in ecclesia Beate Marie de Aurate Tholose sepultum jacebat, actuarios sive notarios creandi per universum orbem terrarum Tholosanis consilibus libertatem donaverat » (AA⁶, fol. 251 ou p. 491).

les deux mentions sont d'une encre identique sur les deux replis, mais beaucoup plus foncée. Ainsi, teneurs et mentions forment deux groupes écrits séparément.

Et de même que les teneurs des deux actes ont été faites ensemble en octobre, les mentions mises ensemble au retour du Parlement et le sceau apposé aux deux pièces le 31 décembre, de même les deux actes ont été enregistrés ensemble, et celui d'octobre avant même celui de juin. C'est en effet la lettre d'octobre qui, dans le registre JJ 82 des Archives nationales, porte le n° 562; celle de juin vient ensuite avec le n° 563¹.

Nous aboutissons donc à ces deux conclusions contradictoires :

1° La lettre de juin est allée à Toulouse entre juin et octobre, scellée en cire verte;

2° La lettre de juin n'a été écrite qu'en octobre et scellée en cire brune qu'en décembre.

Cette contradiction ne peut s'expliquer que par l'existence de deux lettres de juin 1354 : la première, l'original, en cire verte, celle qui portait les ratures et surcharges de Cougoulhier, a disparu; la seconde, celle que nous avons, est une copie, une ampliation², qui, quoique datée de juin, n'a été écrite qu'en octobre en même temps que la lettre qui la confirmait. Mais il faut dès lors interpréter la mention « alias sic signata... Potin » de cette ampliation d'une façon différente de l'interprétation ordinaire : cette mention ne s'applique pas ici à une lettre réécrite par Denys avant d'avoir été scellée, c'est en réalité la lettre signée « per Regem ad relacionem... Potin » qui était la lettre originale écrite en juin, celle sur laquelle Cougoulhier avait fait ses faux.

S'il en est ainsi, d'ailleurs, cette lettre primitive doit se retrouver dans les registres de la chancellerie. La lettre réécrite de juin étant enregistrée avant celle d'octobre au milieu de pièces scellées en octobre, novembre et décembre³, la lettre primitive de juin, celle du notaire Potin, doit se trouver à sa place chrono-

1. M. Morel (p. 378, n. 1) attribue par erreur à la lettre de juin le n° 562 et à celle d'octobre le n° 563.

2. Morel, p. 147.

3. Voici les dates des actes, tous de 1354, tels qu'ils se succèdent dans le registre : 27 décembre 1354 (n° 558), octobre 1354 (n° 559), 6 février 1354, n. st. (n° 560), novembre (n° 561), octobre (n° 562), juin (n° 563), 14 décembre (n° 564), 5 octobre (n° 565), novembre (n° 566).

gique, et on constate en effet que dans le registre JJ 82, le n° 232, précédé et suivi d'actes de mai et juin 1354¹, n'est pas autre chose que l'enregistrement de cette lettre primitive²; elle se termine en effet par la date « ... mense junio », et la mention était : *Per Regem ad relationem consilii, in quo domini card(inalis) Bolon(iensis), vos Belvacen(sis), Cathalaunen(sis) et Laudunen(sis), comes Montisfortis et plures alii erant(is)*. — R. POTIN³.

C'est donc la preuve irréfutable que la lettre de juin réécrite par le notaire Denys l'a été en octobre en même temps que la lettre confirmative d'octobre. Il est évident qu'en octobre le conseil a jugé que les ratures de Cougoulhier pouvaient faire mettre en doute par les fonctionnaires royaux l'authenticité de la lettre et qu'il fallait la refaire; il a aussi jugé que la lettre confirmative commandée par le roi à Civret pour mettre un terme à la résistance du procureur du roi et scellée sur double queue en cire jaune devait être sous forme de grande lettre patente⁴, et il a chargé le notaire Denys de refaire les deux lettres; et la lettre primitive de juin fut sans doute détruite, car on n'en trouve aucune copie dans les cartulaires municipaux.

Voici donc quelle a été la genèse de tous ces actes :

Mai 1324. — Charles IV concède aux Toulousains le privilège; perdu (Pièces justificatives, I).

Le procureur du roi ne l'exécute pas.

Juin 1354. — A la demande de Cougoulhier, Jean le Bon le confirme sous forme de vidimus, rédigé par le notaire Potin, sur l'ordre du conseil, où étaient le cardinal de Boulogne, le chancelier, les évêques de Beauvais, Châlons et Laon, le comte de Montfort. L'original, scellé en cire verte, est enregistré (JJ 82, 232) et emporté par Cougoulhier qui, pour se faire payer des

1. Mai 1354 (n° 227), juin (n° 228), avril (n° 229), 25 juin (n° 230), décembre 1353 (n° 231), juin 1354 (n° 232), août 1351 (n° 233), 28 et 22 juin 1354 (n°s 234 et 235).

2. Pièces justificatives, III. M. Morel (p. 378, n. 1) signale l'acte comme étant un vidimus de la lettre de 1324, mais sans en dire l'auteur.

3. On remarquera que le notaire Denys l'a reproduite exactement avec ses abréviations et l'omission du mot « *episcopi* ».

4. Dès lors, il fallait changer non seulement le sceau (ce qui eût été facile sans récrire la lettre), mais encore les formules (*Universis ... salutem*).

frais plus élevés, majore la mention de paiement. Cet original est perdu (Pièces justificatives, III).

21 juillet 1354. — Jean le Bon ordonne au sénéchal de Toulouse d'exécuter ce privilège (mandement enregistré le 14 août) (Pièces justificatives, IV).

Octobre 1354. — Le procureur ayant encore refusé d'exécuter les lettres de juin parce qu'elles n'ont pas été vérifiées par la Chambre des comptes, Cougoulier doit revenir à Paris pour les faire confirmer; on constate sa fraude, il est arrêté.

Le roi ordonne au notaire Civret de rédiger des lettres confirmatives de celles de juin, exposant toute la procédure suivie. Civret les rédige sous forme de petites lettres patentes à double queue. Le conseil, où étaient l'archevêque de Sens, l'évêque de Paris et Jacques Lavache, soit avant l'audience du sceau, soit après, estimant que l'acte doit avoir un effet perpétuel, les fait refaire par le notaire Denys sous forme de charte (Pièces justificatives, VI), et en même temps, il fait refaire aussi par Denys les lettres de juin que Cougoulier avait raturées (Pièces justificatives, V).

Entre le contrôle par le conseil et l'audience du sceau, et avant que Denys ait pu mettre les mentions, les deux lettres sont retenues par le Parlement à cause du procès de Cougoulier. C'est à leur retour que Denys y met les mentions du repli. Ces mentions de retenue par le Parlement et de réfection étaient nécessaires pour expliquer au chancelier ou à son remplaçant que ces actes, datés de juin et octobre, ne devaient être présentés à l'audience du sceau que le 31 décembre¹.

31 décembre 1354. — Les deux actes sont scellés par Bucy du sceau du Châtelet.

Ils sont enregistrés dans JJ 82, celui d'octobre sous le n° 562, celui de juin récrit sous le n° 563.

Ainsi, même en faisant abstraction des complications provoquées par l'indélicatesse du capitoul Cougoulier, ce n'est qu'après de vives résistances des autorités locales, après des délibérations

1. Denys s'était lui-même trompé et avait d'abord mis sur le repli un trait horizontal indiquant le scellage sur double queue, trait qui semble effacé et qui, en tout cas, n'a pas induit en erreur le chauffe-cire, car il y avait les *oculi* et il y a encore les trous des lacs de soie.

du conseil à deux reprises (comme le montrent les mentions), que les habitants de Toulouse ont pu obtenir confirmation de leur privilège.

II.

Cette confirmation n'empêcha pas d'ailleurs les commissaires des nouveaux acquêts d'inquiéter encore les Toulousains, ainsi que le prouvent des mandements de Jean d'Armagnac (28 juin 1355)¹, de Charles V (13 décembre 1372)². Mais les Toulousains se défendaient énergiquement et bientôt ils allaient obtenir mieux encore.

Le privilège de 1324 avait concédé l'acquisition des biens nobles à tous les habitants, mais en exceptant les biens avec juridiction ou hommage. En mars 1420, les capitouls le font renouveler par le régent, le futur Charles VII, alors à Carcassonne, mais ils font supprimer pour eux-mêmes la réserve relative aux fiefs avec justice et hommage : « Insuper concedimus... quod... capitularii... possint... acquirere... feuda nobilia cum iurisdictione et justicia... quamvis dicta feuda... in homagium teneantur³. » Pendant tout le xv^e siècle, ce droit leur est encore contesté⁴, et ce n'est qu'en 1495 qu'ils le font consacrer par un arrêt du parlement de Toulouse contre les commissaires des francs-fiefs⁵. Mais, dès 1420, le but qu'ils poursuivaient était atteint : c'était, en fait, la noblesse reconnue aux capitouls⁶.

1. AA⁶, 250.

2. AA⁶, 252; cf. aussi les pièces 253-257.

3. Pièces justificatives, VII.

4. Cf. procès de 1426 (AA⁶, 259), confirmation de Louis XI, 1472 (AA³, 282, 284, 285; AA⁶, 279-283).

5. AA³, 302; AA⁶, 268-271.

6. Cf. AA⁶, 259, fol. 244 v^o (ou p. 486) (*Inventaire Roschach*, p. 129, col. 1), déposition de Pierre-Raymond de Puybusque, 26 janvier 1424, conseiller du roi, qui a acheté des fiefs nobles sans juridiction et a entendu dire par les anciens qu'à raison de ce privilège tous les citoyens de Toulouse sont nobles ou réputés nobles : « Dixit ulterius se audivisse dici pluries a proceribus et antiquis dicte civitatis quod tam ratione dicti privilegii quam aliarum libertatum dicti civitati concessarum, cives et habitatores Tholose sunt seu saltim reputantur nobiles, et ita communiter capitularii in eorum literis publicis et patentibus cives tholosanos nobiles appellant, nam litere patentes que a curia seu concistorio dominorum de capitulo emanentur communiter incipiunt sic : Capitulum nobilium urbis et suburbi Tholose. » Cette déposition montre bien

C'est Henri II qui, en juillet 1547, en confirmant les privilèges de la ville, y comprend pour la première fois expressément l'« anoblissement de capitoulz »¹, et à la même date il déclare qu'ils ne sont pas compris dans les édits relatifs au port de la soie; il leur est « permis et loisible, encores qu'ilz ne soient extraictz de noble parenté, acquerir, tenir et posséder tous fiefs et arriere fiefs nobles avec jurisdiction et justice, mouvans et tenus de nous et autres pour lesquels ils soient tenuz faire hommage et prester serment de fidelité et iceulx fiefs et arriere fiefs par eux et leurs successeurs, tenir et posséder sans qu'ils soient tenus de nous paier aucun droict de finance..., au moien de quoy iceulx cappitouls soient tenus et reputez nobles, comme par exprès nous l'avons par nosdites lettres de confirmation desdits privilleges de ladite ville déclaré »².

C'est donc par des usurpations successives qu'ils ont acquis cette noblesse; aussi toute cette histoire a-t-elle été défigurée aux xvii^e et xviii^e siècles, et Lafaille, dans son *Traité de la noblesse des capitouls*, soutient que cette noblesse n'a pas été concédée, mais seulement confirmée par ces chartes relatives aux francs-fiefs, car elle était très antérieure et datait des Romains. C'était la théorie courante depuis que la Renaissance avait eu pour conséquence à Toulouse de transformer le *capitulum* des consuls en *capitolium*, et de faire de Toulouse la capitale imaginaire d'un royaume antérieur aux Romains³. C'est l'importance de cette exemption du franc-fief dans la question de la noblesse capitulaire qui explique la persistance des commissaires des francs-fiefs à remettre sans cesse ce droit en discussion au xiv^e et au xv^e siècle, et cela continue encore au xvii^e à chaque recherche d'usurpation de noblesse; des arrêts du conseil doivent à chaque instant le confirmer⁴.

le lien qui rattache ces questions du franc-fief et de la noblesse capitulaire, même avant 1420.

1. AA⁸, 4 (fol. 16 ou p. 30).

2. AA⁴¹, 16.

3. Sur tout ceci, voir les travaux de Roschach, notamment *Histoire du Languedoc*, 2^e éd., t. VII, p. 213; Introduction de l'*Inventaire*, p. 33 et 85; voir aussi le passage de AA⁶ cité ci-dessus, p. 449, n. 1.

4. Arrêts de 1641, 1657, 1675 (AA²⁶, pièces 2 et 58; AA²⁷, pièces 17 et 19; AA²⁸, pièce 1).

III.

Au point de vue diplomatique, l'étude que nous venons de faire de ces documents du XIV^e siècle, et notamment de la pièce AA³⁵, 110, nous permet de constater que la mention *alias sic signata* peut s'appliquer, non pas seulement à une lettre réécrite sur l'ordre du chancelier avant d'être scellée, comme on le croyait jusqu'ici¹, mais aussi à une lettre qui avait été déjà expédiée, remise aux intéressés, et c'est déjà une première conclusion de cet examen, que des lettres déjà scellées pouvaient, pour des raisons particulières, comme ici, être rapportées à la chancellerie, refaites sous une forme absolument identique (au point qu'on ne puisse pas s'en apercevoir lorsqu'il n'y a pas, comme ici, la particularité de la date du scellage) et scellées de nouveau pour être remises à l'intéressé². Ce détail du fonctionnement de la chancellerie royale au XIV^e siècle méritait d'être signalé.

Mais ce n'est pas la seule conclusion qui se dégage de l'examen de ces documents, et d'autres problèmes relatifs à l'organisation de la chancellerie surgissent encore.

C'est d'abord la présence de la signature de Bucy sur la pièce AA³⁵, 110, avec la mention *Sigillata sub sigillo...* à la fin de la teneur de l'acte, écrite par Bucy, le mot « sigillata » étant en toutes lettres. Cette mention prouve l'exactitude de l'hypothèse de M. Morel, disant qu'une mention ainsi conçue, « Bucy. Sigill. sub, etc. », doit se lire « Bucy. Sigill(ata)... » et non « Bucy sigill(avit) »³. Elle confirme, comme celle de AA³⁵, 115, l'absence du chancelier à la fin de 1354 et son remplacement par Bucy⁴; elle confirme enfin le fait que l'enregistrement avait lieu après le scellage, puisqu'elle se retrouve sur le registre du Trésor des chartes⁵.

La pièce AA³⁵, 115, porte sous le repli à droite la mention : *Solvit ix l. par. duntaxat.*, et sur le repli au milieu la men-

1. Morel, p. 335.

2. C'est en somme le même cas que celui signalé par M. Morel, p. 338, d'après JJ 90, n° 332 bis.

3. Morel, p. 233.

4. Ibid., p. 232.

5. Ibid., p. 333-338.

tion *caritas*. Si, comme on le croit généralement, la mention « *caritas* » indique l'exemption des droits de sceau, il y a contradiction entre ces deux mentions. D'autre part, ce mot ne se rapporte pas à l'exemption du droit de collation appartenant au notaire rédacteur¹, car il n'est pas, autant qu'on peut en juger, de l'écriture du notaire Denys (pas plus que de celle de Bucy). Il faut donc admettre qu'ici « *caritas* », comme l'indique M. Morel², s'applique à d'autres droits, à moins de supposer ou bien que la mention « *caritas* » ayant été mise par erreur, on n'en a pas tenu compte et on a fait payer le droit, ou bien qu'elle a été mise par le maître des comptes, qui n'a pas ouvert le repli, alors que le droit était déjà payé; on pourrait aussi supposer que c'est la mention de paiement qui est encore le résultat d'une nouvelle fraude commise par le député de Toulouse remplaçant Cougoulhier; mais c'eût été de sa part bien imprudent après l'aventure de Cougoulhier, qui pouvait fort bien se reproduire si le procureur du roi suscitait de nouvelles difficultés. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que « *caritas* » s'applique au privilège lui-même qui, ayant été payé une première fois, soit en 1324, soit en juin 1354, ne devait pas raisonnablement donner lieu à un nouveau paiement.

Quant au droit de sceau, il a coûté neuf livres. Pour expliquer ce chiffre, il faut encore admettre ici que le tarif ordinaire étant trois livres et cette chartre vidimant un autre vidimus, on a considéré chacun des actes comme indépendant (d'autant que chacun ajoute des clauses particulières), et par suite la pièce contenant trois actes a coûté 3 fois 3 livres = 9 livres. Dans AA³⁵, 110, le droit payé a été le prix ordinaire « *Solvit LX sol. par. duntaxat* ».

On remarquera encore, dans ces deux mentions de paiement, le mot *duntaxat*. On l'expliquait généralement en disant que le sceau seul avait été payé et non l'enregistrement, celui-ci n'ayant pas eu lieu. A propos d'une mention ainsi conçue : « *Solvit LX solidos par. pro sigillo duntaxat* »³, M. Morel disait : « Cette constatation que le sceau seul (*duntaxat*) a été payé implique l'idée qu'on avait l'habitude de payer en même temps

1. Ibid., p. 409.

2. P. 366.

3. Mai 1380 (Arch. nat., K⁵¹, 51).

le sceau et le registre¹. » Ici donc les Toulousains n'auraient payé à l'audencier que le droit de sceau, et ils auraient payé l'enregistrement à une date ultérieure; il n'y a à cela rien d'in vraisemblable. Mais M. Morel donnait son explication « sous toutes réserves; il est bien possible, dit-il, que dans cette formule l'adverbe *duntaxat* affecte les mots *lx solidos* au lieu d'affecter *pro sigillo*. Voici quel en serait, dans ce cas, le véritable sens : « Payé pour le sceau soixante sols seulement »; il s'agirait alors d'une charte comportant un tarif supérieur et qui par faveur aurait été délivrée pour soixante sols. C'est d'autant plus plausible que je trouve ailleurs (Arch. nat., K 47, n° 37, février 1355-1356) une mention qui n'admet pas d'autre explication : *Solvit lx solid. par. duntaxat*, mention dans laquelle le mot *sigillum* ne se trouve pas². »

Cette seconde explication proposée par M. Morel avec d'autant plus de vraisemblance que, dans les deux cas qu'il cite, il s'agit d'actes en faveur d'établissements religieux³, est admissible pour AA³⁵, 110, où nous avons en effet comme dans l'exemple cité par M. Morel : « Solvit lx sol. par. duntaxat » sans le mot « sigillum ». Mais elle ne vaut pas, semble-t-il au premier abord, pour AA³⁵, 115, où précisément on a payé un tarif supérieur : « Solvit ix l. par. duntaxat. » Il faudrait donc alors expliquer « duntaxat » d'une autre manière, soit que l'enregistrement qui, nous le savons, a été fait, ait été payé ultérieurement, soit que le paiement de l'enregistrement n'ait pas eu lieu (et dans ce cas l'enregistrement, contrairement à ce qu'on croyait⁴, aurait pu être gratuit), soit enfin que le mot « duntaxat », qui à l'origine avait le sens qu'on lui attribuait, ait fini par perdre son sens primitif et ait été employé comme une simple formule que l'on ne comprenait plus. Cette dernière explication semblera peut-être la plus vraisemblable, mais il en est une autre qui ne l'est pas moins, c'est qu'ici aussi, comme dans les actes cités par M. Morel, il s'agit d'un tarif encore plus élevé que celui déjà extraordinaire de neuf livres. Les tarifs de

1. P. 373.

2. P. 373, n. 3.

3. Le premier acte (K⁵¹, 51) est une confirmation de Charles V en faveur de l'abbaye du Lieu-Dieu-en-Jard (Vendée); le second (K⁴⁷, 37) est une confirmation de Jean le Bon en faveur de la Sainte-Chapelle de Paris.

4. Morel, p. 372.

chancellerie nous apprennent en effet que, pour les chartes de privilèges accordées aux villes, le droit de sceau n'était plus soixante sous, mais était laissé à l'arbitraire¹; il est donc probable qu'on le faisait payer très cher, et cela explique le mot « duntaxat », lorsque comme ici on exigeait *seulement* le tarif ordinaire. Les Toulousains n'ont payé que le droit de sceau ordinaire (trois fois trois livres pour trois chartes), ils n'ont pas payé le privilège (« caritas »), et *duntaxat* s'accorderait donc avec *caritas* qui se trouve dans la même charte et qui, comme nous l'avons vu, ne peut guère s'appliquer qu'au privilège².

*
* *

Comme on le voit, ces actes, en dehors des renseignements curieux qu'ils nous fournissent sur les difficultés qu'éprouvèrent les Toulousains relativement au droit de franc-fief, qui fut l'origine de leurs usurpations relatives à la noblesse des capitouls, nous donnent divers détails qui ne sont pas sans intérêt, notamment sur l'absence du chancelier à la fin de 1354, sur l'enregistrement des actes après le scellage. Ils donnent des indications nouvelles sur les diverses mentions relatives au paiement des taxes, ils nous montrent enfin que la mention *alias sic signata* ne se rapporte pas toujours à des lettres réécrites avant l'audience du sceau, mais aussi à des lettres scellées, se trouvant déjà entre les mains des intéressés et qui ont été refaites postérieurement pour des raisons quelconques sans aucune modification de forme ni de date, même lorsqu'on était amené à donner la date exacte de la nouvelle apposition du sceau.

François GALABERT.

1. Cf. le *Sciendum* publié par M. Morel, p. 474 et 477, art. 22 et 64.

2. Le sens de ces mentions de paiement est loin d'ailleurs de pouvoir être toujours éclairci avec les tarifs que nous connaissons. Ainsi la mention suivante, qui est sous le repli d'une charte réécrite de Charles V, juillet 1364 (AA³⁶, 2) : « Sol. pro sigillo XL franc. et pro rescripta et registro LX s. par. De Untagiis. » Au dos : « Reg. die ultima septembre anno LXXX^{to}. » Voir dans Tessenrean, *Histoire chronologique de la grande chancellerie de France*, 1710, 2 vol. in-fol., t. 1, p. 129, 140, des tarifs du XVI^e siècle; on y trouve notamment que les villes sièges d'archevêché ou d'évêché payaient huit sceaux, « qui valent 20 l. 8 sous ». Ces tarifs pouvaient être le résultat d'usages antérieurs.

PIÈCES JUSTIFICATIVES¹.

I.

Mai 1324.

Lettres patentes de Charles IV accordant aux Toulousains le droit d'acquérir des biens nobles sans payer finance, pourvu que ces biens n'aient pas de droit de juridiction et ne comportent pas l'hommage et le serment de fidélité.

Original perdu (était scellé sur lacs de soie, cire verte).

Copies : Arch. nat., JJ 62, n° 62 (fol. 36 v°). Vidimus de Jean le Bon (pièces justificatives nos III, V et VI). — Arch. comm. Toulouse, AA⁶, pièce 259 (fol. 240 ou p. 477) (copie dans la procédure d'un procès de 1426, où il est dit que le syndic des capitouls présente ces lettres « sigillo regio in cera viridi et filis circeis impendenti formam que sequitur continentes »).

Indiqué dans Inventaire de 1532, p. 37.

Cet acte et le suivant étant identiques, sauf un passage essentiel, nous donnons en note les variantes de la pièce justificative n° II.

Karolus, Dei gracia, Francorum et Navarre rex. Notum facimus universis tam presentibus quam futuris, quod nos, fidelitatis constanciam et devocionem immensam, quas dilecti et fideles nostri cives et habitatores Tholose predecessoribus nostris Francorum regibus exhibuerunt continue et nobis incessanter exhibent, considerantes attente et idcirco volentes eosdem prosecui *specialis exhibicione* favoris ac ad ipsos et eorum² posteros gratiam munificentie regalis extendere, eisdem civibus et habitatoribus de gracia speciali concedimus per presentes, *quod*³ tam ipsi quam eorum posteri, quamvis nobiles non existant, *res, bona, possessiones et jura quecumque, a personis innobilibus per nobiles acquisita et acquirenda,*

1. La cote AA se rapporte aux archives de la ville de Toulouse, la cote JJ aux Archives nationales.

2. « *speciali prerogativa* favoris et ad ipsos ac eorum. »

3. « *ut.* »

ac eciam nobilium ipsorum res, bona, possessiones et jura, nullam tamen jurisdictionem habencia et pro quibus homagium fieri aut fidelitatis juramentum prestari non fuerit consuetum, licet per dictos nobiles ab innobilibus non fuerint acquisita, a dictis nobilibus ea tenentibus, empconis¹, donacionis, permutacionis aut alio quovis justo adquisicionis titulo sibi et suis licite possint acquirere et ea, absque aliqua prestacione financie, retinere, quodque cives et habitatores predicti presentes et futuri compelli non possint per aliquem ad predicta taliter acquisita et etiam acquirenda, vendenda aut extra manum suam ponenda, aut² ad prestandum nobis seu³ successoribus nostris qualemcumque financiam pro eisdem, salvo in aliis jure nostro et in omnibus quolibet alieno⁴. Quod ut firmum et stabile perpetuo perseveret, presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum. Actum Parisius, anno Domini millesimo CCC^o⁵ vicesimo quarto, mense maii.

Per Regem in consilio suo ad relationem vestram. P. Jul.⁶.

II.

Mai 1324.

Lettres patentes de Charles IV accordant aux Toulousains le droit d'acquérir des biens nobles provenant de confiscations, même avec droit de juridiction.

Original : AA³⁴, 93 (scellé sur lacs de soie, sceau disparu).

Copies⁷ : JJ 62, n° 63 (fol. 36 v°); AA³, 178; AA⁵, 282; AA⁶, 230.

1. « [quamvis nobiles non existant] a nobis seu gentibus aut officialibus nostris feoda, res, bona, possessiones, jura et omnia alia bona quaecumque jam nobis confiscata et in posterum confiscanda eciam omnimodam jurisdictionem habencia empconis, etc. » (les mots en italiques dans JJ seulement).

2. « seu » (JJ).

3. « aut. »

4. « in omnibus alieno. »

5. « trecentesimo » (JJ).

6. « Per dominum Regem in consilio suo ad relacionem vestram P. Jul. » (Dans JJ 62, c'est la même formule pour les deux actes, avec, en outre, les mots : « idem scripsit ».)

7. Dans AA³, 178, les syllabes *da etiam* de *confiscanda etiam* sont écrites sur un grattage, ainsi que l'o de *feoda*. Une note de P. de Fraxino et de P. de Textore, notaires, certifie la correction : « correctum cum suo vero originali per me Guillelmum Petrum de Fraxino, notarium consistorii domus communis [1472-91], cui constat de razura ubi dicitur confiscanda eciam ».

Indiqué dans les Inventaires de 1532, p. 36; de 1560, fol. 289 v^o¹; de 1776 (Sandal), p. 224².

Texte identique à l'acte précédent, sauf les modifications signalées en note.

III.

Juin 1354.

Lettres patentes de Jean le Bon confirmant, avec restriction pour les alleux, le privilège relatif aux francs-fiefs accordé aux Toulousains par Charles IV en mai 1324.

Original perdu (était scellé sur lacs de soie, cire verte; cf. pièce suivante).

Copies : JJ 82, n^o 232 (XI^{xx}XII). — Copies sans les mentions dans d'autres vidimus de Jean le Bon (pièces justificatives V et VI).

Johannes, Dei gratia, Francorum rex. Notum facimus universis presentibus pariter et futuris, nos vidisse litteras carissimi domini et consanguinei regis Karoli predecessoris nostri, formam que sequitur continentes.

Karolus, Dei gratia, Francorum et Navarre rex. Notum facimus... [Cf. Pièce justificative n^o I.] Actum Parisius, anno Domini millesimo CCC^o vicesimo quarto, mense maii.

Nos autem, libertates et franchisias ac omnia et singula in superscriptis litteris contenta, rata et grata habentes, ea volumus, laudamus, approbamus, ratificamus et auctoritate nostra regia ex certa sciencia et de speciali gratia confirmamus. Intencionis tamen nostre non existit quod presens gratia seu confirmacio, quantum ad loca nobilia insignia que in allodium tenentur, aliququaliter se extendat. Mandantes senescallo et rectori nostris Tholose ceterisque iusticiariis ac officiariis nostris et eorum loca tenentibus, necnon deputatis seu deputandis a nobis ad levandum financias, quatinus cives et habitatores predictos presentes et futuros gratia ac confirmacione predictis uti et gaudere faciant et permittant pacifice et quiete, nec contra tenorem ejusdem ipsos impellant, inquietent seu molestant quoquomodo³. Et si quid contra formam gracie ac confirma-

1. Indique que la pièce porte la cote 27, ce qui est exact; ne connaît pas le document précédent.

2. Ne connaît pas le document précédent.

3. Dans AA³⁵, 110 (pièce justificative n^o V) : « ipsos inquietent seu molestant quovismodo ».

cionis nostre predictæ aliquid factum seu attemptatum fuerit, id ad statum pristinum et debitum reducant aut reduci faciant indilate. Quod ut firmum et stabile perpetuo perseveret, presentes litteras sigilli nostri munimine fecimus roborari, salvo in aliis jure nostro et in omnibus quolibet alieno. Actum et datum Parisius, anno Domini millesimo CCC^o quinquagesimo quarto, mense junii.

Per Regem ad relationem consilii, in quo domini card(inalis) Bolo(n(iensis) vos Belvacen(sis) Cathalaunen(sis) et Laudunen(sis), comes Montisfortis et plures alii erat(is). — R. POTIN.

Collatio facta est cum originalibus litteris hic insertis.

IV.

21 juillet 1354.

Mandement de Jean le Bon ordonnant au sénéchal de Toulouse de mettre à exécution les lettres patentes précédentes.

Original : AA³⁵, 111 (très effacé, scellé sur simple queue, sceau disparu, porte le n^o 29).

Copies : AA³, 131 ; AA⁶, 248.

Johannes, Dei gracia, Francorum rex, senescallo Tholose ceterisque justiciariis et officiariis nostris aut eorum loca tenentibus ac deputatis et eciam deputandis a nobis in illis partibus ad levand(um) financias, quibus presentes littere fuerint exhibite, salutem. Cum inclite memorie carissimus dominus et patruus noster rex Karolus civibus et habitatoribus Tholose de gratia speciali concessisset, ut ipsi et eorum posteri, quamvis nobiles non existant, res, bona, possessiones et jura quecumque a personis innobilibus per nobiles acquisita et acquirenda, ac eciam nobilium ipsorum res, bona, possessiones et jura, nullam tamen jurisdictionem habencia et pro quibus homagium fieri aut fidelitatis juramentum prestari non fuerit consuetum, licet per dictos nobiles ab innobilibus non fuerint acquisita, a dictis nobilibus ea tenentibus, empcionis, donacionis, permutationis aut alio quovis justo adquisicionis titulo sibi et suis licite possint acquirere et ea, absque aliqua prestacione finencie, retinere, quodque cives et habitatores predicti presentes et futuri compelli non possint per aliquem ad predicta taliter acquisita et eciam acquirenda, vendenda aut extra manum suam ponenda, aut ad prestand(um)

nobis seu successoribus nostris qualemcumque financiam pro eisdem, prout in litteris dicti domini et patrum nostri, confirmatis per nostras postmodum litteras in cera viridi et filo serico sigillat(as), plenius dicitur contineri. cum declaracione tamen facta in eisdem litteris confirmacionis quod intencionis nostre non est quod confirmacio ipsa quantum ad loca nobilia insignia, que tenentur in allodium aliquatenus se extendat, mandamus vobis et vestrum cuilibet quatinus cives et habitatores predictos presentes et futuros dicta gracia juxta ejus et dicte confirmacionis tenorem uti et gaudere pacifice faciatis et permittatis, nec contra tenorem earundem ipsos aut eorum aliquem impediatis, vel in aliquo molestetis, et si quid in contrarium factum inveneritis, ad statum pristinum et debitum faciatis sine aliqua dilacione reduci, litteris in contrarium surrept(icis) impetratis seu impetrandis non obstan(tibus) quibuscumque. Datum Parisius, xxi die julii, anno Domini millesimo CCC^{mo} quinquagesimo quarto.

In R. hospicii. — XY. SYMON.

(*Au dos :*) Reg. xiiii augusti anno LIIII. — J. CASSANH.

V.

Juin 1354.

*Ampliation des lettres patentes de juin 1354,
scellée le 31 décembre 1354.*

Original : AA³⁵, 410 (scellé sur lacs de soie, cire brune, trois fleurs de lis; porte le n° 31).

Copies : JJ 82, n° 563 : AA⁶, 247.

Même texte que ci-dessus, pièce justificative n° III¹, jusqu'à la date :

Actum et datum Parisius, anno Domini millesimo CCC quinquagesimo quarto, mense junii. (*D'une autre encre un peu plus noire et d'une autre écriture*² :) Sigillata sub sigillo Castelleti nostri par(isiensis), in absentia magni, die ultima decembris anno predicto.

(*Sur le repli à gauche :*) Al(ias) signata sic. per Regem ad

1. Sauf une légère variante déjà signalée.

2. C'est l'écriture de Bucy dont la signature est sur le repli.

relationem consilii, in quo domini card(inalis) Bolon(iensis), vos Belyac(ensis) Cathala[u]n(ensis) et Laudun(ensis), comes Montifortis et plures alii erat(is). R. Potin. Et de precepto consilii, in quo era(n)t domini archiepiscopus Senonen(sis), episcopus Par[isiensis] et Jacobus Lavache, certa de causa rescripta et penes Parlamenti curiam retenta.

DYONIS(IUS).

(Au milieu du repli :) « Oculi. » — Bucy.

(A droite du repli :) Collatio facta est cum litteris originalibus suprascriptis¹.

(Au dos :) Registrata.

(Sous le repli à droite à l'extrémité du parchemin :) Solvit LX s. par. duntaxat.

VI.

Octobre 1354.

Confirmation par Jean le Bon de ses lettres patentes de juin 1354 en faveur des Toulousains, avec injonction au sénéchal et au procureur de cesser l'opposition qu'ils font à l'exécution du privilège de Charles IV et des lettres de juin, sous prétexte que celles-ci n'avaient pas été expédiées par la Chambre des comptes; scellée le 31 décembre 1354.

Original : AA³⁵, 115 (presque entièrement effacé²; scellé sur lacs de soie, le sceau manque; porte le n° 30).

Copies : JJ 82, n° 562; AA³, 130 (ne donne pas les mentions); AA⁵, 283; AA⁶, 249 et 256.

Johannes, Dei gratia, Francorum rex. Notum facimus universis, tam presentibus quam futuris, quod nos, ad supplicationem dilectorum et fidelium nostrorum civium et habitatorum civitatis et ville nostre Tholose, nuper eisdem habitatoribus et civibus concessisse meminimus litteras nostras confirmatorias cujusdam gracie civibus et habitatoribus presentibus et futuris nostris dicte ville et civi-

1. Les deux mentions sont de l'écriture de Denys, comme le corps de la pièce, mais d'une encre plus nette.

2. Nous avons mis entre crochets les mots complètement disparus sur l'original et que nous donnons d'après les copies; étant donné d'ailleurs les incertitudes de lecture qu'offre l'original, nous donnons toutes les variantes des copies.

tatis et eorum successoribus, alias facte per inclite recordationis carissimum dominum et consanguineum nostrum Karolum, regem Francie, predecessorem nostrum, quarum litterarum tenor sequitur in hiis verbis.

Johannes, Dei gratia, Francorum rex. Notum facimus universis, presentibus pariter et futuris, nos vidisse litteras carissimi domini et consanguinei regis Karoli, predecessoris nostri, formam que sequitur continentes.

Karolus, Dei gratia, Francorum et Navarre rex.
Notum facimus¹ Actum Parisius, anno Domini millesimo CCC^o vicesimo quarto, mense maii.

Nos autem². . . . Actum et datum Par(isius), anno Domini millesimo CCC quinquagesimo quarto, mense junii.

Et licet, tam per tenorem suprascriptarum litterarum quam aliarum per nos eciam concessarum, exequutionem dicte gracie et confirmacionis nostre senescallo nostro Tholose seu ejus locum tenenti [manda]verimus, tamen, prout per querelam capitulariorum³, civium et habitatorum Tholose percepimus, eo quia procurator noster dicte senescallie tam in vim oppositionis et sub[repcionis] quam aliarum [causarum⁴ nititur] exequutionem impedire, [proponendo] et allegando gratiam dicti domini Karoli superius insertam, nec ejus confirmatoriam⁵ minime fore exequend(am), ex eo quod dicte littere non fuerant per nostram Compotorum cameram collacionate seu expedite, dictosque cives et habitatores per triginta annos et amplius, qui a tempore concessionis dicte gracie jam valuerunt⁶, eidem uti cessasse ac eciam omisisse. sed quod plus est, quam plures ex dictis civibus et habitatoribus, licet dictam gratiam minime ignorarent, dicto medio tempore plures financias nobis seu nostris gentibus pro acquisitis, de quibus fit mentio in dictis litteris, ut idem procurator asserit, persolverunt, ex quibus dicit fore et fuisse predictae gracie derogatum. privilegiumque quod ex ea consequi memorati cives et habitatores poterant, perdidisse et perinde confirmacionem nostram

1 et 2. Même texte que dans la pièce précédente.

3. Original : « capitulat.(?) » ; AA³ : « capitularii » ; AA⁵ et AA⁶ : « capitulariorum ».

4. AA⁶, 249 : « aliarum causarum » ; JJ 82, AA⁵ et AA⁶, 256 : « alias earum ».

5. AA³, AA⁵ et AA⁶, 249 corrigent : « confirmationem ».

6. AA³ et AA⁵ : « voluerunt ».

subsequentem tanquam de super nullo fundatam et concessam [carere] viribus et effectu, maxime cum idem procurator noster, ut asserit, laceatur in dicta nostra confirmatione, nos esse et fuisse in possessione et saisina habendi, levandi et exigendi a dictis civibus pro dictis acquisitis [financias] dum casus eveniebant, quodque per nostras confirmatorias litteras nichil eis de novo concessum extitit seu collatum, ac super predictis eisdem cives nostros ac syndicum dicte universitatis in process(u)¹, ut dicitur, involvend(o) exequcionem nostrarum litterarum dictus senescallus distulisse et adhuc differe dicitur, in ipsorum civium grave prejudicium et jacturam. Quocirca nos volentes gratiam predictam per nos, de certa sciencia et [deliberato consilio], dictis nostris civibus et habitatoribus presentibus et futuris concessam, quos potius in predictis et aliis tanquam benemerit(os)² affectamus favore prosequi gracioso aliquoliter retractari, sed, rejectis dictis opposicionibus et quibuscumque aliis dicti nostri procuratoris, prefatis nostris civibus et eorum dictis successoribus desideratum afferre comodum et effectum, eidem senescallo nostro districte per presentes precipimus et mandamus, quatinus predictis opposicionibus. super quibus et aliis dicto procuratori nostro silencium imponimus, nullathenus obstantibus predictas nostras litteras confirmationis, quas ex uberiori nostra gracia vim et locum nove concessionis habere volumus et jubemus, exequatur absque difficultate qualibet et alterius expectatione mandati, censibus, obliis, lauduminiis, vendis, acapitis, retrocapitis et aliis juri-bus et deveriis nobis seu dominis, a quibus predictae res tenebuntur salvis penitus et retentis. Inhiben-tes) receptori nostro Tholose vel ejus locum tenenti ac quibuscumque commissariis deputatis seu deputandis super financiis acquisite hujusmodi, quibus et eorum cuilibet nos tenore presencium inhibemus. ne dictos nostros cives et habitatores presentes et futuros contra formam hujusmodi et dictarum aliarum litterarum superius insertarum inquietent seu perturbent. sed dictis gracia et confirmatione ipsos uti et gaudere pacifice faciant et permittant, [subrepcionibus opposicionibus] aut aliis quibuscumque subterfugiis [propositis vel proponendis litte-risve] in contrarium impetratis vel impetrandis non obstan(tibus) quibuscumque. Que premissa ut stabilitatis perpetue robur obti-neant in futurum, has nostras presentes litteras sigilli Castelleti no-

1. AA⁵ : « processibus ».

2. AA⁶ et AA⁶, 256 : « benemeritis »; AA⁶, 249 : « benemeritos ».

stri par.¹, nostro majore absente sigillo, munimine fecimus roborari, salvo in aliis jure nostro et in omnibus quolibet alieno. Datum Parisius, anno Domini millesimo CCC^o quinquagesimo quarto, mense octobris. (*Autre encre et autre écriture :*) Sigillata sub sigillo Castelleti nostri par.², in absencia magni, ultima die decembris, anno predicto.

(*Sur le repli à gauche :*) Al. signata sic : Per Regem, P. Civret. Et in duplici cauda ac cera alba sigillata. Et de precepto consilii, in quo erant domini archiepiscopus Senonen(sis), episcopus Par(i-siensis) et Jacobus Lavache, certa de causa rescripta et penes Par-lamenti curiam retenta. — DYONIS(IUS).

(*Au milieu du repli :*) Trois « oculi », un trait, 30, Caritas.

(*A droite du repli :*) Collatio facta est cum litteris originalibus suprascriptis.

(*Sous le repli à droite :*) Sol. ix l. par. duntaxat.

VII.

Mars 1420 (n. st.).

Lettres patentes de Charles, dauphin, accordant aux capitouls de 1419 et à leurs successeurs l'autorisation d'acquiescer sans payer finance des biens nobles, même avec hommage et juridiction.

Original perdu.

Copies : AA⁵, 150; AA⁶, 259.

Publ. : Lafaille, *Annates de Toulouse*, t. I, pr., p. 106 (d'après AA⁵; assez inexact); id., *Traité de la noblesse des capitouls*, 3^e éd., p. 107.

Karolus, regis Francorum filius, regnum regens, dalphinus Vien-nensis, dux Bieturre³, Turonie, comesque Pictavie. Notum facimus universis presentibus pariter et futuris. ex parte dilectorum nostro-rum capitulariorum, civium et habitatorum Tholose nobis exposi-tum extitisse, quod ipsi exponentes. secundum privilegia eisdem hactenus concessa per antecessores domini mei, regis Francie, pos-

1. AA⁵ et AA⁶ : « parisius ».

2. AA⁶ : « parisius ».

3. AA⁶ : « Bicturie ».

sunt acquirere et tenere feuda nobilia sine¹ feudo, jurisdictione et justicia, dum tamen pro dictis feudis non debeatur² dicto domino meo et nobis homagium seu juramentum fidelitatis, absque eo quod dicti exponentes pro dictis feudis nullam financiam domino meo supradicto solvere teneantur, posito quod ipsi nobiles non existant; supplicando³ nobis quatinus eisdem civibus et habitatoribus Tholose presentibus et futuris dictum privilegium confirmare et ampliare dignaremur, de novo concedendo quod possint in futurum acquirere et tenere feuda seu retrofeuda nobilia, cum jurisdictione et justitia, licet dicta feuda tenentes pro eisdem sepe dicto domino meo teneantur facere homagium et prestare fidelitatis juramentum, absque eo quod dicti exponentes seu supplicantes dicto domino meo, nobis seu a nobis deputatis aut deputandis, aliquam financiam pro dictis feudis in futurum solvere teneantur. Quapropter nos supplicationi dictorum exponentium inclinati, attentis fidelitate et servitiis dicto domino meo et predecessoribus suis per dictos exponentes semper servatis, necnon obediencia per ipsos nobis impensa, ceterisque aliis causis et considerationibus ad hoc animum nostrum moventibus, eisdem exponentibus confirmavimus et tenore presentium auctoritate regia qua fungimur gratiaque speciali dictum privilegium⁴ in quantum rite et debite usi sunt, confirmamus; et insuper ex dicta auctoritate ampliorique gratia eisdem exponentibus concessimus et concedimus per presentes, quod illi qui anno novissime preterito capitularii dicte ville Tholose fuerunt⁵, illi qui nunc sunt et alii qui pro tempore futuro erunt, licet ex nobili parentela non sint aut fuerint procreati, possint et valeant de cetero acquirere quecunque feuda et retrofeuda nobilia⁶ cum jurisdictione et justicia vel sine justicia, quamvis dicta feuda seu retrofeuda a dicto domino meo in homagium teneantur, et pro quibus juramentum fidelitatis est prestari solitum, et ipsa feuda et retrofeuda per se et successores suos tenere et possidere absque eo quod dicto domino meo ac nobis, seu a nobis deputatis aut deputandis⁷, aliquam financiam solvere teneantur, reservatis tamen dicto domino meo jure dicti homagii et

1. AA⁵ : « sive »; Lafaille : « seu »; dans AA⁶, l'*u* et l'*n* sont identiques.

2. Lafaille : « debeant ».

3. Lafaille : « supplicantes ».

4. Ces deux mots omis par Lafaille.

5. Lafaille : « ville fuerint ».

6. Lafaille et AA⁵ : « nobili ».

7. Lafaille et AA⁵ : « aut nobis seu a nobis deputandis ».

juramenti fidelitatis, cum aliis deveriis¹, que pro dictis feudis seu² retrofeudis sibi debentur seu prestari est solitum. Quocirca senescallo Tholose, receptoribus seu collectoribus financiarum feudorum nobilium ceterisque justiciariis et officiariis dicti domini mei et nostris³ et eorum locutenentibus⁴ presentibus et futuris, et cuilibet eorundem, prout ad eum pertinuerit, damus in mandatis, quatinus dictos exponentes et supplicantes confirmatione, privilegio et gratia nostris predictis uti et gaudere permitant absque aliquali contradictione, impedimento seu turba, ordinationibus, statutis, mandatis aut litteris factis seu fiendis in contrarium. non obstantibus quibuscumque. Quod ut firmum et stabile perseveret in futurum, sigillum nostrum, in absentia magni ordinatum. his presentibus jussimus apponendum, salvo in aliis jure dicti domini mei et nostro, et in omnibus quolibet alieno. Datum in civitate Carcassone⁵, mense marcii, anno Domini millesimo quadringentesimo decimo nono. Per dominum Regentem et dalphinum in suo consilio. J. Villebresme⁶.

1. Lafaille : « diveriis; » AA⁵ : « devenis ».

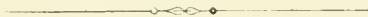
2. Lafaille : « vel ».

3. Lafaille : « nostri ».

4. Lafaille : « locumtenentibus ».

5. Lafaille et AA⁵ : « Carcassonne ».

6. Lafaille : « Villebresine ».



EXTRAITS
DU
JOURNAL DU TRÉSOR
(1423-1424).

Les fragments retrouvés de journaux du Trésor¹ sont peu nombreux et peu étendus; c'est le recueil d'extraits pris par Menant dans les archives de la Chambre des comptes² qui a fourni les plus intéressants; M. Moranvillé en a déjà tiré la matière d'une importante publication, celle des fragments compris entre les années 1345 et 1419³. De courts extraits restent encore inédits : les uns se rapportent au règne de Philippe le Bel et au début de celui de Louis X (années 1307 à 1309 et 1314)⁴; les autres à la période de l'occupation anglaise au xv^e siècle (années 1423 et 1424)⁵. Ce sont ces derniers que nous publions.

Les Anglais, maîtres de plusieurs provinces françaises, eurent pour principe de conserver intacts les organes et les procédés administratifs de la royauté capétienne; le Trésor fonctionna sous la régence du duc de Bedford dans les mêmes conditions que sous le règne de Charles VI.

De continuels changements se produisaient à cette époque

1. La liste des journaux et des fragments conservés a été donnée par M. Viard, *les Journaux du Trésor de Philippe VI de Valois...* Paris, Impr. nat., 1899, in-4° (Coll. de documents inédits), introduction.

2. Bibl. de Rouen, Leber 5870.

3. *Bibl. de l'École des chartes*, t. XLIX, 1888, p. 149-214 et p. 368-452.

4. Bibl. de Rouen, Leber 5870, t. III, fol. 1 r°-22 r° et fol. 26 r°-34 r°.

5. Ibid., fol. 227 r°-238 v°. Journal du 1^{er} janvier 1422 (anc. st.) au 31 décembre 1424. Il figure sur l'état des livres du Trésor dressé à la fin du xvii^e siècle et imprimé par M. Viard, *op. cit.*, p. LXI.

troublée dans la composition du personnel. Jean de Précy¹, après une première révocation, fut réinstitué trésorier le 7 décembre 1422; Guérin² et Jean de Saint-Yon³ lui furent adjoints. En 1423, Thomas de Montaigu et le comte de Suffolk prirent la direction des finances comme supérieurs aux trésoriers. En 1424, Louis de Luxembourg⁴, président des comptes, devint « trésorier et gouverneur général de toutes finances », tandis que Guérin passait à la Chambre des comptes⁵. Guillaume le Muet, maître de la Chambre aux deniers, fut institué changeur du Trésor le 5 janvier 1423 (n. st.), succédant à André d'Épernon⁶.

Le journal dont nous publions des extraits est postérieur de trois années à la réforme qui, en 1420, modifia le caractère du Trésor royal. Au XIII^e siècle, les opérations de trésorerie avaient été effectuées pour le compte du roi par la banque de l'Ordre du Temple; le Temple à Paris, faisant fonction de Trésor royal, n'était alors qu'une banque privée, dont le roi était le principal client. Lorsque les opérations de trésorerie avaient été retirées au Temple et qu'un nouveau Trésor avait été créé au Louvre, dirigé par des fonctionnaires royaux, les trésoriers du roi, la nouvelle institution avait conservé le caractère de l'ancienne et le Trésor du Louvre avait fonctionné, lui aussi, comme une banque privée et autonome. Cette situation changea en fait bien avant la fin du XIV^e siècle, mais elle ne fut définitivement modifiée qu'en septembre 1420 par une ordonnance qui mit le Trésor en gestion directe⁷.

La responsabilité des trésoriers, continuellement révoqués puis remplacés, n'était plus depuis longtemps qu'une fiction; les changeurs du Trésor, fonctionnaires subalternes, mais à peine atteints par les révolutions, assuraient la marche du service. Mais, comme auparavant, ceux-ci n'étaient responsables que de la situation de caisse; les opérations variées qu'effectuait le

1. N^{os} 3, 27, 98 de notre publication.

2. N^{os} 3, 98.

3. N^{os} 3, 28.

4. N^{os} 103, 104, 106, 107, 118.

5. Voy. la liste des trésoriers dressée par M. Borrelli de Serres, *Recherches sur divers services publics du XIII^e au XVII^e siècle*, t. III, p. 138.

6. Voy. n^{os} 10, 26, 98, et n^{os} 4, 30 de notre publication; Borrelli de Serres, *ibid.*, p. 181-182.

7. *Ordonnances*, t. XI, p. 103.

Trésor alors qu'il fonctionnait comme banque privée furent abandonnées. La comptabilité se trouva, de ce fait, simplifiée; on ne tint plus de registres dits *Recepta Thesauri*, *Expensa Thesauri*, *Extractus Thesauri*; à l'année 1420 s'arrêtait la série de ces livres; le *Registre du changeur*¹ disparut aussi; les livres des trésoriers devinrent les siens, puisqu'il était seul responsable du maniement des deniers; le journal que nous publions est attribué au changeur du Trésor Guillaume le Muet².

La disposition des articles de ce journal est nouvelle: on y voit, pour chaque terme du compte, les recettes d'abord, les dépenses ensuite énumérées pour le terme tout entier et groupées par mois.

Georges RITTER.

*Jornale thesauri a 1^a januarii 1422 usque ad ultimam
decembris 1424, per Guill. le Muet*³.

1. Veneris, 1^a. Recepta.

2. Dominica, ultima. De emolumento cancellarie Francie, pro domino Joh. Clerici, cancellario, et magistro Egid. de Molinis, audientiaro ibi, etc.

Summa totalis recepte dicti mensis, ix^miiij^ciiij^{xx}iiij l. ix s. iiij d. par.

3. Recepta facta in thesauro mense februarii anno Domini 1422.

Veneris, xix. De emolumento recepte Braye Comitum Roberti, pro Lienardo. Solet receptor ibi computare per abbatissam Gerciati super redditu suo admortisato in thesauro, xxiiij l. par.

Summa totalis recepte mensis februarii, xj^miiij^cxliij l. vj s. viij d. ob. par.

Sic sign. J. de Pressy, J. Guerin et J. de S^t Yon.

4. Recepta facta in thesauro mense marcii anno Domini 1422.

Veneris, v die. De Andrea d'Espéron, nuper camsores thesauri et commissos ad recipiendum denarios provenientes ex venditione quorundam jocalium nunc pertinentium defuncto domino regi

1. Viard, *op. cit.*, p. LXII-LXIV.

2. Voy. le titre du compte. Sur l'histoire du Trésor royal, voy. Borrelli de Serres, *op. cit.*, t. III, p. 158-159.

3. Ce titre était écrit « sur la couverture ».

Karolo VI, super hoc in quo tenetur regi ratione recepte dictorum jocalium, comp. per dominum regentem Francie, ducem de Bedford, pro recompensatione sibi facta per dictum dominum regem de quibusdam fractibus et misiis per eum factis pro gentibus armorum et tractus, quas tenuit in obsidione ante pontem de Meullene et alibi pro servitio dicti domini Regis, ij^mvij^cxlviij l. par.

5. Martis, xvi. De magistro Petro Bolengarii, commisso ad recipiendum confiscationes et forefacturas in civitate et vicecomitatu Parisiensi, xv l. par., etc.

6. Jovis, xviii. De magistro Ph. de Vitriaco, canonico Sancti Germani Autissiodorensis, et domino Johanne Majoris Presby. (*sic*), commissis ad recipiendum marchas argenti ordinatas levare super gentibus ecclesie et diocesis Parisiensis, vij^{xx} l. par.

Summa totalis, etc., xij^mix^cxxxj l. vij s. iiiij d. ob. par.

7. Recepta, etc. aprilis.

Dominica, iv die aprilis 1423.

Les domaines et amendes font toute la recepte.

Summa totalis, etc., xj^mij^clviiij l. v s. iiiij d. par.

8. Recepta, etc. maii 1423.

Summa totalis, x^miiij^cxlviij l. vj s. viiij d. ob. par.

9. Recepta, etc. junii.

Summa totalis, etc., xvj^mvij^clxviij l. ix s. vj d. par.

10. Expensa facta in thesauro mense januarii anno 1422, per Guill. le Muet, de novo campsozem ibi.

Mercurii. vi die januarii 1422. Philibertus de Moulans, magister artillerie Regis, pro denariis sibi traditis per litteras domini Regis de mandato, datas iii die hujus mensis, sic signatas : Par le Roy, à la relation du conseil tenu par M. le Regent de France, duc de Bedford, J. Milet, pro convertendo in pulveribus ad canones, artilleria et aliis rebus factum dicti officii sui tangentibus¹, iiiij^m l. tur. De eadem per litteram dicti Philiberti datam ista die, 1 l. tur., val. xl l. par.

11. Veneris, viii. Magister Laurentius Caloti, notarius et secretarius Regis, pro denariis sibi traditis per litteras dicti domini de mandato, datas v die hujus mensis, signatas ut supra, J. Milet, pro convertendo in confectione quarundam tabularum, quas onera-

1. Ms. *tangentis*.

tus est facere fieri de genealogia quorumdam regum Francie et Anglie, predecessorum dicti domini Regis, per litteram dicti Calot datam ista die, xxx l. tur., val. xxiiij l. par.

Ensuite : Pro solutione latomorum et carpentariorum demolitionis fortalicii turris castri fortis capti super adversarios, etc.

12. Martis, xxvi. Domina Maria de Francia, filia defuncti domini regis Karoli VI, religiosa in ecclesia Beati Ludovici de Pissiaco, de summa iiij^e l. sibi ordinata tradi per defunctum regem per litteras datas xxiiii januarii 1421 pro victu et statu ipsius sustinendo, etc., xxvj l. vj s. par.

Summa totalis expense hujus mensis, viij^mv^exluij l. xiiij s. ij d. par.

13. Expensa facta in thesauro mense februarii.

Lune, i. Jacobus Alargent, commorans Parisius, pro denariis sibi ordinatis per defunctum regem Karolum VI per litteras x januarii M IIII^e XXI, c s. quolibet mense capiendos in thesauro, quandiu vacabit ad custodiam cathene turris Lorelli Parisius, pro custodiendo ne per ripariam Secane deferantur victualia extra Parisius, nisi panes et alia minuta victualia in parva quantitate, etc.

14. Thomas Rame, commissus causa predicta ad custodiam porte Sancti Dionisii, etc.

15. Guill. Brumant, commissus ad custodiam porte Sancti Honorati.

16. Guill. Lefevre, commissus ad portam Sancti Jacobi. Joh. du Val, ad portam de Bourdelles.

17. Matheus du Port, commissus ad custodiam cathene turris sancti Bernardi.

18. Jovis, xi. Milo de Lyons, custos castri de Lupara, etc., pro expensis victualium factis pro Dionisio de May et aliis prisionariis, etc., xvj l. par.

19. Maldetroit, capitaneus castri Sancti Anthonii, etc.

20. Jovis, xviii. Rob. de Saint Yon, carnifex et mercator Parisiensis, pro denariis sibi traditis pro carnibus per eum traditis pro regimine duorum leonum de presenti existentium Parisius, pro iiij^{xxj} diebus, pro qualibet pro uno quarterio mutonis et una magna pecia bovis, x s. tur., per mercatum cum ipso factum, etc.

21. Martis, xxiii. Marcellus Testart, thesaurarius domine Regine,

pro denariis sibi traditis per litteras Regis de mandato, à la relation du Conseil de M. le duc de Bedford, etc., Gente, pro conver-tendo in solutione expense hospitii et aliis factis ordinariis et extraordinariis dicte domine pro dicto mense januarii, per litteram suam ista die, xij^e l. par.

22. Stephanus Tassin, custos leonum Regis, etc.

23. Jovis, xxv. Episcopus Belvacensis, dominus Petrus Cauchon, pro suo viagio in Britania, ij^e l.

24. Sabbati, xxvii. Magister Joh. Tesson, magister puerorum sacre capelle regalis Palatii Parisiensis. pro denariis sibi traditis super summa viij^{xx} l. tur. sibi ordinata anno quolibet pro regimine iiij puerorum in dicta sacra capella ordinatorum, xl l. tur. pro quolibet, etc.

25. Dominica, ultima. Johannes des Moulins, Nicol. le Dam, Heliotus Baillet et Thomas Heremboure, pro denariis eisdem mutuo traditis super hoc quod eis debetur pro pena et salario ipsorum et duorum aliorum sociorum eorum deservitis eundo secrete tam de die quam de nocte extra villam Parisius pro faciendo gallice guet et escoutes, etc., sciendo statum inimicorum regis, viij l. par., etc.

26. Guill. le Muet, pro lupis in thesauro apportatis mense presenti, lignis, candela, papyru, cera et expensis communibus factis, xv l. xiiij s. xj d. par.

27. Johannes de Pressy, thesaurarius Francie, pro vadiis de vj^e l. par., etc.

28. Johannes de Saint Yon, alter thesaurarius Francie, pro simili.

Summa totalis expense, x^mviij^ciiij^{xx} l., xvj s. vj d. par.

29. Expensa mensis marcii.

Lune, i. Illustrissimus princeps, dominus Johannes, dux de Bedford, regens Francie, pro denariis sibi ordinatis tradi per litteras Regis de mandato datas iii die januarii ultimo preteriti, signatas ut supra, capiendis¹ semel in thesauro in recompensationem missionum et expensarum per eum sustentarum ratione ij^e hominum armorum et iiij^e hominum tractus, quos tenuit ab uno mense citra et adhuc tenet pro servitio dicti domini Regis tam in obsidione ante

1. Ms. *capiendo*.

pontem de Meullene quam pro custodia et defensione Sancti Vallerici et de Gamaches et alibi, pro quibus nulla recepit vadia super Regem, non obstantibus quod de servitio dictarum gentium armorum et tractus nullatenus constet per monstras et revisiones nec aliter, per litteram dicti domini ducis datam xv februarii novissime preteriti, iij^miiij^exxx l., valent iij^mj^elxviiij l. par.

30. Jovis, xi. Andreas d'Espéron, nuper campsor thesauri, pro denariis sibi solutis et restitutis per litteras Regis v februarii, sic signatas : par le Roy, à la relation du conseil tenu par l'ordonnance de M. le Regent de France, duc de Bedford, Gente. quos a mense decembri M IIII^e XXI solverat ex deliberatione gentium magni consilii Chrestiphoro de Herlen, aurifabro, pro confectione cj parvorum pavonum auri per eum liberatorum in intencionem ipsorum daturorum (*sic*) per defunctum regem dominum Karolum prima die anni sequentis, de quo nihil factum fuit propter dicti defuncti domini Regis infirmitatem et decessum, prout in dictis litteris latius continetur ; et propterea de ordinatione thesaurariorum fuerunt dicti pavones per dictum Andream d'Espéron venditi Nicol. de Ponte juniore, tanquam plus offerenti, pretio lx l. v s. tur. pro marcha, qui, ipsis ponderatis, invenit eos ascendere iij^miiij^eiiij ob. auri. faciunt in toto vij^miiij^e l. viij s. tur. ob., etc.

31. Sabbati, xiii. Magister Hugo Galli. prepositus mercatorum ville Parisius, pro vadiis suis de x s. per diem sibi de novo ordinatis per litteras Regis de mandato datas ii decembris, etc.

32. Mercurii, xvi. Magister Arnulph. de Gibecque, capellanus domini ducis Burgundie et scolarium Parisiensium, pro dono seu taxatione per dominum Regentem sibi facta, par l'ordonnance de M. le Regent, duc de Bedford. in recompensationem plurium missarum et aliarum deprecationum ¹ per eum factarum pro domino rege defuncto Karolo VI, etc., viij l. par.

Summa totalis expense marcii, xiiij^miiij^elxiiij l. xv s. iiij d. ob. par.

33. Expensa mensis aprilis.

Veneris, ultima. Magister Phil. de Morvillier, 1^{us} presidens Parlamenti, vadia, m l.

34. Magister Joh. Aguenin, presidens, v^e l. par.

35. Magister Joh. de Longolio, presidens, v^e l. par.

1. Ms. *deprecationem*.

36. Magister Simon de Champluisant, presidens, vadia, v^e l. par.
37. Magister Guill. de Gyaco, consiliarius clericus, v s. par. per diem.
38. Magister Ph. de Rulliaco, id.
39. Magister Hugo de Dicy, id.
40. Magister Guill. Cotin, id.
41. Magister Bertholom. le Viste, id.
42. Magister Petrus Buffiere, laycus, x s. par. per diem.
43. Magister Theobaldus Thiessardy, v s. par.
44. Magister Stephanus Deportes, id.
45. Magister Johannes de Vouton, id.
46. Magister Jacob. Braulardi, clericus et presidens in Camera inquestarum, v s. par. per diem.
47. Magister Johannes Viviani, clericus, alter presidens, id.
48. Magister Michael Claustre, id.
49. Magister Guill. Britonis, id.
50. Magister Petrus de Neuville, id.
51. Magister Simon de Plumetot, id.
52. Magister Simon le Courtois, id.
53. Magister Ph. le Begue, id.
54. Magister Johannes de Sancto Romano, laycus, id.
55. Magister Toussains Baiarodi, id.
56. Magister Guill. Aymerici, id.
57. Magister Livianus de Croqueto, id.
58. Magister Rob. Agode, id.
59. Magister Johannes de Porta, id.
60. Magister Thomas de Marchia, id.
61. Magister Johannes de Longolio, id.
62. Magister Bertrandus Fontis, id.
63. Magister Matheus Courtois, id.
64. Magister Guill. le Duc, id.
65. Magister Petrus de Pilorio, id.
66. Magister Galterus Jayot, id.
67. Magister Hugo Rapioult, laicus et presidens in Camera requestarum palatii, x s. par.

68. Magister Johannes Porcherii, laycus, v s. par.

69. Magister Johannes de Pratis, id.

70. Magister Petrus le Jay, clericus, id.

71. Magister Johannes de Spina, notarius Regis et grapharius criminalis in Parlamento.

72. Magister Petrus de Rosa, alter notarius.

73. Magister Gaillardus, Petitseine, laicus.

74. Magister Guill. de Celseto, id.

Summa totalis expense, xij^mvj^elxvij l. vij s. vij d. par.

75. Expensa facta in thesauro mense maii anno M III^e XXIII.

Lune, decima maii. Magister Stephanus de Nouviant, procurator domini Regis in Cameris, et auditor compotorum thesauri et subsidiorum, et etiam super facto confiscationum, etc.

Summa totalis expense maii, ix^mv^eiiij^exxiiij l. ij s. viij d. par.

Et iiij^exxviiij scut. auri.

76. Expensa facta in thesauro mense junii.

Mercurii, ultima. Cancellarius Francie, dominus Johannes Clerici, super vadiis suis ordinariis de ij^m l., etc.

Summa totalis expense junii, xvij^miiij^exxxiiij l. par.

77. Terminus inceptus 1 julii anno M III^e XXIII.

Recepta facta in thesauro.

Summa totalis recepte dicti mensis, vj^mvj^elvij l. vij s. v d. tur.

78. Recepta augusti.

Summa recepte, vj^miiij^eiiij l. v s. viij d. ob. par.

79. Recepta septembris.

Lune, vi^a septembris. *Il y a en marge* : Nota. Ista die, vi septembris, fuit proclamata moneta circa vespervas per litteras Regis, quarum copia ponitur in litteris hujus termini, in hunc modum : videlicet quod de cetero dabunt [pro] uno duplici albo vj duplices turonensium, de quibus antea solum dabantur quinque, et finaliter fiunt saluta auri de lxx pro marcha, pro quibus dabuntur xxij s. vj d. tur., qui faciunt xvij s. par.

80. *Et, un peu plus bas* : Nota. Hic incipit moneta de vj duplicibus; sed, quia nundum erat conclusum qualiter exonerationes thesauri fierent, facte fuerunt ut tempore preterito usque ad xvi hujus mensis, quia dominus Cancellarius et plures alii de magno concilio, propter hoc in Camera compotorum congregati, ordinave-

runt quod recepta, que de cetero fieret, advaluaretur ad monetam nunc currentem superius designatam, et quod in dictis exonerationibus scriberetur, et quousque ad dictum tempus non fuit ita factum, presens memoria fuit hic scripta, ut adverteretur in Camera compotorum ne receptores capiant in suis compotis dictas summas nisi juxta advaluationes in qualibet parte scriptas, et hoc propter dictam ordinationem, de qua sub xvi die hujus mensis fit mentio, que expensa de hujusmodi registrata similiter in debili moneta capitur¹... parte domini Hugonis de Lannoy causa in eadem.

Summa recepte, vij^mij^clxvj l. xij s. v d. par.

81. Recepta octobris.

Jovis, vii^a. De magistro Petro Bolengarii, notario et secretario Regis, commisso ad recipiendum confiscationes et forefacta in villa et vicecomitatu Parisiensi, super hoc in quo tenetur Regi ratione dicte recepte, comp. per magistrum Philippum de Morvillier, primum presidentem Parlamenti, super certo viagio per ipsum nuper facto pro domino Rege apud Meduntam, xxxij l. par.

Summa totalis recepte mensis octobris, x^mciiij^{xx}xvij l. ix s. vj d. ob. par.

82. Recepta novembris.

Martis, ultima. De emolumento cancellarie Francie, pro domino Johanne Clerici, milite, cancellario, et magistro Egidio de Molinis, audientiaro ibi, comp. per Joh. de Daunes, calefactorem cere Cancellarie, super certo viagio, in quo de presenti existit erga dominum Regentem Francie, ducem Bedfordie, pro facto et exercitio sui officii predicti, xvj l. par.

Summa totalis recepte novembris, ix^e (sic) iiij^clxvj l. xj s. xj d. ob. par.

83. Recepta decembris.

Summa totalis recepte decembris, xj^miiij^cxxxvij l. xij s. ob. par.

Summa totalis recepte hujus termini, xvj^mij^cxiiij l. xvj s. xj d. p. par., in moneta de v duplicibus. Et in moneta de vj duplicibus, xxxv^mv^clix l. xj s. ij d. par.

84. Expensa facta in thesauro mense julii M IIII^e XXIII.

Summa totalis expense, v^mlvij l. xij s. iij d. ob. par.

1. Ici un mot illisible. Tout ce paragraphe a été mal compris par Menant; sa copie n'est pas intelligible.

85. Expensa augusti.

Summa totalis expense, vj^mij^ciiij^{xx} l. vij [s.]. v d. par.

86. Expensa septembris.

In moneta de quinque duplicibus pro duobus albis, ij^mij^cxxxiiij l. xix s. iiij d. par.

Et in moneta de vj duplicibus pro duobus albis, vj^mv^cxlvj l. xv s. v d. ob. p. par.

Et lxxv scuta auri.

87. Expensa octobris, xj^miiij^clxxj l. xvij s. iiij d. par.

88. Expensa novembris, ix^mcxxij l. x s. vij d. ob. par.

89. Expensa decembris, x^mij^cxxxiiij l. xiiij s. vij d. ob. par.

90. Terminus inceptus I^a die januarii M III^c XXIII.

Recepta facta mense januarii.

91. Recepta januarii, viij^mix^cxj [l.] viij s. viij d. ob. par.

92. Recepta februarii.

Lune, xiv. De venditione cujusdam calixis argenti deaurati ponderis iiij marcharum et unius uncie, nuper pertinentis defuncto domino Regi, per confiscationem pertinentium in thesauro ejusdem domini, apportati per magistrum Joh. Doule, et in acquitationem Regis traditi domino episcopo Morinensi pro pretio xxviij l. ij s. par. monete nunc currentis. xvij l. xv s. par.

Summa totalis, viij^mix^cliiij l. ix s. v d. par.

93. Recepta marcii.

Summa totalis, vj^miiij^clxxij l. xiiij s. xj d. par.

94. Recepta aprilis.

Dominica, xxiiii aprilis, Pascha.

Summa totalis, viij^mij^cxxiiij l. xj s. vj d. p. par.

95. Recepta maii.

Summa totalis, x^mij^cij l. v s. viij d. p. par.

96. Recepta junii.

Summa totalis, vj^miiij^clxxj l. ij s. v d. ob. par.

Summa recepte hujus termini, li^mij^cxxvj l. viij s. v d. ob. par.

Et xxxij scuta auri.

97. Expensa facta in thesauro mense januarii M III^c XXIII.

Summa totalis, vj^mix^cxij l. xiiij s. ix d. ob. p. par.

98. Expensa februarii.

Lune, vii. Cancellarius Francie et gentes compotorum et thesauri infrascripti, pro certis juribus eis per dominum Regem et ejus predecessores olim concessis, capiendis anno quolibet, eisdem solutis pro anno presenti, cuilibet ipsorum sub valore inferius designato : videlicet dicto domino cancellario, pro uno capello veluti foderato, uno ciphō, uno cultello munito canipulo et varena, uno scriptorio munito corneto et bursa cum pendente, uno pari chirotecarum foderatarum, totum sub valore xlv l. x s. tur. Domino episcopo Morinensi, consiliario Regis et presidenti in sua Camera compotorum, pro simili, sub valore xlv l. x s. par. Magistro Miloni de Dangelo, consiliario et magistro compotorum, pro uno ciphō, gallice cailler, uno capello foderato, uno cultello et canipulo, uno scriptorio munito corneto et bursa et uno pari chirotecarum foderatarum, totum sub valore xx l. xvj s. iij d. Magistro Jacobo du Chastelier, pro simili, sub valore xx l. xvj s. iij d. tur. Magistro Marco de Foras, pro simili, xx l. xvj s. iij d. tur. Magistro Steph. de Brayo, pro simili, sub dicto valore xxxvj l. vij d. ob. tur. Michaeli de Laillier, pro simili, sub valore xxiiij l. vij d. ob. tur. Johanni Sanguini, pro simili, sub valore xxiiij l. vij d. ob. tur. Magistro Pe. de Canteleu, pro simili, sub valore xxiiij l. vij d. ob. tur. Johanni Guerin, pro simili, xxiiij l. vij d. ob. tur. Johanni de Passy, thesaurario Francie, pro simili, sub valore xx l. xvj s. iij d. tur. Magistro Andree Courtevache, clerico compotorum Regis, pro uno cultello munito canipulo et varena, uno scriptorio munito corneto et bursa et uno pari chirotecarum foderatarum, totum sub valore ix l. xvij s. vj d. tur. Magistro Guill. Lamy, pro simili, ix l. xvij s. vj d. tur. Magistro Jacobo Rouselli, pro simili, ix l. xvij s. vj d. tur. Magistro Rob. de Bailleux, pro simili, ix l. xvij s. vj d. tur. Magistro Egidio Vituli, pro simili, ix l. xvij s. vj d. tur. Magistro Jo. Galopes dicto le Galois, pro simili. Magistro Johanni de Clamecy, pro simili. Campsori thesauri, Guillelmo le Muet, pro simili, sub valore ix l. xvij s. vj d. tur. Johanni de Bury, clerico thesauri, pro simili. Magistro Johanni de Conflans, notario Regis in dicta Camera compotorum, pro uno cultello et canipulo cum varena, uno scriptorio munito ut supra, sub valore vj l. x s. tur. Summa dictarum partium per octo litteras ipsorum, quarum illa dicti cancellarii est data xxii die decembris ultimo preteriti, et alie sunt date ista die, iij^e iij^e xvij l. x s. tur., val. iij^e xvij l. par.

Summa totalis expense februarii, v^mvj l. xiiij s. iij d. par.

99. Expensa marcii, viij^mvij^ciiij^{xx}v l. xiiij s. vij d. iij p. par.

100. Expensa aprilis.

Pascha, xxiii aprilis.

Expensa aprilis, xiiij^mvij^clv l. xij s. iiij d. ob. iij p. par.

101. Expensa maii.

Lune, xxii. Dominus Egidius, dominus de Clamecy, miles, consiliarius et magister requestarum hospitii Regis, pro viagio, etc.

Summa totalis expense maii, vij^mix^ciiij^{xx}v l. xix s. ob. p.

102. Expensa junii, vij^mix^clxv l. xv s. iiij d. p.

103. Terminus inceptus 1^a julii M IIII^c XXIIII.

Recepta julii.

Summa totalis, v^mix^clviiij l. xvj s. ob. p. par.

Signé : de Luxembourg.

104. Recepta augusti.

Summa totalis, vij^miiij^ciiij^{xx}vij l. vj s. iij d. par.

Signé : L. de Luxembourg.

105. Recepta septembris, viij^miiij^clxiiij l. ij s. vj d. ob. par.

106. Recepta octobris, iiij^mvij^ciiij^{xx}xvj l. xv. s. x d. ob. par.

Et ij^c salus auri.

Signé : L. de Luxemb.

107. Recepta novembris, xxx^mvj^c l. xvij s. j d. ob. par.

Et ij^cxxxiiij scuta auri.

L. de Luxemb.

108. Recepta decembris, xxxix^miiij^clxviiij l. xiiij s. ix d. ob.

109. Expensa facta in thesauro mense julii M IIII^c XXIIII, vij^mvij^ciiij^{xx}xij l. xj s. iij d. ob. par.

110. Expensa augusti.

Martis, 1^a. Dominus regens Francie, dux Bedfordie, de summa xij^m l. sibi mandata tradi anno presenti, etc.

111. Sabbati, v^a. Magistri Andreas Courtevache et Johannes de Clamecy, clerici in Camera compotorum regis, pro denariis sibi traditis et pro viagio per eos faciendo de Parisius apud Cadomum pro faciendo apportare in Camera compotorum regis Parisius omnes

compotos, papyrus, libros, registros et alia documenta quecumque existentia in Camera compotorum Cadomensi, virtute litterarum, etc., xvij s. par. per diem, etc., iiij^{xx}xvij l.

Summa totalis, vj^mv^cxxiiij l. v s. viij d. ob. par.

112. Expensa septembris, viij^mij^clxx l. iiij s. v d. ob. par.

Et xvj scuta auri.

113. Expensa octobris, iiij^mxxxij l. xv s. iiij d. par.

114. Expensa novembris.

Sabbati, xviii. Priorissa ecclesie B. M. de Salceya juxta Villam Judeicam prope Parisius, pro denariis sibi debitis, eidem solutis per litteras, etc., Gente, in recompensationem certorum sigillorum argenti cancellarie defuncti regis Karoli VI adjudicatorum pertinere dicte priorisse per arrestum Parlamenti pronunciatum vi marci M III^c XXII, ponderantium scilicet v marchas v uncias cum xj stellingis argenti, prout per certificationem magistri Guill. Gresle, contrarotulatoris cancellarie, constat, advaluatas in Camera compotorum ad xxxix l. v s. ob., etc.

Summa totalis expense novembris, xxix l. (*sic*) vj^cliij l. xj s. vj d. p. par.

Et ij^c salut. auri.

115. Expensa decembris.

Veneris, 1^a. Magister Milo de Dangelo, consiliarius et magister clericus in Camera compotorum.

116. Magister Jacobus du Chastelier, magister clericus in dicta Camera.

117. Magister Marcus de Foras, alter consiliarius et magister clericus in Camera.

118. Michael de Laillier, consiliarius et magister laycus in Camera, etc.

Summa expense decembris, xxxiiij^mvj^clxiiij l. xix s. x d. ob.

L. de Luxemburg.

TABLE

DES NOMS DE PERSONNE ET DE LIEU¹.

-
- | | |
|--|--|
| Agode (magister Rob.), 58. | Britonis (magister Guill.), 49. |
| Aguenin (magister Joh.), presi-
dens in Parlamento, 33. | Brumant (Guill.), commissus ad
custodiam porte Sancti Hono-
rati Parisius, 15. |
| Alargent (Jacobus), 13. | Buffiere (magister Petrus), consi-
liarius laycus in Parlamento,
42. |
| Andreas Courtevache (magister),
clericus compotorum Regis, 98,
111. | Burgundie dux, 32. |
| Andreas d'Espéron, nuper camp-
sor thesauri, 4, 30. | Bury (Johannes de), clericus the-
sauri, 98. |
| Arnulph. de Gibecque (magister),
capellanus domini ducis Bur-
gundie et scolarium Parisien-
sium, 32. | Cadomum, Caen (Calvados), la
Chambre des comptes, 111. |
| Aymerici (magister Guill.), 56. | Calot, Caloti (magister Lauren-
tius), notarius et secretarius
Regis, 11. |
| Baiarodi (magister Toussains), 55. | Canteleu (magister Pe. de), 98. |
| Baillet (Heliotus), 25. | Cauchon (dominus Petrus), epi-
scopus Belvacensis, 23. |
| Bailleux (magister Rob. de), 98. | Celseto (magister Guill. de), 74. |
| Bedford (Jean, duc de), régent de
France, 4, 10, 21, 29, 30, 32,
82, 110. | Champluisant (magister Simon
de), presidens in Parlamento, 36. |
| Belvacensis episcopus, dominus
Petrus Cauchon, 23. | Chastelier (magister Jacobus du),
magister clericus in Camera
compotorum, 98, 116. |
| Bertholom. le Viste (magister),
41. | Chrestiforus de Herlen, aurifaber,
30. |
| Bertrandus Fontis (magister), 62. | Clamecy (dominus Egidius, domi-
nus de), consiliarius et magister
requestarum hospitii Regis, 102. |
| Bolengarii (magister Petrus), no-
tarius et secretarius Regis, 5, 81. | Clamecy (magister Johannes de),
clericus in Camera compoto-
rum Regis, 98, 111. |
| Braulardi (magister Jacob.), cle-
ricus et presidens in Camera
inquestarum, 46. | Claustre (magister Michael), 48. |
| Braya Comitum Roberti, Brie-
Comte-Robert (Seine-et-Marne,
arr. de Melun), 3. | |
| Brayo (magister Steph. de), 98. | |

1. Les numéros renvoient aux paragraphes du compte.

- Clerici (dominus Joh.), cancellarius Francie, 2, 76, 82, 98.
- Conflans (magister Johannes de), notarius regis in Camera compotorum, 98.
- Cotin (magister Guill.), 40.
- Courtevache (magister Andreas), clericus compotorum Regis, 98, 111.
- Courtois (magister Matheus), 63.
- Croqueto (magister Livianus de), 57.
- Dam (Nicol. Le), 25.
- Dangelo (magister Milo de), consiliarius et magister clericus in Camera compotorum, 98, 115.
- Daunes (Joh. de), calefactor cere cancellarie, 82.
- Deportes (magister Stephanus), 44.
- Dicy (magister Hugo de), 39.
- Dionisius de May, 18.
- Doule (magister Joh.), 92.
- Egidius (dominus), dominus de Clamecy, miles, consiliarius et magister requestarum hospitii Regis, 102.
- Egidius de Molinis (magister), audientarius Cancellarie, 2, 82.
- Egidius Vituli (magister), 98.
- Espernon (Andreas d'), nuper campsor thesauri, 4, 30.
- Fontis (magister Bertrandus), 62.
- Foras (magister Marcus de), consiliarius et magister clericus in Camera compotorum, 98, 117.
- Gaillardus Petitseinc (magister), 73.
- Galli (magister Hugo), prepositus mercatorum ville Parisius, 31.
- Galopes (magister Jo.), dictus le Galois, 98.
- Galterus Jayot (magister), 65.
- Gamaches, 29.
- Gente, 21, 114.
- Gerciacci (abbatissa), Jarcy (Seine-et-Oise, arr. de Corbeil, cant. de Boissy-Saint-Léger, comm. de Varennes), 3.
- Gibecque (magister Arnulph. de), capellanus domini ducis Burgundie et scolarium Parisiensium, 32.
- Gresle (magister Guill.), contrarotulator Cancellarie, 114.
- Guerin (Johannes), 3, 98.
- Guill. Aymerici (magister), 56.
- Guill. Britonis (magister), 49.
- Guill. Brumant, commissus ad custodiam porte Sancti Honorati Parisius, 15.
- Guill. de Celseto (magister), 74.
- Guill. Cotin (magister), 40.
- Guill. le Duc (magister), 64.
- Guill. Gresle (magister), contrarotulator Cancellarie, 114.
- Guill. de Gyaco (magister), consiliarius clericus in Parlamento, 37.
- Guill. Lamy (magister), 98.
- Guill. Lefevre, commissus ad custodiam porte Sancti Jacobi Parisius, 16.
- Guillelmus le Muet, campsor thesauri, titre du compte, 10, 26, 98.
- Gyaco (magister Guill. de), 37.
- Heliotus Baillet, 25.
- Herembourg (Thomas), 25.
- Herlen (Chrestiforus de), aurifaber, 30.
- Hugo de Dicy (magister), 39.
- Hugo Galli (magister), prepositus mercatorum ville Parisius, 31.
- Hugo de Lannoy (dominus), 80.
- Hugo Rapioult (magister), laicus et presidens in Camera requestarum Palatii, 67.

- J. Milet, 10, 11.
- Jacob. Braulardi (magister), clericus et presidens in Camera inquestarum, 46.
- Jacobus Alargent, 13.
- Jacobus du Chastelier (magister), magister clericus in Camera compotorum, 98, 116.
- Jacobus Rouselli (magister), 98.
- Jayot (magister Galterus), 65.
- Jo. Galopes (magister), dictus le Galois, 98.
- Joh. Aguenin (magister), presidens in Parlamento, 33.
- Joh. de Daunes, calefactor cere cancellarie, 82.
- Joh. Doule (magister), 92.
- Joh. de Longolio (magister), presidens in Parlamento, 35.
- Joh. Tesson (magister), magister puerorum sacre capelle regalis Palatii Parisiensis, 24.
- Joh. du Val, commissus ad custodiam porte de Bourdelles Parisius, 16.
- Johannes (dominus), dux de Bedford, regens Francie, 4, 10, 21, 29, 30, 32, 82, 110.
- Johannes de Bury, clericus thesauri, 98.
- Johannes de Clamecy (magister), clericus in Camera compotorum, 98, 111.
- Johannes Clerici (dominus), miles, cancellarius Francie, 2, 76, 82, 98.
- Johannes de Conflans (magister), notarius regis in Camera compotorum, 98.
- Johannes Guerin, 3, 98.
- Johannes de Longolio (magister), 61.
- Johannes Majoris Presbyteri (dominus), 6.
- Johannes de Moulins, 25.
- Johannes de Passy, thesaurarius Francie, 98. Voy. Johannes de Pressy.
- Johannes Porcherii (magister), laycus in Camera requestarum Palatii, 68.
- Johannes de Porta (magister), 59.
- Johannes de Pratis (magister), 69.
- Johannes de Pressy, thesaurarius Francie, 3, 27. Voy. Johannes de Passy.
- Johannes de Saint-Yon, thesaurarius Francie, 3, 28.
- Johannes de Sancto Romano (magister), laycus in Camera inquestarum, 54.
- Johannes Sanguini, 98.
- Johannes de Spina (magister), notarius regis et grapharius criminalis in Parlamento, 71.
- Johannes Viviani (magister), clericus et presidens in Camera inquestarum, 47.
- Johannes de Vouton (magister), 45.
- Karolus VI, rex Francie, 4, 12, 13, 30, 32, 114.
- L. de Luxembourg, 103, 104, 106, 107, 118.
- Laillier (Michael de), consiliarius et magister laycus in Camera compotorum, 98, 118.
- Lamy (magister Guill.), 98.
- Lannoy (dominus Hugo de), 80.
- Laurentius Caloti (magister), notarius et secretarius Regis, 11.
- Le Bègue (magister Ph.), 53.
- Le Courtois (magister Simon), 52.
- Le Duc (magister Guill.), 64.
- Lefevre (Guill.), commissus ad custodiam porte Sancti Jacobi Parisius, 16.
- Le Galois (magister Jo. Galopes, dictus), 98.
- Le Jay (magister Petrus), clericus

- in Camera requestarum Palatii, 70.
- Le Muet (Guillelmus), campsor thesauri, titre du compte, 10, 26, 98.
- Le Viste (magister Bertholom.), 41.
- Lienardus, 3.
- Livianus de Croqueto (magister), 57.
- Longolio (magister Johannes de), presidens in Parlamento, 35, 61.
- Lorelli (Turris), Parisius, 13.
- Lupara (Castrum de), Parisius, 18.
- Luxembourg (L. de), 103, 104, 106, 107, 118.
- Lyons (Milo de), custos castri de Lupara, 18.
- Majoris Presbyteri (dominus), 6.
- Maldetroit, capitaneus castri Sancti Anthonii Parisius, 19.
- Marcellus Testart, thesaurarius domine Regine, 21.
- Marchia (magister Thomas de), 60.
- Marcus de Foras (magister), consiliarius et magister clericus in Camera compotorum, 98, 117.
- Maria de Francia (domina), filia defuncti domini regis Karoli VI, religiosa in ecclesia Beati Ludovici de Pissiaco, 12.
- Matheus Courtois (magister), 63.
- Matheus du Port, commissus ad custodiam cathene turris Sancti Bernardi Parisius, 17.
- May (Dionisius de), 18.
- Medunta, Mantes (Seine-et-Oise), 81.
- Meulan (Seine-et-Oise, arr. de Versailles), 4, 29.
- Michael Claustre (magister), 48.
- Michael de Laillier, consiliarius et magister laycus in Camera compotorum, 98, 118.
- Milet (J.), 40, 41.
- Milo de Dangelo (magister), consiliarius et magister clericus in Camera compotorum, 98, 115.
- Milo de Lyons, custos castri de Lupara Parisius, 18.
- Molinis (magister Egidius de), audientarius in Cancellaria, 2, 82.
- Morinensis episcopus, consiliarius regis et presidens in Camera compotorum, 92, 98.
- Morvillier (magister Philippus de), primus presidens Parlamenti, 33, 81.
- Moulans (Philibertus de), magister artillerie Regis, 10.
- Moulins (Johannes de), 25.
- Neauville (magister Petrus de), 50.
- Nicol. le Dam, 25.
- Nicol. de Ponte junior, 30.
- Nouviant (magister Stephanus de), procurator domini regis in Cameris et auditor compotorum thesauri et subsidiorum, et etiam super facto confiscationum, 75.
- Palatium Parisiense, sacra capella regalis, 24.
- Parisius, 20, 25, 111, 114. — Prepositus mercatorum, 31. — Scolares, 32. — Castrum de Lupara, 18. — Castrum Sancti Anthonii, 19. — Porta de Bourdelles, 16. — Porta Sancti Dionisii, 14. — Porta Sancti Honorati, 15. — Porta Sancti Jacobi, 16. — Sacra capella regalis Palatii Parisiensis, 24. — Turris Lorelli, 13. — Turris Sancti Bernardi, 17. — Parisiensis civitas et vicecomitatus, 5, 81. — Parisiensis ecclesia et diocesis, 6.

- Passy (Johannes de), thesaurarius Francie, 98. Voy. Pressy (Johannes de).
- Pe. de Canteleu (magister), 98.
- Petitseinc (magister Gaillardus), 73.
- Petrus Bolengarii (magister), notarius et secretarius Regis, 5, 81.
- Petrus Buffiere (magister), consiliarius laycus in Parlamento, 42.
- Petrus Cauchon (dominus), episcopus Belvacensis, 23.
- Petrus Le Jay (magister), clericus in Camera requestarum Palatii, 70.
- Petrus de Neuville (magister), 50.
- Petrus de Pilorio (magister), 65.
- Petrus de Rosa (magister), notarius Regis, 72.
- Ph. Le Bègue (magister), 53.
- Ph. de Rulliaco (magister), 38.
- Ph. de Vitriaco (magister), canonicus Sancti Germani Autissiodorensis, 6.
- Philibertus de Moulans, magister artillerie Regis, 10.
- Philippus de Morvillier (magister), primus presidens Parlamenti, 33, 81.
- Pilorio (magister Petrus de), 65.
- Pissiacum (Poissy, Seine-et-Oise, arr. de Versailles). Ecclesia Beati Ludovici de Pissiaco, 12.
- Plumetot (magister Simon de), 51.
- Ponte (Nicol. de) junior, 30.
- Porcherii (magister Johannes), laycus in Camera requestarum Palatii, 68.
- Port (Matheus du), commissus ad custodiam cathene turris Sancti Bernardi, 17.
- Porta (magister Johannes de), 59.
- Pratis (magister Johannes de), 69.
- Pressy (Johannes de), thesaurarius Francie, 3, 27. Voy. Passy (Johannes de).
- Rame (Thomas), commissus ad custodiam porte Sancti Dionisii Parisius, 14.
- Rapioult (magister Hugo), laicus et presidens in Camera requestarum Palatii, 67.
- Rob. Agode (magister), 58.
- Rob. de Bailleux (magister), 98.
- Rob. de Saint-Yon, carnifex et mercator Parisiensis, 20.
- Rosa (magister Petrus de), notarius Regis, 72.
- Rouselli (magister Jacobus), 98.
- Rulliaco (magister Ph. de), 38.
- Saint-Yon (Johannes de), thesaurarius Francie, 3, 28.
- Saint-Yon (Rob. de), carnifex et mercator Parisiensis, 20.
- Salceya (ecclesia Beate Marie de) juxta Villam Judeicam prope Parisius, 114.
- Sancto Romano (magister Johannes de), laycus in Camera inquestarum, 54.
- Sanctus Vallericus, 29.
- Sanguini (Johannes), 98.
- Secana, la Seine, 13.
- Simon de Champluisant (magister), presidens in Parlamento, 36.
- Simon le Courtois (magister), 52.
- Simon de Plumetot (magister), 51.
- Spina (magister Johannes de), notarius Regis et grapharius criminalis in Parlamento, 71.
- Steph. de Brayo (magister), 98.
- Stephanus Deportes (magister), 44.
- Stephanus de Nouviant (magister), procurator domini Regis in Ca-

- meris et auditor compotorum thesauri et subsidiorum et etiam super facto confiscationum, 75.
- Stephanus Tassin, custos leonum Regis, 22.
- Tassin (Stephanus), custos leonum Regis, 22.
- Tesson (magister Johannes), magister puerorum sacre capelle regalis Palatii Parisiensis, 24.
- Testart (Marcellus), thesaurarius domine Regine, 21.
- Theobaldus Thiessardy (magister), 43.
- Thiessardy (magister Theobaldus), 43.
- Thomas Herembourg, 25.
- Thomas de Marchia (magister), 60.
- Thomas Rame, commissus ad custodiam porte Sancti Dionisii Parisius, 14.
- Toussains Baiarodi (magister), 55.
- Val (Joh. du), commissus ad custodiam porte de Bourdelles Parisius, 16.
- Villa Judeica prope Parisius, 114.
- Vitriaco (magister Ph. de), canonicus Sancti Germani Autissiodorensis, 6.
- Vituli (magister Egidius), 98.
- Viviani (magister Johannes), clericus et presidens in Camera inquestarum, 47.
- Vouton (magister Johannes de), 45.



LES ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS A SON FILS

LETTRE A M. LE COMTE FRANÇOIS DELABORDE.

Mon cher confrère,

Vous admettez que saint Louis a écrit trois « Enseignements », l'un bref, remis à son fils aîné, mais destiné à édifier tous ses enfants, l'autre plus développé, destiné à son fils aîné seul, le troisième destiné à sa fille Isabelle¹.

J'estime que vous attribuez par là à saint Louis la rédaction d'un document qui n'a point été écrit par lui tel que vous nous le présentez d'après diverses sources anciennes. Je persiste à croire, comme tous les historiens et tous les critiques jusqu'à vous, que le texte bref est un abrégé des instructions plus développées remises par saint Louis à son fils. Au demeurant, vous arrivez, à mon sens, par suite d'un effort hypercritique, à un résultat comparable à celui que valurent à Joinville son manque de critique et sa confiance irréflechie en une chronique qui lui fournissait un texte interpolé.

Voyons tout d'abord comment se pose le problème.

Les biographes de Louis IX et les chroniqueurs ne connaissent que deux « Enseignements », écrits par le saint roi, l'un destiné à son fils aîné, — le texte produit est, suivant les auteurs, tantôt bref, tantôt développé, — l'autre destiné à sa fille Isabelle. Vous n'avez pas découvert un texte nouveau jusqu'ici inconnu, mais vous estimez que le texte bref a été écrit tel quel par saint Louis et est originairement distinct du texte développé.

Votre système implique chez les historiens de saint Louis

1. Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, présent volume, p. 73 et suiv., 237 et suiv.

une singulière et très invraisemblable ignorance. Je le résume ainsi : il existait trois « Enseignements » distincts, de la main de saint Louis. Pas un seul des écrivains du XIII^e siècle dont le témoignage nous est parvenu n'en a eu conscience, car aucun d'eux ne reproduit ou ne mentionne à la fois le texte bref et le texte développé, toujours l'un ou l'autre.

On pourrait être tenté de citer ici, non pas un témoin du XIII^e siècle, mais un contemporain de Charles V, qui, lui, paraît peut-être se présenter à nous, muni des deux textes. Je songe à Gérard de Montaigu, garde du Trésor. Gérard de Montaigu trouva un jour au Trésor des chartes le petit texte des Enseignements, tracé d'une main un peu lourde. Il semble, faites-vous observer, l'avoir considéré comme original, car il le mit sous les yeux du roi. Or le garde du Trésor connaissait, non ! pouvait connaître le grand texte, puisque cette pièce précieuse avait été transcrite dans un registre de la Chambre des comptes et était d'ailleurs reproduite dans divers recueils.

Nous aurions donc en la personne de Gérard de Montaigu le témoin dont, à l'instant, je signalais l'absence, oh ! un témoin tardif, qui, à parler franc, ne mérite pas plus cette qualification que vous ou moi. De ce « témoin » vous faites vous-même bonne justice. Il résulte de vos propres constatations que Gérard de Montaigu ne s'est livré en cette circonstance à aucune étude, à aucune comparaison de texte ; le papier ou le parchemin découvert par lui, « escrit d'une grosse lettre qui n'estoit pas trop bonne », était, vous le reconnaissez, sans valeur aucune : c'était le petit texte mutilé. Gérard de Montaigu, qui n'avait peut-être jamais lu avec attention un texte quelconque des Enseignements de saint Louis, a agi en la circonstance avec cette rapidité et cette spontanéité si naturelles à celui qui, par hasard, rencontre un document à première vue curieux et le signale ou le présente, sans rien approfondir, à celui qu'il suppose pouvoir y attacher un intérêt particulier. Le cas qu'on fit de la pseudo-découverte de Gérard de Montaigu¹, sans entreprendre, bien entendu, la moindre étude comparative et sans montrer d'ailleurs un grand enthousiasme, ne saurait à mes yeux peser du moindre poids.

J'écarte donc sans scrupule Gérard de Montaigu, et je demeure

1. Cf., ci-dessus, votre étude, p. 86-90.

en présence de cette grave constatation : ni chroniques, ni récits quelconques, se rattachant au procès de canonisation et venus jusqu'à nous¹, ne connaissent à la fois deux textes des Enseignements remis par saint Louis à son fils aîné.

Cette position relative des témoignages historiques me rend difficile : j'aurais besoin, pour être convaincu de la vérité de votre thèse, de preuves palpables, de constatations indiscutables. Je cherche ces preuves décisives, ces constatations péremptoires. Je ne les trouve pas.

Votre assise principale est une traduction de Geoffroy de Beaulieu que je ne puis accepter. Cet auteur s'exprime ainsi :

Scripsit in gallico manu sua salutaria documenta et catholica instituta, que filio suo primogenito, et in ipso ceteris liberis quasi pro testamento reliquit. Horum documentorum manu sua scriptorum post mortem ipsius ego copiam habui. et sicut melius et brevius potui transtuli de gallico in latinum; quæ documenta sunt hec....

Vous entendez : Saint Louis écrivit de sa propre main en français de salutaires Enseignements qu'il laissa en manière de testament à son fils aîné et par lui à ses autres enfants. Je les ai traduits le mieux que j'ai pu et dans les termes les plus concis. Les voici textuellement [mais en latin]².

Pour moi, je ne prends pas *brevius* au sens littéraire et cherché que vous lui donnez. L'étude des documents eux-mêmes m'oblige à adopter le sens propre, ordinaire et courant du mot

1. Quantité de pièces sont à jamais perdues. Vous nous avez, à ce sujet, donné les plus complets et les plus exacts renseignements (*Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris*, t. XXIII, 1896, p. 1 et suiv.).

2. Voir surtout p. 76, 99. Vous avez été fort embarrassé (on le serait à moins !) pour classer chronologiquement deux textes qui n'en font qu'un. Vous vous êtes décidé à considérer le texte bref comme le plus ancien, car, dites-vous, il serait bien peu vraisemblable que saint Louis qui, dans ses instructions à l'héritier du trône, s'est attaché à des détails très minutieux tels que l'attitude à tenir durant la messe, se fût ensuite borné à de sommaires recommandations lorsqu'il s'adressait à ceux de ses enfants qui pouvaient faire plus de place dans leur vie à leur menus devoirs (p. 99). — Sans doute, mais ne voyez-vous pas que votre observation s'applique tout aussi bien à votre système des deux textes distincts et originaux. Utilisant votre réflexion relative à l'absence de menues prescriptions dans le texte bref, je dirai à mon tour, copiant vos propres observations et supprimant un seul mot, le mot *ensuite* : « Il serait bien peu vraisemblable que saint Louis qui a tenu, par exemple, à répéter dans les instructions à l'héritier du trône des détails aussi minutieux que ceux qui,

brevius, et je rends ainsi qu'il suit la pensée de Beaulieu : j'ai traduit ces Enseignements au mieux et je les ai abrégés. Voici ces textes [mais en latin et abrégés]. Quant aux mots *et in ipso ceteris liberis*, c'est, à mon sens, une réflexion de l'historien, qui voit avec raison en ces Enseignements adressés à l'aîné une source d'édification pour tous les enfants du roi. Il est très possible que ces quelques mots lui aient été, dans une certaine mesure, inspirés par un passage auquel j'arriverai en finissant. Mais, d'autre part, certains articles visaient tout particulièrement l'aîné, et Beaulieu a tenu à justifier le plus possible son *ceteris liberis* : pour ce faire, il a retouché ces articles. — Pecadille, dira un critique. — Pas même ! Simple procédé littéraire, qui, au XIII^e siècle, ne constitue probablement pas pour une âme peu raffinée le moindre petit péché véniel. Mais je n'insiste pas sur cette ombre de cas de conscience. Il me faudra, dans un moment, aborder la question plus importante à la fois et plus facile du péché mortel.

Examinons donc, sans plus tarder, cette pièce qui, suivant vous, a été écrite par saint Louis pour être communiquée à tous ses enfants et où ne se trouve pas un seul mot visant tous les enfants.

Je citerai le texte bref en français d'après votre édition. Vous considérez ce texte français comme original. Quant à moi, je n'entends pas traiter ici la question de savoir si votre texte français ne serait pas retraduit du latin de Beaulieu. Ce problème est distinct de celui qui m'occupe. Ma thèse, ma thèse unique, est celle-ci : le texte bref est un abrégé qui n'est pas l'œuvre de saint Louis. Beaulieu a pu écrire cet abrégé en français et le traduire ensuite en latin. Il a pu l'écrire directement en latin sans passer par un intermédiaire en langue française. On aurait alors retraduit en français le latin de Beaulieu. Pour aujourd'hui, il ne m'importe.

Au premier abord, ce texte se révèle abrégé. Que dis-je ? tronqué. En effet, le roi, parlant à son fils, ne débute pas par la salutation d'usage. Au contraire, dans le grand texte adressé au

dans les enseignements à Isabelle, concernaient l'attitude à tenir pendant la messe, se fût ... borné à de sommaires recommandations lorsqu'il s'adressait à ceux de ses enfants qui, loin d'être absorbés par les écrasants soucis du gouvernement du royaume, pouvaient faire plus de place dans leur vie à leurs menus devoirs. »

même prince, il le salue en ces termes : *A son chier filz ainzné Philippe, salut et amitié de pere*. Il salue également sa fille Isabelle : *A sa chiere et amée fille Ysabel, royne de Navarre, salut et amitié de pere*. Ici, rien de ce genre. Le document que je critique commence ainsi : *Chiers fuis, la première chose que je l'enseigne, si est que*, etc. Cette absence de suscription est en complet désaccord avec les habitudes constantes du moyen âge. On n'écrit à qui que ce soit sans tracer pour commencer quelques mots qui sont comme une adresse, où se lit avec une expression de politesse ou d'affection, ou quelque parole vague devenue de style, le nom, quelquefois seulement les qualités du ou des destinataires. Mais Beaulieu a commencé son abrégé en rayant cette formule, inutile dans sa chronique, puisqu'il venait de dire que le roi avait adressé lesdits Enseignements à son fils aîné.

Donc, absence d'une formule qui est de règle au moyen âge, la suscription. Absence aussi d'un paragraphe de début qui conviendrait parfaitement à saint Louis, puisqu'il se retrouve dans les deux grands textes incontestés. Je résumerai en deux mots ce paragraphe en disant que le roi y annonce tout simplement qu'il va donner des instructions à son fils, à sa fille. Geoffroy de Beaulieu a supprimé ce paragraphe, le considérant comme superflu.

Ainsi, dès le début, nous constatons dans le plus court des deux textes parallèles l'inexistence d'une formule indispensable et d'un paragraphe qui, vraisemblablement, devait exister dans l'original, puisqu'il répond à la manière de saint Louis, constatée par deux autres documents d'une authenticité certaine. J'ajoute que le roi, dans ces deux documents, répète continuellement ces mots affectueux : *chier filz, chiere fille*. *Chier filz* n'apparaît plus que deux fois dans le texte bref. Ce premier coup d'œil nous achemine vers la conclusion indiquée : le texte bref n'est autre chose qu'un texte abrégé.

Si on continue la lecture comparée des deux documents, cette impression se confirme presque à chaque ligne. Je fais appel au lecteur et je l'invite avec confiance à faire lui-même ces rapprochements. Mais, au lieu de juxtaposer ici toute la série des articles des Enseignements¹, je me contenterai d'en signaler

1. Voir les rapprochements déjà faits en 1874 (*Bibl. de l'École des chartes*, t. XXXV, p. 8-11 du tirage à part).

quelques-uns, qui sont caractéristiques, parce que les déféctuosités du texte bref en trahissent clairement l'origine :

GRAND TEXTE.

TEXTE ABRÉGÉ.

3. — Chiers filz, je t'enseigne premieurement que tu aimes Dieu de tout ton cuer et de tout ton pouoir, car sans ce nul ne peut rien valoir.

1. — Chiers fuis, la premiere chose que je t'enseigne, si est que tu metes tout ton cuer en Dieu amer, car sans ce *nus ne se puet sauver*.

Nus ne se puet sauver. Quel pavé ! Que de questions troublantes soulève pareil grossissement ! La petite phrase, *sans ce nul ne peut rien valoir*, est autrement souple. Elle ne risque pas de provoquer cette interprétation : Est condamné à l'enfer éternel quiconque ne met pas tout son cœur « en Dieu amer ». Parlant à son fils, parlant à sa fille (art. 3), saint Louis a dit : *Nul ne peut rien valoir*. Et vous vous condamnez à lui attribuer ici cette lourde formule : *Nus ne se puet sauver* !

GRAND TEXTE.

TEXTE ABRÉGÉ.

4. — Tu te dois garder de toutes choses que tu quideras qui li doivent desplaire, a ton pouoir, et especialment tu dois avoir ceste volonté que tu ne faces pechié mortel pour nulle chose qui puist avenir.

2. — Garde toi de fere toute chose qui desplaire li puet ; *c'est mortel pechié*.

D'après le texte bref, faire une chose qui déplaît à Dieu, c'est péché mortel. Cette énormité a choqué certains copistes ou reviseurs : vous avez soin, en effet, de noter deux variantes qui corrigent ce passage¹. Mais vous êtes condamné, vous, à laisser cette sottise dans le texte, puisqu'elle appartient incontestablement au groupe Beaulieu pur, base nécessaire de votre édition.

J'ai relevé jadis² cette leçon absurde : *c'est mortel pechié*. Vous ne pouvez la défendre, mais vous plaidez (oh ! très pén-

1. P. 239, notes 5, 8. Joignez la correction de Henri Martin, qui a été choqué, lui aussi (*Bibl. de l'École des chartes*, 6^e série, t. V, p. 137).

2. *Bibl. de l'École des chartes*, 6^e série, t. V, 1869, p. 136.

blement!) les circonstances atténuantes : vous rappelez que Bossuet¹ et Massillon² ont réprouvé « les distinctions dangereuses, à force d'être subtiles, que l'on cherche à établir entre péchés mortels et péchés véniels ». Je ne me livrerai ici à aucune discussion ; je me contenterai de vous dire : Bossuet et Massillon auraient-ils jamais écrit ou accepté cette phrase : « Garde-toi de faire chose qui puisse déplaire à Dieu ; c'est péché mortel » ? Au demeurant, le texte bref est évidemment en opposition radicale avec la doctrine de l'Église, qui distingue avec soin le péché mortel et le péché véniel³. Vous attribuez cette grosse erreur à saint Louis, alors que, dans le texte indiscutablement authentique des Enseignements à Philippe (grand texte, art. 4) et dans celui des Enseignements à Isabelle (art. 6), le roi s'exprime de la manière la plus correcte.

GRAND TEXTE.

24. — Chiers filz, je t'enseigne que tu te gardes a ton pouoir que tu n'aies guerre a nuls crestiens et, se l'en te fait tort, es- saie pluseurs voies pour savoir se tu pourroies trouver voie par quoi tu peüsses recouvrer ta droiture avant que tu feisses guerre, et aies entencion que ce soit pour eschiver les pechiez qui se font en guerre.

.

Et garde que tu soies bien conseilliés, avant que tu meuves nulle guerre, que la cause soit moult raisonnable et que tu aies bien sommé le maufeteur et tant attendu comme tu devras.

TEXTE ABRÉGÉ.

22. — Garde toi d'esmouvoir guerre sans trop grant conseil *mesmement* contre toute crestienté.

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, dans *Œuvres complètes*, Paris, 1885, t. VII, p. 292.

2. Massillon, *Pour le jeudi de la troisième semaine sur l'incertitude de la justice dans la tiédeur* (*Œuvres, Sermons pour le carême*, Paris, 1822, t. III, p. 165-176).

3. Cf. concile de Trente, sessio XIV, *De confessione*, c. 5 ; *Catechismus ex decreto concilii Tridentini*. Romæ, 1871, p. 259.

Le grand texte ne concerne que la guerre entre chrétiens. Quant au petit texte, il est très défectueux parce que beaucoup trop bref. Au premier abord, il paraît respirer un pacifisme absolu hors de toute vraisemblance. Quoi ! Saint Louis aurait horreur de toute guerre, y compris la guerre aux Infidèles, puisqu'il dirait à son fils : « Ne fais pas la guerre sans grand conseil *surtout* (je traduis ainsi *mesmement*) surtout la guerre à des chrétiens ! » Mais un tel pacifisme serait tout aussi extraordinaire chez le confesseur de saint Louis que chez le roi lui-même. M'arrêtant un moment à ce sens, j'ai accusé tout d'abord Geoffroy de Beaulieu de très grossière maladresse. Il convient, ce semble, d'être un peu plus indulgent, de considérer que cet excessif abrégé nous expose à faire un contre-sens : c'est, en effet, dans l'esprit de Beaulieu sur les mots *sans trop grand conseil* que porte, croyons-nous, l'adverbe *mesmement* et, dès lors, cet article du petit texte se comprend un peu mieux. Je me contenterai de dire que la suppression complète des développements très importants donnés dans le grand texte enlève tout intérêt religieux et moral à la pensée de saint Louis et empêche de voir que le conseil dont a voulu parler le roi a pour objet d'être assuré que la guerre est juste : considération capitale, qui est clairement exprimée dans le grand texte et n'apparaît même pas dans le texte abrégé.

Après ces rapprochements, à mon sens très frappants, très concluants, je ne puis taire deux observations de nature plus délicate.

Parlant du pape et recommandant à son fils la dévotion à l'Église de Rome, saint Louis, dans le grand texte, ne dit pas *le pape*, mais *notre pere l'apostole* (art. 27). Je doute fort qu'il ait pu écrire tout simplement *le pape*, langage que lui prête Geoffroy de Beaulieu : « Soies tousjours devot et obeissant à l'Église de Rome et *au pape*... » (art. 25). J'allais ajouter que *papa* va bien en latin, et que *pape* fait volontiers songer à une traduction du latin en français... Mais je me suis interdit, dès le début, ces comparaisons du texte latin et du texte français.

Saint Louis, s'adressant à son fils et voulant lui redire un propos du bisaïeul (Philippe-Auguste), propos qu'il n'a pas entendu lui-même, écrit très naturellement : « Je te weil ci recorder une parole que dist li roys Phelippe, mes ayeus, si comme un de son Conseil me recorda, qui disoit que il l'avoit oïe » (grand texte, 19). Dans le petit texte, nous lisons :

« L'en raconte du roy Phelippe que... » (art. 18). Cet *on raconte* ne trahit-il pas un remaniement opéré par un tiers qui parle en historien d'une façon abstraite? C'est encore cet homme d'à côté qui supprime *mes ayeus*. Il oublie que c'est ici un père qui dit ses souvenirs de famille. Parlant de l'un des miens, je ne dirais pas à mon fils : *l'on raconte*, s'il m'était facile d'être moins vague et plus précis. Mais *l'on raconte* est plus court que : *Je te veil ci recorder une parole que dist li roys Phelippe, mes ayeus, si comme un de son Conseil me recorda, qui disoit que il l'avoit oïe*. Il fallait abrégier. En abrégeant, on a fait tomber les notes personnelles, si bien placées dans la bouche d'un père.

J'ai dit que, pour justifier son point de vue, indiqué par les mots *in ipso ceteris liberis*, Beaulieu a retouché certains articles. Vous avez remarqué, de votre côté, que le texte bref diffère en quelques points du texte développé, parce que ledit texte bref est applicable à tous les enfants et que tel ou tel article du grand texte ne peut concerner que l'aîné. Si vous voulez bien, voyons cela de près.

Le texte développé porte :

15. — Chiers filz. pren te garde que tu soies si bons en toutes choses par quoy il appere que tu recognoisses les bontez et les honneurs que Nostre Seigneur t'a faittes en tele maniere que. se il plaisoit à Nostre Seigneur que tu venisses au fez et a l'onneur de gouverner le royaume. que tu fusses dignes de recevoir la sainte unction dont li roy de France sont sacré.

Il fallait changer cela. Beaulieu, qui avait suivi jusque-là pas à pas le grand texte (art. 3 à 14), n'a pas osé sauter tout simplement cet art. 15; il l'a complètement transformé et a écrit :

14. — Rent graces a Dieu souvent de tous les biens qu'il t'a fais. si que tu soies dignes encore de plus avoir¹.

1. Le quatrième commandement, auquel, à propos de cet enseignement, vous faites allusion, est un texte français assez moderne, dérivé de ce passage de l'Exode : « Honora patrem tuum et matrem tuam ut sis longævus super terram, quam Dominus tuus dabit tibi » (*Exode*, XX, 12). Allusion à la promesse faite au peuple d'Israël. Le Nouveau Testament n'est pas riche en promesses de ce genre! Mais, peu importe, ce qui me préoccupe ici, c'est le désaccord complet entre cet article du texte abrégé et la haute et noble pensée exprimée dans les Enseignements à Isabelle.

Si que tu soies dignes encore de plus avoir. Voilà le mobile proposé à une âme chrétienne ! Et vous mettez ce mobile grossier sous la plume du saint qui écrivait à sa fille :

19. — Chiere fille, ... metez vostre cuer a ce que, se vous estiez certaine que vous ne fussiez jamais guerredonnée de bien que vous feüssiés ne punie de mal que vous feüssiés, si vous devriés vous garder de faire chose qui desplaüst à Nostre Seigneur et entendre a faire les choses qui li plairoient. a vostre pooir, purement pour l'amour de lui.

Non ! Ne diminuez pas à ce point le pénitent de Geoffroy de Beaulieu. Laissez au directeur de conscience tout le faix de sa lourde piété ; n'en chargez pas notre saint roi. Si votre texte était authentique, il faudrait demander la revision du procès de canonisation, car toute canonisation suppose l'héroïcité dans la vertu, et nous devrions convenir que la vertu conçue et conseillée par saint Louis est radicalement dépourvue d'héroïcité.

Mais voici une autre observation. Beaulieu, en improvisant cet art. 14, ne s'est pas aperçu que les éventualités de prospérité terrestre qu'il visait avaient déjà été prévues dans son art. 4, correspondant à l'art. 6 du grand texte. Sa rédaction de l'art. 4 est d'ailleurs assez mauvaise, très inférieure à celle du grand texte.

GRAND TEXTE.

TEXTE ABRÉGÉ.

6. — Se Nostre Sire l'envoie aucune prosperité ou de santé de corps ou d'autre chose, tu l'en dois mercier humblement et dois prendre garde que tu de ce n'empire ne par orgueil ne par autre mesprison, car c'est moult grant pechié de guerroyer Nostre Seigneur de ses dons.

4. — Se il te donne prosperité. si l'en mercie humblement, si que n'en soies pas pire ou par orgueil ou par aultre maniere de ce dont tu dois mieux valoir. car l'on ne doit pas Dieu de ses dons guerroyer.

La rédaction du petit texte est pénible, mais, somme toute, le conseil donné à Philippe reste digne de saint Louis, alors que l'avis donné dans l'art. 14 ne convient en aucune manière à un saint. Si donc nous acceptons l'art. 14, nous constaterions, entre deux articles du même texte un désaccord de doc-

trine ou, si on veut, de tendance tout à fait invraisemblable.

Beaulieu, on le voit, est distrait : en rédigeant son art. 14, il a oublié l'art. 4.

Autre distraction.

Sans doute, il a songé à écarter du texte arrangé par lui ce qui ne convenait qu'à l'héritier du trône; mais il a réalisé ce plan fort incomplètement et a laissé dans son abrégé un article qui concerne uniquement l'héritier du trône. Je songe à l'art. 29 correspondant à l'art. 31 du grand texte.

GRAND TEXTE.

31. — Chiers filz, je te prie que, se il plaist a Nostre Seigneur que je trespasse de ceste vie avant toy, que tu me faces aidier par messes et par autres oroisons et que tu envoies par les congregations du royaume de France pour faire les demander prieres pour m'ame et que tu entendes a tous les biens que tu feras que Nostres sires m'i doint part.

C'est évidemment l'héritier du trône qui demandera des prières dans tout le royaume. Cette distraction de Beaulieu achève de nous révéler les vraies origines du texte qu'il a traduit en l'abrégé.

Enfin, Geoffroy de Beaulieu a cru bien faire en ajoutant un mot à l'art. 21 du grand texte :

GRAND TEXTE.

21. — Chiers filz, je t'enseigne que tu aimes ta mere et honores...

TEXTE ABRÉGÉ.

29. — Et en la fin, dous fuis, je te conjur et requier que, se je muir avant toi, que faces secourre a mon ame en messes et en oroisons par tout le reaume de France, et que tu m'otroies especial part en tous les biens que tu feras.

TEXTE ABRÉGÉ.

20. — *A ton pere* et a ta mere dois tu honneur et reverence...

Ici, le texte bref est allongé des trois mots *a ton pere*. J'estime que Beaulieu, lourd et peu réfléchi, a été inspiré ici par une pensée d'édification générale, assez mal justifiée, car saint Louis, parlant à l'héritier du trône dans le texte original et visant surtout le temps où il ne serait plus, n'avait pas écrit les mots *a ton pere*. Je classe cette addition parmi les passages de

notre historien qu'Auguste Molinier a caractérisés laconiquement : « Il y a, dit-il, ... des niaiseries¹. »

Cette niaiserie-là est greffée sur une étourderie qui m'est précieuse. Saint Louis avait ajouté (grand texte, 22) :

Tes freres aimes et vueilles touz jourz leur bien et leurs bons avancements et leur soies en leu de pere a eus enseigner a tous biens.

Beaulieu a coupé cette phrase (qui pourrait bien être pour quelque chose dans sa réflexion : *et in ipso ceteris liberis*). De cette coupure qu'est-il résulté? Le passage où saint Louis se préoccupe de ses autres enfants, le passage qui tout naturellement amènera Philippe à donner à ses frères connaissance des Enseignements a disparu du petit texte. Or, c'est ce petit texte que vous considérez comme destiné à être communiqué aux frères de Philippe, et ils n'y sont pas visés! — Si Beaulieu s'est fait aider, s'il a fait exécuter cet abrégé par un auxiliaire de rencontre, on conviendra qu'il n'a pas eu la main heureuse.

Vous voyez, mon cher confrère, que nous sommes loin de nous entendre. D'une part, votre thèse implique, je le répète, une accusation d'inexcusable et inexplicable ignorance chez les témoins qui nous ont parlé des Enseignements de saint Louis à son fils, puisqu'aucun d'eux n'a eu connaissance de ce singulier doublet. D'autre part, l'examen comparatif des textes démontre que saint Louis n'a pu écrire lui-même le texte bref. Je tiens donc que vous vous trompez.

Mais je ne saurais prendre congé et laisser là votre étude sur le *Texte primitif des Enseignements de saint Louis à son fils*, sans exprimer pour moi-même un vœu très sincère.

Puissé-je, quand je me trompe, me tromper avec la connaissance parfaite de toutes les sources, la clarté, le charme de l'exposition, qui font en l'espèce du comte François Delaborde un savant aussi dangereux par son érudition et l'autorité de son nom que l'est en cette même rencontre par sa simple et bonhomique confiance l'excellent et véridique conteur Jean, sire de Joinville!

Recevez, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

Paul VIOLLET.

1. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, Paris, 1903, 1^{re} partie, t. III, p. 116.

RÉPONSE DE M. LE COMTE FRANÇOIS DELABORDE.

Très cher et très honoré confrère,

Il est toujours difficile de répondre à une réponse : si l'on se tait, on paraît se rendre ; si l'on ne se tait pas, on risque d'ennuier le lecteur en prolongeant le débat. Je compte donc sur votre amitié, pour m'excuser si je ne reprends ici que les principaux de vos arguments, et sur votre pénétration, pour compléter vous-même une discussion que je dois me borner à esquisser.

Des trois textes des Enseignements de saint Louis à son fils, le texte bref, le texte bref interpolé et le grand texte, il y a quarante-trois ans que vous avez fait bonne justice du texte interpolé. Aujourd'hui que je propose d'attribuer à saint Louis non seulement le grand texte, mais aussi le texte bref, il vous semble que, si l'on adoptait mon système, le mutisme des historiens de saint Louis, en ce qui concerne l'existence simultanée de ces deux textes, impliquerait, de leur part, une « singulière et très invraisemblable ignorance ». En quoi ce silence serait-il plus singulier et plus invraisemblable que celui que tous, même les plus perspicaces, même Du Cange, qui a pourtant connu, par le *Joinville* de Ménard, la version brève et la version interpolée¹, ont gardé sur les divergences de ces deux autres versions jusqu'au jour où vous avez victorieusement démontré les altérations du texte interpolé reproduit par Joinville?

J'arrive à ce qui m'a paru être le fondement principal de votre discussion : la conviction où vous êtes que Geoffroy de Beaulieu est un esprit « lourd et peu réfléchi », d'une « niaiserie », d'une « étourderie » telles qu'il confond péché mortel et péché véniel, conviction qui vous autorise à négliger par exemple la modification profonde apportée, selon moi, au mot *brevius* par l'adjonction de *melius*. Mais si le pauvre

1. Il a dû aussi connaître le grand texte conservé à la Chambre des comptes, car il semble l'avoir confondu avec celui que Gérard de Montaigu avait retrouvé (p. 89, note 3 de mon mémoire).

Beaulieu méritait un jugement aussi sévère, comment le roi, dont vous opposez le haut sens et la pureté de doctrine aux balourdises de son confesseur, aurait-il, par une inexplicable inconséquence, pendant vingt ans et jusqu'à sa mort, maintenu à ce « benêt » le soin de diriger sa conscience et d'éclairer sa foi? Serait-ce donc qu'il eût été incapable de discerner les erreurs de son directeur? Mais alors il n'y aurait plus de raison de ne pas les lui attribuer à lui-même, et l'on se trouverait en droit de lui laisser la responsabilité des passages où vous les signalez.

Je ne veux pas reprendre ici les arguments par lesquels j'ai essayé de montrer que ces erreurs, en ce qui concerne par exemple le péché mortel (art. 2) et la promesse de plus grands biens (art. 14), sont plus apparentes que réelles; ces apparences d'erreurs proviennent de ce que, dans cette première version, saint Louis n'avait pas su trouver de termes qui rendissent bien exactement sa pensée. C'est ce que je dirais également d'une autre phrase que vous jugez inadmissible : « Sans ce nus ne se puet sauver » (art. 1). Ces termes, — trop absolus, j'en conviens, — sont-ils pour étonner ceux qui se rappellent la rigidité, pour ne pas dire l'exagération de la piété de saint Louis, piété qui faillit, à un certain moment, lui faire désertier ses devoirs de roi et d'époux pour aller se cacher au fond d'un cloître. D'ailleurs, lui-même a compris ce que ces passages avaient de peu satisfaisant, et c'est précisément pour cela qu'il les a modifiés dans le grand texte.

Enfin, comment concilier la sottise de Geoffroy de Beaulieu avec le travail compliqué auquel, non content d'abréger, il aurait dû, par suite d'une interprétation singulièrement subtile de l'article 22 du grand texte, se livrer, selon vous, pour modifier, dans un intérêt qui m'échappe, le texte adressé au prince Philippe, afin de le rendre applicable à tous les fils du roi? Cette modification voulue, vous croyez en voir la preuve dans l'inadvertance qui lui aurait fait oublier, au milieu de l'article 29 du texte bref, une expression qui, je vous l'accorde, semble s'adresser à l'héritier du trône : « par tout le réaume de France », mais qui peut cependant s'adresser à d'autres qu'à lui. Il arrivait, en effet, très souvent que l'on fit des fondations pieuses en dehors de ses propres domaines. On en faisait même à l'étranger.

Je le répète, très cher confrère, j'ai presque honte de ne vous

présenter qu'une esquisse de discussion ; mais je craindrais d'occuper trop longtemps l'attention du lecteur. Je ne puis cependant l'interrompre sans vous remercier des expressions trop obligeantes à mon endroit par lesquelles se termine votre lettre. Ce n'est certes pas la première marque de bienveillance que je reçois de vous, mais j'y trouve une nouvelle occasion de vous prier d'agréer le témoignage de ma respectueuse gratitude.

H.-François DELABORDE.

P.-S. — En relisant mon édition des *Enseignements*, j'y constate une omission que j'ai hâte de réparer. Je n'y ai dit nulle part que mon confrère M. Antoine Thomas avait pris la peine de la revoir et de la corriger au point de vue philologique ; c'est là une preuve d'amitié dont je lui garde une reconnaissance que je serais coupable de ne pas lui exprimer publiquement.



BIBLIOGRAPHIE

Paul LACOMBE. *L'appropriation du sol, essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée*. Paris, A. Colin, 1912. In-12, VIII-411 pages.

E. CICOTTI. *Le déclin de l'esclavage antique*, traduit (de l'italien) par G. PLATON. Paris, Marcel Rivière, 1910. In-8°, XIX-451 pages.

Le premier de ces ouvrages est une réunion d'articles parus dans la *Revue de synthèse historique*. Les travaux de Fustel de Coulanges, P. Guiraud, H. Sée, Lefeuve, Brutails, fournissent à l'auteur l'occasion d'exposer un large système qui voit dans la communauté du village médiéval et même moderne (en certains pays) la survivance d'un état social où le sol appartenait collectivement à un groupe relié par des liens de famille naturels ou fictifs. Le « seigneur » a pour ancêtre le chef de ce petit clan. « Père » de cette grande famille villageoise, il a droit à une portion plus considérable du sol et de ses revenus, qu'il ne cultive pas lui-même, et à des redevances en nature, puis en argent, des membres du « petit royaume communal ». Il est à présumer que les nécessités de la lutte contre les organisations voisines et rivales ont contribué à donner au « père » une situation prépondérante, puis tyrannique. Le « seigneur » en viendra à se considérer comme le véritable propriétaire du sol où son ancêtre n'avait qu'un droit de co-propriété avec les autres « villageois » ; et l'on sait qu'il est des pays où cette préteution sera sanctionnée par la loi au cours du moyen âge ou des temps modernes. Dès l'antiquité les anciens co-propriétaires libres avaient été souvent réduits au servage ou colonoage par une conquête ou des conditions sociales défavorables : Hilotes en Laconie, Pénestes en Thessalie, en Attique les paysans « Ectémores », à Rome, dès l'époque royale, sans doute le « client ». Réduit à cet exposé schématique, l'ouvrage de M. Paul Lacombe apparaît moins original qu'il n'est en réalité. Il vaut autant par la partie négative que par la partie systématique. Sa critique des opinions adverses est conduite avec une urbanité parfaite, mais aussi avec une clairvoyance et une fermeté impitoyables ; à noter le chapitre où l'au-

teur raille les théories sur l'origine législative du colonat¹. A noter aussi les pages où il établit que, pour l'antiquité et le moyen âge, les redevances dues par les paysans sont trop faibles pour avoir eu à l'origine un caractère strictement économique comme un fermage ou métayage moderne. La faiblesse de la redevance s'explique parce que le « dominus » n'était pas au fond un propriétaire au sens moderne (p. 246 et *passim*), il n'était qu'« administrateur » (p. 155).

Le dernier chapitre est consacré à l'abolition du régime féodal par la Révolution française. L'auteur blâme les demi-mesures de la Constituante, qui firent plus de mal que les solutions radicales de la Convention. Il eût pu ajouter que si les assemblées révolutionnaires considérèrent comme « féodales » des redevances et servitudes qui, nous le savons aujourd'hui, étaient bien antérieures à la constitution du régime dit « féodal », la faute en revient pour une bonne part aux feudistes et « commissaires aux droits seigneuriaux » du XVIII^e siècle, qui ont tout brouillé².

Œuvre de bon sens et de sens critique, fruit de longues années de réflexions d'un homme qui, s'il n'est pas un érudit³, est un esprit ferme et judicieux, l'ouvrage de P. Lacombe est à recommander. Il n'entraînera peut-être pas la conviction du lecteur, mais il le fera réfléchir.

L'important, pour M. P. Lacombe, c'est le colonage ou servage, non l'esclavage, institution sans avenir, qui cessa de jouer aucun rôle social important au cours du haut moyen âge. La même conclusion ressort du livre de M. E. Cicotti. Pourquoi l'esclavage qui, au début de l'Empire romain, semblait devoir amener l'anéantissement de la classe pauvre, a-t-il finalement reculé devant le travail libre, l'auteur s'efforce de l'expliquer. Pour les métiers qui exigent un savoir technique, on peut trouver ou inventer des raisons plausibles, mais pour l'agriculture? L'auteur remarque que la productivité de l'esclave est faible (p. 292), que, pour des terres à céréales peu fertiles, il est inutile et même désavantageux d'entretenir en permanence un personnel

1. Il est regrettable que M. P. Lacombe n'ait pu mettre à profit le livre capital de Rostowtsew sur le colonat paru l'année dernière.

2. Citons, par exemple, la *Pratique universelle pour la rénovation des terriers et des droits seigneuriaux*, par La Poix de Fréminville (Paris, 1746, in-4°). On y lit dès le début (p. 5) : « Question deuxième : les héritages tenus en fief et ceux tenus en roture dérivent-ils d'une même source? *Cela n'est point douteux, et ces derniers ont toujours fait partie des premiers.* »

3. L'ouvrage trahit, il faut le dire, de l'inexpérience dans le maniement des sources. L'auteur s'imagine-t-il qu'on puisse connaître l'état social de Rome à l'époque de la royauté? En ce cas, il partagerait les illusions de Fustel de Coulanges, dont il se moque doucement.

nombreux (p. 137); l'élevage des esclaves coûte cher, — P. Guiraud en avait déjà fait la remarque, — et l'on y renonce (p. 401); reste l'importation, mais celle-ci tarit sous l'Empire romain et, d'ailleurs, l'achat d'un troupeau d'esclaves exige des capitaux importants. Le développement du colonat est sans doute en rapport avec la perturbation économique qui marque le passage du haut au bas Empire. Il est bon de citer un passage qui complète et corrige les vues trop peu nuancées de P. Lacombe : « Le nouveau servage, de toutes manières, n'est pas né de la force d'expansion de ces restes d'un lointain passé. Il est né parce que, par un phénomène de régression économique, ce même manque de capital, cette même faible productivité des forces économiques ont reparu » (p. 438). Il ne me semble pas que les préoccupations « marxistes » de l'auteur aient été aussi nuisibles à l'ouvrage qu'on a dit (p. VII), mais on eût aimé voir ses arguments groupés avec plus d'art et de force.

Ferdinand LOT.

Ernst MAYER. *Italienische Verfassungsgeschichte von den Gothenzeit bis zur Zunft Herrschaft*. Leipzig, Deichert, 1909. 2 vol. in-8°, XLVIII-464 et XI-598 pages.

L'auteur répartit son sujet en quatre livres : 1, le Peuple; 2, la Puissance publique; 3, l'État; 4, la Ville.

Le livre I se partage en deux grandes divisions (*Hauptstücke*) : hommes libres, hommes dépendants; dans la première, il est traité des *arimanni* et *liberi*, des nations du royaume lombard, des éléments de la population romaine, de la propriété foncière dans le droit de l'Italie, des classes marchandes et industrielles, des juristes, des clercs, des étrangers et des Juifs; dans la seconde, des fondements romains et lombards du servage et du colonat, de leur transformation, des baux libres, des *libellariae* et *precariae*, du patronat romain et lombard, du régime domanial (seigneurial).

Dans le livre II, sous un titre vague à dessein (*Die öffentlichen Machtmittel*), l'auteur veut étudier, semble-t-il, les forces de conservation de la vie sociale : une première subdivision est consacrée au serment sous toutes ses formes (serment au souverain, aux seigneurs foudiers, aux comtes, serment de commune, etc.) et aux devoirs qu'il engendre; une seconde à l'impôt, direct ou indirect, au domaine public, aux communaux, à la monnaie, aux mines, au ban, etc.; une troisième à l'armée : sous le bas empire, pendant la période byzantine dans le royaume lombard et le royaume carolingien d'Italie, dans l'état normand; une quatrième subdivision, sous le titre d'*Öffentlicher Dienst*, traite du fief sous sa forme lombarde, des *gazindi* et des vassaux, de la féodalité dans le royaume normanno-sicilien, etc.

Le tome II renferme les livres III et IV. Le livre III, le plus étendu de l'ouvrage, comporte trois grandes subdivisions : institutions publiques de la partie romaine puis byzantine de l'Italie, institutions du royaume lombard, institutions du royaume normand. Que de choses dans la première subdivision ! On y parle du territoire, du Sénat, du patrice de Rome, de l'empereur et du pape, des organes de gouvernement à Ravenne et à Rome, de la constitution des provinces...

Le livre IV, le moins long, mais non le moins original, est consacré à la *Stadtverfassung* : territoire urbain, justice, évêque, commune et *consules de communi*, institutions du plat pays, divisions secondaires de la ville (quartiers, paroisses) et corps de métiers.

Mieux qu'une critique de principe ou de détails, cette reproduction abrégée de la table des matières montre que l'unité de l'ouvrage est tout extérieure. Et il ne peut en être autrement. Après l'invasion lombarde et la constitution de l'État pontifical, l'Italie a perdu une personnalité qui n'avait, au surplus, jamais été bien accusée, sauf pendant la courte période gothique. puisqu'elle n'était auparavant qu'une des provinces de l'Empire. Écrire une histoire d'Italie, traiter des institutions italiennes passé cette période est un non-sens aussi complet que de vouloir poursuivre l'histoire de l'Empire romain après sa disparition. On ne peut retracer l'histoire d'un organisme avant sa naissance ou après sa dissolution. Il est légitime de faire l'histoire des institutions du royaume lombard, du royaume carolingien d'Italie, de l'État pontifical, de l'État vénitien, du royaume normand, etc., mais non de l'Italie en tant que corps, puisque ce corps a cessé d'être¹. Ce faisant, on juxtaposera des livres et des chapitres, comme on ferait si on entreprenait une histoire constitutionnelle de l'Europe ou du monde, mais entre ces livres et ces chapitres il n'y aura point de lien intime, de cohérence naturelle.

L'unité géographique semble avoir voilé cette banale vérité aux yeux de l'auteur. Elle l'a incité, au contraire, à tendre des fils entre le passé et l'avenir pour continuer de siècle en siècle l'histoire d'une institution. M. E. Mayer ne peut se résigner à laisser mourir les institutions. Il prolonge leur existence autant qu'il peut. On croyait que le Sénat romain avait achevé de s'éteindre vers la fin du VI^e siècle ou au plus tard au VII^e siècle. Quelle erreur ! M. E. Mayer le retrouve encore debout au XI^e siècle ; seulement, il est devenu un corps fermé, celui des *consules* (t. II, p. 28). Le patriciat de Rome résulte de la fusion des fonctions de *caput* ou *primus senatus* et de *vesterarius* ;

1. Mais s'il n'y a pas d'histoire d'Italie, il peut y avoir une histoire des Italiens ; je veux dire que des souvenirs communs et des affinités naturelles peuvent maintenir des liens entre groupes et individus séparés par des circonstances historiques ; mais ce sont des liens spirituels.

s'il est question du protectorat de l'empereur Henri IV sur Rome, c'est que celui-ci a pris en mains les fonctions de patrice (t. II, p. 47). Le *locopositus* lombard et franc donne naissance au *podestà* du XII^e siècle (t. II, p. 346) et lui-même n'est autre que l'antique *defensor civitatis* (t. II, p. 339; cf. p. 124). Il va sans dire que les *curiales* ne sauraient mourir; dans toute l'Italie, aussi bien dans les parties lombardes que romano-byzantines, ils deviendront juges et notaires (t. I, p. 114-124). Les *judices sacri palatii* dérivent des *judices pedanei* de l'Empire romain, et il est de même « très vraisemblablement » des *judices domni regis* des Lombards (t. II, p. 205). Dans les villes de l'Italie entière, aussi bien dans les parties lombardes et arabes (Sicile) que romano-byzantines, le pouvoir judiciaire des magistrats a pour origine celui des *quatuor viri* de l'époque romaine (t. II, p. 507). Les *consules communis*, qu'on rencontre dans les communes de l'Italie du Nord depuis la fin du XI^e siècle, se rattachent aux collègues des *viginti primi* et des *decemprimi* (t. II, p. 545). Le serment qui, à Pavie, Pise, etc., lie le peuple des communes aux consuls, dès le début du XII^e siècle, est rapproché d'un serment du droit romain qui est un « Kommunaloid » (t. I, p. 245-246).

Après ces citations, il y aurait naïveté à se demander si M. E. Mayer est doué de ce que nous appelons le sens historique. Rarement érudit en fut plus complètement dépourvu. L'auteur est un juriste et un juriste attardé. Quel que soit le respect qu'inspire un grand effort, nous ne pouvons dissimuler que l'ouvrage nous paraît manqué. Mais les objections de principe n'empêchent pas qu'il ne constitue un répertoire précieux de faits et, à ce titre, il rendra de très réels services.

Ferdinand LOT.

Histoire des institutions politiques et administratives de la France. Le roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie, par Paul VIOLLET, membre de l'Institut, professeur d'histoire du droit civil et du droit canonique à l'École des chartes, bibliothécaire de la Faculté de droit de Paris. Paris, librairie de la Société du Recueil Sirey, 1912. In-8°, x-615 pages.

Ce nouveau volume du savant professeur de l'École des chartes ne contient qu'une partie de l'histoire politique et administrative de la France pendant les trois derniers siècles de la monarchie : celle du roi et de ses ministres, en prenant le mot *ministres* dans le sens le plus large, c'est-à-dire en appelant ainsi tous les délégués importants de la royauté revêtus de pouvoirs personnels.

Le moyen âge fécond et créateur n'est plus; les XVI^e, XVII^e et

xviii^e siècles, « relativement stériles dans l'ordre constitutionnel », dit fort bien M. Viollet, vivent en partie sur les créations de cette période si active à la fin de laquelle la royauté apparaît « resplendissante de force et de puissance ». Désormais la tendance générale vers l'unification et l'uniformité s'accroît, elle devient le trait dominant de l'évolution historique de ces trois derniers siècles. « Partout la liberté baisse, le pouvoir monte. » Ces vérités, trop longtemps méconnues, sont mises en lumière par M. Viollet dans une suite d'excellents chapitres sur les accroissements du royaume et du domaine, le roi et le rôle de la royauté, le chancelier et les secrétaires du roi, le surintendant et le contrôleur général des finances, les secrétaires d'État, l'armée et la marine, les principaux services publics (mines, eaux et forêts, voirie, postes et messageries, surintendance puis direction des bâtiments du roi) et les intendants de province. On demeure confondu de l'abondance des lectures, de la riche documentation et aussi de l'art remarquable avec lequel l'auteur sait en tirer tout ce qui est utile, l'exposer avec clarté et précision tout en se laissant aller parfois à de très intéressantes digressions et à d'ingénieux rapprochements.

Au cours de ces chapitres nourris, on rencontre de ces réflexions piquantes et suggestives auxquelles M. Viollet nous avait habitués dans ses précédents ouvrages. Quelques-unes révèlent peu d'affection pour Louis XIV, mais sans viser au dénigrement systématique de récents historiens qui, comme M. Lavis, par exemple, n'ont pas compris ce monarque. Plusieurs questions sont particulièrement traitées de main de maître, entre autres celles des libertés de l'Église gallicane, de l'administration supérieure des finances, des secrétaires d'État et des intendants de province. La conclusion sur le désarroi général à la veille des États-Généraux de 1789 est des plus justes.

A maintes reprises, M. Viollet manifeste l'excellente intention de publier de nouveaux volumes pour terminer la grande et solide histoire des institutions politiques et administratives qui nous fait encore défaut; puisse-t-il, et sans trop tarder, réaliser cette promesse et que Dieu, exauçant ses vœux et ceux de tous ses amis, confrères ou élèves, accorde encore longue vie au travailleur infatigable, à l'éminent professeur.

F. AUBERT.

Olga DOBIACHE-ROJDESTVENSKY. *La vie paroissiale en France au XIII^e siècle d'après les actes épiscopaux*. Paris, Picard, 1911. In-8°, 191 pages.

D'un grand ouvrage qu'elle prépare sur les mœurs et la discipline ecclésiastique au XIII^e siècle, M^{me} Dobiache-Rojdestvensky a détaché dans ce livre tout ce qui caractérise la vie paroissiale en France, depuis

le règne de saint Louis jusqu'au début du XIV^e siècle. Pour ne point se laisser entraîner à des recherches infinies, M^{me} Dobiache-Rojdestvensky a volontairement restreint sa documentation aux seules sources ecclésiastiques. Aussi, sur ce sujet bien limité, a-t-elle écrit un livre intelligent, clair et vivant, qui atteste une parfaite compréhension des choses du moyen âge. Nous regretterons seulement que M^{me} Dobiache-Rojdestvensky ait si étroitement resserré ses recherches et qu'elle n'ait point utilisé l'ensemble des documents à consulter, — en particulier parmi les sources d'origine laïque, les documents judiciaires ou littéraires, — avant de broser un large et grand tableau de la vie paroissiale au XIII^e siècle. Tel qu'il est, son livre ne constitue sans doute qu'une esquisse, mais c'est une esquisse singulièrement ferme et sûre, qui inspire une entière confiance, car elle ne contient aucun détail qui n'ait été minutieusement étudié.

La première partie de ce livre est consacrée à l'étude des *sources*, c'est-à-dire à la critique des quatre groupes de documents dont M^{me} Dobiache-Rojdestvensky a tiré parti : les actes conciliaires, les synodes diocésains, les statuts individuels des évêques et les procès-verbaux des visiteurs ecclésiastiques (p. 19-83). Les actes conciliaires et les procès-verbaux des visiteurs ecclésiastiques avaient déjà été fréquemment utilisés et étudiés : ce sont les synodes diocésains qui ont fourni à M^{me} Dobiache-Rojdestvensky les renseignements les plus intéressants et les plus neufs. Deux fois par an, tous les prêtres et tous les abbés de chaque diocèse étaient tenus d'assister en personne au synode. L'évêque y promulguait des statuts dont les curés devaient aussitôt prendre copie. L'indifférence des prêtres vis-à-vis des actes synodaux n'a laissé parvenir jusqu'à nous qu'un nombre très restreint de documents de ce genre. M^{me} Dobiache-Rojdestvensky a dressé une liste de ces trop rares actes synodaux et elle les a datés avec soin. Elle a démontré que ces statuts synodaux étaient rarement originaux et qu'ils exprimaient souvent des desiderata généraux, communs à tous les siècles. Avec les statuts que les évêques publiaient hors de leurs synodes, — statuts dont M^{me} Dobiache-Rojdestvensky a également dressé une liste depuis 1225, — nous possédons deux très importants groupes de documents qui ont fourni de multiples détails à ce tableau coloré de la vie paroissiale que nous allons résumer à grands traits (2^e partie, p. 87-176).

Il était nécessaire au curé français du XIII^e siècle d'être le chef d'une paroisse étroitement unie, afin de pouvoir sauvegarder également les intérêts de ses ouailles et les siens (ch. I : *l'Unité de la paroisse*, p. 87-120). Chargé d'assurer le salut des âmes qui lui étaient confiées, le curé devait réclamer à ses paroissiens, sans violences, ses moyens d'existence. Il était tenu de leur faire payer régulièrement les dîmes, et c'était à lui encore que revenait le soin d'assurer le bon

ordre de la paroisse, en écartant les lépreux et en frappant les pécheurs. Ainsi, un lourd fardeau pesait sur les épaules du curé du XIII^e siècle : en dépit de ses meilleures intentions, il ne parvenait pas à remplir toujours sa tâche, car la discipline paroissiale était énervée par le « prêtre vagabond, le confesseur de grande route, le moine exempt ». Ce sont ces *intrus* (ch. II, p. 121-136), ces moines quêteurs, illettrés, porteurs de reliques qui troublent sans relâche l'autorité du curé. Ils s'introduisent dans la paroisse à l'aide de fausses bulles pontificales, et il est curieux de relever que les synodes enseignent aux curés quelques notions de diplomatie pratique, pour qu'ils puissent contrôler ces prétendus privilèges (cf. p. 124, n. 1) des moines vagabonds. La présence de mendiants ou d'exempts au milieu de la paroisse enlève toute force aux excommunications du curé. Des paroissiens excommuniés par le curé demandent des sacrements aux moines exempts : le curé en est réduit à sommer ses ouailles de cesser tous rapports avec les moines, sous peine d'une excommunication nouvelle ! Les abus des clercs étrangers à la paroisse détruisent ainsi les pouvoirs du pasteur ; les *Empiètements du monde laïque* (ch. III, p. 137-152) sont encore plus funestes au curé du XIII^e siècle, et il faut lire le triste tableau que M^{me} Dobiache-Rojdestvsky en a tracé. Le curé est la victime de ses patrons, des fonctionnaires royaux, de ses propres paroissiens : les collecteurs l'exploitent et le pressurent indignement ; ses prérogatives sont méprisées, sa dignité morale est perpétuellement rabaisée. Dans ces conditions, on ne peut s'étonner que beaucoup de curés du XIII^e siècle aient mérité, pour leur conduite indigne, les blâmes de l'autorité ecclésiastique : c'est ce qui se détache du dernier chapitre de ce livre (*Vita et honestas clericorum*, p. 152-175). Sans doute, il y a eu au XIII^e siècle un grand nombre de curés, pénétrés de leurs devoirs et qui n'encoururent jamais le moindre reproche ; ce sont ces bons pasteurs que les synodes ou les statuts désignent rapidement par la formule : *cetera bene*. Mais M^{me} Dobiache-Rojdestvsky a constaté aussi, en dépouillant les documents ecclésiastiques, que de nombreux curés furent censurés pour leur mauvaise conduite, leurs penchants à l'ivrognerie, leurs habits de laïcs, leurs mariages anticanoniques et leur ignorance. Il était naturel et humain que, dans cette société troublée et agitée, beaucoup de curés préférassent pactiser avec le siècle « plutôt que de lutter contre lui ».

On voit l'intérêt de ce livre vivant et coloré que l'on souhaiterait seulement plus complet et plus détaillé. Il est évident que les seules sources ecclésiastiques ne suffisent point à nous faire connaître tous les aspects de la vie paroissiale au XIII^e siècle ; faute d'une documentation plus étendue, trop de questions ne sont point traitées dans ce volume et demeurent dans l'ombre. Mais, tel qu'il est, ce livre sera lu avec profit par les médiévistes.

Georges HUISMAN.

Histoire de la dîme ecclésiastique dans le royaume de France aux XII^e et XIII^e siècles (1150-1313), par Paul VIARD, docteur en droit, élève diplômé de l'École des Hautes-Études, licencié ès lettres. Paris, A. Picard, 1912. In-8°, 212 pages.

Déjà connu par une très estimable histoire de la dîme ecclésiastique, principalement en France, jusqu'au décret de Gratien, M. Viard poursuit ses recherches jusqu'à la mort de Philippe le Bel, ou exactement jusqu'au document resté célèbre sous le nom de *Philippine* (février 1313). Successivement, il étudie l'assiette de la dîme; l'objet, la classification, le taux et les sujets de la dîme ecclésiastique; ses modes de perception en dépit des résistances des décimables; son emploi; les divers groupes des décimateurs et les conflits qui surgissent entre eux: les dîmes laïques et les luttes de l'Église contre elles; les dîmes inféodées et accensées; les contrats et les procès en cette matière; enfin les prémices. Une bonne bibliographie termine l'ouvrage.

De cette étude substantielle, bien documentée, clairement présentée, il ressort que quatre influences: deux ecclésiastiques (législation et doctrine) et deux laïques (coutume et royauté) ont déterminé l'évolution de la dîme en France pendant cette période. Seule l'Église a légiféré; l'assiette de la dîme a été étendue, quant aux personnes et quant aux choses; l'exemption monastique a été restreinte et la perception organisée. Le caractère spirituel de la dîme continue à être affirmé avec énergie, mais le pape doit tolérer les *decimæ ab antiquo in feudum concessæ*. Plus audacieuse, la doctrine discute le caractère obligatoire et même l'origine divine de la dîme, aussi les laïques finissent par trouver dans l'enseignement des docteurs l'excuse de leur appropriation des dîmes. Cependant la coutume l'emporte, c'est elle qui réglemente alors la dîme; elle est bien l'œuvre commune des clercs et des laïques, mais l'esprit laïque l'inspire, aussi la dîme est considérée comme une redevance seigneuriale; le décimateur ecclésiastique se transforme en propriétaire qui possède, *hereditario jure*, tout comme un laïque; il peut donc, par contrat, vendre, acheter, engager, affermer les dîmes ou en exempter. La conception de la dîme est modifiée; les seigneurs se substituent très souvent aux clercs; l'assiette se trouve restreinte; enfin les dîmes insolites sont définitivement prohibées. Cette évolution dans le sens d'une laïcisation progressive doit être attribuée au concours des pouvoirs civils, tout particulièrement du roi. L'usage laïque fait de l'impôt ecclésiastique un second champart; parfois même la dîme remplace le terrage, devient une charge de la terre ou de la concession et constitue un droit réel immobilier qui se transmet aux héritiers ou s'aliène entre vifs. On écarte résolument les règles du droit canonique pour ne respecter que l'usage, et la législation royale ne va pas tarder à confirmer et à codifier cet usage.

Un prochain volume continuera l'histoire de la dime jusqu'au XVIII^e siècle et nous aurons, grâce à M. Viard, une bonne histoire de la dime ecclésiastique en France.

Félix AUBERT.

PALLADIUS. *Histoire lausiaque (vies d'ascètes et de pères du désert)*. Texte grec, introduction et traduction française, par A. LUCOT, aumônier des Chartreux à Dijon. Paris, Picard, 1912. In-12, 421 pages.

Ce n'est pas un des moindres résultats de l'excellente étude de Dom Butler sur l'*Histoire lausiaque* que d'avoir restitué à ce document très précieux pour l'histoire du monachisme oriental l'autorité qu'il mérite. La valeur historique de l'*Histoire lausiaque*, justement reconnue par Tillemont, avait été ces derniers temps vivement contestée par Weingarten. Comme le fait sagement observer Dom Leclercq : « L'*Histoire lausiaque* nous révèle un aspect très original du monde dont se composait le groupe monastique des rives du Nil, société pénétrée de surnaturel à un degré qui peut nous surprendre et choquer les idées actuelles, mais qui n'en révèle pas moins une mentalité qui a eu son heure d'existence historique au IV^e et au V^e siècle. »

Insérer l'œuvre de Palladius dans la *Collection des textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, et nous faire bénéficier des conclusions de Dom Butler, est une très heureuse entreprise dont nous sommes redevables à M. Lucot. Les travaux de Dom Butler (1904)¹ ont définitivement élucidé le problème, jusqu'alors un peu embrouillé et confus, de la rédaction de l'*Histoire lausiaque* ; de cette confusion, Rosweyd était lui-même un peu responsable, puisqu'il avait inséré dans ses *Vitae Patrum*, comme l'œuvre de Palladius, ce qui n'était en réalité qu'un mélange de l'*Historia monachorum* et de l'*Histoire lausiaque*, opéré avant le X^e siècle, tandis qu'il avait publié en appendice, sous le titre de *Paradisus*, une rédaction non pas primitive, mais représentant déjà beaucoup mieux le texte authentique de Palladius.

M. Lucot a reproduit l'édition critique de Dom Butler. La traduction française, qui est précédée d'une bonne introduction, suit fidèlement le texte grec, parfois même avec une timidité un peu excessive. Enfin, le tout est enrichi de nombreuses notes et d'un précieux index des mots présentant quelque intérêt linguistique ou historique.

Emm. FLICOTEUX.

1. *The Lausiaca history of Palladius*. Cambridge, 1904.

Raoul HEURTEVENT. *Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérengarienne*. Paris, G. Beauchesne, 1912. In-8°, XII-312 pages.

La question de la controverse eucharistique au XI^e siècle a, depuis trois cents ans, fait naître une abondante littérature. Entre bien d'autres, les travaux, plus ou moins récents, de Sudendorf, de Schnitzer et aussi de M. Clerval l'ont éclaircie ou mieux posée. Elle ne semble pas cependant résolue. C'est que, liée de la manière la plus étroite à toute l'histoire du développement intellectuel et religieux au XI^e siècle, elle se rattache aussi en plusieurs points à l'histoire politique. Sa complexité démontre son importance, mais réclame, de qui veut l'approfondir, l'emploi de disciplines diverses.

Le livre de M. Heurtevent est à la fois un sérieux essai d'histoire normande et une claire étude théologique. Le personnage qui en a fourni l'objet est mal connu et il ne tint pas, à vrai dire, en son temps un rôle considérable. Durand, abbé de Troarn, fut l'un de ces moines qui servirent si utilement Guillaume le Conquérant à la cour, sinou à l'armée, comme dans le cloître, et dont Orderic Vital a célébré, avec moins de précision que d'enthousiasme, la science et les vertus. Mais Durand, dont le *curriculum vitae* peut tenir en quelques lignes, prit l'un des premiers parti contre Bérenger et rédigea¹, pour le combattre, un traité précieux par les renseignements qu'il nous présente sur les débuts de l'hérésie. Ce traité, *De corpore et sanguine Domini*, n'eut pas, sans doute, un grand retentissement². Les traités subséquents de Lanfranc et de Guillaume d'Aversa le firent oublier. Pourtant, comme M. Heurtevent l'a fort bien exposé, historiquement parlant, il n'est pas méprisable. Écrit pour démontrer le caractère dangereux, au point de vue moral, de la doctrine bérengarienne, uniquement établi sur l'autorité du Nouveau Testament et des Pères, utilitaire à la fois et mystique, il occupe, dans la littérature de réformation du XI^e siècle, une place à part. Ni dialecticien, ni philosophe, Durand s'y est révélé soucieux avant tout d'obvier aux suites funestes que devaient avoir, à son sens, dans la pratique de la vie chrétienne les opinions de Bérenger. L'éducation théologique qu'il avait reçue à Sainte-Catherine de Rouen le disposait à cette façon de voir. Par l'étude du milieu monacal où vécut Durand et des influences qu'il put subir, et, à défaut de notions significatives sur sa vie même, M. Heurtevent a expliqué au mieux la genèse de son traité et sa véritable portée. Toute l'introduction de M. Heurtevent sur les conditions de l'activité intellectuelle

1. Entre 1050 et 1058 (p. 102-103).

2. Le seul ms. qu'on en connaisse est le latin 2720 de la Bibliothèque nationale, source unique de toutes les éditions.

et religieuse de la Normandie au temps de Guillaume le Conquérant est à retenir¹.

Un premier appendice prouve que le traité *De corpore et sanguine Domini*, qui fut attribué à Scot Erigène, n'est autre que le traité connu de Ratramne. Un second appendice reproduit utilement le texte complet de la lettre d'Adelmann à Bérenger.

Nous ne pouvons ici entrer dans le détail des considérations nouvelles et des rectifications critiques qu'apporte M. Heurtevent à l'histoire de l'hérésie bérengarienne. Toutes témoignent d'un excellent esprit de méthode et de recherche et nous font désirer vivement que l'auteur veuille bien quelque jour nous donner une étude d'ensemble sur l'histoire intellectuelle de la Normandie au XI^e siècle. Nul mieux que lui ne semble préparé à écrire ce livre qui nous manque.

R. N. SAUVAGE.

BALOCHE, premier vicaire de Saint-Merry. *Église Saint-Merry de Paris. Histoire de la paroisse et de la collégiale, 700-1910*. Paris, H. Oudin, s. d. 2 vol. in-8°, 620 et 836 pages, 16 gravures hors texte et 2 cartes.

Aucun travail d'ensemble n'avait, jusqu'à présent, été tenté sur Saint-Merry. L'abbé Baloché, premier vicaire de cette paroisse, a eu l'heureuse idée d'en faire l'histoire. L'église Saint-Merry a été reconstruite au XVI^e siècle, mais la paroisse est beaucoup plus ancienne. Au début du XI^e siècle, Renaud, évêque de Paris, fait donation de l'église qui existait alors au chapitre de Notre-Dame. Il exempte en même temps l'église Saint-Merry de la juridiction épiscopale et archidiaconale. Au cours du même siècle, sept prêtres desservent la cure; chacun d'eux reste en fonctions pendant un jour de la semaine. En 1219, un chanoine plébain est choisi parmi ces prêtres pour administrer les sacrements aux fidèles. Il prend bientôt le titre de chefcier. De 1275 à 1683, la paroisse est, — chose singulière, — gouvernée à la fois par

1. P. 9, n. 4, p. 59 : le premier concile de Caen pour la paix se tint en 1042 (cf. Bessin, t. I, p. 39). — P. 12, n. 2 : cette bulle de Benoît VIII est un faux (cf. Jaffé-Wattenbach, n° 4015). — P. 13, n. 2, p. 89, 90, lisez : Robert *le Libéral*. — P. 16 : il s'agit ici non pas de l'évêché, mais du diocèse de Séez. — Geoffroi de Montbrai était simoniacque (cf. *Gallia christ.*, t. XI, col. 871). — P. 17 : les ducs normands semblent bien avoir pourvu aux évêchés en vertu de leur souveraineté, mais ils ne nommaient qu'aux abbayes de leur fondation. — P. 70, lisez : les *Normanniae nova chronica*. — P. 71, n. 3 et 4 : *Jelia* est, sans doute, l'actuel Gilles (Eure-et-Loir, canton d'Anet). — P. 93, lisez : *Rainaud, Roger du Sap*. — P. 103-104 : Durand fut-il créé abbé de Troarn par Guillaume le Conquérant? Nous en doutons. — P. 110 : le discours qu'Orderic Vital (t. III, p. 240) prête à Guillaume mourant est une œuvre de rhétorique.

deux curés chefciers ; l'un et l'autre sont membres de droit de la collégiale. Chaque curé fait sa semaine. De cette dualité de commandement résultent des dissentiments nombreux. L'auteur nous retrace par exemple au *xvii^e* siècle les luttes entre le janséniste Du Hamel et Roslin, curés chefciers, puis entre Roslin et Cocquelin au sujet de la primauté. En 1683, l'un des curés chefciers disparaît, après quinze ans de procès au cours desquels de volumineux mémoires ont été échangés. Il est presque impossible, dit à cette époque le président de l'assemblée extraordinaire des marguilliers en charge, anciens marguilliers et notables de la paroisse, « tant qu'il y aura deux curés en cette église, qu'il y ait de l'uniformité dans la conduite des âmes, de la règle et de l'ordre ». En effet, il y a non seulement mésintelligence entre curés chefciers, mais entre chefciers et chanoines et entre les chanoines eux-mêmes. Les paroissiens de Saint-Merry ne peuvent s'empêcher de « se partialiser » et de prendre parti pour l'un des curés.

Après cette réforme, la paix n'est cependant pas rétablie dans la paroisse. Au *xviii^e* siècle, les chanoines élèvent des plaintes contre les marguilliers qui, d'accord avec le curé, « semblent vouloir embrasser toute l'autorité dans l'église ». Les différends continuent entre le curé et les chanoines. L'un des plus ardents dans cette lutte est le chanoine Moussinot, qui est pendant plusieurs années le factotum de Voltaire. En 1770, les curés et marguilliers des paroisses de Saint-Merry, de Saint-Benoît et de Sainte-Opportune partent en guerre contre les chanoines de ces églises. Ils demandent la séparation des chapitres et des paroisses. Les chanoines veulent parfois échapper à l'autorité du chapitre de Notre-Dame qui est avec le pape le supérieur de l'église Saint-Merry. Mais le chapitre de Notre-Dame sait faire rentrer les chanoines de Saint-Merry dans l'obéissance. La discorde éclate entre les chanoines eux-mêmes. Quelques-uns d'entre eux ne signent plus les délibérations, ne veulent plus porter la chape, envoient huissiers et exploits. Déboutés, ils continuent leur opposition.

La lutte finit faute de combattants. En 1790, le chapitre ne se réunit plus. Le curé prête le serment constitutionnel. La section de la rue Beaubourg tient ses assemblées à Saint-Merry à jour fixe depuis le 1^{er} juillet 1790. Deux vicaires de l'église sont mis à mort lors des massacres de septembre 1792. Les objets du culte sont confisqués. L'église est fermée à la fin de 1793. Elle devient le temple de la Réunion, puis elle est transformée en fabrique de salpêtre. Le culte est célébré dans l'église en 1795, mais elle tombe bientôt entre les mains des Théophilanthropes et prend le nom de temple du Commerce. Puis vient le Concordat. Au *xix^e* siècle, il y a trois faits importants à noter : la lutte des républicains du quartier Saint-Merry en 1832, la menace d'incendie par les troupes de la Commune en 1871, la suppression de la fabrique en 1906.

Dans son livre, l'abbé Baloché donne d'intéressants détails sur les curés de Saint-Merry, dont quelques-uns devinrent évêques, sur la censive, sur la fabrique, sur les transformations malencontreuses de l'église (suppression de verrières, du jubé, de stalles du chœur).

L'auteur a cru devoir, et avec raison, faire suivre son ouvrage de nombreux appendices : notes topographiques et généalogiques, documents sur la suppression du chapitre et sur l'enlèvement des titres du chapitre de Saint-Merry, listes de paroissiens inhumés dans l'église et de personnes baptisées. Le livre se termine par un index des noms de personnes et de lieux cités.

L'auteur a une vue large de son sujet; il donne sur les hommes et les faits des renseignements précis; non seulement il a utilisé les archives de l'ancienne fabrique, mais encore il a puisé aux Archives nationales, aux archives de la Préfecture de police, etc. Il sait éviter la monotonie et animer son récit. L'on pourrait être tenté de reprocher à l'auteur la longueur de certaines digressions, mais l'intérêt qu'elles présentent nous empêche de lui en faire grief. L'Académie française a décerné en avril 1912 un prix à l'abbé Baloché. Espérons que l'exemple donné par lui en écrivant l'histoire de la paroisse de Saint-Merry sera suivi dans beaucoup d'autres paroisses parisiennes.

Georges LARDÉ.

Maurice QUENTIN-BAUCHART. *Les richesses d'art de la ville de Paris. Les musées municipaux*. Paris, Laurens, 1912. In-8°, 64 pl.

Ce volume, que Maurice Quentin-Bauchart, terrassé par un mal aussi subit qu'inattendu, n'a pas eu la joie de voir paraître, a été publié par les soins de son fils, qui a ajouté très peu de chose au manuscrit primitif. L'ouvrage, élégamment présenté, ne donne pas seulement l'historique et la description des musées qui appartiennent à la ville de Paris. Les premiers chapitres se rapportent, en effet, au service des Beaux-Arts de la ville (historique, budget et fonctionnement, commission administrative des Beaux-Arts). La commission administrative ne fonctionne que très rarement et on se demande à quoi elle sert!

Un des principaux chapitres est consacré au palais des Beaux-Arts ou petit palais des Champs-Élysées, construit, on le sait, pour l'Exposition de 1900. M. Quentin-Bauchart passe en revue successivement les collections municipales proprement dites, composées surtout d'œuvres modernes, la collection Dutuit, la salle Carriès (donation de M. Georges Hœntschel, 1904), la collection des produits artistiques de la manufacture de Sèvres, qui avait figuré à l'Exposition de Saint-Louis (1904), la salle Ziem (dons de l'artiste, 1905), la salle Dalou, la salle

Henner (dons du neveu de l'artiste), la salle des portraits de femmes, la salle Courbet, le musée de l'estampe moderne, le musée de la médaille, etc.

Après une notice sur le dépôt d'Auteuil, l'auteur décrit les « collections historiques », renfermées à l'hôtel Carnavalet et à la maison Victor Hugo, puis celles du musée Galliéra, qui se rapportent à l'art industriel et à la description desquelles est jointe la nomenclature des expositions organisées depuis 1901. Enfin les dernières pages se rapportent au musée Cernuschi, inauguré en 1898.

Les soixante-quatre planches qui illustrent ce guide critique et d'une lecture très agréable sont choisies avec discernement. Outre les vues d'ensemble des bâtiments, le lecteur trouvera reproduites quantité d'œuvres d'art (tableaux, fresques, sculptures, tapisseries, etc.). Après l'apparition d'un ouvrage de ce genre, il n'est plus permis aux Parisiens d'ignorer ou de mal connaître les richesses qui appartiennent aux différents musées municipaux.

A. BOINET.

F. UZUREAU, ... *Andegaviana*. 11^e et 12^e séries. Angers, J. Siraudou; Paris, A. Picard et fils, 1911-1912. 2 vol. in-8°, 512 et 572 pages.

Ce sont des découpures d'articles de revues ou de journaux qui constituent la plus grosse partie de ces deux volumes. Elles sont relatives presque toutes à des personnages de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, ainsi qu'à des événements accomplis à cette même époque. On voit par là combien est mince l'intérêt de telles publications, qu'une bonne bibliographie remplacerait assez facilement et avec plus de profit.

Il y a pourtant mieux, surtout dans le volume de la 12^e série. J'ai relevé quelques cahiers de doléances rédigés en 1789, avec la liste de tous ceux qui furent rédigés dans la sénéchaussée d'Angers; puis plusieurs rapports administratifs sur le département ou les anciennes élections, des notices sur le terroriste Gouppil et sur le clergé angevin au moment de la Révolution, la correspondance curieuse de M. Houdet, vicaire à Angers, avec un de ses frères, de 1789 à 1791. Des dossiers administratifs ont été consultés et des pièces y ont été copiées pour les Cent-Jours en Maine-et-Loire, la résistance des curés de la Vendée angevine aux ordres qui leur furent donnés en 1802 de faire prier pour la République et les consuls, et quelques autres sujets. Tout cela n'est pas bien important. Et puis tout cela ne servira guère, car lorsqu'un historien voudra approfondir telle ou telle question effleurée par M. l'abbé Uzureau, il devra rouvrir les mêmes dossiers, les étudier plus longuement et plus complètement. L'auteur de ces

Andegaviana n'est pas sans se rendre compte de l'imperfection de son œuvre, puisque le voici maintenant qui rectifie des notices publiées dans des séries précédentes. Quand donc nous donnera-t-il aussi une table analytique des volumes déjà publiés?

L.-II. LABANDE.

Les livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique. Deuxième supplément, par l'abbé L. MARCEL. Paris, A. Picard; Langres, Martin-Berret, 1912. In-8°, xi-107 pages.

Comme l'avoue M. l'abbé Marcel, on n'est jamais sûr d'être complet en bibliographie, et ce deuxième supplément, publié après le savant ouvrage qu'il consacra aux livres liturgiques du diocèse de Langres, en 1892, déjà suivi d'un premier supplément en 1899, en est la preuve.

Ce nouveau supplément, enrichi de notes qui sont souvent du plus haut intérêt, contient la description de trente-huit manuscrits et de vingt-quatre imprimés. Pour ces descriptions, M. l'abbé Marcel a suivi la même méthode que dans les volumes précédents. On pourra, en parcourant ce petit volume, se rendre compte des investigations auxquelles dut se livrer son auteur afin d'arriver à grouper toutes ces notices bibliographiques. Le nombre des bibliothèques publiques ou privées en France ou à l'étranger dans lesquelles il trouva des livres liturgiques langrois s'élève à trente et un. De bonnes tables terminent cet opuscule fait avec le plus grand soin et dans lequel M. l'abbé Marcel montre une connaissance vraiment approfondie de ce qui touche à la liturgie langroise. Aussi nous souhaitons de tout cœur que ces travaux bibliographiques soient bientôt suivis, comme il nous le fait espérer, d'une bonne Histoire de la liturgie du diocèse de Langres.

Jules VIARD.

Étude sur Gui Pape (1404?-1477), par Louis CHABRAND, docteur en droit. Paris, librairie de la Société du Recueil Sirey, 1912. In-8°, 251 pages.

Gui Pape, dont l'influence dépassa les limites du Dauphiné dès la fin du x^e siècle et dura jusqu'au début du xix^e, vient de trouver, dans M. Chabrand, un historien intéressant. Après avoir exposé le régime politique du Dauphiné, les sources du droit dauphinois au x^e siècle, la vie puis l'œuvre du jurisconsulte, il en étudie la doctrine notamment en ce qui concerne l'emphytéose, la substitution et la réintégrande; dans une série d'appendices, il signale les sources françaises des ouvrages de Gui Pape, quelques documents inédits, décrit le manuscrit 628 de la bibliothèque de Grenoble et enfin donne un catalogue sommaire des traités et des recueils imprimés de son auteur.

Comme beaucoup de ses contemporains, Gui Pape ne fut pas toujours un modèle de délicatesse ni même d'honnêteté, et il acquit une partie de sa fortune par des procédés blâmables. On ne peut dire qu'il ait occupé une situation de premier plan ni manifesté une personnalité bien saillante; c'est à son œuvre juridique seule qu'il doit sa réputation d'ailleurs méritée. Cette œuvre se distingue par un style vif et net, aux formules rapides, dans le latin barbare des juristes du xv^e siècle. Il recourt à la méthode dialectique mais avec discrétion; curieux surtout de pratique judiciaire, il s'appuie toujours sur les faits, il a le sens des réalités, mais il ne sait pas dominer sa matière; il analyse un fait ou un texte à merveille, il en déduit toutes les conséquences, mais il ne peut aisément donner une théorie d'ensemble, une synthèse.

Plusieurs de ses ouvrages ne nous sont pas parvenus; certains, qu'on lui attribuait à tort, doivent être restitués à ses professeurs de l'Université de Turin ou à d'autres jurisconsultes peu connus. Ceux qui lui restent en propre et que nous possédons sont les suivants : *Decisiones parlamenti Delphinalis*, recueil de 632 questions rédigé de 1444 à 1461, pendant la période qu'il passa au Conseil delphinal, puis au parlement de Grenoble; *Commentaria in statutum « Si quis per litteras »*, de 1407, écrits du 11 janvier au 21 mars 1463; les *Consilia*, recueil de 246 consultations notées depuis la destitution de Gui Pape (1461) jusqu'à sa mort (2 mars 1477); les *Singularia*, choix d'axiomes juridiques, de règles détachées, sans aucun plan, au nombre de 1030, commencé après 1461; enfin neuf traités divers. M. Chabrand signale et apprécie sommairement les éditions.

Par ce compte-rendu succinct, on peut constater l'importance réelle de l'œuvre de Gui Pape et reconnaître l'utilité du travail de M. Chabrand, qui a su consacrer à cet auteur, un peu oublié de nos jours, une sérieuse étude.

Félix AUBERT.

Albert MOUSSET. *Dépêches diplomatiques de M. de Longlée, résident de France en Espagne (1582-1590)*. Ouvrage publié pour la Société d'histoire diplomatique, avec un fac-similé. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1912. In-8°, LIX-423 pages.

M. de Longlée, résident de France en Espagne au temps de la Ligue (1582-1590), n'a tenu que peu de place dans l'histoire, malgré les deux cents dépêches diplomatiques qui sont parvenues jusqu'à nous. L'ombre qui entoure son nom s'explique surtout par le fait que son rôle n'a pas eu et ne pouvait avoir l'importance qu'on serait tenté de lui donner, si l'on considérait les rapports franco-espagnols à cette époque; d'autre part, jusqu'à ce jour sa personne n'avait pu être iden-

tifiée. C'est à M. Mousset que revient l'honneur d'avoir établi indiscutablement, d'après des documents signalés par M. le marquis de Beauchesne, l'identité de M. de Longlée, qui s'appelait en réalité Pierre de Ségusson, sieur de Longlée-Renault en Asnières. On remonte jusqu'au début du xve siècle dans la généalogie de ses ancêtres, mais on ne peut malheureusement établir avec certitude la date de sa naissance qui se place approximativement aux environs de 1540. De sa jeunesse, nous sommes mal informés. Son éducation dut être soignée, si l'on en juge par le style de ses dépêches, qui dénote un esprit cultivé. On sait également qu'il vint à la cour, mais on ignore dans quelles circonstances. Un document trouvé aux archives départementales de la Sarthe montre qu'il était clerc; toutefois, il ne semble pas qu'il soit allé au delà des ordres mineurs. Diverses démarches, dont on l'avait chargé, révélèrent en lui de si réelles qualités diplomatiques qu'il fut nommé secrétaire de Saint-Gouard, ambassadeur de France à Madrid, auquel il rendit les plus grands services et qui conçut pour lui une très vive affection. Et, lorsqu'en 1582, ce diplomate résigna ses fonctions, ce fut Longlée que le roi chargea de le remplacer, en ne lui donnant toutefois que le titre de résident intérimaire. A la mort de Henri III, Longlée embrassa le parti du Béarnais et le crédit dont il avait joui jusqu'alors à la cour de Madrid fut ruiné du même coup; sa situation devint intolérable; sur sa demande, le roi lui adressa, en 1590, ses lettres de rappel et le pourvut d'un office de cour à Paris. Dès lors, nous ne savons plus rien de lui. Il dut mourir quelques années après son retour à Paris, en tout cas avant 1598.

De l'activité de notre diplomate pendant la première année de ses nouvelles fonctions, il ne reste aucune trace. Sa première dépêche ne date que du 1^{er} décembre 1583. Il aurait hérité de la défaveur qui avait accompagné les dernières années de Saint-Gouard à la cour espagnole. L'affaire Lanssac, déjà ancienne il est vrai, lui avait fait la réputation d'un agent énergique, intrigant et adroit; la cour va s'en défendre en lui opposant la défiance et le mutisme. Tenu à l'écart, mis en quarantaine, pour ainsi dire, Longlée occupe à Madrid une situation des plus difficiles et des plus délicates, qui se trouve encore aggravée par la pénurie où le laisse l'insouciance de son gouvernement. Ses informations viennent, non d'une source officielle, mais de l'opinion commune, des avis de ses espions, des propos des autres ambassadeurs à Madrid. Il était toutefois extrêmement circonspect et perspicace; aussi sa correspondance, très sûre, nous offre-t-elle un intérêt capital : celui de suivre l'influence de l'Espagne sur la politique de la France, de refléter l'opinion de Madrid; elle constitua une des bases essentielles de la politique extérieure de Henri III. La défiance toujours courtoise dont Longlée fut l'objet et dont M. Mousset donne un exemple dans l'arrestation de l'espion Pero Rondela,

narrée en détail, s'empregnait d'une teinte d'hostilité marquée lorsque, rallié à la cause du Béarnais, ayant perdu tout caractère officiel, Longlée demeura à Madrid sur les instances de Henri IV. Ce dernier voulait se tenir au courant de l'opinion et songeait à la possibilité d'ouvrir les négociations en vue d'un mariage avec l'Infante, projet singulier, sur lequel, le premier, M. Mousset avait déjà attiré l'attention. Malgré une malveillance toujours croissante, Longlée sut rester jusqu'en 1590 dans un entourage hostile, sans avoir à en subir aucune humiliation.

En somme, le rôle de Longlée fut assez effacé; il assista en témoin à la marche des événements, sans jamais les diriger, sans y prendre part; mais il y eut bien moins de sa faute que de celle de son époque, où la diplomatie n'existe que pour couvrir les menées secrètes des espions d'État. Le trait principal de son caractère est le loyalisme, loyalisme excessif même, dont M. Mousset nous donne plusieurs exemples. C'est un homme plein d'une fierté et d'une droiture qui le font s'étonner de la vénalité des grands, des duplicités de la politique devant lesquelles il demeure révolté ou déconcerté. Il ne possède guère qu'une seule qualité diplomatique, mais la possède vraiment au plus haut point : la prudence, qui guide ses moindres actes et se manifeste parfois par une amusante timidité d'expression; l'euphémisme est de règle dans ses dépêches. C'est en outre un homme doux, prévenant, modeste, honnête, dont la physionomie se détache nettement en ce siècle d'aventuriers, qu'il traverse néanmoins sans découragement; les crimes, les trahisons seront réparées dans l'avenir; le temps, pour lui, est, après Dieu, le régulateur suprême. Dans ses lettres impersonnelles, qui ne contiennent ni observation psychologique, ni anecdote ou trait de mœurs, on découvre pourtant des jugements sévères sur ses contemporains, entre autres sur les ministres espagnols, et il faut le lire lui-même pour se rendre compte de l'énergie avec laquelle il flétrit ceux que l'appât de l'or espagnol a tournés contre leur pays.

Telles sont les grandes lignes de l'intéressante introduction que M. Mousset a placée en tête de son édition des lettres de Longlée. Destinée à nous faire connaître le personnage, elle contribue à le rendre éminemment sympathique, et c'est avec une curiosité toute bienveillante que l'on aborde la lecture des missives adressées à Villeroy, à Catherine de Médicis et surtout à Henri III. M. Mousset ne s'est pas contenté des déchiffrements officiels des dépêches, où se sont glissées de nombreuses erreurs, mais s'est appliqué à les déchiffrer lui-même exactement. Sa publication mérite donc tous les éloges; elle constitue un précieux appoint historique pour la connaissance des relations diplomatiques entre la France et l'Espagne, de 1582 à 1590.

Henri LABROSSE.

FIERENS-GEVAERT. *La peinture en Belgique. Musées, églises, collections, etc. Les Primitifs flamands.* Bruxelles, G. van Oest, 1910-1912. 4 vol. in-fol., planches.

Le très important ouvrage de M. Fierens-Gevaert, destiné à faire connaître les œuvres des Primitifs flamands conservées en Belgique, est aujourd'hui achevé. C'est, à vrai dire, le commencement d'un catalogue général des richesses artistiques que possèdent les collections belges tant publiques que privées. Dans la préface du tome I^{er}, l'auteur déclare qu'il voudrait poursuivre cet inventaire pour la peinture jusqu'au XVIII^e siècle et aborder ensuite l'architecture et la sculpture. Puissent ces projets être réalisés ! Ce que nous possédons aujourd'hui nous invite à le souhaiter vivement.

Les illustrations abondantes qui accompagnent les notices nous révèlent quantité d'œuvres inconnues ou négligées jusqu'ici. Il y a donc là une documentation iconographique infiniment précieuse. Le format choisi a permis de donner des reproductions à grande échelle et de beaux détails. M. van Oest a voulu, comme toujours, servir amplement la cause des historiens de l'art.

Le tome I^{er} se rapporte aux « créateurs de l'art flamand » : les frères van Eyck, Roger van der Weyden, le maître de Flémalle (Jacques Daret?), Thierry Bouts et ses fils, Petrus Christus ; le tome II a pour titre : « Maturité des écoles de Bruges et de Gand », avec Hugo van der Goes, Justus de Gand, le maître de la légende de sainte Lucie, Simon Marmion, Hans Memlinc, le maître de la légende de sainte Ursule, Gérard David ; le tome III intitulé : « Débuts du XVI^e siècle, fin de l'idéal gothique », passe en revue Jérôme Bosch, Quentin Matsys, Gossart dit Jean de Mabuse, Joachim Patinir, Henri Bles, le maître des figures de femmes à mi-corps, Bernard van Orley, les van Coninxloo, les deux van Clève ; enfin le dernier, consacré aux « réalistes et romanisants du XVI^e siècle », contient des notices sur Lancelet Blondeel, Pierre Coecke, Corneille et Jean Matsys, Marinus van Reyerswaele, Jan Mandyn, Peter Bruegel l'ancien, Breughel d'Enfer, Pourbus le vieux, J. Vermeyen, Antonio Moro, etc.

M. Fierens-Gevaert n'a pas omis les renseignements bibliographiques, qui sont réunis à la fin de chaque tome et qui donnent ainsi à son catalogue raisonné un caractère d'information tout à fait sûre. Du reste, sa réputation d'historien et de critique d'art est faite depuis longtemps. Le monument qu'il vient d'élever à la gloire des Primitifs flamands le prouve une fois de plus.

A. BOINET.

Jacques MESNIL. *L'art au nord et au sud des Alpes à l'époque de la Renaissance. Études comparatives*. Bruxelles, G. van Oest et C^{ie}, 1911. In-4°, 60 planches.

Les cinq études réunies dans l'ouvrage de M. Jacques Mesnil se rapportent à une seule et même question : quelles ont été les causes profondes qui amenèrent, du x^ve au xvi^e siècle, un changement radical dans les rapports entre l'art italien et l'art des pays au nord des Alpes, dont la peinture flamande était alors la manifestation la plus originale ? Pendant le x^ve siècle, le foyer le plus intense de production artistique est la Flandre. Son influence s'exerce dans les contrées situées au nord des Alpes et dans l'Italie septentrionale. A la fin du x^ve siècle et au début du xvi^e, c'est un brusque revirement. L'art de la Renaissance se répand partout et les artistes du nord renoncent à leurs traditions et puisent leurs inspirations dans la « terre classique des arts ».

La première étude de M. Mesnil est consacrée aux *Très riches heures du duc de Berry*, conservées à Chantilly. Contrairement à la thèse de M. Durrieu, qui voit dans ce manuscrit une œuvre française, l'auteur déclare que le style de cette œuvre admirable n'est pas plus français que flamand ou italien. Sans vouloir entrer ici dans une discussion, il est certain qu'au début du x^ve siècle, il n'y a plus de frontières : « Des artistes du nord vont résider dans le midi ; le style gothique prédomine, en Italie, dans la sculpture comme dans l'architecture ; des peintres italiens ont travaillé à Avignon et dans le sud de la France. Il est souvent difficile de déduire de l'examen d'une œuvre sa contrée d'origine ; les communications de pays à pays sont bien plus nombreuses que nous ne nous l'imaginons aujourd'hui et Paris est un point de réunion des influences les plus diverses. »

M. Mesnil étudie ensuite l'influence de la peinture flamande en Italie au x^ve siècle. On sait que Roger van der Weyden peignit un triptyque pour le marquis de Ferrare, que Justus de Gand fut en grande faveur auprès du duc Frédéric d'Urbain, pour lequel il exécuta une Cène, que Thomas Portinari, agent des Médicis à Bruges, commanda à Hugo van der Goes le célèbre triptyque de l'Adoration des bergers, aujourd'hui aux Offices à Florence, etc. Le triptyque des Sforza, au musée de Bruxelles, n'est pas de Zanetto Bugatto, mais d'un peintre de l'école de Roger de la Pasture. Avant la Renaissance, ce que les Italiens ont surtout admiré dans la peinture flamande, c'est son unité, « unité idéale, unité de sentiment, qui réside dans l'émotion se dégageant de l'œuvre ». Les Italiens ne traitent pas les scènes bibliques par des images de silence et de recueillement. Ils les voient animées et dramatisées.

L'auteur essaie, dans le chapitre suivant, de dégager « les éléments de supériorité de l'art italien ». Il veut d'abord montrer que la peinture flamande dérive de la miniature, tandis que « les Italiens, généralement habitués à faire de la fresque, qui exige un travail rapide, s'attachant surtout aux lignes essentielles, voyaient grand. Nous ferons remarquer que l'art de la miniature n'est pas toujours un art du détail. On pourrait citer bien des peintures de manuscrits, entre autres celles de Fouquet, qui sont composées comme de vastes tableaux. Un peu plus loin, M. Mesnil fait observer avec raison la différence qui existe « entre l'immobilité qui se dégage d'une œuvre de van Eyck et la sensation de mouvement, de vie que donne l'œuvre de Masaccio ». « L'Italien tient par tempérament de l'acteur, tandis que les Flamands ne sont point naturellement doués d'un grand génie dramatique. » Les artistes de l'Italie savent grouper les personnages, « satisfaire à la fois notre œil, qui exige un certain degré d'illusion, et notre âme, qui aspire à la beauté ». Mais, comme on l'a déjà dit, ils ne satisfont pas toujours notre sensibilité et notre cœur, à la recherche d'émotion et de tendresse, bien qu'ils aient dans le style plus de tenue, d'ampleur et d'élévation que les Flamands.

Après un court chapitre consacré à quelques gravures du x^v^e siècle, M. Mesnil aborde un sujet qui a donné lieu à de savantes discussions : les mystères et les arts plastiques. Il essaie de réfuter les théories de M. Émile Mâle sur l'influence du théâtre dans l'art du x^v^e siècle. Selon lui, on ne peut parler que d'« un renouvellement de l'iconographie artistique par les mystères », mais non d'un renouveau d'art proprement dit. Il n'est nullement nécessaire de faire intervenir le développement du drame pour expliquer celui du réalisme dans l'art à la fin du moyen âge. Nous n'exposerons point ici tous les arguments de M. Mesnil destinés à ruiner en partie la thèse de M. Mâle. La discussion en serait fort longue. Mais, de toute façon, il est certain qu'il y a eu des relations entre le théâtre et les arts plastiques au moyen âge ; le rôle que les artistes jouaient dans la préparation des mystères explique ces relations qui, du reste, ont commencé dès que le théâtre s'est développé. Il est un genre d'œuvres sur lequel les mystères ont exercé une influence incontestable, tant au point de vue iconographique qu'au point de vue de la conception artistique même, ce sont les retables des x^v^e et xvi^e siècles.

M. Mesnil soulève, on le voit, dans son ouvrage beaucoup de problèmes. Si les historiens de l'art n'acceptent pas toutes ses théories, ils reconnaîtront cependant la valeur de certains arguments et la finesse de certaines observations. La question de l'influence du théâtre sur l'art du moyen âge vient d'être remise à l'ordre du jour et va peut-être soulever de nouvelles discussions.

A. BOINET.

André BLUM. *Mantegna*. — Louis DIMIER. *Les Primitifs français*. — Henri FOCILLON. *Benvenuto Cellini*. Paris, H. Laurens, s. d. In-8°. (Collection *les Grands Artistes*.)

La collection *les Grands Artistes* compte trois nouveaux volumes que nous avons plaisir à annoncer. On connaît le charme qui se dégage de la plupart des œuvres de Mantegna. M. André Blum a su définir nettement la personnalité de cet artiste incomparable, au style individuel et inimitable. Mantegna ne forma pour ainsi dire pas d'élèves, mais, par contre, il exerça une influence marquée sur l'école de Padoue, l'école de Vérone et celles de l'Émilie. Certaines peintures trahissent de la part du maître une intention d'effrayer plutôt que d'émouvoir et un esprit inquiet, hésitant entre la tradition du moyen âge et la culture moderne. Il comprit la nécessité d'étudier l'antiquité pour apprendre à connaître la nature. Les principales compositions de Mantegna (*le Triomphe de César*) montrent un souci extrême dans la reconstitution des costumes et du décor de l'antiquité. Il évoque le monde romain avec la minutie d'un archéologue. Il fut en même temps subjugué par la puissance des œuvres que Donatello venait d'achever à Padoue, et on a pu dire avec raison qu'il tenta de donner à la peinture toute l'énergie des bronzes florentins. Enfin, il est familier avec la géométrie et l'anatomie et se plaît à représenter des architectures en perspective et des vues en raccourci.

M. Dimier, dans son livre sur *les Primitifs français*, combat la thèse du regretté Henri Bouchot qui, à l'occasion de l'Exposition de 1904, avait voulu prouver l'existence en France d'une école primitive, continue, autonome et parfaite, comparable à celles de Flandre ou d'Italie. « L'Exposition, dit-il, fut présentée de manière à faire la preuve de cette thèse. Cependant, pour des yeux attentifs, elle n'a pas réussi à la faire, et les livres écrits à ce sujet maintiennent à portée de tous le spectacle de l'exceptionnelle inconsistance des assertions qui la soutenaient. » M. Dimier s'attache en outre à démontrer qu'une bonne partie des primitifs français sont étrangers. Il y a certainement beaucoup d'observations très justes dans ce qu'il dit, mais, sans vouloir entamer ici une discussion au sujet de certaines opinions, je suis bien obligé de dire qu'il y a souvent de sa part un réel parti pris. Je lis, par exemple : « On signale volontiers le règne de Charles V comme illustré par la protection des arts. Il serait plus exact de restreindre le goût de ce prince aux seules productions de l'esprit. Nous avons de cela un signe certain : c'est que, grand amateur de livres comme il le fut, *l'enluminure des manuscrits provenant de sa bibliothèque n'en est pas moins assez médiocre*. Ainsi, son attention n'allait pas aux peintures. » Il me semble inutile de rappeler à quel degré de per-

fection était parvenu l'art de l'enluminure sous Charles V, à Paris surtout, et je renvoie aux travaux de Léopold Delisle et du comte Durrieu.

Ailleurs, je relève ce passage : « Le coloris de Fouquet, dans ses ouvrages à l'huile, est tantôt rougeaud et noir, tantôt d'une crudité blafarde. Son dessin en grand est pauvre et incorrect. Dans le saint Étienne de Berlin, un raccourci manqué rend le visage de ce saint informe. Rien n'est si dur, si plat, si froid que l'exécution de la Vierge d'Anvers ; ajoutez la raideur de la taille tendue, l'insuffisance criante des draperies, le rouge et le bleu poli des chérubins qui semblent être de bois mal dégrossi. Dans le portrait de Jouvenel des Ursins, l'exécution est molle et la couleur pesante, et l'expression participe à la fois de la grimace et de la fadeur. Le Charles VII est encore plus faible : ceux qui l'introduisirent au Louvre l'avaient qualifié d'ouvrage grec ; il a toute la platitude, tout le bariolage d'un byzantin. » Il me semble que ces appréciations vis-à-vis du bon Fouquet sont bien sévères.

Le *Benvenuto Cellini* de M. Henri Focillon nous transporte dans un tout autre sujet. Cette biographie critique d'un des plus fameux orfèvres qui aient jamais existé nous renseigne de la manière la plus claire sur les conditions et sur l'évolution de l'orfèvrerie italienne. Sans s'attarder sur la vie romanesque de cet artiste, M. Focillon a très nettement exposé les divers aspects de son talent, montré ses inégalités et ses contradictions et aussi sa grande originalité. Cellini se livra dès sa jeunesse à une longue méditation de l'antique, qu'il copia en le modernisant. Il est vrai de dire que le trait saillant de son œuvre c'est « l'esprit dans l'art, avec tout ce qu'il comporte de qualités et de défauts, le goût de l'anormal, des allusions littéraires et morales, du pathétique de théâtre, des décorations colossales, des géants ». Cellini s'égare quelquefois et s'éloigne des formes harmonieuses. Ses coupes, ses vases, ses bijoux sont surchargés et alourdis ; les socles de ses statues sont encombrés de statuettes et d'attributs. Mais tout cela est compensé par l'énorme savoir technique et le charme pénétrant de l'exécution. Tout dans ses productions trahit à un point extrême le sentiment de la vie et de la beauté.

A. BOINET.

Alfred PICHON. *Fra Angelico*. Paris, Plon-Nourrit, 1912. In-8°, 208 pages, 24 planches. (Les Maîtres de l'art.)

Fra Angelico da Fiesole, l'œuvre du maître. Paris, Hachette, 1911. In-8°, xxxvi-254 pages, 327 figures.

L'étude de la vie et des œuvres de Fra Angelico est un des plus beaux sujets de l'histoire de l'art ; M. Pichon l'a traité avec une

maîtrise, une délicatesse de sentiments, une connaissance du fond et un souci de la forme qui font de cette monographie une des meilleures de la collection. Le peu de renseignements que nous possédons sur la vie de cet incomparable artiste, nous les devons surtout à la tradition, et ce n'est pas un des moindres mérites de l'historien d'avoir su retrouver, au milieu de toutes les légendes, les quelques dates précises qui servent à jalonner la vie de Fra Angelico. M. Pichon nous montre le jeune Guidolino dans son joli village natal de Vicchio, d'où il descendit à Florence pour apprendre son métier de fresquiste en compagnie de son frère Benedetto ; il nous le montre écoutant à Santa-Maria Novella les appels à la pénitence que lançait le dominicain Fra Giovanni Dominici à cette société relâchée de la fin du xiv^e siècle, et suivant le prédicateur dans le calme couvent qu'il venait de fonder au milieu des oliviers de la colline de Fiesole ; il nous le montre enfin errant de couvent en couvent, de Cortona à Foligno, et rentrant à Fiesole après l'élection de Martin V, en 1418. Le petit Guidolino, qui a pris le nom de Fra Giovanni, est devenu un saint moine et un grand artiste, et il commence à peindre pour son couvent quelques-uns de ces reliquaires qui sont les bijoux des grands musées. Tout en travaillant, le « grand et doux maître » ne cesse de se perfectionner ; déjà nous pouvons remarquer dans ses toiles bien des caractères nouveaux : composition libre et vivante, perspective, raccourcis, modelé, emploi des paysages et de l'architecture dans les fonds ; il lui manque encore la vigueur dans le dessin et les ombres que réclament les grandes fresques ; Fra Giovanni parcourt les églises et les palais de Florence, il étudie les œuvres de ses prédécesseurs et de ses contemporains, il médite longuement devant les fresques de Masaccio aux Carmes et il acquiert ainsi cette énergie, cette largeur de dessin et de composition, cette force que nous admirons à San-Marco. Le pape Eugène IV avait donné aux Dominicains de Fiesole San-Marco, et Cosme de Médicis chargeait son architecte Michelozzo de construire un couvent neuf pour les moines que dirigeait le fameux Antonino (1437). L'œuvre de Michelozzo, parfaite de simplicité et d'harmonie, s'enrichit des merveilleuses fresques dont Fra Giovanni orna l'église, le réfectoire, les cloîtres, les cellules, les corridors ; dans la fréquentation de l'architecte, le peintre avait connu et aimé les découvertes de la Renaissance, et son amour passionné de la nature et de l'antiquité, la recherche du beau modelé et des valeurs énergiques, la disposition libre et neuve des personnages apparaissent dans toutes ses œuvres : il faut ranger dans le domaine de la fable un Fra Giovanni entré au couvent enfant et n'étant jamais sorti pour considérer les hommes et les choses. C'est ainsi que, comme il travaillait aux fresques de San-Marco, se réunit à Florence un concile où il put voir assis, à côté du pape et des cardinaux, tous les princes de l'Orient, et

il admira ces magnifiques spectacles, dont la pompe, encore rehaussée par les riches décors et les somptueuses étoffes de l'Orient, se retrouve dans plusieurs de ses œuvres.

On sait comment, appelé à Rome en 1445 par le pape Eugène IV, Fra Giovanni peignit les fresques aujourd'hui détruites de la chapelle Saint-Pierre, comment il peignit, à Orvieto, les fresques de la chapelle San-Brixio, comment, après avoir dirigé le couvent de Fiesole, il mourut en 1455 à Rome, où reposent ses restes à Santa-Maria sopra Minerva. J'ai seulement voulu montrer que, grâce à l'excellent ouvrage de M. Pichon, nous pouvons suivre la formation et l'évolution du talent de Fra Angelico, depuis les premières peintures de Fiesole jusqu'aux fresques de San-Marco.

À côté de ce volume sur la vie et l'œuvre de Fra Angelico, voici un album de reproduction de ses œuvres, publié par la maison Hachette dans la collection des Classiques de l'art. On sait que plusieurs volumes sur Dürer, Michel-Ange, Raphaël, Mantegna et Titien ont déjà paru dans cette collection dont le but est de mettre à la portée de tous l'œuvre aussi complète que possible des grands artistes, peintres et sculpteurs. Les œuvres de l'artiste sont présentées dans l'ordre chronologique; au début est une courte biographie, à la fin des notules et éclaircissements sur les œuvres reproduites.

Marcel AUBERT.

Philippe LAUER. *Le palais de Latran, étude historique et archéologique*. Paris, Leroux, 1911. Gr. in-4°, III-644 pages, 143 figures, 24 planches.

M. Lauer qui, dès son séjour à l'École de Rome, avait été attiré par le Latran, lui a, depuis lors, consacré de nombreuses études, trop connues pour qu'il soit besoin de les rappeler ici. On sait, notamment, avec quelle heureuse célérité, mais non sans peine, il a pu se faire ouvrir les portes du *Sancta Sanctorum* et révéler ainsi un trésor jusqu'à ce jour demeuré inaccessible et invisible. Aujourd'hui, c'est un travail d'ensemble qu'il donne sur le palais et l'église, en qui le moyen âge n'a cessé de voir « le siège vivant de la grandeur romaine ».

Cathédrale de l'évêque de Rome et sa résidence pendant près de mille ans, le Latran, inséparablement lié aux destinées de l'Église romaine, offrait aux recherches un objet des plus complexes, car l'histoire et l'archéologie s'y pénètrent à chaque instant. Étudiant, comme il se l'était proposé, « le développement du centre administratif de l'église en le considérant dans son cadre même », M. Lauer a su à la fois dérouler à travers les siècles les annales du Latran et décrire

les remarquables édifices, subsistants ou disparus, qui firent l'ornement du *patriarchium* romain.

Rendues nécessaires par le développement des rouages divers du gouvernement de l'Église, de nouvelles constructions vinrent s'ajouter successivement aux édifices primitifs ou même les remplacer. Malheureusement, en plus des causes de destruction qui sont le fait du temps seul, l'incurie et surtout le goût du changement n'ont cessé de produire au Latran de désastreux effets : l'une des modifications les plus fâcheuses qu'ait eu à subir la vieille basilique lui a été infligée, tout récemment encore, sous l'un des derniers pontificats. C'est jusqu'à ces temps si voisins de nous que M. Lauer a poursuivi un travail dont les premières pages nous reportent au début de l'ère chrétienne. Néanmoins, l'auteur, et c'est avec raison, n'a pas cru devoir s'attarder à faire des monuments, dans l'état actuel, une description qui n'aurait été qu'un nouveau « guide du Latran » : de même, dans ces recherches, avant tout historiques et archéologiques, il ne s'est occupé de la liturgie et des rites propres à la basilique que dans la mesure où il était utile de les connaître pour mieux comprendre l'histoire du palais et de la cour pontificale.

Circonsrit à ces limites bien précises, le champ d'exploration demeurait des plus vastes. Au cours d'une existence de vingt siècles, le Latran a passé par des phases diverses qui, de par la destination du palais, se trouvent en parfaite concordance avec certaines grandes périodes de l'histoire de l'Église romaine; M. Lauer y a trouvé, pour l'ordonnance de son travail, les divisions les plus naturelles et les meilleures.

On sait, en général, d'où le Latran a tiré son nom; on sait beaucoup moins de quoi se composaient les *aedes Lateranorum*, tour à tour confisquées par les empereurs ou rendues à leurs possesseurs. En comparant les résultats de fouilles opérées à diverses reprises, en y joignant l'observation de vestiges antiques conservés jusqu'à nous, M. Lauer a pu exposer le tableau des origines payennes du Latran, avant d'en retracer les origines chrétiennes. Celles-ci, on le sait également, remontent jusqu'à Constantin. S'il faut définitivement placer au nombre des légendes le fait du baptême que l'empereur aurait reçu dans le baptistère lui-même, il n'en est pas moins vrai que cet édifice date partiellement du début du iv^e siècle, ainsi que la grande basilique qui s'appelait alors l'église du Sauveur : c'est au Christ, et non à un saint particulier, que fut dédiée la cathédrale de Rome, comblée par le premier empereur chrétien de richesses de toute nature.

L'époque des invasions dispersa bientôt ces trésors; il est curieux de constater que le *Sancta Sanctorum* ne renferme aucun objet antérieur aux ravages des Goths. Les édifices subsistent cependant;

les plus anciens et les plus délabrés font déjà place à des constructions nouvelles. Les autres sont consolidés ou embellis ; c'est ainsi que le baptistère reçoit les colonnes intérieures qui lui constituent un déambulatoire, tandis que, dans son voisinage, s'élèvent des chapelles remarquables, comme celle de Sainte-Croix toute couverte de mosaïques.

Le pontificat de saint Grégoire le Grand ouvre une nouvelle période de l'histoire du Latran. Le pape bénédictin imprime à son entourage un caractère monacal et régulier ; pour la première fois, on saisit l'organisation de la cour pontificale et des services du *patriarchium*, agrandi de ce fait et aussi par suite de circonstances fortuites. Un pape né en Dalmatie amène au Latran les reliques de martyrs originaires de cette région ; en leur honneur s'élève la belle chapelle de Saint-Venance.

Avec l'ère carolingienne, les documents se font plus nombreux et plus précis ; ils permettent de localiser les travaux exécutés dans le palais. Les papes contemporains de Charlemagne sont de grands bâtisseurs. Léon III construit la petite basilique de Saint-Laurent, le *Triclinium* qui porte son nom, la vaste et singulière salle du concile dont les côtés sont bordés de toute une suite d'absidioles. Parmi les fonctionnaires du Latran se recrutent les papes qui, en ces temps troublés, ne parviennent pas toujours à maintenir la paix dans leur palais, ni même dans l'Église. Le lamentable état de celle-ci se trouve parfaitement symbolisé à la fin du IX^e siècle par la chute de la basilique, que Sergius III s'attache d'ailleurs à relever de ses ruines.

Du X^e siècle à la fin du XII^e, c'est-à-dire avant et pendant la querelle des investitures, le palais, « d'abord reconstruit et restauré, puis profané par les désordres des nobles romains », devient « la citadelle de la théocratie romaine » : n'est-ce point un mémorial et un souvenir matériel du concordat de Worms que la Chapelle de Saint-Nicolas dont les peintures exaltaient le triomphe de la papauté ?

Depuis l'avènement d'Innocent III jusqu'à Boniface VIII, durant tout le XIII^e siècle, le Latran est à son apogée. La cour pontificale définitivement constituée s'y déploie en de magnifiques cérémonies dont la prise de possession des nouveaux papes, le *possezzo*, est la plus fastueuse. Le palais, une fois de plus, reçoit de nouveaux embellissements. L'abside de la basilique et sa mosaïque remaniées prennent l'aspect qu'elles conservaient naguère encore. Le *Sancta Sanctorum* est restauré et décoré dans la manière gothique. Vassalletto bâtit le cloître charmant qui demeure le meilleur témoin de la splendeur du Latran au XIII^e siècle. Parmi les œuvres d'art, peintes ou sculptées, dont le palais s'enrichit alors, l'une est particulièrement significative : c'est une fresque, — il n'en reste qu'un débris, — représentant l'ouverture du jubilé séculaire par le pape Boniface VIII.

Ce fut le dernier embellissement et aussi la dernière grande cérémonie que firent les papes dans leur demeure du Caelius avant de la quitter pour toujours.

Depuis Boniface VIII, le Latran pontifical a cessé d'exister, et, jusqu'à nos jours, ses annales ne sont plus guère que celles du chapitre qui dessert la basilique. Désormais l'étude du vénérable monument relève moins de l'histoire que de l'archéologie.

Les papes d'Avignon ne s'étaient pas désintéressés de leur lointain palais; ils contribuèrent largement à réparer les ruines accumulées par le grand incendie de 1308. L'invention des chefs de saint Pierre et de saint Paul leur donne occasion d'élever le joli baldaquin qui, aujourd'hui encore, surmonte l'autel majeur, mais leurs successeurs ne rentreront plus dans les salles où avaient retenti les clameurs de Rienzo. Ils seront rares les papes qui, à l'exemple de Sixte IV et de Léon X, considèrent le Latran comme une précieuse relique de l'antiquité chrétienne et le respectent en conséquence. Pie IV et Pie V croient devoir couvrir la basilique d'un somptueux plafond à compartiments; la plupart des souverains pontifes du xvi^e siècle laissent s'effondrer les bâtiments du *patriarchium*. Sixte-Quint va plus loin : il donne l'ordre de raser tous ceux qui subsistaient encore. Fontana les remplace par un banal palais moderne, démolit en même temps la chapelle de Sainte-Croix, déplace la *Scala Santa* et l'accorde au *Sancta Sanctorum* dans une composition hybride.

Une réaction archéologique, trop peu durable, succède à ces déplorables transformations. Le cardinal Barberini, démentant la réputation que l'on a coutume de faire à sa famille, prend soin de relever et de dessiner les peintures et les vestiges échappés au vandalisme de Fontana; mais ces velléités conservatrices ne durent pas; Borromini habille l'église à la moderne; il l'aurait reconstruite de fond en comble s'il n'avait été retenu par les scrupules du pape Innocent X, soucieux de conserver des murs qu'il pensait contemporains de Constantin. Le xviii^e siècle plaque devant la façade un portique théâtral; en revanche, il détruit les derniers restes du *Triclinium* de Léon III et démonte, pour aller l'appliquer ailleurs, la célèbre mosaïque restaurée ou plutôt défigurée. A la fin du xix^e siècle, il était réservé de voir la démolition de l'abside de la basilique et la disparition du curieux corridor qui l'entourait.

En dépit de cette longue suite de désastres, le Latran reste « un centre historique et archéologique de premier ordre », comme l'a dit et prouvé M. Lauer. De tout temps, ce palais a trop attiré l'attention pour qu'il n'ait pas été sujet de descriptions et même de dessins ou de peintures. Aussi M. Lauer a-t-il pu étudier en détail, non seulement les édifices subsistants et leurs parties les plus intéressantes, telles que le baptistère, la mosaïque de l'abside ou le *Sancta Sanctorum*, mais

encore, en des pages particulièrement documentées, il a fait revivre le *Triclinium*, les chapelles de Sainte-Croix ou de Saint-Venance et bien d'autres constructions si fâcheusement disparues. Cependant, malgré l'abondance des matériaux qu'il a recueillis et mis en œuvre, M. Lauer s'est gardé des « restitutions » : malgré la science de l'auteur et l'exactitude du dessinateur, elles conservent toujours un caractère quelque peu factice.

Seul le plan du Latran au moyen âge, parce que la valeur des documents permettait de l'entreprendre à coup sûr, a donné lieu à la composition d'une grande planche pour laquelle M. Lauer a eu, comme collaborateur, un jeune architecte très informé de tout ce qui concerne la Rome ancienne. Cette belle « restitution » fait partie d'un ensemble de planches qui, indépendamment de nombreuses illustrations, photographies et dessins, — répandues dans le texte, — forment la suite et le complément des pièces justificatives.

Parmi ces dernières, il convient de signaler des notices anciennes sur le Latran, des inventaires de ses trésors, de ses revenus et de ses possessions territoriales, des listes de chanoines et, enfin, deux documents de grande étendue; l'un est une édition critique de la description du Latran par Jean Diacre; le second donne le texte, encore partiellement inédit, d'une autre description due à Onofrio Panvinio, qui l'écrivit au milieu du xvi^e siècle. Le catalogue des titres de l'abbaye de Clairac en Agenais, ainsi qu'un certain nombre de pièces, d'âge et de provenance divers, se rapportent à un substantiel appendice qui résume l'histoire des relations existant de longue date entre la France et le Latran. A ces relations, ne peut-on ajouter un nouvel épisode, puisque c'est à l'érudition française que le Latran est redevable de posséder désormais une complète et définitive monographie?

L. SERBAT.

Ernest LÉMONON. *Naples et son golfe*. — Georges SERVIÈRES. *Dresde, Freiberg et Meissen*. — Georges HARDY et Alfred GANDILHON. *Bourges et les abbayes et châteaux du Berry*. Paris, H. Laurens, s. d. In-8°, 121, 119 et 124 gravures. (Collection *les Villes d'art célèbres*.)

M. Ernest Lémonon vient de publier dans la collection des *Villes d'art célèbres* un volume qui mérite d'être apprécié. On s'imagine souvent que Naples n'est qu'une ville pittoresque, digne seulement d'attirer les étrangers par la beauté de son site. Mais il y a autre chose à y admirer. Elle renferme dans ses églises et ses vieux palais des merveilles d'art presque aussi nombreuses que dans n'importe quelle autre cité d'Italie. De l'art normand, du gothique français, des grandes écoles de peinture de Flandre et d'Espagne, elle a conservé quantité

d'œuvres et de souvenirs. Au ^{xvii}^e siècle, une école proprement napolitaine s'est constituée, qui eut dans toute l'Italie une influence considérable. « Je ne prétends point, dit l'auteur, que cette influence ait toujours été heureuse : le baroque a défiguré, déformé, à Naples et ailleurs, beaucoup de chefs-d'œuvre. S'il n'a pas droit aux louanges que certains lui ont décernées, il ne mérite pas non plus un blâme exagéré : il vaut d'être étudié. » Sept chapitres de ce livre correspondent aux grandes époques artistiques qu'a traversées Naples (Naples sous la domination grecque et romaine; le moyen âge à Naples; la Renaissance; la haute Renaissance; le ^{xvii}^e siècle; le baroque (fin du ^{xvii}^e siècle et ^{xviii}^e); la Naples moderne); un autre est consacré aux merveilleuses collections antiques du musée national; enfin le dernier nous fait parcourir les rives enchanteuses du golfe célèbre, du cap Misène à l'extrémité de la presqu'île sorrentine.

Le volume consacré à Dresde, Freiberg et Meissen sera certainement bien accueilli, d'autant plus que nous ne possédions pas en France de livre de ce genre sur la capitale de la Saxe. Après un chapitre relatif aux origines de la ville et à son évolution artistique jusqu'au ^{xv}^e siècle, M. Georges Servièrès aborde l'époque de la Renaissance avec le château électoral et sa chapelle; puis il étudie le ^{xvii}^e siècle avec le palais du grand jardin, création du roi Jean-Georges II; il arrive enfin à l'ensemble important de constructions qui datent du règne d'Auguste le Fort (1694-1733), à savoir le Zwinger, le pont Auguste, le Blockhaus et la Frauenkirche. Le ^{xviii}^e siècle est marqué par l'élévation de l'église catholique de la cour, du Rathaus et du Landhaus. Le sixième chapitre est réservé aux musées (Grünes Gewölbe, galerie de peinture et cabinet des estampes).

Les deux petites villes de Freiberg et de Meissen sont beaucoup moins visitées que Dresde et cependant elles sont dignes d'être plus connues. A Freiberg s'élève une cathédrale de première importance tant par son architecture que par sa décoration (deux chaires, monument funéraire de l'électeur Maurice, nécropole des électeurs); la célèbre porte dorée, du début du ^{xiii}^e siècle, est d'une richesse de décoration qui en fait le chef-d'œuvre de la sculpture romane en Saxe. Quant à Meissen, c'est une charmante petite cité dont la cathédrale, avec ses tombeaux et ses œuvres d'art, l'Albrechtsburg et les collections de porcelaine du Johanneum devraient attirer davantage les voyageurs.

L'ouvrage de MM. Hardy et Gandilhon nous transporte dans une des plus belles villes de France. On sait que les monuments religieux ou civils y abondent. C'est avec un infini plaisir que nous avons lu les chapitres consacrés successivement à Avaricum (la ville gallo-romaine et la ville romaine), à la cathédrale, aux édifices élevés du

temps du duc de Berry et de Jacques Cœur (Sainte-Chapelle et palais du duc, hôtel de Jacques Cœur, ancien hôtel de ville), à la Renaissance (hôtels Cujas et Lallemant, Hôtel-Dieu, église Notre-Dame et Saint-Bonnet), etc. La rédaction est d'un style élégant et châtié, ce qui n'empêche pas la sûreté des informations. Le dernier chapitre a trait aux abbayes et châteaux du Berry. Les auteurs décrivent les abbayes de Plaimpied, Noirlac, Massay et Saint-Satur. La première et la seconde surtout sont des monuments de première importance. Enfin quelques pages sont réservées aux ruines du célèbre château de Mehun-sur-Yèvre et aux admirables châteaux de Meillant et de Valençay. Avec ce dernier, nous sommes plus près de la Touraine et des châteaux de la Loire que des châteaux du Berry.

A. BOINET.

Fr. J.-J. BERTHIER. *L'église de Sainte-Sabine à Rome*. Roma, tipografia « Roma », 1910. In-8°, 549 pages, 101 figures.

La si curieuse église de Sainte-Sabine à Rome a fait l'objet, de la part du P. J.-J. Berthier, d'une monographie très complète qui mérite d'être signalée à l'attention des archéologues. L'édifice remonte, on le sait, au second quart du ve siècle et fut consacré en 432; c'était l'œuvre du prêtre illyrien Pierre. Il s'éleva sur les ruines de la maison de sainte Sabine et de l'oratoire qui l'avait remplacée. En 824, il fut restauré par Eugène III, puis en 1216 par Honorius III, qui l'entoura de murs et le fortifia par des tours. Il subit d'autres restaurations sous Grégoire IX vers 1238 et Honorius IV en 1285. Son aspect actuel est dû à Sixte V (1587). C'est encore un des types les plus complets de l'architecture chrétienne des premiers siècles.

L'auteur décrit dans le plus grand détail, avec comparaisons iconographiques fort intéressantes, les célèbres portes en bois de cyprès sculpté, certainement d'origine orientale et remontant à la fondation du monument; puis la mosaïque, du même temps sans doute, qui surmonte à l'intérieur la porte de la nef et qui représente l'Église et la Synagogue. Les fragments de marbre de l'ancien presbytérium, conservés dans le bas côté nord de la nef, offrent une décoration d'entrelacs, de dessins géométriques et de croix qui permet de les attribuer au ix^e siècle. Parmi les monuments funéraires, signalons surtout la pierre tombale en marbre de Munio de Zamora († 1300), avec le portrait du défunt en mosaïque. Ce monument, du plus haut intérêt, paraît être une œuvre du frère Pasquale, religieux de Sainte-Sabine, qui avait une grande réputation de son temps. Il faut encore citer le tombeau du cardinal d'Aussia († 1483), de l'école de Mino da Fiesole, d'une composition élégante et sobre. Ce personnage fut un des bienfaiteurs insignes de l'église, dont il fut du reste titulaire. Les derniers

chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'oranger de saint Dominique, à la cellule de saint Dominique et à la chambre ou oratoire de Pie V.

Les reproductions jointes au texte sont assez nombreuses, mais elles laissent quelquefois assez à désirer. Il serait très heureux que dans une seconde édition elles fussent plus soignées. Quoi qu'il en soit, telles qu'elles sont, elles apportent, surtout pour les bas-reliefs des portes, une documentation figurée très précieuse.

A. BOINET.

Cav. Avv. DINI-TRAVERSARI. *Ambrogio Traversari e i suoi tempi. Albero genealogico Traversari ricostruito. Hodoeporicon*. Firenze, succ. B. Seeber, 1912. In-8°, 329, 13, LXIV, 15, 139 et 7 pages, avec un portrait et 9 tableaux.

On doit à M. Dini-Traversari une biographie étendue d'Ambroise le Camaldule et une étude sur son époque qui ne se lisent pas sans intérêt, même après le volume in-folio consacré par Mehus, en 1759, au grand humaniste, avec une généalogie documentée de la famille Traversari de Ravenne, auxquels il a pris soin de joindre l'*Hodoeporicon* d'Ambroise ou Journal de visite des monastères de l'ordre des Camaldules en Italie pendant les années 1431-1434, si important pour l'histoire de la Renaissance. Une seule édition de l'*Hodoeporicon* existait jusqu'ici, publiée à Lucques, en 1681, par Nic. Bartolini, et on doit savoir gré à M. Dini-Traversari de cette nouvelle édition, pour laquelle il a mis à profit une collation du manuscrit original, présentement perdu¹, faite jadis par Mehus sur un exemplaire de l'édition de Lucques, et aussi un manuscrit, non encore utilisé, provenant de Camaldoli et aujourd'hui à la Magliabechiana. L'édition de Lucques offrait un texte de 70 pages in-4°, sans un seul alinéa et non accompagné d'un index de noms de lieux et de personnes; on peut regretter que la nouvelle édition n'ait pas remédié à ce double inconvénient, qui rend la lecture pénible et les recherches difficiles, malgré la netteté des caractères typographiques².

H. O.

1. Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1908, p. 742-744.

2. Quelques corrections au hasard de la lecture. P. 18, l. 3, lire : Ἡγούμενος et non Ἡγόμενος; même page, 4° l. du bas, ne faut-il pas lire, comme dans l'édition de Lucques : « Quae scrutari secreto intendimus. Nam eorum nobis indicem fecimus », plutôt que *eam* ? — P. 35, la citation grecque est incorrectement imprimée, des δ ont été mis à la place des θ et un ε pour un σ. — Qu'est-ce que οβριν, p. 40, n. 2 ? — P. 65, n. 1, Cyriacus Pezzuolius ne doit-il pas être lu : *Pizecollius*, comme l'a imprimé Mehus dans son édition de l'*Itinerarium* de Cyriaque d'Ancône ? Etc.

Antonio PANELLA. *Gli archivi fiorentini durante il dominio francese (1808-1814)*. Firenze, tipografia Giuntina, 1911. In-8°, 61 pages.

Le 20 mai 1808 était créé à Florence un bureau d'archives générales, transformé ultérieurement en une conservation générale des archives de Toscane. La direction de ce service paraît avoir été excellente sous Lustrini, qui évita l'envoi à Paris d'une partie de ses fonds réclamés par le ministre de l'Intérieur. En 1812, les documents toscans étaient répartis en six dépôts, en dehors du fonds des ponts et chaussées; l'*Archivio diplomatico*, institué en 1778, resta complètement à l'abri des mesures révolutionnaires de classement préconisées par Daunou. Avec la Restauration, on revint à l'état de choses d'avant 1808, Lustrini dut procéder à quelques destructions de documents et à la réparation des papiers préfectoraux entre les divers fonds anciens; enfin, en 1818, la conservation générale fut supprimée.

L'histoire que M. Panella a écrite des archives florentines sous l'Empire, sérieusement documentée, n'est pas qu'un chapitre intéressant d'archivistique, c'est une contribution curieuse à l'histoire administrative du premier Empire.

G. BOURGIN.

LIVRES NOUVEAUX

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 1008, 1038, 1144, 1165.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Diplomatique, 872, 970. — Archives, 868, 1048. — Paléographie, 872, 924. — Manuscrits, 866, 885, 900, 912, 935, 963, 965, 976, 983, 1014, 1020, 1032, 1034, 1045, 1071, 1096, 1108, 1131, 1181. — Imprimés, 917, 932, 935, 1011. — Bibliographie, 930, 933, 1038, 1044, 1050, 1055, 1061, 1173, 1184. — Bibliothèques, 886, 905, 996, 1012.

SOURCES. — Légendes, 1067. — Biographies, 1145. — Chroniques, 934, 1000, 1112. — Correspondances, 1080. — Inventaires d'archives, 1064. — Cartulaires, etc., 914, 920, 958, 1017, 1019, 1135, 1136, 1137, 1162, 1176. — Chartes, 875, 1204. — Regestes, 911, 994, 1163. — Comptes, 931.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Sculpteurs, 1121. — Asti, 1147; Belgique, 1072; Grande-Bretagne, 1182; Limousin, 978; Normandie, 1106; Rouen, 1120. — Aristotile da Bologna, 877; Benoît III, 879;

Boccace, 1194; s^{te} Catherine de Sienne, 974, 1043; s. Césaire, 918; Charles VI, 1157; Charlemagne, 1056; Damase, 1208; Dante, 903, 974; s. François d'Assise, 871; s. Gildas, 898; Guy Dauphin, 909; Hoya, 1005; Innocent IV, 1017; Innocent VI, 1157; Jean XXII, 1019; Loup (Servat), 883; Lulle (R.), 990; Manassès d'Arles, 1155; Mercœur (Bérard de), 909; Philippe 1^{er}, 966; Pie II, 1129; René d'Anjou, 1180; s. Rufin, 1075; s. Savinien, 967; Savoie, 909.

DROIT, 863, 887, 938, 973, 979, 987, 1005, 1015, 1021, 1035, 1047, 1049, 1052, 1076, 1113, 1123, 1125, 1188, 1203, 1212.

INSTITUTIONS, 908, 961, 973, 1130.

MOEURS, HISTOIRE ÉCONOMIQUE, 936, 955, 1010, 1053, 1062, 1100, 1123, 1133.

GÉOGRAPHIE, 1037.

ENSEIGNEMENT, 862, 969, 1035, 1079, 1082, 1104.

SCIENCES, 1068, 1095, 1117, 1153, 1183.

MÉDECINE, 1111, 1185.

RELIGIONS. — Mythologie, 1161. — Christianisme, 907, 1006; papauté, 1077; conciles, 1042; croisades, 990, 1129; églises nationales, 1058; ordres religieux, 880, 890, 926, 937, 942, 984, 1078, 1103, 1116, 1129, 1137, 1140-41, 1150, 1179; liturgie, 963, 971, 993, 1060, 1177; théologie, mystique, 882, 1057, 1065, 1199. — Hétérodoxie, 888, 1208, 1211.

ARCHÉOLOGIE, 865, 889, 910, 944, 951, 957, 964, 984-85, 991, 998, 1002, 1003, 1013, 1025, 1041, 1093, 1097, 1099, 1105, 1109, 1115, 1128, 1142, 1148, 1160, 1164, 1170, 1173, 1178, 1191, 1195, 1210. — Architecture, 876, 884, 904, 928, 937, 1013, 1023, 1055, 1122, 1126, 1152, 1174, 1189. — Sculpture, 1039, 1070, 1175, 1186. — Peinture, 858, 866, 874, 899, 959, 1028, 1045, 1051, 1071. — Gravure, 1050, 1169. — Émaillerie, 947. — Orfèvrerie, 947, 965. — Costume, 869. — Dentelle, 949, 1107. — Sigillographie, 977.

LANGUES ET LITTÉRATURES. — Latin, 983, 1104. — Langues romanes, 1073; français, 859, 885, 895, 950, 1177, 1213; italien, 861, 912, 913, 921-923, 925, 939-941, 982, 986, 1061, 1065, 1066, 1095, 1098, 1114, 1134, 1209; languedocien, 1040; provençal, 873, 919; wallon, 962. — Langues germaniques : allemand, 980, 1022, 1027, 1033, 1062, 1204-5; anglais, 975, 1036, 1206; anglo-saxon, 992; flamand, 997; néerlandais, 1004, 1156. — Langues scandinaves, 1012, 1030, 1102. — Langues slaves, 881, 989, 1167. — Hongrois, 989. — Turc, 989.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Aalst, 1176; Abruzzes, 1154; Albanie, 1044; Allemagne, 867, 892, 944, 987, 1001, 1007, 1052, 1076, 1080, 1122, 1137, 1161, 1199; Alleu, 888;

Alsace, 927, 1139; Angleterre, 936, 972, 1079, 1126, 1128, 1189, 1202; Aquin, 1174; Arabie, 1010; Arras, 888; Assam, 933; Assise, 1195; Asti, 889; Autriche, 1158; Bade, 971; Bavière, 1173; Belgique, 1107; Benedictheuern, 875; Bergame, 1115; Berry, 1002; Beyrouth, 969; Birmanie, 933; Blonsdorf, 891; Bohême, 897; Bologne, 1111; Bourges, 1002; Bourgogne, 915; Breda, 1025; Breslau, 1009; Bretagne, 1078; Brianza, 1097; Bruges, 985, 1196; Byzance, 953; Capoue, 1109; Carinthie, 1184; Casentino, 1152; Chabrilan, 960; La Chaise-Dieu, 977; Chine, 1010, 1159; Chinon, 1143; Citeaux, 880; Cluny, 880; Conversano, 1146; Corbie, 879, 951; Courtrai, 1196; Damazan, 956; Danzig, 963; Douai, 888; Dresde, 1166; Elnes, 929; Emilia, 1142; Enneberg, 1198; Europe, 984; Ferrières, 883; Flandre, 860, 874, 1123, 1200; Fontenay, 876; Fossard, 896; France, 916, 1031, 1054; Genève, 1136; Gironde, 904; Givet, 1101; Grammont, 948; Grenade, 1138; Grenoble, 931; Guérande, 1130; Hambourg, 887; Harburg, 878; Hauterive, 886; Haverie, 1168; Helmarshausen, 1118; Hildburghausen, 1016; Hornoy, 951; Husovic, 1094; Inde, 1159; Italie, 892, 1003, 1070, 1120, 1172; Kamenz, 908-9; Karlstadt, 964; Lagonegrese, 1197; Laneuville, 1190; Laos, 933; Léoncel, 920; Liessies, 1116; Lille, 955; Limbourg, 981; Limoges, 947; Lingen, 943; Lithuanie, 938; Livourne, 1059; Londres, 954, 1160; Loone, 1163; Lucques, 994, 1043; Lumbres, 929; Lünen, 1100; Marbach, 1000; Mareuil, 901; Mayence, 893, 1170; Melfi, 946; Mellnsdorf, 891; Mergentheim, 1132; Milan, 890, 916, 1149, 1201; Moha, 1192; Molliens-Vidame, 951; Montemassi, 1051; Moravie, 897; Neukölln, 1201; Nogent-le-Rotrou, 1023; Norderney, 1151; Normandie, 863, 908, 913, 1188; Norvège, 906-7; Nottingham, 995; Nuremberg, 858, 1013; Oléron, 1212; Padoue, 1093; Palatinat, 1207; Palestine, 988; Paris, 1015; Passau, 1026, 1164; Pays-Bas, 1069; Picardie, 951; Poitiers, 1133; Prague, 1099; Pulsnitz, 999; Pyrénées (Hautes-), 1141; Rampillon, 1105; Ratisbonne, 1163; Reims, 1175; Romagne, 1142; Rome, 961; Ronquières, 1064; Rosazzo, 1110; Rouen, 979, 993; Russie, 1029; Saint-Cézaire, 1074; Saint-Pé, 1140; Salzburg, 1191; Samland, 1124; Sardaigne, 1119; Savoie, 1048; Siam, 933; Siderno, 1127; Stilfes, 1162; Stuttgart, 1135; Suède, 1203; Suisse, 952; Terracine, 1148; Thessalonique, 1187; Thierhaupten, 942; Toul, 1062; Tournai, 1196, 1200; Tulle, 870; Turin, 1193; Utrecht, 1021; Vache-en-Créhen, 1046; Valdarno, 1152; Valence, 920; Vauchamps, 894; Vercel, 914; Verdelles, 884; Vernon, 993; Vienne, 920; Visby, 864; Viterbe, 957; Wavrans, 929; Weimar, 991; Zittau, 902; Zurich, 958.

858. ABRAHAM (Erich). *Nürnberg Malerei der 2. Hälfte des 15. Jahrh.* Strassburg, J.-H.-E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, VII-301 p., 15 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 157. Heft.) 20 m.

859. ADAM LE BOSSU, trouvère artésien du XIII^e siècle. *Le jeu de la*

Feuillée, publié par E. Langlois. Paris, H. Champion, 1911. In-16, XII-78 p. (Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de Mario Roques.) 2 fr.

860. ALLOSSERY (P.). Geschiedkundige boekenschouw over het huidige West- Vlaanderen in't algemeen en zijne gemeenten in't bijzonder. Boekdeel I. Brugge, drukk. L. De Plancke, 1912. In-8°, VII-520 p. (Société d'émulation de Bruges. Mélanges VI.)

861. AMADUCCI (Pa.). La fonte della Divina Commedia scoperta e descritta. Bologna, L. Beltrami, 1911. 2 vol. in-8°, 380, 386 p. 10 l.

862. ANCHINI (Elena). L'educazione della donna nel 400. Cagliari, tip. G. Serreli, 1912. In-8°, 49 p.

863. ASTOUL. Observation sur l'évolution du régime matrimonial normand et les doctrines juridiques au xve siècle. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 7 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

864. BACKMAN (Gaston). Bidrag till kannedomen om de medeltida svenskarnas antropologi. I. Kranier och skelett från S. Clemens Kyrkorian i Visby. En antropologisk studie. Uppsala, Almqvist ock Wiksell, 1911. In-4°, 180 p., 4 pl. (Kungl. sv. Vetenskapsakademiens Handlingar, 7.) 8 kr. 50.

865. BAES (Émile). La physionomie du Christ dans l'art. Préface d'Édouard Ned. Alost, Eugène De Seyn, 1912. In-8°, 111 p. et ill. 5 fr.

866. BAILLET (Dom Louis). Les miniatures du Scivias de sainte Hildegarde conservé à la bibliothèque de Wiesbaden. Paris, E. Leroux, 1912. Gr. in-4°, 103 p., 32 fig. (Extrait des *Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1^{er} fasc. du t. XIX. Fondation Eugène Piot.)

867. BALDAMUS (A.). Wandkarte zur deutschen Geschichte von 1125-1273 (staufische Kaiser). 1/1 000 000. Leipzig, G. Lang, 1912. 6 feuilles. (Sammlung historischer Schulwandkarten. II. Abtlg. Nr. 4.) 18 m.

868. BALDASSERONI (Fr.). Per i nostri archivi. Firenze, tip. Galileiana, 1912. In-8°, 57 p. (Extrait de l'*Archivio storico italiano*.)

869. BALLARDINI (G.). Per la storia del costume italiano (appunti da un diacetto del duecento). Imola, coop. tip. ed. P. Galeati, 1912. In-8°, 14 p. (Extrait de *La Romagna*.)

870. BALUZE (Étienne). Histoire de Tulle, résumée du latin par Georges Mathieu. Paris, H. Champion, 1912. In-16, 415 p.

871. BANDINI (Car.). Di S. Francesco di Assisi e delle fonti per la sua biografia, osservazioni e note esegetiche. Firenze, Rassegna nazionale, 1912. In-8°, 47 p. (Extrait de la *Rassegna nazionale*.)

872. BARONE (Nic.). Paleografia latina, diplomatica e nozioni di scienze ausiliarie. Potenza, tip. C. Spera, 1911. In-8°, 369 p. 5 l.

873. BARTHOLOMAEIS (Vinc. de). La Metgia di Aimeric de Peguilhan. Bologna, tip. Gamberini e Parmeggiani, 1912. In-4°, 14 p. (Extrait des *Memorie d. r. Accademia d. scienze : scienze morali.*)

874. BASCHET (Jacques). Histoire de la peinture. La peinture flamande. Paris, éditions Nilsson, 1912. In-8°, 163 p. et pl. (Collection d'art.) 2 fr.

875. BAUMANN (Fritz Ludw.). Die Benediktbeurer Urkunden bis 1270. München, G. Franz, 1912. Gr. in-8°, 122 p., 6 pl. (Sitzungsberichte u. histor. Klasse. Jahrg. 1912. 2. Abhandlung.) 4 m.

876. BÉGULE (Léon). L'abbaye de Fontenay et l'architecture cistercienne. Préface d'Édouard Aynard. Lyon, A. Rey, 1912. In-4°, v-135 p., avec grav. dans le texte et hors texte.

877. BELTRAMI (Luca). Vita di Aristotile da Bologna. Bologna, L. Beltrami, 1912. In-8°, 130 p. 2 l. 50.

878. BENECKE (Theodoric). Quellen zur Geschichte der Stadt u. des Schlosses Harburg. Harburg, F.-H.-W. Reichenau, 1912. In-8°, 65 p. (Extrait des *Harburger Anzeigen u. Nachr.*) 1 m. 50.

879. BENOÎT III (Bulle sur papyrus de) pour l'abbaye de Corbie (855), publié par M. Clovis Brunet. Paris, Picard fils et Cie, 1912. In-fol., 19 p. et atlas de 20 pl. (Société des Antiquaires de Paris. Fondation Henri Debray. Documents inédits sur l'abbaye, le comte et la ville de Corbie.)

880. BERLIÈRE (Dom Ursmer). L'ordre monastique des origines au XIII^e siècle. I : les Origines. II : l'Apostolat monastique. III : l'Œuvre civilisatrice. IV-V : Cluny. VI : Cîteaux. Conférences données à l'extension universitaire pour dames, à Bruxelles, institut de la Sainte-Famille, 1911-1912. Taminés, impr. Duculot-Roulin, 1912. In-8°, VIII-277 p. 3 fr.

881. BERNEKER (Erich). Slavisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, pag. 641-720 (Indogermanische Bibliothek. I. Abtlg. II. Reihe. 2. Bd. 9. Lfg.) 1 m. 50.

882. BERNHART (Jos.). Bernhardische u. Eckhartische Mystik in ihren Beziehungen u. Gegensätzen. Eine dogmengeschichtl. Untersuchung. Kempten, J. Kösel, 1912. Gr. in-8°, VIII-64 p. 1 m.

883. BERNOIS (Abbé). École de Ferrières sous l'administration de Loup-Servat. Orléans, Marcel Marron, 1912. In-8°, 27 p.

884. BERTHELOT (E.). Le château de Verdelles. Étude architecturale

avec vues, plans et coupes. Précédée d'une étude historique par Ed. de Lorière. Mamers, impr. Fleury, 1912. In-8°, 124 p.

885. BERTONI (Giulio). Notice sur deux manuscrits d'une traduction française de la Consolation de Boèce conservés à la bibliothèque cantonale de Fribourg. Fribourg (Suisse), impr. Saint-Paul, 1910. In-8°, II-64 p.

886. BERTONI (Giulio). Notice sur la bibliothèque d'Hauterive aux XII^e et XIII^e siècles. Paris, H. Champion, 1908. In-8°, 16 p., 2 pl. (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, juillet-septembre 1908.)

887. BEUKEMANN (Ulr.). Die Geschichte des Hamburger Mäklerrechts. Mit e. Anh. v. zum Tl. ungedruckten Mäklerordngn. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, 188 p. (Deutschrechtliche Beiträge. Forschungen u. Quellen zur Geschichte des deutschen Rechts. VII. Bd. 5. Heft.) 4 m. 80.

888. BEUZART (Paul). Les hérésies pendant le moyen âge et la Réforme jusqu'à la mort de Philippe II, 1598, dans la région de Douai, d'Arras et au pays de l'Alleu. Le Puy, impr. Peyriller, Rouchon et Gamon, 1912. In-8°, XI-583 p. et 1 carte.

889. BEVILACQUA (A.). Asti medioevale. Milano, E. Bonomi, 1912. In-24, XXXII p., 64 pl. (L'Italia monumentale, collezione di monografie, n° 22.) 1 l.

890. BISCARO (Gerolamo). I primordi dei chiostrî minoritici di Milano. Milano, tip. L.-F. Cogliati, 1912. In-8°, 8 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

891. BOHNENSTAEDT (B.). Deutschland u. Italien im Zeitalter der Hohenstaufen. Gotha, J. Perthes, 1912. 4 feuilles au 1/1 000 000, imprimées en couleur. (Haack u. Hertzberg : Grosser historischer Wandatlas. Abt. II. Karten zur Staatengeschichte v. Deutschland. Nr. 3.) 20 m.

892. BÖLKE (Otto). Die Geschichte e. Flämingdorfes Blonsdorf m. Mellnsdorf einst u. jetzt. Nach alten Urkunden u. Chroniken. Zahna (Wittenberg, P. Wunschmann), 1912. Gr. in-8°, 200 p., 13 pl. 4 m.

893. BÖRCKEL (Alfred). Mainz als Festung u. Garnison von der Römerzeit bis zur Gegenwart. Mainz, J. Diemer, 1912. Gr. in-8°, xv-330 p., 115 fig. 5 m. 50.

894. BOURGEOIS (Armand). Vauchamps, ses seigneurs, son château. Reims, H. Matot fils, 1912. In-8°, 36 p. et grav. (Extrait de l'*Almanach-annuaire Matot-Braine*, année 1912.)

895. BRÄUNER (Gerhard). Der altfranzösische Prosaroman v. Lancelot del Lac. II. Branche : les Enfances Lancelot (2. Tl.). III.

Branche : la Doloreuse garde (1. Tl.). Versuch e. krit. Ausgabe nach allen bekannten Handschriften v. Heinr. Bubinger. Dazu e. Anh. : Ueber das Verhältniß der Handschriften des altfranzösischen Prosaromans v. Lancelot del Lac in der 1. Branche (la reine as granz dolors). Nachtrag zu Heft 2. der Marburger Beiträge. Marburg, A. Ebel, 1912. Gr. in-8°, 127 p., 1 pl. (Marburger Beiträge zur romanischen Philologie. 8. Heft.) 5 m. 50.

896. BRÉBISSE (R. DE). Le prieuré de Fossard-en-Moulicent (Orne) depuis 1150. Bellême, impr. E. Levayer, 1912. In-8°, 32 p. avec grav.

897. BRETHOLZ (Bertold). Geschichte Böhmens u. Mährens bis zum Aussterben der Premysliden (1306). München, Duncker u. Humblot, 1912. Gr. in-8°, x-550 p. 14 m.

898. BRIEL (Abbé J.). Saint Gildas, abbé de Rhuys, patron de la paroisse d'Auray. Vannes, impr. Lafolye frères, 1908. In-12, 44 p. et grav.

899. BRIENZA (Onofrio). Le miniature del regesto di S. Angelo in Formis. Grosseto, tip. dell' Ombrone, 1912. In-8°, 39 p. et fig. 1 l. 50.

900. British Museum. Catalogue of additions to the Mss. in the British Museum, 1906-1910. London, Frowde, 1912. In-8°. 28 s.

901. BROCHET (Louis). Le canton de Mareuil-sur-le-Lay à travers l'histoire. Avec, comme annexe : État des biens nationaux aliénés. Fontenay-le-Comte, impr. fontenaisienne, L.-P. Gouraud, 1912. In-8°, ix-364 p. avec grav.

902. BRUHNS (B.). Zittau in 7. Jahrhunderten. Ein Überblick üb. die Geschichte der Stadt. Unter Mitwirkg. W. Opitz, E. Koch, u. anderer hrsg. Zittau, W. Fiedler-E. Olliva, 1912. In-8°, vii-192 p., 10 pl. 1 m. 80.

903. BRUNO (Tom.). L'amore di Dante nella Vita nova. Cagliari, tip. G. Serrelli, 1912. In-8°, 37 p.

904. BRUTAILS (Jean-Auguste). Les vieilles églises de la Gironde. Publié sous les auspices de la Société archéologique de Bordeaux. Bordeaux, Feret et fils, 1912. In-4°, xii-303 p., 400 gr., 16 pl. 25 fr.

905. Buch- u. Bibliothekswesen, Zeitungen, Zeitschriften, allgemeine Wissenschaftskunde u. Geschichte der Wissenschaften, allgemeine Schriften. Berlin, W. Weber, 1912. Gr. in-8°, vii-205 p. (Katalog der Berliner Stadtbibliothek. 10. Bd. XIV. Abtlg.)

906. BUGGE (Alexander). Norges Historie. I binds første del. Tidrummet for ca. 800. Kristiania, H. Aschehoug et Co., 1912. In-8°, 256 p. 4 kr. 50.

907. BULL (Edv.). Folk og kirke i middelalderen. Studier til Norges historie. Kristiania, Gyldendalske Bogh., 1912. In-8°, 270 p. 4 kr. 80.

908. CAILLEMER (E.). Les annates en Normandie vers la fin du xv^e siècle, d'après plusieurs manuscrits de la bibliothèque de Lyon. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 24 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

909. CAILLET (Louis). Alliance de Béraud de Mercœur, connétable de Champagne, avec Gui Dauphin, contre le comte de Savoie. Lyon, 1^{er} juin 1305. Limoges, Ducourtieux et Gout, 1912. In-8°, 5 p.

910. CAILLET (Louis). L'art religieux à la fin du moyen âge, d'après l'ouvrage de M. Émile Mâle. Limoges, Ducourtieux et Gout, 1912. In-8°, 34 p. avec 5 fig.

911. Calendar of the Charter Rolls, preserved in the Public Record Office. Vol. 4. I-14 Edward III, A. D. 1327-1341. London, Wyman, 1912. In-4°, 729 p. 15 s.

912. CAMPANI (Romeo). I manoscritti di Pietro Vitali (1759-1839), e un frammento inedito dell' antico volgarizzamento di Tito Livio attribuito al Boccaccio. Parma, Federale, 1912. In-8°, 23 p.

913. CAPPELLETTI (Licurgo). Osservazioni storiche e letterarie e notizie sulle fonti del Decamerone Seconda edizione, considerevolmente corretta ed aumentata. Rocca S. Casciano, L. Cappelli, 1911. In-16, 221 p. 2 l.

914. Le Carte dell' archivio capitolare di Vercelli, pubblicate da D. Arnoldi, G.-C. Faccio, F. Gabotto e G. Rocchi. Vol. I. Vercelli, Unione tip. vercellese, 1912. In-8°, VIII-370 p. (Biblioteca della società storica subalpina, diretta da F. Gabotto, LXX : Corpus chartarum Italiae, XLVII.)

915. CARTELLIERI (Otto). Beiträge zur Geschichte der Herzöge v. Burgund. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, 20 p. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Jahrg. 1912. 11. Abhandlung.) 0 m. 75.

916. CARTELLIERI (Otto). Der französisch-mailändische Vertrag vom 20. 3. 1391. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, 12 p. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Jahrg. 1912. 10. Abhandlung.) 0 m. 50.

917. CASSUTO (Umb.). Incunaboli ebraici a Firenze. Firenze, L.-S. Olshki, 1912. In-4°, 36 p. (Extrait de la *Bibliofilia*.)

918. CHAILLAN (Abbé M.). Saint Césaire (470-543). Paris, J. Gabalda, 1912. In-18, VIII-240 p. (Les Saints.) 2 fr.

919. CHAYTOR (Rev. H. J.). The troubadours. New York, Putnam, 1912. In-16, VII-151 p. (Cambridge manuals of science and literature.) 40 c.

920. CHEVALIER (Chanoine U.). Chartes de Saint-Maurice de Vienne, de l'abbaye de Léoncel et de l'église de Valence. Supplément aux recueils imprimés. Paris, A. Picard, 1912. In-8°, 36 p. (Collection de cartulaires dauphinois, t. X, 1^{re} livr.)

921. CHIARA (Stanislao DE). Lectura Dantis : il canto XIII del paradiso, letto nella sala di Dante in Orsanmichele. Firenze, G.-C. Sansoni, 1912. In-8°, 40 p. 1 l.

922. CHIAVACCI (Gae.). La commedia nel Decamerone. Jesi, tip. ed. Flori, 1912. In-8°, 134 p.

923. CHITI (Maria). L'estetica del Savonarola e l'azione di lui sulla cultura del rinascimento. Livorno, R. Giusti, 1912. In-16, viii-108 p. 2 l.

924. CHROUST. Monumenta palaeographica. I. Abtlg. 2. Serie. 8-10. Lfg. München, F. Bruckmann, 1912. In-fol.

925. CIAFARDINI (Emanuele). Due note petrarchesche. Roma, tip. Unione ed., 1912. In-8°, 14 p. (Extrait de la *Rivista d'Italia*.)

926. CLARENUS (Angelus). Expositio regulae fratrum Minorum, quam nunc primum edidit notisque illustravit P. Livarius Oliger. Ad Claras Aquas, typis collegii S. Bonaventurae, 1912. In-8°, LXXVIII-250 p.

927. CLAUSS (Jos. M. B.). Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass, 15. Lfg. Zabern, A. Fuchs, 1912. Gr. in-8°, 897-960 p. 1 m.

928. CLOQUET (Louis). Les cathédrales et basiliques latines, byzantines et romanes du monde catholique. Lille, Bruges, Bruxelles, Société Saint-Augustin, Desclée-De Brouwer et Cie, 1912. In-4°, 352 p. et ill. 10 fr.

929. COLLET (Abbé A.). Elnes, Lumbres et Wavrans-sur-l'Aa à l'époque féodale. Boulogne-sur-Mer, impr. G. Hamain, 1912. Petit in-8°, 31 p. (Extrait du *Bulletin de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*, t. IX.)

930. Commission de la bibliographie de Belgique. Règles catalographiques établies en connexion avec les règles catalographiques internationales. Rédaction des notices. Classement par ordre alphabétique de noms d'auteurs et de titres. Bruxelles, au siège de la Commission, 5, rue du Musée, 1911. In-8°, 35 p. (Ministère des Sciences et des Arts.)

931. Comptes consulaires de Grenoble en langue vulgaire (1338-1340), publiés avec un lexique et un index des noms propres, par Mgr A. Devaux. Œuvre posthume complétée et augmentée d'une introduction par Jules Ronjat. Montpellier, impr. générale du Midi, 1912. In-8°, 243 p.

932. CONRAD (Heinr.). Christian Gottlob Kayser's vollständiges Bücher-Lexikon. Ein Verzeichnis der seit dem J. 1750 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher u. Landkarten. Der ganzen Reihe 35. u. 36. Bd. 1907-1910. Mit e. Anh., Karten u. Pläne, sowie Nachträgen u. Berichtiggn. zu den früheren Bänden. Leipzig, Ch.-K. Tauchnitz, 1912. Gr. in-8°, 1335-1464-584 p. 112 m.

933. CORDIER (Henri). Bibliotheca indosinica. Birmanie, Annam, Siam, Laos. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la péninsule indo-chinoise. Vol. I. Paris, Ernest Leroux, 1912. Gr. in-8° à 2 col., VIII p., col. 1 à 1104. (Publications de l'École française d'Extrême-Orient, vol. XV.)

934. Cronica gestorum ac factorum memorabilium civitatis Bononiae, edita a fratre Hieronymo de Bursellis (ab Urbe condita ad a. 1497), con la continuazione di Vincenzo Spargiati (aa. 1498-1584), a cura di Albano Sorbelli. Disp. 1. Città di Castello, casa ed. S. Lapi, 1912. In-4°, p. 1-112. (Raccolta degli storici italiani ordinata da L. S. Muratori. Nuova edizione, con la direzione di Giosué Carducci e Vittorio Fiorini, fasc. 102, tomo XXIII, parte II, fasc. 1).

935. Collezione di manoscritti e libri orientali donati all' accademia da don Leone Caetani, principe di Teano, 1° elenco. Roma, tip. r. accademia dei Lincei, 1914. In-8°, 19 p. (Extrait des *Rendiconti d. r. accademia d. Lincei : scienze morali.*)

936. CUNNINGHAM (W.). Entwicklung der Industrie u. des Handels Englands. Altertum u. Mittelalter. Autoris. Übersetzg. v. Hilmar Wilmanns. Halle, M. Niemeyer, 1912. Gr. in-8°, iv-789 p., 1 pl. 20 m.

937. CURMAN (Sigurd). Bidrag till kännedom om Cistercienserordens byggnadskonst. 1. Kyrkoplanen. Stockholm, Norstedt, 1912. In-8°, ii-219 p. 7 k.

938. DĄBKOWSKI (Przemysław). Stanowisko cudzoziemców w prawie litewskim w druziej polowie xv i xvi w. (1447-1588). [Les étrangers dans le droit lithuanien, xve-xvie s.] Lwów, Gubrynowicz et fils, 1912. In-8°, 85 p. (Studia nad historią prawa polskiego, V, 2.)

939. DANTE. Le opere minori, novamente annotate da G.-L. Passerini. IV (Il trattato della monarchia o dell' impero). Firenze, G. Sansoni, 1912. In-24, xi-300 p. 1 l. 50.

940. DANTE. La Vita nuova e il Convito, con la vita di Dante scritta da Giovanni Boccaccio. Milano, Istituto editoriale italiano, G. Abbiati, 1912. In-16, 343 p. (Classici italiani : Biblioteca diretta da Ferdinando Martini, vol. VIII.)

941. DEBENEDETTI (Santorre). Nuovi studi sulla Giuntina di rime antiche. Città di Castello, casa ed. S. Lapi, 1912. In-16, 92 p. (Colle-

zione di opuscoli danteschi inediti o rari, diretta da G.-L. Passerini, vol. 114-115.) 1 l. 60.

942. DEBLER (Nikolaus). Geschichte des Klosters Thierhaupten. Im Auftrage des histor. Vereins f. Donauwörth u. Umgegend, hrsg. v. Biblioth. Johs. Traber. II^e. Donauwörth, Histor. Verein, 1912. Gr. in-8°, XII et p. 279-386 2 m. 50.

943. DEERMANN (J. Bernh.). Ländliche Siedelungs-, Rechts- u. Wirtschaftsgeschichte des Venkigaus u. der späteren Niedergrafschaft Lingen bis zum Ausgang des 16. Jahrh. Hannover, E. Geibel, 1912. Gr. in-8°, XI-179 p. (Forschungen zur Geschichte Niedersachsens. IV. Bd. 2. u. 3. Heft.) 4 m. 80.

944. DEHIO (Geo.). Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler. Im Auftrage des Tages f. Denkmalpflege bearb. V. (Schluss-) Bd. : Nordwestdeutschland. Berlin, E. Wasmuth, 1912. In-8°, VIII-546 p., 1 carte. 6 m.

945. DELISLE (Léopold). Lettres de Léopold Delisle, 2^e fasc. Correspondance adressée à M. Auguste Castan, 1855-1909. Saint-Lo, impr. Jacqueline, 1912. In-8°, 101 p.

946. DEL ZIO (Basilide). Melfi nella storia e nel pensiero di Dante : conferenza tenuta nel 1910 alla Dante Alighieri di Melfi. Melfi, tip. A. Liccione, 1912. In-8°, 27 p.

947. DEMARTIAL (André). Chronique de l'orfèvrerie et de l'émaillerie anciennes de Limoges en 1911. Limoges, Ducourtieux et Gout, 1912. In-8°, 32 p., 4 pl. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*.)

948. DE MEULEMEESTER (Maurice). Histoire du monastère des Bénédictines de Hunneghem à Grammont. Bruges, impr. C. Houdmont-Cortvriendt, 1912. In-8°, 157 p., front., ill., pl. 3 ff. 3 fr.

949. Dentelle (la) à travers les siècles. Édité sous les auspices de la Société royale la Grande Harmonie. Bruxelles, impr. A. Leempoel, 1912. In-4°, 57 feuilles non paginées, avec ill., portr., musique. 2 fr.

950. DESTEFANIS (Maria). La femme écrivain en France; Moyen âge et Renaissance. Alessandria, tip. cooperativa, 1912. In-16, 43 p.

951. Dictionnaire historique et archéologique de la Picardie. II : Arrondissement d'Amiens, cantons de Corbie, Hornoy et Molliens-Vidame. Paris, A. Picard et fils, 1912. In-8°, 462 p. et cartes. (Société des antiquaires de Picardie. Fondation Ledieu.)

952. DIERAUER (Johannes). Histoire de la Confédération suisse. Ouvrage traduit de l'allemand par Auguste Raymond. T. II : De 1415 à 1516. Lausanne, Payot et C^{ie}, 1912. In-8°, IV-620 p. 10 fr.

953. DIETERICH (Karl). Hofleben in Byzanz. Leipzig, R. Voigtländer, 1912. Petit in-8°, 100 p., 1 plan. (Voigtländer's Quellenbücher. 19. Bd.) 0 m. 80.

954. DOUGLAS-IRVINE (Helen). History of London. New York, Pott, 1912. In-8°, VIII-396 p. 3 d.

955. DUBOIS (Louis). Le régime de la brasserie à Lille, des origines à la Révolution, 1279-1789. Lille, impr. Lefebvre-Ducrocq, 1912. In-8°, CLXVIII-260 p., avec grav., tableau et fac-similés d'autographes.

956. DUBOURG (Chanoine P.). Histoire de Damazan depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours. Villeneuve-sur-Lot, impr. R. Leygues, 1911. In-8°, 685 p. et grav.

957. EGIDI (Pietro). Viterbo. Napoli, F. Perrella, 1912. In-8°, 55 p., 37 pl. 3 l.

958. ESCHER (J.), SCHWEIZER (P.). Urkundenbuch der Stadt u. Landschaft Zürich. Hrsg. v. e. Kommission der antiquar. Gesellschaft in Zürich. IX. Bd. 1. Hälfte. Zürich, Beer, 1912. In-fol., 200 p., 2 pl. de facs., 1 feuillet d'explications. 7 m.

959. Exposition de la miniature sous le haut patronage de LL. MM. le Roi et la Reine, sous la présidence d'honneur de S. A. R. M^{me} la comtesse de Flandre, les auspices du gouvernement belge et le concours de la province de Brabant et de la ville de Bruxelles, mars-juin 1912. Catalogue général. Bruxelles, G. Van Oest et Cie, 1912. In-8°, 271 p. 2 fr.

960. FAURE (N.). Description et histoire de Chabrillan (Drôme) (1200 à 1912). Valence, impr. J. Céas et fils, 1912. Petit in-8°, 87 p. et grav.

961. FEDELE (Pietro). Per la storia del Senato romano nel secolo XII. Roma, r. Società romana di storia patria, 1912. In-8°, 14 p. (Extrait de l'*Archivio della r. Società romana di storia patria*.)

962. FELLER (Jules). Notes de philologie wallonne. Paris, Honoré Champion, 1912. In-8°, XVIII-420 p. et portr. 7 fr. 50.

963. FÉROTIN (D. Marius). Le Liber mozarabicus sacramentorum et les manuscrits mozarabes; imprimé sous les auspices de la « Hispanic Society of America ». Paris, Firmin-Didot, 1912. Gr. in-4° à 2 col., XCII-1096 p., 9 pl. hors texte. (Monumenta ecclesiae liturgica. Volumen sextum.)

964. FEULNER (Adolf). Bez.-Amt Karlstadt. Mit e. histor. Einleitg. v. Paul Glück. München, R. Oldenbourg, 1912. Gr. in-8°, IX-192 p., 116 fig., 16 pl., 1 carte. (Die Kunstdenkmäler des Königr. Bayern. 3. Bd. Reg.-Bez. Unterfranken u. Aschaffenburg. VI. Heft.) 8 m.

965. FLAMM (Herm.). Handschriften zur Geschichte der Goldschmiedekunst. Frankfurt-a.-M., H. Keller, 1912. Gr. in-8°, III-49 p. (Rosenberg's Sammlung zur Geschichte der Goldschmiedekunst. I.) 20 m.

966. FLICHE (Augustin). Le règne de Philippe I^{er}, roi de France (1060-1108). Paris, Société française d'impr. et de libr., 1912. In-8°, XXIII-600 p.

967. FLICHE (Augustin). Les vies de saint Savinien, premier évêque de Sens. Étude critique suivie d'une édition de la plus ancienne Vita. Paris, Société française d'impr. et de libr., 1912. In-8°, II-114 p.

968. FOLTZ (Max). Geschichte des Danziger Stadthaushalts. Danzig, A. W. Kafemann, 1912. Gr. in-8°, XI-615 p. (Quellen u. Darstellungen zur Geschichte Westpreussens. 8.) 12 m.

969. FRANCISCI (P. DE). Vita e studi a Berito tra la fine del v e gli inizi del VI secolo. Roma, tip. della r. Accademia dei Lincei, 1912. In-8°, 13 p.

970. FRANEL (Jean). Un manuel de chancellerie du XIV^e siècle. Texte grec publié avec une introduction et des notes. La Chaux-de-Fonds, impr. du National Suisse, 1912. In-8°, 23 p.

971. FRANZ (Herm.). Alter u. Bestand der Kirchenbücher insbesondere im Grossherzogt. Baden. Mit e. Übersicht üb. sämtl. Kirchenbücher in Baden. Heidelberg, C. Winter, 1912. Gr. in-8°, 154 p. (Zeitschrift f. die Geschichte des Oberrheins. I. Ergänzungsheft.) 3 m. 50.

972. FRAZER (L.). English history illustrated from original sources, 1066-1216. London, Black, 1912. In-12, 250 p. 2 s. 6 d.

973. FRÉVILLE DE LORME (Robert DE). Fonctions des avocats normands au XIV^e siècle, leur rôle dans les « conseils » de parties. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 11 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

974. FUMAGALLI (A.). S. Caterina da Siena e Dante. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1912. In-8°, 30 p. (Extrait du *Bullettino senese di storia patria*.)

975. GABRIELSON (Arvid). The influence of W in old English as seen in the middle English dialects. Göteborg. Leipzig, O. Harrassowitz, 1912. Gr. in-8°, XVIII-255 p. 6 m.

976. GADDONI (Seraphinus). Codices bibliothecae Estensis Mutinae. Ad Claras Aquas, typ. Collegii s. Bonaventurae, 1912. In-8°, 7 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

977. GARDON (Dom François). Histoire de l'abbaye de la Chaize-Dieu. Publié avec des notes et une table générale par Antoine Jacotin

et une étude sigillographique par Charles Jacotin de Rosières. Le Puy-en-Velay, impr. Peyriller, Rouchon et Gamon, 1912. In-18 Jésus, x-339 p. et 1 grav.

978. GARRIGOU-LAGRANGE (F.). Notices biographiques sur deux évêques limousins du XIV^e siècle. Limoges, Ducourtieux et Gout, 1912. In-8°, 28 p., 1 grav. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XLI.)

979. GÉNESTAL (R.). Note sur un style de procéder de l'abbaye de Saint-Ouen. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 8 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

980. GERCKE (Paul). Konrad v. Würzburg, Engelhard. Halle, M. Niemeyer, 1912. In-8°, xi-221 p. (Altdeutsche Textbibliothek. Nr. 17.) 3 m.

981. GESSLER (Jau). Bibliographie der algemeene en Limburgsche plaatsnaamkunde. Hasselt, St-Quintinus-Drukkerij, 1911. In-8°, 31 p. (Extrait des *Limburgsche Bijdragen*, 1909-10.) 1 fr.

982. GIANNARELLI (Dom). Caratteri generali dei dialetti Lunigianesi compresi fra la Magra e l'Apennino Reggiano. Tortona, tip. Peila, 1912. In-8°, 31 p.

983. GIARRATANO (Ces.). I codici dei libri *De re coquinaria* di Celio. Napoli, Detken e Rocholl, 1912. In-8°, 48 p.

984. GILLET (Louis). Histoire artistique des Ordres mendiants. Étude sur l'art religieux en Europe du XIII^e au XVIII^e siècle. Paris, H. Laurens, 1912. In-8°, viii-376 p., 12 pl. et ill.

985. GILLIODTS VAN SEVEREN (L.). Essais d'archéologie brugeoise. I : le Carillon de Bruges. II : les Ménestrels de Bruges. Recueil de textes et analyses de documents inédits ou peu connus. Bruges, impr. L. De Plancke, 1912. 2 vol. in-8°, 185, 463 p. (Recueil de chroniques, chartes et autres documents concernant l'histoire et les antiquités de la Flandre, publié par la Société d'émulation de Bruges.) 7 fr. 50 chaque volume.

986. GINOTTA (Mich.). Il dialetto di Barga. Parte I : Fonologia. Bologna, tip. Mareggiani, 1912. In-8°, 54 p.

987. GOLDMANN (Emil). Der andelang. Breslau, M. u. H. Marcus, 1912. Gr. in-8°, viii-68 p. (Untersuchungen zur deutschen Staats- u. Rechtsgeschichte. 111. Heft.) 2 m. 50.

988. GOLFRIEDRICH (Joh.), FRÄNZEL (Walt.). Grünemberg's Pilgerfahrt ins Hl. Land 1486. Leipzig, R. Voigtländer, 1912. Petit in-8°, 140 p., 24 fig. (Voigtländer's Quellenbücher. 18. Bd.) 1 m. 20.

989. GOMBOCZ (Zoltan). Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in

der ungarischen Sprache. Helsingfors (Leipzig, O. Harrassowitz), 1912. Gr. in-8°, xviii-252 p. (Mémoires de la société finno-ougrienne, XXX.) 5 m. 60.

990. GOTTRON (Adam). Ramon Lulls Kreuzzugsideen. Berlin (-Wilmerdorf), Rothschild 1912. Gr. in-8°, viii-96 p., 1 pl. (Abhandlungen zur mittleren u. neueren Geschichte. 39. Heft.) 3 m. 60.

991. GÖTZE (A.). Die althüringischen Funde v. Weimar (5.-7. Jahrh. nach Chr.). Germanische Funde aus der Völkerwanderungszeit. Berlin, E. Wasmuth, 1912. In-fol., v-72 p., 19 pl., 2 plans coloriés. 15 m.

992. GREIN (C.-W.-M.). Sprachschatz der angelsächsischen Dichter. Unter Mitwirkg. v. F. Holthausen neu hrsg. v. J.-J. Köhler. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, p. 321-480 (Germanische Bibliothek. I. Abtlg. IV. Reihe. 4. Bd. 5. u. 6. Lfg.)

993. GUÉRY (Abbé Ch.). Culte de sainte Catherine d'Alexandrie à Rouen et à Vernon-sur-Seine. Évreux, impr. de l'Eure, 1912. In-8°, 115 p. avec grav.

994. GUIDI (P.), PARENTI (O.). Regesta del Capitolo di Lucca. Vol. II. Roma, Loescher, 1912. Gr. in-8°, v-361 p. (Regesta chartarum Italiae. Hrg. vom Istituto storico italiano u. vom Istituto storico prussiano. Nr. 9.) 9 m. 60.

995. GUILDFORD (Everard L.). Memorials of old Nottinghamshire. London, G. Allen, 1912. In-8°, 368 p. et ill. 15 s.

996. GROJEAN (Oscar). Rapport sur la situation matérielle des bibliothécaires. Roulers, Alph. Deraedt-Verhoye, 1912. In-8°, 7 p. (Communication faite à la réunion de l'Association des archivistes et bibliothécaires belges, le 10 décembre 1911.)

997. GROSTAERS (Jan-Jozef-Ludovic). Het dialect van Tongeren, eene phonetisch-historische studie. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1910. In-8°, 347 p. (Extrait des *Leuvense Bijdragen*, VIII^e jaargang, afl. 2 en 3; IX^e jaarg., afl. 1 en 2.) 7 fr. 50.

998. GURLITT (Cornelius). Amtshauptmannschaft Kamenz (Land). Dresden, C. C. Meinhold, 1912. iii-372 p., 2 pl. (Beschreibende Darstellung der älteren Bau- u. Kunstdenkmäler des Königr. Sachsen. 35. Heft.) 16 m.

999. GURLITT (Cornelius). Die Städte Kamenz u. Pulsnitz. Dresden, C. C. Meinhold, 1912. Gr. in-8°, iv-289 p. et fig. (Beschreibende Darstellung der älteren Bau- u. Kunstdenkmäler des Königr. Sachsen. 36. Heft.) 10 m.

1000. HALLER (J.). Die Marbacher Annalen, eine quellenkrit. Untersuchung zur Geschichtschreibg. der Stauferzeit. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, vi-122 p., 1 pl.

1001. HAMPE (Karl). Deutsche Kaisergeschichte in der Zeit der Salier u. Staufer. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1912, in-8°, VIII-294 p. (Bibliothek der Geschichtswissenschaft.) 4 m. 40.

1002. HARDY (Georges) et GANDILHON (Alfred). Bourges et les abbayes et châteaux du Berry. Paris, H. Laurens, 1912. Gr. in-8°, 168 p., 124 grav. (Les villes d'art célèbres.)

1003. HARTUNG (Hugo). Ziele u. Ergebnisse der italienischen Gotik. Berlin, W. Ernst, 1912. Gr. in-8°, IV-83 p., 282 fig. 4 m. 50.

1004. HEINSIUS (J.). Woordenboek der Nederlandsche taal. Achtste deel, zevende aflevering : Lamp-Last. 's Gravenhage en Leiden, Martinus Nijhoff, 1912. In-8°, col. 961-1120. 1 fr.

1005. HELLERMANN (Jos.). Die Entwicklung der Landeshoheit der Grafen v. Hoya. Hildesheim, A. Lax, 1912. Gr. in-8°, 121 p. (Beiträge f. die Geschichte Niedersachsens u. Westfalens. 36. Heft. [VI. Bd. 6. Heft.]) 2 m. 80.

1006. HENCKELUM (Mercedes VAN). Spiritualistische Strömungen an den Höfen v. Aragon u. Anjou während der Höhe des Armutsstreites. Berlin (-Wilmsdorf), Rothschild, 1912. Gr. in-8°, VII-91 p. (Abhandlungen zur mittleren u. neueren Geschichte. 38. Heft.) 3 m.

1007. HERRE (Paul), DAHLMANN-WAITZ. Quellenkunde der deutschen Geschichte. Achte Auflage. Leipzig, K.-F. Koehler, 1912. Gr. in-8°, XX-1290 p. 28 m.

1008. HERTZBERG. Das Zeitalter der Entdeckungen. Gotha, J. Perthes, 1912. 4 feuilles au 1/20 000 000. (Haack u. Hertzberg, Grosser historischer Wandatlas. IV. Abt. Karten zur Kulturgeschichte der Welt. Nr. 5.) 20 m.

1009. HEYN (Leutn.). Die geschichtlichen Denkmäler Breslaus. Auf Befehl des 4. niederschles. Infanterie-Regiments Nr. 51 bearb. Breslau, Hirt's Sort., 1912. Petit in-8°, 48 p. et fig. 0 m. 75.

1010. HIRTH (Friedrich), ROCKHILL (W. W.). Chau Ju-Kua, his work on the Chinese and Arab trade in the 12. and 13. centuries, entitled Chu-fanchi. Translated from the Chinese and annot. St-Petersburg (Leipzig, Voss, 1912). Gr. in-8°, X-288 p., 1 carte coloriée. 10 m.

1011. HINRICHS' Halbjahrs-Katalog der im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher, Zeitschriften, Landkarten usw. Mit Registern nach Stichworten u. Wissenschaften, Voranzeigen v. Neuigkeiten, Verlags- u. Preisänderungen. 228. Fortsetzg. 1912. 1. Halbj. 2. Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1912. Gr. in-8°, 614-217 p. 10 m. 50.

1012. HOE (Catalogue of the library of Robert). Illuminated manu-
1912 36

scripts, incunabula, historical bindings, early English literature, rare Americana, French illustrated books, eighteenth century English authors, autographs, manuscripts, and the library of bibliography in a separate alphabet. Pt. 4. New York, Anderson Auction Co., 1912. In-8°, VIII-249 p., 251-541 p. 1 d. 50.

1013. HOFFMANN (Frdr. Wilh.). Die Sebalduskirche in Nürnberg, ihre Baugeschichte u. ihre Kunstdenkmale. Überarb. u. ergänzt v. Th. Hampe, E. Mummenhoff, Jos. Schmitz. Mit Unterstützg. der Stadtgemeinde Nürnberg hrsg. vom Verein f. Geschichte der Stadt Nürnberg. Wien, Gerlach u. Wiedling, 1912. Gr. in-8°, 257 p. 25 m.

1014. HOLZINGER (Karl). Die Aristophaneshandschriften der Wiener Hofbibliothek. Ein Beitrag zur Systematik der Aristophaneshandschriften des Augurellus, Sambucus, Windhaag u. a. Wien, A. Hölder, 1912. Gr. in-8°, 105 p. (Sitzungsberichte der kaiserl. Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. 169. Bd. IV. Abhandlung.) 2 m. 38.

1015. HUISMAN (Georges). La juridiction de la municipalité parisienne de Saint-Louis à Charles VII. Paris, E. Leroux, 1912. In-8°, XIII-268 p. (Bibliothèque d'histoire de Paris.)

1016. HUMAN (A.). Chronik der Stadt Hildburghausen (II. Tl.). Hildburghausen, F.-W. Gadow, 1912. Gr. in-8°, 225-480 p. (Schriften des Vereins f. sachsen-meiningische Geschichte u. Landeskunde. 65. Heft.) 3 m.

1017. INNOCENT IV (Les registres d'). Publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale, par Élie Berger. T. IV, 1^{re} partie. Paris, Fontemoing et Cie, 1911. In-4°, 256 p. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.) 19 fr.

1018. JAKOBSEN (Jakob). Etymologisk Ordbog over det norrøne Sprog på Shetland. 3. Hæfte. Udgivet paa Carlsbergfondets Bekostning. Kobenhavn, Prior, 1912. In-8°, 242 p. 5 kr.

1019. JEAN XXII (1316-1334). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, par G. Mollat. 14^e fasc., t. VI. Paris, Fontemoing et Cie, 1911. In-4°, p. 313 à 480. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 3^e série, 1 bis.) 12 fr. 50.

1020. JOLLY (Jul.). Die Sanskrit-Handschriften Nr. 287-413 der k. Hof- u. Staatsbibliothek in München beschrieben. München, J. Palm, 1912. Gr. in-8°, XII-85 p. (Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae regiae Monacensis. Tomi I pars 6.) 2 m. 50.

1021. JOOSTING (J.-G.-C.). Bronnen voor de geschiedenis der kerke-

lijke rechtspraek in het bisdom Utrecht in de middeleeuwen. IV, 3. De begrenzing van de rechtspraken der kerkelijke rechters onderling. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1912. In-8°, xvi-507 p. (Werken der Vereeniging tot uitgaaf der bronnen van het oude vaderlandsche recht. II, 14.) 9 fl. 50.

1022. JOSTES (Fritz). Die Heimat des Heliand. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, 32 p. (Forschungen u. Funde. III. Bd. 4. Heft.) 0 m. 80.

1023. JOUSSET DE BELLESME. Le château féodal de Saint-Jean à Nogent-le-Rotrou. Ses transformations dans le cours des siècles. Mamers, impr. Fleury, 1912. In-8°, vii-176 p. et dessins.

1024. KAINDL (Raimund-Friedrich). Geschichte der Deutschen in Ungarn. Gotha, F.-A. Perthes, 1912. In-8°, iv-104 p. 1 m. 60.

1025. KALF (Jan). De monumenten in de voormalige baronie van Breda. Utrecht, A. Oosthoek, 1912. In-8°, 18-399 p., 33 pl. et fig. (De Nederlandsche Monumenten van geschiedenis en kunst. I. Provincie Noord-Brabant.) 4 f.

1026. KAPPEL (Johann Ev.). Der Dom des hl. Stephan zu Passau in Vergangenheit u. Gegenwart. Regensburg, G.-J. Manz, 1912. Gr. in-8°, vii-193 p., 1 pl. 4 m. 80.

1027. KAUFFMANN (Friedrich). Deutsche Metrik nach ihrer geschichtlichen Entwicklung. Neue Bearbeitg. der aus dem Nachlass A. F. C. Vilmar's v. C. W. M. Grein hrsg. « Deutschen Verskunst ». Marburg, N.-G. Elwert, 1912. Gr. in-8°, vii-262 p. 4 m. 50.

1028. KEHRER (Hugo). Die gotischen Wandmalereien in der Kaiserpfalz zu Forchheim. Ein Beitrag zur Ursprungsfrage der fränk. Malerei. München, G. Franz, 1912. Gr. in-8°, iv-82 p., 61 fig., 10 pl. (Abhandlungen der königl. bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische u. histor. Klasse. 26. Bd. 3. Abhandlung.) 10 m.

1029. KLUCHEVSKY (V. O.). A History of Russia. Vol. 2. London, Dent, 1912. In-8°, 334 p. 7 s. 6 d.

1030. KNUDSEN (Christian). Dansk (og norsk-islandsk) Litteratur for 1500. Svendborg, P. Brandt, 1912. In-8°, 96 p. 1 kr. 25.

1031. KOLABINSKA (Marie). La circulation des élites en France. Étude historique depuis la fin du x^e siècle jusqu'à la grande Révolution. Lausanne, F. Rouge, 1912. In-8°, 127 p. 3 fr. 50.

1032. Konstanz-Weingartener (Die) Propheten-Fragmente in phototypischer Reproduktion. Einleitung von Paul Lehmann. Lugduni Batavorum, A.-W. Sijthoff, 1912. Gr. in-fol., ii-12 p. et 79 pl. (Codices graeci et latini photographice depicti. Supplementum IX.) 33 fl. 60.

1033. KUNZE (Otto). Aus dem Heliand. (I. XII-XVI.) München, G. D. W. Callwey, 1912. In-8°, 37 p. (Münchener Texte. 3. Heft.) 0 m. 80.

1034. KUTRZEBA (Stanislaw). Catalogus codicum manuscriptorum musei principum Czartoryski. II, 3. Cracoviae, ex officina Czas, 1911. In-8°, p. 193-288.

1035. LABORDE (Laurent). Les écoles de droit dans l'empire d'Orient. Bordeaux, impr. Cadoret, 1912. In-8°, 218 p.

1036. LANG (And.). History of English literature from « Beowulf » to Swinburne. New York, Longmans, 1912. In-12, XXI-689 p. 1 d. 75.

1037. LA RONCIÈRE (Charles DE). Le Portulan du xve siècle découvert à Gap. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, 7 p. (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, n° 3, 1911.)

1038. LASTEYRIE (Robert DE), VIDIER (Alexandre). Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France dressée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. 1908-1909. Paris, Leroux, 1911. In-4° à 2 col., 207 p.

1039. LAURENT (Marcel). Les ivoires prégothiques conservés en Belgique. Bruxelles, Vromant et C^e, 1912. In-8°, 157 p. et ill. (Réimprimé des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. XXV, 1911.) 7 fr. 50.

1040. LAVAUD (René). Les troubadours cantaliens, XII^e et XIV^e siècles. Notes complémentaires critiques et explicatives sur les textes publiés dans l'ouvrage de M. le duc de la Salle de Rochemaure. Aurillac, impr. moderne, 6, rue Guy-de-Veyre, 1910. In-16, 138 p. 4 fr. 50.

1041. LÁZÁR (Béla). Die beiden Wurzeln der Kruzifixdarstellung. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, 41 p., 3 pl. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes. 98. Heft.) 3 m. 50.

1042. LAZARUS (Paul). Das Basler Konzil, seine Berufg. u. Leitg., seine Gliederg. u. seine Behördenorganisatione. Berlin, E. Ebering, 1912. Gr. in-8°, 359 p. (Historische Studien. 100. Heft.) 9 m. 50.

1043. LAZZARESCHI (Eug.) S. Caterina da Siena ed i Lucchesi. Firenze, tip. Domenicana, 1912. In-8°, 50 p. et fig. et pl. (Extrait de *Il Rosario, memorie domenicane*.)

1044. LEGRAND (Émile), GÛYS (Henri). Bibliographie albanaise, description raisonnée des ouvrages publiés en albanais ou relatifs à l'Albanie, du xve siècle à l'année 1900. Paris, H. Welter, 1912. In-8°, VIII-228 p. avec facs. et portr. 10 fr.

1045. LEIDINCER (Geo.). Miniaturen aus Handschriften der kgl. Hof- u. Staatsbibliothek in München. 2. Heft. Flämischer Kalender.

(Cod. lat. 23638.) München, Riehn u. Tietze, 1912. In-fol., 26 pl., 20 feuilles de texte. 16 m.

1046. LEMASSON (Auguste). La châteltenie de la Touche, à la Vache-en-Crétien, et ses seigneurs. Notes sommaires. Vannes, Lafolye frères, 1912. In-8°, 27 p.

1047. LEONHARD (Rudolf). Les additions au coutumier de Normandie de Guillaume Le Rouillé d'Alençon en tant qu'elles touchent au droit romain. Rouen, L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 13 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

1048. LETONNELIER (G.). Rapport sur les archives départementales de la Haute-Savoie. Annecy, impr. L. Dépollier, 1912. In-8°, 28 p.

1049. LE VERDIER (P.). La charte aux Normands. Notes historiques et bibliographiques. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 16 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

1050. LEVIS (Howard C.). A Descriptive bibliography of the most important books in the English language relating to the art and history of engraving and the collecting of prints. London, Ellis, 1912. In-4°, 592 p. 63 s.

1051. LISINI (Aless.). L'assedio del castello di Montemassi nel 1328 : nota illustrativa della pittura di Simone Martini esistente nel civico palazzo di Siena. Siena, tip. Sordomuti, ditta L. Lazzeri, 1912. In-4°, 20 p. (Nozze Castigliani-Barabesi.)

1052. LOERSCH (Hugo), SCHRÖDER (Rich.). Urkunden zur Geschichte des deutschen Privatrechtes. Für den Gebrauch bei Vorlesgn. u. Übgn. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. Gr. in-8°, xxxii-251 p. 5 m. 40.

1053. LOISEL (Gustave). Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours. Paris, O. Doin et fils et H. Laurens, 1912. 3 vol. in-8°, 323, 382, 567 p.

1054. LONGNON (Auguste). Origines et formation de la nationalité française. Éléments ethniques. Unité territoriale. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 25, rue de Rennes, s. d. In-18 Jésus. 95 p. 2 fr.

1055. LYELL (Arthur H.). A Bibliographical list descriptive of Romano-British architectural remains in Great Britain. Cambridge, Univ. Press, 1912. In-8°, 168 p. 7 s. 6 d.

1056. MACHERL (P.). Karl der Gross. Ein Lebensbild. Graz, Styria, 1912. In-8°, 95 p., 18 fig. (Illustrierte Geschichtsbibliothek.) 0 m. 70.

1057. MAGGIANI (Venantius). De relatione scriptorum quorundam s. Bonaventurae ad bullam Exiit, Nicolai III (1279). Ad Claras Aquas,

tip. Collegii S. Bonaventurae, 1912. In-8°, 19 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

1058. MAGNIN (E.). L'Église wisigothique du VII^e siècle. T. I. Paris, A. Picard, 1912. In-16, XLI-206 p. (Bibliothèque d'histoire religieuse, 11.) 3 fr. 50.

1059. MANGINI (Ad.). Compendio della storia di Livorno, 1100-1870, lezioni tenute all'università popolare di Livorno nel gennaio 1912. Firenze, fratelli Alinari, 1912. In-8°, 141 p. 2 l.

1060. MARCEL (Abbé L.). Les livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique. 2^e supplément. Paris, A. Picard et fils, 1912. In-8°, XI-107 p.

1061. MAROTTA (Gius.). L'ideale mariano e la poesia in Italia nei secoli XIII, XIV et XV, saggio storico-critico di letteratura religiosa. Mortarà-Vigevano, tip. A. Cortellezzi, 1912. In-16, XXIX-295 p. et facs. 3 l.

1062. MARTIN (Paul). La forêt communale de Toul, de son origine à nos jours. Paris, Impr. nationale, 1912. In-8°, 24 p. (Extrait des *Comptes-rendus du Congrès des Sociétés savantes en 1911. Sciences*.)

1063. MATTHAEI (Otto). Konrad's v. Megenberg deutsche Sphaera, aus der Münchener Handschrift. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, XIII-63 p., 15 fig., 2 pl. (Deutsche Texte des Mittelalters, hrsg. v. der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften. 23. Bd.) 2 m. 80.

1064. MATTHIEU (Ernest), MALHERBE (Georges). Inventaire des archives communales et paroissiales de la commune de Ronquières. Mons, Dequesne-Masquillier, impr.-édit., succ. Léon Dequesne, 1912. In-8°, 11 p.

1065. MATTII (Nic.). Teologia e Dante Alighieri. Montegiorgio, tip. Finucci, 1912. In-8°, 124 p. 3 l.

1066. MAUGERI (Gius.). Le citazioni bibliche nel Petrarca : saggio. Firenze, casa ed. italiana di A. Quattrini, 1912. In-8°, 166 p.

1067. MEHLIS (C.). Waltharisage u. Wasgenstein. Mythologische Fahrt im Wasgau. Hrsg. m. Unterstützg. des Vogesenclubs u. des Hauptausschusses des Pfälzerwald-Vereines. Neustadt a-H., R. Köp-
pel, 1912. In-8°, 140 p., 7 pl. 3 m.

1068. MEIER (Matthias). Die Lehre des Thomas v. Aquino de passionibus animae in quellenanalytischer Darstellung. Münster, Aschen-
dorff, 1912. Gr. in-8°, xv-160 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. XI. Bd. 2. Heft.) 5 m. 50.

1069. MEILINK (P. A.). De Nederlandsche hanzesteden tot het laatste

kwartaal der xiv^e eeuw. 's Gravenh., Mart. Nijhoff, 1912. In-8°, 16-326-6 p. 3 fr. 75.

1070. MELANI (Alfr.). *Scultura italiana antica e moderna*. 3^a edizione, riveduta e molto arricchita di notizie. Milano, U. Hoepli, 1912. In-24, xxxii-692 p., 170 pl. et fig. (Manuali Hoepli.) 10 l. 50.

1071. MÉLY (F. DE). *Les très riches heures du duc de Berry et les influences italiennes*. Domenico del Corao et Filippus di Francesco di Piero. Paris, E. Leroux, 1911. Gr. in-4°, 44 p., 38 fig. (Extrait des *Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2^e fasc. du t. XVIII : Fondation Eugène Piot.)

1071. MENTZ (Geo.). *Handschriften der Reformationszeit ausgewählt*. Bonn, A. Marcus u. E. Weber, 1912. Gr. in-8°, 50 pl., xxxviii feuilles de texte. (Tabulae in usum scholarum ed. sub cura Joa. Lietzmann. 5.) 6 m.

1072. MET DEN ANCXT (F.). *Recueil nobiliaire belge*. Notice généalogique, t. I. Bruxelles, impr. veuve Monnom, 1911. In-8°, ii-268 p., fig. et pl. 10 fr.

1073. MEYER-LÜBKE (W.). *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, C. Winter, 1912. In-8°, p. 321-400 (Sammlung romanischer Elementar- u. Handbücher. III. Reihe. 3. Bd. 5. Lfg.) 2 m.

1074. MEYRONET (H.). *Histoire civile et religieuse de Saint-Cézaire, des origines romaines à nos jours*. Vence (Alpes-Maritimes), impr. Rosentiel, 1912. In-8°, 118 p., ph. et ill.

1075. MICHAUD (G.). *Saint Rufin, apôtre du Bas-Poitou, fondateur de Moutiers (Deux-Sèvres)*, 3^e éd. Poitiers, impr. Blais et Roy, 1911. In-8°, 14 p.

1076. MOLITOR (Erich). *Der Stand der Ministerialen vornehmlich auf Grund sächsischer, thüringischer u. niederrheinischer Quellen*. Breslau, M. u. H. Marcus, 1912. Gr. in-8°, xvi-200 p. (Untersuchungen zur deutschen Staats- u. Rechtsgeschichte. 112. Heft.) 7 m. 20.

1077. MOLLAT (G.). *Les papes d'Avignon (1305-1378)*. Paris, J. Gabalda, 1912. In-12, xvi-424 p. (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique.) 3 fr. 50.

1078. MONJAUX (le P. Norbert). *La Bretagne franciscaine ou aperçu historique de l'Ordre de Saint-François d'Assise, en Bretagne*. Saint-Brieuc, R. Prud'homme, 1911. In-18, 196 p., 21 grav. et musique.

1079. MONTMORENCY (J. E. G. DE). *State intervention in English education; a short history from the earliest times down to 1833*. New York, Putnam, 1912. In-12, 366 p. 1 d. 50.

1080. *Monumenta Germaniae historica*, inde ab a. Christi D usque ad a. MD ed. Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevi. Epistolarum tomi VII, pars I, Karolini aevi V. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, 1-312 p. 14 m.

1081. MOORE (M. F.). Two select bibliographies of mediæval historical study. London, Constable, 1912. In-8°, 340 p. 6 s.

1082. MORGANA (A.). Storia della pedagogia, con prefazione di Alberto Stratico. Milano, U. Hoepli, 1912. In-24, xxix-553 p. (Manuali Hoepli.) 4 l.

1093. MOSCHETTI (Andrea). Padova. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1912. In-8°, 160 p. (Collezione di monografie illustrate. Serie I : Italia artistica, diretta da Corrado Ricci, n° 65.)

1094. MRAZEK (Karel). Město Husovice. [Husovic, son passé et son état actuel.] Husovic, près Brünn, 1912. In-4°, viii-108 p. 1 k. 40.

1095. NARDI (Bruno). Sigieri di Brabante nella Divina Commedia e le fonti della filosofia di Dante. Firenze, tip. s. Giuseppe, 1912. In-8°, viii-70 p. (Extrait de la *Rivista di filosofia neo-scolastica*.) 2 l. 50.

1096. NARDINI (Car.). I manoscritti della biblioteca Moreniana. Vol. II, fasc. 1. Firenze, tip. Galletti e Cocci, 1912. In-8°, 32 p. 0 fr. 50.

1097. NEBBIA (Ugo). La Brianza. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1912. In-8°, 150 p. et fig. (Collezione di monografie illustrate. Serie I : Italia artistica, diretta da Corrado Ricci, n° 66.) 5 l.

1098. NERI (Ferd.). Dante e il primo Villani. Firenze, L. S. Olschki, 1912. In-4°, 31 p., fig. et pl. (Extrait du *Giornale dantesco*.)

1099. NEUWIRTH (Jos.). Prag. Leipzig, E. A. Seemann, 1912. Gr. in-8°, 168 p., 147 fig. (Berühmte Kunststätten. Nr. 8.) 4 m.

1100. NIGGE (F.). Die alten Gilden der Stadt Lünen. Ein Beitrag zur Geschichte des westfäl. Gewerbes. Münster, B. Coppenrath, 1912. Gr. in-8°, viii-128 p. 2 m.

1101. NOËL (Albert). Notice historique sur le canton de Givet. Reims, H. Matot fils, 1912. In-8°, 247 p. avec grav. (Extrait de l'*Almanach Matot-Braine*. Années 1905-1906-1907-1908-1909-1910-1911-1912.)

1102. Den norsk-islandske Skjaldedigting, udgiven af Kommissionen for det arnamag næanske Legat ved Finnur Jónsson. R. Hæfte. A. Tekst efter Haandskrifterne, B. Bettet Tekst. København, Gyldendal, 1912. In-8°, 286 et 286 p. 6 kr.

1103. NUNEZ (Lucius M.). Explicatio regulæ S. Clarae, auctore S.

Nicolao de Auximo, O. F. M. (1440), deque alia auctore S. Joanne de Capistrano (1445). Ad Claras Aquas, tip. Collegii S. Bonaventurae, 1912. In-8°, 46 p. (Extrait de l'*Archivum franciscanum historicum*.)

1104. OBERDORFER (Aldo). Le regulae artificialis memoriae di Leonardo Giustiniano. Torino, casa ed. E. Loescher, 1912. In-8°, 41 p. (Extrait du *Giornale storico della letteratura italiana*.)

1105. OULMONT (Charles). Notes sur l'église de Rampillon (Seine-et-Marne). Paris, E. Leroux, 1912. In-8°, 6 p. avec fig. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

1106. OURSEL (M^{me} N.-N.). Nouvelle biographie normande. 2^e supplément. Paris, E. Dumont, 1912. In-8° à 2 col., xxi-462 p.

1107. OVERLOOP (E. VAN). Matériaux pour servir à l'histoire de la dentelle en Belgique. 2^e série : Dentelles anciennes des musées royaux des arts décoratifs et industriels à Bruxelles. Fasc. V. Bruxelles, G. Van Oest et Cie, 1912. In-4°, pl. LXXXI-C, vii p., et p. 31 à 51. 24 fr.

1108. Papiri greci e latini. Vol. I (n° 1-112). Firenze, tip. E. Ariani, 1912. In-8°, xix-227 p., 13 pl. (Pubblicazioni della società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto.) 30 l.

1109. PARENTE (Pas.). La basilica di S. Angelo in Formis presso Capua e l'arte del secolo XI, con prefazione di Guido Carocci. S. Maria C. V., F. Cavotta, 1912. In-8°, 104 p., 4 pl. 3 l.

1110. PASCHINI (Pio). Sulla fondazione dell' Abbazia di Rosazzo. Udine, tip. G. Vatri, 1912. In-8°, 20 p. (Extrait du *Bollettino della biblioteca e del museo*.)

1111. PAZZI (Muzio). L'organizzazione dei servizi sanitari d'urgenza nel medio evo, con particolari riguardi a Bologna. Bologna, stab. poligrafico Emiliano, 1912. In-8°, 27 p.

1112. PECCIARINI (Elisa). La cronica di Giovanni Villani, impressioni e divagazioni. Firenze, tip. G. Ramella et C., 1912. In-8°, 22 p.

1113. PERGAMENI (Charles). Immunités antéféodales et avouerie ecclésiastique. Bruxelles, Lamertin; Paris, Alph. Picard, 1912. In-8°, p. 329-343. (Extrait de la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1912.) 1 fr.

1114. PERSICO (Tom.). Gli scrittori politici napoletani dal 400 al 700. Napoli, F. Perrella, 1912. In-16, xx-414 p. (Nuova biblioteca di letteratura, storia ed arte, diretta de Francesco Torraca, n° 6.) 5 l.

1115. PESENTI (Pietro). Bergamo. Bergamo, Istituto italiano d'arti

grafiche, 1911. In-8°, 138 p., 3 pl. et fig. (Collezione di monografie illustrate. Serie I : Italia artistica, diretta da Corrado Ricci, n° 57.) 4 l. 50.

1116. PETER (Abbé Joseph). L'abbaye de Liessies en Hainaut, depuis ses origines jusqu'après la réforme de Louis de Blois, 764-1566. Lille, R. Giard, 1912. In-8°, xxiv-429 p.

1117. PETRI COMPOSTELLANI de consolatione rationis libri II. E codice biblioth.-reg. monast. Escorialensis primum ed. P. Blanco Soto. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, 151 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Texte u. Untersuchgn. VIII. Bd. 4. Heft.) 5 m.

1118. PFAFF (F.). Die Abtei Helmarshausen, Ein Beitrag zur älteren Geschichte der Landschaft an der unteren Diemel. Cassel, G. Du-fayel, 1911. In-8°, 182 p. (Extrait de la *Zeitschr. d. Ver. f. hess. Gesch. u. Landeskunde.*) 3 m. 60.

1119. PICCOLI (Raff.). La Sardegna di Dante. Cividale del Friuli, tip. fratelli Stugini, 1912. In-8°, 30 p.

1120. PICOT (Émile). Les imprimeurs rouennais en Italie au xve siècle. Discours prononcé à la séance générale de la Société de l'histoire de Normandie. Rouen, impr. L. Gy, 1911. In-8°, 61 p.

1121. PILLION (Mlle Louise). Les sculpteurs français du xiii^e siècle. Paris, Plon-Nourrit, s. d. In-8°, 272 p. avec 24 pl. (Les maîtres de l'art.) 3 fr. 50.

1122. PINDER (Wilhelm). Deutsche Dome des Mittelalters. Düsseldorf, K. R. Langewiesche, 1912. Gr. in-8°, xvi-96 p., 96 fig. 1 m. 80.

1123. PIRENNE (Henri). Liberté et propriété en Flandre du vii^e au xi^e siècle. Bruxelles, Hayez, 1911. In-8°, 30 p. (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, etc.*, n° du 11 novembre 1911.)

1124. PLÜMICKE (Rich.). Zur ländlichen Verfassung des Samlandes unter der Herrschaft des Deutschen Ordens. Leipzig, A. Hoffmann, 1912. Gr. in-8°, vii-120 p. 3 m. 50.

1125. POETSCH (J.). Die Reichsjustizreform v. 1495, insbesondere ihre Bedeutung f. die Rechtsentwicklung. Münster, F. Coppenrath, 1912. Gr. in-8°, ii, iii-77 p. 1 m. 60.

1126. POWER (Cyril E.). English mediæval architecture In 2 parts. London, Talbot, 1912. In-12, 252 et 312 p. (The Antiquaries' primers.) 2 s. 6 d.

1127. PRATI (Fr.). Motta Sideronis, storia del feudo di Siderno :

contributo alla storia dei feudi di Calabria. Gerace, tip. V. Fabiani, 1912. In-4°, 81 p.

1128. PRATT (Helen Marshall). The cathedral churches of England; their architecture, history and antiquities; with bibliography, itinerary and glossary; a practical handbook for students and travellers. New and rev. ed. New York, Duffield. 1912. In-12, xiv-xv-593 p. 2 d. 50.

1129. PRUTZ (Hans). Pius II. Rüstungen zum Türkenkrieg u. die Societas Jesu des Flandrers Gerhard des Champs 1459-66. München, G. Franz, 1912. Gr. in-8°, 63 p. (Sitzungsberichte der königl. bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische u. histor. Klasse. Jahrg. 1912. 4. Abhandlung.) 1 m. 20.

1130. QUILGARS (H.). La sénéchaussée de Guérande. Origine, formation et administration. Vannes, impr. Lafolye frères, 1912. In-8°, 40 p. (Extrait de la *Revue morbihannaise*.)

1131. RAFFAELE (Lu.). I codici ferraresi di Alberto Lollia. Ferrara, tip. ditta G. Bresciani succ., 1912. In-8°, 35 p.

1132. RAMBALDI (Richard). Alt-Mergentheim. Die Geschichte der Stadt Mergentheim unter Benützg. der vorhandenen Quellen. Ulm, K. Höhn, 1912. Gr. in-8°, v-87 p. 2 m. 50.

1133. RAMBAUD (Pierre). L'assistance publique à Poitiers jusqu'à l'an V. T. I : I, l'Assistance au moyen âge. II, la Dominicale. III, la Lutte contre la mendicité et le vagabondage. Paris, H. Champion, 1912. In-8°, 668 p. et 1 grav. (Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. V, année 1911.)

1134. RAO (Emanuele). Commento originale al primo canto della Divina Commedia, seguito da tre appendici. Palermo, tip. Lao, 1911. In-16, 155 p. 1 l.

1135. RAPP (Adolf). Urkundenbuch der Stadt Stuttgart. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1912. Gr. in-8°, xxii-680 p., 1 fig., 1 carte. (Württembergische Geschichtsquellen. 13. Bd.) 9 m.

1136. Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. T. IV : Du 6 février 1487 au 5 février 1492. Vol. XI et XII. Publié par les soins de Émile Rivoire. Genève, Kündig, 1911. Gr. in-8°, x-573 p. 20 fr.

1137. REICHERT (Bened. Maria). Registrum litterarum Salvi Cassette 1481-1483, Barnabae Saxoni 1486. Leipzig, O. Harrassowitz, 1912. Gr. in-8°, viii-95 p. (Quellen u. Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland. 7. Heft.) 4 m.

1138. REMIRO (M. Gaspar). Granada en poder de los reyes católicos. Años 1492-1494. Granada, impr. de « El Defensor de Granada », 1912. In-8°, 114 p. 2 p.

1139. REUSS (Rod.). Histoire d'Alsace. Paris, Boivin et Cie, 1912. Petit in-8°, VIII-373 p. avec grav. (Les vieilles provinces de France.)

1140. RICAUD (Abbé L.). L'abbaye de Saint-Pé, mort et résurrection. Bagnères-de-Bigorre, impr. Péré, 1912. In-16, 273 p., 1 grav. et 1 plan. (Extrait de l'*Annuaire du collège ecclésiastique de Saint-Pé*, années 1911 et 1912.)

1141. RICAUD (Abbé L.). Les reclus des Hautes-Pyrénées. Tarbes, impr. C. Larrieu, 1912. In-8°, 214 p.

1142. RICCI (Corrado). Emilia e Romagna. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1911. In-16, 123 p. et fig. (L'arte in Italia, n° 3.)

1143. RICHAULT (Gabriel). Histoire de Chinon. Paris, Jouve, 1912. In-16, 208 p. avec grav. et plan. 2 fr.

1144. RIESS (Ludwig). Historik. Ein Organon geschichtl. Denkens u. Forschens. 1. Bd. Berlin, G. J. Göschen, 1912. Gr. in-8°, XII-391 p. 7 m. 50.

1145. RODENBERG (Carl). Eugippius, Leben des hl. Severin. 2. Gesamtausg. von Mich. Tangl. Leipzig, Dyk, 1912. In-8°, VII-88 p. (Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit. 4. Bd.) 2 m.

1146. ROGADEO (E.). L'ultimo conte normanno di Conversano. Trani, tip. ditta Vecchi e C., 1912. In-8°, 45 p. (Extrait de *La Rassegna pugliese*.)

1147. ROLANDIS (Gius. Maria DE). Notizie sugli scrittori Astigiani. Seconda edizione. Asti, tip. G. Brignolo, 1912. In-8°, 135 p.

1148. ROSSI (Attilio). Terracina e la palude pontina. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1912. In-8°, 142 p. et fig. (Collezione di monografie illustrate. Serie I : Italia artistica, diretta da Corrado Ricci, n° 67.)

1149. ROSSI (Lu.). La flotta sforzesca nel 1448-1449. Pavia, tip. succ. fratelli Fusi, 1912. In-8°, 66 p. (Extrait du *Bollettino della società pavese di storia patria*.)

1150. ROTHENHÄUSLER (Matthäus), HERWEGEN (Ildefons). Studien zur benediktinischen Profess. I : Zur Aufnahmeordnung der regula S. Benedicti. II : Geschichte der benediktinischen Professformel. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, VIII-96 et 72 p. (Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums u. des Benediktinerordens. 3. Heft.) 4 m. 50.

1151. RYKENA (St. A.). Beiträge zur Geschichte v. Norderney bis zum J. 1866. Norderney, H. Hofmann, 1912. In-8°, 48-4 p., 1 carte. 1 m. 50.

1152. SALMI (Mario). Chiese romaniche in Casentino e in Valdarno superiore. Roma, tip. Unione ed., 1912. In-4°, 13 p. et fig. (Extrait de *L'arte*.)

1153. SAUTER (Const.). Avicennas Bearbeitung der Aristotelischen Metaphysik. Freiburg-i-B., Herder, 1912. Gr. in-8°, xi-114 p. 3 m.

1154. SAVINI (Francesco). Septem Aprutienses dioeceses medii aevi in Vaticano tabulario : notitiae ad dioeceses Adriensem, Aprutinam, Aquilensem, Marsicanam, Pennensem, Theatinam et Valvensem pertinentes, ex Vaticano tabulario excerptae ac singillatim et iuxta chronologicum ordinem concinnatae. Romae, ex off. typ. Senatus, 1912. In-8°, viii-590 p. 20 l.

1155. SAVIO (Fed.). Manasse d'Arles, arcicancelliere di Ottone I imperatore (951-952). Torino, tip. V. Bona, 1912. In-8°, 15 p. avec pl. (Extrait de *Atti della r. Accademia delle scienze*.)

1156. Scaecspel (Dat). uitgegeven door Gertrude H. Van Schaik Ave-lingh. Leiden, A. W. Sijthoff, 1912. In-8°, cxviii-169 p. (Bibliotheek van middelnederlandsche letterkunde.) 2 fl. 50.

1157. SCHEFFLER (Willy). Karl IV. u. Innocenz VI. Beiträge zur Geschichte ihrer Beziehungen (1355-1360). Berlin, E. Ebering, 1912. Gr. in-8°, 174 p. (Historische Studien. 101. Heft.) 4 m. 50.

1158. SCHIFFMANN (Konrad). Österreichische Urbare. 2. Bd. Die mittelalterl. Stiftsurbare des Erzherzogt. Österreich ob der Enns. I. Tl. Lambach, Mondsee, Ranshofen u. Trunkirchen. Wien, W. Braumüller, 1912. Gr. in-8°, vii-396 p. 12 m.

1159. SCHLAGER (Patricius). Mit dem sel. Odorikus v. Pordenone nach Indien u. China. Trier, Paulinus Druckerei, 1912. Petit in-8°, 123 p., 10 fig., 1 carte, 1 facs. (Aus allen Zonen. Bilder aus den Missionen der Franziskaner in Vergangenheit u. Gegenwart. 12. Bdchn.) 0 m. 80.

1160. SCHLEINITZ (Otto). London. Leipzig, E. A. Seemann, 1912. In-8°, xi-294 p., 205 fig. (Berühmte Kunststätten. 59. Bd.) 4 m.

1161. SCHLENDER (F. H.). Germanische Mythologie. Zum Selbststudium u. zum Gebrauch an höheren Lehranstalten. Dresden, H. Min-den, 1912. In-8°, viii-280 p. 3 m. 60.

1162. SCHMID (Georg). Urkunden u. Akten-Regesten aus dem Dekanats-Archive Stilfes vom J. 1300 bis zum J. 1810. Innsbruck, Wagner, 1912. Gr. in-8°, xi-263 p., 1 pl. 8 m.

1163. SCHMID (Jos.). Die Urkunden-Regesten des Kollegiatsstiftes U. L. Frau zur Alten Kapelle in Regensburg. 2. Bd. Regensburg, J. Kappel, 1912. Gr. in-8°, vii-436 p. 10 m.

1164. SCHMID (Wolfig. M.). Passau. Leipzig, E. A. Seemann, 1912. In-8°, viii-200 p., 126 fig. (Berühmte Kunststätten. 60. Bd.) 3 m.

1165. SCHMIDT (Max Georg). Europa im 6. Jahrh. Gotha, J. Perthes, 1912. 4 feuilles au 1/3 000 000 (Haack u. Hertzberg, Grosser historischer Wand-atlas. Abt. III. Karten zur Staatengeschichte Europas. Nr. 2.) 20 m.

1166. SCHNEIDER (J.), REICHMANN (H.). Dresden im Wandel der Zeiten. Kulturgeschichtliche Erzählgn. nach Quellen und Quellenstücke. 2. Bde. Dresden, O. u. R. Becker, 1912. Gr. in-8°, ii-122 p., avec un plan de Dresde au moyen âge et viii-190 p. 2 m. 50.

1167. SCHÖNBORN (Theodorich). Das Pronomen in der schlesischen Mundart. Breslau, M. u. H. Marcus, 1912. Gr. in-8°, xvi-94 p. (Wort u. Brauch. 9. Heft.) 3 m. 60.

1168. SCHOORMAN (Robert). Notice sur la seigneurie d'Haverve et notes sur la seigneurie de Loone. Gand, impr. A. Siffer, 1912. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1912, n° 3.)

1169. SCHREIBER (W. L.). Holzschnitte aus dem letzten Drittel des 15. Jahrh. in der kgl. graphischen Sammlung zu München. Mit erläut. Text. II. Bd. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. In-fol., 32 grav., 79 photographies, 38 p. de texte. (Einblattdrucke des 15. Jahrh.) 200 m.

1170. SCHROHE (Heinrich). Aufsätze u. Nachweise zur Mainzer Kunstgeschichte. Mainz, L. Wilckens, 1912. Gr. in-8°, xi-260 p., 5 pl. (Beiträge zur Geschichte der Stadt Mainz. 2.) 10 m.

1172. SELOCCHI (Rosato). Storia dei Marsi dalle età più antiche al 1911. Libro I. Aquila, tip. B. Vecchioni et figli, 1912. In-8°, 138 p.

1173. SEPP (Herm.). Bibliographie der bayerischen Kunstgeschichte. Nachtrag f. 1906-1910. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, x-208 p. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte. 155. Heft.) 12 m.

1174. SERRA (Lu.). Aquila monumentale. Aquila, Unione arti grafiche, 1912. In-4°, xvi-115 p., 100 pl. 20 l.

1175. SIMON (P.-Paul). La grande rose de la cathédrale de Reims, étude historique et descriptive. Sa reconstitution à l'aide de documents certains. Sa restauration. Paris, L. Michaud, 1911. In-4°, vii-88 p. et grav.

1176. SOENS (E.). Cartularium en renteboek van het Begijnhof

Ste Katharina op den Zavel te Aelst. Aelst, Spitaels-Schuermans, drukker, 1912. In-8°, 135 p. (Annalen van den oudheidkundigen kring van de stad en het voormalig, land van Aelst, 8^e jaar, 1912.) 3 fr.

1177. SONDHEIMER (Isaak). Die Herodes-Partien im lateinischen liturgischen Drama u. in den französischen Mysterien. Halle, M. Niemeyer, 1912. Gr. in-8°, viii-179 p. (Beiträge zur Geschichte der romanischen Sprachen u. Literaturen. III.) 6 m.

1178. SPRINGER (Ant.). Manuale di storia dell' arte. 2^a edizione italiana a cura di Corrado Ricci. Vol. II (Arte del medio evo), riveduto dal dott. Giuseppe Neuwirth, di nuovo tradotto ed ampliato, sulla 8^a edizione tedesca a cura del dott. Antonio Muñoz. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1911. In-8°, ix-594 p., fig., 9 pl. 15 l.

1179. STABILE (Franciscus). Emendationes editionis wölflinianae Benedicti regulae. Torino, casa ed. Loescher, 1912. In-8°, 10 p. et fig. (Extrait de *Rivista di filologia e di istruzione classica*.)

1180. STALEY (Edgcumbe). King René d'Anjou and his seven queens; with coloured front. New York, Scribner, 1912. In-8°, xv-366 p. 3 d.

1181. STEFFENS (Fritz). Proben aus griechischen Handschriften u. Urkunden. 24 Taf. in Lichtdr., zum ersten Einführg. in die griech. Paläographie f. Philologen u. Historiker hrsg. Trier, Schaar u. Dathe, 1912. In-fol., 8 p. de texte. 7 m. 50.

1182. STEPHEN (Sir Leslie), LEE (Sidney Lazarus). Dictionary of national biography. Second supplement, v. I, Ab to Ey. New York, Macmillan, 1912. In-8°, ix-649 p. 4 d. 25.

1183. STEINBÜCHEL (Theodorich). Der Zweckgedanke in der Philosophie des Thomas v. Aquino. Nach den Quellen dargestellt. Münster, Aschendorff, 1912. Gr. in-8°, xiv-155 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. XI. Bd. 1. Heft.) 5 m. 50.

1184. STRASTIL v. STRASSENHEIM (Theodorich). Bibliographie der im Herzogt. Kärnten bis 1910 erschienenen Druckschriften. Klagenfurt, F. Kleinmayr, 1912. Gr. in-8°, 116 p. 3 m. 50.

1185. SUDHOFF (Karl). Aus der Frühgeschichte der Syphilis. Handschriften- u. Inkunabelstudien. epidemiolog. Untersuchg. u. krit. Gänge. Leipzig, J. A. Barth, 1912. Gr. in-8°, xv-175 p., 6 pl. (Studien zur Geschichte der Medizin. 9. Heft.) 17 m.

1186. SYDOW (Eckart). Die Entwicklung des figuralen Schmucks der christlichen Altar-Antependia u. Retabula bis zum 14. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1912. Gr. in-8°, xv-127 p., 16 pl. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes. 97. Heft.) 10 m.

1187. TAFRALI (O.). Thessalonique au *xiv^e* siècle. Paris, Geuthner, 1912. In-8°, xxvi-324 p.

1188. TARDIF (E.-J.). Étude sur les sources de l'ancien droit normand et spécialement sur la législation des ducs de Normandie. Rouen, impr. L. Gy, 1911. Gr. in-8°, 50 p. (Extrait du *Congrès du millénaire normand*.)

1189. THOMPSON (A. Hamilton). Military architecture in England during the Middle Ages. New York, Oxford Univ., 1912. In-8°, xxi-384 p., fig. et plans. 3 d.

1190. THOUVENIN (commandant T.-E.). Monographie historique de Laneuville-Devant-Nancy (Nova villa). Nancy, impr. des établissements Albert Barbier, 4, quai Choiseul, 1912. Gr. in-8°, vii-293 p. avec grav., carte et plans.

1191. TIETZE (Hans), MARTIN (Fritz). Die kirchlichen Denkmale der Stadt Salzburg (m. Ausnahme von Nonnberg u. St Peter). Mit archival. Beiträgen. Wien, A. Schroll, 1912. In-fol., ix-316 p., 37 pl. (Österreichische Kunsttopographie. Hrsg. vom kunsthistor. Institute der k. k. Zentral-Kommission f. Denkmalpflege. 9. Bd.) 35 m.

1192. TIHON (Ferdinand). Histoire du château et du comté de Moha. Dissertation sur les comtes de Dasbourg, de Metz et de Moha. La légende de Moha. Huy, impr. H. Mignolet, 1910. In-8°, 185 p., pl. et plan. 3 fr.

1193. TOESCA (Pietro). Torino. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1911. In-8°, 148 p., fig., 2 pl. (Collezione di monografie illustrate. Serie I : Italia artistica, diretta da Corrado Ricci, n° 62.) 4 l. 50.

1194. TORRACA (Fr.). Per la biografia di Giovanni Boccaccio : appunti, con i ricordi autobiografici e documenti inediti. Milano-Roma-Napoli, soc. ed. Dante Alighieri, di Albrighi, Segati e C., 1912. In-8°, 432 p. 4 l. 50.

1195. TRIDENTI (C.). La basilica d'Assisi. Milano, E. Bonomi, 1912. In-24, xlii-64 p. (L'Italia monumentale : collezione di monografie, n° 25.) 1 l.

1196. VERRIEST (Léo). Le registre de la loi de Tournai de 1302 et listes des otages de Bruges (1301) et de Courtrai. Documents inédits. Bruxelles, M. Weissenbruch, 1911. In-8°, 159 p. (Extrait des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1911, t. LXXX.) 2 fr.

1197. VITALE (Ant.). Il Lagonegrese nell' antichità, nel medio evo

e nell' epoca presente. Napoli, tip. dei Drogene, ved. Acampora, 1912. In-8°, 32 p. (Biblioteca del Popolo lucano, n° 3.)

1198. VITTUR (Alois). Enneberg in Geschichte u. Sage. Gesammelt u. zusammengestellt. Lana, k. Riedmann, 1912. Gr. in-8°, 328-cxxx p., 40 fig. 7 m.

1199. VOLLMER (Hans). Materialien zur Bibelgeschichte u. religiösen Volkskunde des Mittelalters. 1. Bd. Ober- u. mitteldeutsche Historienbibeln. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, VII-214 p., 20 pl. 12 m.

1200. WARICHEZ (Joseph). État bénéficial de la Flandre et du Tournais au temps de Philippe le Bon (1455), publié avec un commentaire général, des annotations, une table onomastique et une carte de l'ancien diocèse de Tournai. Louvain, bureaux des « *Analectes* », 1912. In-8°, 383 p. et carte. (Extrait des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 3^e série, t. V-VIII, XXXV-XXXVIII de toute la collection, 1909-1912.) 12 fr. 50.

1201. WEINREICH (Rich.), STEIN (Erwin). Neukölln. Oldenburg, G. Stalling, 1912. Gr. in-8°, XIII-158 p., 99 fig. (Monographien deutscher Städte. 1. Bd.) 4 m.

1202. WENDT (G.). England. Seine Geschichte, Verfassg. u. staatl. Einrichtgn. Leipzig, O. R. Reisland, 1912. Gr. in-8°, XII-376 p. 6 m.

1203. WESTMANN (K. G.). De svenska rättskällornas historia. Uppsala, Appelberg, 1912. In-8°, IV-115 p. 3 kr. 75.

1204. WILHELM (Friedrich). Ältere Urkunden in deutscher Sprache. Abtlg. B (Mitteldeutschland). Nr. 1. Rheinfränkische Urkunden. München, G. D. W. Callwey, 1912. In-8°, 27 p. (Münchener Texte, 4. Heft.) 0 m. 60.

1205. WILHELM (Friedrich). Bruchstücke der altsächsischen Genesis. München, G. D. W. Callwey, 1912. In-8°, 28 p. (Münchener Texte. 2. Heft.) 0 m. 60.

1206. WINBOLT (S. E.). Spenser and his poetry. London, Harrap, 1912. In-12, 158 p. (Poetry and life.) 1 s.

1207. WINTERFELD (Luise). Die kurrheinischen Bündnisse bis zum J. 1386. Ein Beitrag zum Bündniswesen des ausgeh. Mittelalters. Berlin, Weidmann, 1912. Gr. in-8°, VII-123 p. 2 m. 40.

1208. WITTIG (Jos.). Die Friedenspolitik des Papstes Damasus I. u. der Ausgang der arianischen Streitigkeiten. Breslau, G. P. Aderholz, 1912. Gr. in-8°, XXVI-241 p. (Kirchengeschichtliche Abhandlungen, 10. Bd.) 5 m.

1209. WOLFF (Aug.). *Lectura Dantis : il canto XX del Purgatorio* (Società dantesca italiana, sezione di Padova). Padova, fratelli Drucker, 1912. In-8°, 33 p.

1210. WORINGER (Wilhelm). *Formprobleme der Gotik*. München, R. Piper, 1912. Gr. in-8°, xi-127 p., 25 pl. 5 m.

1211. ZANONI (Lu.). *Valdesi a Milano nel secolo XIII*. Milano, tip. L. F. Cogliati, 1912. In-8°, 22 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

1212. ZELLER (Heinr. Ludw.). *Das Seerecht v. Oléron nach der Handschrift Paris, Bibliothèque nationale, nouvelles acquisitions françaises n° 10251*. Berlin, R. L. Prager, 1912. Gr. in-8°, vi-19 p., 1 pl. (Sammlung älterer Seerechtsquellen, 2. Abtlg. [Mittelalter]. 8. Heft.) 1 m.

1213. ZIPPERLING (Carl). *Das altfranzösische Fabel du Vilain Mire*. Kritischer Text m. Einleitg., Anmerkgn. u. Glossar. Halle, M. Niemeyer, 1912. Gr. in-8°, ix-224 p. et une reproduction photographique d'une partie du manuscrit original. 7 m.

CHRONIQUE ET MÉLANGES

— Par arrêté ministériel, en date du 7 novembre 1912, ont été nommés élèves de première année de l'École des chartes, dans l'ordre de mérite suivant :

MM.

1. BENOIT (*Fernand-Marie-Louis-Alphonse*), né à Avignon (Vaucluse), le 9 septembre 1892.

2. JOURDA DE VAUX DE FOLETIER (*Marie-Joseph-Charles-François*), né à Noyant (Maine-et-Loire), le 28 juin 1893.

3. FONT-RÉAULX (*Marie-Adolphe-Simon-Jacques DE*), né à Châteauroux (Indre), le 5 novembre 1893.

4. PORCHER (*Jean-Louis-Victor*), né à Paris, le 25 janvier 1892.

5. JUBERT (*Paul*), né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 3 janvier 1890.

6. MARCHESNÉ (*Charles-Marie-Bernard*), né à Tours (Indre-et-Loire), le 29 novembre 1887.

7. ESPEZEL (*Pierre-Émile-Alexandre D'*), né à Paris, le 11 avril 1893.

8. LA MONNERAYE (*Jean-Marie-Joseph-Yves DE*), né à Pontvallain (Sarthe), le 11 septembre 1889.

9. ROUXIN (*Maurice-Marie-Joseph*), né à Chauvigny (Vienne), le 23 janvier 1895.

10. QUÉTEL (*Maurice-Ernest-René*), né à Pont-l'Évêque (Calvados), le 15 décembre 1887.

11. LE COUTEUX (*Bernard-Henry-Jean-Marie-Joseph*), né à Mourmelon-le-Grand (Marne), le 16 novembre 1893.

12. PETIT (*Ernest-Auguste-Joseph*), né à Coigneux (Somme), le 23 août 1892.

13. MACÉ DE GASTINES (*Jean-Marie-Charles DE*), né à Ardenay (Sarthe), le 5 juillet 1892.

14. TERRASSE (*Charles-François-Eugène*), né à Grand-Lemps (Isère), le 1^{er} octobre 1893.

15. BÉGUIN (*Maurice-Dominique-Charles-René*), né à La Chapelle-sur-Oudon (Maine-et-Loire), le 16 juin 1893.

16. FUNCK-BRENTANO (*Alfred-Émile-Marie-Christian*), né à Montfermeil (Seine-et-Oise), le 15 août 1894.

17. DU FAYET DE LA TOUR (*Pierre-Louis-Marie-Charles*), né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 20 janvier 1889.

— Par décret présidentiel, en date du 2 novembre 1912, notre confrère M. le baron Cerise a été promu officier de la Légion d'honneur.

— Par décret présidentiel, en date du 5 novembre 1912, notre confrère M. Charles Chevreux a été nommé sous-préfet de Ribérac (Dordogne).

— Par arrêté ministériel, en date du 10 octobre 1912, notre confrère M. Pierre Hellouin de Cenival a été nommé membre de l'École française de Rome pour l'année 1912-1913.

— Par le même arrêté, notre confrère M. Bouard de La Forest a été autorisé à prolonger son séjour à la même École pendant l'année 1912-1913.

— Notre confrère M. Georges Huisman a été nommé agrégé d'histoire et de géographie à la suite du concours de 1912.

— Par arrêté ministériel, en date du 12 octobre 1912, notre confrère M. Dupont-Ferrier a été délégué dans les fonctions de professeur d'histoire à l'École normale supérieure d'enseignement primaire de Fontenay-aux-Roses.

— Par arrêté ministériel, en date du 21 juin 1912, notre confrère M. Lucien Auvray a été nommé bibliothécaire principal au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— Par un autre arrêté en date du 22 juin 1912, notre confrère M. Marius Sepet a été nommé conservateur adjoint, honoraire à la Bibliothèque nationale.

— Par arrêté ministériel, en date du 4 novembre 1912, ont été nommés bibliothécaires à la Bibliothèque nationale, nos confrères MM. Charles Du Bus et André Martin au département des Imprimés; M. Henri Labrosse au département des Manuscrits et M. Marcel Aubert au département des Estampes.

— Par un autre arrêté, en date du 28 novembre, notre confrère M. Louis Royer a été nommé sous-bibliothécaire au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— Par arrêté du ministre des Finances, en date du 15 juin 1912, notre confrère M. Fernand Mazerolle a été nommé conservateur du musée de la Monnaie.

— Par arrêté municipal, en date du 23 novembre 1912, notre confrère M. Gaston Robert a été nommé archiviste de la ville de Reims, en remplacement de notre confrère M. Louis Demaison, nommé archiviste honoraire.

— Plusieurs arrêtés ministériels, en date du 18 octobre 1912, ont

modifié la composition du Comité des travaux historiques et scientifiques au ministère de l'Instruction publique.

La section d'histoire et de philologie prend le titre de section de philologie et d'histoire (jusqu'à 1715).

La section de géographie descriptive prend le titre de section de géographie.

La section des sciences économiques et sociales prend le titre de section des sciences économiques et sociales, d'histoire moderne (depuis 1715) et d'histoire contemporaine. Elle est divisée en deux sous-sections : Sous-section des sciences économiques et sociales ; Sous-section d'histoire moderne (depuis 1715) et d'histoire contemporaine.

Ont été nommés membres de cette seconde sous-section nos confrères : MM. Camille Bloch, secrétaire, Henry Lemonnier et Alexandre Tuetey.

— Par arrêté préfectoral, en date du 8 août 1912, ont été nommés membres de la Commission des travaux historiques de la ville de Paris nos confrères MM. Léon Le Grand, Maurice Prou et Henri Stein.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 27 décembre 1912, a élu notre confrère M. A. Prudhomme au nombre de ses correspondants.

NÉCROLOGIE.

CHARLES BAUDON DE MONY.

Nous avons le très vif regret d'apprendre la mort de notre confrère M. Charles Baudon de Mony, né à Paris, le 15 juin 1862, et décédé au château de Riz-Chauveron (Haute-Vienne), le 20 novembre 1912. Archiviste paléographe de la promotion de 1886, il soutint une thèse, très étudiée et qui fut très favorablement appréciée, sur les *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIV^e siècle*. Il la publia quelques années plus tard, en 1896, en deux volumes in-8°, auxquels l'Académie des inscriptions décerna le second prix Gobert en 1897.

Notre regretté confrère a collaboré aussi à la rédaction de la table du Catalogue des manuscrits espagnols et portugais de la Bibliothèque nationale, publié en 1897 par M. Alfred Morel-Fatio; il avait donné également, dès 1885, à la *Bibliothèque de l'École des chartes* un article sur les *Origines de la question d'Andorre* (t. XLVI, p. 95-107), et un autre, en 1897, sur la *Mort et les funérailles de Philippe le Bel* (t. LVIII, p. 5-14).

HENRI LÉONARDON.

La triste nouvelle de la mort d'un autre de nos confrères nous est parvenue en même temps. M. Henri Léonardon, conservateur de la bibliothèque de la ville de Versailles, est décédé dans cette ville le 23 novembre 1912. Une notice nécrologique sera consacrée à notre regretté confrère par M. A. Morel-Fatio dans la prochaine livraison de la *Bibliothèque*.

DOM HENRI VAUTIER.

Notre regretté confrère Dom Henri Vautier vient de mourir à Caen, le 2 décembre dernier. Né à Saint-Contest, près Caen, le 4 septembre 1865, il appartenait à la promotion du 30 janvier 1894 et avait obtenu le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse sur *Caen et l'état du bailliage de Caen sous la domination anglaise (1417-1450)*. Religieux bénédictin à l'abbaye de Saint-Wandrille (Seine-Inférieure), il avait collaboré aux travaux de la Commission pontificale de la révision de la Vulgate et avait préparé en ces dernières années une édition, qu'il laisse inachevée, du cartulaire de l'ancienne abbaye de Saint-Wandrille.

ÉMILE RICARD.

Nous avons enfin le vif regret d'annoncer la mort de notre confrère M. Émile Ricard, chef de division honoraire à la préfecture des Bouches-du-Rhône, décédé à Marseille, le 25 novembre 1912. Il était le dernier survivant des anciens élèves pensionnaires de l'École des chartes, sous le régime de l'ordonnance de 1829, et appartenait à la promotion du 23 décembre 1844 (dite de 1845).

CONCOURS DES ANTIQUITÉS NATIONALES¹.

L'œuvre à laquelle nous donnons la première médaille, le *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims*², est une œuvre

1. Nous extrayons du rapport, lu par M. Camille Jullian dans la séance de l'Académie des inscriptions du 14 juin 1912, les passages suivants, où sont appréciées différentes publications de nos confrères.

2. Publié sous les auspices de l'Académie de Reims.

de très longue haleine. Il y aura bientôt trente ans qu'en 1885 en parut le premier fascicule, et les auteurs étaient si modestes, si peu confiants dans leur entreprise qu'ils ne le tirèrent qu'à cent exemplaires. Il s'épuisa bien vite, fut réimprimé en 1891. Et voici maintenant le grand ouvrage s'étendant sur quinze fascicules, qui sont chacun un vrai volume, d'un texte copieux, garni de figures, renforcé de tables, tous mine inépuisable à qui cherche bien. Des trois collaborateurs qui s'étaient consacrés à la tâche, un déjà a disparu, M. Charles Givelet, mort doyen de l'Académie de Reims en 1903. M. Givelet s'était occupé de réunir les matériaux; les deux autres auteurs, en outre, poursuivaient la rédaction. Les voilà à peu près à fin d'œuvre, bien vivants, toujours actifs, encore prêts, s'il le faut, à tout recommencer sur frais nouveaux. L'un est M. Demaison, notre correspondant à Reims, ancien élève de l'École des chartes, l'autre est M. Jadart, secrétaire général de l'Académie, qui, tous deux, l'un aux archives, l'autre au musée et à la bibliothèque, sont les deux plus admirables conservateurs d'antiquités nationales qu'on puisse rêver. Conserver ne leur a pas suffi. Ils ont voulu publier, ce qui est du reste une autre manière de conserver. Leurs quinze volumes¹ seront une description minutieuse de tout ce qui, dans l'arrondissement de Reims, est œuvre de pierre, ou de métal ou de terre cuite, j'entends œuvre pouvant présenter quelque intérêt historique. On a même dit qu'il y avait, dans ces milliers de pages, trop de choses, par exemple des inscriptions modernes, toutes voisines de nous. Le fait est que si l'ouvrage était intitulé *Répertoire monumental* et non *Répertoire archéologique*, le titre en donnerait mieux l'idée. C'est un peu une statistique, comme on entendait ce genre de travail il y a cent ans (je parle des meilleurs). Mais trop de richesse ne nuit pas. Que le temps passe, et ces inscriptions aujourd'hui banales auront leur prix. C'est à la postérité et non pas à nous de dire ce que vaut un document de l'heure présente. Notre devoir n'est que de le conserver. MM. Demaison et Jadart ont fait leur devoir en toute conscience. Et comme il s'agit de Reims, du pays rémois, de la région où il y a, aux trois grandes époques du passé, les trois plus beaux gîtes historiques, les tombes gauloises de la Marne, les souvenirs romains de *Durocortorum*, et la cathédrale métropolitaine et ses filleules, vous voyez ce que le travail nous apporte. Et ce n'est pas tout. Il nous permettra, après lui, de trouver encore. Les auteurs ont noté tous les endroits où l'on pouvait faire des fouilles, huttes, mottes ou cavaliers, tous les lieux dits qui par leur nom pouvaient révéler le souvenir d'une ruine, pierre de fées, gros cailloux, gargasses ou autres. Et cela fait un répertoire idéal, où

1. Premier fascicule : *Communes rurales des cantons de Reims*; du 2^e au 8^e : *Ville de Reims*; 9^e *Aÿ*; 10^e *Beine*; 11^e *Bourgoigne*; 12^e *Châtillon-sur-Marne*; 13^e *Fismes*; 14^e *Verzy*; 15^e *Ville-en-Tardenois*.

rien du passé n'est oublié et où se prépare le bon travail de l'avenir.

Le travail de M. Victor Mortet, bibliothécaire à la Sorbonne, se présente à nous sous le plus modeste des titres : *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et de la condition des architectes en France au moyen âge, XI^e-XII^e siècles*. Mais ce titre dissimule un immense labeur de recherches, un effort intellectuel continu et heureux. Il a fallu lire tous les textes de ces deux siècles, pièces d'archives et récits d'historiens ; il a fallu ensuite en extraire tout ce qui concernait l'art monumental ; et enfin, le passage choisi, il a fallu le comprendre, l'expliquer, le publier. Tout cela, pour me servir d'une expression qui plaira à M. Mortet, est fait par un excellent maître d'œuvre. Si le document présentait quelque incertitude, l'auteur a vérifié le manuscrit. La bibliographie est substantielle et sobre. De bons résumés, qui définissent le sens général du morceau, en précèdent la description. Un nombre suffisant de notes au bas des pages, aucune d'inutile. Un index copieux, de tous genres, peut-être un peu touffu (ce qui semble la conséquence des mille formes de l'art médiéval). Une préface de près de cent pages met en exploitation les documents disséminés dans le volume, et n'est rien de moins que le tableau des conditions matérielles ou morales au milieu desquelles a vécu l'architecture d'avant le XIII^e siècle. — Pour se rendre compte des services que rendra ce recueil aux érudits et aux archéologues, il suffit de prendre, dans la table, un mot caractéristique, comme celui de Donjon. On y lit « donjon de bois », « de pierre », donjon « avec chemise de bois », « avec pont de bois », « avec tours d'enceinte », « avec chemise percée d'archères » : c'est-à-dire que, tout compte fait, vous pourrez, avec ce livre, retrouver les formes et façons essentielles du donjon. — Mais il n'y a pas que l'archéologie du moyen âge qui trouve ici son bénéfice. Il y a aussi la connaissance de sa vie intellectuelle. Voyez au mot de César : la popularité du grand dictateur, qu'on rattache si souvent, et à tort, à la Renaissance, y apparaît, dès le XI^e siècle, dans la mention des tombeaux de Venouse, attribués aux temps de sa gloire. — Et il n'y a pas que la science du moyen âge pour récolter en ce recueil ; il y a aussi celle de l'antiquité pour y glaner. Voici quantité de mentions de monuments antiques, préhistoriques même, menhirs et dolmens, par exemple *lapides quosdam ingentes in medio montis positos*. — Le livre ressemble à M. Mortet, bibliothécaire : il se met au service de tous ceux qui travaillent. La commission lui a accordé avec joie et reconnaissance la seconde médaille.

L'ouvrage de M. Sauvage, qui a obtenu la troisième médaille, est de nature toute différente. Ce n'est pas un recueil de textes sur l'ar-

chéologie, c'est un livre d'histoire, celle de l'abbaye de Saint-Martin de Troarn en Normandie. Il la prend à ses débuts, il l'arrête au xvi^e siècle, il la suit patiemment, lentement, dans les rapports des moines avec le Saint-Siège, les rois d'Angleterre et de France, l'évêque de Bayeux, les abbayes rivales. Puis, avec plus de complaisance encore pour son sujet, il montre le développement matériel de l'abbaye, ses richesses, la façon dont elle exploitait ses domaines. Quand on songe que Saint-Martin de Troarn fut la plus riche du pays après Saint-Étienne de Caen, que la Normandie et sa vie agricole est un des sujets les plus passionnants de l'histoire économique au moyen âge, on voit tout de suite que, de cette monographie, M. Sauvage pouvait aisément s'élever à des faits d'ordre général. Ce en quoi d'ailleurs il a réussi, ajoutant bien des pages nouvelles aux études fameuses de ses devanciers. Et cela annonce en lui, absolument, l'étoffe d'un historien de bonne espèce, curieux, soucieux du détail exact, habile à grouper les choses similaires, réfléchissant sur ses textes, faisant à leur endroit l'effort qui en tire la vérité. D'autre part, une liste d'abbés, quarante pièces, des tables un peu trop minutieuses peut-être, montrent aussi chez notre jeune auteur le goût de l'inventaire, des statistiques, des répertoires, de tous ces matériaux solides dont il ne faut pas que l'historien éloigne sa pensée et son œuvre. — J'ai prononcé le mot de jeune à propos de M. Sauvage. On voit qu'il l'est encore, à certains lapsus qui viennent d'un tempérament trop prompt, à des procédés de composition un peu rudimentaires : pourquoi intercaler des documents latins au beau milieu de son exposé ? Pourquoi alourdir le récit de textes qu'on aurait pu rejeter en note ? Il eût fallu, l'ouvrage fini de cette manière, le remanier en un dispositif plus clair, plus léger, plus harmonieux. Mais M. Sauvage est jeune : ce qui explique qu'il a eu un peu trop de hâte en composant, et ce qui nous fait espérer qu'il arrivera bientôt à bâtir des édifices, non pas plus solides, mais plus souples, plus finement élaborés.

.

Vient ensuite, pour la troisième mention, l'ouvrage, encore tout nouveau et déjà signalé avec éloge¹, de M. Artonne sur *le Mouvement de 1312 et les chartes provinciales de 1315*². Quel dommage que l'apparence du volume ne fasse pas toujours valoir son réel mérite et le vif intérêt du sujet ! Les pièces ne sont point très bien publiées, et il y a, dans la rédaction, ce que l'on appelle aujourd'hui des écarts d'écriture. Mettons ces erreurs sur le compte de la typographie ; mais pour un érudit, est-ce que la correction typographique n'est pas un

1. Article de M. Ch.-V. Langlois, *Journal des Savants*, 1912, p. 167 et suiv.

2. Ce volume fait partie de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*, t. XXIX.

devoir de tout premier ordre, envers le lecteur, envers soi-même, et je dirais volontiers envers les documents du passé? Avec les renseignements nouveaux qu'il nous apporte, avec son intelligence historique, M. Artonne eût pu devenir l'auteur d'un beau livre, comme tel grand seigneur du temps de Louis XIV fût devenu un parfait gentilhomme, s'il avait pris le temps de soigner sa mise. Le fond, dans cet ouvrage, est en effet de solide valeur. Je regrette seulement, comme d'autres l'ont fait avant moi, qu'il n'y soit point question des séditions, des esquisses de jacquerie, des grondements populaires ou provinciaux qui accompagnèrent les œuvres des réformateurs : on ne pourrait guère raconter la Constituante sans écouter de très près les bruits de la rue. Mais enfin le sujet principal du livre, cet étrange mouvement de liberté qui caractérise le règne de Louis X, est bien vu, bien analysé, et il est si plein d'intérêt pour nous! M. Artonne nous donne, sur plus d'un point, des choses nouvelles, sur le rôle de Charles de Valois, sur celui, jusqu'ici méconnu, du futur Philippe V, alors comte de Poitiers, sur l'incohérence et les jalousies des réformateurs, plus désireux des prérogatives, chacun pour soi, que de liberté pour tous. Et cela s'est vu en d'autres temps.

.

Voilà donc neuf ouvrages couronnés ou récompensés. Cela ne veut pas dire que tous les autres ne méritassent point de l'être. Mais la plupart portaient en eux un vice rédhibitoire : le sujet ne rentrait pas dans le cadre de ce concours. — Il faudrait bien pourtant que nos correspondants, ou, si l'on préfère, les auteurs désireux de devenir nos justiciables, cessassent de nous adresser des volumes, si bons qu'ils fussent, sur les approches de la Révolution ou sur les temps des quatre derniers Bourbons. Henri IV une fois mort, il est entendu que s'arrête notre juridiction académique. Voilà pourquoi, sur vingt-quatre auteurs qui sont venus à nous, neuf seulement ont été élus, et beaucoup même n'ont pas été appelés.

Parmi les ouvrages écartés du concours, deux méritent une mention à part, à cause des conditions où ils se sont présentés à nous. — L'un est celui de M. Jacques Laurent, tome second du *Cartulaire de l'abbaye de Molesme*¹. Comme cartulaire, vraiment, c'est un travail parfait, un modèle du genre, fait par un érudit de bonne trempe et de fine intelligence. Mais le premier volume a eu la seconde médaille au concours de 1908. Nous ne pouvons donc aujourd'hui faire qu'une chose, et nous le faisons avec empressement : rappeler cette médaille et le talent de l'auteur. — L'autre ouvrage, ou plutôt les autres (car il y en a une majestueuse série), c'est l'ensemble des inventaires présentés par notre vaillant archiviste des Hautes-Alpes, M. l'abbé Guillaume!

1. Voyez le rapport de M. Valois, *Comptes-rendus* de 1908, p. 397-398.

Que de pièces analysées! Que de zèle dans les préfaces auxquelles l'archéologie romaine devra elle-même recourir! Mais ces livres, ce sont inventaires administratifs d'archives départementales et communales. Et votre commission s'est fait une loi, aussi dure d'ailleurs pour elle que pour les concurrents, de ne point accepter des publications de ce genre.

De ces neuf ouvrages couronnés, tous, absolument, traitent du moyen âge. Il demeure le principal favori du concours des antiquités. Cela tient en grande partie à la façon supérieure dont l'étude en est organisée à l'École des chartes. Les premiers lauréats en proviennent sans exception. C'est de plus en plus un honneur, comme le disait hier un de nos confrères et maîtres¹, que de lui avoir appartenu.

UNE VISITE A L'INSTITUT HISTORIQUE AUTRICHIEN.

Au cours d'un récent voyage à Vienne, un des élèves actuels de l'École des chartes, M. Maurice Dieterlen, a été gracieusement admis par le directeur de l'Institut historique autrichien, M. le Dr E. von Ottenthal, à en étudier l'organisation, sur laquelle il a bien voulu nous communiquer les notes suivantes² :

« L'Institut autrichien s'ouvre dans une aile de la nouvelle Université de Vienne sur le même palier que la bibliothèque universitaire. Le logis de l'appareiteur et la chaire d'histoire de l'art avec ses collections sont tous deux relégués au second étage. Une porte contiguë, close pour les profanes et dont professeurs et élèves possèdent une clef, donne accès dans un long couloir, où montent les travées chargées de livres et qui est meublé de tables réservées aux anciens membres de l'Institut. Une salle est destinée aux collaborateurs des *Monumenta*. Dans la salle d'étude, les six membres ordinaires travaillent chacun à leur table, encombrée d'un monceau de livres et de fiches. Plus loin, c'est le cabinet directorial, d'une si bienveillante hospitalité pour l'étranger. Nous y avons admiré un bel appareil pour la photographie des manuscrits, dont le soin est confié à l'assistant du directeur; celui-ci dispose d'une chambre noire fort bien outillée et donne libéralement aux travaux des élèves le secours de son habileté. La biblio-

1. M. Héron de Villefosse, lors de l'hommage qui lui a été rendu, à l'occasion du 25^e anniversaire de son élection à l'Académie (13 juin 1912). Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXIII, p. 402.

2. Il a plusieurs fois déjà été question de l'Institut autrichien dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXXIX, 1878, p. 481-486, traduction des statuts modifiés en 1874; *ibid.*, t. LXV, 1904, p. 680-681, notice résumant la brochure (*Festschrift*) publiée pour le cinquantenaire de l'Institut autrichien.

thèque ne compte guère que 8,000 volumes et brochures, avec un accroissement annuel de 250 articles. Pour l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire, le premier directeur, Jäger (1854-1869), dut se contenter des collections étrangères de fac-similés, des premières livraisons de la nôtre, de quelques exemplaires de la collection Foucard, etc. Grâce à des crédits extraordinaires, son successeur Theodor von Sickel (1869-1891) put éditer ses *Monumenta graphica*¹, aujourd'hui dépassés, mais qui étaient alors une nouveauté. Une série de planches, en partie gravées sur cuivre, éditées par le paléographe U. F. Kopp, par une donation d'un de ses héritiers, allèrent bientôt grossir ce fonds sans cesse enrichi. Ajoutons encore une riche collection de moulages de sceaux (4,250 pièces) et une petite collection d'originaux. Le cours de diplomatique dure deux années; les actes des empereurs et les actes pontificaux sont étudiés en première année, et les actes privés en seconde année. La chaire d'histoire de l'art, fondée en 1874, a reçu un grand développement et possède d'amples collections de gravures, photographies, moulages, entretenues grâce à un fonds particulier. L'enseignement est commun aux trois années. L'année préparatoire est consacrée à l'histoire de l'art en général. Pour les boursiers, le cours embrasse le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes.

« Les membres de l'Institut, après avoir satisfait à l'examen final, qui comporte aussi une thèse originale, entrent dans le service des archives, des bibliothèques ou des musées, d'autres deviennent collaborateurs des *Monumenta*, mais tous restent attachés à leur école et ont à cœur de continuer l'œuvre collective entreprise par leurs aînés : Régestes des comtes de Habsburg et des ducs d'Autriche de la maison de Habsburg², Catalogue des manuscrits à miniatures d'Autriche³, publication des terriers (*Urbare*) seigneuriaux autrichiens. Les locaux de l'Institut leur sont ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir. La bibliothèque universitaire, qui est à proximité, reçoit le dépôt légal de tous les livres et brochures imprimés en Basse-Autriche et, par un simple jeu de bulletins, le prêt est aisé de l'une à l'autre bibliothèque. »

1. Th. von Sickel et K. Rieger, *Monumenta graphica mediæ ævi*. Wien, 1858-1882; atlas in-fol. et un vol. de texte in-4°.

2. *Regesta Habsburgica. Regesten der Grafen von Habsburg und der Herzoge von Österreich aus dem Hause Habsburg*, hgb. vom Institut für österr. Geschichtsforschung unter Leitung von Oswald Redlich. I Abteilung, Innsbruck, 1904, in-8°.

3. *Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Österreich*, herausgegeben von Franz Wickhoff, fortgesetzt von Max Dvůřák, t. I-V. Leipzig, 1905-1910, 5 vol. gr. in-4°.

LA PLUS ANCIENNE LETTRE DU ROI LOUIS XI.

Quels qu'aient été le zèle et la patience du regretté Vaesen et de son continuateur, M. B. de Mandrot, dans la recherche des documents émanés de la chancellerie de Louis XI, il est bien probable qu'il reste encore plus d'une découverte heureuse à faire dans les archives provinciales.

Celle que nous allons signaler ne paraîtra sûrement pas sans valeur, en raison de sa date. Dans un recueil factice de *Chartes originales concernant l'histoire du Limousin*, que nous avons rencontré aux archives municipales de Bordeaux, — recueil qui provient du fonds du bibliophile Jacob (n° 1496 de son Catalogue) et fut acquis par la ville de Bordeaux vers 1887, — figure, à son rang chronologique, en forme de copie du temps, l'acte par lequel le roi nomme sénéchal du Limousin Jehan d'Estuer, seigneur de la Barde¹. Or, cet acte, délivré à Avesnes en Hainaut, porte la date du 3 août 1461. Il est donc postérieur de douze jours seulement à la mort de Charles VII et antérieur de neuf jours au premier acte du nouveau roi, qui, dans le recueil de Vaesen, porte la date du 12 août (missive à l'archevêque de Reims, datée de Saint-Thierry, près Reims, t. II, p. 1).

Cette lettre du 3 août, qui est à vrai dire un mandement, on la trouvera reproduite *in extenso* dans notre recueil de *Documents limousins des archives de Bordeaux* (*Archives historiques du Limousin...*, 1912, t. XII, p. 47-49). Elle ne modifie point l'itinéraire diplomatique de Louis XI, mais elle nous donne les noms de quatre seigneurs de son entourage et laisse deviner que les sollicitations intéressées avaient déjà commencé auprès de l'héritier de Charles VII, avant même qu'il eût été couronné.

A. LEROUX.

UN DOCUMENT NOUVEAU RELATIF A JEAN BOURDICHON.

On sait la faveur dont jouit, auprès de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}, Jean Bourdichon, le célèbre peintre des *Heures d'Anne de Bretagne*²; le document suivant, qui ne semble pas avoir été encore signalé, en est une nouvelle preuve. Ce sont des lettres

1. Déjà mentionné dans les *Lettres du Dauphin*, t. I, p. 129, et plusieurs fois dans les lettres du roi postérieures à celle que nous signalons. — La Barde, comm. de Grand-Bourg (Creuse).

2. Voir *Archives de l'Art français*, t. IV, p. 3-23; *Nouvelles Archives de l'Art français*, t. I, p. 146, et t. III, p. 3-5; *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. V, p. 377, n° 16620, et t. VII, p. 513, n° 26287.

patentes de Louis XII, dont une copie se trouve dans un formulaire d'actes des xv^e et xvi^e siècles, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n^o 5085 des manuscrits du fonds français¹, et qui sont relatives au paiement à Jean Bourdichon d'un acompte de 300 livres sur une somme de 1,000 livres tournois, que Charles VIII « luy avoit données pour marier ses filles ».

« Loys, etc., à noz amez et feaulx les tresoriers de France et generaulx conseillers, par nous ordonnez sur le fait et gouvernement de noz finances, salut et dilection. Comme par autres noz lettres patentes adressans à nos amez et feaulx les gens de noz comptes, données en ceste ville de Paris, le dixiesme jour de septembre l'an mil IIII^e IIII^{xx} dix huit, cy attachées soubz le contrescel de nostre chancelier, et pour les causes contenues en icelles, nous eussions mandé à nosdicts gens des comptes restablir à nostre cher et bien amé varlet de chambre ordinaire Jehan Bourdichon à passer et allouer ès comptes de feu maistre Bertrand du Terme, receveur des gaiges des generaulx de la justice, la somme de iij^e l. t., que icellui Bourdichon avoit receue dudict du Terme sur la somme de mil livres tournois, que feu nostre trescher seigneur et cousin le roi Charles luy avoit données pour marier ses filles, dont du reste icelluy du Terme avoit baillé sa contrelettre audict Bourdichon, et oultre que dudict reste desdictes mil livres tournois, montant vij^e l. t., ilz feissent paier ledict Bourdichon à une foys ou plusieurs par tel receveur, ou receveur general, ou particuliers comptables en nostredicte Chambre des comptes, qu'ilz verroient estre à faire, sans ce que pour ce faire il luy feust besoing avoir ne recouvrer autre acquit. En ensuivant lesquelles noz lettres nosdicts gens des comptes auroient alloué audict du Terme et pareillement audict Bourdichon ladicte somme de iij^e l. t. Et au regard du reste desdictes mil livres, montant vij^e l. t., qu'il leur estoit mandé par nosdictes lettres faire paier audict Bourdichon, icellui Bourdichon doute que nosdicts gens des comptes vueillent faire difficulté de ce faire, obstant ce qu'ilz n'ont acoustumé, ne ne veuillent prandre congnoissance de faire distribucion de noz finances, mais s'en remettent à ceulx qui par nous sont commis et ont acostumé de ce faire. Et comme par ce moyen nosdicts receveurs generaulx ou particuliers, sans avoir autre expedicion de nosdicts gens des comptes, ne luy veuillent semblablement paier ne bailler ledict reste de ladicte somme, doubtons qu'elle leur fust rayée en leurs comptes sans avoir sur ce noz lettres et provision au cas convenable, ainsi qu'il nous a fait dire et remonstrer, en nous humblement requerant icelles et sur ce luy impartir nostre grace et liberalité.

1. *Catalogue des manuscrits français* (in-4°), t. IV, p. 513, n^o 116, fol. 85 v^o-86 v^o du ms. français 5085.

« Pourquoi nous, ce considéré, voulans pourveoir à nostredict varlet de chambre en ceste partie et qu'il joysse entierement dudict don à luy fait, tant par nostredict feu seigneur et cousin le roy Charles, dernier decédé, que Dieu absoille, que par nous, en faveur de mariage, qui est euvre piteuse et charitable, vous mandons et enjoignons par ces presentes, et à chacun de vous, que par le changeur de nostre tresor, receveurs generaulx de noz finances, receveurs particuliers, ou autres ayant maneyement et administration de nosdictes finances ordinaires ou extraordinaires, comme adviserez, et par celluy ou ceulx d'eulx que mieulx le pourroit porter, en tout ou partie, à une foys ou plusieurs, vous faictes paier et bailler audict Bourdichon ladicte somme de vij^e l. t. du reste desdicts mil livres tournois, et promettre et consentir que si, par nosdicts changeurs, receveurs generaulx ou particuliers, ou aucun d'eulx, ladicte somme de vij^e l. t. avoit esté ou estoit païée audict Bourdichon, qu'elle soit allouée en leurs comptes et rabatue de leur recepte, et de chacun d'eulx respectivement, par noz amez et feaulx les gens de nosdicts comptes, ausquelz nous mandons ainsi le faire sans difficulté, en rapportant nosdictes premieres lettres, cesdictes presentes signées de nostre main, la contrelettre dudict du Terme, en fin de paye et reconnoissance dudict Bourdichon sur ce seullement; car tel est nostre plaisir, non obstant que ladicte somme ne soit couchée en l'estat general de noz finances, et descharge n'en soit levée selon et en ensuivant l'ordre d'icelle et l'ordonnance par nous dernièrement faicte sur le fait et distribution de de nosdictes finances, et sans prejudice de ladicte ordonnance en autres choses et quelzconques autres ordonnances, restrinctions, mandemens ou deffenses à ce contraires. Donné à, etc.¹. »

H. O.

MANUSCRITS ENTRÉS AU MUSÉE BRITANNIQUE EN 1911.

En exécution du legs d'un généreux amateur, M. Arthur Huth, les collections du Musée britannique se sont enrichies l'an dernier de cinquante volumes (trente manuscrits et vingt livres imprimés), dont un beau catalogue a été publié sous le titre de *The Huth Bequest* (London, 1912, in-4°). Parmi les manuscrits décrits dans ce catalogue, il faut citer les suivants :

Bible latine, en deux volumes, ornée de miniatures exécutées en France au XIII^e siècle.

Psautier latin, avec miniatures exécutées en Angleterre à la fin du XIII^e siècle.

1. La date manque, comme à toutes les autres pièces copiées dans ce volume.

Roman de Merlin, en prose; début du xiv^e siècle.

Apocalypse, en français, avec peintures; début du xiv^e siècle.

Speculum humanæ Salvationis, etc. (134 scènes); manuscrit de la fin du xiv^e siècle.

Les trois pèlerinages de Guillaume de Digulleville, avec nombreux dessins, des xiv^e-xv^e siècles.

Apocalypse, en latin, copiée dans les Pays-Bas; xv^e siècle.

Histoire de la Bible, en flamand; milieu du xv^e siècle.

Livre d'heures, en allemand, avec gravures du xv^e siècle.

Livre d'heures, avec miniatures de l'école milanaise; xv^e siècle.

Triumphes de Pétrarque, etc., avec miniatures de l'école milanaise; fin du xv^e siècle.

Livre d'heures, avec miniatures flamandes; de l'an 1500 environ.

Les collections manuscrites du Musée britannique se sont aussi accrues de plusieurs volumes acquis aux ventes Phillipps (24-28 avril) et Townshend (18-19 décembre 1911), parmi lesquels on peut remarquer :

Vita S. Neoti et Bedæ historia ecclesiastica gentis Anglorum; xiii^e siècle (et non xi^e, comme le portait le Catalogue de vente).

Chroniques de Saint-Denys, en français, s'arrêtant à l'année 1223 et provenant de Monmerqué.

Dictionarium sive explicatio vocum latinarum; copié en Italie au xiii^e siècle.

Guillelmi Malmesburiensis de gestis regum Anglorum et Historia novella; fin du xiv^e siècle.

Statuta Angliæ, liber customarum; xiv^e-xv^e siècle, etc.

Enfin, parmi les autres acquisitions, on remarquera encore un registre des lettres de R. Pio, cardinal de Carpi, nonce en France (1528-1544), et un « Essai historique de la Vendée, par M. de Solignac » (vers 1795).

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ PALÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

La dixième partie, publiée en 1912, de *The New Palaeographical Society*, dirigée par sir E. M. Thompson, sir G. F. Warner, sir F. G. Kenyon et M. D. P. Gilson, complète la première série de cette belle et importante publication commencée en 1903. Les 250 planches de fac-similés d'inscriptions, de papyrus, de chartes, de manuscrits grecs, latins, français, anglais, depuis le v^e siècle avant notre ère jusqu'au xv^e siècle, qui composent cette première série,

sont accompagnées de plusieurs tables de classement, permettant de les relier en deux volumes, et d'une longue et substantielle introduction, due à sir E. M. Thompson. Elles offrent des spécimens variés et la plupart datés d'écriture grecque et latine, capitale et cursive, onciale et semi-nciale, minuscule de divers genres, qui, joints à ceux qui ont été réunis sur les 455 planches précédemment publiées, de 1873 à 1874, par *The Palaeographical Society*, forment un recueil incomparable pour l'étude de la paléographie grecque et latine.

Voici le détail des planches contenues dans cette dixième partie :

226. *Mémoire judiciaire*; papyrus daté de 91-96 de J.-C. — Londres, British Museum, papyrus 1889.

227. *Documents* relatifs à un prêt; papyrus datés de 182 de J.-C. — Londres, British Museum, papyrus 1891.

228. *Accord* relatif à la propriété d'une maison; papyrus daté de 647 (?) de J.-C. — Londres, British Museum, papyrus 2017.

229. S. JEAN CHRYSOSTOME, Commentaire sur les Épîtres de saint Paul; ms. grec daté de 1430. — Londres, British Museum, Burney ms. 49.

230. EUSÈBE, Chronique traduite en latin par S. Jérôme; ms. en onciale, provenant de Saint-Benoît-sur-Loire, copié entre les années 627-699. — Berne, bibliothèque de la ville, ms. 219.

231-232. *Psautier*, en latin; ms. copié en Angleterre, en écriture semi-nciale du VIII^e siècle. — Blickling Hall, bibliothèque du marquis de Lothian.

233-234. *Évangiles*, en latin; ms. copié dans le pays de Galles, en minuscule du IX^e siècle. — Hereford, bibliothèque de la cathédrale, ms. P. 1, 2.

235. *Commentaires* sur les Épîtres de saint Paul; ms. latin en minuscule, peut-être copié à Corbie au IX^e siècle. — Londres, British Museum, Harley ms. 3063.

236-237. RABAN MAUR, Commentaire sur les Épîtres de saint Paul; ms. donné par Hincmar à la cathédrale de Reims (845-882). — Cambridge, Pembroke College, ms. 308.

238. *Lectionnaire* des Évangiles; ms. copié sans doute à Hereford, dans la première moitié du XI^e siècle. — Cambridge, Pembroke College, ms. 302.

239. *Bible*, en latin, copiée par H. Puiset, évêque de Durham (1153-1195). — Durham, bibliothèque de la cathédrale, ms. A. II. 1.

240. *Abbreviatio* du *Domesday Book*; ms. latin du XIII^e siècle. — Londres, Public Record office, Museum, case C, n^o 43.

241. *Romance of King Horn*, etc.; ms. anglais, copié entre 1314 et 1325. — Londres, British Museum, Harley ms. 2253, fol. 49-140.

242-243. *Bible historiale*, en français; ms. du XIV^e siècle, avec peintures. — Holkham Hall (Norfolk), bibliothèque de Lord Leicester.

244-247. *Bible* latine, ornée de miniatures et copiée en 1402 pour Conrad de Wechta, maître de la monnaie à Kuttenberg, en Bohême. — Anvers, musée Plantin, mss. 44 et 45.

248. *Pétition* au Conseil privé (1431) et lettre de Henri VI au pape Calixte III (1455). — Londres, British Museum, Cotton charter IV, 24, et Cotton ms. Cleopatra, E. III, fol. 100.

249. *Chartes* de Henri IV (1407) et de Richard Seyntbarbe (1420). — Londres, Westminster abbey muniments, 12230, et British Museum, Harley charter 83. D. 32.

250. *Chartes* relatives à l'église de Walberswick (Suffolk) (1426), à l'hôpital de Reading (1435), et confirmation par Henri IV des franchises de Yarmouth (île de Wight) (1440). — Londres, British Museum, addit. charter 17634 et 19650; Yarmouth Corporation muniments.

REPRODUCTIONS DE MINIATURES DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE MUNICH.

Sous le titre de *Miniaturen aus Handschriften der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek in München*, M. le Dr Georg Leidinger a récemment commencé, chez les éditeurs Riehn et Tietze, de Munich, la publication d'une série de reproductions des miniatures des plus célèbres et des plus beaux manuscrits de la Bibliothèque royale de Munich. Exécutées en simili-gravure, accompagnées de substantielles notices et d'une très complète bibliographie, ces reproductions, d'un prix accessible, seront les très bien venues auprès des historiens de l'art et des amateurs.

Le premier volume offre la reproduction des miniatures du célèbre Évangélaire, dit de l'empereur Otton III, jadis conservé dans le trésor de la cathédrale de Bamberg et aujourd'hui manuscrit 4453 de la Bibliothèque royale de Munich (in-4°, 23 pages de texte et 52 planches).

Le second volume contient les reproductions des miniatures qui ornent le calendrier d'un admirable livre d'Heures, manuscrit latin 23638 (in-4°, 20 pages et 26 planches), exécutées dans les Flandres au x^ve siècle et qu'il faut rapprocher de deux autres manuscrits célèbres, objets de reproductions récentes, les Heures dites de Hennessy, conservées à Bruxelles et étudiées en 1895 par M. J. Destrées, et les Heures flamandes, addit. ms. 24098 du Musée britannique, publiées l'an dernier en l'honneur de Sir George Warner.

Le premier fascicule du troisième volume vient de paraître; il contient les planches du Livre de tournois du duc Guillaume IV de Bavière (40 planches, in-4° oblong).

H. O.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE PICARDIE.

La Société des Antiquaires de Picardie vient d'inaugurer, grâce à la libéralité d'un de ses anciens membres, M. Henri Debray, une série nouvelle de belles publications, consacrées à la reproduction en phototypie de monuments historiques et artistiques de cette ancienne province et elle a confié à deux de nos confrères le soin d'en faire paraître les deux premiers volumes.

Le premier de ces volumes, publié en 1911 par M. Georges Durand, contient le fac-similé de l'un des plus curieux manuscrits de la Bibliothèque nationale (ms. français 145), le recueil des quarante-huit *Chants royaux et tableaux du Puy Notre-Dame de la cathédrale d'Amiens*, offert en 1517 par les maieur, prévôt et échevins d'Amiens à Louise de Savoie, à l'occasion de sa visite dans cette ville avec François I^{er}.

Le second volume, paru en 1912, donne une très bonne reproduction, en vingt-deux planches phototypiques, d'un document important pour l'histoire de l'antique abbaye de Corbie et aujourd'hui conservé à la bibliothèque d'Amiens (ms. 526, pièce 1), la *Bulle sur papyrus du pape Benoît III*, accordant, en 855, à l'abbaye le privilège d'exemption de la juridiction épiscopale. C'est l'une des plus anciennes bulles sur papyrus qui aient été conservées et ses dimensions (6^m88 de long sur 0^m70 de haut) dépassent de beaucoup celles de tous les monuments de ce genre qui nous sont parvenus. Cette reproduction, qui présentait des difficultés d'exécution particulières, très heureusement surmontées, a été accompagnée par M. Clovis Brunel d'une courte notice, suivie d'une excellente transcription de la bulle de Benoît III, à laquelle il a joint le texte d'une ancienne traduction française, du x^ve siècle, de cette même bulle, traduction conservée dans le petit cartulaire de Corbie, aujourd'hui ms. latin 17765 de la Bibliothèque nationale.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES MANUSCRITS
DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES DE FRANCE.

Le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, entrepris sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et qui doit englober, avec les dépôts conservés dans les diverses villes de France, ceux même de Paris, à l'exception de la Bibliothèque nationale, vient de s'augmenter de deux volumes. L'un,

sous le titre de *Bibliothèques de la guerre* (Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1911, in-8° de III-551 p.), contient les notices de 2,648 manuscrits, liasses ou pièces conservés dans trente-trois dépôts (bibliothèques ou archives) dépendant du ministère de la Guerre, tant à Paris que dans les départements. Ces notices sont rédigées par nos confrères MM. J. Lemoine, P. Burnand, F. Gébelin, E. Lelong et par MM. J. Tallon et le Dr Lucien Hahn; la table qui termine le volume a été dressée par notre confrère M. P. Bondonis. L'autre volume, dont le rédacteur est M. Louis Tuetey, comprend la première partie seulement des notices des manuscrits conservés dans les *Archives de la Guerre* (*Ibid.*, 1912, in-8° de IV-505 p.). Les pièces de cette dernière série n'ont pas été traitées d'une manière uniforme et pour les pièces conservées dans des cartons, tantôt un seul numéro a été affecté à un carton entier, tantôt chaque pièce a reçu un numéro particulier. Naturellement, les manuscrits répertoriés dans ces deux volumes intéressent surtout l'art ou l'histoire militaire; l'histoire de la marine, celle des colonies trouveront aussi assez largement à y puiser. A ce triple égard, ces dépôts renferment des documents parfois de premier ordre. Mais les pièces d'un intérêt tout à fait technique, les notes quelquefois insignifiantes (il s'y rencontre des études superficielles improvisées à la hâte par des officiers) n'y font pas défaut. Par ailleurs, on y trouve des morceaux d'un intérêt plus général ou que leur nature particulière empêcherait de chercher de prime abord dans des dépôts de ce genre. S'il est assez naturel que le Prytanée militaire de la Flèche renferme des documents sur l'histoire et l'administration des collèges qui l'ont précédé, il contient aussi des pièces d'ordre historique ou littéraire. C'est dans la bibliothèque du ministère de la Guerre que notre confrère M. J. Lemoine a trouvé ces mémoires des évêques et des intendants sur la conduite à tenir envers les Nouveaux Convertis dont il a tiré, il y a quelques années, la matière d'une publication intéressante.

Ces deux volumes portent à soixante-seize le nombre de ceux qui forment le *Catalogue général*. La série des départements est virtuellement terminée; quatre volumes de supplément ont déjà été publiés, dont l'un s'applique en partie à Paris; un second supplément a été inauguré récemment par la publication d'un volume relatif à Caen et à Avignon. La série parisienne ne tardera pas à être complétée elle aussi. Il n'est pas inutile de rappeler ici que ce sont des élèves de l'École des chartes qui ont fourni la plus grosse partie de l'effort nécessaire pour mener assez rapidement l'exécution de ce travail considérable et si précieux pour les études de tout genre.

G. L.

ANNUAIRE DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES.

Une nouvelle édition de l'*Annuaire des bibliothèques et des archives*, publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et de la Société de l'Ecole des chartes, vient de paraître, soigneusement révisée et complétée, par les soins de notre confrère M. A. Vidier (Paris, E. Leroux, 1912, in-18, xxxi-396 pages). Le plan général de l'édition de 1908, appréciée ici même¹, a été conservé; toutefois, au lieu de suivre rigoureusement l'ordre alphabétique, une exception a été faite pour Paris, et on trouvera en tête du volume les articles relatifs à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales. Des listes des bibliothèques nationales, universitaires et municipales classées ont été insérées parmi les renseignements généraux préliminaires et une table géographique groupant les noms de lieux par départements a été ajoutée à la fin du volume.

ANNUAIRE DES BIBLIOTHÈQUES DE BELGIQUE.

L'Association des archivistes et bibliothécaires belges, fondée à Bruxelles en 1907, vient de faire paraître un *Annuaire des bibliothèques de Belgique* (1912, in-8°, viii-189 pages), œuvre de M. Auguste Collard, bibliothécaire de l'observatoire royal. Cet annuaire sera le bienvenu après les publications déjà anciennes de P. Namur et d'Aug. Voisin sur les bibliothèques belges (1840) et l'*État des catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique* (1878), de notre regretté confrère Ulysse Robert. Il contient les notices de soixante-six bibliothèques, rangées dans l'ordre alphabétique des villes, à l'exception de la Bibliothèque royale, dont la notice est en tête de l'Annuaire. On trouvera dans ces notices des renseignements historiques et statistiques précis sur chaque dépôt, avec une bibliographie des catalogues, qui témoigne de l'activité des bibliothécaires belges en ces dernières années et montre la richesse des dépôts confiés à leurs soins.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE BÉNÉDICTINE.

Sous ce titre, un savant bénédictin, dom Paul Deuis, de l'abbaye de Solesmes, vient d'entreprendre la publication d'une série d'études

1. *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. LXIX (1908), p. 539.

toutes relatives à l'histoire de la Congrégation de Saint-Maur et de l'Ordre de Saint-Benoît en France. Un premier volume paru est intitulé : *le Cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins* (Paris, H. Champion) ; il doit être prochainement suivi de trois autres : *Mazarin, abbé de Cluny (1654-1661)* ; *le Cardinal Fleury et la Congrégation de Saint-Maur* ; *le Pape Pie VII et les deux derniers supérieurs généraux de la Congrégation de Saint-Maur*.

Outre ces quatre études, d'un intérêt un peu spécial, mais qui touchent cependant à des questions d'histoire générale, les éditeurs annoncent, comme devant paraître dans la *Bibliothèque d'histoire bénédictine* : une *Histoire des chapitres généraux de la Congrégation de Saint-Maur* ; un *Dictionnaire géographique des abbayes et prieurés bénédictins en France* ; la *Correspondance des procureurs généraux de la Congrégation de Saint-Maur près la Cour de Rome* ; une *Matricule des moines bénédictins français au XVII^e et au XVIII^e siècle*, comprenant Saint-Maur, Saint-Vanne, Cluny, les Exempts, les anciens Bénédictins, etc.

ATLAS PITTORESQUE DE LA FRANCE.

L'*Atlas pittoresque de la France*, qui vient d'être publié par les éditeurs Attinger frères, sous la direction de M. Onésime Reclus, avec l'aide de nombreux collaborateurs régionaux, forme trois beaux volumes in-4°. Une illustration très abondante et heureusement choisie en fait un répertoire indispensable aux archéologues comme aux simples curieux, qui y trouveront, classés par départements, des reproductions aussi nombreuses que variées des monuments de l'ancienne France.

HISTOIRE DE L'ARDECHE ET DU VIVARAIS.

Notre confrère M. Jean Régné, archiviste de l'Ardèche, prépare la publication d'une *Histoire du département de l'Ardèche et de l'ancien pays de Vivarais*, entreprise sous les auspices du Conseil général. L'ouvrage comprendra cinq volumes in-8°, de 700 à 800 pages chacun ; le prix du volume est fixé à 7 fr. et, après la clôture de la souscription, il sera porté à 9 fr.

DIDASKALEION.

Sous ce titre vient de paraître le premier fascicule d'une nouvelle revue (Torino, libreria editrice internazionale), dirigée par M. P. Ubaldi, et qui doit être consacrée à l'étude de l'ancienne littérature chrétienne, grecque et latine. Sans qu'elle s'interdise les questions d'histoire ou d'histoire littéraire, son objet sera plus particulièrement philologique et les études sur le texte des Pères, les travaux préparatoires à de nouvelles éditions des auteurs des premiers siècles chrétiens y seront spécialement bien accueillis. Parmi les noms des collaborateurs à ce premier fascicule, relevons ceux de nos compatriotes Dom H. Leclercq et M. A. Puech.

R. P.

LIVRET DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

Un nouveau supplément au *Livret de l'École des chartes*, pour les années 1902-1911, va très prochainement paraître par les soins du secrétaire de la Société, M. L. Mirot. Il fera suite au supplément qui a été publié en 1902 et on y trouvera tous les textes de lois, décrets et arrêtés, actuellement en vigueur, qui concernent l'École des chartes, les conditions de son recrutement et le programme de ses cours, avec l'indication des carrières dont l'accès est ouvert ou facilité par le diplôme d'archiviste paléographe.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Notice sur la vie et les travaux de Léopold-Victor Delisle, par Georges Perrot.	5
Le texte primitif des Enseignements de saint Louis à son fils, par H.-François Delaborde.	73, 237
Comment la France se préparait à la guerre de Cent ans, par Maurice Jusselin	209
La Monnaie royale depuis la réforme de Charles V jusqu'à la restauration monétaire par Charles VII, spécialement dans ses rapports avec l'histoire politique, par A. Dieudonné	263
Notre première tentative de colonisation au Canada, par Ch. de La Roncière.	283
La formule « Quod ficit mensis N... » et ses variantes du VII ^e au IX ^e siècle, par L. Levillain.	409
Testament de Pierre de Sainte-Foi, archevêque de Palerme (1283), par H. Stein	436
La mention « Alias sic signata » et les tarifs de chancellerie au XIV ^e siècle, d'après des documents relatifs au droit de franc-fief à Toulouse et aux origines de la noblesse des capitouls, par François Galabert.	444
Extraits du Journal du Trésor (1423-1424), par Charles Ritter. .	470
Les Enseignements de saint Louis à son fils. Lettre à M. le comte François Delaborde par P. Viollet.	490
Réponse de M. le comte François Delaborde	502
Bibliographie	101, 301, 505
Livres nouveaux	152, 345, 538
Chronique et mélanges.	195, 385, 571

TABLE ALPHABÉTIQUE¹.

- Abbaye. Voir Berry, Beuron, Saint-Étienne de Caen, Saint-Martin de Troarn.
- Abribat (René), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.
- Académie des inscriptions et belles-lettres, prix, 197, 389, 574.
- Académie des sciences morales et politiques, prix, 389.
- Académie française, prix, 197, 389.
- Actes épiscopaux (La vie paroissiale en France au XIII^e s., d'après les), 510.
- Adelard of Bath, 103.
- Agrégation d'histoire. Nomination, 572.
- Aldebrandin de Sienne (Le régime du corps de maître), 342.
- * Alglave (Émile), professeur honoraire de l'Université de Paris, 195.
- « Alias sic signata » (La mention et les tarifs de chancellerie au XIV^e s., 444.
- Alpes (L'art au nord et au sud des) à l'époque de la Renaissance, 525.
- Ambroise le Camaldule, 537.
- Ami des hommes (Trois lettres de l'), 138.
- Amiens. Chants royaux du Puy-Notre-Dame, 587.
- Analecta Vaticano-Belgica. Suppliques d'Innocent VI (1352-1362), 140.
- Ancel (René), Nonciatures de Paul IV. T. I, 2^e partie, 309.
- * Anchel (Robert), archiviste aux Archives nationales, 196.
- Ancien régime. La Haute-Auvergne, 133. — Les impôts directs, 109.
- Andegaviana, 519.
- Anet (Le château d'), 147.
- Angelico (Fra), 528.
- Anjou. Andegaviana, 519.
- Annuaire des bibliothèques de Belgique, 589; — des bibliothèques et des archives de France, 589.
- Antiquités nationales. Concours, 574.
- Arc (Jeanne d'). Voir Jeanne.
- Architecture religieuse en France à l'époque romane, 335.
- Archives. Annuaire, 589. — Archives départementales. Voir Calvados, Drôme, Finistère, Ille-et-Vilaine, Seine-et-Oise. — Archives florentines pendant la domination française (1808-1814), 538. — Archives de la Guerre. Catalogue des manuscrits, 587. — Archives municipales. Voir Paris, Reims. — Archives nationales : décret fixant les cadres et les traitements du personnel, 397; personnel, 196.
- Ardèche. Histoire, 590.
- Art chrétien, ses licences, 340. — L'art au nord et au sud des Alpes à l'époque de la Renaissance, 525.
- Artistes (Dictionnaire des), 146.
- Artistes et ouvriers d'art de la France (Dictionnaire des), 208.
- * Artonne (André), 3^e mention au concours des antiquités natio-

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des archivistes paléographes ou anciens élèves pensionnaires de l'École des chartes.

- nales, 197, 577; Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315, 325.
- Atlas pittoresque de la France, 590.
- * Aubert (Félix). — Comptes rendus : Les anciennes familles de Provence. Généalogie de la maison de Bruny, barons de la Tour d'Aigues, marquis d'Entrecasteaux, 138; Etude sur Gui Pape (1404?-1477), 520; Histoire de la dime ecclésiastique dans le royaume de France aux XII^e et XIII^e s. (1150-1313), 513; Histoire des institutions politiques et administratives de la France. Le roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie, 509; Les parlementaires français au XVI^e s. T. II, fasc. 2 : Parlement de Toulouse, 136; Le siège de Barcelone en 1714, 137; Trois lettres inédites de l'ami des hommes, 138; Un krach financier au XVIII^e s. La faillite de Pierre Creissel, trésorier général des États de Provence (1702), 137.
- * Aubert (Marcel), secrétaire-adjoint de la Société de l'Ecole des chartes, 198; bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 572. — Comptes rendus : La cathédrale de Lyon, 147; Le château d'Anet, 147; Fra Angelico, 528; Le Mont-Saint-Michel, 147.
- Audouard (Jean), Les anciennes familles de Provence. Généalogie de la maison de Bruny, barons de la Tour d'Aigues, marquis d'Entrecasteaux, 138; Le siège de Barcelone en 1714, 137; Trois lettres inédites de l'Ami des hommes, 138; Un krach financier au XVIII^e s. La faillite de Pierre Creissel, trésorier général des États de Provence (1702), 137.
- Aurélien (La légende de la fondation d'Orléans par l'empereur), 130.
- Auvergne (La Haute-) à la fin de l'ancien régime, 133.
- * Auvray (Lucien), bibliothécaire principal à la Bibliothèque nationale, 573. — Comptes rendus : *Catalogo dei codici Marciani italiani*, 2^e vol., parties IV et V, 344; La légende de la fondation d'Orléans par l'empereur Aurélien, 130; Venice in the thirteenth and fourteenth centuries, 144.
- Aywaille (La comtesse Reine, fondatrice du prieuré d'), 333.
- * Babelon (Ernest), vice-président de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques, 196.
- Bacon (Roger), *Compendium studii theologiae*, 302.
- Bailliages (Essai sur les grands) établis en 1788 en Normandie, 124.
- Baloche, Église Saint-Merry de Paris. Histoire de la paroisse et de la collégiale (700-1910), 516.
- Bapteresse et ses environs, 134.
- Barcelone (Le siège de), en 1714, 137.
- Baril (Gaston), Le droit de l'évêque aux meubles des intestats, étudié en Normandie au moyen âge, 315.
- * Baron (François), archiviste paléographe, 195.
- Barrois (Biographie de la cour souveraine de Lorraine et) (1641-1790), 328.
- Baubet (Victor), élève de 2^e année de l'École des chartes, 388.
- * Baudon de Mony (Charles), décédé, 573.
- * Baudouin (Auguste-Adolphe), décédé, 198.
- Baudry (François), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- Bayeux (L'abbaye de Saint-Martin de Troarn, au diocèse de), 126.
- Beausse (Gaston, de), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.
- Béguin (Maurice), nommé élève de l'École des chartes, 571.

- Bégule (Lucien), La cathédrale de Lyon, 147.
- Belgique (La peinture en). Musées, églises, collections, etc. Les primitifs flamands, 524.
- * Bémont (Charles), vice-président de la Société de l'Ecole des chartes, 198; non acceptant, 390.
- Bénédictine (Bibliothèque d'histoire), 588.
- Beer (Rudolf), *Tabulae codicum manuscriptorum praeter graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum*, vol. XI, 152.
- Bénéficiers consistoriaux (1300-1600), 306.
- Benoît III, pape. Bulle sur papyrus, 587.
- Benoît (Fernand), nommé élève de l'Ecole des chartes, 571.
- Bercy, 114.
- Bérenger (Durand de Troarn et les origines de l'hérésie de), 515.
- Berger (Eugène), élève de 3^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- Berlière (D. Ursmer), *Analecta Vaticano-Belgica*, 140.
- Berry (Bourges et les abbayes et châteaux du), 534.
- Berthier (Fr. J.-J.), L'église de Sainte-Sabine à Rome, 536.
- Besnard (Ch.-H.), Le Mont-Saint-Michel, 147.
- Beuron (Institut palimpseste de l'abbaye de), 407.
- Bibliographie lorraine (1910-11), 329.
- Bibliothèque nationale : personnel, 572.
- Bibliothèques : de Belgique. Annuaire, 589; — de France. Annuaire, 589. — Catalogue général des manuscrits, 587; — municipales, décret relatif, 395; municipales classées, liste, 397. Voir Musée britannique, Munich, Paris, Rouen, Venise, Vienne.
- Biggar (H. P.), *The precursors of Jacques Cartier (1497-1534)*, 335.
- Biographie de la cour souveraine de Lorraine et du parlement de Nancy, 328.
- * Biver (Jean-Noël-André), archiviste paléographe, 195.
- * Bloch (Camille), secrétaire de la sous-section d'histoire moderne et contemporaine du Comité des travaux historiques, 573.
- Blum (André), Mantegna, 527.
- * Boinet (Amédée), officier d'Académie, 196; subvention accordée par l'Institut de France, 388. — Comptes rendus : L'art au nord et au sud des Alpes à l'époque de la Renaissance, 525; Benvenuto Cellini, 527; Bourges et les abbayes et châteaux du Berry, 534; Dresde, Freiberg et Meissen, 534; L'église de Sainte-Sabine à Rome, 536; Mantegna, 527; Naples et son golfe, 534; La peinture en Belgique, 524; Les primitifs français, 527; Les richesses d'art de la ville de Paris. Les musées municipaux, 518.
- * Bondois (Paul), Catalogue général des manuscrits... Bibliothèques de la Guerre, 587.
- Bordeaux. Origines historiques des paroisses Saint-Louis, Saint-Martial et Saint-Rémi, 135. — Université, personnel, 196, 388.
- Bossuat (Robert), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 387.
- * Bouïard de Laforest (Alain de), membre de l'Ecole française de Rome, 388, 572.
- * Boucher (François-L.-G.), archiviste paléographe, 195.
- Boucher (François-L.-L.), élève de 3^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- Boudet (Marcellin), Cartulaire du prieuré de Saint-Flour, 130.
- Boudet (Paul), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- Bourbonnais (Une étape de Jeanne d'Arc en) en octobre et novembre 1429, 319.

- * Bourde de la Rogerie (Henri), archiviste d'Ille-et-Vilaine, 196.
- Bourdichon (Jean), Document nouveau, 581.
- Bourgage de Caen (Le) (XI^e-XV^e s.), 120.
- Bourges et les abbayes et châteaux du Berry, 534.
- * Bourgin (Georges). — Compte rendu : Gli archivi fiorentini durante il dominio francese (1808-1814), 538.
- Bourgogne. Ducs de la maison de Valois, 321. — Portraits de la maison de Bourgogne par Memlinc, 150.
- Boutillier du Retail (A.), Au pays poitevin. Notes d'histoire locale; Baptesse et ses environs, 134.
- Bovet (André), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.
- Boylet (Sainte Colette). Voir Colette.
- Braibant (Charles), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- Bretholz (Bertholdus), Libri citationum etsententiarum (1400-1503), 334.
- * Bruel (Alexandre), membre de la Commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 198.
- * Bruel (François), décédé, 393.
- * Brunel (Clovis), Bulle sur papyrus du pape Benoît III, 587. — Comptes rendus : Le fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen aux archives du Calvados, 127; Histoire et développement économique d'un monastère normand au moyen âge : l'abbaye de Saint-Martin de Troarn, 126.
- Bruny (Généalogie de la maison de), barons de la Tour d'Aigues, marquis d'Entrecastaux, 138.
- * Brutails (Auguste), docteur ès lettres, 390.
- Bulle sur papyrus de Benoît III, 587.
- Burchard de Worms (Décret de), 106.
- * Burnand (Robert), Catalogue général des manuscrits... Bibliothèques de la Guerre, 587.
- Caen (Bourgage de), 120. — Le fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen aux archives du Calvados, 127.
- Calvados. Archives : fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, 137.
- Camaldule (Ambroise le), 537.
- Cambrai (Documents relatifs au diocèse de). Vol. V : Suppliques d'Innocent VI (1352-1362), 140.
- Canada. Documents concernant son histoire, 335. — Notre première tentative de colonisation, 283.
- Cartier (Les précurseurs de Jacques), 1497-1534, 335.
- Cartulaire du prieuré de Saint-Flour, 130.
- Cas royaux (Les). Origine et développement de la théorie aux XIII^e et XIV^e s., 107.
- Catalogne (Le palais de la délégation de l'assemblée générale de la), 141.
- * Celier (Léonce), récompense à l'Académie française, 389. — Compte rendu : La Curie et les bénéficiers consistoriaux (1300-1600), 306.
- Cellini (Benvenuto), 527.
- Cenival. Voir Hellouin de Cenival.
- Cent ans (Comment la France se préparait à la guerre de), 209.
- * Cerise (Baron Guillaume), officier de la Légion d'honneur, 572.
- Chabrand (Louis), Étude sur Gui Pape (1404?-1477), 520.
- * Chalandon (Ferdinand), prix Bordin, 197.
- * Champion (Pierre), 2^e prix Gobert, 197.
- Chancelier de France sous Charles VI, Henri de Marle, 114.
- Chancellerie au XIV^e s. (Tarifs de), 444.
- Chantérac. Voir La Cropte de Chantérac.

- Chants royaux et tableaux du Puy-Notre-Dame d'Amiens, 587.
- Charles V (La monnaie royale depuis la réforme de) jusqu'à la restauration monétaire par Charles VII, 263.
- Charles VI (Un chancelier de France sous), Henri de Marle, 114.
- Charles VII (La monnaie royale depuis la réforme de Charles V jusqu'à la restauration monétaire par), 263.
- Chartes provinciales de 1315, 325.
- * Chasles (Raymond). — Compte rendu : Libri citationum et sententiarum (1490-1503), 334.
- * Chassaing de Borredon (Jacques), officier d'Académie, 196.
- Châteaux. Voir Anet, Berry.
- * Chevreux (Charles), sous-préfet de Ribérac, 572.
- * Chevreux (Paul), membre de la Commission supérieure des archives et de la bibliothèque du ministère des Colonies, 195.
- Chevron (Histoire de) (Savoie), 320.
- Chilhaud-Dumaine. Voir Dumaine.
- Christine de France, duchesse de Savoie (Correspondance du chevalier de Sévigné et de), 314.
- Cicotti (E.), Le déclin de l'esclavage antique, 505.
- Clarisses (Les vies de sainte Collette Boylet de Corbie, réformatrice des Frères Mineurs et des) (1381-1447), 304.
- * Clédât (Léon), membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 388.
- Clergeac (A.), La Curie et les bénéficiers consistoriaux (1300-1600), 306.
- Cluny (Le millénaire de), 207.
- Cluzel (Raymond), élève de 2^e année de l'École des chartes, 388.
- Colette Boylet de Corbie (Les vies de sainte), 304.
- Collart (Auguste), Annuaire des bibliothèques de Belgique, 589.
- * Collon (Gaston), officier de l'Instruction publique, 196.
- Colonisation au Canada, 283.
- Comité des travaux historiques : réorganisation, 573 ; personnel, 196, 573.
- Comité des travaux historiques de la ville de Paris : personnel, 573.
- Commission supérieure des archives et de la bibliothèque du ministère des Colonies, 195.
- Communes annexées à Paris en 1859 (Histoire des). Bercy, 114.
- Compendium studii theologiae, 302.
- Conseil supérieur de l'Instruction publique : personnel, 388.
- * Cordey (Jean), Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans (1329-1391), 111. — Comptes rendus : Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie, 314 ; Histoire de Chevron. T. II, 320 ; Registres du Conseil de Genève. T. III et IV, 145.
- Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie, 314. Voir Lettres.
- * Couïard (Émile), archiviste honoraire de Seine-et-Oise, 197.
- Courteault (Paul), Commentaires de Blaise de Monluc, maréchal de France. T. I : 1521-1553, 313.
- Courtet (André), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.
- « Coustumier de Poitou » (1417) (Essai sur la coutume poitevine du mariage au début du x^ve s., d'après le vieux), 316.
- * Coville (Alfred), inspecteur général de l'Instruction publique et recteur d'Académie honoraire, 388.
- Creissel (La faillite de Pierre), trésorier général des États de Provence (1702), 137.
- Curie (La) et les bénéficiers consistoriaux (1300-1600), 306.

- Dainville. Voir Oudot de Dainville.
- «Derecupatione Terre Sancte», de Pierre Dubois, 305.
- Décret (Le) de Burchard de Worms, 106.
- * Delaborde (Henri-François). — Le texte primitif des Enseignements de saint Louis à son fils, 73, 237. — Réponse à M. Viollet, 490.
- * Delachenal (Roland). — Compte rendu : Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans (1329-1391), 111.
- Delemer (Adolphe), élève de 1^{re} année de l'Ecole des chartes, 387.
- * Delisle (Léopold-Victor), notice sur sa vie et ses travaux, 5.
- * Delmas (Ernest-Émile). — Comptes rendus : Cartulaire du prieuré de Saint-Flour; La Haute-Auvergne à la fin de l'ancien régime, 133.
- * Demaison (Louis), archiviste honoraire de la ville de Reims, 572; 1^{re} médaille au concours des Antiquités nationales, 197, 575.
- Denis (Dom Paul), Bibliothèque d'histoire bénédictine, 589.
- Dermenghem (Émile), élève de 3^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- Deroy (Maurice), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- * Deslandres (Paul), officier de l'Instruction publique, 196.
- Didaskaleion, 591.
- Dieterlen (Maurice), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 388. — Une visite à l'Institut historique autrichien, 579.
- * Dieudonné (Adolphe). — La monnaie royale depuis la réforme de Charles V jusqu'à la restauration monétaire par Charles VII, spécialement dans ses rapports avec l'histoire politique, 263.
- Dime ecclésiastique dans le royaume de France aux XII^e et XIII^e s. (1150-1313), 513.
- Dimier (Louis), Les primitifs français, 527.
- Dini-Traversari (Carlo), Ambrogio Traversari e i suoi tempi. Albero genealogico Traversari ricostruito. Hodoeporicon, 537.
- Diplomatique. Voir Alias sic signata, Quod ficit mensis.
- Dobiache-Rojdestwensky (Olga), La vie paroissiale en France au XIII^e s., 510.
- Dole (Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté, extraits des archives du parlement de), 140.
- Doré (Robert), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- Dresde, 534.
- Drôme. Archives, personnel, 388.
- Dubois (Pierre), son influence sur la politique de Philippe le Bel, 305.
- Du Bus (Charles), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 572.
- Duchesne (Léon), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 387.
- Du Fayet de la Tour (Charles), nommé élève de l'Ecole des chartes, 571.
- Dulong (Georges), élève de 3^e année de l'Ecole des chartes, 388.
- * Dumaine (Alfred Chilhaud-), ambassadeur de France à Vienne, 195.
- Dupont (François), élève de 1^{re} année de l'Ecole des chartes, 387.
- * Dupont-Ferrier (Gustave), délégué dans les fonctions de professeur d'histoire à l'Ecole normale de Fontenay-aux-Roses, 572.
- * Durand (Georges), chevalier de la Légion d'honneur, 196; prix Fould, 197, 389; Chants royaux et tableaux du Puy-Notre-Dame de la cathédrale d'Amiens, 587.
- Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérengarienne, 515.
- * Durrieu (Paul), Notes sur quelques manuscrits à peintures

- d'origine française ouflamande conservés en Italie, 403.
- * Duval (Frédéric), récompense à l'Académie française, 389.
- Échiquier de Normandie (Deux collections d'arrêts notables de l') (fin du XIII^e s.), 119.
- École des chartes. Examens, 385. — Nominations : d'archivistes paléographes, 195; — d'élèves, 571. — Livret, 591. — L'École des chartes à l'École française d'Espagne, 198. — Voir Société de l'École des chartes.
- École française d'Espagne. Personnel, 198.
- École française de Rome. Nomination d'élèves, 388, 572.
- École normale. Voir Fontenay-aux-Roses.
- Églises. Voir Bordeaux, Lyon, Paris, Porto, Rome.
- * Enlart (Camille). — Comptes rendus : *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*. T. V, 146; *L'ancien Fontainebleau*, 116; *L'art chrétien*; ses licences, 340.
- Entrecasteaux (Marquis d'), barons de la Tour d'Aigues, 138.
- Esclavage antique (Le déclin de l'), 505.
- Espagne. Dépêches diplomatiques de M. de Longlée, résident de France (1582-1590), 521. — École française, 198. — Rois. Voir Philippe II.
- Espezel (Pierre), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- * Espinas (Georges). — Compte rendu : *Histoire des corporations d'arts et métiers des villes et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant*, 330.
- * Esquer (Gabriel), La Haute-Auvergne à la fin de l'ancien régime, 133.
- * Estienne (Joseph), archiviste de la Drôme, 388.
- Évêque. Droit aux meubles des intestats, 315.
- Fabri (Ad.), La comtesse Reine, fondatrice du prieuré d'Aywaille, 333.
- * Faure (Claude), officier d'Académie, 136.
- Fayen (Arnold), *Lettres de Jean XXII (1316-1334)*. T. II, 2^e partie : 1330-1334, 309.
- Fayet de la Tour. Voir Du Fayet de la Tour.
- Febvre (Lucien), *Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté*, 140; Philippe II et la Franche-Comté, 139.
- Fierens-Gevaert, La peinture en Belgique. Musées, églises, collections, etc. Les primitifs flamands, 524.
- Finistère. Archives, personnel, 197.
- Finkenwirth (Walter), *Die Entwicklung der Landeshoheit der Vorfahren der Fürstenhauses Reuss (1122-1329)*, 333.
- Flamands (Les primitifs), 524.
- * Flament (Pierre). — Compte rendu : Une étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais. Son passage au Veurend en octobre et novembre 1429, 319.
- * Flicoteaux (Emmanuel). — Comptes rendus : Fr. Rogeri Bacon *Compendium studii theologiae*, 302; Palladius, *Histoire lausiaque (vies d'ascètes et de pères du désert)*, 514.
- Florence (Les archives de) pendant la domination française (1808-1814), 538.
- Focillon (Henri), Benvenuto Cellini, 527.
- Foletier. Voir Jourda de Vaux de Foletier.
- Fontainebleau (L'ancien), 116.
- Fontenay-aux-Roses. École normale, personnel, 572.
- Font-Réaulx (Jacques de), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Formule (La) « *Quod fecit mensis N...* » et ses variantes du VII^e au IX^e s., 409.
- * Fournier (Paul), doyen de la Faculté de droit de l'Université de Grenoble, 388; Le Décret

- de Burchard de Worms, ses caractères, son influence, 106.
- * Fournier (Pierre). — Compte rendu : Le régime du corps de maître Aldebrandin de Sienne, 342.
- Français (Les primitifs), 527.
- France. Architecture religieuse à l'époque romane, 335. — Art chrétien, ses licences, 340. — Atlas pittoresque, 590. — Chancelier sous Charles VI, Henri de Marle, 114. — Comment la France se préparait à la guerre de Cent ans, 209. — Dépêches diplomatiques de M. de Longlée, résident de France en Espagne (1582-1590), 521. — Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art, 208. — Dîme ecclésiastique aux XII^e et XIII^e s. (1150-1313), 513. — Impôts sous l'ancien régime, 109. — Institutions politiques et administratives. Le roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie, 509. — Primitifs, 527. — Les rois et les comtes de Savoie pendant la guerre de Cent ans (1329-1391), 111. Voir Charles V, Charles VI, Charles VII, Henri IV, saint Louis, Louis XI, Philippe le Bel. — Vie paroissiale au XIII^e s., d'après les actes épiscopaux, 510.
- Franche-Comté. Philippe II et la Franche-Comté, 139. — La Réforme et l'Inquisition, 140.
- Freiberg, 534.
- Funck - Brentano (Christian), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- * Funck-Brentano (Frantz), prix Roland Bonaparte, 197.
- * Gaillard (Henri). — Compte rendu : Au pays poitevin. Baptesse et ses environs, 134.
- * Galabert (François). — La mention « Alias sic signata » et les tarifs de chancellerie au XIV^e s., 444.
- * Gandillon (Alfred), Bourges et les abbayes et châteaux du Berry, 534.
- Garin (Joseph), En Savoie. Histoire de Chevron. T. II, 320.
- Gastines (Macé de). Voir Macé de Gastines.
- Gaucheron (Roger), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- * Gauthier (Léon). — Comptes rendus : Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté, 140 ; Philippe II et la Franche-Comté, 139.
- * Gautier (Pierre). — Compte rendu : La formation du département de la Haute-Marne en 1790, 326.
- * Gazier (Georges), officier de l'Instruction publique, 196.
- * Gébelin (François), Catalogue général des manuscrits... Bibliothèques de la Guerre, 587 ; Le gouvernement du maréchal de Maignon en Guyenne pendant les premières années du règne de Henri IV (1589-1594), 318.
- Généalogie. Voir Bruny, Nemours.
- Genève (Registres du Conseil de). T. III et IV, 145.
- * Germiny (Maxime Le Bège de), archiviste trésorier de la Société de l'École des chartes, 198.
- * Giard (René), Histoire de Lambersart, 326.
- Girard (Georges), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- * Girod (Eugène), archiviste paléographe, 195 ; décédé, 395.
- Gout (Paul), Le Mont-Saint-Michel, histoire de l'abbaye et de la ville, 149.
- Grenoble. Université, personnel, 388.
- Grimault (Louis), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.
- Grimonprez (Léon), Histoire de Lambersart, 326.
- Guigue (Albert), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- * Guilhiermoz (Paul), président de la Société de l'École des chartes, 198 ; membre de la

- Commission de la collection des Mémoires et documents de la Société de l'École des chartes, 198.
- Guyenne (Le gouvernement du maréchal de Matignon en) (1589-1594), 318.
- Habsbourg (L'origine du type familial de la maison de), 150.
- Hahn (Lucien), Catalogue général des manuscrits... Bibliothèque de la Guerre, 587.
- * Halphen (Louis), professeur adjoint à l'Université de Bordeaux, 106, 388.
- Hardy (Georges), Bourges et les abbayes et châteaux du Berry, 534.
- Harvard (Don à l'Université de) d'une collection de livres relatifs à Jeanne d'Arc, 206.
- Haskius (Ch. H.), Adelard of Bath, 103.
- Haut-Jussé. Voir Pocquet du Haut-Jussé.
- * Hellouin de Cénival (Pierre), archiviste paléographe, 195; membre de l'École française de Rome, 572.
- Henri IV (Le gouvernement du maréchal de Matignon en Guyenne pendant les premières années du règne de) (1589-1594), 318.
- * Henriot (Gabriel), bibliothécaire à la bibliothèque de la ville de Paris, 389. — Comptes rendus : Les divers sièges de la juridiction consulaire de Paris, 115; Histoire des communes annexées à Paris en 1859 (Bercy), 114.
- * Henry (Abel), officier de la Légion d'honneur, 389.
- * Herbet (Félix), L'ancien Fontainebleau, 116.
- Hérésie bérengarienne. Origines, 515.
- * Héron de Villefosse (Antoine). — Discours pour le vingt-cinquième anniversaire de son entrée à l'Institut, 401.
- Heurtevent (Raoul), Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérengarienne, 515.
- * Hildenfinger (Paul), officier de l'Instruction publique, 196; décédé, 390.
- Hodgson (F. C.), Venice in the thirteenth and fourteenth centuries, 144.
- Hodoeporicon d'Ambroise le Camaldule, 537.
- * Huisman (Georges), agrégé d'histoire, 572. — Compte rendu : La vie paroissiale en France au XIII^e s., d'après les actes épiscopaux, 510.
- Ille-et-Vilaine. Archives, personnel, 196.
- * Imbert (Léo), récompense à la Société française d'archéologie, 389.
- Impôts (Les) directs sous l'ancien régime, principalement au XVIII^e s., 109.
- Innocent VI (1352-1362) (Suppliques d'), 140.
- Inquisition (L') en Franche-Comté, 140.
- Inspection de l'Instruction publique. Personnel, 388.
- Institut historique autrichien, 579.
- Institut palimpseste de l'abbaye de Beuron, 407.
- Institutions politiques et administratives de la France. Le roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie, 509.
- Intestats (Droit de l'évêque aux meubles des), 315.
- Isidori, Hispalensis episcopi, Etymologiarum sive Originum libri XX, 101.
- * Isnard (Emile), archiviste de la ville de Marseille, 389.
- Italie. Histoire constitutionnelle, 507.
- * Jablonski (Jean), archiviste paléographe, 195; lecteur à l'Université de Lisbonne, 197.
- Jacques de Vitry (Note sur les « Sermones de sanctis » de), 303.
- Jadart (Henri), 1^{re} médaille au Concours des antiquités nationales, 197, 575.

- Jean XXII (Lettres de). T. II, 2^e partie : 1330-1334, 309.
- Jeanne d'Arc. Étape en Bourbonnais, 319. — Livres sur Jeanne d'Arc à l'Université de Harvard, 206.
- * Jouanne (René), archiviste paléographe, 195.
- Jourda de Vaux de Foletier (François), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Journal du Trésor (1423-1424) (Extraits du), 470.
- Jubert (Paul), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Julian (Camille). — Extrait de son rapport sur le concours des Antiquités nationales, 574.
- * Jusselin (Maurice), officier d'Académie, 196. — Comment la France se préparait à la guerre de Cent ans, 209.
- * Labande (Léon - Honoré). — Comptes rendus : Andegaviana, 519; L'architecture religieuse en France à l'époque romane, 335.
- * Labrosse (Henri), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 572. — Compte rendu : Dépêches diplomatiques de M. de Longlée, résident de France en Espagne (1582-1590), 521.
- Lacombe (Maurice), Essai sur la coutume poitevine du mariage au début du xv^e s. d'après le vieux « Coustumier de Poitou » (1417), 316.
- * Lacombe (Paul), L'expropriation du sol, essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée, 505.
- La Cropte de Chantérac (Bertrand de), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- La Forest. Voir Bouïard de La Forest.
- Lambeau (Lucien), Histoire des communes annexées à Paris en 1859 (Bercy), 114.
- La Monneraye (Jean), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Landouzy (Louis), Le régime du corps de maître Aldebrandin de Sienne, 342.
- Langres (Les livres liturgiques du diocèse de), 520.
- * Lardé (Georges). — Comptes rendus : Arresta communia Scacarii, 119; Les cas royaux, 107; Le droit de l'évêque aux meubles des intestats, étudié en Normandie au moyen âge, 315; Église de Saint-Méry de Paris (700-1910), 516; Essai sur la coutume poitevine du mariage au début du xv^e s., 316; Les impôts directs sous l'ancien régime, principalement au xviii^e s., 109.
- * La Roncière (Charles de). — Discours aux obsèques de P. Hildenfinger, 390. — Notre première tentative de colonisation au Canada, 283. — Compte rendu : The precursors of Jacques Cartier (1497-1534), 335.
- La Salle-Serbat. Voir Serbat.
- * Lasteyrie (Robert de), membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 388; officier de la Légion d'honneur, 196; L'architecture religieuse en France à l'époque romane, 335.
- La Tour (Du Fayet de). Voir Du Fayet de la Tour.
- Latran (Le palais de), étude historique et archéologique, 530.
- * Lauer (Philippe), docteur ès lettres, 196; prix Fould, 197, 389; Le palais de Latran, étude historique et archéologique, 530.
- * Laurent (Jacques), rappel de médaille au concours des Antiquités nationales, 578. — Compte rendu : Ducs de Bourgogne de la maison de Valois. T. I : Philippe le Hardi; 1^{re} partie : 1363-1380, 321.
- Laval (Eloi), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- * Lazard (Lucien). — Discours aux obsèques de P. Hildenfinger, 390.
- Le Brun (Eugène). — Une étape de Jeanne d'Arc en Bourbon-

- nais. Son passage au Veurdre en octobre et novembre 1429, 319.
- Lecestre (Paul), élève de 1^{re} année de l'Ecole des chartes, 387.
- Le Couteux (Bernard), nommé élève de l'Ecole des chartes, 571.
- * Ledos (Eugène-Gabriel), membre suppléant de la Commission de publication de la Société de l'Ecole des chartes, 198. — Comptes rendus : Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, 587; Le Décret de Burchard de Worms, 106.
- * Lefèvre-Pontalis (Eugène), chevalier de la Légion d'honneur, 196; membre de la Commission de comptabilité de la Société de l'Ecole des chartes, 198.
- * Le Grand (Léon), membre du Comité des travaux historiques de la ville de Paris, 573.
- Legras (Henri), Le bourgage de Caen (XI^e-XV^e s.), 120.
- Leidinger (Georg), Miniaturen aus Handschriften der kgl. Hof- und Staatsbibliothek in München, 586.
- Le Lieur (Jacques), Le livre enchaîné ou livre des fontaines de Rouen, 128.
- * Lelong (Eugène), Catalogue général des manuscrits... Bibliothèques de la Guerre, 587.
- * Lemaître (Henri). — Comptes rendus : Histoire de Lambersart, 326; Les vies de sainte Colette Boylet de Corbie, 304.
- * Lemoine (Jean), bibliothécaire archiviste du ministère de la Guerre, 196; bénéficiaire d'une subvention accordée par l'Institut de France, 389; Catalogue général des manuscrits... Bibliothèques de la Guerre, 587; Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie, 314.
- * Lemonnier (Henry), professeur honoraire de l'Université de Paris, 195; membre de la sous-section d'histoire moderne et contemporaine du Comité des travaux historiques, 574.
- Lémonon (Ernest), Naples et son golfe, 534.
- Léonard, élève de 1^{re} année de l'Ecole des chartes, 387.
- * Léonardon (Henri), décédé, 574.
- * Leroux (Alfred), Origines historiques des paroisses Saint-Louis, Saint-Martial et Saint-Rémi de Bordeaux, 135. — La plus ancienne lettre du roi Louis XI, 581. — Compte rendu : Die Entwicklung der Landeshoheit der Vorfahren des Fürstenhauses Reuss (1122-1329), 333.
- Lettres : de Jean XXII, 309; — de Louis XI, 581; — de Louis XII, 581; — de Mirabeau, 138.
- * Levallois (Henri), officier d'Académie, 196.
- * Levillain (Léon), récompense à la Société française d'archéologie, 389. — La formule « Quod ficit mensis N... » et ses variantes du VII^e au IX^e s., 409.
- Libri citationum et sententiarum (1490-1503), 334.
- Liège (Documents relatifs au diocèse de). Vol. V : Suppliques d'Innocent VI (1352-1362), 140.
- Lindsay (W. M.), Isidori, Hispanensis episcopi, Etymologiarum sive Originum libri XX, 101.
- Lisbonne. Université, personnel, 197.
- Liturgiques (Les livres) du diocèse de Langres, 520.
- Livre (Le) enchaîné ou Livre des Fontaines de Rouen, 128.
- Livres nouveaux, 152. 345, 538.
- Livret de l'Ecole des chartes, 591.
- * Loew (Jean), archiviste paléographe, 195.
- Londres. Nouvelle Société paléographique, 584.
- Longlée (Dépêches diplomatiques de M. de), résident de France en Espagne (1582-1590), 521.

- * Longnon (Henri), récompense à l'Académie française, 389.
- * Longnon (Jean), prix Bordin, 197.
- * Lorber (Paul), officier d'Académie, 196.
- Lorraine. Bibliographie, 329. — Biographie de la cour souveraine (1641-1790), 328.
- * Lot (Ferdinand), membre de la Commission de la collection des Mémoires et documents de la Société de l'Ecole des chartes, 198. — Comptes rendus : L'appropriation du sol, 505; Le déclin de l'esclavage antique, 505; Italienische Verfassungsgeschichte von der Gothenzeit bis zur Zunft Herrschaft, 507.
- Loubatier (Raymond), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 387.
- Louis (Enseignements de saint) à son fils, 73, 237, 490.
- Louis XI. Sa plus ancienne lettre, 581.
- Lowell (Don par Francis C.) à l'Université de Harvard d'une collection de livres relatifs à Jeanne d'Arc, 206.
- Lucot (A.), Palladius. Histoire lausique, 514.
- Luppé (Charles de), élève de 2^e année de l'Ecole des chartes, 387.
- Lyon (La cathédrale de), 147.
- Macé de Gastines (Jean), nommé élève de l'Ecole des chartes, 571.
- Mahuet (A. de), Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et du parlement de Nancy (1641-1790), 328.
- * Manneville (Henri de), conseiller d'ambassade à Berlin, 195.
- Mantegna, 527.
- Manuscrit de la bibliothèque de Rouen : le livre enchaîné ou livre des fontaines de Rouen, 128.
- Manuscrits : à peintures d'origine française ou flamande conservés en Italie, 403. — Manuscrits grecs. Fac-similés, 406. — Manuscrits : des bibliothèques publiques de France, catalogue général, 587; du Musée britannique en 1911, 583; de la Bibliothèque royale de Munich, reproductions, 586; de Venise, 344; de Vienne, 152; de lord Middleton à Wolaton Hall, 200. — Manuscrits de Jean Scot, 301.
- Marcel (L.), Les livres liturgiques du diocèse de Langres, 520.
- Marchesné (Charles), nommé élève de l'Ecole des chartes, 571.
- Mariage. Coutume poitevine, 316.
- Marion (Marcel), Les impôts directs sous l'ancien régime, principalement au XVIII^e s., 109.
- Marle (Henri de), chancelier de France sous Charles VI, 114.
- Marne (La formation du département de la Haute-) en 1790, 326.
- * Martin (André), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 572.
- * Martin (Henry), vice-président de la Société de l'Ecole des chartes, 390. — Discours aux obsèques de F. Bruel, 394.
- * Martineau (Alfred), directeur de l'Office colonial, 195.
- * Marx (Jean-Philippe), archiviste paléographe, 195; prix Auguste Molinier, 195.
- Matignon (Le gouvernement du maréchal de) en Guyenne pendant les premières années du règne de Henri IV (1589-1594), 348.
- * Maupassant (Jean de). — Compte rendu : Origines historiques des paroisses Saint-Louis, Saint-Martial et Saint-Rémi de Bordeaux, 135.
- Mauveaux (J.), Histoire des corporations d'arts et métiers des villes et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant, 330.
- Mayer (Ernst), Italienische Verfassungsgeschichte von den Gothenzeit bis zur Zunft Herrschaft, 507.
- * Mazerolle (Fernand), conserva-

- teur du musée de la Monnaie, 572.
- Meissen, 534.
- Memlinc (Trois portraits de la maison de Bourgogne par), 150.
- Mention (la) « *Alias sic signata* » et les tarifs de chancellerie au XIV^e s., 444.
- Mesnil (Jacques), L'art au nord et au sud des Alpes à l'époque de la Renaissance, 525.
- Mettrier (Henri). La formation du département de la Haute-Marne en 1790, 326.
- * Meyer (Paul), membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 388; vice-président de la Commission centrale du Comité des travaux historiques et scientifiques, 196.
- Michon (Étienne). — Discours pour le vingt-cinquième anniversaire de l'entrée à l'Institut de M. Héron de Villefosse, 401.
- Middleton (Manuscrits de lord) conservés à Wollaton Hall, Nottinghamshire, 200.
- Mineurs (Les vies de sainte Collette Boylet de Corbie, réformatrice des Frères) (1381-1447), 304.
- Miniatures et documents artistiques du moyen âge relatifs à sainte Collette de Corbie, 304. — Miniatures des manuscrits de Munich, 586.
- Ministère de la Guerre. Bibliothèque, personnel, 196; — manuscrits, 587.
- Ministres (Le roi et ses) pendant les trois derniers siècles de la monarchie, 509.
- Mirabeau (Trois lettres inédites de) aux procureurs du pays de Provence, 438.
- Miret y Sans (J.), El palau de la diputació general de Catalunya, 141.
- * Mirot (Léon), secrétaire de la Société de l'École des chartes, 198; Liyret de l'École, 591.
- Monluc (Commentaires de Blaise de). T. I : 1521-1553, 313.
- Monnaie royale (la) depuis la réforme de Charles V jusqu'à la restauration monétaire par Charles VII, 263.
- Monnaie (Musée de la). Conservateur : F. Mazerolle, 572.
- Montbéliard (Histoire des corporations d'arts et métiers des villes et comté de) et des seigneuries en dépendant, 330.
- Mont-Saint-Michel, 147, 149.
- * Moranvillé (Henri), membre de la Commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 198. — Comptes rendus : *Analecta Vaticano-Belgica*. Vol. V : Suppliques d'Innocent VI (1352-1362), 140; L'origine du type familial de la maison de Habsbourg, 150; Trois portraits de la maison de Bourgogne par Memlinc, 150; Un chancelier de France sous Charles VI. Henri de Marle, 114.
- Moreau (Ed. de), Note sur les « *Sermones de sanctis* » de Jacques de Vitry, 303.
- * Morel-Fatio (Alfred), membre de la Commission de la collection des Mémoires et documents de la Société de l'École des chartes, 198.
- * Mortet (Victor), 2^e médaille au concours des Antiquités nationales, 197, 576. — Comptes rendus : Adelard of Bath, 103; Isidori, Hispalensis episcopi, *Etymologiarum sive Originum libri XX*, 101; *Palaeographische Forschungen*. 5^e partie : Autographa des Johannes Scottus, 301.
- * Mousset (Albert), Dépêches diplomatiques de M. de Louglée, résident de France en Espagne (1582-1590), 521.
- Munich. Bibliothèque royale. Reproductions de manuscrits, 586.
- Musée britannique. Manuscrits entrés en 1911, 583.
- Musées. Voir Monnaie.
- Musées municipaux (Les). Les richesses d'art de la ville de Paris, 518.
- * Musset (Georges), récompense à

- la Société française d'archéologie, 389.
- Nancy (Biographie du parlement de) (1641-1790), 328.
- Naples et son golfe, 534.
- Nardin (L.), Histoire des corporations d'arts et métiers des villes et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant, 330.
- Nemours (Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de) du XII^e au XV^e s., 118.
- Normandie. Collection d'arrêts de l'Échiquier, 119. — Droit de l'évêque aux meubles des intestats, 315. — Essai sur les grands bailliages établis en 1788, 124.
- * Omont (Henri), membre ordinaire de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 198. — Les autels de l'église San Salvatore de Porto, 199. — Facsimilés de manuscrits grecs, 406. — Inauguration d'un monument à la mémoire d'Orderic Vital, 407. — Institut palimpseste de l'abbaye de Beuron, 407. — Manuscrits de lord Middleton conservés à Wollaton Hall, 200. — Manuscrits entrés au musée britannique en 1911, 583. — Reproductions de miniatures de la Bibliothèque royale de Munich, 586. — Un document nouveau relatif à Jean Bourdichon, 581. — Comptes rendus : Ambrogio Traversari e i suoi tempi, 537; Annuaire des bibliothèques et des archives, 589; Annuaire des bibliothèques de Belgique, 589; Bibliothèque d'histoire bénédictine, 590; Le Mont-Saint-Michel; histoire de l'abbaye et de la ville, 149; La Nouvelle Société paléographique de Londres, 584; Tabulae codicum manu scriptorum praefer graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, vol. XI, 152.
- Orderic Vital. Monument à sa mémoire, 407.
- Orléans (La légende de la fondation d') par l'empereur Aurélien, 130.
- * Oudot de Dainville (Maurice), archiviste paléographe, 195.
- Paléographie de la Réforme en Allemagne, 407. — Paläographische Forschungen, 301. — The New Palaeographical Society, 584.
- Palerme (Testament de Pierre de Sainte-Foi, archevêque de) (1283), 436.
- Palestine. Terre Sancte (De recuperatione), 305.
- Palimpseste (Institut) de Beuron, 407.
- Palladius, Histoire lausique (Vies d'ascètes et de pères du désert), 514.
- Panella (Antonio), Gli archivi fiorentini durante il dominio francese (1808-1814), 538.
- Pape (Gui) (1404?-1477), 520.
- Papes. Voir Benoît III, Innocent VI, Jean XXII, Paul IV.
- Papyrus. Bulle de Benoît III, 587.
- Paris. Archives, réorganisation du service, 399. — Bibliothèque administrative, réorganisation du service, 399. — Bibliothèque historique, personnel, 389. — Comité des travaux historiques, personnel, 573. — Communes annexées en 1859. Bercy, 114. — Église Saint-Merry (700-1910), 516. — Musées municipaux, 518. — Sièges de la juridiction consulaire, 115. — Université, personnel, 195.
- Parlement : de Dole, extraits de ses archives sur la réforme et l'inquisition, 140; de Nancy, biographie, 328; de Toulouse, 136.
- Paroissiale (Vie) en France au XIII^e s., 510.
- Paul (André), élève de 2^e année de l'École des chartes, 388.
- Paul (Pierre), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.

- Paul IV (Nonciatures de). T. I, 2^e partie, 309.
- Pépin (Roger), Le régime du corps de maître Aldebrandin de Sienna, 342.
- * Pérouse (Gabriel), récompense à l'Académie des sciences morales et politiques, 389.
- Perrenet (Jean), élève de 1^{re} année de l'École des chartes, 387.
- Perrine de La Roche, Vie de sainte Colette Boylet de Corbie (1381-1447), 304.
- Perrot (Ernest), Arresta communia Scacarii, 119; Les cas royaux, 107.
- Perrot (Georges). — Notice sur la vie et les travaux de Léopold-Victor Delisle, 5.
- Petit (Ernest), Ducs de Bourgogne de la maison de Valois, d'après des documents inédits. T. I : Philippe le Hardy, 1^{re} partie : 1363-1380, 321.
- Petit (Joseph), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Philippe II et la Franche-Comté, 139.
- Philippe le Bel (Pierre Dubois et son influence sur la politique de), 305.
- Philippe le Hardy, 1363-1380, 321.
- * Philippe (André), officier de l'Instruction publique, 389.
- Picardie. Voir Société des Antiquaires.
- Pichon (Alfred), Fra Angelico, 528.
- Pierre de Reims, dit de Vaux. Vie de sainte Colette Boylet de Corbie (1381-1447), 304.
- Plombs historiés de la Saône et de la Seine, 341.
- Pocquet du Haut-Jussé (Barthélemy), élève de 2^e année de l'École des chartes, 387.
- Poitou. Coutume poitevine du mariage, xv^e s., 316.
- Porcher (Jean), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Porto. Autels de l'église de San-Salvatore, 199.
- * Poupardin (René), membre suppléant de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 198. — Paléographie de la Réforme en Allemagne, 407. — Compte rendu : Didaskaleion, 591.
- Prieuré. Voir Aywaille, Saint-Flour.
- Primitifs : flamands, 524; français, 527.
- * Prinnet (Max), membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, 197. — Comptes rendus : Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et du parlement de Nancy (1641-1790), 328; La comtesse Reine, fondatrice du prieuré d'Aywaille, 333; Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours, du XII^e au XV^e s., 118; Sigillographie historique des administrations fiscales, communautés ouvrières et institutions diverses ayant employé des sceaux de plomb (XIV^e-XVIII^e s.). Plombs historiés de la Saône et de la Seine, 341.
- Propriété collective (Passage de la) à la propriété privée, 505.
- * Prou (Maurice), membre de la Commission de la collection des Mémoires et documents de la Société de l'École des chartes, 198; du Comité des travaux historiques de la ville de Paris, 573; secrétaire de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques, 388.
- Provence. Anciennes familles, généalogie de la maison de Bruny d'Entrecasteaux, 138. — Faillite de Pierre Creissel, trésorier général des États, 137. — Trois lettres inédites de Mirabeau aux procureurs du pays, 138.
- * Prudhomme (Auguste), élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 573.
- Puig y Cadalfach (J.), El palau de la diputació general de Catalunya, 141.

- Puy Notre-Dame d'Amiens, 587.
 Quentin - Bauchart (Maurice),
 Les richesses d'art de la ville
 de Paris. Les musées municipaux, 518.
 Quétel (René), nommé élève de
 l'École des chartes, 574.
 « Quod ficit mensis N... » et ses
 variantes du VII^e au IX^e s. (La
 formule), 409.
 Rashdall, Fr. Rogeri Bacon
 Compendium studii theologiae, 302.
 Reclus (Onésime), Atlas pittoresque de la France, 590.
 Réforme (La) et l'Inquisition en
 Franche-Comté, 140.
 Régime du corps de maître Aldebrandin de Sienna, 342.
 * Regné (Jean). Histoire de l'Ardeche et du Vivarais, 590. —
 Compte rendu : El palau de la
 diputació general de Catalunya, 141.
 Reims. Archives municipales :
 personnel, 572.
 Reine (La comtesse), fondatrice
 du prieuré d'Aywaille, 333.
 Reizler (Stanislas), élève de 3^e année
 de l'École des chartes, 388.
 Renaissance (L'art au nord et au
 sud des Alpes à l'époque de la),
 525.
 Reuss (Le développement de la
 puissance de la maison princière
 de), 333.
 Rey (Léon), élève de 2^e année de
 l'École des chartes, 388.
 * Rhein (André), récompense à la
 Société française d'archéologie,
 389.
 Ribérac. Sous-préfet : Ch. Chevreux,
 572.
 * Ricard (Emile), décédé, 574.
 Richmond (E.). Recherches généalogiques
 sur la famille des seigneurs de Nemours,
 du XII^e au XV^e s., 118.
 * Ritter (Georges). — Extraits du
 Journal du Trésor (1423-1424),
 470.
 Robert (Daniel), élève de 1^{re} année
 de l'École des chartes, 387.
 * Robert (Gaston), archiviste de la
 ville de Reims, 572.
 * Robin (Marcel), membre libre de
 l'École française d'Espagne, 198.
 Roche (Joseph), élève de 1^{re} année
 de l'École des chartes, 387.
 Roi (Le) et ses ministres pendant
 les trois derniers siècles de la
 monarchie, 509.
 Romane (L'architecture religieuse
 en France à l'époque), 335.
 Rome (L'église de Sainte-Sabine
 à), 536.
 * Romier (Lucien). — Comptes
 rendus : Le gouvernement du
 maréchal de Matignon en
 Guyenne pendant les premières
 années du règne de Henri IV
 (1589-1594), 318; Nonciatures
 de Paul IV. T. I, 2^e partie, 309.
 Roserot (Joseph), élève de 1^{re} année
 de l'École des chartes, 387.
 * Rouchon (Gilbert), chevalier de
 la Légion d'honneur, 196.
 Rouen (Le livre enchaîné ou
 livre des fontaines de), 128.
 * Roussier (Paul), archiviste paléographe,
 195.
 Roux (Alphonse), Le château
 d'Anet, 147.
 Rouxin (Maurice), nommé élève
 de l'École des chartes, 571.
 * Royer (Louis), sous-bibliothécaire
 à la Bibliothèque nationale,
 572.
 Rubbrecht (Osw.), L'origine du
 type familial de la maison de
 Habsbourg, 150; Trois portraits
 de la maison de Bourgogne
 par Memlinc, 150.
 Sabatier (Antoine), Sigillographie
 historique des administrations
 fiscales, communautés ouvrières
 et institutions diverses ayant
 employé des sceaux de plomb
 (XIV^e-XVIII^e s.). Plombs
 historiés de la Saône et de la
 Seine, 341.
 Saint-Etienne de Caen (Le fonds
 de l'abbaye de) aux archives
 du Calvados, 127.
 Saint-Flour (Cartulaire du prieuré
 de), 130.
 Saint-Marc de Venise (Cata-

- logue des manuscrits de la bibliothèque de), 344.
- Saint-Martial, Saint-Louis et Saint-Rémi de Bordeaux (Origines historiques des paroisses de), 135.
- Saint-Martin de Troarn (L'abbaye de) au diocèse de Bayeux, des origines au *xvi*^e s., 126.
- Saint-Merry (Église) de Paris, histoire de la paroisse et de la collégiale (700-1910), 516.
- Saint-Michel (Le Mont-), 147, 149.
- Sainte-Foi (Testament de Pierre de), archevêque de Palerme (1283), 436.
- Sainte-Sabine (L'église de) à Rome, 536.
- * Salvini (Joseph), archiviste-adjoint de la Côte-d'Or, 197.
- * Samaran (Charles), récompense à l'Académie française, 389. — Compte rendu : Commentaires de Blaise de Monluc. T. I : 1521-1553, 313.
- San Salvatore de Porto en 1074 (Les autels de l'église de), manuscrit du *xiv*^e s., 199.
- Sanson (Abbé Victor), Le Livre enchaîné ou Livre des Fontaines de Rouen, 128.
- Saône (Plombs historiés de la), 341.
- Saulnier (Frédéric), Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie, 314.
- * Sauvage (René-Norbert), conservateur de la bibliothèque municipale de Caen, 197; 3^e médaille au concours des Antiquités nationales, 197, 576; officier d'Académie, 196; Histoire et développement économique d'un monastère normand au moyen âge : l'abbaye de Saint-Martin de Troarn, au diocèse de Bayeux, des origines au *xvi*^e s., 126; Le fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen aux archives du Calvados, 127. — Comptes rendus : Le bourg de Caen, 120; Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérenghienne, 515; Essai sur les grands bailliages établis en 1788 en Normandie, 124; Le Livre enchaîné ou Livre des Fontaines de Rouen, 128.
- Savoie (Les comtes de) et les rois de France pendant la guerre de Cent ans (1329-1391), 111. — Voir Chevron, Christine de France.
- Scot (Manuscrits de Jean), 301.
- Séger (Charles-E.), Essai sur les grands bailliages établis en 1788 en Normandie, 124.
- Segarizzi (C.-F.-A.), Catalogo dei codici Marciani italiani a cura della direzione della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia, 2^e vol., parties IV et V, 344.
- Seine (Plombs historiés de la Saône et de la), 341.
- Seine-et-Oise. Archives, personnel, 197.
- * Sepet (Marius), conservateur adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale, 572.
- * Serbat (Louis Lassalle-). — Compte rendu : Le palais de Latran, étude historique et archéologique, 530.
- * Servant (Georges-Paul), archiviste paléographe, 195.
- Servant (Henri), Les divers sièges de la juridiction consulaire de Paris, 115.
- Servièrès (Georges). Dresde, Freiberg et Meissen, 534.
- Sévigné (Correspondance du chevalier de) et de Christine de France, duchesse de Savoie, 314.
- Séville (Isidore, évêque de) (*vii*^e s.), 101.
- Sigillographie historique des administrations fiscales, communautés ouvrières et institutions diverses ayant employé des sceaux de plomb (*xiv*^e-*xviii*^e s.). Plombs historiés de la Saône et de la Seine, 341.
- Société de l'Ecole des chartes. Bureau et commissions, 198, 390.

- Société des Antiquaires de Picardie. Publications, 585.
- Société des gens de lettres. Prix Roland Bonaparte, 197.
- Société française d'archéologie, récompenses, 389.
- Sous-préfet de Riberac : Charles Chevreux, 572.
- * Soyer (Jacques), La légende de la fondation d'Orléans par l'empereur Aurélien, 130.
- * Stein (Henri), membre ordinaire de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 198; membre de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques, 196; membre du Comité des travaux historiques de la ville de Paris, 573. — Testament de Pierre de Sainte-Foi, archevêque de Palerme (1283), 436.
- Suppliques d'Innocent VI, 140.
- Tallon (J.), Catalogue général des manuscrits... Bibliothèques de la Guerre, 587.
- Terrasse (Charles), nommé élève de l'École des chartes, 571.
- Terræ Sanctæ (De recuperatione), 305.
- Testament de Pierre de Sainte-Foi, archevêque de Palerme (1283), 436.
- Théologie. Compendium studii theologiae, de R. Bacon, 302.
- Thérouanne (Documents relatifs au diocèse de). Vol. V : Suppliques d'Innocent VI (1352-1362), 140.
- Thieme (Ulrich). Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart. T. V, 146.
- Toulouse (Les parlementaires français au xvi^e s. T. II, fasc. 2 : Parlement de), 136.
- Tour d'Aigues (Barons de la), marquis d'Entrecasteaux, 138.
- Tournai (Documents relatifs au diocèse de). Vol. V : Suppliques d'Innocent VI (1352-1362), 140.
- Traube (Ludwig), Palaeographische Forschungen. V. Tl. : Autographa des Johannes Scotus, 301.
- Traversari (Ambrogio), 537.
- Trésor (Extraits du Journal du) (1423-1424), 470.
- Troarn (Durand de) et les origines de l'hérésie bérengarienne, 515. — Voir Saint-Martin de Troarn.
- * Tuetey (Alexandre), membre de la sous-section d'histoire moderne et contemporaine du Comité des travaux historiques, 573; officier de la Légion d'honneur, 196.
- Tuetey (Louis), Catalogue général des manuscrits... Archives de la Guerre, 587.
- Ubalde d'Alençon (Le P.), Les vies de sainte Colette Boylet de Corbie, 304.
- Ubalde (P.), Didaskaleion, 591.
- Université. Voir Bordeaux, Grenoble, Harvard, Lisbonne, Paris.
- Uzureau (F.), Andegaviana, 519.
- * Vaissière (Pierre de), prix à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 389.
- Vallet (Henri), élève de 3^e année de l'École des chartes, 388.
- Valois (Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de) d'après des documents inédits. T. I, 1^{re} partie, 321.
- * Valois (Noël), membre ordinaire de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 198; membre de la Commission de la collection des Mémoires et documents de la Société de l'École des chartes, 198.
- Van Marle (Raimond), Un chancelier de France sous Charles VI. Henri de Marle, 114.
- * Vautier (Dom Henri), décédé, 574.
- Vaux de Foletier. Voir Jourda de Vaux de Foletier.
- Venise aux xiii^e et xiv^e s., 144. — Bibliothèque de Saint-Marc. manuscrits, 344.

- * Verrier (Jean), archiviste paléographe, 195; archiviste de l'Eure, 197.
- Veudre (Passage de Jeanne d'Arc au), en octobre et novembre 1429, 319.
- * Viard (Jules). — Comptes rendus : Bibliographie lorraine (1910-1911), 329; Lettres de Jean XXII (1316-1334). T. II, 2^e partie : 1330-1334, 309; Les livres liturgiques du diocèse de Langres, 520; Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315, 355; Note sur les « Sermones de sanctis » de Jacques de Vitry, 303; Der Publizist Pierre Dubois, 305.
- Viard (Paul), Histoire de la dime ecclésiastique dans le royaume de France aux XII^e et XIII^e s. (1150-1313), 513.
- * Vidier (Alexandre), prix Jean-Jacques Berger, 197; Annuaire des bibliothèques et des archives, 589.
- Vienne. Inventaire des manuscrits, 152.
- Vindry (Fleury), Les parlementaires français au XVI^e s. T. II, fasc. 2 : Parlement de Toulouse, 136.
- * Viollet (Paul), Histoire des institutions politiques et administratives de la France. Le roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie, 509. — Les Enseignements de saint Louis à son fils (Lettre à M. le comte François Delaborde), 490.
- Vital (Inauguration d'un monument à la mémoire d'Orderic), 407.
- Vitry (Note sur les « Sermones de sanctis » de Jacques de), 303.
- Vivaraïs. Histoire, 590.
- * Waquet (Henri), archiviste du Finistère, 197.
- Witkowski (G.-J.), L'art chrétien; ses licences, 340.
- Zeck (Ernst). Der Publizist Pierre Dubois, 305.

Bon à tirer, 4 janvier 1913.



D
111
B5
t.73

Bibliothèque de l'École
des chartes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
